THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/labelgiqueartist06unse

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME SIXIÈME

JANVIER — FÉVRIER — MARS

1907

BRUXELLES

26-28, rue des Minimes, 26-28

THE GETTY CENTER
LIBRARY

A LA BOULE PLATE

BRASSERIE-ESTAMINET

MŒURS BRUXELLOISES

CHAPITRE PREMIER

Au milieu de l'étalage d'un magasin de tabacs et cigares, dans le bas de la chaussée de Waterloo, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, un écriteau jaune portait en lettres noires :

QUARTIER GARNI

A LOUER

PRÉSENTEMENT

Charles Levé de Gastynes, ce clair matin d'août 189..., s'arrêta, l'œil attiré par l'écriteau, et contempla le magasin. Il était enseigné : « *A la bonne source. — Odon Flagothier-Neerinckx* ».

C'était une ancienne boutique, avec quelque luxe, un air avenant de propreté laborieuse : croisées de fenêtres divisées par une armature de fer, carreaux de vitre — et non glaces, comme les devantures de la plupart des autres maisons commerçantes de cette vieille chaussée de faubourg, déjà aux trois quarts rebâtie et modernisée. La porte d'entrée, à deux vantaux, s'ouvrait entre les deux vitrines du magasin.

Charles poussa cette porte, ce qui fit tinter la petite sonnette d'avertissement, passa le seuil de pierre creusé par les pas des clients et pénétra dans la boutique.

L'odeur particulière aux magasins de tabacs le saisit : odeur âcre et sucrée provenant de la fermentation des cigares humides, trop vite séchés au feu dans leurs coffrets vernissés; les étalages apparaissaient ici comme deux cabinets de musée, fermés vers l'intérieur par des panneaux de verre glissant dans des rainures.

La montre de droite était pour les marchandises ordinaires; celle de gauche pour l'article « de luxe ».

Dans celle-ci, sur des tablettes superposées horizontalement en planches d'étagères, au moyen de fers en T, des paquets de cigarettes échafaudaient, vert, argent et rouge, leurs pyramides fragiles, séparées par des retranchements de cahiers de papier Riz-Lacroix et de papier Persan; des coupes de cristal présentaient le Richmond blond comme la paille de l'avoine mûre, laissant pendre des filaments chevelés; le Roisin, âpre et roux; l'Appelterre, foisonnant, couleur d'acajou; le « fin jaune », en bouffettes frisées et peluchantes; l'Obourg, poussiéreux et épais; le Haarlebeke, noir, gras et comme luisant de nicotine.

Des boîtes de cigares ouvraient leurs couvercles, historiés de médailles-récompenses, en colliers et en grappes, de têtes créoles soigneusement coloriées, d'inscriptions espagnoles aux mots en « dor » et en « ja »; c'étaient là les cigares fins qui rendent l'oisiveté légère, donnent des rêves, enveloppent et endorment la tristesse, les cigares dont la fumée a un arome exotique, pénétrant, subtil et précieux, destiné à se mêler agréablement au parfum concentré des mokas et des liqueurs.

Plus haut, sur les rayons des étagères, des « écumes véritables », élégantes, aux bouts d'ambre clair, pareilles à des bijoux délicats, présentées du bout des pinces par de légers supports métalliques, voisinaient avec des « asbestes » aux tons chauds et polis, avec des « bruyères sculptées »; un narguilé à carafe de cristal, autour duquel serpentait l'enroulement d'un long tuyau, posait comme une pièce de musée, pour l'œil visionnaire des rapins et des jeunes littérateurs saint-gillois qui venaient stationner devant lui

rêvant de le bourrer de tabac de Latakié et de le fumer parmi des coussins, en évoquant les beautés d'un sérail de Constantinople.

Le fond de la vitrine de droite était occupé par un baricaut où, symétriquement disposées en ronds concentriques, luisaient les rolles, encore humides et comme vernissées de sauce, les rolles savoureuses, gloire de la *Bonne Source*.

Tout autour, des pipes communes s'offraient dans des compartiments formant une étoile à cinq branches : les pipes de Nimy, les humbles pipes avec lesquelles les *ketjes* font des bulles de savon ou que tettent le commissionnaire et le charretier ; les pipes Cambier, les *Jacob*, à trente centimes, dont les têtes longbarbues, emmanchées à des tuyaux de merisier, s'avivent de touches d'émail, puis de grosses bouffardes sans talon, à peine dégrossies, taillées en plein bois : des pipes pour *hondendief*, disait, méprisante, madame Flagothier ; puis encore des « imitations d'écume » en bonne craie d'Uccle-Calvoet, à embouchure de verre ou de celluloïd — et aussi de frêles pipes de Hollande, aux minces tuyaux tournés en spirale triple, cadeaux obligés aux clients, le jour du traditionnel lundi perdu.

C'était aussi la montre des cigares vulgaires : les hollandais, courts et replets, enrobés de Sumatra, cigares d'employés, à sept pour cinquante centimes ; les énormes cigares enroulés dans du papier de plomb, longs comme des bâtons de chaise et qui réjouissent les farceurs ; les « purotinos » et les « stinkadors » à un un franc cinquante le cent ; puis encore les cigarettes faites de déchets de tabac, les « *vijf vie ne cens* » convoitées par les gamins de l'école communale, encloses dans le simple ruban de papier à chandelles.

Dans le sens de la longueur de la boutique, deux comptoirs parallèles : sur celui de droite reposait une boîte à couvercle de verre, qui en prenait toute la tablette ; on y voyait, délicatement déposés sur un fond de peluche et d'ouate rose, telles des pièces de médailliers, des étuis à cigares, à rudes papilles ou en fine peau de veau, fleurant le cuir de Russie et le canepin ; des moules à cigarettes, nickelés, bien à

l'abri de l'humidité pour que se conservât la puissance du ressort ; des fume-cigarettes d'ambre cerclé d'or, dans des écrins ouverts ; des cigarettes de dames, minces, en tabac turc, longues et blanches, dans des coffrets de carton, décorés de croissants d'argent ; des boîtes d'allumettes en métal, des tabatières d'écaille, de buis et de corne. Sur l'autre comptoir s'érigeait un appareil monumental, tout en cuivre : un fût central, en potence, supportait trois balances à fléau, la plus grande au milieu, les bassins ronds des plateaux suspendus à la verge par des chaînes de cuivre. Ces balances vénérables, dont Mme Flagothier faisait « blinquer » le cuivre jaune en le frottant plusieurs fois par jour avec une peau de chamois, ainsi que le pot à feu empli de longues allumettes soufrées, contribuaient à donner à la boutique cet air un peu vieillot contrastant avec les « magasins » déjà « esthétiques » du voisinage — et qui avait requis Charles Lévé de Gastynes.

Cependant, dans la paix de la boutique silencieuse, odorante, propre et nette comme l'intérieur d'une boîte de trabucos, arriva le bruit d'un pas rapide descendant un invisible escalier et presqu'aussitôt Rose, la belle Mme Rollekechik, comme on l'appelait dans le quartier, parut un peu essoufflée.

— Vous devez m'excuser, dit-elle à Charles ; j'étais justement en train pour m'habiller quand j'ai entendu aller la sonnette.

Il la regardait curieusement, intéressé par ses beaux yeux bruns pailletés d'or, un peu vides de pensée, mais qu'on devinait capables de s'emplir lumineusement de tendresse, par ses bras fermes, ronds, par son nez un peu petit, au bout légèrement retroussé et amusant, un nez flaireur de plaisirs paisibles et avouables.

Elle était odorante comme un bouquet, le parfum des eaux de toilette se mêlant à son odeur de femme saine et bien en chair ; elle avait la main courte et grassouillette, une main sans doute dure aux pressions, molle aux caresses.

Un Rubens, cette Madame Rollekechik ; toute la robuste esthétique de la plantureuse race de la plaine

flamande. Sa manière de meurtrir la langue française, sa façon de « parler flamand en français » donnait à ce qu'elle disait un ragoût particulier, un pittoresque savoureux, encore qu'étrange.

Mais ce qui la particularisait jusqu'à s'imposer dès la première rencontre, c'est qu'il émanait d'elle de la bonté, de la bonté souriante, brave et gaie, une « honnêteté » enveloppante. On devinait, au clair regard de ses yeux rieurs et confiants, un être affectueux sans phrase, dévoué sans calcul.

Charles Lévé de Gastynes lui dit : « Je suis entré parce que j'ai vu l'écriteau. Puis-je visiter l'appartement que vous voulez louer? »

A son tour, elle dévisagea : petit, distingué, l'air fatigué pour ses trente-cinq ans, fin de reins, la poitrine étroite, les mains blanches, la figure longue, déjà flétrie, les lèvres pâles et minces sous l'effilement blond de la moustache soignée, au demeurant sympathique par son air de lassitude un peu souffrante et de correction sans pose.

Elle répondit : « Si c'est pour visiter le quartier, vous devez causer mon mari ; c'est lui qui s'occupe avec ça. »

Tandis qu'elle se dirigeait vers le seuil de l'arrière-pièce, il remarqua sa nuque de brune, charnue et ambrée, savoureuse de ton comme un fruit doré par l'automne.

Elle cria :

— Odon, il y a un monsieur pour visiter.

Une voix lointaine répondit : « J'arrive. »

Elle revint au comptoir en expliquant préventivement :

— Faites seulement pas attention à son costume ; c'est le jour où's' qu'il cuit les rolles : ça est toute une affaire.

La porte de l'arrière-pièce s'ouvrit et montra Odon Flagothier : bien découplé, la charpente forte, l'air gai, l'œil bleu bien ouvert, la bouche goguenarde. Ses mains, enduites d'une couche de sirop d'un brun noirâtre, répandaient une odeur balsamique ; ses reins étaient ceints d'un tablier bleu. Odon Flagothier semblait ravi d'être ainsi surpris dans l'exercice

de ses fonctions de cuisinier en boudins de tabac; il tirait vanité de son art à saucer les rolles; il prétendait posséder un secret qu'un bossu lui avait transmis à son lit de mort; il disait cela d'un air mystérieux, d'un air de confidence, sans qu'on sût s'il se moquait. Ses rolles avaient une renommée dans le monde des chiqueurs : il possédait une clientèle unique de *façadeklachers*, de militaires et de garde-ville.

Charles visita le « quartier à louer » : une chambre à coucher donnant sur la cour; une pièce, prenant jour sur la rue, qui pouvait servir de salle à manger; une autre propre à un bureau et un cabinet de débarras, le tout d'aspect modeste, sans élégance. Au mur, çà et là, des petites horreurs (objets d'art chers à Mme Rollekechik) dont le jeune homme se promit *in petto* de se débarrasser. Mais les rideaux des fenêtres et du lit, comme les housses au crochet recouvrant les sièges, étaient d'une blancheur sans souillure; le parquet ciré, d'une netteté remarquable : « On saurait manger par terre », dit avec quelque fierté Mme Rollekechik.

Charles arrêta l'appartement, remit à Flagothier sa carte de visite sur laquelle celui-ci, lut non sans quelque surprise : « le baron Charles Lévé de Gastynes, » paya un terme d'avance et annonça que, dans l'après-midi, il ferait porter ses malles et valises restées à l'hôtel.

Comme ils descendaient, à trois, l'escalier, il crut être agréable à Flagothier en lui demandant quels ingrédients entraient dans la sauce de ces rolles dont l'odeur aromatique, grasse et chaude, embuait la maison.

— Du brou de noix, n'est-ce pas?

— Il y a un peu de tout, dit évasivement, à la volée, Rose.

Mais Odon avait pris un air mi-grave, mi-goguenard :

— Oui... du brou de noix... et bien des trucs encore : tous les fabricants de tabac vous renseigneront; mais moi j'ajoute autre chose, et ça, ils ne le savent pas... Et puis, il y a des mots qu'il faut dire sur la marmite pour que la sauce réussisse.

— Quels mots?

Odon parut fâché de l'indiscrétion; il hésita un bon moment, puis il dit, froidement :

— Ils sont marqués dans mon livre de prières : la première fois que je m'en servirai, je vous promets de vous les donner à lire.

Rose souriait, pressentant une farce.

— Vous vous en servez souvent, de votre livre de prières ? dit Charles.

— Chaque fois que je vais à l'église.

— Et quand y allez-vous, à l'église?

— Je n'y vais jamais.

Satisfait de son effet, il se frotta les mains silencieusement, jouissant de la figure étonnée et souriante du jeune homme, qui prit congé d'eux en se disant qu'ils avaient l'air de braves gens.

Mme Rollekechik riait de bon cœur. « Ça est tout de même un *vieze*, cet Odon, » dit-elle tout haut, quand il retourna à sa marmite et elle à son comptoir.

La jovialité simplette de Rose s'amusait de ces « zwanzes ». Son mari en prenait du prestige; quand il avait fait de la peine à Rose, — et il lui en faisait sans trop se gêner, à l'occasion, — il savait, d'un mot, se faire pardonner en l'obligeant à rire.

Au fond, il n'était pas égoïste ni mauvais; il avait simplement le sentiment arrêté de la supériorité du mari sur l'épouse, une suffisance un peu dédaigneuse, qu'il tenait sans doute de ses ancêtres paysans. Il accordait que la femme aimât, avec de la tendresse déférente plutôt qu'avec de l'abandon, mais jamais que l'homme lui fît sa soumission : l'homme devait être tel qu'il convient que le maître soit.

Odon aimait le violon, le sexe, l'histoire salée et le bock et, sans être paresseux, détestait la fatigue du travail.

Rose s'accommodait très bien de cette vie; elle avait accepté son lot presque avec joie, n'ayant pas eu la conception d'une autre existence.

Elle vivait ainsi depuis dix ans dans le paisible exercice de son commerce, sagement amoureuse de son mari, déshabillée vingt fois chaque jour par les regards de certains clients, ce dont sa pudeur de

femme, sûre d'elle-même, ne songeait pas à s'offenser; elle offrait, avec l'article et le sourire, la phrase classique : « Est-ce que vous croyez qu'il va encore dracher? » ou : « Beau temps, n'est-ce pas, Monsieur? Si ça savait seulement durer... »

Vers 5 heures, Charles arriva dans un fiacre chargé de malles; il disposa lui-même, tiroirs et armoires, en garçon soigneux, son linge, ses vêtements, ses livres.

En ouvrant un placard, à droite de la cheminée, un énorme placard qui tenait toute la hauteur de la pièce et dont Rose avait dit le matin, sans que Charles fît grande attention : « Celui-là est réservé pour nous autres, » il trouva, rangés sur ces rayons des amoncellements de paquets de cigarettes, toute la réserve du magasin. Et il se mit à examiner, à flairer, à palper l'un après l'autre ces paquets évocateurs, légers et odorants, venus des quatre coins du monde : les cigarettes de la régie française, jupons d'argent en fourreau sous une robe écarlate, fortes, propres et administratives, portant, comme des tatouages, la marque bleue, en losange, du timbre de la manufacture d'Etat; les Espagnoles au corselet bleu clair, empapillottées de papier de soie brun, chiffonnées et toilettées à la hâte — ollé! — entre deux airs de zarzuella, par des Carmen énamourées et nerveuses, dans le rais de soleil traversant l'atmosphère empoussiérée d'un atelier de Séville ou de Lérida; les cigarettes de la Semois, rustaudes et pataudes, pointillées de taches de rousseur, roulées par de gros doigts, évoquant la sagesse symétrique des plants de tabac surveillés par les agents du fisc, les feuilles recroquevillées — palmes devenues lanières — de la luxuriante, souple et débordante plante à Nicot, étonnée d'être domestiquée sous un ciel du Nord, d'être cultivée à l'instar d'une betterave et d'un panais; les Egyptiennes, avec, au bout, des effilés de cheveux courts et blonds dépassant le col blanc et raide d'un costume tailleur; les Turques, dans des cartons laqués, chargés de moucharabies, de rosaces couleur de cèdre et de santal, parmi des

effigies de grands prix et de prix d'honneur, en or mat; de longues cigarettes Suisses sans papier, sèches et noueuses comme des jambes d'alpiniste, d'un arome si fort qu'il faut ne les fumer qu'au grand air réparateur des fraîches altitudes ; des Algériennes, enfermées dans un sac d'un bleu pris au ciel de Blidah, coloniales, pratiques, économiques et vulgaires, propres à piquer la langue des sous-offs en pantalons rouges, buvant leur absinthe aux terrasses des cafés français de Constantine.

Pour ranger ses malles, Charles requit l'aide de la servante. Il fit ainsi la connaissance du dernier habitant de la maison : la servante Adélaïde.

Adélaïde marquait 40 ans, si tant est qu'on pût donner un âge à ce corps qui semblait sans sexe, à cette face qui ahurissait par sa complète et sereine stupidité. Son profil était celui d'un veau qui tette. Ses yeux, sans couleur précise, faisaient deux boules gélatineuses sous des paupières enflammées : des joues en peau de melon et des yeux en boyaux de poulet, disait Odon.

Il avait fait aussi cette juste remarque que, même quand il faisait beau temps, on aurait toujours dit, en regardant Adélaïde, qu'il avait plu dessus.

Celle-là, au moins, Rose était sûre qu'Odon ne l'embrasserait pas dans les coins et ne filerait pas derrière elle, dès qu'elle irait « faire les chambres ».

Une longue et savante trituration dans le mortier du langage bruxellois par le pilon wallon et le pilon flamand avait fait du vocable Adélaïde une phonie informe, une appellation lamentable et cocasse, quelque chose que l'on pourrait ortographier : « Adla-Hitt » avec une H fortement aspirée

Cela ressemblait à un cri de guerre sioux ou comanche. Ce cri, lancé à de certaines heures par Rose, d'une façon particulière, traversait la maison, trouait les paliers, perçait les planchers, de la cuisine au toit. Un « me v'là, Madame » angoissé, lui échotait. Aussitôt, un déluge de reproches, de plaintes et de menaces éclatait : Mme Rollekechik servait à Adla-Hitt son « plat du jour ».

Rose, si vraiment bonne, si universellement indul-

gente, était passée maîtresse dans l'art de « ramasser les sujets ». A son sens, cela faisait partie de ses devoirs de bonne ménagère. Elle tenait ça de sa mère. Elle l'avait vue et entendue, dès son enfance, sa mère, se livrer à cet exercice, sans brutalité d'ailleurs, sans mots poissards, sans colère, plutôt par hygiène.

Cela crevait sur Adla-Hitt ainsi qu'une nuée d'orage, en à-coups pressés et sonores, en mots menus qui crépitaient tels des grelons sur un toit de serre.

Cette *drache* tombait en moyenne une fois par jour, vers les 10 heures du matin ; le dimanche, deux fois, parce que c'était jour férié.

Adla-Hitt se mettait au port d'armes, la lippe pendante, l'œil atone dès qu'elle sentait arriver la dégelée; elle la recevait avec une patience stoïque et une résignation imbécile. Cette attitude excitait Rose, secouait sa verve, lui permettait un soulagement complet, salutaire et même bienfaisant. Elle n'aurait pu se passer d'Adla-Hitt ; elle l'aimait beaucoup ; pour rien au monde, elle n'eût voulu lui faire de la peine.

— Si vous m'entendez quelquefois un peu crier sur elle, vous devez pas faire attention, avait-elle dit à Charles : c'est une fille qui a besoin qu'on gueule un peu dessus de temps en temps ; sinon on saurait plus de chemin avec.

Souvent, quand elle avait fini, Odon prenait son violon et jouait un petit air pour dire que tout allait bien.

Le crépuscule tombait quand Charles referma le placard. Il s'accouda à l'une des fenêtres donnant sur la rue et, longuement, il regarda la chaussée aux pavés gras, aux trottoirs presque toujours humides, la chaussée par où, depuis des siècles, la Victuaille pénétrait dans la ville. Toujours elle avait dû être ainsi : jonchée de restes de légumes et de reliefs de fruits mûrs, parsemée de la paille et du foin des emballages, odorante du fumier des bêtes, des senteurs des viandes et des poissons, de l'arome violent des végétaux bons à manger.

Deux « distilleries », dont le zinc était, matin et soir, assiégé, ouvraient sur le trottoir leurs portes rondes et basses par où s'exhalait, sur la chaussée, un air empuanté et chaud, lourd d'alcool et de culots de pipes.

Le soleil couchant dorait la chaussée d'une lumière tiède, déjà affaiblie; l'assoupissement des rumeurs de la rue, par cette fin d'une journée de travail, coïncidait avec l'apaisement du jour; c'était une sorte de trève, une préparation à la vie nocturne; le gaz rouge, le pétrole jaune, l'électricité lunaire allaient remplacer le soleil.

Il faisait bon vivre, une mansuétude tombait du calme ciel; l'heure était indulgente et tendre; c'était un intervalle de détente, où chantait la mélopée paisible et lente des crieurs annonçant les journaux du soir.

Et Charles songea à une vie nouvelle, une vie de repos bourgeois, à l'abri des fièvres, à l'abri des misères déjà souffertes.

Il entra dans la pièce qui regardait les cours du quartier. Le ciel, dans plus d'espace, étalait les féériques nuages que le crépuscule incendiait. Sur un damier de petits jardins aux gazons maigres, enclos de murs irréguliers, des marronniers arrondissaient, en boule, de grosses têtes feuillues; ici, c'était une douceur un peu triste, parce qu'il y avait plus de silence et d'immobilité.

Et tout à coup, dans cette paix, des notes de piston déchirèrent l'air, sur un rythme canaille et sautillant, tandis qu'un tambour se mettait à ronfler éperdûment sous des baguettes et que retentissaient des éclats métalliques de cymbales, ponctués de coups sourds de mailloche. En même temps, un dôme de toile grise, que Charles n'avait pas encore aperçu, se mit à tourner sur lui-même : Charles reconnut le toit d'un manège de chevaux de bois, installé dans l'arrière-cour d'un cabaret dont la façade principale était en bordure sur l'avenue de la porte de Hal.

Le charme enveloppant du beau crépuscule fut rompu.

Charles ferma sa fenêtre.

CHAPITRE II

Qui était ce Charles Lévé de Gastynes, ce nouveau locataire, d'éducation soignée, de mine avenante, pas riche et pas besogneux non plus, tombé, par ce soir d'été, dans la maison Flagothier? C'est ce dont Flagothier ne manqua pas de s'enquérir. Il fut longtemps à savoir quelque chose : d'abord, parce que, quand il questionnait Charles, celui-ci avait une façon de faire comprendre : « Ça ne vous regarde pas, » qui découragait les curiosités les plus excitées.

Tout ce qu'il sut, Odon le tint d'un tailleur qui habillait, en même temps que Charles, un ancien camarade de celui-ci : le baron Charles Lévé de Gastynes appartenait à une famille, de vieille noblesse, du Tournaisis : il s'était brouillé avec les siens à la suite d'histoires de femmes qui lui avaient valu un conseil judiciaire.

Sa dernière aventure, à Reims, avait été retentissante et tragique : une maîtresse — une écuyère du cirque Lacensery — qu'il adorait et pour laquelle il avait sacrifié le plus clair de ce qui lui restait d'argent, avait été surprise par lui dans les bras d'un acrobate de la troupe. Elle s'était tuée en piste, le soir même : accident disaient les uns, suicide disaient les autres.

Charles, atteint au plus profond de lui-même, traîna de longs jours une vie empoisonnée de honte, de révolte et de douleur. Puis il s'était tiré, une nuit d'hiver, sur un banc de promenade publique, un coup de revolver qui lui avait troué la poitrine. On l'avait transporté à l'hôpital, où il mit trois mois à se guérir.

Après une longue convalescence, il avait liquidé le passé, rassemblé les débris de son avoir et s'était décidé, comme il disait, à vivre à la fortune du pot, au petit bonheur, frissonnant parfois encore d'un brusque rappel des heures mauvaises, en attendant, sans impatience et sans détresse maintenant, une occasion de reprendre du goût à la vie, de se refaire un sort.

Le milieu médiocre et heureux de « La Bonne Source », la gaieté bonne enfant de Flagothier, l'humeur souriante de la douce, paisible et belle Mme Rollekechik lui étaient reposants. Il apaisait ses souvenirs dans cette atmosphère, y lénifiait son ancienne blessure.

Pendant les nuits de fièvre qui avaient suivi le coup de revolver, une chose obsédante lui revenait sans cesse à la mémoire ; dès qu'il fermait les yeux, il revoyait un spectacle qui, à quatre ou cinq ans de là, l'avait frappé et ému. C'était, à la fin d'une journée de chasse, au pied d'un arbre, un chien qu'il avait par mégarde blessé le matin : la bête agonisait, ramassée sur elle-même, grelottante et sanglante, au vent d'hiver, à l'angle d'un bois dépouillé, ne léchant même plus sa plaie, un œil sorti de l'orbite. l'autre plein d'épouvante et de souffrance; elle crevait, sans pousser une plainte, sur un lit de feuilles mortes détrempées dans de la neige fondue.

Cette détresse totale avait été longtemps celle de Charles; cette bête au cœur terrifié, battant à coups profonds qui, chaque fois, devaient lui labourer toute la chair, c'était lui : dès qu'il fermait les yeux, la fantasmagorie de la fièvre le couchait au coin du bois, sur les feuilles — et il s'écoutait mourir, sans rien d'héroïque, dans les larmes et le sang lentement égouttés.

Cette hantise de cauchemar avait duré longtemps. Il ne voulait pas « se raisonner ». Il souriait, avec une amertume philosophique et renonçante, d'entendre des gens l'appeler neurasthénique de l'amour et lui prêcher que la volonté est le remède le plus noble donné à notre humanité infirme !

Ils ignoraient donc, ces gens-là, de quelle impuissance sont « ceux qui ne savent pas vouloir » ! Il trouvait à ces conseils reçus une dérision misérable et de la cruauté ; et il retournait à sa peine sans rien demander à personne : ni aide, ni blâme, ni sympas thie, ni commisération, n'ayant qu'une foi médiocr- dans l'action du Temps, médecin pitoyable, qui, pene sait-il, soulage sans guérir et tempère le mal sansupprimer la plaie. On a beau jeter des pelletées

d'oubli dans la fosse où l'on a enseveli des morts chers : est-ce qu'on a jamais fini de combler, est-ce qu'on a jamais fini d'oublier? Voilà ce que s'était dit longtemps Charles Lévé de Gastynes, en se livrant, comme un ivrogne se livre aux vins, aux terribles jeux chinois d'une imagination lasse et farouche à la fois, se refusant à admettre que la Vie elle-même corrige la Vie, et que notre machine agissante et pensante a des ressources infinies et providentielles.

A cette heure déjà, le chien blessé à mort revenait avec moins de fréquence et moins de réalisme visiter ses rêves ; le tableau se décolorait, la souffrance du souvenir était moins aiguë et moins brutale. Sa pensée, jadis toute entière attachée au passé, commençait à s'en décoller, comme on décolle un pansement d'une plaie, opération encore douloureuse mais déjà bienfaisante.

Odon Flagothier prenait parfois avec Charles un ton familier et même affectueux qui eût déplu au jeune homme quelques mois auparavant et qu'il acceptait maintenant avec bonne grâce. Et, d'autre part, le bel équilibre moral de Rose s'offrait à lui comme un exemple et presque comme une leçon.

Flagothier « provenait », comme il disait, de Dinant. Fils de petits boutiquiers, il avait été, au cours d'une jeunesse agitée et gaie, contre-maître dans une manufacture de tabacs, il y avait appris à évaluer et à travailler les « bouquiaux » et les « marottes » et surtout à saucer des rolles : c'était à peu près tout ce qu'il savait faire, comme métier, mais il était intelligent, et voyait clair là où beaucoup se seraient perdus.

Rose Neerinckx, surnommée dans le quartier Mme Rollekechick, née à Bruxelles de parents brabançons, s'était éprise, à vingt ans, de ce *wallebak*, de ce *woelekaïut;* elle lui avait apporté le petit héritage paternel, son beau courage sans phrases et tout son cœur ; lui, avait mis dans la corbeille de noces sa bonne humeur, son entregent, son habileté à se tirer d'affaire et un fond de commerce « d'articles pour fumeurs », acheté à bon compte avec ses économies de jeune homme.

Il y a, dans une histoire de Courteline, un employé qui « ne peut pas » aller à son bureau ; de la même manière, Odon « ne pouvait pas » rester chez lui.

Il n'y passait que le temps nécessaire au sommeil, aux repas et aux courts travaux de son commerce ; le sens du foyer lui manquait, sauf quand il y trouvait « del djotte » et des « vitolets » ; il disait volontiers qu'il était « un modèle d'homme d'extérieur ».

Philosophe cynique et drôlard, le café lui semblait le seul endroit qui convient à un citoyen bien portant, honnête et aimant à « viquer », l'endroit délectable entre tous où l'on jouit du potin qui passe, du bon mot qui vole, où palpite ce que l'instant a de drôle et d'intéressant, où l'on peut satisfaire des goûts d'indépendance et de plaisir.

L'idée de faire une promenade ne lui serait jamais venue ; il n'eût pas fait un pas pour assister à une fête populaire, à une cérémonie publique ; mais les longues stations à la *Boule plate*, dans la fumée des cigarettes et des pipes, le débraillé pittoresque et un peu bohême des camarades attablés autour des chopes, les cartes au poing, lui paraissaient la récompense et la jouissance du sage. D'ailleurs, il buvait peu et était économe, par nature et par nécessité.

Une fois le « demi bien tiré » placé devant lui, il devenait hâbleur et jovial, il avait de l'esprit naturel, une façon de s'exprimer imagée, hardie et « peuple » sans être vulgaire, des mots imprévus et typiques : il racontait des *biesteries* et des *spots* du pays dinantais avec de la verve personnelle et la saveur du terroir.

Il collectionnait des « scies » à lui, qui semblaient d'abord insupportables et qui, à force d'être répétées au moment où personne n'en attendait le retour, finissaient par violenter le rire.

Il feignait d'entendre un coup brusquement frappé à la porte : « Entrez, M. Desbaguettes ! » ; ou bien, avant de boire, il levait son verre : « A ta santé, mon vieux Desbaguettes ! » ; si l'on demandait quel artiste avait créé tel rôle, quel roi régnait en Espagne : « Desbaguettes ! »

C'était idiot, insupportable et farce.

Quelquefois, en passant par la boutique, Charles

s'arrêtait et causait avec Odon et Rose. L'arôme obsédant du tabac, qui rôdait dans la maison entière, jusque dans les armoires où le linge de Rose, parfumé de lavande, prenait une odeur âcre et sèche, avait, au début, valu à Charles des migraines. Maintenant, il y était fait; il n'en éprouvait plus aucun malaise. Odon, supérieur et condescendant, exposait au jeune homme le problème plein de mystère du culottage des pipes : pourquoi la même pipe « perce-t-elle » bien, fumée par un tel, alors qu'elle perce mal, fumée par un autre? Avec un paquet de tabac de deux sous, un fumeur rend sa pipe noire; un autre n'arrive pas à la brunir en un mois. Et il citait des professionnels du culottage — huissiers des ministères ou employés de commerce — à qui des fonctionnaires supérieurs et des patrons fournissent gratis le tabac pour leur percer des pipes, des professionnels éprouvés qui, rien que par leur façon magistrale de juter, vous obtiennent, pour les écumes de Vienne gantées de peau, des teintes d'acajou qui dégotaient les « calcinées » les plus épatantes.

Charles prenait des airs d'homme que l'on instruit, hochait la tête, faisait des objections, souriait à part lui de l'air émerveillé de Rose qui, ses grands yeux confiants levés sur son mari, écoutait la conférence tabacconique.

A l'époque de l'ouverture de la chasse, Charles reçut un lièvre; il l'offrit à Mme Rollekechik qui, lui réciproquant sa politesse, l'invita si gentiment à dîner qu'il accepta. Dîner à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Rose : il y aurait comme invités un cousin, Lucien Périnet, un jeune « chausseur » dont le magasin en « paling-style » - comme dit Edmond Picard — faisait l'admiration d'Odon, Mme Vve Cécile Laermans, une cousine « à sous », quarante ans, bruxelloise dans l'âme et Julien Rousseau, un jeune homme toussottant pour qui Odon s'était pris d'amitié, au café de la *Boule plate*.

Le ménage Flagothier ne pouvait souffrir le cousin Périnet; mais c'était un client pour les cigares fins et, comme il venait de faire prendre pour un de ses

amis une commande sérieuse, on avait décidé de l'inviter tout de même.

— On doit savoir quétfois se gêner quand on est en commerce, avait dit sagement Rose... Mais vous allez une fois voir quel stouffer, Monsieur Charel, avait-elle ajouté ; ça, je suis sûr que vous avez jamais rencontré un parèl ! Restez seulement un peu sans parler; il vous prendra pour un *labbekak* et vous entendrez quét'chose...

Rose avait le souci extrême de la bonne tenue de son intérieur. Elle mit tout son amour-propre de maîtresse de maison à soigner, deux jours à l'avance, les moindres détails de son dîner; elle s'échappait à tout instant de la boutique pour courir à la cuisine où la déplorable Adla-Hitt ne faisait que des gaffes.

Aussi Rose jugea-t-elle bon, tout à coup, de la « remonter » par une petite allocution. Et, vu l'importance de la fête, elle se promit qu'Adla-Hitt prendrait quelque chose de pas ordinaire. Vers les 10 heures du matin, elle descendit aux sous-sols; Adla-Hitt n'y était pas; elle venait de grimper à sa mansarde où, sans doute, elle s'attardait à mirer dans son bout de glace son profil de veau qui tette.

Brusquement, du fond de la cuisine, le signal de l'attaque éclata, telle une bombe criblant d'éclats tout l'intérieur de la maison :

— Adla-Hitt !

Rose était en voix.

Charles, justement, finissait de s'habiller. Comme il mettait le pied sur le palier de l'étage, il vit Adla-Hitt qui dégringolait l'escalier, hagarde, vers la cuisine de cave, fourrageant ses cheveux jaunes sous son bonnet, le corsage à demi boutonné.

— Voilà, Madame, voilà !

Précisément aussi, Odon montait vers le palier. Il fit une grimace significative et amusée en voyant la course folle de la servante ahurie.

— Je crois qu'Adla-Hitt va trinquer, dit-il à Charles; ma femme va s'offrir un sandow des dimanches.

Puis, tout à coup inspiré :

— Tenez, dit à mi-voix Odon, restons ici,

Monsieur Charles, nous allons entendre une « légère réprimande » qui ne sera pas dans une musette.

Les deux hommes, gais et silencieux, se partagèrent fraternellement la dernière marche de l'escalier ; ils s'assirent, les genoux au menton.

Odon ne s'était pas trompé : l'exécution fut magistrale.

Le *Smoel-recital* débuta par un « Ecoutez une fois, ma *file*... », dit sur un ton pénétré, un ton de magistrat parlant avec une autorité paternelle et sermonneuse, une fermeté convaincue. Puis cela s'élargit, se mua, *andante*, en un avertissement sévère. La phrase « Non, non, non, ça ne sait plus rester durer continuer... » fut prononcée d'une voix grave, un *contralto* plein, profond, sonore qui versait sa musique comme une huile épaisse. Puis la voix, précipitant le débit, énuméra les griefs accumulés, tous les péchés commis, les mortels et les véniels : elle détailla la détresse de la maîtresse de maison qui, tout en ouvrant des caisses de cigares pour un client difficile, sent le fricot « attacher » sur le fourneau de la cuisine et songe que, pendant ce temps, la bonne, envoyée au marché, sirote des petits cassis rue du Parvis, en compagnie de consœurs aussi coupables qu'elle. Un *leitmotiv* revenait dans cette composition : « Répondez, qu'est-ce que vous avez à dire?... » Mais ce n'était qu'une feinte de virtuose : la musique reprenait, magistrale, avant qu'Adla-Hitt eût le temps d'ouvrir la bouche. Graduellement, au souvenir de tous les méfaits domestiques d'Adla-Hitt, Rose s'échauffait. Le registre changea : ce fut un *soprano* haletant. Le flot musical, devenu torrent, charriait, telles des épaves, des accusations exterminatrices : un riz au lait accommodé au sel, une aiguière cassée et bêtement recollée par dessous, avec du papier gris ; puis le thème de douleur reprit : « Ça n'était plus possibel de viver comme ça : dites-moi un peu qu'est-ce que vous avez fait hier, ma *file*, quand Monsieur vous a envoyé, rue du Midi, porter des cigarettes Laferme?... »

Ici, Charles n'eut que le temps d'arrêter, en plaçant sa main sur la bouche d'Odon, deux mots irrévéren-

cieux, deux mots plutôt grossiers qui, lancés du haut de l'escalier, eussent décontenancé Rose et, en lui découvrant qu'elle avait des auditeurs, cachés autant qu'attentifs, eussent inévitablement mis fin à la fête.

Rose repartait : on devinait ses bras croisés, sa nuque penchée vers la patiente, ses yeux ardents, ses sourcils froncés. Le poème devint bilingue : « N'êtes-vous pas z-honteuse, ma *file?* Zijt ge nie beschond? A wel, pajol! si je serais de vous, je n'oserais plus regarder Monsieur! »

Pour finir, ce fut une variation affolée, en arpèges, en saccades, quelque chose de tragique et d'éperdu, où la malédiction patronale s'épanouit, sonna comme une fanfare victorieuse; après quoi, tuée par l'effort, la voix s'étrangla, mourut dans un éclat aigu, sur une note frémissante, une « trille » de cantatrice.

Sur la plus haute marche de l'escalier, Odon et Charles étaient compénétrés.

— *Dies iræ, Dies illa*, dit Odon, qui avait été enfant de chœur.

— C'est rudement beau, prononça Charles avec conviction.

— Et on ne serait pas fier de pouvoir dire : « C'est ma femme! » fit gravement Odon, en frappant sa poitrine de sa paume.

Adla-Hitt elle-même, qui s'y connaissait, eut, dans la cuisine, un hochement de tête plein d'admiration : Madame s'était surpassée; il y avait longtemps qu'elle ne l'avait plus fait trinquer comme ça!

Mais la sonnette du magasin tinta. Rose monta rapidement l'escalier du sous-sol, la figure déjà éclairée du sourire charmant avec lequel elle accueillait la pratique. En passant dans le vestibule, elle eut un geste de surprise quand elle découvrit les deux hommes assis côte à côte sur la marche, s'allongeant des tapes sur les cuisses.

— Vous étiez là? dit-elle.

— Mes félicitations, dit Odon en envoyant vers Rose le geste de ses dix doigts dans un shake-hand.

— C'était bigrement ficelé, ajouta Charles.

Rouge de plaisir et de confusion, Rose disparut dans la boutique.

En annonçant à Charles que le cousin Perinet lui ferait voir au dîner « quét chose de drolle », Rose n'avait pas menti.

Charles fut fixé tout de suite ; le chausseur, arrivé le premier, fit, d'un air offensé, la remarque que Flagothier n'était pas là ; il salua Charles, tel un ministre qui consent à être aimable avec un commis, la moustache haute et la poignée de main en l'air, comme démanchée à bout d'un bras horizontal. Habillé comme un jeune premier, des bourrelets aux omoplates, les clavicules creusées vers le milieu comme l'échine d'un cheval ensellé, il parlait d'une voix empruntée aux acteurs, prononçait : « kék'-z-affaires » pour « quelques affaires », abaissait à de certains moments des paupières lourdes, comme pour se recueillir et mieux faire sentir la profondeur et le poids de sa pensée.

L'odeur chaude de la cuisine dominait, cette fois, l'arome des tabacs. Rose en fit la remarque. Périnet en profita pour expliquer comment il fallait cuire un « bistèque » : le laisser saignant, bien pris au-dessus, le beurre en dessous, le cresson très frais servi à part, car c'est un crime de laisser le beurre « se commettre avec le cresson ».

Comme Charles parlait peu, l'observant, Périnet, ainsi que Rose l'avait prévu, le prit pour un *labbekak* et soigna ses phrases. Pour être tout à fait séduisant et persuasif, il suçait les « r » comme des boules de gomme et faisait le geste du canari qui, après avoir pris du bec une goutte d'eau dans sa fontaine, renverse la tête et secoue le cou pour faire descendre la goutte dans son gosier.

Charles, plus agacé qu'amusé, contemplait curieusement ce phénomène, quand l'arrivée de Mme Cécile Laermans fit une diversion bruyante.

Trente-deux ans ; veuve. La tête, blonde et rose, était jolie et même fine ; le corps était monstrueux : une tour d'où la poitrine saillait comme une échauguette. Mme Cécile emplit, quand elle entra, le cadre de la porte. Et elle se montra tout de suite ce qu'elle était : aimable, bonne enfant avec une souriante autorité, et délicieusement bête.

D'un ton affable et sans y mettre de malice, elle demanda à Périnet, qui en blêmit, « comment ça allait avec les bottines ».

— Colzi, colza, comme les huiles sans doute, risqua Rose en manière de diversion.

Mme Cécile ne s'aperçut pas du malaise du « chausseur » ; elle le plaignit de l'étroitesse de ses chambres à manger et à dormir : le magasin de Périnet, récemment agrandi, prenait presque l'immeuble.

— J'ai mis quelques plants de gérarium sur la plateforme du « buen retiro », prononça Périnet : ça me fait un jardin.

— Un jardin... oui, même que vous êtes obligé, le matin, d'ouvrir la fenêtre de votre chambre à coucher pour lui donner de l'air, à votre jardin ! s'exclama, ravie, Mme Cécile.

Et elle riait, de l'air heureux d'une femme qu'on approuve toujours, d'une femme à qui sa fortune permet des plaisanteries et des libertés qu'on ne passerait pas à une autre.

Enfin Flagothier vint, en retard d'un quart d'heure, amenant Julien Rousseau et s'excusant sur sa montre. Toujours elle lui jouait des tours pareils, sa montre : elle était célèbre au café de la *Boule plate* et dans différents autres endroits. C'était un outil compliqué : le cadran était orné d'un grand nombre d'aiguilles de toutes formes, girant emmi des cercles de toutes dimensions. Elle ne marquait pas seulement les secondes, les minutes et les heures, comme toutes les montres, elle indiquait encore les jours de la semaine, les quantièmes du mois, les mois, les lunes et les années bissextiles.

Le malheur c'est que les mécanismes divers actionnant toutes ces aiguilles étaient tous cassés, Flagothier ayant eu un jour la mauvaise idée de les vouloir régler. Seule, l'aiguille des années marchait encore. Si bien que, quand on demandait l'heure à Flagothier, il tirait sa mécanique, la consultait longuement et répondait avec assurance : « Nous ne sommes pas dans une année bissextile ».

— Vous aurez des huîtres, du consommé, du « boli », un lièvre de M. Charel et de la « rijspap », dit Rose.

— Et, avec le lièvre, un verre de Corton septante-huit ou septante-dix-huit — je ne sais plus au juste — réservé aux amis, compléta Odon.

— Allons, à table! dit Mme Cécile, *de soup es uitgeschupt* !

Mais comme tout le monde se disposait à manger, Julien Rousseau fut pris d'une quinte de toux, d'une de ces terribles quintes qui le laissaient sans voix et sans souffle, la poitrine déchirée, et qui, devant le monde, le faisaient souffrir plus encore au moral qu'au physique, — car il s'obstinait à nier son mal.

Sa nature d'homme délicat, son besoin de propreté et d'élégance se révoltaient de ce crachat qui « rauquait » dans sa gorge sèche et qu'il fallait expectorer coûte que coûte. Il s'excusa, s'efforça de sourire sous les regards inquiets qu'échangeaient des pitiés sincères et soudaines.

Le consommé et le « boli » conquirent tous les suffrages. Rose expliqua modestement que le morceau « à la petite tête » était au feu depuis 6 heures du matin. Cécile, grande mangeuse de viandes rouges, conta qu'elle s'était arrêtée, l'après-midi, devant plusieurs étals de bouchers.

— C'est drôle tout qu'est-ce qu'on invente aujourd'hui, dit-elle. Savez-vous qu'est-ce que ça est que j'ai vu chez chose... vous savez bien... Vanschepdonk, rue Haute? Eh bien! un bœuf vidé, — magnifique, saëz-vous — pendu par ses jambes de derrière, avec un petit jardin anglais dans son ventre et un « spruyt » dans un bassin avec deux boules de verre en argent comme on tire à la foire sur les jets d'eau.

— Ça devait être dégoûtant! dit Périnet.

Mme Cécile, toute à son souvenir, les yeux noyés, dit :

— J'ai trouvé ça tellement gentil que j'aurais su en pleurer.

— Och erme! fit aimablement Mme Rollekechik en lui faisant tomber sur l'assiette une énorme tranche de « boli ».

— Celle-là, je la replacerai à M. Desbaguettes, dit Odon à Julien.

Mais les goûts distingués de Périnet éprouvèrent le

besoin de se manifester devant ce grossier étalage de « slouberij ».

— Ce que j'adore, moi, dit-il, c'est le lèrd anglais. Celui qui ne connaît pas le lèrd anglais ignore la guèstronomie. C'est mon meilleur repas, le mètin. Rien que de la chair, pas de graisse... Dix minutes avant de descendre, pendant que je suis en train de m'habiller après mon tub, je fais dire à ma cuisinière qu'il est temps de se préoccuper de mon lèrd... Notez que je l'achète moi-même; j'ai stylé mon marchand; je lui ai indiqué comment je le veux, mon lèrd. Il doit provenir de certains sujets de choix qui sont nourris au lait, au lieu de l'être de leurs déjections comme nos porcs d'ici.

Sa figure prit une expression d'infini dégoût.

— On dirait que vous *en* voyez... dit Rose en riant; vous avez des goûts de *gelteman*.

— Jockey-Klu...be, souffla Mme Cécile.

— Ne m'en parlez pas des cochons de chez nous, poursuivit Périnet, qui, n'ayant pas entendu, eut l'air un peu étonné en remarquant que chacun étranglait dans sa serviette. Ils sont détestables. Leur chair, mon cher, ressemble à du suif, vous savez bien, à ces vieilles chandelles dont les Cosaques, du temps de je ne sais plus quel Napoléon, faisaient leurs délices, à ce que dit l'Histoire. Mon marchand me connaît. Parfois il me dit : « Repâàssez demain; aujourd'hui je n'ai que des sujets de deuxième choix. »

Il conclut :

— La succulence des mets, c'est la pierre de touche des gens qui savent vivre; c'est un signe que nous avons en commun, nous, hommes très civilisés, avec les femmes sentimentâles...

Et il posa la main sur son porte-couteau afin que brillât le diamant qui ornait son petit doigt, les yeux mi-clos, pour condenser sa pensée et re-songer aux belles choses qu'il venait de dire.

— Je ne vous aurais jamais cru si « distinghé » ! prononça avec simplicité Mme Cécile.

Et elle s'introduisit un demi-cuissot de lièvre dans la bouche.

— Monsieur est, en effet, très déliquèt, dit Charles, aussi imperturbable que Mme Cécile.

Odon se hâta de changer le cours de la conversation : la contrainte était trop forte. On lui fut reconnaissant de l'entendre raconter une grosse histoire wallonne qui mit enfin, sans danger, les rires en liberté.

On eût dit, de la poitrine de Mme Cécile, deux collines jumelles agitées par un tremblement de terre.

Mais la « distinction » excessive de Périnet l'avait excitée, Mme Cécile ; elle éprouvait le besoin de réagir contre tant de délicatesse ; c'était, en elle, une rage de donner de l'air à des choses énormes...

— A propos de ce que vous disiez tout à l'heure des cochons, il y a tout de même quelque chose de curieux, avança-t-elle en s'adressant à Périnet. Est-ce que vous avez déjà remarqué comment s'appellent, à Bruxelles, les fabricants d'appareils d'appareils sanitaires ? Je crois qu'ils doivent être *famil* ensemble.

— Je connais Van Achter, dit Rose, en riant.

— Vous m'y faites songer, fit, avec un pâle sourire — le cordonnier reparaissant sous le chausseur — Périnet qui prononça à la française : il y en a un qui se nomme Van de Meert.

— Et la veuve Délire ! Et la veuve Passchier ! Et Mme Douffet ! cria Mme Cécile, dans un trépignement de joie.

Périnet, trouvant qu'elle allait trop loin, fit la figure d'un angora moustachu à qui l'on vient de souffler de la fumée de cigare dans le nez.

Odon intervint de nouveau :

— Tout ça, c'est des affaires de cabinet, dit-il. Buvons à la santé de M. Desbaguettes.

Ainsi s'épanchaient, suivant les rites vieux-bruxellois, une grosse jovialité, une gaieté sans retenue comme sans apprêt.

Mme Cécile demanda la recette du lièvre ; Périnet lui-même condescendit à accorder son hommage de « guèstronome ».

Alors, avec un air d'en avoir deux, Odon se leva :

— Descends dans les caveaux de la famille, dit-il à Rose. Prends la 3e galerie à gauche en entrant, tourne

le premier couloir, compte jusqu'au 7e compartiment et là, cueille comme une rose une bouteille de Champagne, cuvée réservée, que tu nous apporteras.

Rose rit, rougit et disparut.

A peine descendait-elle l'escalier du sous-sol que tous, immobiles jusque-là, se levèrent de table et se précipitèrent dans le magasin. Sous le comptoir, se trouvaient les bouquets que chacun avait apportés, les beaux bouquets de fête, frais et parfumés. Odon avait une gerbe de roses; Mme Cécile, une « potée » de lauriers roses en boutons, dont les fleurs s'épanouiraient sur le comptoir, perpétuant le souvenir de la journée; Charles déballa une corbeille d'œillets multicolores, Julien Rousseau, une touffe d'orchidées; seul, Périnet restait les mains vides.

— C'est une *trèhison*... On ne m'avait pas dit..., zievera-t-il.

— Ça n'a pas d'importance, dit Odon, ne voulant pas montrer son étonnement de l'oubli; il n'y a pas de quoi gratter le crâne d'un capucin.

— Mais non, mais non, insista Mme Cécile, ça arrive à tout le monde d'oublier son porte-monnaie et ses jumelles quand on va au théâtre.

Prestement, ils rentrèrent dans la salle à manger : Rose remontait l'escalier.

Elle joua la surprise en les découvrant en file indienne, sitôt qu'elle eût poussé la porte.

— Eh bien, quoi ça est, do, maitenâ?

— Vive Rose! clamèrent-ils en chœur.

Odon lui remit sa gerbe. Les yeux de Rose se mouillèrent.

— Tu m'aimes toujours? fit-elle en se jetant dans ses bras.

— Comme un tonnerre de Dieu, répondit-il, en l'embrassant dans une longue étreinte.

Elle n'en sortit que pour tomber « dans » Mme Cécile.

— Ça fleurira longtemps, dit Mme Cécile en montrant les boutons du laurier rose. Et ceci, ça fleurira toujours, Rose, si vous le mettez à votre corsage.

Et elle lui passa, dans un écrin, une broche, une ortie en or fleurie d'une opale.

Rose se mit à pleurer. Elle était pleinement heureuse. A travers ses larmes, elle embrassa Charles et Julien. Elle embrassa du même cœur Périnet, sans écouter ses :

— C'est une *trèhison*... On ne m'avait pas dit.

Le flacon casqué d'or envoya son bouchon au plafond. On trinqua, la face joyeuse, le cœur débordant comme les coupes. Mais une quinte secoua de nouveau Julien. Il sortit tout de suite, il s'en fut au jardin tandis que les convives, brusquement rappelés aux misères de la vie de tous les jours, s'attristaient.

— Ça durera ce que ça pourra, dit Odon, en levant les épaules avec résignation.

— On ne sait jamais qu'est-ce qui doit arriver, dit Mme Cécile. Depuis quelques jours, je suis non plus pas à mon aise. J'ai rêvé, l'autre nuit, avant-hier, que j'avais une dent qui voulait s'en aller; je tirais et la gencive venait avec. Ça est signe de mort, on dit. Après ça, j'ai rêvé d'une femme enceinte qui donnait à manger à des canaris...Ça est aussi mauvais, saëz-vous.

— C'est encore plus pire que de rêver de punaises, remarqua Rose.

— Je l'ai aussi entendu dire, dit Mme Cécile : on m'aurait porté morte en terre que j'aurais pas été étonnée. Enfin j'ai eu pluss peur que mal.

Et elle se servit une large portion de rijspap.

Julien rentrait. Un reste de malaise oppressait les convives, quoiqu'ils fissent pour n'en rien laisser paraître. Et il fallut une nouvelle histoire de Flagothier — celle, fameuse, du « Lafleur, j'ai baigné ta sœur », — pour réveiller l'entrain.

Périnet profita de l'occasion pour briller. Il se remit à dire « moi » et « je » avec une indécourageable suffisance :

— J'ai admiré le rayon de soleil, de ce mâtin... J'ai le sentiment de la musique à un haut degré... Moi, je suis attristé par la vue des orphelins dans la rue... Je ne crois pas, pour ma part, à l'honnêteté de Léopold... Je le disais encore hier à Ambreville : « Voilà mon critérium : ventre grossier n'a pas de race »...

Et il allongeait la phrase d'un geste, en spirale, qui

faisait valoir son brillant : « Pas de race... de race... race... »

A la fin, Charles, qui ne s'était, pour ainsi dire, pas mêlé à la conversation pendant le dîner, sentit la politesse lui échapper avec la patience. Lui qui évitait toujours toute grossièreté de langage, ne put retenir un mot très vif. Ce fut d'ailleurs la faute à Périnet. Celui-ci venait de dire, pour la troisième fois, qu'il irait dîner le lendemain au *Sabot*, où on lui préparait de petits plats pour lui seul « exclusivement, vous entendez-bien : exclusivement ! »

— Au *Sabot*, avait dit Odon, agacé, lui aussi ; ça m'étonne : ce n'est pas la place d'un chausseur.

— Moi, ça ne m'étonne pas, dit Charles : c'est bien la place d'un pied.

Le mot, parti avant qu'il l'eût voulu, tomba d'aplomb comme une gifle. Périnet resta béant devant l'injure, regarda Charles, considéra son air tranquille et ne trouva pas de riposte. Il y eut un instant — qui parut très long — de lourd silence. Puis, brusquement, la lourde masse de Mme Cécile se déplaça ; d'un bond léger,— oui, léger,— cette masse énorme s'effondra sur le tabouret du piano, lequel tabouret trouva une voix inconnue pour gémir — et chacun feignit de s'intéresser à la « Suite brillante » dont les premières notes s'égrenèrent sous les doigts boudinés de Mme Cécile.

Charles, impassible, allumait une cigarette. Périnet, ému, pâle, raide comme un colonel de garde civique un jour de revue, se leva enfin... et s'en alla, après un « Bonsoir, Messieurs et Dames », prononcé d'un ton de catastrophe.

On le laissa partir. La « belleke » du magasin tinta : on entendit le bruit de la porte qui se refermait.

Mme Cécile, cria dans le vide : « Salut en de kost ! »

— « En de wind van achter », fit Rose en répons.

Alors, Rose, Mme Cécile, Flagothier et Julien furent pris d'un rire inextinguible.

Charles dit simplement :

— Je vous demande pardon, mais à la fin, il m'exaspérait.

Flagothier déclara :

— Un client de perdu, deux de retrouvés : Vivent les gens qui ont bien le temps et au diable les autres !

Tous souriaient de voir Rose en proie à une bienfaisante crise, où sa nature raisonnable, depuis plusieurs heures comprimée par le chausseur, tel un coude-pied dans une bottine mal faite, se dilatait d'aise, enfin.

Ils se mirent à jouer au couyon. Flagothier s'intéressait peu au jeu, visiblement mal à l'aise, étonné de rester aussi longtemps chez lui.

A 10 heures, Rose, gentiment, le délivra.

— Va seulement à la *Boule plate*, « l'hommeke », avec ces messieurs, dit-elle. Mais pas revenir trop tard, tu sais. Moi j'irai reconduire Mme Cécile jusqu'au tram quand j'aurai remis les argenteries.

— Non, non, dit Mme Cécile, pas de tram ; j'aime mieux le chemin des cordonniers : ça fait digérer.

Ils se séparèrent. Flagothier résuma son impression en se frottant les mains :

— On s'a bin plait.

Mme Cécile ajouta, en s'essuyant les yeux :

— Rire, ça j'ai toulemême su faire, avec ce faquin.

Rose voulut s'apitoyer.

— Allez, c'est assez : plus vous moquer de lui, maintenant, supplia-t-elle ; il avait l'air si malheureux quand il est parti...

Mais brusquement, à ce rappel, malgré son âme bonne, elle fut ressaisie d'un rire qui partit en trait de fusée, — et elle se renversa sur sa chaise, la gorge gonflée et palpitante, parcourant toute la gamme des « ouie, ouie, ouie ». On eût dit de la joie vocalisée.

GEORGES GARNIR.

L'ÉVENTAIL

Quatrième Fragment (1)

14 octobre.

Les événements ne viennent pas comme on les prévoit.

Daniel est arrivé hier. Pierre l'avait invité à dîner avec nous le soir même. Voici comment cela s'est passé :

Je m'habillais quand il a sonné à la grille. Pierre m'a fait appeler. Je suis descendue, et je les ai trouvés ensemble qui causaient en examinant des photographies. Daniel s'est levé; il est venu vers moi sans hâte, il m'a tendu la main. Je ne savais pas comment le regarder, et puis je l'ai regardé bien en face, bien tranquillement, pour lui montrer qu'il n'y avait rien.

Il a dit :

— Bonjour Françoise.

J'ai répondu :

— Bonjour Daniel. Eh! bien, avez-vous fait un bon voyage?

— Mais oui, un assez bon voyage.

Il était évident que sa pensée ne l'accompagnait pas. Il me regardait aussi, fixement, avec des yeux

(1) Voir *LA BELGIQUE Artistique et Littéraire*, de déc. 1905, mars et novembre 1906.

qui n'étaient pas comme je les attendais, ni troublés, ni tendres, ni brûlants, mais immobiles et, je dirais, crispés... Des yeux qui semblaient exprimer : « Eh ! bien, me voici, moi; mais vous, je ne sais pas où vous êtes... » Et puis, heureusement, Hélène et Raphaël sont entrés dans la chambre; nous avons causé tous ensemble.

Je suis tranquille, tout s'arrangera. Il suffira d'être prudente, de réfléchir, de contourner certaines conversations...

17 octobre.

Daniel revient chaque jour; je m'arrange pour ne pas être seule avec lui. Je sens qu'il pourrait me faire des reproches; et, cependant, je ne sais pas quels reproches. Je sens que s'il me reprochait quelque chose, je rougirais et j'aurais honte. Et, cependant, j'aurais aussi de l'étonnement, le sentiment d'une injustice. Je crois que s'il me reprochait quelque chose je lui parlerais avec colère.

Tout cela est très confus en moi, très embrouillé.

18 octobre.

J'ai été avec Raphaël jusqu'à la chapelle aux Sabots. Hélène n'a pas voulu nous accompagner. J'ai cru d'abord que Raphaël ne viendrait pas non plus, mais il est venu. Elle en a été dépitée, je l'ai vu. Peut-être aurais-je dû renoncer à cette promenade, dire que je n'en avais plus envie ou faire en sorte d'y aller seule? Je n'en ai pas eu le courage... Nous avons causé de l'amitié et puis de choses de notre enfance. Il faisait doux et calme; le silence tombait tout autour de nous comme une neige de Noël et j'avais

dans le cœur un bonheur agité qui tremblait, qui courait...

Je vis d'une vie intérieure singulière : Il n'est rien en moi qui ne marche sur des pétales de fleurs.

Mon cœur chaud est comme un oiseau dans sa robe de plumes...

Je suis heureuse, d'un plaisir romanesque et d'une sensibilité extraordinaire. Je voudrais prier à genoux, pleurer, dire à ceux qui m'entourent : « Mes bien-aimés, mes bien-aimés, sentez-vous comme je vous adore ? »

Le soir, lorsque je presse Pierre dans mes bras, tout cela sort en soupirs, en mots entrecoupés. Mais ses caresses trop vives dérangent ma douceur. L'amour, je le conçois sans étreinte, la plus épuisée des tendresses, la plus suave, la plus idéale.

19 octobre.

Est-ce de la tristesse ou de la gaîté? on ne sait pas. C'est une tristesse meilleure que la gaîté, un tel enchantement de mélancolie que je ne sais plus ou reposer mon cœur.

Il me semble parfois que je vais à travers une forêt de lis, dans une étourdissante atmosphère de parfums. Je voudrais dire à Pierre : « Mon chéri, attends... Quand j'aurai traversé ceci, quand il n'y aura plus cette odeur, je t'expliquerai... »

Que lui expliquerais-je ?

J'écoute mourir le mois d'octobre...

Je sais, maintenant, ce qui se fait en moi ; ce qui me rend si faible, si molle, si enivrée, si immatériellement amoureuse, c'est l'Automne.

Je sens bien que cela n'est pas fatal ni irrésistible,

mais, malgré tout, je ne veux pas résister. Je veux être comme je suis : molle, enivrée, amoureuse.

21 octobre.

Raphaël me témoigne beaucoup d'amitié.

Lorsqu'il me voit triste ou distraite, il vient près de moi et son regard me dit : « Je sais ce que vous avez, je vous comprends. »

Je sens qu'il me trouve intelligente, qu'il pense du bien de moi. Et moi, je ne sais pas ce que je pense de lui. Je le regarde et je pense qu'il est là, qu'il est là... je pense cela doucement et profondément, de plus en plus profondément... Je presse cette idée dans mon cœur, à deux mains, comme une matière flexible et abondante que je veux contenir toute, jusqu'à la dernière goutte.

... Une pensée qui remplit le cœur, tout le cœur sensible et léger comme un sang d'or...

J'écoutais, tout à l'heure, Pierre discuter avec le docteur Jacques. Il ne s'exalte jamais, il ne dit jamais de grands mots : il est fier et courtois; à cause de cela il a toujours raison.

Il sait bien que la discussion est la lutte de deux opinions, et non pas de la vérité et du mensonge. Le docteur Jacques s'énerve, crie; Daniel s'irrite, devient cassant. Pierre sourit avec calme, et il semble que de son côté soient la justice, la supériorité.

Mon Pierre, je sais toujours que tu es supérieur... supérieur à moi, supérieur à Daniel, supérieur à Raphaël qui n'est qu'un enfant sans grandeur et sans véritable énergie, mais qu'on aime tant, à cause de cela... parce qu'il est sans grandeur et sans énergie, parce qu'il est un enfant.

23 octobre.

L'Automne, à la campagne, est un indicible enchantement. La terre est un paradis de silence autour de la maison, qui est l'Univers... Voilà ! Le Monde, c'est la salle où nous rôtissons des marrons, où nous lisons, où nous faisons de la musique. Il est petit et chaud — et, tout autour de lui, il y a l'immense éternité.

Il me semble que, pareils à Noé, nous soyons emportés dans une arche qui s'arrêtera on ne sait pas quand, on ne sait pas où...

On marche sous ma fenêtre. Je me penche... C'est Marianne qui ferme les volets...

Le crépuscule s'est éteint tout d'un coup, comme une lampe qu'on souffle. La nuit se pose : claire, dorée et glacée, je vois le jardin au travers comme par les parois d'une boîte de cristal.

Le ciel lisse porte une lune trop grosse, accrochée trop bas. Il semble que tout cela soit un rêve... Ne vais-je pas entendre, soudain, jaillir au fond de l'immobilité, un chant merveilleux... un faisceau rompu de voix éclatantes qui disperseront en mille pièces l'univers de cristal ?

J'attends la fin du monde.

1er novembre.

Il y a, sur ma table, une photographie de ma mère. C'est son dernier portrait. Elle est déjà malade — si blanche ! si triste !... Son visage un peu détourné n'a plus aucun désir ; ses mains sont jointes et l'on dirait qu'elle songe :

— Maintenant je n'en peux plus...

Mon Dieu ! un jour viendra-t-il où je serai comme cela, les mains jointes, faible et sans désirs?

C'est aujourd'hui le jour de la Toussaint; c'est la fête des Morts. J'imagine cette fête dans un paradis, qui serait notre vieille maison de jadis, pareille aux noces d'or de mes grands parents — avec une table étincelante de cristaux et de fleurs, de l'agitation, des toilettes, un grand bruit de voitures, de pas vifs et de compliments. Mais, tout cela, comment dire? — silencieux, étouffé, et d'une gaieté si triste, si macabre... tout cela vide, éloigné, aphone, comme un simulacre de vie dans un banquet de marionnettes. Et la maison, si haut ! si haut ! si petite dans l'immense azur, comme un pauvre jouet fané, jeté là.

Et cependant ils sont là-haut, dans cette éternité étroite, ceux qui m'ont tant aimée... mes grands parents, mes parents, des amis... Regardent-ils quelquefois vers la terre? Me voient-ils?

Je suis triste.

Je suis contrariée. Je crains que Raphaël ne me trouve plus aussi intelligente. Il m'a demandé tout à l'heure quels romanciers j'aimais parmi les modernes. Et comme je répondais que j'en lis peu et que j'aime avant tous les autres Fogazzaro, et peut-être Barrie pour son admirable *Margaret Ogilvy* — il s'est étonné avec un peu de dédain, il s'est exclamé.

— Mais, alors, les français !... Comment donc concevez-vous l'art?

Et comme je disais que je le conçois vert et substantiel, exprimant non point tant un esprit subtil qu'un caractère humain solide et largement

bâti... que je voulais qu'un livre fût dans ma main remuant et chaud comme de chair et de sang ; si sensible qu'il fût comme un cœur où j'appuierais la bouche, ou si intelligent que chacune de ses pages poussât mon esprit d'un pas en avant... Comme je disais que je le veux ou passionné et véhément — mais sans tapage ni boursouflures — ou noble et religieux; mais, toujours, de quelque façon, un sommet, non point hors de la vie mais en plein milieu — substantiel avant tout, et simple — et que je préférais Montaigne tout nu, à toute cette belle littérature habillée d'or et meublée de copeaux... Comme je disais tout cela et d'autres choses, avec une certaine éloquence, il a encore souri, il s'est en allé.

Je suis triste. Tout est triste. Daniel ne fait plus attention à moi. On me délaisse.

2 novembre.

Daniel est singulier. Est-ce orgueil ou indifférence? Il ne paraît pas remarquer que je m'éloigne de lui. Nous ne sommes plus seuls ensemble, nous ne causons plus. Et il ne paraît pas souffrir. C'est étonnant ! Ou bien peut-être attribue-t-il ce nouvel état de choses à la présence d'Hélène et de Raphaël ?

Ce doit être cela. D'ailleurs, peu importe.

J'ai dit à Raphaël que je ne tenais pas à mes opinions, qu'au demeurant je n'avais aucune opinion, que je dis les choses au hasard, selon la balance du moment, et qu'il ne faut jamais faire attention. Et puis, sûre de lui plaire, et parce que d'ailleurs, c'est la vérité, je lui ai dit que j'aime beaucoup Barrès, et Schwob, et Laforgue, et d'autres Français.

Cela, vraiment, lui a fait plaisir. Il s'est écrié aussitôt :

— Vous voyez bien qu'au fond nous sommes d'accord !

Et nous avons relu à haute voix, alternativement, le chapitre le plus émouvant du *Livre de Monelle.*

Hélène écoutait d'un air, je ne sais pas pourquoi, désapprobateur... Je sais pourquoi. Elle désapprouve que d'autres femmes connaissent ce qu'elle ne connaît pas, causent de ce dont elle ne peut pas parler, aient un relief quelconque qui n'est point sien. Je ne m'en étais pas aperçue, mais elle est vaniteuse.

Moi aussi, parfois, je suis vaniteuse — mais d'une autre manière. Je sais que je suis vaniteuse et que je n'ai point de quoi l'être, et je me méprise. Et si quelqu'un venait et me disait : « Vous ne valez rien, vous n'êtes rien ; je marche sur vous... » Je dirais : « Oui, vous avez raison. » Car je sais cela aussi. J'ai pour moi de la complaisance, mais non de l'indulgence. Je m'aime, mais je n'attends point que l'on m'aime. Et c'est dans mes larmes que je m'aime, dans mes faiblesses, dans mes défauts, dans ma pauvre vanité vaincue qui se renverse sur mon cœur en gémissant, qui me fait pitié...

5 novembre.

Je ris toute seule parce que je suis contente. Raphaël m'a fait un grand plaisir.

Voici :

Il m'a montré, ce matin, un petit portrait qu'il a fait de moi en cachette. C'est un dessin. Je suis représentée de profil, je brode, je penche la tête. Je crois que c'est ressemblant. J'ai été loyale, j'ai montré ce dessin à Pierre, — puis à Daniel. Pierre s'est intéressé, Daniel a souri dédaigneusement.

Je voulais garder ce portrait, mais Raphaël n'a pas

voulu. Il dit qu'il est à lui, qu'il ne veut pas s'en séparer.

Cela m'a fait plaisir. Est-ce mal que cela m'ait fait plaisir?

Mon Dieu! Tout est mal, je sais bien! Toute émotion qu'on couvre, tout ce qu'on retourne à l'intérieur est mal. Qu'une âme ait ses secrets, ses mouvements, ses palpitations, cela est mal... Qu'un cœur s'inquiète, se trouble, désire et reçoive, cela est mal. Il faudrait vivre comme une plante qui ne pense pas, qui ne bouge pas, qui n'aspire pas.

Une heure sonne quelque part dans la nuit brillante. J'écoute... Sept, huit, neuf... dix heures.

Le 6.

Le brouillard, l'enchantement... Je dis à je ne sais quelles pensées : « Venez! venez! soyez autour de moi ! »

Le 7.

Les défauts mêmes des êtres que nous aimons nous sont chers. Peut-être nous sont-ils plus chers que leurs vertus ? Cependant, les vertus nous sont chères aussi. Lorsque Pierre se montre loyal, courageux, opiniâtre, je l'admire. Mais lorsque Raphaël se montre capricieux, égoïste ou frivole, je m'attendris...

Le 10.

Rien. Le bonheur.

Le 12.

Il y a, dans la vie, l'être que l'on aime le plus et puis il y a celui que l'on aime le plus fort.

Mon Dieu! Les femmes qui sont au moment de choisir entre le mari et l'amant, comme elles doivent souffrir!

Je sais comme on aime son mari — depuis le commencement, depuis l'enfance, naturellement, comme on respire, comme on est triste ou gaie. C'est un état du cœur stable et quotidien. Mais son amant, je crois qu'on l'aime avec cette faiblesse et cet enchantement passagers où vous jettent le vin, la musique ou la convalescence... avec une imagination d'automne, factice et sans frein, des nerfs terribles, une volonté qui ne sait plus, qui tourne à vide — si vite! si vite! — sans savoir s'arrêter.

Un amant...

Il y a des mots qu'il ne faudrait jamais écrire ni prononcer.

Un amant... Un homme qui, comme Pierre, me prendrait dans ses bras, qui chercherait en moi de la volupté — ah! de quel dégoût cette idée me soulève! Mon Dieu! vous savez que je suis pure, que je suis fidèle. Alors, qu'est-ce donc qui me fait honte?

Le 13.

Rien. Quelqu'un est là, qui vit, que je regarde vivre.

Je chante de bonheur!

Le 15.

Je chante! Je chante!

Mon âme enivrée chante du matin au soir, et va et revient sur sa joie comme un vaisseau qui monte et descend sur la mer.

O beaux Noëls de l'Imagination! Dans une église dorée, pleine de foule, d'encens et de musique, sentir jaillir de soi, comme un vertige, la clameur silencieuse et forte d'une immense prière!

Je cache mon visage dans mes mains pour qu'on ne voie pas que je rayonne.

Pierre le voit, cependant. Tout à l'heure, en passant près de moi, il m'a appelée doucement, d'un accent de reproche :

— Françoise! Françoise!

J'ai ri d'un air gêné, mais mon cœur battait; j'attendais; j'étais certaine qu'il allait me parler, je le désirais. Ah! s'il m'avait encouragée, comme je serais tombée dans ses bras! Comme j'aurais pleuré!

J'aurais tout dit.

Il ne m'a pas encouragée. Je sais, Pierre est un délicat, il aurait eu horreur de me contraindre... Hélas! cette retenue extrême, qui m'a tant charmée, me paraît aujourd'hui inutile et dangereuse. N'y a-t-il pas des circonstances où l'orgueil, la crainte, la honte, la pudeur font que nous avons besoin d'être contraintes? Cependant, s'il m'avait interrogée, tout à l'heure, qu'aurais-je dit? N'aurais-je pas nié? Ne me serais-je pas révoltée ?

Le 16.

Tout dire!

Quoi? Il ne se passe rien.

Parfois je songe que je m'illusionne, que j'invente...

Raphaël aime Hélène; il l'épousera bientôt, ils

seront heureux... J'essaie de me tourmenter de cette idée, je ne me tourmente pas.

Je ne suis pas jalouse. Que m'importe !

Je le vois... Sa présence est à moi aussi bien qu'à Hélène et qu'à tous les autres ; lorsqu'il s'assied, se lève, marche, sourit et parle — je le vois. Je puis le voir à chaque instant. Je sais, je vois à chaque instant qu'il est là, qu'il existe, qu'il vit, qu'il est avec moi...

Je vous le jure, mon bien-aimé, on ne désire pas de plus grand bonheur.

Le 17.

Mon chéri, je ne peux pas me tenir de vous dire des mots de tendresse...

Voyez, je vous le dis : je vous aime.

Personne ne l'entendra, ne le saura jamais — pas même vous. Ou, si, vous le saurez parce que mes yeux vous l'auront dit... mes yeux que je ne sais plus diriger, qui sont comme des abeilles enivrées de printemps, lourdes de miel, saturées de délices... des abeilles qui n'ont plus de dard, qui se laissent prendre doucement dans la main, qui demandent à mourir dans la main, dans votre main...

Le 19.

Je voudrais me dire que je suis sans force, mais ce n'est pas vrai : Je suis sans le désir de la force. Il me semble parfois que je vis dans un monde chaviré, tout mêlé de nuages. Le ciel est répandu sous mes pieds et tout autour de moi. Je suis comme si j'étais environnée d'encens et que cela m'empêchât d'y voir.

Comme il serait naturel, cependant, que je pusse dire à Pierre :

— Mon ami, vois comme je suis tentée ; aide-moi.

Mais il est entendu qu'un mari ne peut jamais être qu'un mari, et jamais un ami, puisque certains de nos chagrins l'offensent.

Il n'est pas de chagrin de leur enfant qui offense un père ou une mère. C'est pourquoi lorsqu'on est orphelin on est seul.

Je sens, ce soir, que je suis seule. Je le sens tristement, avec une détresse puérile; un affreux désir refoulé d'être une petite fille qu'on embrasse, qu'on gronde et qu'on pardonne... Si Pierre me prenait dans ses bras, doucement, s'il me disait avec autorité de me confier à lui, je le ferais. — Hélas ! je ne suis pas une petite fille, je suis une femme; Pierre est mon mari; je l'offense...

21 novembre.

Raphaël a pris froid, il tousse...

L'attirance morbide de la maladie et de la faiblesse me fait errer autour de lui avec des gestes vils, l'attitude d'une servante maladroite...

Je touche sa main, et mon cœur est une fleur forcée qui s'ouvre en souffrant.

Je songe à ce mot de Laforgue :

— Plus une jeune fille. Toutes des garde-malades !

J'ai honte.

Mon Dieu ! pourquoi donc avez-vous mis en nous cet instinct ménager et vulgaire dont l'homme use avec complaisance mais qu'il méprise, qui le rend brutal et sans scrupule, qui le fait nous aimer avec condescendance et sans véritable amitié, pauvrement, comme on aime un pauvre?

Je veux arracher cela de moi. Je veux aimer comme aiment les hommes — pour moi-même, en plein air et en plein soleil — pour ma santé, ma force, ma

joie; je veux laisser ce qui me fait pleurer. Vous voyez, mon Dieu! je le veux, je le veux.

Hélas!

22 novembre.

Je sais que j'ai eu tort, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. J'ai demandé à Raphaël :

— Pourquoi ne voulez-vous pas me donner mon portrait? Qu'en ferez-vous?

Il a répondu :

— Je le regarderai tous les jours.

Je savais qu'il ne fallait pas continuer, mais un désir insistant et radieux me poussait en avant. J'ai dit :

— Pourquoi le regardez-vous tous les jours?

Il a répondu à voix basse :

— Parce que vous m'êtes chère.

Et j'ai demandé à voix basse :

— Est-ce vrai que je vous sois chère!

Et j'ai vu sur ses lèvres qu'il répondait :

— Oui...

BLANCHE ROUSSEAU.

LE PRIX TRIENNAL DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE

C'est Edmond Picard lui-même qui, il n'y a pas bien longtemps, rappelait incidemment, au cours d'une de ses brillantes improvisations oratoires, comment l'Hellade antique a transmis à nos âges modernes son immortel renom par le prestige de son art et le lustre de ses artistes bien plus que par la gloire de ses généraux, ou les fastes de son histoire. « C'est par la puissance de l'Art, disait Edmond Picard, que ce petit peuple disparu se survit à tel point qu'il n'est plus considéré que comme une expression d'art. »

Nous sommes aussi un petit peuple, né d'hier à la vie nationale. Dans tous les ordres d'idées matériels ou intellectuels, nous avons cependant rapidement conquis l'estime de nos voisins et ensuite leur admiration, bientôt après, souvent, leur jalousie, qui n'en est qu'une déformation. On l'a affirmé, on l'a démontré cent fois, témoignages et statistiques à l'appui, encore que cette preuve fût inutile, l'évidence n'exigeant aucun raisonnement.

Cependant, dans cet unanime concert de louanges, dans cette universelle reconnaissance des qualités et des valeurs de ce qui émanait de nous, longtemps l'Art n'eut point sa part légitime. Il la revendique aujourd'hui et ce phénomène déconcertant se pro-

duit que beaucoup d'entre les Belges sont des négateurs, des sceptiques ou de funestes ennemis de ce que l'étranger se montre tout disposé à apprécier et à respecter.

Ceci est un thème souvent repris et ce contraste du dénigrement ou de l'ignorance des nôtres envers des hommes et des œuvres prisés grandement hors frontières a fourni trop de pages éloquentes pour que je me hasarde à en écrire une de plus. Mais j'ai été fatalement amené à me souvenir de ce long et toujours actuel combat en faveur de la conscience trop rare de notre propre puissance originale et de notre valeur intrinsèque lorsque m'est échu le bonheur précieux de saluer, au nom de LA BELGIQUE *artistique et littéraire*, l'éclatant hommage rendu, hier, à Edmond Picard.

Personne n'a fait, pour la cause d'une « plus grande Belgique », d'une Belgique plus « une » surtout, plus « originale » dans son extraordinaire aptitude d'assimilation et dans son admirable réceptivité, œuvre plus sûrement bienfaisante que ce grand citoyen, ce grand penseur, ce grand artiste qui publie aujourd'hui même encore — nouvelle pierre à son édifice patriotique — un *Essai d'une Psychologie de la Nation belge*, bréviaire émouvant d'une croyance généreuse. « Un peuple, y dit-il quelque part, qui n'a pas le sentiment de sa nationalité est pareil à une cloche sans battant, à une boussole dont l'aiguille ne serait pas aimantée. »

Eh! bien, ce corps sans vie, ce cœur sans pulsations ne peuvent être les nôtres. Et l'Art étant le sang même dont se nourrit l'existence d'un peuple, l'Art doit conquérir en terre belge le prestige auquel il a droit.

La Littérature, plus particulièrement, est une Force sociale indispensable à cette existence et surtout à la transmission dans les âges de sa magnificence et de sa gloire. Jusqu'ici, l'indifférence à l'égard de notre littérature de langue française a pu avoir, parmi d'autres, cette cause de toute première importance : formaliste à l'excès, moutonnier par habitude, méfiant et même railleur par tempérament, le

Belge accepte volontiers les réputations toutes faites, les notoriétés sanctionnées ; il approuve plus aisément qu'il ne découvre ; il consent plus vite qu'il ne provoque... Or l'artiste de lettres, le conteur, le poète jusqu'en ces derniers temps, pendant les vingt premières années de notre Renaissance littéraire, a œuvré dans une volontaire solitude, s'est reclus dans un rêve parfois dédaigneux, farouche en tout cas et insouciant de l'estime ou de l'accueil. Aujourd'hui, le désir de s'évader de cet exil s'est emparé de la plupart d'entre nous et nous ambitionnons d'éveiller des curiosités, de susciter des sympathies extérieures. Mais le public reste trop rebelle. Notre effort et nos œuvres ne suffisent pas à vaincre sa méfiance. Celle-ci fera sa soumission peut-être le jour où quelque consécration officielle assignera aux Lettres belges des prérogatives, fallacieuses en fait, admettons-le, mais indispensables en définitive dans l'état actuel de notre mentalité routinière.

Voilà pourquoi, parmi d'autres raisons, la nécessité d'une sanction gouvernementale s'avère incontestable à propos du projet, défendu avec autant d'énergie que combattu par quelques-uns avec acharnement (je ne fais, évidemment, pas allusion aux gamins pisseurs d'encre faufilés dans les chemins de la polémique littéraire tels les pick-pockets au cœur des foules qu'ils dévalisent...) d'une Académie des Lettres françaises en Belgique. Un des arguments les plus péremptoires des adversaires de cet organisme officiel est son caractère décoratif et honorifique. Je ne suis pas loin de dire que celui-ci devrait être, au contraire, son but principal sinon unique. Et il n'est pas d'une ironie exagérée d'aller jusqu'à souhaiter que *tous* les écrivains belges de langue française soient appelés à faire partie de cette Académie — et « Académie » est la seule dénomination qui convienne à la future institution. Le jour où tout citoyen ayant publié un volume littéraire en librairie ou fait insérer deux articles dans des revues sérieuses sera de droit appelé à l'honneur de l'élection académique, le public — le public que hantent, qu'hypnotisent fatalement le titre, le decorum, la distinction, la consécration officielle

surtout — le public s'inclinera devant le prestige incontestable de la « fonction » d'artiste, de la « dignité » d'écrivain.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Il n'y a point encore d'Académie de lettres en Belgique et y en eût-il une, *tous* les écrivains n'en feraient point encore partie. .

La sollicitude, ou, plus banalement, l'intérêt de l'Etat à l'endroit de nos prosateurs et de nos poètes se traduit en achats, devenus assez réguliers et généreux, il faut le reconnaître, de livres, en abonnements aux revues et en l'attribution de prix périodiques en espèces.

On connaît le nombre et le montant de ceux-ci. Ils n'ont pas varié depuis bien des années, ce qui est déplorable et injuste, puisque la publication d'œuvres littéraires a pris en ces deux ou trois derniers lustres un développement qui va certainement du simple au quintuple.

Or, l'un de ces prix, le prix triennal de littérature dramatique, attribué à l'auteur d'une pièce représentée sur une scène belge, vient d'être décerné à Edmond Picard.

Le jury désigné par le Gouvernement était composé de MM. Charles Tardieu et Lucien Solvay, hommes de lettres, Doutrepont, professeur à l'Université de Louvain, et Eug. Gilbert, critique littéraire. M. Arthur Daxhelet en était le secrétaire. Les concurrents principaux étaient MM. Maurice Maeterlinck avec *Joyzelle*, Francis de Croisset avec *Le Paon* et *Chérubin*, Jules Sauvenière avec *Le Sanglier des Ardennes*, Félix Bodson avec *Pierrot millionnaire*, F.-C. Morisseaux et H. Liebrecht avec *Miss Lili*, Mlle G. Remy avec l'*Education de Charles-Quint*, etc.

D'Edmond Picard c'est son *Ambidextre Journaliste* qui a été choisi comme œuvre ayant fixé la décision du jury, prise à l'unanimité. Mais c'est l'effort surtout du promoteur et du défenseur du « Théâtre d'Idées » que l'on a voulu sanctifier, ce sont les tendances si sainement louables d'un renouveau de pensée, d'honnêteté, de grandeur, de vérité au théâtre, c'est la volonté d'un art probe et hautain

avant tout que l'on a tenu à approuver en les récompensant et à encourager en les signalant.

Car ici nous en revenons à ce que nous disions tout à l'heure du rôle puissant et bienfaisant de l'intervention de l'Etat dans la protection artistique. Et si le terme « protection » est choquant à des oreilles sensibles, mettons intérêt, mettons bienveillance, mettons sympathie à sa place et disons-nous cependant que cette querelle de mots n'a nulle valeur, le résultat seul important.

Or, ce résultat est profondément heureux. La sanction accordée en ce moment à la campagne persévérante, presqu'héroïque, menée depuis quelque temps par l'auteur d'*Ambidextre*, de *Psuké*, de *Jéricho*, de *Désespérance de Faust* ne fera-t-elle pas plus, aux yeux des indifférents et même aux yeux de beaucoup d'adversaires, que dix ans de labeur, que dix œuvres, même admirables ?

Nous ne reviendrons pas ici sur la conception théâtrale d'Edmond Picard, sur le but et les moyens de ce qu'il appelle le « Théâtre d'Idées » par opposition au « Théâtre d'Anecdotes ». Il fut question souvent de cela dans cette Revue et notre éminent collaborateur y faisait récemment (1) encore un éloquent plaidoyer *pro domo*. Mais nous avons tenu non pas à adresser des félicitations (auxquelles il serait bien insensible) au lauréat, mais à louer le jury qui sut comprendre exactement son rôle en signalant par un vote unanime et une manifestation publique la probité et la grandeur d'une œuvre d'assainissement, de hautain idéal et d'intéressante originalité.

Il est curieux de reproduire ici les opinions émises par deux de nos écrivains dramatiques les plus réputés, à propos précisément des innovations dramatiques d'Edmond Picard. Et l'un de ces commentaires est, chose piquante, du plus notable d'entre les compétiteurs du prix triennal actuel.

Dans une lettre qu'il envoyait, il y a exactement

(1) La Belgique, t. V, nº 14 (novembre 1906).

trois ans, à l'un de ses amis, M. Charles Van Lerberghe écrivait :

« Je ne sais ce que « notre admirable Presse » » pense du livre d'Edmond Picard. Je ne lis guère de » journaux dans mon trou (1). Je soupçonne qu'elle en » a parlé légèrement, avec cette bienveillante et stu- » pide ironie que beaucoup de gens prétendûment » sérieux affectent quand il s'agit de ce « juriscon- » sulte-poète ». Je m'en défie parfois un peu moi- » même comme de toute éloquence, fût-elle de » Démosthène...

» Mais cette fois, vrai, je me suis emballé. Sa » *Psuké* est superbe ! C'est une des plus belles œuvres » qui aient été écrites chez nous, et partout. Cela est » vivant, admirablement construit, même au point de » vue scénique, et cela est empoignant, éclatant, » exquis et terrible, génial enfin. On songe à Shakes- » peare, à Platon... Du Platon qui aurait arrosé son » banquet de champagne au lieu d'hydromel, et » versé sur son convive je ne sais quelle horreur » sacrée « J'ai bu un long trait de poésie, de science, » d'histoire..., d'effroi et de tristesse... » Tout ce que » dit Irène à la fin, je puis le redire de ce beau livre. » Que Renan est pâle et sans nerf à côté de cela, dans » ses Dialogues ! Ce démon de Picard ! Je viens de » passer, grâce à lui, quelques belles heures dans ma » solitude. Et la joie c'est que voilà un livre à *relire*, » ce qui est si rare en littérature, et à méditer.

» Je lui souhaite, et à son heureux éditeur, un » grand succès. On devrait aussi jouer *Psuké*. C'est » du théâtre fort et original, et très jouable (2).

» A propos, si vous voyez Edmond Picard, un de » ces jours, dites-lui donc que je l'ai rudement » admiré, malgré que l'admiration me soit, en ces » derniers temps, devenue un peu étrangère. Peut-être » cela lui fera-t-il plaisir venant de l'auteur de ce » petit essai de théâtre noir qu'il a lui-même aimé. Si » j'étais Maeterlinck, j'écrirais un bel article. »

(1) Ch. Van Lerberghe habitait à cette époque Vieille Route de France, à Bouillon.

(2) L'auteur de *Pan* fut bon prophète.

Ce n'est pas un « bel article » qu'a écrit l'auteur de *Joyzelle*, c'est, provisoirement, le court billet que voici :

« Paris, 4 décembre 1903.

« Mon cher ami et maître,

« Psuké » ne résout aucun des grands problèmes, » puisque, s'il en avait résolu un, nous serions, dès » l'instant, semblables aux dieux. Mais un ou deux » sentiers nouveaux vous mènent jusqu'au bord de » l'abîme, dans lequel il est d'ailleurs possible qu'il » n'y ait rien. En tout cas, vous donnez çà et là le » frisson de l'approche de la vérité. Je suis heureux et » fier que votre paternel souvenir m'ait lié à ce livre, » que je considère comme l'un des plus hauts dia- » logues de l'humanité.

» Avec mon affection et mon admiration profonde, » vôtre...

« MAETERLINCK ».

Avant d'être couronné par un jury officiel, avant d'être applaudi, comme il le fut, au théâtre d'Ostende, lors des représentations sensationnelles d'*Ambidextre* et de *Psuké*, avant de l'être à Bruxelles, où nous allons, le mois prochain, entendre *Désespérance de Faust*, sur la scène des « Matinées mondaines », Edmond Picard fut, on le voit, apprécié comme il convient par ses pairs en art dramatique.

Les uns et les autres considèrent, en effet, dans le valeureux champion de la cause d'un renouveau, d'un assainissement du théâtre, l'ennemi, — qui triomphera —, de l'importation malsaine des malpropretés vaudevillesques de Paris. Là-bas comme ici, on se plaint, on est écœuré, on demande d'autres pièces, d'autres intrigues, d'autres dialogues avec la même anxieuse impatience que mettrait l'asphyxié à découvrir un peu d'air pur. M. Maurice de Waleffe l'écrivait ces jours-ci encore, en signalant la faveur simultanée qui venait d'accueillir trois pièces « historiques » : *Sainte-Thérèse, Jules César* et *La Savelli*.

« Il nous faut applaudir à la résurrection du théâtre

» historique. Lui seul peut nous sauver du « monde
» de la fête » ou de l'adultère mondain, ces deux
» thèmes sempiternels de la comédie parisienne. Oui,
» je sais bien, il y a la pièce sociale, les milieux
» ouvriers... N'y comptez pas trop ! Tant qu'on ira
» au spectacle comme à un divertissement, et non
» comme à un prêche, le spectateur réclamera des
» tableaux de vie élégante et somptueuse. Libre aux
» moralistes de le déplorer. C'est un fait, avec lequel
» la caisse du directeur doit compter. Pour échapper
» à la monotonie des garçonnières, des terrasses de
» château et des cabarets à la mode, nous n'avons que
» l'Histoire. Heureusement elle est vaste. Shakes-
» peare ne l'a pas épuisée, ni même M. Victorien
» Sardou. »

Évidemment. Et c'est pour cela que telle *Joyeuse Entrée de Charles le Téméraire* éveillerait dans le public des enthousiasmes qui ne demandent qu'à s'épanouir, sincères et réconfortants.

PAUL ANDRÉ.

VERS A VERHAEREN

Quel rêve de splendeur et d'orgueil surhumain,
Rêve de pourpre et d'or, d'éternité, d'espace,
Brûlait donc en leur cœur et pâlissait leur face
Comme un flambeau levé qui tremble dans leurs mains?

Quel rêve ardent les secoua comme un tonnerre
Et les fit se dresser debout d'entre les morts,
Graves, avec au front la fierté d'être forts
Par tous les vents d'enfer, du ciel et de la terre?

Hommes! Demandez-leur quel maître impérieux,
Un soir dément et noir, les saisit à la gorge [d'orge
Et, nus dans la nuit, sans même un poing rempli
Pour leur faim, devant soi les chassa de chez eux.

Savez-vous leur vigne et leur maison délaissées,
Leurs loyales amours et leurs fils glorieux,
Leur patrie et leurs dieux, l'espoir silencieux
Des semaines sans heurt qu'ils ont abandonnées?

Demandez-leur quel phare éclairait leur chemin
Vers les jardins fermés et les fontaines claires
Où tous avaient marqué leur repos pour demain,
La tempête passée et la route derrière.

Demandez-leur quels rocs ils ont frappés ; et quels
Sommets retentissants à leur voix s'ébranlèrent,
Et les cités mises à bas, pierre après pierre,
Comme faisaient les Prophètes, en Israël.

Demandez-leur aussi quelle Jérusalem
Ils avaient entrevue enfin au bout du monde,
Illuminée, et quelle étoile vagabonde
Les conduisait, comme les Rois vers Betléem;

Et quel temple hautain résonne de leur nom !

*
* *

Les tombeaux sont muets et le marbre et l'airain.
Mais leur Œuvre à ceux-là est vivante et nous parle
Ici des cieux du Nord et là des beautés d'Arles
— Et des enfantelets dont ils furent parrains.

Écoute, ô peuple altier, les poètes qui chantent.
Toute l'humanité tressaille dans leurs vers,
Et leur joie est tout entière dans l'univers.
Et, s'ils pleurent, c'est que la terre se lamente.

Écoute leurs amours. Car c'est l'Amour lui-même
Qui, penché sur leur âme, inspira leurs quatrains,
Leur murmurant la rime heureuse à « Je vous aime ».
— Et leurs désirs nous ont mordus jusqu'en nos reins.

C'est nos espoirs qu'ils ont clamés, avec leur cœur,
Par les matins bénis et les soirs de bonheur
Et le tumulte ailé dans les beffrois qui scandent
De vieux airs patriaux sur les villes flamandes.

C'est nos espoirs qu'ils ont clamés, à vers tonnants,
Et notre haine à dur fracas grandiloquent :
Appel de glas, de gros bourdons et de clochettes;
Appels aux vieux, appels aux gars et aux garcettes!

Enfants des communiers et des franches communes!
Entendez dans l'airain qui bat sur vos cités
Frémir, depuis les monts jusqu'aux pieds de la dune,
L'effort de leur amour et de leur volonté.

Écoutez! Écoutez! ô rêveurs à la lune!
Ne l'entendez-vous pas, le sanglot fraternel
Qui tombe de là-haut sur vos vieilles communes
Comme une sombre voix dans un jour solennel?

Rieurs fameux! Videurs de brocs! Trousseurs de [garces!
Dans vos beffrois le tocsin bat à tout battant!
Adieu la joie! Vidés les brocs! Finies les farces!
Holà! Où sont les gens de Flandre et de Brabant?

*
* *

Et c'est pour nous qu'ils ont crié, nos bons poètes,
Leur volonté — et leurs espoirs tonitruants
Dardés vers l'horizon des aurores de fête
Que verront nos enfants et nos petits-enfants.

Ils ont bâti, pour l'avenir émerveillé,
Des temples de ferveur et des maisons aimables
Et trouvé de beaux noms, simples et formidables,
Pour les vaisseaux qui n'ont jamais appareillé.

Ils ont planté comme un épieu, au front des hommes,
L'âpre défi de leurs cerveaux et de leurs bras,
Et leur honneur revendiqué a jeté bas
Le joug héréditaire et la crainte de Rome.

Alors, ils ont versé des fleuves de lumière,
A généreuse voix, sur le peuple ébloui
D'apercevoir enfin dans cette heure trémière
Des soleils véhéments au ciel de son pays.

Car le peuple a compris que les temps sont tragiques.
Et le bruit sabotant des foules pathétiques,
Matins et soirs, terriblement, sur les chemins,
Roule comme un tambour la charge pour demain.

— Et c'est eux les héraults des victoires certaines,
Les poètes de nos amours et de nos haines.
C'est eux les ouvriers du labeur colossal
De l'Homme. Et leur Œuvre sera triomphal.

Ils brodent leurs chansons aux plis de nos drapeaux
Qui flotteront tantôt sur les villes conquises
Et montreront à tous, vers les Terres Promises,
La route droite et sûre, et le devoir nouveau.

Ils forgent dans l'acier nos haches et nos glaives,
Vengeurs de notre droit et de la Vérité;
Et gravent, jour à jour, du meilleur de leur rêve,
L'Évangile intégral de notre liberté.

*
* *

Ils attendent, le front éclaboussé d'éclairs,
Le grand cri qu'on entendra par delà les mers
Et par-dessus les monts, jusqu'au fond des villages,
Le grand cri de fraternité des prochains Ages.

Eux, les prédestinés du songe et de la vie,
Eux qui s'en vont dans l'ouragan de leur génie,
Les yeux tournés toujours vers le port inconnu
Où nous irons quand le moment sera venu,

Enfin s'endormiront du sommeil de la mort,
Calmes et souriants, sans crainte et sans remords.

— Et le sang de leur cœur leur viendra en mourant
Comme une rose rouge éclose entre les dents.

*
* *

ENVOI

Dans les siècles futurs qu'aperçut ton génie,
« La multiple splendeur », où l'Œuvre de ta vie
A puisé sa vigueur, sa joie et sa bonté,
Soulèvera d'orgueil total l'humanité.

L'Homme nouveau vénérera tes vers fameux
Et ton labeur eucharistique, ô Maître illustre,
Jusqu'à la fin des temps. Et ton nom glorieux
Demeurera, comme un miracle, au cœur des rustres!

LÉON LEGAVRE.

LES DONS DU GÉNIE [1]

La coutume est telle de ne considérer, dans le génie, que la seule intelligence, qu'il déroutera quand nous commencerons par établir que, pour que génie il y ait, il importe avant tout une santé robuste. Privé d'elle, le génie risque de demeurer incomplet. Il ne pourra, dans ce cas, dégager ses dons ou bien la fièvre du labeur épuisera prématurément ses forces. Gœthe, Hugo, Balzac, Zola ont été des hommes fortement constitués. Ce n'est, certes, point pour cette raison qu'ils eurent du génie, mais l'immense activité d'esprit à laquelle ils durent se livrer ne put s'accomplir que dans un corps assez vigoureux pour supporter les secousses et l'usure sans lesquelles il n'y a pas de travail.

Chez l'homme qui crée une œuvre d'art, à un degré moindre chez celui qui la lit et la comprend, le jeu des facultés émotives a une importance considérable : d'elles part le branle de tout l'appareil. Or, dans l'émotion, le physique est le levier auquel l'intelligence doit de sortir de ses attitudes contemplatives et de ne pas demeurer inerte. Le physique, donc, agit et se fatigue. En outre, il n'y aura d'acte de l'intelligence dont le physique, à son tour, ne subisse le retentissement. Il lui faut, pour cette double raison, des qualités de résistance et de ressort. Au génie, qui est l'intelligence dans toute son excellence et toute son énergie et qui réclame du corps un travail inces-

(1) D'un volume en préparation : *Le Génie, sa psychologie et ses modes de création.*

sant, il faut une assise corporelle équivalente, de même qu'aux machines construites pour développer une force motrice considérable sont nécessaires des fondements de pierre et de granit profondément entrés dans le sol.

Au début des périodes littéraires, à l'aurore des nouvelles écoles, une multitude d'idées sont éparses et flottantes et c'est à qui est capable de les faire siennes qu'elles appartiennent. Gœthe, dans une des pages les plus belles de ses *Mémoires*, consacrée à la cathédrale de Strasbourg, montre ces idées qui sollicitent les esprits jusqu'à ce qu'un écrivain s'en empare et les traduise dans leur pleine magnificence. Mais la prise de ces idées ne se fait sans combat et, dans ces combats, les talents les plus faibles succombent, défaits par la maladie, les lentes usures. Un homme plus robuste et plus endurant, s'approprie, du droit seul de sa force, le butin que les vaincus ont amassé et en enrichit son patrimoine. Bientôt il est seul à régner et, ce privilège, il le doit à l'envergure de son esprit capable de tout embrasser autant qu'à l'appoint de ses forces corporelles.

Dans l'existence de l'homme de génie et à la fin de sa carrière, vient un âge triomphant où il récolte le bénéfice de ses travaux et la rançon de tout ce qu'il a enduré. Il est assagi et presque toujours l'époque des belles prouesses est passée. Mais ses contemporains peuvent maintenant envisager d'un seul coup d'œil l'immensité de son labeur, apprécier l'énergie de ses efforts. L'homme de génie enfin apparaît glorieux. Cette gloire prête à ses idées une force intense de rayonnement. Les idées se dégagent qui forment les assises de son œuvre et les esprits sont tout préparés, par suite d'une longue initiation, à faire intimement leurs les conceptions du génie et son image du monde. Voilà donc l'homme de génie parvenu à cette période de gloire. Il ne la peut guère aborder qu'au déclin de l'existence. Or, pour arriver à cet âge, sans lequel il manque un suprême couronnement à sa destinée, il faut au génie une grande robustesse de santé fort grande.

Dire d'un artiste, selon le mot en usage, qu'il

est un « puissant tempérament » est toujours d'une parfaite justesse. La vivacité, l'énergie, la souplesse du tempérament permettent à l'intelligence de faire preuve d'identiques qualités. Ainsi la puissance du génie est dépendante de celle de son tempérament. Celui-ci doit, sans se démentir jamais, offrir aux idées des pôles affectifs toujours nouveaux et différents comme centre de liaisons des images et des idées. Les phénomènes de création se ramènent à des variations du Moi ou de la personnalité; or, le tempérament est l'assise de cette dernière.

Après le corps et le tempérament, abordons au genre de phénomènes qui sont avec eux dans d'étroits rapports : les émotions. Sans elles, point de vie, non plus de génie.

Le génie, en effet, les requiert à un haut degré. « Pourriez-vous me dire, s'écrie Berlioz, ce que c'est que cette puissance d'émotion, cette faculté de souffrir qui me tue? » De telles paroles, tout grand poète les a prononcées en découvrant dans son cœur un vaste et douloureux amour pour les choses et les créatures.

Les émotions ont toutes la même origine et le même aspect. Elles sont une modalité mentale allant de pair avec une modalité de l'état organique. Cependant, parmi elles, on peut, tout provisoirement d'ailleurs, distinguer deux espèces. D'une part, celles qui proviennent de l'intérêt que nous portons à notre propre personne et qui s'éveillent en cas de danger ou dans les circonstances où notre personne éprouve quelque accroissement d'aise ou de force; et, d'autre part, les émotions qui nous sont inspirées par la vue de nos semblables et les spectacles de la vie. Ces dernières, pour nous les plus intéressantes et où l'homme s'oublie lui-même pour se mettre à la place de celui dont les joies et les douleurs l'ont touché, impliquent en elles nécessairement une aliénation passagère de la personnalité. Dans un trouble de cette sorte, un homme, momentanément, ne s'appartient plus. Dans l'instant où il éprouve, par compatissance, le chagrin ou le bonheur d'autrui, il est vraiment devenu autre

par reflet. Cette existence ainsi vécue sera une véritable création dans le sens psychologique, aussi dans le sens esthétique, si cette émotion ressentie par sympathie se trouve, avec toutes les images qu'elle éveille dans l'esprit, exprimée dans une forme d'art.

Ce qui fait qu'en réalité les deux espèces d'émotions se confondent, c'est que, dans le second cas, aucune compatissance ou « einfühlung », car il s'agit ici d'un phénomène absolument semblable à celui que Lipps a dénommé de la sorte, ne se produit si entre le sujet et l'objet n'existe une ressemblance préalable. On lit, dans *Jacques le Fataliste*, de Diderot, une phrase exquise qui nous présente le mécanisme de cette sorte de transfert : « ... l'histoire de tes amours, dit le maître à Jacques son valet, qui sont devenues miennes par mes chagrins passés. » Lorsque le maître s'émeut et fait siennes les amours qui lui sont contées, il dispose, en réalité, selon un canevas que lui présente le récit de Jacques, d'anciens souvenirs à lui, d'anciennes tendresses, d'anciens chagrins. Ainsi donc, cette personnalité adventice et passagère n'est, selon un ordre nouveau et autour d'une image affective nouvelle suscitée par une émotion, que le rangement d'anciens éléments qui faisaient partie de la personnalité normale Nous revoilà donc en présence de l'éternel procès de désintégration et de réintégration auquel on a donné le nom d'imagination. Il n'existe pas d'imagination, pas plus d'imagination créatrice que d'autre. Toujours et toujours, en cas de création, on a affaire à une modification du Moi, à un Moi provisoire établi sur un plan nouveau et sollicité par une émotion imprévue.

Tel est le rôle essentiel que joue l'émotion dans la création de l'œuvre d'art. Ils sont d'un tel nombre, d'une telle diversité les aspects sous lesquels peuvent s'offrir ces changements de personnalité qu'il nous faudra, dans la seconde partie de cet ouvrage, quand nous traiterons des différents modes de création, de longues pages pour les envisager avec quelque détail. Ici seulement, nous nous contentons d'insister sur ce fait fondamental : l'identification passagère entre la

personne qui éprouve et celle qui inspire l'émotion.

Cette identification se produit également entre l'écrivain et le héros de son œuvre et nous disposons à cet égard de documents probants d'où il ressort que le personnage d'un roman représente toujours de façon plus ou moins entière le romancier lui-même. Gœthe nous déclare que la biographie de Gœtz de Berlichingen l'émut jusqu'au plus profond de l'âme et, ailleurs, de façon plus explicite, à propos de *Faust*, il dit : « La remarquable pièce de marionnettes dont l'autre (Faust) est le sujet résonnait et bourdonnait dans ma tête sur tous les tons. *Moi aussi je* m'étais promené dans toutes les sciences et j'en avais reconnu assez tôt la vanité. J'avais essayé de tout dans ma vie et j'étais revenu toujours plus mécontent et plus tourmenté (1). » Le mécanisme de l'identification ou du transfert est ici d'une clarté évidente. Gœthe et Faust ne faisaient qu'une seule et même personne : dans la destinée de Faust, malgré que fabuleuse, Gœthe représentait sa propre vie. « Un livre, a dit Flaubert, n'a jamais été pour moi qu'une manière de vivre dans un milieu quelconque (2). » Et encore : « J'ai été moi-même, dans *Saint-Antoine*, le saint Antoine (3). » Enfin, dans la phrase suivante extraite des *Lettres à ma nièce*, nous voyons que cette identification n'est point momentanée, passagère, bornée à l'instant où l'écrivain conçoit son œuvre, mais dure volontairement tout le temps pendant lequel l'artiste est occupé à la réaliser : « Au milieu de tout cela, écrit Flaubert, je pense sans cesse à mon roman (l'*Education sentimentale*). Je me suis trouvé, samedi, dans une des situations de mon héros. Je rapporte à cette œuvre (selon mon habitude) tout ce que je vois et ressens (4). »

Il est au plus haut point indispensable que l'œuvre d'art ait, pour centre, un ton affectif ou émotionnel tenant groupées autour de lui les images nombreuses

(1) *Mémoires*, p. 353.
(2) *Corr.*, 3e série, p. 144.
(3) *Id.*, 2e série, p. 73.
(4) *Revue de Paris*, 1er sept. 1906, p. 6.

qui constituent l'œuvre elle-même. Ainsi elle acquiert sa qualité essentielle : l'unité sans laquelle point d'œuvre vivante. L'unité implique la subordination des parties et, dans chacune d'elles, la prédominance d'un ton s'accordant avec le ton fondamental. Les Italiens ont, à ce propos, un mot d'une extraordinaire justesse quand ils parlent de l'« unita del core ».

A cet égard, Flaubert eut un jour une boutade dont le sens à présent s'éclaire. Il prétendait n'avoir, dans *Madame Bovary* et dans *Salammbô*, cherché autre chose que de donner l'impression, d'une part, du gris, de l'autre de la pourpre. La boutade est certainement excessive; mais elle renseigne que, chez Flaubert, à l'origine de ces deux œuvres, il y eut un ton affectif, dont le gris et la pourpre représentaient les équivalences colorées. Ce ton affectif a été primitif et essentiel à tel point que le contenu des œuvres était indifférent et importait pour autant seulement qu'il servît à suggérer ce ton.

Le domaine des émotions doit être nécessairement riche et puissant chez l'homme de génie parce que c'est, sous le seul empire de ses émotions, qu'il aperçoit le monde sous l'aspect transfiguré de la Beauté.

> ... sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle.

et, dans ce vers, Alfred de Musset exprima avec beaucoup de justesse que nous aimons les choses non pour leur beauté, mais qu'elles sont belles parce que nous les aimons.

Si ce qui nous émeut aussi nous charme, il faut, pour une partie, l'attribuer au fait que l'art ne cherche, par ses formes et ses prestiges, à nous charmer que pour nous émouvoir; de là cet effet à rebours que, lorsque nous sommes émus, nous nous trouvons par là même charmés. Mais il y a d'autres raisons profondes. Le mot de « beau » sert de substitut à un état mental, le ravissement, qui peut avoir les causes les plus diverses. Le ravissement est compa-

(1) W. Wundt. *Éléments de psychologie physiologique*, trad. Rouvier; F., Alcan, t. II, p. 297.

rable à l'extase, avec cette différence que, dans l'extase, l'être est passif, plongé dans la stupeur, tandis que dans le ravissement il vibre puissamment. Une émotion quand elle est ressentie produit le ravissement par un double effet. Elle rayonne dans notre appareil mental tout entier dont une partie se trouve paralysée, tandis que l'autre au contraire est excitée au plus haut degré. Ceci apparaît clairement si l'on considère qu'il en est de même dans le domaine corporel où l'émotion excite extraordinairement un organe, le cœur par exemple, tandis que les autres sont frappés d'impuissance. Or, d'après la définition de Wundt des sentiments esthétiques, ces sentiments proviennent de l'activité de l'appareil mental tout entier (1). Subjectivement nous aboutirons au même résultat si, au lieu de cette activité totale, nous avons affaire à un appareil mental dont ne vibre, sous l'influence de l'émotion, qu'une partie seulement et dont l'autre est momentanément engourdie. D'ailleurs la loi de diffusion de Bain peut avoir aussi de tels effets que, sous l'ascendant d'une émotion, des émotions infiniment nombreuses s'éveillent de proche en proche et que tout le champ de la conscience en soit occupé. Dans ce cas, nous sommes en présence d'un phénomène strictement identique à celui que Wundt a défini ; et il se comprend désormais qu'être ému par un objet conduise nécessairement à lui reconnaître un caractère de beauté.

Chez tout homme et chez l'homme de génie aussi, les émotions ne s'éveillent pas indifféremment pour n'importe quel objet. Certains seulement ont ce don, tandis que les autres laisseront l'esprit dans la plus profonde indifférence. Ainsi, par exemple, l'aspect du squelette humain, dans lequel les hommes ne découvrent guère de beauté, avait le privilège d'émouvoir et de transporter au plus haut degré Benvenuto Cellini :

« Tu feras copier à ton élève, dit Benvenuto Cellini, un de ces *magnifiques* os des hanches qui ont le forme d'un bassin et qui s'articulent si *admirablement* avec l'os de la cuisse. Quand tu auras dessiné et bien gravé dans ta mémoire ces os, tu commenceras à

dessiner celui qui est placé entre les deux hanches, il est *très beau* et se nomme sacrum... Tu étudieras ensuite la *merveilleuse* épine du dos que l'on nomme colonne vertébrale. Elle s'appuie sur le sacrum et elle est composée de vingt-quatre os qui s'appellent vertèbres... Tu devras avoir *plaisir* à dessiner ces os car ils sont *magnifiques* » (1).

En tant que conseil, ces lignes sont de peu de portée ; en tant que document psychologique, elles sont capitales. Se placer devant un os iliaque et s'acharner à s'émouvoir, et à le trouver beau, ou, inversement, à le trouver beau pour ensuite s'émouvoir, est un effort qui risque de ne pas aboutir même après nombre d'exercices. Donc le conseil de travail que donne Benvenuto Cellini est assez vain. Mais ce qui, dans ces lignes, uniquement nous intéresse, c'est ce fait que Benvenuto Cellini trouve magnifiques les os des hanches, admirable la façon dont ils s'articulent avec le fémur, beau l'os sacrum, merveilleuse la colonne vertébrale...

Dans ce passage, se surprend comment chez l'artiste, l'émotion en créant un enchaînement d'images nombreuses, met en branle l'esprit tout entier et le captive. Car, pour Cellini, ce squelette était non pas des os inertes ou un emblème de la mort, mais l'armature du corps humain. Ils vivaient d'une vie occulte et prestigieuse. A travers eux, il découvrait la robustesse juvénile des athlètes et la grâce de la femme. Par leur étude, il devait atteindre, dans toute sa plénitude, la beauté du corps humain, qui rassemble dans ses lignes la beauté entière de la nature et de la vie. Donner au passage de Cellini un tel développement ce n'est nullement aider à la lettre de façon outrée ou indiscrète, mais lui donner le juste commentaire qu'il faut. D'autre part, quand Cellini se trouvait devant ces os, toutes ses facultés étaient concentrées sur eux et il n'existait plus rien d'autre au monde qui l'intéressât. Qu'il voulût que son élève éprouvât la même emprise est très naturel parce que nous nous figurons toujours

(1) Cité par G. Séailles, *Le Génie dans l'Art*. Alcan, p. 199.

que les autres hommes sont faits sur notre modèle, mais il est douteux qu'un tel conseil puisse être efficace si l'élève n'est pas, de naissance, doué des mêmes goûts. Nous ne voyons donc dans le passage de Cellini autre chose qu'une confidence sur les ressorts secrets qui mouvaient son propre génie.

S'il y avait à tirer de ce texte un enseignement, ce serait celui-ci : nul n'est artiste s'il n'a le don de s'émouvoir devant un des aspects de la vie, s'il n'a le don de voir les choses avec amour (1). « Tout ce que je recevais avec amour prenait aussitôt une forme poétique », a dit Goethe dans ses *Mémoires* ; et cette parole, dans sa brièveté, est décisive et résume tout ce que nous avons essayé ici de montrer.

L'homme de génie ou l'artiste présente encore une particularité qui n'est qu'un corollaire des faits que nous venons de traiter ; c'est que chez lui toutes les sensations qu'il éprouve se transforment d'elles-mêmes en matière d'art. Goethe l'exprimait dans la phrase que nous venons de citer et il le disait encore ailleurs dans ces mots : « Je laisse les objets agir paisiblement en moi, ensuite j'observe cette action et je m'empresse de la rendre avec fidélité, voilà tout le secret de ce que les hommes sont convenus d'appeler le génie. » Placez un romancier, un peintre devant un même spectacle, l'un y découvrira une page de roman, l'autre un sujet de tableau. C'est, pour rattacher ceci à ce qui précède, que chacun d'eux, dans ce spectacle, a été ému par un aspect particulier. Ainsi le coffre indien qui inspira à

(1) Il en est tout à fait de même pour le savant avec cette différence seule qu'il étudie et scrute ce qui l'émeut, tandis que l'artiste le reproduit. Ainsi Guyau, à la page 27 de son *Art au point de vue sociologique*, dit : « A ces dernières qualités (de Darwin) il faut en ajouter une dont Darwin ne parle pas, mais dont les biographes font mention : la faculté de l'enthousiasme, qui lui faisait aimer tout ce qu'il observait, aimer la plante, aimer l'insecte depuis la forme de ses pattes jusqu'à celle de ses ailes... ». Nous renversons ici aussi l'ordre de la causalité et nous affirmons, sans crainte aucune d'avancer un paradoxe psychologique, que Darwin ne s'enthousiasmait pas à la suite de ses études de la nature, mais qu'il étudiait la nature parce qu'il éprouvait pour elle un ardent et instinctif amour.

Massenet la musique du *Roi de Lahore*, aurait inspiré à Hérédia un sonnet dans le genre du *Samouraï*. Il se fût agi, dans les deux cas, d'émotions d'un genre spécial traduites dans un langage d'art différent. « Deux idées, dit Goethe, ne se présentent jamais à mon esprit abstraitement, elles deviennent immédiatement deux personnages qui discutent. » Voilà le don qu'il fallut à Goethe pour écrire *Faust*. En somme, le signe indéniable auquel se reconnaît l'artiste, c'est l'émotion d'abord, puis concurremment avec elle, tant ces deux actes sont en étroite liaison, la traduction de cette émotion dans un langage sensoriel et dans un mode particulier.

Il y a dans la *Correspondance* de Flaubert un passage qui fut généralement mal compris et nous détenons maintenant les données qu'il faut pour l'interpréter dans son véritable sens : « Si les accidents du monde, dit Flaubert, dès qu'ils sont perçus par vous, apparaissent transposés comme pour l'emploi d'une illusion à décrire, tellement que toutes les choses, y compris votre existence, ne vous sembleraient pas avoir d'autre utilité, prêt à tout sacrifice, cuirassez-vous, lancez-vous, publiez ! »

Ces lignes ont été fort prises à partie. Guyau, qui faisait preuve d'un tact toujours sûr, accuse à tort Flaubert d'avoir dénué la vie de sa gravité, en ne voyant en elle autre chose qu'une illusion à traduire. Ce passage comporterait un renversement immoral des valeurs. C'est là accuser sans fondement Flaubert et lui faire dire généreusement beaucoup de choses dont certainement il ne s'est pas préoccupé.

« Si son astre, en naissant, ne l'a formé poète... »

disait Boileau, n'écrivez pas, Flaubert dit de même, mais il exprime sa pensée avec un souci plus grand de détail et d'analyse. Flaubert engage les jeunes gens à s'examiner. Il n'y a pas de plus sage conseil. « Si la vie et leur propre existence leur apparaissent comme transposées *pour l'emploi d'une illusion à décrire* », mais il s'agit là de cette même transposition qui, chez Goethe, faisait, sur-le-champ, se mani-

fester les idées dans un appareil dramatique et, à Massenet, entendre un motif musical à la vue d'un coffre indien; ce dernier exemple étant peut-être celui où la transposition est la plus flagrante; mais l'artiste ne s'abuse pas lui-même à ce sujet au point d'être dupe de son propre mirage.

Quand Diderot nous dit « ... l'histoire de tes amours qui sont devenues miennes par mes chagrins passés », il entend que les souvenirs de ces chagrins ont persisté et sont toujours présents en images émouvantes. En d'autres termes, pour que se produise le phénomène de compatissance que cette phrase exprime, il importe que le sujet soit doué de mémoire affective. Sans elle, impossible que le spectacle de la souffrance d'autrui rappelle dans l'âme des souffrances passées. Donc l'artiste, l'écrivain doit être doué de cette mémoire spéciale que Ribot n'a distinguée que fort récemment (1). Nous la voyons impliquée dans la phrase de Diderot; Balzac avait déjà dit dans sa *Femme de trente ans :* « Le cœur a sa mémoire a lui », et enfin, un autre écrivain, Berlioz, devançant de longtemps les psychologues, a décrit la mémoire affective dans un passage qui la caractérise à merveille.

« Je voulus (singulière soif de douleur) saluer, dit Berlioz, à la fin de ses *Mémoires*, le théâtre de mes premières agitations passionnées : je voulus, enfin, embrasser mon passé tout entier, m'enivrer de souvenirs, quelle que dût en être la navrante tristesse... Je sens bondir mes artères, à l'idée de raconter cette excursion. Je veux le faire cependant, ne fût-ce que pour constater *la persistance de certains sentiments anciens, inconciliables en apparence avec des sentiments nouveaux et la réalité de leur coexistence dans un cœur qui ne sait rien oublier*. Cette inexorable action de la mémoire est si puissante chez moi, que je ne puis, aujourd'hui, voir sans peine le portrait de mon fils à l'âge de dix ans. Son aspect me fait souffrir comme si, ayant eu deux fils, il me restait seulement le grand jeune homme, la mort m'ayant

(1) *Psychologie des Sentiments.*

enlevé le gracieux enfant... Trente-trois ans se sont écoulés depuis que je l'ai visitée (la montagne) pour la dernière fois. Je suis comme un homme mort depuis ce temps, et qui est ressuscité. Et je retrouve, en ressuscitant tous les souvenirs de ma vie antérieure, aussi jeunes, aussi brûlants ».

Sans cette mémoire, point d'émotions. Les émotions que l'écrivain éprouve à la vue des souffrances et des félicités d'autrui, sont, dans la majorité des cas, faites des ressouvenirs de ses douleurs et de ses joies à lui.

Cette mémoire est indispensable encore pour d'autres raisons.

Entre le moment où l'écrivain vit son œuvre, puis où il la conçoit et le moment où il l'exécute, s'étend un long intervalle. De l'éloignement est nécessaire pour que le plan de l'œuvre apparaisse en pleine clarté à l'esprit de l'auteur. A la veille des événements, il n'est pas à même de les apprécier sainement et il risque de les décrire avec étroitesse et partialité. Notre vie est assujettie à des lois profondes qui n'apparaissent qu'à la durée. A leur lumière, il appartient de juger le passé. Aussi l'écrivain doit-il attendre qu'elles se dégagent. Alors, un départ s'établit entre ce qu'il y eut de circonstanciel dans les faits et ce qu'ils renferment d'humain et d'éternel. Sur ce dernier aspect, le romancier devra insister ; mais, s'il délaissait le premier, il risquerait d'enlever à son récit ses qualités de véracité et de vie indispensables pour captiver. Donc, l'écrivain doit pouvoir rendre les événements présents à sa pensée à croire qu'il est encore au moment de les vivre. A cela, seule la mémoire affective l'aidera... Même si l'œuvre est de pure fantaisie, il faudra encore qu'elle consiste dans un enchaînement d'états de sentiment et, pour toucher, il y devra vibrer une tendresse et y trembler une larme. Sans la mémoire affective, il est impossible à un auteur de revêtir ses œuvres de ces indispensables qualités. Elle importe, d'ailleurs, autant au poète qu'au romancier. Celui-là non plus, ne peut écrire sous le coup des sentiments, du moins définitivement. Pour achever son poème, il devra être rassis,

disposer de tout son discernement. Il est d'un grand intérêt, à cet égard, de lire les renseignements que Sully Prudhomme communiqua à Ribot et qui sont insérés dans la *Psychologie des Sentiments*.

Les écrivains de génie ont ce don extraordinaire de traduire leurs idées par des rapprochements d'images accomplis à leur insu et, par là même, d'une rigueur et d'une justesse extrêmes. Un écrivain de génie est celui chez qui l'idée surgit vivante, frémissante, sous une forme presque palpable (1). Ainsi que tout ce qui vit, l'idée aura alors en elle une logique plus forte, plus victorieuse que celle que, par artifice, le talent lui eût donnée, une logique immanente qui sera celle toute-puissante de la vie elle-même.

Chez les poètes, à peine les idées s'offrent-elles à l'esprit qu'elles appellent, du plus profond où elles sont assoupies, des images dans lesquelles elles s'incarnent. Ces images sont comparables à des accessoires de théâtre, sans nombre, ensevelis dans les limbes de l'esprit où le poète ne se doute pas de leur existence. Mais dès qu'une idée se présente, aussitôt apparaît, comme par enchantement, le vêtement ou la parure sous lesquels cette idée pourra se manifester. Cette opération est si soudaine, qu'il est exact de dire que les poètes ne pensent au moyen d'idées, mais d'images. Celles-ci se fondent intimement avec l'idée, de façon à constituer son symbôle formel, lequel devra, avec l'idée, avoir de telles concordances que, dans ses développements, il pourra toujours se substituer, sans jamais présenter de contre-sens, aux développements abstraits dont l'idée est susceptible. Tout ce travail est achevé, quand le poète arrive à s'en rendre compte.

La sœur de Lamartine présente un jour au poète une jeune fille désireuse qu'il écrivît quelques vers

(1) Nietzsche, dans *Ecce Homo*, s'exprime de la sorte : « Ce qu'il y a de plus remarquable c'est la production spontanée de l'image, de la métaphore, on ne sait plus ce que c'est qu'une métaphore ; tout s'offre comme l'expression la plus juste et la plus simple. Il semble vraiment, pour rappeler une parole de Zarathoustra, que les objets eux-mêmes tendent à devenir des métaphores. »

sur son album. Lamartine prend la plume, et, sans s'accorder le temps de réfléchir, écrit sur la page blanche :

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix.
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois
Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

L'inverse ici s'est produit : non l'idée évoqua l'image, mais le livre, c'est-à-dire l'image, fit surgir l'idée. Mais avec quelle rigueur les images accessoires dérivées de la principale s'enchaînent. Il a fallu que, pour Lamartine, il n'y eût pas seulement un rapprochement entre l'idée et l'image, mais qu'une identité fût apparue, que la vie ait été le livre, que le livre ait été la vie. Victor Hugo, dans sa dernière manière poétique, aurait dit : le Livre-Vie. Certes il est accordé à tout poète de trouver un rapprochement entre l'existence et un livre; mais alors les similitudes eussent été déduites avec quelque lenteur, tandis que chez Lamartine, elles se sont établies, et les circonstances de l'anecdote en font foi, d'emblée. Ceci n'appartient qu'au génie. Maintenant, en art, les résultats seuls se considèrent : qu'un poète patient parvienne, par un labeur assidu, à donner à sa pensée le prestige du mouvement et de la vie, il méritera les mêmes louanges que le poète qui atteignit ce résultat sans presque y tâcher. Mais ici nous envisageons seulement les dons poétiques dans ce qu'ils ont de spontané, de primitif, d'inimitable.

Suit ici un exemple emprunté au plus grand virtuose verbal qu'il y ait eu. Les termes de l'image n'ont pas entre eux, cette fois, comme chez Lamartine, la conformité d'une symétrie facile; mais une harmonie immanente et organique les régit et ils se sont agencés de facon définitive et parfaite dans un domaine de l'esprit où, chez le commun des hommes, les idées à peine s'ébauchent. Il s'agit d'un passage d'une conversation de Victor Hugo que reproduit Maurice Souriau dans son édition critique de la

Préface de Cromwell. On y surprend le génie dans son négligé sublime. « La ligne divine de la Beauté apparaît lumineuse mais brisée sur vos visages, disait Victor Hugo à Arthur Stevens à propos des femmes de Delacroix, vous êtes l'éclair, c'est-à-dire l'éblouissante grimace du rayon ! » Sent-on l'imprévu magnifique de cette image? Après coup, elle a l'apparence d'avoir été savamment préparée, mais elle fut en réalité suggérée par les mots : ces mots, « la ligne lumineuse et brisée » appelant impérieusement le mot « éclair », lequel sert à son tour de trait de liaison avec le troisième terme.

Nous pourrions réduire l'image entière en une formule où chaque attribut du premier, du deuxième et du troisième terme serait représenté par un signe abstrait. Il se constaterait que le mot « éclair » a, avec le premier terme, trois attributs de commun sur quatre; tandis que, dans le troisième terme, le mot « grimace » se trouve évoquer à la fois le mot « éclair » à cause de l'attribut « brisé », qui est commun à l'éclair et à la grimace, et aussi le mot « visage ». Ici donc l'image se complète et éclate, offrant ramassés tous les attributs du premier terme. Il s'agit, en dernier aspect, dans l'image entière, d'une identification établie grâce au terme de transition « éclair ».

Il n'y a, dans cette identification, rien qui heurte notre raison. Une logique absolue y règne. Mais notre raison jamais ne fût parvenue à découvrir de pareilles concordances qui. une fois trouvées, s'imposent cependant avec tant de maîtrise qu'à y réfléchir nous ne pouvons même nous rendre compte de la façon dont notre assentiment nous fut arraché.

Ce qu'il y a, dans le procédé mental, d'essentiellement propre au génie, ce n'est pas le procédé lui-même, mais la plénitude et l'excellence avec lesquelles il s'effectue. En effet, nous sommes ici en présence de deux phénomènes. Un phénomène d'évocation de l'image par l'idée qui se ramène à un acte de mémoire inconsciente des plus courants et que chacun peut observer journellement sur soi-même, puis un acte de liaison des images. Dans l'appareil mental sont

assoupies des images que l'idée réveille sous l'empire d'analogies communes. Mais chez le génie, cette évocation est si parfaite que l'image peut servir de substitut à l'idée, tandis que chez les hommes ordinaires l'idée évoque de coutume des images aux analogies partielles et insuffisantes. Cette insuffisance se constate surtout dans la série des images que présentent les rêves, images qui se suivent et se suscitent l'une l'autre de façon tout arbitraire. Nous aurons ainsi les groupes *A* B C D : *L* I *A* R : F *L* M P. Entre ces groupes, on ne peut plus parler d'identités. Les images successives ne communient que par un seul attribut qui même est souvent d'une valeur toute contingente et, prises par groupes, pairs ou impairs, ces images ainsi jointes n'ont plus aucun point de similitude. Au contraire, les métaphores d'un grand poète, outre leur conformité avec l'idée, s'agencent selon une logique rigoureuse. Non seulement il y a une concordance entre le développement du symbole et le développement de l'idée abstraite qu'il traduit, mais les images se lient entre elles par la communauté de nombreux attributs. De telles images revendiquent de façon impérieuse l'assentiment de notre raison et il apparaît qu'une raison suprême a présidé à leur naissance. Donc, en résumé, l'enchaînement des idées ou des images qui, dans les rêves, et aussi chez les enfants et les sauvages, se fait de façon défectueuse et, chez le commun des hommes, avec quelque tâtonnement ou de manière maladroite et pénible, de sorte que les images doivent être après coup raccordées avec l'aide des facultés logiques, s'effectue, au contraire, chez l'homme de génie, de façon immédiate et parfaite.

Maintenant, après avoir considéré le génie dans sa santé corporelle, dans son tempérament et dans son activité émotionnelle, nous abordons le terrain des prétendues facultés, l'imagination, la raison, la volonté.

Il n'existe pas d'imagination. Assurer qu'elle est la faculté maîtresse du génie est un abus.

Si l'on prétend faire usage du mot, il faut au préa-

lable distinguer trois sortes d'imaginations. La première est le pouvoir de l'esprit de se représenter les idées sous l'aspect d'images et d'évoquer ces dernières, pouvoir départi à chacun, car il n'est personne qui pense abstraitement. Il y a secondement l'imagination soi-disant créatrice où il ne s'agit pas à proprement parler d'imagination mais d'un changement de personnalité, et l'étude de ce phénomène s'inscrit donc dans le chapitre de la personnalité. Enfin il existe une faculté artificielle, recette apprise dans le dessein de contrefaire les procédés naturels du génie. Cette recette permet de mettre sur pied un roman ou un drame, tout comme un ébéniste construit un bahut ; il n'y a de différence que dans la nature et le nombre des pièces agencées.

Une véritable œuvre d'art, qui n'a rien de commun avec un tel produit, est, dans toute la force des mots, un document de psychologie générale et non un document où se marque l'activité d'une faculté particulière. Toutes les facultés se sont jointes pour l'accomplir. Elle est la projection de la personnalité momentanée de son auteur. Elle est un Moi qui s'exprime dans son entier par le truchement d'une forme d'art et le Moi lui-même est un acte mental dans lequel s'associent harmonieusement toutes les activités de l'esprit.

Victor Hugo a défini la raison en disant, dans la *Préface de Cromwell*, que le goût était la raison du génie. Nous ne partageons pas cette pensée et nous dirions, de préférence, que le goût est le bon sens du génie. C'est à cette sorte de bon sens et de pondération que se rapportent ces lignes par lesquelles Wundt termine sa définition du sentiment esthétique : « Tous ces éléments excitent un sentiment esthétique supérieur, seulement à condition qu'ils s'unissent pour donner lieu à un effet total concordant et en même temps plein de mesure ». Le goût veillera à ce que ce bel équilibre soit réalisé.

En art, la raison ou logique consiste à faire se suivre les éléments dans l'ordre de leur causalité ou de leur succession constante. Il est aussi insensé de

jucher un cheval sur une tour que de prétendre que deux et deux font cinq. Les événements ont leur logique de même que la pensée a la sienne. Réserver le nom de logique à cette dernière seulement est étroit et abusif. Une nécessité commande que je tombe si le pied m'a failli : cette logique est aussi rigoureuse que celle d'un syllogisme bien enchaîné. Les émotions ont leur logique, les sentiments aussi. La raison, chez un écrivain, consistera à respecter scrupuleusement la logique spéciale à ces deux domaines, desquels se dégagent tous les mobiles auxquels obéit la créature humaine. Grâce à sa logique, l'écrivain enchaîne les sentiments de son œuvre et les événements avec une nécessité telle que l'esprit du lecteur ne puisse un seul instant concevoir le moindre doute sur leur vraisemblance. En art, c'est la logique des déductions non moins que l'observation qui donne à l'œuvre son aspect de réalité. Poë est aussi réaliste que Zola et plus même peut-être.

A côté de ces logiques, se place encore celle de la pensée qui trouve ses règles dans la syntaxe même de la langue. Les classiques professaient à bon droit qu'il revenait au même de bien penser et de bien écrire. Flaubert partageait le même avis.

Chez l'homme de génie, il est plus exact de parler de passion que de volonté. Il s'agit, chez lui, d'une volonté ardente et qui s'ignore. La puissance avec laquelle il conçoit son œuvre le contraint impérieusement à accomplir celle-ci. La hantise des idées, des images, le ravissement de ses propres rêves sont des aiguillons qui ne lui laissent de relâche. Le travail devient ainsi pour lui une nécessité.

LÉON PASCHAL.

LE PARDON

I

La veille de mi-carême, Claude Verdamnet revenait à Malines, accompagné de sa femme et de son enfant, blond garçonnet de cinq ans.

Atteint de neurasthénie aiguë et, les médecins lui ayant conseillé le repos complet au grand air, il s'était empressé de quitter Paris pour revenir en sa ville natale.

Une émotion heureuse le saisit, quand au terre-plein de la gare malinoise, il considéra les échappées sur la campagne.

Cette année, le printemps s'annonçait précoce ; l'air vespéral chargeait des effluves embaumées que Claude aspirait profondément, avec délices.

Une tendresse débordante le pénétrait ; des souvenirs d'enfance se réveillèrent ; il se mit à les raconter.

Et, le bambin entre son épouse et lui, Claude Verdamnet marchait avec un air de ravissement dans toute sa personne.

A l'heure crépusculaire, les petites villes mieux que les grandes présentent les aspects les plus séduisants aux esprits songeurs ; leur animation est particulièrement prenante.

Ainsi l'étranger non averti arrivant pour la première fois à Malines, par une vesprée printanière ou

estivale, ne soupçonnerait jamais que cette ancienne cité, pendant les heures grises du jour, est abandonnée à une solitude morne distillant le pire spleen pour ceux qui n'ont pas joué et grandi emmi ses façades vétustes...

La veille de mi-carême, l'agitation est exceptionnelle à Malines. On fête la *Saint-Greif*. C'est la Saint-Nicolas des mioches qui, à cette occasion, déposent leur sabot ou leur petit panier au coin des cheminées, y placent une carotte, un navet, un cœur de chou destinés à la monture du saint.

Claude Verdamnet se rappelait ses longues veillées au lit, lorsqu'il s'ingéniait à surprendre les propos de sa mère et de ses tantes discutant de quelle façon elles placeraient les friandises ou les jouets ; son réveil dès l'aube, ses feintes surprises à la vue de tout ce que saint Greif lui avait apporté...

Aujourd'hui Claude traversa la principale rue, le Bruul qui dévale doucement vers la Grand'Place entre des pignons gris d'argent cramponnés à un ciel ambré.

Beaucoup de monde passait, avec lenteur, parlant à voix basse, comme peureux de troubler la paix alanguie de l'atmosphère.

Claude reconnut un pittoresque immuable à sa petite ville.

Le colosse de Saint-Rombaud s'élevait toujours, dans le même geste d'audacieuse piété, vers les cieux. Une brume émeraude noyait son sommet et des vapeurs glauques délinéaient les motifs de son architecture flamboyante ; les immenses chiffres romains de son cadran d'horloge paraissaient d'or.

Charmé, Claude s'arrêtait. Il faisait remarquer à son fils la hauteur formidable de cette masse de pierre, évoquait les physionomies curieuses qu'elle

présentait successivement lors des festivités publiques, quand, embrasée par des feux de Bengale, elle resplendit, tel un joyau, ou qu'elle s'érige dans la nuit profonde, avec en ligne verticale les innombrables yeux de flammes de ses hublots éclairés, ou que le soir, quand des fusées sont tirées sur sa plateforme, elle ressemble à un volcan fantômal.

Comme tous ses compatriotes, Claude Verdamnet aimait la tour de Saint-Rombaud.

Elle constituait l'invariable décor de ses songes; et son carillon, ses cloches, ses sonneries de trompettes thébaines bruissaient au fond de son âme nostalgique, si douloureusement atteinte par le tohubohu parisien.

Tout à coup, Salvator, — le gros bourdon — en larges volées sonores annonça la fête du *Saint-Greif*.

Le populaire en foule se dirigeait vers les Bailles de Fer. Entre ces Bailles — ancien garde-fou d'un affluent de la Dyle aujourd'hui comblé — s'alignaient des échoppes couvertes de toiles grises. Des lueurs mordorées les baignèrent.

— On dirait des silhouettes de barques de pêche en repos sur un crépuscule d'ambre, dit Claude.

Et il se complut à cette vision trop éphémère, car on allumait plusieurs lampes : alors les échoppes d'un rouge jaunâtre se détachèrent nettement sur l'obscurité ambiante.

Tachetée d'ocre et de pourpre la foule évoluait, débouchait des ruelles du Chien bleu, de la Chèvre, des Ramoneurs qui, vues des Bailles de Fer, ressemblaient à des culs-de-sac étroits barrés ça et là d'un rai de lumière jaune.

Une vive exaltation pénétrait Claude; il désirait se mêler à ce grouillement humain.

— Allons, suivez-moi, ce sera amusant comme

observation typique. Et plaisamment il imposait silence à son épouse qui vainement essayait de le dissuader.

Entre les baraques, la cohue était dense ; Claude devait porter son gamin.

Cette foule goguenardait, riait aux éclats, échangeait des réflexions biscornues. Les bonshommes et les matrones en « spekuloos » provoquaient particulièrement la verve des loustics.

Une marchande adipeuse l'interpella :

— Tenez Monsieur, achetez-moi ce « Wijf » !

Cependant elle mettait en vedette un grand « spekuloos » qui sur un papier doré linéait vaguement quelque monstre féminin.

— C'est du bon, savez-vous, monsieur, du miel pur; d'ailleurs regardez son teint. Et la vendeuse fit évoluer la lumière d'une chandelle fichée dans un candélabre en cuivre, tout le long du « Wijf » qui acquit des reflets de hareng saur.

Il se forma un rassemblement : Claude d'humeur joviale marchandait à la grande gêne de sa femme.

— Je vous donne un franc cinquante.

— Pour deux francs je vous laisserai ce *Wijf*. Si tous les *Wijf* coûtaient aussi peu, les hommes seraient bien contents, n'est-ce-pas, monsieur? Et les petits yeux noirs malicieusement clignotèrent.

On riait bruyamment.

L'adipeuse marchande toujours prompte à promener le candélabre de cuivre sur son étal que regardaient mille yeux flambant de convoitise, poursuivait ses boniments, faisant valoir l'excellence de ses oranges vineuses, la douceur mielleuse de son « massepain », le grand nombre de « philippe » que contenaient ses amandes.

Soudain, il y eut un brouhaha.

— Un voleur !

— Non, une voleuse !

Dans des bousculades, des remous et des huées, Claude voyait s'avancer une femme déguenillée, à la figure hâve sous un casque de cheveux cuivre.

Un garde-ville la rudoyait; elle se retourna pour grasseyer dans un patois flandrin :

— Un peu moins brute; je ne suis pas une vache que l'on mène à l'abattoir, Monsieur !

La foule ricana, tarabustant la malheureuse, et l'argousin irrité se mit à la bourrer de coups de poing.

Passive, elle se lamenta ; mais tout à coup elle étendit les bras en croix, se cambra un instant, puis éperdument rama l'alentour.

Devant ses gesticulations forcenées, la foule se retirait; des bousculades se produisaient; les échoppes tanguaient comme des canots sous une houle violente; les lampes à pétrole faillirent chavirer ; des cris de femme se mêlèrent au pleur aigu d'un chien piétiné.

Claude et les siens avaient trouvé une issue sur la chaussée.

Les menottes aux poignets, la misérable était traînée rudement, ainsi qu'une brute rétive...

Cet incident provoqua une perturbation dans les impressions de Claude, et le spectacle qu'il trouvait hilarant et coloré, lui fut à présent navrant et tristement terne.

La hideur morale de cette plèbe de petite ville le frappait et, comme sa compagne, il était indisposé par les relents âcres de l'atmosphère. Son gamin faisait des grimaces, suçant une des oranges prétendues vineuses.

Pleins de maussaderie, Claude et les siens s'éloignèrent...

Les sons de « Salvator » expiraient en des résonnances languides, et le carillon égrenait un aria mélancolique.

Notre trio fit halte au Grand-Pont.

En aval, la Dyle, basse, s'insinuait entre des derrières de maisonnettes caduques rongées de mousse, de lichen, de plantes aquatiques; les toitures enchevêtrées plaquaient des trapèzes amarante sur l'horizon vert sombre; le reflet des petites vitres allumées saupoudrait d'or très jaune les cassures des vaguelettes; en amont, la rivière rectiligne coulait entre des murs de quai sombres et dans son onde noirâtre vaguement bleutée les étoiles piquaient mille points d'or.

— Quels motifs pour un peintre! soupira Claude.

Sa femme distraite l'interrompit avec brusquerie :

— Que nous veut donc ce bossu à rôder ainsi à nos côtés?

Et elle lui désignait en arrêt, à quelques pas d'eux, un bout d'homme atteint d'une affreuse gibbosité.

— Que peut-il bien nous vouloir? répliqua Claude à haute voix avec une pointe d'humeur : vous voyez des suiveurs partout, vous autres.

Au même instant, le bonhomme s'approcha et à brûle-pourpoint :

— Pardon, Monsieur, pourrais-je vous dire un mot?

D'un aigre filet de voix, il proféra cette demande.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit Claude, apparemment calme. Cependant un grand trouble l'envahit, qui l'empêcha d'examiner ce personnage tors, d'aspect prématurément vieillot avec un visage de bilieux tout en angles dans un cadre de barbe noire où l'œil huilé sous des paupières molles racontait une vie d'inquiétudes et d'énigmes.

— Vous êtes Monsieur Claude Verdamnet, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

Alors, en saccades, de son aigre filet de voix que soulignaient des notes stridentes de fifre, il parla :

— Eh bien! Monsieur, je suis, moi, le frère de votre père; votre père qui souffre atrocement de votre abandon. Il vous demande avant de mourir; venez donc!

Ces dernières paroles pleines de bravade irritèrent Claude et sèchement :

— Continuez votre chemin, Monsieur, je ne veux pas connaître cet homme!

Aussitôt il fit demi-tour, rejoignit sa femme et son enfant qui, en bas du Grand-Pont, l'attendaient.

Le bossu grommela quelques paroles inintelligibles et s'éloigna, l'air fantômal, dans le noir de la rue du Serment.

— Qu'y a-t-il Claude? Tu trembles!

— Oh! rien; une question puérile relative à un fait d'enfance longtemps oublié, répliqua-t-il évasivement.

...Ils s'en allaient par les rues sombres, au Neckerspoel, où ils avaient loué une maisonnette meublée.

La sérénité d'âme de Claude Verdamnet avait disparu; plein d'inquiétude il s'endormit et il rêva confusément, comme rêvent les pignons du béguinage malinois trempés dans l'onde vert sombre de la nuit.

II

Claude Verdamnet était un enfant naturel.

C'est à sa première communion qu'il l'apprit : le doyen de la cathédrale avait demandé le livret de mariage de tous les premiers communiants. Claude ne put pas en apporter. Cela l'intrigua, excita sa curiosité. Il brûla de connaître le motif de cette

irrégularité. Tante Marie le lui expliqua clairement, sans trouble manifeste.

Depuis, il comprit l'irrécusable air de tristesse de sa maman, ses accès d'humeur acrimonieuse.

Pauvre maman ! Quand il la considérait, accablée par ses souffrances secrètes, il imaginait des vengeances terribles dont il faisait part à Tante Marie. Celle-ci, avec son sourire d'une douceur imperturbable, le dissuadait :

— Ne regardez jamais ce monsieur, Claude ; s'il vous aborde, chassez-le. Ce n'est pas après avoir fait subir les pires avanies à une femme trop débonnaire qu'on se rachète. Il mérite un calvaire !

Claude se rappelait ces paroles, tandis qu'il se rendait chez Tante Marie. Celle-ci habitait au boulevard Frans Hals, le quartier neuf de Malines.

Il faisait un clair temps ensoleillé de mars. L'air fleurait du renouveau. Mais Claude y était insensible, car le souvenir de l'insolite rencontre de hier soir l'obsédait douloureusement : toute la nuit, ce mystérieux messager, ce bossu, avait fait l'objet de ses rêves confus et cauchemaresques.

Volontiers, il eût tout révélé à sa femme, mais connaissant sa jobarderie sentimentale, il redoutait son conseil : d'un esprit peu réfléchi, d'une jugeotte naïve, elle n'aurait pas hésité, un instant, à l'octroi de cette entrevue. N'était-elle pas inapte à mesurer l'étendue des souffrances endurées par maman, ces souffrances qui avaient causé une mort subite et prématurée ?

Infortunée maman !

Elle mourut à quarante-deux ans.

Le matin, elle lui avait dit, inquiète :

— C'est étrange, Claude : une lourdeur me paralyse le bras gauche.

Il dut l'aider à enlever le volet de la vérandah.

Puis il partit, comme de coutume, sans arrière-pensée.

Quel bouleversement l'attendait le soir!

Sur le seuil de la porte, il heurta le vicaire de la paroisse. La maison était sens dessus-dessous. Des ménagères du voisinage s'agitaient dans le corridor, descendaient les escaliers, affairées.

Tante Marie s'effondrait sur une chaise et d'une voix étranglée par des sanglots :

— Mère, attaque... grave!

Affolé, Claude monta en coup de vent à l'étage, fit irruption dans la chambre de sa mère.

Il resta pétrifié dans l'embrasure de la porte; une sueur froide inondait ses tempes et stupidement il regardait la moribonde étendue sur le lit, toute habillée, le corsage entr'ouvert sur une poitrine qui battait des rythmes fous; des sangsues posées derrière les oreilles laissaient couler des filets de sang noir sur un visage livide d'une expression de résignation saisissante; la bouche avait des crispations convulsives et par intermittences exhalait un râle sonore.

— Mère! mère!

Eperdument Claude l'embrassait.

— Mère! petite mère! regarde-moi donc! mère! oh! mère!

Le désespoir aigu de sa voix vibrait lugubrement dans la maison silencieuse.

— Mère! ton Claude est ici! oh! mère!

Il enflait davantage la voix.

Alors lentement, comme les dernières rides concentriques se forment à la surface d'une eau stagnante où l'on vient de plonger une pierre, un vague sourire distança les traits du visage blême, les lèvres violettes remuèrent comme pour parler; mais la bouche resta

aphone et les paupières mi-closes un instant se refermèrent totalement; du coin des yeux deux larmes roulèrent, telles des perles, sur les joues de marbre; puis, un violent hoquet souleva la poitrine; les bras eurent un mouvement de recul... maman était morte!

— Pauvre maman!

Vu la soudaineté de ce trépas, personne ne pouvait se rendre à l'évidence.

— Mais elle ne fait que dormir, docteur, regardez donc.

Et Claude s'obstinait à s'illusionner.

Longuement il avait considéré la morte, mince et blanche, pareille à une première communiante.

Tous ces détails avec netteté se précisèrent dans sa mémoire émue; il ressentit même la chaleur lourde chargée d'une affadissante odeur de sang répandue dans la chambre de la morte.

A ces souvenirs se mêlèrent des sentiments multiples que domina bientôt une haine implacable contre cet homme, son père, la cause de tous les maux! Il le maudit, lui souhaita les pires souffrances et se jura de ne jamais l'approcher.

Une nervosité l'agitait contrastant avec la torpeur des lieux ambiants où vibraient avec langueur les trilles du carillon.

Chez Tante Marie Claude fut consterné de l'entendre traiter avec si peu d'importance la rencontre de ce bossu, frère de son père.

— Claude, ne vous cassez donc pas la tête pour cela. Et un doux sourire éclairait ses vastes yeux de bleuets.

— Vous êtes homme et ne vous laisserez plus émouvoir si aisément. Repoussez tout rapprochement avec ce monsieur, si vous ne voulez pas flétrir la

mémoire de votre chère maman. Et, maintenant, n'en parlons plus !

Le jeune homme fut travaillé par le désir de questionner sur les relations amoureuses de sa mère, sur son abandon, le jour des fiançailles; mais de la pudeur le retint.

Tante Marie d'ailleurs avait mandé ses deux enfants afin d'offrir leur Saint-Greif. Ce devint la cause d'un chassé-croisé de propos puérils qui fondaient les préoccupations de Claude et l'envahissaient d'une tendresse amollissante.

— Et pourquoi ton petit n'est-il pas venu avec toi, Claude ?

— C'est vrai, tante, j'aurais pu l'amener.

De nouveau, il s'en voulut de son naturel pessimiste, décida de réagir désormais et d'amender son mauvais caractère.

III

Depuis trois mois déjà, Claude Verdamnet séjournait à Malines.

Sa nervosité avait diminué; sa neurasthénie tendait à disparaître; les promenades en Campine, la torpeur de l'atmosphère malinoise pacifiaient ses humeurs, équilibraient ses penchants, rassérénaient tout son être.

Il s'estimait heureux.

Ce qui parfois l'assombrissait, c'était la rencontre de ce bossu accompagné d'un homme grisonnant, d'une taille dépassant la moyenne, coiffé d'un éternel chapeau haut de forme et vêtu de noir, marchant la tête basse, avec un grand air de dolence dans toute son allure.

Au cours de ses pérégrinations dans le vieux

Malines, Claude croisait souvent ces deux personnages qui obséquieusement le saluaient.

Cependant, un étrange malaise le possédait. Pour l'éviter des fois, quand Claude apercevait de loin les deux promeneurs, il faisait demi-tour, s'engageait dans une autre ruelle; mais inopinément, au tournant d'une venelle, littéralement, il tombait sur eux.

Ils étaient comme l'esprit fatidique de ce dédale de petites rues bordées de demeures décrépites pleines d'ombre et de mystère.

Claude avait tout révélé à son épouse qui, selon son pronostic, le poussait à des actions conciliantes. Elle s'apitoyait :

— Cet homme doit souffrir. N'a-t-il d'ailleurs pas fait amende honorable en ne se mariant pas avec une autre femme? C'est bien une preuve qu'il aimait ta mère!

Irrité, Claude, sèchement, avait coupé court à ce qu'il appelait des balivernes. On n'en parlerait plus.

Depuis un mois, ils ne rencontraient plus les inséparables frères.

Intrigué, Claude émit un jour cette réflexion :

— Auraient-ils quitté la ville ou seraient-ils malades ? C'est curieux, ils ne sont plus visibles.

— Tiens! Tiens! Claude, ces messieurs t'intéressent donc? insinua sa femme d'un air de malice agressive.

Claude conçut l'intention malveillante de ces paroles. Il ne répliqua pas, affectant un silence boudeur.

Cependant, dans une maison du Vieux Marché aux Grains se mourait le père de Claude. Le bossu, seul membre de sa famille qui lui restât, s'évertuait à mitiger ses ressentiments ; un remords atrocement le bourrelait, minait toute sa personne...

. . . . . .

Entretemps, depuis quelques semaines, la physionomie de la vieille ville subissait des transformations insolites : la mort du Cardinal avait dérouté l'indolente coulée des habitudes : les Malinois ne mangeaient plus à la même heure, ne pouvaient plus jouer aux cartes à leur table ; ils se sentaient comme dépaysés en leur propre ville, pleins d'hostilité contre cet envahissement d'étrangers accourus pour voir le corps embaumé de Son Éminence, drapé dans ses atours cardinalices, au faîte du catafalque monumental ; — ou pour assister à la parade diaprée et chatoyante des prélats d'Eglise, dans la cathédrale que de larges draperies mauves emplissaient d'une pénombre bleuâtre.

Claude Verdamnet savourait des impressions neuves : il croyait sentir battre en lui le cœur de ses ancêtres et son imagination évoquait des scènes du faste de Malines pendant que Marguerite d'Autriche y délectait ses raffinements.

Ce lundi de la Pentecôte, le nouvel archevêque faisait sa Joyeuse Entrée !

Dès l'aube, une vive effervescence régna dans la ville. Tous les habitants étaient actifs : ils arboraient des drapeaux tricolores, des bannières aux couleurs papales ; tendaient de velours écarlate les appuis des fenêtres ; attachaient sur les façades des bandes de calicot crème, sur lesquelles se détachaient des chronogrammes naïfs en lettres rouges et noires...

Des buées violettes baignèrent les perspectives des rues, annonçant un jour de chaleur torride.

— Ça chauffera aujourd'hui. Et les ouvriers qui plantaient les sapins ou échafaudaient les arcs de triomphe, s'asseyaient au bord des trottoirs, essuyaient avec de grands mouchoirs rouges la sueur de leur figure couleur de brique.

A huit heures, la vieille ville eut revêtu une toilette de fête.

C'était, dans le poudroiement d'or du soleil, de larges taches d'amarante, d'orange, de pourpre, de vermillon, de bleu céleste. Des bannières, des draperies, des oriflammes et des banderoles pendaient immobiles.

Le carillon chantait des mélodies archaïques. Tous les étrangers regardaient les immenses cadrans d'horloge qui rutilaient sur la robe grise de la tour énorme.

Sans cesse les trains débarquaient des multitudes de Campinois. Leur flânerie lourdaude gêna la circulation des autochtones affairés.

Au petit Bruul il y eut un attroupement : une repasseuse grassouillette injuriait un groupe de paysannes qui, dans la hâte de voir gesticuler l'*Opsignoorken* du haut de sa lucarne de l'hôtel-de-ville, l'avaient bousculée et avaient fait verser la corbeille qu'elle portait sur la tête : des robes blanches de fillettes gisaient froissées et maculées sur le pavé poussiéreux!

Devant le Grand Séminaire un chien roux agonisait dans la rigole, assommé par un valet pour avoir fait des incongruités au beau milieu du tapis vert et grenat qui couvrait le vestibule de la pépinière des prêtres. Mais la foule passait, tout yeux aux portraits en pied des différents évêques ou cardinaux ayant occupé le siège épiscopal de Malines. Encadrés de leurs armoiries, ils étalaient le long de la façade du Séminaire des attitudes gourmées dans des soutanes violettes, des manteaux vieux rose.

Complaisamment Claude se mêlait à cette foule pataude.

Dix heures! Or, l'archevêque arriva à deux heures!

Le soleil dardait des rayons de feu. Les faces des Campinois, sous leurs hautes casquettes de soie noire, luisaient comme du cuivre neuf; les joues des matrones semblaient de pourpre entre les ailes de neige des bonnets de mousseline; des curés bedonnants dans des soutanes trop étroites étouffaient...

Tous les gosiers desséchés se désaltéraient goulument : de la bière couleur d'acajou pâle étincelait, limpide, dans de grands verres cylindriques...

Or, vers midi, de gros nuages pareils à des montagnes de neige éclipsèrent soudain le soleil; les poumons respirèrent avec plus de peine. Un orage se prépara.

Des gouttes de pluie, grosses comme des francs, s'abattirent avec un bruit mol; un vent violent se leva, fit claquer les drapeaux, les bannières, les oriflammes dans un fouillis d'étoffes multicolores.

Amusé, Claude s'abrita sous un auvent du Vieux Marché aux Grains. Il put y observer à l'aise le sauve-qui-peut général devant l'orage imminent.

Rêva-t-il?

Voilà que brusquement il se sentit pris par le bras. C'était le bossu, le frère de son père! D'où venait-il? Tout son être décela une émotion vivace et ses yeux fixés sur Claude eurent une puissance magnétique. Il parla d'une voie vibrante, infiniment pressante :

— Oh! maintenant, vous ne m'échapperez pas!

Ses longues mains se crispèrent nerveusement sur le bras de Claude tout ahuri.

Au même instant, un éclair balafra les cieux, suivi aussitôt d'un retentissant coup de tonnerre.

Les deux hommes, au bras l'un de l'autre, s'étaient engouffrés dans un corridor.

. . . . . .

Claude agit machinalement, comme frappé d'inconscience.

Il monte un vieil escalier gémissant, emboîte le pas au bossu, se laisse pousser dans une chambre qu'il voit vaguement, comme dans un vertige. Un homme alité irrésistiblement l'attire.

Il subit l'hypnose glaciale de ses deux yeux noirs, disjoints, flambant comme des braises dans un visage d'une pâleur cadavéreuse. Une minute ces pupilles immenses se fixent sur lui avec une expression de dureté, puis elles s'adoucissent, s'humectent dans une espèce d'imploration :

— Me reconnais-tu, mon fils?...

Péniblement le moribond se lève sur sa couche, étend les bras en avant, mais aussitôt il retombe, les mains sur la figure, dans l'épouvante d'un éclair qui zigzague en lueurs phosphorescentes autour de la chambre.

Claude davantage s'est approché et plein d'angoisse :

— Père! profère-t-il.

Il reste comme stupéfié d'entendre sortir ce mot de sa bouche, et intérieurement il le répète à plusieurs reprises :

— Père! père!

Le mourant, comme électrisé, s'est redressé.

— Mon fils! Donne-moi la main...

Et il lui tend une main pâle, aux doigts longs, osseux, une main patricienne que Claude tient dans la sienne longuement malgré sa chaleur fiévreuse, et, les yeux dans les yeux, père et fils demeurent silencieux, tandis qu'au dehors, les coups de tonnerre redoublent et que la pluie fait rage.

— Fils! pardon!

Des larmes jaillissent et des sanglots abattent le malade sur l'oreiller. Claude a lâché la main et stupidement regarde l'agonisant que son frère inter-

pelle et ranime en lui faisant boire une cuillerée de potion.

Il rouvre les yeux, s'essaie de nouveau à parler :

— J'ai tant fait souffrir ta mère, mon fils, mais j'ai souffert à mon tour, oh ! atrocement !

Ces paroles sortent distinctes avec une articulation parfaite, de cette bouche que déjà la mort effleure.

Une émotion inconnue fait tressaillir Claude. Il ne dit rien. Il a une vision rapide, nette de la scène de la mort de sa maman, et il la rapproche de celle-ci.

La voix du père a repris, moins intelligible mais suppliante.

— Pardonne-moi, fils.

Alors d'un mouvement instinctif Claude Verdamnet se penche sur celui dont il a reçu la vie et, dans un long et vibrant baiser sur les yeux, il pardonne...

JEAN LAENEN.

LA SAINTE EUSÉBIE

I

Mme veuve Bodet vendait pour deux sous d'aiguilles à la petite bonne du quincaillier, lorsque son fils, Victor Bodet, traversa l'étroite boutique. — Tu sors, Totor ? — Oui, m'man. — Ne rentre pas trop tard, surtout. — Non, m'man. — Et Totor sortit, cependant que l'accent circonflexe qui tenait lieu de bouche à madame sa mère se relevait aux deux bouts, jusqu'à devenir, presque, pas tout à fait, une simple ligne horizontale. Était-ce un sourire ? Non, eussent répondu sans hésiter tous les habitants de la rue. Car il était de notoriété publique qu'on ne voyait le mince sourire de Mme Bodet que lorsqu'on avait dit, ou lorsqu'elle disait du mal de quelqu'un. M. Toupinard, le coiffeur, prétendait bien l'avoir vu rire comme une personne naturelle, le jour où le charcutier d'en face avait pincé sa femme en flagrant délit. Mais tout le monde sait que M. Toupinard est un hâbleur, qui prétend toujours avoir eu un tas d'aventures extraordinaires.

Et cependant, c'était un sourire ! Oui, Mme Bodet avait souri, comme si elle n'était pas Mme Bodet, en voyant sortir Totor, et en pensant que c'était le lendemain la fête de sainte Eusébie, sa patronne.

Tous les ans, le 20 juillet, la vieille dame posait

son accent circonflexe sur la joue de son fils, puis lui glissait un louis dans la main, en disant : « Bonne fête, Totor. — Merci, m'man. » — Et Totor remontait à sa chambre, pour serrer le louis dans le coin de droite du tiroir gauche de son lavabo, où sa mère allait soigneusement, une ou deux fois par jour, constater s'il ne s'était pas envolé A partir du 1er août, la vieille dame insinuait adroitement, à chaque repas, qu'elle avait grand besoin de tant de mètres d'une certaine étoffe, que la maison Flopon, de la rue Saint-Paul, liquidait à fr. 3.95. Totor faisait une multiplication mentale dont le résultat se fixait invariablement entre fr. 19.50 et 20 francs. Le 12 août, avant-veille de la Sainte Eusébie, il reprenait le louis, décrochait, au mur de la cuisine, la clef de la porte d'entrée, qu'il ne pouvait toucher qu'à cette seule occasion, et sortait, à la nuit tombée, d'un air indifférent Mme Bodet fermait la devanture de sa boutique, et allait se coucher, contre l'ordinaire, sans attendre son fils, qui le lendemain matin, l'embrassait en lui remettant un paquet enveloppé de papier gris. — Bonne tête, m'man. — Merci, Totor, quelle bonne surprise. — Puis elle allait voir si la clef avait repris sa place habituelle.

En sortant, ce jour-là, Totor aspira longuement la fraîcheur du soir, puis tâta son louis, pour voir s'il ne l'avait pas perdu. Ce fils modèle avait 19 ans, un grand nez plein de concupiscence, et trouvait la vie amère, parce qu'il n'avait que quarante sous par semaine pour ses menus plaisirs. Il allait lentement, regardant les femmes et les magasins, et rêvant à tout ce qu'on peut acheter pour un louis.

— Hé! Totor! Tu fais la noce, ce soir?

Totor se retourna et reconnut le fils Touron et le fils Barbette, deux heureux mortels qui se promènent

avec des femmes, et tirent à des papas bénévoles des carottes de 50 francs.

— Ah, tu viens à l'Anglais, sacré farceur ! T'as déjà reluqué la nouvelle serveuse, toi aussi ! — Moi..., à l'Anglais... où ça ? — Devant ton nez, l'empoté ! — Totor leva les yeux, et vit une vitrine, où, parmi les lignes caracolantes d'un vitrail en délire, s'étalaient ces mots : « Bar Anglais ».

— Entre, j'offre la première tournée. — Et, avant d'avoir pensé à ce qu'il devait répondre, Totor, poussé par quatre bras vigoureux, se trouva installé au « Bar Anglais », servi par la grosse Victoire.

— Une chouette femme, hein, mon vieux !

Minuit avait sonné depuis deux heures trente-cinq minutes, lorsque Totor s'arrêta devant la maison maternelle.

Solidement calé dans l'angle de la porte, il entama une lutte désespérée avec sa clef, qui montrait, cette année-là, un mauvais vouloir extraordinaire. Elle se mettait en travers de la poche, s'accrochait de toutes ses dents aux moindres plis, et refusait obstinément de sortir. Le combat fut si laborieux, qu'après sa victoire, Totor ressentit un immense découragement, en songeant aux formidables travaux qu'il lui restait encore à accomplir avant d'être couché. La nécessité de ne faire aucun bruit l'obsédait à un tel point, qu'il se mit à chanter tout haut, sur un air de sa composition :

Ne faisons pas de bruit !
Ne faisons pas de bruit !

— Tiens, ça rime, pensa-t-il, très surpris et très satisfait de lui-même. Et cette profonde pensée lui rendit de telles forces, qu'il mit à peine dix minutes à ouvrir et refermer la porte. Dans le corridor, il lui

fallut dix autres minutes pour enlever ses bottines, malgré l'excellente idée qu'il eut de procéder à cette opération, couché sur le dos, et les jambes dressées contre le lambris. Ses bottines à la main, Totor, dans l'intention de se procurer de la lumière, gagna la cuisine en frôlant alternativement les deux murailles. Après avoir plongé les doigts dans du cirage, puis dans du beurre, il trouva enfin les allumettes, et c'est tout au plus s'il en frotta dix-neuf avant d'allumer le bec de gaz. Très fier de ce brillant résultat, Totor s'octroya un moment de repos.

Mais soudain, une chose le troubla : Au milieu d'un panneau s'étalait une énorme horloge à poids, agrémentée d'un réveil-matin, et célèbre dans la famille pour ne s'être jamais arrêtée une seconde depuis plus de cinquante ans. Et dans le calme profond de la nuit, le grave tic-tac du balancier prenait des sonorités effrayantes.

— Sacrée rosse, murmura Totor, elle en fait, du potin !... Elle va réveiller m'man !

De son inquiétude grandissante, une idée dut jaillir, car un sourire idiot illumina sa face. Lâchant courageusement la table, il plongea vers la muraille, rata le buffet auquel il avait espéré se cramponner, et parvint néanmoins à s'installer sur une chaise, à portée de l'objet de ses préoccupations. Alors, laborieusement, il entreprit de ligotter le balancier avec les cordons de ses bottines. Tâche difficile, mais que rien n'eût pu l'empêcher d'accomplir, car il avait maintenant la conviction absolue de sauver sa mère d'un très grand danger. Et c'est avec des larmes dans la voix, qu'en enchevêtrant de nœuds inextricables le balancier désormais muet, il murmurait, très ému : Ma p'tite m'man ! Ma pauv' p'tite m'man !...

Le sacrilège était accompli. L'horloge se taisait, grandeur profanée, portant les bottines comme un galérien porte ses fers. Totor prit un peu de recul pour mieux contempler son œuvre, et cligna de l'œil, en artiste satisfait de lui-même. Puis, ayant allumé son bougeoir, il gagna l'escalier, en laissant soigneusement flamber le gaz. D'avoir accompli d'aussi difficiles besognes, sa confiance renaissait, et ce fut un jeu pour lui de grimper ses deux étages à quatre pattes, en posant le bougeoir de trois marches en trois marches. Dans sa chambre, il mit à peine un quart d'heure à enlever son veston, son épingle de cravate et une de ses chaussettes. Il enferma soigneusement dans sa garde-robe le traversin et les couvertures de son lit, effeuilla vainement tout son calendrier pour savoir quelle heure il était, et s'étendit enfin sur ses draps, avec la conscience du devoir accompli. Pendant quelques instants, la difficulté de conserver son chapeau sur la tête l'empêcha de s'endormir ; mais cette préoccupation s'effaça bientôt, et, pour la première fois, l'âme de Totor sombra dans l'abîme sans fond, dans le gouffre noir des sommeils puissants et lourds, des sommeils de plomb qui suivent les grandes cuites.

II

C'était un tout petit, tout petit rayon de soleil. Et cependant, il avait fallu un concours de circonstances extraordinaire pour que ce petit rayon pût arriver jusqu'à la chambre de Mme Bodet, où jamais rayon de soleil n'était entré avant lui. Il avait fallu que, dans la grande maison d'en face, le tapissier vînt enlever les lourds rideaux de la salle à manger. Il avait fallu que, pour déclouer les tapis, on ouvrît

une porte qui ne s'ouvrait jamais, et il avait fallu qu'un des stores que Mme Bodet baissait par décence, avant de s'endormir, eût reçu la veille un petit accroc. Il avait fallu, en outre, que toutes ces ouvertures inaccoutumées se trouvassent situées sur une parfaite ligne droite tirée entre le soleil qui se levait tout là-bas, et l'oreiller de Mme Bodet. Car c'est sur l'oreiller de cette respectable dame que le malin rayon était venu, hardiment, dessiner une petite lentille dorée. Doucement, doucement, en suivant une oblique descendante, la petite lentille gagna les cheveux gris-verdâtres de Mme Bodet, qui dormait de l'air le plus sérieux du monde. Des cheveux, la tache d'or gagna le front, puis le sourcil, puis la paupière. Mme Bodet dormait toujours. La petite lentille descendit encore un peu, et vint se poser sur le double bourrelet rouge qui tenait lieu de cils à Mme Bodet. Le bourrelet rouge frémit légèrement, une fois, deux fois, trois fois, et la paupière de Mme Bodet s'ouvrit lentement, puis se referma bien vite, en clignotant d'une façon convulsive. C'est alors que, les décrets du destin étant accomplis, la petite femme de chambre de la grande maison d'en face, la petite rousse qui a de si jolis yeux bleux, vint fermer la porte qui ne s'ouvrait jamais. Et voilà comme Mme Bodet, une fois en sa vie, fut éveillée par un rayon de soleil, ce qu'elle ne croirait pas, du reste, si vous alliez le lui dire.

Mme Bodet rouvrit l'œil droit, puis l'œil gauche. Elle resta un moment immobile, le temps de renouer connaissance avec les objets familiers, pour s'assurer qu'elle n'avait pas été transportée, pendant la nuit, dans une caverne de brigands. Puis, elle tourna la tête et regarda sa petite montre d'argent posée sur la table de nuit. Sept heures trente-cinq !

En un clin d'œil Mme Bodet se mit sur son séant, saisit la montre et l'appliqua à son oreille. La montre marchait. Et pourtant c'était impossible! La fidèle horloge de la cuisine ne pouvait pas être en défaut et Mme Bodet ne pouvait pas ne pas avoir entendu, pour la première fois de son existence, la puissante sonnerie qui résonnait jusqu'au grenier de la maison, tous les matins, à six heures et demie. Prestement, la vieille dame sauta du lit, courut entr'ouvrir la porte et tendit l'oreille. Nul tic-tac ne montait dans le silence de la cage d'escalier. Des visions de cambrioleurs, de murailles effondrées, d'inondations, traversèrent le cerveau de Mme Bodet. Car elle pouvait douter de la lumière, elle pouvait douter du soleil et du jour, mais elle ne pouvait douter de son horloge. Son âme en était si troublée qu'au lieu de s'agenouiller, selon sa coutume, sur la chaise basse qui lui servait de prie-Dieu, elle fit sa toilette en s'habillant précipitamment. Elle se signa avec une de ses jarretières, le « pater » fut bredouillé dans l'eau de savon du lavabo, et le « je vous salue, Marie » s'étouffa dans les plis de la serviette.

Vêtue en un tour de main, Mme Bodet se précipita dans l'escalier et gagna la cuisine.

— Des cambrioleurs ! gémit-elle.

Sous la grande clarté du matin, le gaz flambait, ridicule. De noires empreintes de doigts tachaient les meubles et des allumettes brisées jonchaient le sol. Et l'horloge, la fidèle horloge? La vieille dame eut un sursaut d'horreur.

— Des bottines ! dit-elle... Les bottines de Totor... Ses dernières neuves !

Affolée, sentant sa tête se perdre, elle éteignit le gaz, regagna l'escalier, grimpa deux étages et pénétra comme un bolide dans la chambre de son fils.

Une odeur aigre et sûrie emplissait la pièce aux fenêtres closes. Sur un lit dépouillé, Totor, à moitié dévêtu, ronflait, la bouche ouverte, la face pâle et boursouflée, reposant sa tête lourde sur un chapeau aplati. Et nul paquet! Nul paquet enveloppé de papier gris! Sur la table, les yeux fouilleurs de la vieille dame découvrirent, jetée là avec un incroyable dédain, une poignée de monnaie: deux ou trois francs tout au plus. Alors Mme Bodet comprit; un grand déchirement se fit dans son âme, et elle vit s'écrouler, en un effroyable cataclysme, les immuables traditions d'économie austère de la maison Bodet. Elle fourra dans sa poche la misérable poignée de billon, puis, rageuse, elle se précipita sur Totor, et, tambourinant de toute la force de ses maigres poings la grande carcasse inerte, elle clama d'une voie éperdue: — Voleur! voleur! Rends-moi mes vingt francs, voleur!

GEORGES ISTA.

L'ESTHÉTIQUE DE GUSTAVE MOREAU ET SON FATALISME

Outre les huit mille tableaux et dessins qui composent le musée de la rue de La Rochefoucauld, Gustave Moreau a exécuté quelque deux cents autres toiles et aquarelles qui sont aujourd'hui la propriété d'une cinquantaine d'amateurs privilégiés. Ces œuvres étaient presque toutes inconnues du public parce que la plupart d'entre elles ne virent le jour d'aucune exposition pendant leur trajet de l'atelier de l'artiste au cabinet où les conservent jalousement leurs collectionneurs. A défaut d'une occasion qui les eût réunies toutes, nous aurions dû nous contenter de juger un artiste de la valeur de Gustave Moreau sur une partie assurément fort nombreuse de sa production, mais non point essentielle, puisque les collectionneurs prirent soin de s'approprier entre autres œuvres du peintre, celles qui passent à juste titre pour compter parmi les meilleures. Mme la comtesse Greffulhe eut l'idée heureuse de provoquer cette occasion. Aussi bien est-ce à son initiative intelligente que nous devons la récente exposition, à la Galerie Georges Petit, des œuvres que Gustave Moreau consentit à céder aux amateurs qui le sollicitaient. Si nos renseignements sont exacts, à quelque dix tableaux près, on est parvenu à rassembler tout ce que l'artiste a produit indépendamment des œuvres qui firent l'objet de son legs à la Ville de Paris. Rare bonne fortune qui

permit aux admirateurs de Gustave Moreau, après deux visites, l'une au musée de la rue de La Rochefoucauld, l'autre à l'exposition de la rue de Sèze, d'embrasser dans la même journée tout l'œuvre d'un maître contemporain.

Il n'est pas dans nos intentions d'entreprendre à notre tour une étude générale de l'œuvre de Gustave Moreau. D'autres se sont acquittés de cette tâche avec succès et ce n'est pas la circonstance de l'exposition que nous venons de rappeler qui pourrait préjudicier à l'exactitude de leurs études critiques parce que nous connaissons aujourd'hui des œuvres du peintre sur lesquelles ne s'exerça point leur jugement. Il existe sur Gustave Moreau un ouvrage décisif d'Ary Renan, qui de lui-même et sans autre considération nous semble déconseiller à quiconque de le recommencer avant quelque temps. Nous disons, avant quelque temps, parce que nous partageons une conception, d'ailleurs presque généralement admise de nos jours, suivant laquelle il est possible, après un quart de siècle, de refaire toute étude critique ou historique d'un point de vue original.

Le livre d'Ary Renan est d'hier. Il date de 1900. D'autre part, il ne saurait être plus complet. Son auteur connaissait mieux que le visiteur le plus assidu à la récente exposition, toutes les œuvres, ébauches et esquisses du peintre à la mémoire duquel il fit la dédicace d'un volume inspiré par la plus fervente admiration. Admis dans l'intimité d'un artiste dont l'amitié éait d'autant plus précieuse qu'elle se prodiguait peu, Ary Renan recueillit de la bouche de Gustave Moreau des paroles dont il lui a suffi de se souvenir pour être certain d'interpréter dans son ouvrage, en conformité absolue avec le cerveau et le cœur du maître regretté, la pensée et le sentiment sur toutes choses, propres à ce dernier. On peut envisager ce livre comme exprimant en maints endroits le credo esthétique de Gustave Moreau. Que pourraient valoir en face de tels témoignages d'une indiscutable vérité, les conjectures les plus vraisemblables du critique le plus ingénieux?

Il nous a semblé intéressant de profiter de l'occa-

sion qui nous était offerte de pouvoir envisager tout l'œuvre de Gustave Moreau, pour vérifier le caractère absolu et la nécessité de certains principes directeurs auxquels Ary Renan n'a pas hésité à subordonner systématiquement la conception et l'exécution des œuvres du peintre qui nous occupe. Ce sera le premier objet de notre étude. Nous interrogerons ensuite quelques personnages chers à Gustave Moreau, qui le hantèrent après l'avoir tenté et dont il nous donna des répliques et des variantes à toutes les époques de sa vie. Nous souciant moins de la réalité plastique et picturale de ces figures que des préoccupations morales de l'artiste auxquelles elles correspondent, et dont elles sont le produit, nous nous demanderons de quels sentiments dominants elles sont l'expression et ce qui peut le plus agréer aujourd'hui, à certain public, de la virtuosité de leur exécution ou de la psychologie qu'elles réfléchissent.

I

« L'œuvre de Gustave Moreau est un monument » d'art pur que nul n'explorera jamais sans une sorte » de peur sacrée. » Telle est la phrase initiale du livre d'Ary Renan. Elle nous prépare, comme il convient, à la lecture des pages qui suivent. A l'image de l'œuvre qu'il se propose d'étudier et de glorifier, ce livre est un ouvrage de critique pure. Il n'a rien de commun avec ces biographies où l'anecdote le dispute à la fantaisie. Tout dans cette étude concourt à nous faire admirer Moreau à raison des témoignages que nous donne son œuvre de l'intransigeance avec laquelle il s'efforça de conformer toujours les suggestions de son rêve aux exigences impérieuses de sa pensée. Nous devons savoir gré à Ary Renan d'avoir évoqué, d'un peintre que nous admirons, la pensée volontaire en laquelle s'est résorbée toute sa personnalité. Il nous apparaît de la sorte comme ayant vécu tout à la dévotion du génie créateur qu'il portait en lui, soustrait aux contingences matérielles, ne vivant que pour réaliser une forme d'art prédéterminée par

lui. C'est assurément une évocation à la fois synthétique et suggestive de la volonté souveraine jusqu'au despotisme Mais il y a lieu de faire le départ dans l'étude d'Ary Renan de l'exagération à laquelle conduit inévitablement la systématisation trop absolue de toute formule d'art quelle qu'elle soit. A vouloir établir une concordance rigoureuse entre les œuvres d'un artiste et quelques règles coërcitives dont ces œuvres ne seraient en dernière analyse qu'une application, ne s'expose-t-on pas au danger de ne faire servir l'œuvre d'art qu'à une démonstration théorique, alors que sa finalité est tout autre ?

Puisque, en effet, nous serons amené à reprocher à l'étude d'Ary Renan d'être trop systématique nous ne voulons pas manquer de dire auparavant que nous la tenons pour une œuvre de critique remarquable. Le principal mérite de ce livre est d'avoir été écrit par un peintre de talent. Lorsque Ary Renan discute le métier de Gustave Moreau, il le fait avec une compétence et avec un sens si exact de la peinture que nous sommes confondu d'admiration. Faut-il attribuer à une autre cause qu'à la qualité de leur auteur, les pages remarquables que Fromentin a écrites sur les Maîtres d'autrefois ? Un autre mérite d'Ary Renan est d'avoir péremptoirement vengé Moreau, comme il avait vengé Chassériau, du discrédit dans lequel les tint trop longtemps le public dont le goût était aveuli par la « morne platitude où l'art académique de commande avait réduit l'allégorie ». Enfin, la profonde et fervente sincérité de son admiration communique à la correction impeccable de son style un élément de persuasion si convaincant que les plus réfractaires à la peinture de Gustave Moreau ne sauraient, à la lecture de ce livre, persister dans leurs sentiments d'hostilité.

Ces qualités étant soulignées, le livre dans son ensemble étant tenu pour une excellente étude, voyons si les œuvres du peintre existent vraiment telles qu'Ary Renan nous l'enseigne.

Nous voulons insister d'abord sur le danger que présentent certaines études critiques du plus haut aloi, impartiales, soucieuses d'être exactes et cepen-

dant erronées par endroits, parce qu'elles prêtent à l'artiste et à ses œuvres qui font leur objet un esprit systématique qui peut n'exister que dans la pensée du critique. Il se produit là un phénomène de réaction familier au chimiste qui suit attentivement la manière dont agissent et réagissent l'une sur l'autre au fond de l'éprouvette qu'il regarde à la lumière, deux substances qui prennent contact. Il semblerait tout naturel qu'il appartînt aux œuvres de dégager leur beauté à la façon d'un parfum, de laisser affleurer pour qu'il devienne perceptible le sentiment que l'artiste sut leur communiquer, de nous suggérer par telle couleur dominante ou par quelques traits accentués les intentions de leur auteur, d'agir, en un mot, par toutes les séductions autant que par les indications de leur facture, sur notre sensibilité consciente. Il arrive cependant que des critiques commencent par se persuader de la vérité absolue de quelques principes. Ces principes, ils les coordonnent en système et, convaincus de leur nécessité, ils interrogent les œuvres et les admirent ou les condamnent selon qu'ils les trouvent conformes ou contrevenant à leur formule d'art impérative. Dans ce cas, l'œuvre n'agit plus directemeut sur eux. Elle a commencé par exister virtuellement dans leur cerveau; s'il se fait qu'elle corresponde dans la réalité à ce que ses juges entendaient qu'elle fût, alors, mais alors seulement, par le charme de sa couleur ou par l'accent de son dessin, elle réagira et révélera qu'elle possède malgré tout une personnalité bien à elle. Un artiste est peiné le plus souvent lorsqu'on lui dit qu'on a découvert à travers ses œuvres telles préoccupations d'esthétique ou d'école, alors qu'il a pu n'avoir d'autre souci que de créer de la beauté. Nous demandions, certain jour, à Jef Lambeaux qui est assurément avec Constantin Meunier le chef de la statuaire belge contemporaine, quel titre il comptait donner à un groupe admirable que nous avions remarqué dans un coin de l'atelier. « L'œuvre vous plaît-elle? nous répondit-il. Chacune de ces figures enlacées vous donne-t-elle la sensation de la vie? Avez-vous l'impression que si l'on perçait ce bras d'une épingle

sous le muscle qui se contracte, une goutte de sang perlerait? » Comme nous répondions d'un signe de tête affirmatif à chacune de ses questions, il ajouta : « J'ai voulu créer une œuvre qui fût de la vie. Vous me dites que j'y ai réussi. Que m'importe dès lors la signification qu'on cherchera à lui trouver ! Son titre ? Elle n'en a pas Je destine ce groupe au prochain Salon. Il s'appellera comme vous le voudrez. Cela m'est indifférent. »

Ce n'est là qu'une anecdote dont il ne peut être utile de se souvenir qu'à l'occasion des œuvres de l'artiste auquel elle se rapporte. Mais une anecdote ne prouve rien. Aussi nous n'en conclurons pas qu'il suffit pour juger toute œuvre d'art de l'examiner au seul point de vue de son exécution, c'est-à-dire uniquement dans sa réalité. Ce serait, en sens inverse, pécher par mépris systématique de la pensée et du sentiment d'une œuvre, tout autant que ceux qui, préoccupés de sa signification esthétique, ne se soucient pas assez de ce qu'elle peut constituer en elle-même, *ipso facto*. La vérité est entre les deux excès. Cette conclusion qui s'impose, il importe de se la rappeler toujours parce que c'est elle qui nous recommandera la plus grande circonspection dans l'examen de l'œuvre d'un artiste. Rappelons-nous toujours également que l'œuvre d'art ne s'offre à nous que dans son objectivité. Sans doute, il peut être intéressant de connaître l'idéal esthétique d'un artiste. Mais que ce soit seulement pour nous une connaissance documentaire. Ce qui importe, c'est l'œuvre que nous nous proposons de juger et que nous avons le devoir d'admirer, si nous la trouvons belle, quand bien même elle ferait échec à telle formule aux injonctions de laquelle l'artiste avait tâché de se conformer. Procédons par l'analyse. Regardons les œuvres d'un artiste. Etudions-les, chacune en particulier d'abord et ensuite en les comparant les unes aux autres. Si nous leur découvrons certaines communautés de facture, d'expression ou de sentiment, il nous sera permis de dire qu'il est vraisemblable que leur auteur obéissait à certaines préoccupations correspondantes d'ordre esthétique ou moral

en les exécutant. Mais nous aurons pris soin de commencer par admirer les œuvres avant de vérifier si elles répondent exactement au dessein que leur auteur leur proposait, de son point de vue subjectif. De la sorte, nous nous réservons de pouvoir admirer à égal titre d'autres œuvres du même artiste dont l'exécution irait jusqu'à être dissemblable au point de faire douter qu'elles sont de la même main. En jugeant les œuvres pour elles-mêmes et non point en les rapportant à quelques principes directeurs, il n'est plus besoin de distinguer différentes périodes dans la vie d'un artiste pour en arriver à louer surtout les œuvres qui datent des années pendant lesquelles il sut le mieux assu ettir son talent aux dits principes directeurs que nous substituons aux impulsions de ses enthousiasmes. La Beauté n'a pas d'âge, pas plus qu'elle n'est une ou absolue. Une œuvre nous semble belle. Que nous importe à quelle époque de sa vie l'artiste l'a exécutée! Que nous importe davantage, au moment où nous l'admirons, de savoir quelles œuvres de la même main l'ont précédée ou suivie! Que nous importe, enfin, à propos de cette œuvre, de constater que sa facture et son sentiment sont pareils ou différents, comparés aux autres œuvres du même artiste! La diversité n'est ni plus ni moins louable que l'unité. Si cette dernière peut être légitimement défendue par des cerveaux épris d'ordre et d'harmonie, il est à tout le moins utile de laisser le champ libre aux manifestations les plus diverses d'un même talent. Passe encore pour les morts à propos de l'œuvre desquels il est inoffensif d'ergoter sur leur caractère d'unité ou de diversité. Mais quand il s'agit des vivants, on ne songe pas assez à l'influence nocive et stérilisatrice que peuvent exercer sur un artiste les louanges qui s'adressent à un groupe de ses œuvres à raison de certains caractères communs et persistants qui les apparentent étroitement entre elles et qui les revêtent de leur beauté à la façon d'un uniforme. Voilà l'artiste étiqueté. Il est le peintre ou le sculpteur d'une telle manière ou d'un tel genre. Or, un artiste ne compose que pour être loué ou apprécié, a pu écrire Taine.

Peu nombreuses sont les exceptions qui énervent la vérité de cette phrase du philosophe. La conséquence de telles louanges mal discernées sera que, par l'effet d'une réaction de ses œuvres antérieures sur son talent, l'invention de l'artiste sera cristallisée et sacrifiera à des répliques habiles les œuvres originales qu'elle portait en germe...

Mais bornons-là notre défense d'une opinion que nous avons à cœur et à laquelle nous accorderons par ailleurs tous les développements qu'elle mérite. Ces généralités étant dites, il convient que Gustave Moreau et son œuvre demeurent notre objet et qu'ils ne soient pas réduits à n'être qu'un prétexte.

Moreau fut élève de Picot. Ignorât-on le nom de ce maître, il n'y aurait pas grand mal. Chassériau seul, nous dit Renan, eut sur sa formation et sur son art en général, une influence nettement accusée. « Chassériau (1), un enchanteur de qui la séduction » semble venir d'une double ascendance, d'une » illustre hydridité; Ingres et Delacroix s'amalgament en lui, et leurs doctrines adverses se » fondent dans son sein. » C'est donc, par voie de conséquence, à la même ascendance double qu'on peut rattacher le talent de Gustave Moreau. Curieuse combinaison que celle, dans le creuset tour à tour récepteur et créateur d'un cerveau, « de la grande conception de l'antiquité, du chef de ses affinités ingresques » avec la « hantise de la couleur, du chef de son adhésion convaincue au romantisme ». Empressons-nous de préciser cette dernière influence, en remarquant que Moreau n'acceptait de la peinture romantique que cette hantise de la couleur dont parle Ary Renan. Pour ce qui est du caractère dramatique propre au romantisme, nous verrons qu'il le répudiait de la façon la plus formelle.

Il semblerait qu'il nous suffît de connaître cette double ascendance pour discerner l'influence sinon la cause, agissante à l'origine des œuvres de Gustave

(1) Ary Renan : *Théodore Chassériau et les Peintures de la Cour des Comptes*, *Gazette des Beaux-Arts*, février 1898 (tirage à part).

Moreau. Mais Ingres et Delacroix furent des individualités, des hommes dont les manifestations de la pensée furent complexes... Etant des hommes et, par conséquent, des êtres bizarres, ondoyants et divers, suivant l'expression du moraliste, il eût été difficile de définir leur personnalité en une sorte d'axiome sur lequel une théorie d'art aurait pu s'appuyer. Moreau se préoccupa du caractère dominant auquel le talent de chacun ressortissait. La personnalité et l'œuvre d'un Ingres et d'un Delacroix devinrent, dans sa pensée, l'incarnation de deux principes qu'il leur substitua et desquels toutes ses œuvres se réclamèrent. Ce n'est pas à Ary Renan qu'il faut faire un grief de deux principes absolus qu'il n'a pas imaginés. Moreau a développé lui-même « avec une éloquence admirable », ce qu'il entendait par le principe de la belle Inertie et celui de la Richesse nécessaire. Nous les définirons plus loin.

Qu'il ait cru jusqu'à l'intransigeance à la vérité de ces principes, il n'y a pas à en douter. Quant au point de savoir s'il avait raison d'y croire, c'est ce qu'il est permis de discuter. Plutôt que de nous les rappeler constamment, oublions-les. Regardons les œuvres du peintre et demandons-nous si elles ne seraient pas ce qu'elles sont, dans l'hypothèse qui s'est peut-être réalisée, où leur auteur eût affranchi son talent de la discipline à laquelle l'obligeait le respect de principes aussi absolus.

Voici l'*Hercule et l'hydre de Lerne*. Le monstre est dressé devant Hercule qui marche à lui. Deux forces sont en présence. C'est la minute angoissante qui précède une action. Que sera cette action ? Apparamment rien dans le tableau ne l'indique. Et pourtant, ceux-là même qui ignoreraient la légende ne s'y tromperaient pas. Appuyé sur sa massue, qui touche le sol, Hercule est encore trop éloigné de l'hydre pour pouvoir l'atteindre. Pourquoi cependant, imaginons-nous dans sa réalité, comme si la scène se déroulait sous nos yeux, le combat et le coup de massue qui va abattre le monstre? Admirable faculté d'un artiste qui sut peindre un aspect fugitif d'une action avec un sens si exact de la cor-

respondance qui existe entre cet aspect et tous ceux qui suivront, qu'il nous suffit de le voir pour voir en même temps tous ceux qui s'engendreront, c'est-à-dire l'action dans son ensemble ! Hercule ne fait que marcher vers l'hydre, mais déjà nous voyons frémir les muscles dans leur impatience du bond qui portera le jeune athlète auprès du monstre. Son regard, qui mesure la distance et considère attentivement le danger, trahit la préoccupation intérieure d'une tactique. Enfin, l'expression mâle et énergique du héros réfléchit une volonté si vibrante, que nous ne doutons pas du triomphe de son audace...

Voici *Hélène* sur les murs de Troie. Sur le point d'expirer, les guerriers enchevêtrent au pied des remparts de la ville, leurs corps frappés mortellement Des lueurs de carnage ensanglantent le fond du tableau. Tout n'est que ruine et dévastation. Sur un pan de muraille, comme surgie de la mort qui l'environne, Hélène est dressée, déifiée dans sa beauté, une fleur à la main, interrogeant des yeux par delà l'horizon, les lointains infinis de l'avenir... Deux peuples ont combattu pour elle. Dix années de sa radieuse jeunesse sont jonchées de cadavres... Elle retournera dans Argos où « les honneurs royaux salueront son retour ». Car elle est la Beauté impérissable, le ferment de toutes les passions, de toutes les haines, de tous les héroïsmes. Elle déchaînera de nouvelles guerres. Nous la retrouverons à tous les âges de l'humanité. Et toujours elle renaîtra, sereine et divinement belle, de la mort et de la ruine. Elle n'est pas une femme. Elle est, sous les traits de la femme, l'incarnation de la Fatalité vers laquelle l'humanité roule comme une marée. Alors que d'autres peintres n'auraient évoqué à nos yeux, en traitant ce sujet, qu'un épisode précis de la guerre de Troie, Moreau réussit à nous en faire pénétrer toute la philosophie. La beauté d'Hélène est d'essence mystérieuse. Elle échappe à l'analyse, parce qu'il y a en elle ce quelque chose d'inconnu et d'irrésistible, qui est le secret de la Fatalité et à la poursuite de quoi nous précipitons le cours de notre destinée. Saluons cette fois encore l'admirable faculté

de l'artiste, qui sut peindre, dans une figure féminine, comme un raccourci du Désir éternel, qui sera toujours l'axe des convoitises autour desquelles gravitera fatalement l'humanité...

Indépendamment de leur couleur, qui est fort belle, notre admiration va à ces œuvres dont l'une suggère lumineusement l'idée de toute une action et dont l'autre interprète mieux que ne le feraient plusieurs in-folios, la philosophie de la beauté féminine.

Si nous nous en tenons à la lettre des principes énoncés dans le livre d'Ary Renan, notre admiration n'eût pas été du goût de Gustave Moreau qui lui eût préféré sans doute les critiques de ses plus farouches détracteurs. Le principe de la belle Inertie ne nous enseigne-t-il pas que le but de Moreau était loin d'exprimer dans ses œuvres ce que nous y admirons? Ary Renan s'exprime ainsi à son sujet : « Voilà donc » un peintre qui rejette non seulement l'agitation, » mais l'action ; non seulement la mimique violente, » mais le geste précis. Il en a peur comme d'une tri- » vialité ; la traduction des sentiments humains par » les mouvements des membres, par les flexions du » corps, par les expressions du visage, lui paraît une » étude inférieure. Il peint non des actes, mais des » états, non des personnages en scène, mais des » figures de Beauté. « Que font-ils »? demande le » spectateur ; à vrai dire, ils ne font rien ; ils sont » inoccupés, ils pensent ». Voilà qui est catégorique. Là où nous avons cru voir dans l'œuvre de Gustave Moreau la représentation d'une action ou la traduction, par un geste ou par l'expression de leur physionomie, des sentiments que nous pensons être ceux de ses personnages, nous nous sommes mépris grossièsement sur les intentions de l'artiste. Ses personnages ne sont pas des personnages. Ils constituent des figures de Beauté. En tant que figures, ils n'agissent pas, ils correspondent à des états. Mais cependant, que le peintre le voulût ou non, ses personnages vivent. Cette vie, qui anime leur chair palpitante, n'est pas un leurre de nos yeux abusés. Ils n'agissent pas, nous dit-on. Leur raison d'exister, si tant est que cela puisse en être une, est de ne rien faire.

Ils ne sont que les figures de l'immatérialité à laquelle ils correspondent et qui a nom glorieux de Beauté. Ce qui revient à dire qu'ils n'existent pas pour leur propre compte. Pouvons-nous accepter qu'il soit possible de concevoir la relativité de l'existence!... Ou bien alors, ces adolescents, ces héros, ces athlètes, malgré leur forme humaine et contre toute vraisemblance, ne sont pas des hommes... Ary Renan nous le dit : « Il ne peignit pas l'homme, il peignit la pensée et l'imagination humaine. »

Une telle affirmation rencontrée sous la plume d'un critique aussi avisé est bien pour nous mettre en garde contre toute systématisation à outrance. Moreau se réclamait du principe de la belle Inertie. Acceptons pour un moment que l'Inertie puisse exister en soi. Oublions la notion que l'étude de la physique nous en a donnée du point de vue mécanique. Comment uu peintre pourra-t-il la représenter au moyen de figures humaines? En peignant la pensée et l'imagination humaines, nous répond Ary Renan. La pensée et l'imagination, c'est-à-dire des choses essentiellement mobiles, génératrices de mouvement et d'action. Ce ne sera que la forme humaine qui les enferme, leur enveloppe, ou si l'on préfère leur contenant qui pourra être figé dans une attitude inerte. Quant à cette pensée et à cette imagination qui sont ce que l'artiste a voulu peindre, on nous l'a dit, s'il est vrai qu'elles échappent de par leur nature à toute représentation sensible, il n'en est pas moins vrai, puisque c'était là le dessein de l'auteur, que nous les lisons dans les yeux et sous le front des personnages, quelque inerte que puisse être l'expression ou l'absence d'expression de leur physionomie. Il s'ensuit que l'inertie de ces figures humaines n'est qu'un trompe-l'œil. Ces personnages ont une pensée et une imagination qui sont du mouvement, nous dirions volontiers de l'action en puissance, auxquels leur corporalité participe et par quoi leur inertie qui n'est qu'apparente se trouve animée... A quoi bon dès lors se réclamer du principe de la belle Inertie si l'on ne peut réussir, quoi que l'on fasse, qu'à représenter du mouvement!

C'est donc à quelque chose comme un échec que Moreau aboutit, du point de vue strictement dogmatique auquel Ary Renan le plaçait. C'est donc, par voie d'induction, qu'il avait tort de se réclamer du principe sacro-saint de la belle Inertie... Sans doute, mais Moreau n'était pas seul à avoir tort. C'est le principe de la belle Inertie lui-même et surtout qui a tort, puisqu'il n'enseigne que la négation de la vie.

Moreau eût-il réussi à peindre des figures esthétiquement inertes au sens absolu du principe qui nous occupe, nous doutons fort que sa peinture eût acquis la légitime notoriété que nous sommes heureux de lui reconnaître. Quoi qu'on dise, à quoi que l'on tâche, notre admiration ne saurait aller à la représentation picturale d'une humanité fantomatique soustraite à son destin qui est de devenir et par conséquent de se transformer, ce qui implique mouvement et action. Nous dirons même plus. Si les personnages de Gustave Moreau n'étaient animés d'aucun autre mouvement que celui dont nous nous sommes occupé plus haut en découvrant sous leur apparente inertie, le mécanisme intime de la pensée et de l'imagination, nous n'hésitons pas à déclarer, sans craindre d'encourir le reproche d'être à notre tour trop catégorique, qu'une humanité composée de tels personnages ne saurait nous intéresser. Des hommes qui n'auraient d'autre réalité que leur pensée et leur imagination ne seraient pas des hommes. Nous n'éprouverions pas au spectacle de leurs attitudes cette émotion spontanée qui est notre manière intuitive de deviner une œuvre d'art. Etes vous bien sûr que Moreau ait voulu peindre des hommes en chair et en os, nous objectera-t-on? Nous n'avons pas à nous le demander. Le mode d'expression par le dessin et par la couleur que choisit son talent lui faisait une obligation de les peindre tels, — il n'y a d'ailleurs pas manqué. Tout peintre qui traite la figure humaine se trouve dans la nécessité de faire de cette obligation une question préjudicielle qui doit prévaloir sur toutes les préoccupations d'un autre ordre qui peuvent lui être propres. Qu'il s'agisse d'un portrait ou d'un type social, de la personnification d'un caractère

ou encore d'un symbole, il importe, avant d'être ceci ou cela, que le personnage soit un homme ou une femme, construit et *animé* de manière telle qu'il nous suffise de le regarder pour avoir la sensation de la vie. Nous nous expliquons.

Ary Renan écrit quelque part dans son livre cette phrase tout à la fois fort judicieuse et contradictoire lorsqu'on en rapproche la fin du commencement : « Condamnant la confusion des arts si chère au » romantisme, et surtout celle de la peinture avec » l'art dramatique, il (Moreau) lance la gageure » d'égaler, sans déranger l'harmonie de la ligne et » par le seul prestige de la décoration environnante, » toutes les suggestions provoquées dans la littéra- » ture par l'arrangement des mots, à l'orchestre par » l'ordonnance des sons, au théâtre par la succession » des gestes. »

Rien n'est plus judicieux que de condamner la confusion des arts. Mais il est à tout le moins singulier de lire dans la même phrase que celui-là qui condamnait la confusion des arts, lança la gageure d'égaler par les moyens propres à l'art de peindre toutes les suggestions des autres arts, alors qu'il en est certaines parmi ces suggestions qui leur sont particulières à chacun et qui par conséquent ne pourraient être provoquées que difficilement par les moyens d'un seul art. C'est méconnaître purement et simplement la distinction des arts que quelques instants auparavant on trouvait nécessaire en principe!... Vouloir tout exprimer, tout suggérer par les moyens d'un seul art, Moreau a-t-il pu y songer sérieusement? Nous ne le pensons pas. Ou du moins nous inclinons à croire que, s'il en conçut la possibilité théoriquement, il s'en tint, lorsqu'il peignit, à n'exprimer que les choses que son talent discernait susceptibles d'être dites par le verbe coloré de sa palette.

Il importe que nous précisions ce qu'il faut entendre par cette confusion des arts à éviter. La nécessité de la condamner, à laquelle nous concluons, vient corroborer l'opinion que nous avons émise plus haut à savoir que pour un peintre qui entreprend de composer une figure humaine, il y a

l'obligation à laquelle il ne saurait se soustraire, de représenter avant tout un être vivant.

Qu'il y a lieu de distinguer entre les arts, cela veut-il dire simplement qu'il ne faut pas les confondre entre eux parce que chacun possède un mode d'expression qui lui est propre. Ce serait une lapalissade. Où il y a lieu d'éviter une confusion fâcheuse, c'est entre certains sujets particuliers et le mode d'expression qui convient à chacun de préférence à tout autre. Assurément il existe quantité de sujets qui prêtent à d'infinies interprétations et qui constituent le patrimoine commun de tous les artistes indistinctement. Mais, à côté de ces sujets, il en est d'autres qui par leur nature et par leur caractère sont désignés à être interprétés le mieux par les moyens appropriés de tel art, dont ils deviennent pour cela en quelque sorte la propriété. D'où il suit que la distinction qui s'impose est celle du mode d'expression le plus adéquat de chacun de ces sujets particuliers. Pénétré de cette nécessité de distinguer, ou si l'on préfère de ne pas confondre, le peintre s'interdira de traiter certains sujets qu'il reconnaît convenir mieux à l'art du musicien, lequel, de son côté, n'exercera pas son choix sur ceux qu'il reconnaît mieux désignés à une interprétation plastique ou littéraire. Deux exemples feront comprendre d'une manière probante la nécessité de ce discernement chez l'artiste et le résultat fâcheux auquel peut aboutir une œuvre conçue et exécutée au mépris de ce discernement.

Le souvenir nous est resté présent à l'esprit de la visite que nous fîmes, il y a quelques années, à l'atelier d'un sculpteur, qui nous en voudrait si nous le nommions ici. Nous le trouvâmes en proie à la plus fébrile émotion. Il venait de lire la légende de *Saint-Julien l'hospitalier*, de Flaubert, et les mots lui manquaient pour nous crier son admiration enthousiaste. Il ne résista pas à la joie de nous lire à haute voix certains passages qu'il avait marqués en marge d'un coup d'ongle. Et, tandis qu'il lisait, sa main droite donnait dans l'air de fiévreux coups de pouce à quelque glaise imaginaire. La minute était émouvante. Nous avions l'intuition qu'une œuvre

s'ébauchait dans le cerveau de l'artiste. A peine avait-il achevé sa lecture, qu'il s'écria : « J'en ferai un groupe admirable ». Nous le rencontrâmes quelques semaines plus tard, et comme nous l'interrogions sur son groupe : « J'y ai renoncé, nous répondit-il, non sans quelque tristesse dans la voix. Ce n'est pas que j'aie négligé d'y penser. Plusieurs cahiers de croquis sont couverts de notations fugitives, de projets et d'esquisses. Mais j'ai compris qu'il n'était pas possible de fixer dans un seul mouvement sculptural toute la beauté d'une action continuée ».

Nul plus que nous n'apprécie les œuvres de Richard Strauss, qui nous paraît être le mieux doué et le plus complet des symphonistes allemands contemporains. A quoi peut-on attribuer, sinon à une méconnaissance regrettable de l'appropriation de certains sujets, la faute qu'il commit en tentant d'écrire un poème symphonique d'après le *Ainsi parlait Zarathoustra*, de Nietzsche. Quelque grand que fût son talent, quelque ingénieuse, neuve et imprévue que sût être tour à tour son orchestration, il ne faut pas nous dissimuler que ce poème symphonique est de beaucoup inférieur à *Mort et Résurrection*, pour ne citer que celui-là, parce qu'il n'appartient pas à la musique de servir de langue aux spéculations métaphysiques des philosophes.

M. Derepas a écrit dans son étude sur César Franck cette phrase qui nous dit très heureusement à quelle fin, entre autres, peut prétendre l'art du musicien. Il s'agit de *Psyché*, poème symphonique pour orchestre et chœur. « Eros, Psyché, ne prennent point » la parole, remarque M. Derepas. Ce qu'ils éprouvent » est traduit par l'orchestre. En voici la raison : Ici, » ni Eros ni Psyché ne sont des personnages. Franck, » oubliant les héros mythologiques, en fait des sym- » boles de l'Ame humaine et de l'Amour suprême. » La musique, la musique pure, sans paroles, préci- » sément parce que ses notes n'ont pas une significa- » tion définie, ses phrases un sens arrêté, est, de » toutes les formes de l'art, l'expression la plus adé- » quate de ces réalités immatérielles. »

Nous pourrions rapporter ici d'autres citations qui

nous diraient, à propos de chaque art, de quelle réalité ou de quelle notion correspondante il est l'expression la plus adéquate. Tenons-nous-en à celle de la phrase de M. Derepas, dont l'opinion sur la musique vient corroborer la nôtre sur la peinture.

Vouloir peindre la pensée et l'imagination humaines, nous apparaît comme une gageure, ainsi que le dit très exactement Ary Renan, qui aurait pour conséquence d'usurper les droits des autres arts, — pour autant que l'on puisse désigner sous le nom de droit cette appropriation, que nous avons signalée, de certains sujets au mode d'expression particulier de tel art. En effet, vouloir peindre quelque chose, dans l'espèce la pensée et l'imagination humaines, doit s'entendre de l'intention arrêtée chez l'artiste de *représenter* ces « réalités immatérielles ». Or, ces réalités immatérielles échappent à toute représentation ; elles ne sont susceptibles que de nous être suggérées. Comment ? Nous venons de voir que la musique avec ses notes dont la signification n'est pas définie et ses phrases dont le sens n'est pas arrêté y réussit le mieux. Est-ce à dire qn'il est impossible de les suggérer par les seuls moyens dont dispose le peintre ? Loin de nous cette opinion. Le peintre aussi bien que le musicien peut y réussir, mais *différemment*. Cette différence que nous allons caractériser est corollaire de la distinction que nous avons opposée à la confusion des arts et porte en elle la raison d'être de cette distinction.

Il appartient au musicien, de par la nature des moyens d'expression dont il dispose, de pouvoir suggérer directement un sentiment ou un état d'âme, c'est-à-dire plus généralement des réalités immatérielles, pour parler comme M. Derepas, sans qu'il soit besoin de rapporter ce sentiment ou cet état d'âme à une individualité déterminée. Par l'effet du rythme, de la mesure et de la sonorité, une œuvre musicale réussit à nous communiquer directement la sensation de la joie ou de la tristesse, au même degré qu'une sensation toute physique de froid ou de chaud, de lumière ou d'ombre. A la différence des moyens d'expression mis au service du musicien,

ceux dont dispose le peintre lui font une obligation de représenter, c'est-à-dire de rendre sensibles et palpables ces réalités immatérielles qu'il peut avoir le dessein de nous suggérer. Mais étant immatérielles, nous l'avons dit et il n'est pas besoin de l'expliquer, ces dernières échappent à toute représentation. Le peintre se trouve donc dans l'impossibilité de nous les suggérer directement par une œuvre d'art qui ne représenterait aucune autre chose. Force lui est donc de nous les suggérer, non par elles-mêmes, mais par la représentation de réalités matérielles auxquelles elles correspondent. Quelque subtile que puisse paraître cette distinction, elle n'en est pas moins essentielle! Quelle sera la réalité correspondante dans laquelle le peintre incorporera un sentiment, une notion ou une pensée, pour arriver par la représentation matérielle de celle-là, à nous suggérer l'immatérialité de ceux-ci? Sentiment, notion et pensée, sont d'essence humaine. C'est donc par la représentation de l'homme susceptible de les éprouver et de les concevoir que le peintre nous les suggérera. Mais encore, quel homme devra-t-il peindre? Suffira-t-il de la représentation d'un être qui n'existerait qu'illusoirement pour servir simplement de corporalité à des réalités immatérielles? Un tel être dont nous pourrions nous dire que son image s'évanouirait si nous soufflions dessus, ne serait pas un homme et ne nous suggérerait que le sentiment de son inanité et du néant. Etant d'essence humaine, un sentiment, une pensée n'existeraient pas si l'homme dont ils sont le produit n'existait pas véritablement avant eux. D'où la nécessité pour les suggérer de représenter un être vivant. On comprend maintenant, — du moins nous l'espérons, — pourquoi nous avons insisté plus haut sur ce point. Que la vie du personnage ne soit pas sacrifiée au sentiment ou à la pensée que l'artiste s'est proposé de rendre sensible sous ses traits. On a pu localiser scientifiquement la pensée dans le cerveau et le sentiment dans l'âme, laquelle d'ailleurs n'a pas encore été située anatomiquement. Mais cette pensée et ce sentiment, quel que soit leur lieu d'origine, par le fait qu'ils sont le pro-

duit de l'homme, n'appartiennent en propre ni à son cerveau, ni à son cœur ; ils participent intimement de sa vie, sont partie intégrante de son organisme tout entier duquel, avant de s'extérioriser en actes ou en paroles, ils ont reçu l'empreinte qui les personnalise. Pour arriver à nous les suggérer, il importe donc que l'œuvre représente exactement l'homme qui les engendra tel qu'il les engendra. Que la peinture soit de la chair frémissante de vie, qu'elle nous donne la sensation que cet être créé par le talent de l'artiste vit par lui-même et pour lui-même.

Gustave Moreau y a-t-il réussi ? A l'égal des plus grands maîtres.

Ainsi donc, après avoir raisonné un peu longuement, ce dont nous nous excusons, et à rebours des principes desquels procède l'étude critique d'Ary Renan, nous arrivons à faire nôtre sa conclusion qui est de tenir Gustave Moreau pour un peintre remarquable et certaines de ses œuvres parmi les plus belles de l'Art contemporain. N'est-ce pas là une preuve que c'est l'œuvre seule qui compte et que, lorsqu'elle est belle, sa beauté est une raison suffisante qui nous dispense d'en proposer d'autres pour expliquer notre admiration. Notre réfutation des principes formulés par Ary Renan ne tendait pas à démontrer autre chose.

Nous nous devons d'ajouter quelques mots en manière d'appendice avant d'aborder le second objet de cette étude. On pourrait douter de la sincérité des éloges que nous avons décernés au livre d'Ary Renan après la condamnation dont nous avons frappé l'esprit systématique qui le caractérise en maints endroits. S'il a accordé aux principes directeurs dont nous avons parlé, à celui de la belle Inertie du moins, une importance qu'il nous paraît erroné de lui reconnaître, il le fit par excès de précaution, pour que nous ne nous méprenions pas sur les intentions véritables d'un artiste qu'il connaissait mieux que nous.

Beaucoup de peintres bornent leur prétention, en peignant une figure humaine, à créer un être qui soit

fait de chair et qui donne la sensation de la vie. C'est déjà prétendre à beaucoup. Mais il y a à côté d'eux d'autres artistes qui tâchent à quelque chose de plus et qui tentent de faire de leur personnage l'expression d'un caractère, l'être d'une pensée ou encore la personnification d'un symbole. C'était le cas de Gustave Moreau. Ary Renan a voulu que nous le sachions. Voilà pourquoi il nous recommande de ne pas nous arrêter à ce que font les personnages de Moreau, à leur mouvement. Avec une exagération dont il est bien excusable, afin que nous nous inquiétions de la pensée qui fleurit leur cerveau, il nous fait cette recommandation en ces termes : « Ces personnages ne font rien ; ils sont innoccupés, ils pensent » ; et ailleurs : « Moreau ne peignit pas l'homme, il peignit la pensée et l'imagination humaines. » Pareille recommandation, même allégée de toute exagération, n'est au demeurant rien de moins que superflue. Nous l'avons dit à propos d'*Hercule et l'hydre de Lerne* et à propos d'*Hélène sur les murs de Troie*. Il suffit de regarder une œuvre de Moreau pour en comprendre toute la signification et pour surprendre jusqu'aux plus délicates notions qu'il entendait qu'elle nous suggérât. Point n'est besoin pour un public averti, c'est-à-dire instruit des légendes et des mythes chers au peintre, de se demander à quelles injonctions obéissait l'artiste qui composa ces figures humaines. L'œuvre parle d'elle-même et nous dit éloquemment tout ce que Moreau voulait qu'elle nous dît.

Lorsque Ary Renan écrit qu'il peignit la pensée et l'imagination humaines, il faut entendre par là que Moreau eut le dessein de peindre des hommes de telle manière et de les situer dans une ambiance telle qu'il devienne évident à nos yeux qu'ils sont tourmentés par les problèmes dans lesquels se débat leur pensée ou illuminés par les séductions de leur rêve. Comment y réussit-il ? Par l'expression de leur physionomie et par le geste de leurs attitudes. Car, que Ary Renan le voulût ou non, en dehors du geste et de l'expression, quel que soit le « prestige de la décoration environnante », il ne serait pas possible de sug-

gérer à nos yeux la réalité immatérielle d'une pensée ou d'un sentiment. Moreau avait d'ailleurs un souci trop grand de l'exactitude pour ne pas confier le soin de rendre sensible une pensée ou un sentiment, à la représentation de leurs manifestations telles qu'elles affectent l'homme dans la réalité. Nous avons un témoignage de ce souci de l'exactitude à propos de la chaste *Galatée* reposant sur un nid d'herbes et de mousses sous-marines. Avant de composer cette flore et cette faune sous-marines toutes bruissantes de couleur, qu'on nous permette cette expression, qui environne Galatée, Moreau fit de longues stations au Muséum et s'enquit de tous les résultats qu'avaient apportés les premières explorations océanographiques. Alors que pour la composition du décor d'un tableau il préférait la vérité scientifique à la fantaisie cauchemaresque d'un Breughel, lorsqu'il s'agissait de *peindre* la pensée et l'imagination, pouvait-il faire autrement que d'interroger les hommes qui en subissent directement l'influence et de retenir de cet examen, pour les fixer sur sa toile, les façons dont cette influence se manifeste, c'est-à-dire par les modifications de l'expression et du geste ! Aussi bien, quelles qu'aient pu être les répugnances que Ary Renan prêtait à l'artiste pour tout ce qui est mouvement ou agitation, les visages de ses personnages ont une expression que nous devinons susceptible de se modifier. Quant à leurs attitudes, elles sont autant de gestes. En tant que gestes, chacune n'est et ne saurait être autre chose qu'un moment d'une action qui se poursuit et qui partant modifiera ce geste auquel nous n'accorderions aucune signification si nous ne l'envisagions pas dans sa relation avec ceux qui l'ont précédé et ceux qui suivront. Ainsi, par la vie qui les anime, par l'expression de leurs physionomies, par le geste de leurs attitudes, les personnages de Moreau correspondent à du mouvement et constituent une humanité vivante, pensante et agissante qui nous émeut et qui nous intéresse parce que ses pensées, ses sentiments et ses actes ne sont, comme les nôtres, que le mécanisme d'un perpétuel devenir.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps au prin-

cipe de la Richesse nécessaire. Sans lui, l'art du peintre n'existerait pas, puisqu'il n'exprime pas autre chose que le souci de la belle couleur. Sa nécessité est à ce point fondamentale, que la plupart des peintres n'ont jamais songé qu'il pût être utile de le formuler et de le rappeler. Ary Renan a pensé, avec raison, qu'il n'était pas superflu d'en parler à propos de Gustave Moreau. « Un nom qui convie à penser, » une forme ou, comme il disait, une *arabesque* dont » la placidité soit aussi éloignée que possible des » accents de la vie tangible, ce n'est pas assez : il faut » un attrait sensuel. Gustave Moreau voulait que » l'art du peintre fût luxueux à rendre jaloux les » autres arts ; il pensait qu'un tableau doit être » rehaussé de tous les ornements auxquels on peut » rattacher une signification, paré de toutes les » beautés qui tombent sous le sens de la vue ». Pensant ainsi et peignant de la sorte, Moreau vengeait le coloriste de tempérament qu'il était avant tout, des tâches qu'infligeait à son talent, un esprit trop enclin à raisonner *in abstracto*. Il lui arriva de s'abandonner jusqu'à la frénésie à cette passion de la belle couleur et de peindre, après les avoir conçues dans une sorte d'ivresse magique, — l'expression est d'Ary Renan lui-même, — des œuvres dans lesquelles le « principe de la Richesse prend définitivement le » dessus au détriment de la ligne, où le décor devient » exubérant, où la facture se dilue dans l'irradiation » du coloris ».

Il n'est pas besoin, d'ailleurs, de mettre à part certaines toiles où les tons ont des étincellementts de pierreries pour se rendre compte que Gustave Moreau était avant tout un coloriste. Coloriste, c'est-à-dire peintre, il l'était jusque dans ses aquarelles, et nous nous sommes arrêtés devant de toutes petites toiles qui ne compteraient pas dans l'œuvre d'un autre artiste, mais qui, parce qu'elles sont de Moreau, révèlent une harmonie de tons si parfaite dans l'atmosphère qui les enveloppe, qu'elles constituent des pages dont la belle couleur les rend dignes d'être comparées à ses meilleures œuvres.

II

Nous nous sommes proposé d'interroger quelques personnages chers à Gustave Moreau et de rechercher à quelles préoccupations morales de l'artiste ils correspondent, de quels sentiments dominants ils sont l'expression, afin d'arriver, par eux, à pénétrer la psychologie du peintre en même temps que sa pensée et à dégager quelle pouvait être sa conception philosophique et morale de l'humanité qu'il peignit.

Il importe de choisir dans l'œuvre considérable de Gustave Moreau, ceux de ses personnages qui nous paraissent être les plus fidèles interprètes de la pensée et du sentiment de l'artiste. Le point de vue auquel nous devons nous placer, est diamétralement opposé à celui duquel nous avons envisagé ces personnages dans leur réalité esthétique, au cours de la première partie de cette étude. Ses œuvres existant ainsi que nous les voyons, il ne nous est pas permis de leur prêter tels sentiments qui nous seraient personnels, pour en inférer que Gustave Moreau aurait eu tort de vouloir leur faire exprimer autre chose. A propos de ce qu'elle exprime et de ce qui s'en dégage, il n'est pas permis de chercher à surprendre une œuvre en contradiction avec la pensée et le sentiment de son auteur, ainsi qu'on peut le faire lorsqu'il ne s'agit que d'envisager ce qu'elle représente par rapport à ce que l'artiste aurait désiré qu'elle ne représentât point.

Cette distinction étant faite et, grâce à elle, nos critiques précédentes se trouvant délimitées dans leur stricte signification, arrêtons notre choix sur les figures d'Hélène et de Salomé, à raison de leur fréquence dans l'œuvre de Gustave Moreau. Si, en effet, après les avoir peintes souvent, l'artiste n'hésita pas à les repeindre encore, c'est bien que la personnalité d'une Hélène et d'une Salomé telles qu'il les comprenait, s'offrait à son esprit comme pouvant incorporer mieux que toute autre figure humaine la conception et le sentiment qu'il avait de notre humanité.

Nous avons analysé plus haut une interprétation

par Moreau d'Hélène sur les murs de Troie. Ce que nous avons discerné de la signification de ce tableau est bien ce que le peintre voulait qu'il nous enseignât. Y a-t-il lieu de s'étonner, d'ailleurs, que le talent d'un tel artiste réussisse à faire dire par ses œuvres exactement ce qu'il se proposait d'exprimer!... Nous savons au demeurant, par ce que nous en dit Ary Renan, de quel principe et de quelle énergie la beauté d'Hélène était la personnification. « Sa beauté est la plus ancienne incarnation du mal dans la poésie des races aryennes. » Voyons, avant de nous arrêter à cette définition, quelle était, toujours dans la pensée du peintre, le symbole auquel une Salomé prêtait le prestige de sa beauté troublante. Ayant vécu de longues années « sous l'obsession de ce nom » de femme, hanté par la vision d'un geste impi- » toyable, par l'horreur de ce sang de juste versé » pour la grâce d'un être fatal et beau », ce que Moreau demandera à l'amer récit de l'Evangile, c'est « encore un monstre à peindre, un monstre femelle » encore ». Et ainsi la « syrienne Salomé devient, par » le désir qu'elle a conçu ou par la vengeance qu'elle » sert, l'incarnation d'une harmonieuse et navrante » énergie du Mal ».

D'où il suit que, vues avec les yeux de notre entendement, Hélène et Salomé étant, l'une et l'autre, l'incarnation d'une même énergie du Mal, leurs personnalités se confondent dans une seule et même figure de beauté, qui n'est ni grecque, ni syrienne, mais simplement et, selon Moreau, perversement féminine. Mais si elles sont femmes par leur grâce et par leur charme, si elles sont femmes par l'énigmatique attirance de leur beauté, si elles sont femmes pour faire lever d'un seul regard de leurs yeux pervers tous les ferments de haine et de meurtre dans le cœur des hommes enfiévrés du désir de les posséder. si elles sont femmes, en un mot, par la radieuse perfection de leur apparence humaine, elles ne sont, en réalité, que la personnification sous d'autres traits de l'ananké des Grecs. Car, pour avoir été divinisée par ceux-ci, la Fatalité n'est pas pour cela une notion inséparable de la mythologie païenne. Elle survécut

au culte des dieux du paganisme. Elle n'est d'aucune époque ; elle est éternelle, parce que loin de n'être qu'une notion, elle est une force et qu'une force ne périt jamais. Elle continue de peser sur l'humanité et de prédéterminer nos existences. Etant la Force contre laquelle nous ne pouvons rien, contre laquelle se brisent les résistances et les impulsions de la petite force que représente une volonté humaine, elle devient à nos yeux le Mal qui nous empêche d'agir, qui nous atteint où que nous nous retranchions et qui finit toujours par avoir raison de nous parce qu'il est la Fatalité. Impitoyable et universelle, ainsi nous apparaît la Fatalité telle que la concevait Gustave Moreau et pour l'incarnation de laquelle il choisit, afin d'en accuser le caractère absolu, des êtres de grâce et de beauté qui engendrèrent la guerre et le meurtre, Hélène et Salomé.

Ce fatalisme est à l'origine de la plupart des œuvres du peintre, et il n'est aucune de ses conceptions, pensons-nous, aucun de ses rêves qui n'en soit imprégné dans son essence ou dans son expression. En voici un exemple pris entre vingt autres. S'agit-il de représenter la *Chimère* et de suggérer par ce moyen l'abandon d'un être humain aux rêves irradiés de son esprit? On se le représenterait volontiers emporté par quelque animal ailé vers les régions sereines d'un azur plus pur encore que celui des ciels de Sicile. Moreau réalise cette idée sous les traits d'une jeune vierge nouant ses bras au cou d'un animal fabuleux, la Chimère, à la fois Pégase et Centaure. Des ailes s'écartent frissonnantes de la croupe de la chimère, mais elles ne les emporteront pas, elle et son précieux fardeau, dans un vol conquérant. Nous la voyons s'élancer d'un bond, du rocher auquel touchent encore ses sabots postérieurs, dans un gouffre sans fond au-dessus duquel plane le vol sinistre d'un oiseau de proie. Et cela, parce que nos rêves, pas plus que notre volonté, ne peuvent changer notre destinée qui est de rouler dans l'abîme où nous précipite la Fatalité.

Une conception fataliste de l'humanité, voilà pour la pensée philosophique de Moreau. Quel était, dans

l'ordre moral, le sentiment correspondant de cette conception, la manière psychique, si l'on peut dire, dont l'artiste, à son point de vue personnel, s'accommodait de ce fatalisme? En un mot, comment l'acceptait-il? Avec dédain. Faire du dédain la règle morale de sa vie, voilà qui peut surprendre. Pour un esprit fataliste, il n'y a cependant là rien que de très naturel et de logique. C'est une façon de ne pas sentir et de ne pas éprouver qui n'est pas dépourvue de grandeur. C'est, plus exactement, une façon de sentir sans se laisser éprouver. Le dédain de Moreau doit s'entendre de la manière dont les stoïciens se comportaient vis-à vis de la vie. Pour les esprits convaincus de fatalisme, il y a différentes manières de s'en accommoder. Les uns, encore qu'il soit permis de se demander ce qui a pu les y rallier, ne s'en accommodent point ou que très difficilement. Ils ont des velléités incessantes de se cabrer, de s'insurger contre ce que l'on est convenu d'appeler les coups du Destin. Leur résistance est aussi ridicule qu'inefficace. Les autres, plus sages en cela que les premiers, se sont persuadés de l'inutilité de s'insurger et se résignent. Mais il y a lieu de distinguer entre la résignation de la généralité des esprits fatalistes et celle d'un Gustave Moreau. La plupart se résignent à ce qui devant être ne peut pas être empêché, tête baissée, toute énergie abdiquée, et ceux-là sont des tristes, qui regardent la vie avec des yeux de victimes. Il y a une façon cependant d'accepter ce qui doit arriver comme ce qui arrive, sans pour cela s'humilier. Les stoïciens l'enseignaient et la pratiquaient. Moreau fit comme eux. Il dédaigna cette fatalité qu'il reconnaissait inéluctable, dont il attendait les pires choses, mais à laquelle il ne fit jamais de la sorte le sacrifice de sa fierté. Tout en la dédaignant, il sentait intensément ses acharnements et ses répits qui se traduisent dans la vie des hommes par de la douleur et par de la joie. Il les sentait parce que sans cela il n'eût pas été capable de nous les exprimer par le caractère et par la psychologie des personnages qu'il peignit. Mais parce qu'il la dédaignait, il ne se laissa jamais émouvoir par ses

atteintes. Il ne se réjouit pas de ce qui est joie et gaîté, parce qu'il sait qu'il appartient à la Fatalité de les commuer dans le même moment en douleur et en tristesse. Celles-ci ne l'émeuvent pas plus qu'il ne se réjouissait de celles-là. Il entend y demeurer indifférent. Son dédain l'a rendu clairvoyant. Il a discerné que la joie et la douleur, le bien et le mal ne sont, quoique antinomiques, que les aspects d'une même chose, cette Fatalité dont ne sont pas effrayés ceux-là seuls qui, comme lui, la subissent impassibles et dédaigneux. Ce fut une des préoccupations constantes de l'artiste de rendre sensible dans ses œuvres ce double aspect de toutes choses, côté joie, côté tristesse, qui fait que, lorsque nous nous en sommes rendus compte, aucun spectacle, aucun événement ne nous ravissent ou ne nous émeuvent d'une manière absolue, parce qu'il n'y a jamais matière exclusivement à de la joie ou à de la douleur. Nous n'en fournirons d'autre preuve que son *Oreste*. Dans la trilogie du grand Eschyle, Oreste, meurtrier de sa mère, devenait la proie sur laquelle allaient se ruer les Erinnyes, Tisiphone, Alecto et Mégère, les terribles Furies chargées de punir les crimes des humains. Mais à la voix de Pallas, pour la joie du public athénien, la Raison triomphe de leurs colères, c'est la Fatalité qui est rendue responsable du parricide d'Oreste, et les Erinnyes se transfigurent en Euménides bienfaisantes et protectrices. Moreau aurait pu représenter cette transfiguration en deux œuvres complémentaires l'une de l'autre. Mais c'était moins le fait de cette transfiguration que le dédoublement partout et toujours possible de chacune de ces Furies qu'il voulait représenter. Aussi les a-t-il peintes sur une seule toile, groupées derrière Oreste dans une trinité complexe dont deux Furies sont encore Erinnyes, tandis que la troisième est déjà Euménide.

Nous n'avons pas hésité à caractériser la personnalité morale de Gustave Moreau par le dédain, un dédain noble et fier à l'égal d'une vertu stoïcienne, parce qu'il nous explique et nous fait comprendre le pourquoi de son esthétique. Nous venons de le mon-

trer à propos de son *Oreste*, c'est son dédain de la joie qui n'est que de la joie, de la tristesse qui n'est que de la tristesse, du bien sans le mal, de l'amour sans la haine, qui le détermine à ne jamais peindre l'un sans l'autre, à nous suggérer au contraire le dédoublement toujours possible en bien et en mal, en amour et en haine, en joie et en tristesse, de l'âme de la plupart de ses personnages. Voilà pourquoi il imagine, lorsqu'il veut exprimer l'énergie du Mal, d'incorporer celui-ci dans la beauté souriante d'Hélène ou de Salomé.

Son dédain de la pensée des hommes qui se trompent encore lorsqu'ils croient avoir réfuté l'erreur, l'engage à mettre en doute ce que l'on reconnaît généralement pour être la Vérité. On s'explique de la sorte pourquoi il n'accepta pas comme définitive et seule vraie la manière de peindre des artistes contemporains de sa jeunesse. Réjouissons-nous de cette répudiation. En effet, aurait-il réalisé l'œuvre que nous admirons, si, au lieu de la dédaigner, il avait asservi à la « morne platitude où l'art académique de commande avait réduit l'allégorie », les suggestions de son cerveau en même temps que sa « technique de haut aloi et son impeccable métier! »

Par le dédain de son fatalisme s'explique également la représentation de la mort dans cette œuvre admirable entre toutes, *Le Jeune Homme et la Mort*. Ce n'est pas nous qui assignons un terme à notre vie. C'est à la Fatalité qu'il appartient de nous faire entrer un jour dans la Mort. Pourquoi dès lors nous épouvanter du lendemain de notre vie consciente, alors que celle-ci, en tant que consciente, aurait pu cesser plus tard ou plus tôt, sans que nous y pussions rien! Il n'y a pas de raison pour que la fatalité de notre mort soit incarnée autrement que la fatalité de notre vie. La Mort sera donc représentée par Moreau sous les traits d'une adorable jeune fille, aussi belle sinon davantage qu'Hélène ou Salomé.

Que sont-elles, sinon les œuvres de son dédain, ces statuettes, dont nous parle Ary Renan à propos des esquisses de Salomé et qu'il appelle les « précieuses statuettes de l'indifférence, de la suprême et

impitoyable froideur qui sont familières à Moreau ».

Qu'est-ce enfin, du point de vue moral, ce principe de la belle Inertie, sinon un défi jeté par l'impassibilité de son dédain aux affolements de joie ou de douleur auxquels atteint le déchaînement des passions humaines? Nous nous sommes expliqué sur la valeur esthétique de ce principe. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître qu'il était logique que l'homme d'une telle froideur indifférente en arrivât à concevoir une humanité idéale, réalisant physiquement par l'absence de tout geste et de toute expression, cette impassibilité morale dans laquelle se complaisait son dédain.

*
* *

Il nous reste à expliquer ce qui justifie aujourd'hui le succès des œuvres de Gustave Moreau et ce qui est le plus caractéristique dans ce succès, de l'admiration que le public témoigne à sa peinture ou de l'intérêt qu'il porte à ses personnages. C'est la matière d'un nouveau chapitre que nous n'écrirons pas ici parce qu'il forcerait les limites que nous avons assignées à notre étude. Nous nous contenterons de l'esquisser, de n'en tracer que le canevas.

Que la peinture de Gustave Moreau soit admirée de nos jours, il n'y a pas lieu de s'en étonner si l'on tient compte de l'éclectisme dont témoigne le goût d'une fraction relativement nombreuse du public qui prend autant d'intérêt que de plaisir à visiter une exposition de tableaux. Que sommes-nous, sinon éclectiques et affranchis de tout partis-pris, lorsque nous apprécions également à un même Salon les œuvres de Besnard, de La Touche, de Blanche ou de Simon? Pour ce qui est de celles de Moreau, la couleur en est si belle, le choix des tons en est si délicat et leur relation si exacte, qu'il faudrait, si cela était possible, ne pas aimer la peinture pour leur refuser notre admiration.

Quant à dire pourquoi nous nous intéressons à leur psychologie et à l'idée philosophique ou morale qu'ils personnifient, il nous paraît qu'on peut l'expliquer en se rappelant que Moreau fut notre contemporain. C'est là une circonstance dont il est permis

de s'emparer pour en conclure que son fatalisme n'était après tout que le résultat dans son cerveau de l'influence exercée sur lui comme sur nous tous par l'esprit philosophique de notre siècle.

Il est bien certain qu'un artiste de la Renaissance n'aurait pas conçu, philosophiquement parlant, une Hélène ou une Salomé à l'image de celles de Moreau, en un temps où l'état général des esprits était la joie. Un Fra Filippo Lippi fût-il demeuré le commensal des Médicis si sa peinture avait été triste et son imagination morbide au milieu d'une civilisation qui donnait le plaisir pour but à la vie humaine? Or, la joie n'était pas l'état général des esprits au siècle de Gustave Moreau. Il suffit pour s'en convaincre, à supposer qu'on puisse le mettre en doute, de consulter la bibliographie philosophique de ces dernières années. On est effrayé du nombre d'ouvrages qui traitent de la tristesse contemporaine. Les causes de cette tristesse, le mécontentement et les espérances de la démocratie dont parlait Taine, nous entraîneraient trop loin. Contentons-nous de la constater et revenons-en au fatalisme de Gustave Moreau. Nous l'avons envisagé, on s'en souvient, au double point de vue philosophique et moral. De l'un comme de l'autre de ces points de vue, il est aisé d'établir que son fatalisme procède de la pensée philosophique contemporaine et de l'état des esprits à notre époque. Le propre de la philosophie contemporaine est d'être déterministe. Ne vous apparaît-il pas que le fatalisme d'un Gustave Moreau n'est rien autre chose que le fait de son adhésion convaincue au déterminisme? Quant au pessimisme qui est l'état des esprits à notre époque, quel artiste jamais en subit davantage l'influence que celui qui se plut à incarner, sous les traits de la femme la plus belle, une harmonieuse et navrante énergie du Mal?... De ce que ses personnages sont le produit d'un esprit déterministe et d'une âme fortement teintée de pessimisme, il est permis de conclure que c'est pour cela que nous nous y intéressons. Nous leur découvrons des qualités, si ce ne sont pas des défauts, que nous comprenons d'autant mieux que nous les portons en nous.

ROBERT CATTEAU.

Camille Lemonnier :

L'Hallali.

(Un vol. in-18 à fr. 3.50. Paris, Michaud, éd.)

Dans la production, si nombreuse soit-elle, d'un écrivain, il est toujours un livre vers lequel va immédiatement le souvenir lorsqu'est prononcé le nom de son auteur. Ce livre, parmi tous ceux qui le précédèrent ou le suivirent, n'est pas toujours le plus remarquable ; cependant c'est lui qui caractérise aux yeux du public le génie de l'artiste qui le créa. Pour ne point sortir de chez nous, n'est-il pas incontestable que Maurice Maeterlinck est, pour beaucoup, avant et malgré tout, l'auteur de *La Princesse Maleine*, qu'Edmond Picard est le penseur profond de *La Forge Roussel*, que Camille Lemonnier est le romancier vigoureux et pittoresque d'*Un Mâle?*

Les renommées sont faites d'un faisceau de rayons, mais parmi ceux-ci il en est toujours un dont l'éclat fascine plus que celui de tous les voisins. Il est fatal et, ma foi aussi, il est heureux, que souvent Camille Lemonnier doive revenir à l'inspiration qui lui dicta le récit ardent et savoureux des aventures du farouche Cachaprès. Certes de son cerveau étonnamment vaste et fertile, de sa plume aisée et si riche sortiront des œuvres tributaires d'un tout autre génie que celui du réalisme coloré et de la rusticité sauvage du *Mâle* ; mais, comme dans l'actuel *Hallali*, nous assisterons parfois à un retour préféré vers l'unique culte du lyrisme, de l'imagination, de la peinture évocatrice et truculente. Et ce Lemonnier-là sera toujours sans rival...

L'*Hallali* résume et commente à la fois plusieurs des romans précédents de son auteur. Il rappelle à la fois *Un Mâle* ou *Le Mort* pour l'impressionnante somptuosité ou la rudesse tragique des paysages, la *Fin des bourgeois* pour la portée sociale de l'aventure romanesque, *L'Amant passionné* ou le *Droit au bonheur* ou telle œuvre sanctifiant le prestige de l'Amour pour la part faite occasionnellement à la toute-puissante suggestion de la tendresse ou de la volupté.

Dans un antique manoir qui fut l'asile opulent de la splendeur de la noble lignée seigneuriale des Quevauquant, le vieux baron Gaspar achève une existence d'orgueil, de faste, de vices, dans la solitude, la misère et la haine. Il a un fils, Jean-Norbert, né d'un accouplement de hasard avec une fille de rustres. Jean-Norbert s'est marié; il a des enfants à son tour et toute cette famille bâtarde habite le château en décrépitude, y mène une vie d'avare et exténuant labeur. Les champs, les étables, le fumier, les récoltes : voilà le domaine et les soucis rustiques de Jean-Norbert. Les grands bois majestueux, les salles vastes où paradent encore en leurs cadres dédorés des aïeux arrogants, le gibier, les chevauchées, les sonneries solennelles du cor, les beuveries insouciantes gaspillant les bribes dernières des revenus, — voilà les seules préoccupations du baron Gaspar. Il couve à la fois de la honte et de la grandeur dans ces deux âmes : celle du père aussi bien que celle du fils ; et comme elles sont absolument antithétiques, l'une souffre des rares joies de l'autre. Lorsque le vieux se livre à quelque folie, à quelque orgie engloutissant en un soir d'extravagances tout un trimestre de sa rente, le rapace et laborieux manant ronge sa rage et crie son dégoût avec une farouche amertume.

L'aventure finit, bien entendu, en tragédie. Le vieux Gaspar de Quevauquant meurt, frappé d'une balle anonyme. Et malgré qu'il y ait, parmi les personnages nombreux, qui gravitent autour des deux principaux, plusieurs femmes, nulle idylle n'apporte un peu de charme et de parfum délicat dans ces farouches épisodes. Car la passion de Lechat, un valet enrichi des dépouilles des Quevauquant, pour la petite-fille du baron ne se réclame que d'une avide sensualité, de même que Pierre et Jaja, c'est Daphnis et Chloé curieux et non Roméo et Juliette attendris. Cam. Lemonnier ne s'est pas borné cependant à esquisser légèrement les figures de second plan. Elles prennent au contraire un relief souvent très accentué et occupent une place essentielle dans cette fresque mouvementée et grandiose.

Cela était nécessaire parce que l'auteur a voulu, non point narrer une aventure dramatique plus ou moins passionnante et neuve, mais nous faire le saisissant tableau de la déchéance d'une race. Il nous en montre un des représentants attardés, hautain et taré du reste, transmettant à sa descendance sa noblesse et son orgueil dont hérite Sybille, l'impressionnante fille de Jean-Norbert, en qui survit l'altière hauteur dédaigneuse des ancêtres; — transmettant ses vices, ses instincts sournois dont

hérite Jaja, l'autre fille, une enfant qui s'égare, au fond des bois, pour y polissonner avec les gamins du voisinage, — transmettant sa débilité maladive dont hérite Michel, l'enfant affaibli, souffrant, inquiet.

Camille Lemonnier a écrit une œuvre de pensée, de morale et de pittoresque à la fois. L'une est grave, l'autre est haute, et, la pittoresque, enfin, est du solide et rare aloi dont se réclament les pages les plus fortes du Maître toujours émouvant et toujours fastueux. L'*Hallali*, moins vécu que ne l'était *Un Mâle*, moins authentique, mais d'une plus large envergure pour cela même que nulle contrainte de réalité précise ne vint brider l'imagination de l'auteur, apparaît tel un vaste poème d'un romantisme un peu grandiloquent parfois, mais d'une grandeur et d'une beauté souvent irrésistibles.

PAUL ANDRÉ.

Gérard Jacobs.

Galerie Royale, rue Royale, 198, Bruxelles.

Encore une salle sombre par ces jours approchant du solstice d'hiver où le soleil se lève à sept heures et demie et se couche à trois heures et demie. Quel paresseux !

Donc, rien que huit heures de lumière sur vingt-quatre. Et encore, quelle lumière une heure après la descente de son lit céleste et une heure avant qu'il le réintègre !

C'est l'époque des expositions de peinture. Ah ! qu'elle est admirablement choisie ! Ce doit être à peu près la clarté de la planète Saturne, ou de Neptune, aux confins de notre système solaire.

A cette Galerie Royale, un intelligent « Manager » avait jugé séant de tempérer encore cette lumière clignotante en tendant de grands draps de lit au-dessous des lanterneaux.

Quelle joie pour les yeux! C'était lunaire.

Aussi ai-je demandé qu'on tourne les robinets de l'électricité.

On a tourné et j'ai pu voir.

Il y avait quarante-neuf toiles.

Des paysages, naturellement. On n'y échappe pas. Des paysages ruraux, urbains, fluviaux, maritimes Pourtant dans l'un d'eux, un être humain, un peintre en prairie, guettant le gibier pictural à « schnapser» pour le placarder sur une toile. Dans un autre, un pêcheur à l'*Ableret?* Je ne sais ce que c'est : le poisson, le filet, ou le territoire.

Brouillards, temps orageux, vieilles barques, villages, briques, soleils, arbres, rochers, ruelles, docks, mouettes, bourrasques, bancs de sable, remorqueurs, briquetteries, choux-rouges, dunes, fumier. marais,... toute la lyre témoignant de l'application, des recherches attentives de l'artiste, de son désir de capter la fugitive Nature.

Une grande œuvre décorative, *Nuages et Fleuve*, non sans charme. De même, en petites dimensions, *Bourrasque sur l'Escaut*, — *Impressions*, — *Brumes blanches*, fort convenables. J'ajoute un bon paysage : *Maisonnettes sur le sable*.

Je n'ai pas été désagréablement surpris. Mais rien non plus qui m'ait fait frissonner le péritoine.

Le Salonnet du Meuble,

même rue Royale, mais au 134, Salle Boute.

Je passe devant, revenant de l'autre, j'entre.

Une suffocante bouffée de gaz dans cette serre où abondent les sempiternels palmiers et leur vert sans nuances. Le catalogue dénomme ce lieu enchanteur qui reporte *illico* ma cervicalité à des souvenirs congolais : L'Habitation fleurie.

Soit! Illusionnons-nous.

Le mince petit livret, coquettement imprimé et illustré, ajoute : cette Exposition n'est composée que d'œuvres inédites et de reconstitution « d'anciens peu connus. »

De quels anciens? Ceux de Plutarque?

Bronzes, meubles, marbres, miniatures, pastels, tableaux, gravures, estampes, maroquineries, fleurs. Encore une fois toute la lyre.

Et les Exposants? Voici pour les Artistes :

M. Charles Samuel, statuaire (ubiquitaire celui-ci, on le trouve et retrouve partout). — Mlle Van de Wiele, peintre (est-ce une ménechme de l'écrivain?). — Mlle Emita, peintre (pourquoi pas peintresse?) — M. Privat Livemont, décorateur. — Mlle Chaux, de Paris, miniaturiste et pastelliste. — M. Léonce Evrard, marbres. — M. Hoosemans, F., joailleries. — M. Sormani (Paris), bronzes d'art. — Beau (Paris), bronzes d'art.

Les quatre derniers s'adonnent à ce qu'on qualifie assez amphibologiquement (est-il long cet adverbe, sept syllabes!) : Les Arts appliqués.

Mais il y a aussi un « Meubliste » d'importance : M. Ed. De Grauw, téléphone no 2684.

C'est lui qui a fait la cueillette des objets innombrables là accumulés en un savant désordre et un confondant assemblage de Salon Louis XVI, de Salon Louis XV et Régence, de Salon Louis XIV (je vais à rebours dans ce dénombrement de louis, comme le catalogue), de Salon Empire, de Salon Mauresque (oui, oui, salon mauresque), enfin, heureusement, de Salon Moderne.—Et nous passons à la Salle à manger, « genre Renaissance », à la Salle à manger « genre Louis XVI », à la Salle à manger « genre Moderne ».—Ce n'est pas tout; voici le Bureau moderne, voici le Bureau ancien, voici la Véranda moderne. — Nous pénétrons ensuite dans la Chambre à coucher Louis XVI, dans la Chambre à coucher Louis XV (que de louis, quel ruissellement de louis!), dans la Chambre à coucher Moderne, dans la Chambre à coucher Empire, et, enfin, dans le Cabinet de Toilette, sans désignation d'époque grâce à Dieu et à ses Saints. — Enfin, enfin, deux pages de Divers tous autant coquets : un Hall Renaissance, un Hall Moderne, un Salon François Ier

Cette ahurissante énumération d'appartements tient, saperlipopette, dans une seule salle d'une quinzaine de mètres de largeur et autant en longueur, fâcheusement basse de plafond pour un tel encombrement qu'ombragent « et ornent » les verdures tropicales déjà vingt fois signalées et conspuées.

Ont été dépouillés pour la formation de ce bazar omnipole, non sans curiosité, les citoyens dont voici la nomenclature redoutable :

MM. Vin Franchomme, — Samuel. — Franck. — Urban. — Warnant. — Washer. — Charlet. — Van Hoegarden. — Rolin. — Beekman. — Masui. — Lazare. — Pinkas. — Bouwens. — Privat Livemont — Bara, *avocat*. — Altenloh. —

Charlet. — Bivort. — Lion. — Desmaret, *avocat*. — Richald. — Mayer, *avocat*. — Ermann, *avocat* (y en a-t-il! y en a-t-il?). — Goldschmidt. — Washer, industriel. — Poelaert, notaire. — Gheude, *avocat*. — Kesteloot. — Angenot. — Brunard. — Pelsener. — Vanden Eekhout. — Max, *avocat*. — Didisheim, *avocat*. — Deridder. — Danly. — Lieutenant-général Marchal. — Faes. — Boite. — Harteng. —Verdussen. — Tournay, *avocat*. — Pétiau. — Sohier. — Van Strydonck. — Bardin. — Demot. — Ve J. De Burlet. — Duchesse d'Arcos, *avocat*... non, et cætera, et cætera, et cætera!! le souffle me manque!

Bon nombre de noms indiscutablement hébreux, c'est infaillible en la brocante, et réglé comme « la procession » des équinoxes et « la natation » des pôles.

Car brocante il y a, en ce dédale dont, en général, l'étiage ne va pas à la hauteur de la tour Saint-Michel.

En ma promenade dans les tours, détours, contours et alentours de ce magasin multitudinaire, je ne fus séduit (je suis difficile à séduire autant qu'à séduire moi-même) que par une potiche chinoise, bleu sur blanc, et par une commode Pompadour à gros ventre et belle garniture en bronze doré. J'ai des préférences perverses pour le Louis XV cet ennemi de la ligne droite et de ses glaciales géométries.

Le surplus a fait papilloter mes pauvres yeux qui ne me servent plus à rien si je ne les « embinocle » avec frénésie.

Alors, vous comprenez : mauvais juge, mauvais juge. Prenez tout ce que j'écris pour ce que ça vaut. Je n'y tiens guère.

Edgard Farasyn.

Vingt tableaux, grands et petits, au Cercle Artistique de Bruxelles, dans la nouvelle salle où tout est neuf et a la froideur du neuf, plancher, cloison, plafond, tentures. Le beau vernis adoucissant et harmonisateur du temps et de ses bienfaisantes poussières, flétrissures et fanures, ne s'est pas encore établi.

L'impression totale de ces œuvres, à l'entrée, est très favorable. A l'inspection détaillée, je l'ai sentie faiblir. De ci, de là, du cotonneux, du flou, du mou, et de la « Couleur », c'est-à-dire une apparence chromolithographique exprimée par ce mot d'atelier qui s'oppose aux finesses du « Coloris ».

Quelques-unes vraiment belles, surtout *Pêcheurs de Coquil-*

lages, — *Brouillard*. Aussi *Le Banc des vieux*, — *Grostemps*, — *Le Canot de sauvetage*.

Un artiste assurément, au dela d'un peintre. J'entends par là une âme dépassant le simple métier pour introduire « de l'émoi » dans ce qu'elle accomplit.

Edgard Farasyn traitait jadis des scènes abondamment humaines. Je me souviens d'un très notable *Marché aux poissons*, actuellement au musée d'Anvers, si je ne me trompe. On retrouve ici cette tendance, mais en quelques œuvres de dimensions minuscules. Est-ce parce que l'acheteur veut les tableautins d'appartement et que, quelque belles qu'elles soient, « les grandes machines » sont exposées aux laisser pour compte?

Exposition d'Œuvres d'Art, salle Verlaat, rue des Douze-Mois, à Anvers.

MMmes Anna Boch. — Alice Eckermans. — Hélène Gevers. — Hélène de Harven. — Louise de Hem. — Hölterhoff de Harven. — Georgette Meunier. — Adrienne Mols. — Yvonne Serruys.

En province, dans la Métropole (des méchants disent la Nécropole) des Arts.

Pourquoi y fus-je? Je ne fais pas la province. Je vous ai déjà dit que je n'ai pas le temps, que je suis toujours archi-occupé à ne rien faire ou à aider quelqu'un qui ne fait rien.

Voici. Quand une dame isolée (charmante, cela va sans dire), vous invite à n'importe quoi, il est déjà goujat de ne pas se rendre, avec empressement, à son appel. Mais quand il y en a neuf! le chiffre des Muses!

J'ai pris le train.

C'était dans la « fausse » salle Verlat, exiguë et peu élégante, « entrée à côté de la marchande de cigares », m'a renseigné un « signorke ». Pas mauvaise la lumière malgré la douce neige, mon amie, qui floconnait en anticipation sur Noël sa classique échéance en nos pays.

La vraie salle Verlaat, spacieuse, est en face. C'est maintenant un local de banque, attestant ainsi symboliquement la prééminence (au moins à Anvers), de la force sociale Argent sur la force sociale Art.

J'entre. On me signale. Des personnages chapeautés et juponnés m'entourent et me cicéronnent.

Je commence par vitupérer ardemment des paquets de palmiers infects (mon tic) qui déshonorent le salonnet très encombré de paletots humides, odeur de chiens mouillés, au moment où j'y pénètre. Mouillé moi-même, je contribue à cette touffeur suffocante.

On me promène aimablement, sans trop pécher aux compliments. Je vais, je viens, je cause, je regarde, j'interjectionne. Je me tais aussi; ce silence semble répandre de l'inquiétude.

L'ensemble me paraît satisfaisant étant donnée la compression dans laquelle on maintient encore nos compagnes d'humaine corvée, et valoir maintes expositions où le tyrannique masculin fonctionne en dominateur. Voilà du féminisme en action de propagande par le fait qui ne manque pas de vaillance.

Promptement on me met en face d'un achat perpétré par notre ministre d'Etat, Auguste Beernaert. Il a intelligemment, comme c'est son élémentaire devoir, choisi une adroite terre-cuite, *Misère*, de Mme Hölterhoff de Harven, un couple assis, se présentant bien de tous les côtés, face, dos, profil, ce qui n'est pas si commun. La même artiste expose en buste *Un tribun de 1848*, hirsute et à physionomie agitée par la fermentation de la pensée ou de l'alcool, comme c'est l'élémentaire devoir d'un tribun tribunant son tribunisme.

Mlle Anna Bach apparaît en coryphée de ce petit escadron d'artistes, avec son autorité de peintresse classée. J'aime *Ville Flamande* et surtout *Matinée en Zélande*. Ses huit toiles absorbent tout un panneau.

J'oubliais de dire qu'il y a soixante-dix-sept numéros, y compris cinq lots de cuirs repoussés de Mlle Georgette Meunier (ceintures, sacs, carnets, coffret, buvard), qui expose aussi les belles fleurs dont on lui reconnaît l'habile et savoureuse spécialité.

Mlle Hélène de Harven a, entre autres, un *Berger des Flandres*, très bien typé, dont la tête est traitée avec une minutie devenue rare aujourd'hui en peinture. J'observe que toutes ces dames ont, du reste, moins de propension que les hommes au terrible baclage qui nous envahit. Bien féminine cette tendance au fini.

Mlle Louise de Hem (médaille d'or à Paris pour sa *Poupée Japonaise* ici exposée) a deux pastels *Un Buste* et *Fillette des*

Champs que je préfère à ses huiles. Ils m'ont paru harmonieux, délicats, charmants.

Très jolie la jeune Anversoise « de bonne famile » portraiturée en pied par Mlle Hélène Gevers ; à souhaiter de rencontrer le modèle.

Je me suis encore arrêté devant *Dimanche matin* de Mlle Alice Eckermans, des rustiques cheminant vers la messe derrière une haie de lys blancs mystiques et triomphaux. Très appliqué.

Et enfin Mlle Yvonne Serruys qui a, paraît-il, « lâché la brosse pour l'ébauchoir », ainsi que le disent nos ambidextres en un cliché célèbre. Il y a, pourtant, *Un vieux jardin* d'elle fort séducteur. Qu'est-ce qui a pu l'induire à cette désertion. Il est vrai que ses modelages sont beaux. *Le Buste en marbre de Mlle M. de G.* (ne le vis-je pas à Paris au Salon d'Automne), un autre *Buste de Mlle P. H. L.*, et des figurines en bronze, notamment, souple et gracieux, *Le Passe-Main*, *L'Écouteuse* aussi, méritent, apparemment, l'admiration sympathique qu'ils ont éveillée en ma cérébralite blasée par cinquante années de visites aux Salons.

Et voilà! Ai-je été suffisamment aimable ? Ai-je accompli suffisamment mes devoirs de critique galant ?

Je l'espère.

J'en suis un peu courbaturé tout de même.

Il y a du réconfort à constater que les femmes vont de plus en plus à des travaux au delà des soins du ménage, « du harem », comme on dit en pays musulman, et veulent conquérir un rôle nouveau en exerçant une profession, un métier, un art qui les élève en intelligence et en indépendance. La fonction de femme mariée est évidemment utile, et même agréable comme le proclamait après sa nuit de noces une nouvelle épousée.

Mais quel assujettissement au sort du conjoint !

Pour être maîtresse de soi-même (ce qui est aussi avantageux que d'être maîtresse légitime ou non d'un monsieur) il faut savoir gagner sa vie et pour cela être une professionnelle de n'importe quelle fonction sociale : artiste, doctoresse, avocate, modiste, brodeuse, négociante. Les jeunes filles dites « du monde » qui présentement songent surtout à imiter les cocottes et autres Claudine à l'école, en voyage, en ménage, en surmenage, au lit, en escapade, devraient être élevées avec cette idée directoire à laquelle, personnellement, j'ajouterais la qualité de cuisinière experte, ingénieuse et novatrice. Car c'est moins ses chiens que son mari qu'il faut attacher avec des saucisses, comme je le disais là-bas à une jolie adolescente.

47e Exposition de la Société Belge des Aquarellistes.

Une cinquantaine d'exposants et une « grosse » d'œuvres exposées, juste 144, y compris un Jacob Smits arrivé après l'impression du catalogue, beau mais qu'on prendrait pour une peinture à l'huile.

Au reste, quantité de ces aquarelles ne sont presque plus des aquarelles. On les alourdit de cadres de tableaux. On les travestit en tableaux. La légèreté, le charme de frivolité, de rapide exécution, de coquetterie de jadis, s'évapore.

Je rencontre le bon peintre Marcette (belles ses marines), qui me pilote avec discrétion.

Rien de neuf. La bonne et décente tenue coutumière. Une sorte de mondanité picturale. Distinction. Bel air. Bonne posture. Motifs connus, motifs trop connus.

Vrai, quand on se promène devant ces cimaises, le sens esthétique subit peu d'émotion. On demeure calme, exagérément calme. L'ennui ne vient pas. Le talent est partout, l'élan nulle part.

Peut-être le temps solennellement morose de décembre, de Frimaire, y contribue-t-il. On avait nettoyé le vitrage des lanterneaux, attention rare, mais tout restait terne et triste. Des lauriers pyramidaux, pareils à des ifs de cimetières (ils remplacent les palmiers tropicaux), contribuaient à cet aspect affligeant.

Quand parviendra-t-on à faire de ces expositions et de nos musées de confortables et vrais salons où l'on pourra se réunir, causer comme en de grands salons ordinaires, bien meublés, bien éclairés, bien chauffés. ouverts surtout le soir, brillants d'électricité, où, les travaux quotidiens finis, on pourra aller comme aux théâtres, mieux qu'aux théâtres.

Quelle influence bienfaisante il résulterait, pour les âmes et les mœurs, de ce voisinage esthétique, de cette habitude de familiarité avec les œuvres belles, ou curieuses, ou à tendances nouvelles, provoquant les sensations et les causeries.

Le Salon des Beaux-Arts d'Ostende avait, l'été dernier, excellemment réalisé ce desideratum. On s'y serait cru dans la galerie aimable et hospitaliére d'un grand amateur ; on pouvait s'y asseoir sur autre chose que les quelques rares et navrantes banquettes prêtées par l'Administration des Beaux-Arts, symétriquement installées sans souci de ce qui s'offre aux regards dans le plus proche environ.

Espérons une rénovation des pratiques déplorables qui font qu'on ne fréquente guère ces lieux lugubres où devrait constamment vibrer l'allégresse de l'Art.

* * *

Voyons ! Voyons ! Voyons !.....

Je voudrais, pourtant, cesser d'être encerclé, comme un bouc à son piquet, dans ces exhibitions redoublées où s'épuisent ma patience de regardeur et le stock de mes épithètes sur le dessin, le coloris, la composition, l'atmosphère et les autres condimentations avec lesquelles on fabrique un bon tableau, et même un mauvais.

Je tire sur ma longe du côté des Livres, où, probablement, bientôt je ressentirais la même satiété si j'avais à en donner les comptes rendus. Car la vie est pareille à une plaque brûlante sur laquelle, pauvres dindons du Sort, piétinent, toujours en train de changer de place, nos pattes douloureusement impressionnées.

Lamartine a proclamé la même mesquine misère en ces vers pompeux et suscitateurs de grandiloquence :

Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour ?

Je voudrais dire de *l'Hallali* de Camille Lemonnier qu'il est de peinture magnifique. Qu'il ajoute une toile superbe à la galerie grandiose de ses œuvres. Que si, au début, à ma cervicalité frondeuse, ont déplu quelques résonnances romantiques et parfois une recherche de vocables « de choix », bientôt j'ai été emporté dans le tourbillon Shakespearien de son Drame et dans la ronde tragique de ses inquiétants et violents personnages.

Je voudrais dire à Emile Verhaeren que sa *Multiple Splendeur* m'a paru un écrin tel que ces mannes du trésor des sultans à la Pointe du Sérail, là-bas au Bosphore, où l'on plonge les mains dans un amas d'émeraudes, d'opales, de turquoises, de rubis, nombreux et roulants comme des noisettes hors d'un sac que l'on vide.

Je voudrais dire à Jules Delattre que ses *Roses Blanches*, à Sylvain Bonmariage que ses *Fleurs de Vie*, sont de délicieux poèmes d'amour à la moderne où les douces, et parfois érotiques, niaiseries de la vie quotidienne sèment des pétales odorants et versicolores sur la route où marchent les amants.

Que de poètes, que de jeunes bons poètes actuellement en Belgique! Moisson, Foison, Floraison!

Je voudrais dire à Franz Hellens la joie que j'eus à lire sa *Voix de Neste Néelis*, et à cet étonnant frère nouveau Horace Van Offel l'allégresse que me causa la lecture de sa *Véritable Histoire de Manneke-Pis*.

Je voudrais surtout crier, ou plutôt faire crier à ma plume, l'exaltation que me met en l'âme cette admirable éclosion d'écrivains nationaux qui, présentement, surgissent dans tous les coins, avec l'abondance miraculeuse des beaux et aveuglants agarics après une nuit d'humidité chaude.

J'oubliais *les Feuilles d'or* de Carl Smulders, un liégeois. Ah! que les paysages ardennais rapides qui émaillent son conte presque réel, sont émouvants de vérité et de tendresse!

Ennemis lecteurs, lisez ces œuvres curieuses. Si c'était du Parisianisme, combien vous admireriez, malfaiteurs que vous êtes!

***

Oui, je voudrais pouvoir, ici, dire tout ça et le reste d'autant plus que, sinon, je dois en *galantuomo*, écrire à chacun d'eux une lettre appropriée, ce qui m'embête à la limite de l'embêtement, ma main ayant pour l'encre, ce noir poison, l'horreur du chien enragé pour l'eau.

Mais je suis engagé « pour faire les Salons » comme le garçon barbier pour faire les barbes et, je dois me résigner à mon pénible sort. Défense absolue de parler d'autre chose que de la chose des Arts du Dessin, et je me résigne, vous le voyez bien, puisque j'ai mis en tête 47e Exposition de la Société Royale belge des Aquarellistes.

***

A tes brancards, vieille bique! me crie ma conscience.

Et je me refourre entre les brancards.

Qu'est-ce que je pourrais vous dégoiser de neuf en ce qui concerne cette quarante-septième exposition de la Société Royale, depuis le temps que ça dure, et depuis les fois, démesurées en nombre, dont je m'en suis déjà occupé ici ou ailleurs?

— Recommence un de tes vieux articles, — me suggère l'ange gardien préposé à mon bonheur. Fais comme les autres ambidextres.

— O bon ange charitable, rien ne me déboulonne plus que de

copier. Ce n'est pas comme mon confrère au barreau Charles Woeste, qui, à l'émerveillement des voisins et avec une patience de condamné aux travaux forcés, copie lui-même tous ses grimoires de procédure en cassation d'une active écriture de fourmi fourmillante.

Voici que mon ange ne dit plus rien. Pas débrouillard pour un nickel, mon ange. On devrait me le changer.

Soit, résignons-nous. Salonnons, salonnisons.

Ou, plutôt, allons-nous-en.

Grandmoulin — Duquesne — Madiol

Trois à la re-salle Boute. C'est un pélerinage de chapelles que ces salonnets. On tourne, on retourne : Salle Boute, Galerie royale, Cercle artistique, Musée moderne, Salle Leroy ; et de nouveau salle Boute, Galerie roy..., etc. Quel manège ! Oh ! monotonie de l'existence ! La Bellaza della vita ! comme disait, Monseigneur Léonard... de Vinci.

Un sculpteur avec vingt-sept œuvres, granit, marbre, bronze, plâtre. C'est Grandmoulin, Léandre. Des bustes, des portraits, des esquisses, des bas-reliefs, des figurines, des maquettes, et un groupe considérable, *Initiation*, une des sept productions de sa récolte de 1906. Les autres s'échelonnent depuis 1897.

Cette documentation chronologique me plait. Je voudrais la voir sur tous les catalogues. Elle facilite les jugements sur l'évolution de l'artiste.

Lourde, cette *Initiation*, dans les jambes, spécialement les cuisses. Avec quelle farine alimentaire archi-nutritive nourrit-on les femmes qui « profitent » autant que ça. L'enfant qu'elle initie se suce un peu trop visiblement le pouce, signe de doute et d'inquiétude.

Il y a un *Buste, portrait de M. W. Van Perck, offert par la Société Royale, l'Harmonie Sainte-Cécile de Hal*, réaliste au point que j'avais deviné qu'il s'agissait d'un de ces braves et nombreux présidents belges d'une « Harmonie ».

Volonté, persévérance, dans tout cela, mais, tout de même, un bon bout de trajet à parcourir encore pour atteindre au modelé exact, nuancé, délicat.

Jacques Madiol expose sept portraits : de Mademoiselle, de Monsieur, de Mesdames et d'Enfants. Moyenne, moyenne. Celui du *Petit Lucien* m'a intéressé.

Puis, trente et un numéros, presque tous des paysages (encore! encore! de A.-F.-I. Duquesne, pris à la patrie belge, mais la rappelant peu par le coloris qui est plutôt du coloriage et fait penser à une nature vue à travers des verres jaunes, rouges, verts. De l'éclat, mais qui semble une fausseté. Du charme, mais analogue à ceux des feux de Bengale. *Le Pont et l'Eglise à Biesmes* et *La Briqueterie* échappent à cette critique.

Bien mal établis, à mon sens, les personnages des *Terrassiers*.

Si les blancs « gueulards » des sculptures ne vont guère avec la marquetterie des peintures, au moins les exposants n'ont-ils pas ajouté à ce disparate le contact maladroit des habituelles verdures horticoles. Vous verrez qu'on guérira de la manie de cette sotte et vulgaire ornementation à qui j'ai voué mes haines.

Léon Abry

Exposition posthume, 25 tableaux, 12 aquarelles, pastels, gouaches (*dans le gouache on pose d'abord les tons clairs pour finir par les plus foncés; c'est l'inverse dans l'aquarelle*; voir Larousse), 2 eaux-fortes. Une salle du Cercle Artistique en est « surabondée ».

Art documentaire et d'illustration. Des chevaux et des hommes, et ces hommes des militaires belges « des diverses armes » et des « polistes », *id est* des joueurs de polo, en costumes de jockeys. Le sport, le sport, le sport ..! Faut pas en abuser, surtout en peinture.

Nos pioupious sont bien typés, dans leurs exercices, leurs courses, leurs bivouacs, tout l'appareil de leurs petites guerres et de leurs casernes, spécialement dans *Position d'Attente*.

Mais bien froide, littéraire, « disciplinée », astiquée, cette peinture. Si les personnages ont parfois de la fougue, le métier de l'artiste n'en a guère. A droite, à gauche, alignement ! Fixe ! Depuis Nicolas Toussaint Charlet, pas fort inspirateurs les sujets guerriers. Trop à l'ordonnance. Il est vrai qu' alors on était dans la bousculade napoléonienne : « Jamais mortel n'a fait rouler sur le monde un pareil torrent d'héroïsme ! » (Léon Bloy.)

Ce qui m'a « plu le plus » ce sont les portraits, minutieux et vivants (dans les physionomies) de mon confrère au Barreau,

l'humoristique anversois Charles Dumercy, l'auteur du *Dalloz en goguette* et des *Sentences arbitraires* et de sa Mère, qui atteignit vénérablement et aimablement, le centenaire.

Maurice Hagemans. — Paul Thémon. — Léon Houyoux. — Jeanne Ardrighetti.

Encore un de ces groupes qui, incessamment, défilent au Cercle Artistique passé à l'état de théâtre cynématographique.

Le public ne se lassera-t-il pas de cette abondance? Cette abondance ne banalisera-t-elle pas la peinture?

Fidèle à mon devoir, je comptais y aller. C'était pour le mercredi 26 décembre, dernier jour de cette exposition.

Ah! ben, oui! La neige, la neige! Le matelas de la neige sur les lanternaux! L'éclat éblouissant de la neige sur les trottoirs! On entre ébloui et l'on est dans un sellier.

La saison, un bel hiver pourtant, atteste à quel point elle est favorable aux salons de peinture. Rien à voir sérieusement. Les yeux sont gâtés. La lumière est caverneuse. La critique serait faussée et piteuse. Décidément mieux vaut s'abstenir.

Comment concilier ces inconciliabilités auxquelles se plaît la maternelle Nature? En été il n'y a personne et en hiver on n'y voit pas. Vraiment je partage l'avis d'un des nombreux cosmographes qui, présentement, s'acharnent à découvrir les énigmes du Monde puisque désormais les fables religieuses ingénues n'y servent plus. Il me disait : On croirait que l'Univers est tantôt régi par un génie sublime, tantôt par une canaille, tantôt par un crétin!

Pour les mêmes motifs, et aussi parce que je ne puis sans dépasser mes forces humaines ajouter les ateliers aux salonnets, je n'ai pas répondu à une invitation par laquelle Jeanne Ardrighetti me sollicitait d'aller voir chez elle, rue du Tabellion, « quelques portraits ».

En voilà assez et trop pour ce mois de décembre, ô patients lecteurs si souvent jobardés! Allons nous rafraîchir. La cuite au prochain numéro.

EDMOND PICARD.

Parc : *L'Indiscret*, com. en 3 actes, de M. Edm. Sée ; *La chance du mari*, com. en 1 acte, de MM. de Caillavet et R. de Flers (15 déc.). — *La Provinciale*, com. en 3 actes. de G. Giacosa (26 nov.). — *Mon oncle Barbassou*, com. en 4 actes, de MM. Em. Blavet et Fabrice Carré (24 déc.). — *Pan*, com. satirique en 3 actes, de M. Ch. Van Lerberghe (4 déc.).

Olympia : *Chaîne Anglaise*, com. en 3 actes, de MM. Oudinot et A. Hermant (20 nov.). — *La Revue*, de MM. Luc Malpertuis et Théo Hannon (22 déc.).

Molière : *Le Carillon de Saint-Arlon*, opérette en 3 actes de M. Magnard (24 nov.). — *Les Mousquetaires de la Reine*, opéra-com. en 3 actes, d'Halévy (8 déc.).

Matinées Littéraires (du théâtre du Parc) : Corneille (5 déc.); — Le vaudeville à couplets (20 déc.).

Matinées Mondaines : La Chanson au XXe siècle (12 déc.) ; — Au Pays des Légendes (26 déc.).

L'Indiscret. — Écrite en un acte, réduite à de justes proportions entre l'importance et l'intérêt de l'intrigue et l'étendue de son développement scénique, la comédie de M. Edmond Sée apparaîtrait avec toute sa valeur de fine et exacte étude de caractère. Languissant, se répétant au cours de trois actes sans péripéties, sans variété, elle lasse et perd bientôt ses seules chances de succès.

Renouvelant et modernisant à la fois La Bruyère, Molière, Gresset et quelques autres, M. Sée s'est proposé de nous montrer en tous ses travers un de ces jeunes hommes que le besoin de bavarder conduit à de funestes conséquences, que l'imprudente légèreté à se laisser confesser par de malins curieux amène à trahir des secrets compromettants. Le type est fréquent, le péril est quotidien et l' « indiscret » est de tous les mondes et de tous les âges. Voilà pourquoi il eût été facile et surtout intéressant de nous présenter un de ces incontinents aux prises avec des événements ou à la merci par sa faute, si vous le voulez,

de difficultés, de drames même, autrement passionnants que le banal, éternel, désolant, presque ridicule, pas original du tout, et piteusement antipathique adultère que consomment la quelconque Mme Thérèse Valentin et cette chiffe molle de Lucien Rivolet. Il n'y a ni amour, ni volupé, ni tendresse, ni bonté, ni pitié, il n'y a pas même du vice ou de la méchanceté, ou de l'ambition, que sais-je encore? — tous les ressorts, enfin, beaux ou répugnants, des liaisons coupables, — dans le duo mesquin des deux amants sans cesse en querelle, fatigués l'un de l'autre, mais n'ayant pas le courage de ses éparer, ou bien implorant un pardon et n'ayant pas le toupet de coller passionnément ses lèvres sur la bouche qui ne se refuserait pas à cette finale preuve d'énergie!...

Mais non : l' « indiscret » bavarde sans penser à mal et même sans se douter qu'il trahit des secrets entre tous sacrés, conte tour à tour ses détresses, ses espérances ou ses semblants de décision; et la maîtresse, elle, se demande si elle divorcera ou si elle reviendra à son mari, brave homme fat mais stupide et d'une très élastique mentalité conjugale; elle se demande si elle se débarrassera d'un soupirant nouveau qui la presse depuis deux mois ou si elle enverra définitivement promener le jeune et dangereux Rivolet?

C'est à s'interroger sur tout cela, c'est à gaffer de plus en plus et à pleurnicher que les personnages de M. Edm. Sée en général et Lucien Rivolet en particulier, passent trois actes de conversations, parfois amusantes pour le public, piquées de traits finement observés, mais d'une longueur monotone.

Il n'y a, en définitive, que deux rôles dans la pièce : ils sont tenus à la perfection par Mme Bl. Toutain et M. Jean Laurent. Tous les autres évoluent autour de ces protagonistes de premier plan, donnant à l'ensemble, une élégance, un pittoresque coquet.

***

La chance du mari. — Le « baisser de rideau » qui accompagnait l'*Indiscret* sur l'affiche devait remporter le gros succès de la soirée, M. Reding l'avait prévu; aussi réserva-t-il une place privilégiée à cet acte d'un esprit endiablé, d'un humour irrésistible, d'une invention toute originale et même d'une menue, ironique mais exacte philosophie. MM. de Flers et Caillavet sont décidément les héritiers de la vraie tradition du théâtre fantaisiste français chez lequel la grossièreté ne tient pas lieu

d'esprit, la pochade d'humour, la banalité d'invention et le cynisme rosse de philosophie...

La chance du mari est celle qui vous sauve du danger de perdre le cœur de votre femme le jour où l'ennui ou la curiosité ou quelque mauvais conseil menace de l'éloigner de vous. Et cette chance, elle échoit à Jacques d'Estreuil parce que, flairant que la minute périlleuse va sonner, il met en travers du chemin de prétentaine que va prendre à la dérobée Mme d'Estreuil pour être conduite dans les bras large ouverts de Paul d'Arzac, un autre soupirant décidé : l'Américain flegmatique et têtu et pratique : Bobby Hanson.

Ne sachant auquel des deux entendre, éblouie par la mondanité fate et la pose minaudante de Paul, fascinée par l'énergie froide mais sincère de Bobby, Suzanne perd la tête et... tombe dans les bras de son mari.

C'est moral sous un air de gros badinage et c'est très vrai, très humain.

Mais ce qui fait le succès de très bon aloi de ce petit acte, c'est la saveur des « mots », l'alerte et piquante belle humeur du dialogue, les trouvailles d'observation des types croqués avec une verve sans exagération.

Mme Bl. Toutain, avec un art de finesse mutine et vive ; M. Gorby, en yankee imperturbable ; M. Cueille, en pantin gommeux sans charge ; M. Barré, en mari plus malin qu'il n'en veut avoir l'air, ont rondement mené *La Chance du mari* à la victoire la plus joyeuse.

* * *

La Provinciale. — Mon Oncle Barbassou. — Reprenant la série des « soirées du répertoire » qui furent accueillies avec faveur l'hiver dernier, le théâtre du Parc a représenté une œuvre inconnue, je crois, ici, d'un auteur italien, mort dans la notoriété il n'y a pas longtemps, et un vaudeville à grosse gaîté tiré d'un roman de Mario Uchard qui réjouit notre enfance.

Nous ne pouvons nous arrêter à détailler ces spectacles dont l'intérêt est avant tout historique. Bornons-nous à en signaler la vogue et à louer M. Reding de la peine incessante qu'il prend de faire de son théâtre une véritable École de l'Art dramatique chez tous les peuples et dans tous les temps. Passant en revue les pièces jouées à tout moment à Paris, il nous restitue en même temps dans ses soirées du répertoire et dans ses matinées

littéraires les plus célèbres ou curieuses productions dont beaucoup sont inconnues de l'actuelle génération.

La Provinciale, de Giacosa, est un tableau de mœurs locales et une étude de psychologie amoureuse d'une saveur piquante ; *Mon Oncle Barbassou*, une bouffonnerie qui est drôle sans extravagance si l'on consent à ne la tenir que pour une invention joyeuse sans aucune prétention à la vraisemblance, au profond enseignement moral, au docte exposé de thèse. Toute la troupe comique du Parc a donné avec ensemble et belle humeur.

* * *

Pan. — Je regrettai vivement qu'une absence momentanée de Bruxelles me privât de la soirée à sensation consacrée à la représentation de *Pan*. Ne voulant point passer sous silence cette manifestation dont le succès doit apparaître caractéristique en ce moment où tant d'énergie est dispensée en faveur d'un renouveau au théâtre, en faveur d'un « théâtre belge » surtout méprisant le vétuste bagage dramatique boulevardier, je demande à mes lecteurs la permission de céder la place à mon excellent confrère M. L. Dumont-Wilden. Voici ce qu'il a écrit au lendemain de la représentation :

« *Pan* apporte, dans l'art dramatique, quelque chose de nouveau. Rien de moins « théâtre » au sens ordinaire du mot que cette évocation burlesque et lyrique à la fois, de la renaissance d'une religion. On connaît le thème : Pan, longtemps chassé des sociétés humaines, à la fois par la malice des hommes et par le pharisaïsme de leur religion, revient en Flandre, chez de pauvres bergers humbles de cœur. Il y opère le miracle du printemps et convertit les misérables à sa loi, tel jadis Jésus de Nazareth. Mais, comme il jette le trouble dans l'ordre social, il a contre lui le curé, le bourgmestre, et en général toutes les autorités constituées. Sa victoire est facile, mais cette lutte héroïcomique donne lieu à de jolis traits de satire, une satire énorme et simple, pleine de ce comique héroïque et naïf qu'aiment entre tous les poètes et les enfants. Peut-être à des spectateurs blasés, une telle œuvre si parfaitement ignorante de toutes les conventions dramatiques, paraîtra-t-elle plus bizarre et forcée que vraiment belle.

» Mais quoi ! Ne faut-il pas s'accoutumer à tout ce qui est nouveau? Avec ses étrangetés et la liberté de sa fantaisie, *Pan* appartient à la même veine littéraire que les *Moralités légen-*

daires de Laforgue, ces délicieuses opérettes métaphysiques, où un esprit cultivé trouve le plaisir rare de voir commenter les choses les plus graves en se jouant! Rien de plus élégamment philosophique!

» Aussi bien, l'œuvre de M. Van Lerberghe a le mérite de la clarté. Elle est la mise en scène d'une idée qui n'est pas très neuve, mais qui est très moderne : la sainteté, la grandeur, la valeur humaine du paganisme, religion de vie, opposée au christianisme, religion de mort. C'est la formule élégante de l'anticléricalisme, et il y a un comique très grandiose dans le spectacle de ce « divin » venant bouleverser le train-train terre-à-terre de la vie sociale et de l'ordre établis. Aussi bien Van Lerberghe en a-t-il heureusement tiré parti.

» La partie lyrique de la comédie est moins bonne. Il y a là plus d'intention que de réalisation. Aussi bien n'est-il pas commode de faire parler un Dieu. Peut-être aurait-on pu recourir à la musique, non à l'accompagnement maigrichon et insignifiant que nous a donné hier un piano, mais à de la vraie musique d'orchestre.

» Mais ne regrettons rien; la réalisation que l'Œuvre nous a donnée de l'œuvre de Van Lerberghe est très suffisante et très louable. Mme Colette Willy est une Paniska plastiquement parfaite; elle a dit le rôle avec un petit accent de Montigny, qui n'est pas sans charme. M. Lugné-Poë a donné beaucoup de caractère au personnage du sacristain converti, et MM. Reney, Gorieux, Bussières, Horvey ont dessiné avec beaucoup de soin les rôles grotesques du conseil de la commune.

» Il faut convenir que le public, si violemment bousculé dans ses habitudes, a été un peu ahuri, mais la forte gaieté du second acte l'a séduit et, s'il a pris l'œuvre un peu à la blague, il n'a, du moins, pas protesté contre l'enthousiasme de « l'Esthétisme » bruxellois, qui avait donné avec ensemble. »

***

Chaîne anglaise. — Dans les quadrilles dansés, la « chaîne anglaise » est cette figure au cours de laquelle la dame avance, sautillante, tendant alternativement sa main droite et sa main gauche aux cavaliers qui passent, à la file, à ses côtés. Dans la pièce de MM. C. Oudinot et A. Hermant la « chaîne anglaise » est le jeu aguicheur, tantôt involontaire et tantôt sincère, d'une jeune femme française que le hasard d'une villégiature au bord

d'un lac italien a mise dans le voisinage, et ensuite dans l'intimité d'une famille d'Outre-Manche. Le père, le fils et l'ami de ceux-ci s'éprennent violemment, mais chacun à sa façon, de l'irrésistible Mme Thérèse Herbault. Et chacun le lui fait entendre ou le lui dit ou ne demande qu'à le lui prouver avec les moyens variés que lui dictent son tempérament, son caractère et son âge. Car si lord Brandon est un flegmatique et bizarre vieillard désanchanté, Davis, le père, est un solide quinquagenaire de plantureux appétit amoureux, tandis qu'Eric Davis, son fils, est un adolescent gauche, à la fois timide et inconsciemment cynique, sincère jusqu'à la naïveté ou l'énormité tout ensemble.

Bien entendu, si le père Davis choque et blesse toutes les pudeurs de Thérèse, Eric lui met au cœur tous les plus affolants désirs,... tandis que lord Brandon apparaît le vénérable et sûr protecteur que l'intérêt désigne...

Voilà tout ce que l'on trouve d'intrigue dans ces trois actes. Ce n'est rien. Mais quelle chose exquise, spirituelle, vivante et vraie et pittoresque, légèrement émue et adroitement voluptueuse aussi par instants, les auteurs ont su en faire. Ce n'est pas du « théâtre » ah ! non. Ce sont à peine des scènes rattachées par un lien ténu, ténu, ténu jusqu'à se briser souvent. C'est, en somme, uniquement du dialogue pris sur le vif, des traits d'un humour et d'une ironie exacts et fins. C'est de l'authentique peinture d'un monde, de gens, d'âmes, de caractères, une sténographie fidèle. Et à entendre tout cela, nous éprouvons un plaisir, superficiel peut-être, mais savoureux; nous en gardons le souvenir d'un coin d'humanité, pas très édifiant peut-être, mais décrit sans charge comme sans complaisance.

Chaîne anglaise, dont l'idée et la composition sont de M. C. Oudinot, un jeune écrivain ayant souvent observé et fidèlement noté les sentiments les plus intimes des complexes et déconcertants fils d'Albion, tandis que le dialogue alerte et les « mots » piquants révèlent la manière vive et volontiers mordante de l'auteur des *Transatlantiques*, a remporté un légitime succès sur la scène de l'Olympia. Comment en eût-il pu être autrement alors que Mlle Dorziat et M. André Brulé, créateurs, au Vaudeville de Paris, des rôles de Thérèse et d'Eric, figuraient en tête d'une interprétation que rien ne déparait. Ces deux jeunes artistes, d'une finesse, d'un naturel piquants, d'une adroite et rare délicatesse dans l'expression sentimentale ou passionnée sont de ceux à qui des auteurs doivent évidemment

une bonne part de leur succès. Il serait injuste de ne point mentionner à côté d'eux Mmes Delmar et Dupeyron, miss et mistress prises sur le vif, MM. Mondos, Franck, Jacque (celui-ci d'une imperturbable drôlerie) et surtout M. Gildès, un lord Brandon neurasthénique et curieux de sensations neuves, d'un flegme et d'une élégance impeccables.

*
* *

La Revue. — Puis, après une brève reprise de cette charmante et légère étude de psychologie masculine : *Cœur de Moineau*, l'Olympia joua « sa » revue. Voilà un événement bruxellois désormais traditionnel. Il nous rappelle les beaux soirs triomphants — cela date de quinze ans déjà ! — des Revues de l'Alcazar...

Et qu'on ne me raille ni ne me fasse reproche de parler ici d'œuvrettes futiles et d'art méprisable. La Revue, ma foi, cela vaut souvent beaucoup mieux qu'un tas d'insanités importées de toutes les usines à vaudevilles ou à rosseries où se confectionnent sur un patron toujours le même d'insipides et plates pantalonnades.

Bien compris, ce genre a sa valeur et ces piécettes, joyeuses sans vulgarité, ont leur mérite. N'auraient-elles que celui de nous prouver la supériorité et la nécessité d'être « nous-mêmes » et rien que « nous-mêmes », nous leur en garderions une profonde reconnaissance.

Depuis Flor O'Squarr' et Théo Hannon, jusqu'aux tout derniers venus dans cette lignée de fantaisistes, en passant par Garnir, Malpertuis, Fonson, Enthoven, Wicheleer, Jonghbeis, le pauvre Bouland disparu, et d'autres, et d'autres, nous ne pouvons ignorer ni dédaigner que ces trousseurs de couplets aimables, humoristiques, sentimentaux ou frondeurs, ont exploité avec adresse le fonds étonnamment riche et savoureux de notre originalité nationale. Que de fois, dans une « revue locale » finement écrite, n'avons-nous pas découvert des embryons de « comédie locale ». Il suffirait souvent de bien peu de chose pour hausser jusqu'à l'importance d'une œuvre dramatique vraiment pittoresque une scène telle que — pour ne choisir que dans la Revue d'hier — le prologue africain ou la joyeuse satire de l'asile communiste de Stockel imaginés par MM. Hannon et Malpertuis.

Mais voilà peut-être beaucoup de sérieux et d'importance

accordés à un spectacle que ses auteurs n'ont probablement voulu que rendre endiablé, primesautier, un peu mordant à l'occasion, réjouissant à l'œil, reposant à l'esprit et amusant à l'oreille. Avec la multiple collaboration d'un directeur aux largesses aussi opulentes qu'intelligentes, et d'une troupe qui a le vif-argent dans les veines et le rire sans cesse aux lèvres, le succès était certain. J'en retiens surtout cette démonstration victorieuse : même et surtout pour une Revue n'attendons point de Paris-l'hypnotiseur tout ce que nous possédons copieusement autour de nous !

*
* *

Le Carillon de Saint-Arlon. — L'importance du livret dans l'opérette est trop grande pour que la musique et l'interprétation puissent, par leurs mérites, y suppléer. Il y a là trois éléments combinés, dont aucun ne peut être sacrifié. C'est cependant ce qui est arrivé pour *Le Carillon de Saint-Arlon*, une œuvre nouvelle de M. Magnard, amusante certes, mais sans la nouveauté, l'originalité de l'invention qui seules peuvent séduire. Dans un pays de Zélande imaginaire est renouvelée, mais naïvement, l'histoire des cloches enchantées de Corneville, dont le carillon, en une tour abandonnée, se fait entendre dès qu'un couple amoureux se livre à des ébats condamnables. Mlle Kervan, toujours gracieuse, vive et bien chantante, M. Guillemin à la voix sympathique, M. George au bon comique familier, ont mené gentiment cette œuvrette sans prétentions.

*
* *

Les Mousquetaires de la Reine. — L'idée est excellente de faire, pour le théâtre lyrique, ce qui se fait si fréquemment pour le théâtre comique, c'est-à-dire rappeler, et le plus souvent révéler, au public les œuvres dont se sont réjouis nos pères. Que d'opéras-comiques, dont le succès fut retentissant naguère et dont les actuelles générations ne connaissent que des refrains ou des allusions, et qu'ils tiennent, au surplus, pour profondément ridicules et désuets.

L'entreprise de M. Munié leur permettra au moins, s'ils y persistent, d'asseoir leur dédain sur une expérience personnelle. L'avisé directeur se propose de jouer quelques-uns de ces opéras vieillots, mais à l'audition desquels bien des amateurs prennent encore un plaisir extrême. Ils l'ont prouvé en faisant un

véritable succès aux *Mousquetaires de la Reine*, alertement enlevés d'ailleurs par Mlles d'Albany et Armel, séduisantes jeunes damoiselles de cour, par MM. Rappaport et Devillers, mousquetaires galants autant que valeureux et par M. Théry, vieux capitaine bretteur, que traquent les édits du grand Cardinal.

***

Les Matinées littéraires. — Jouer du « classique »; dans le classique choisir Corneille, c'est-à-dire l'auteur le moins apte à plaire, au sens modernement futile, à l'esprit du public, parce que son théâtre exaltant le devoir au mépris de la passion s'adresse à la raison et non au cœur; et dans Corneille choisir *Nicomède*, cette tragédie, grave et de signification profonde entre toutes, dont son auteur lui-même disait qu'il avait eu dessein d'y « peindre la politique des Romains au dehors et comme ils agissaient avec les rois leurs alliés », voilà entreprise hardie dont le succès revient autant aux mérites vaillants de ceux qui la menèrent à bien qu'à l'immortel prestige d'un Art aboli peut-être, mais toujours émouvant.

Donc *Nicomède*, interprété avec toute la solennelle conscience et la majesté qu'il faut par des acteurs que l'habitude du répertoire contemporain semble mal prédisposer à de semblables expériences, fut goûté en toute justice.

Il est vrai que M. Albert Giraud avait adroitement préparé l'auditoire à se retremper aux sources pures — tant empoisonnées depuis près de trois siècles !... — de la beauté dramatique dans toute sa parfaite grandeur et sa sérénité. Sur Corneille lui-même ou sur sa pièce, l'excellent conférencier n'eut point évidemment la banale prétention de révéler ou même d'apprendre du neuf; mais avec une érudition sagace et une subtile pénétration critique il caractérisa excellemment ce que fut et ce que fit dans son temps le génie d'un Corneille, ce que la Poésie et l'Idée françaises lui durent, ce que nous tous, et aujourd'hui encore, nous lui devons Et si l'hommage fut pieux, il fut légitime aussi. Éloquemment prononcé il fut sympathiquement écouté.

Toutefois le public des Matinées Littéraires, féminin, aimable certes et averti, mais inquiet de trop de gravité et désireux de se divertir — en s'instruisant bien entendu à l'occasion, après Corneille, était tout prêt à apprécier Ancelot et Alexis de Comberousse.

Ancelot ? Comberousse ?...

C'est M. Lucien Solvay qui nous a présenté ces écrivains comiques, inconnus, je l'avoue, avant cet exposé biographique. Ou plutôt M. Solvay, agrémentant son intéressante causerie de portraits et d'anecdotes typiques, nous a fait l'historique d'un genre littéraire furieusement en vogue vers 1820, mais démodé dans la seconde moitié du siècle et totalement oublié aujourd'hui : la comédie à couplets, muée en comédie-bouffe, en vaudeville, et devenue l'actuelle pitrerie grivoise dont nos temps ni nos mœurs n'ont à se vanter.

Il est vrai que la représentation de *Vouloir c'est pouvoir* et la *Consigne*, deux échantillons de ces pièces mêlées de chants, fit la preuve du ridicule d'un genre qui put divertir nos pères, mais nous fait sourire dédaigneusement...

***

Matinées Mondaines. — Il ne faut pas soixante-quinze ou cent ans du reste pour qu'une littérature ou un théâtre vieillisse. M. Lucien Boyer en venant faire, exemples à l'appui, une causerie fantaisiste sur les chansons humoristiques, caricaturales, satiriques des chansonniers les plus fameux du défunt *Chat Noir* nous démontra (sans le vouloir il est vrai) combien tant de verve, de piquante ironie, même de sentimentalité superficielle furent en somme fausses et fragiles.

Les plaisanteries de chez Salis laissent aujourd'hui voir leur trame... Et voilà encore un « genre » qui a vécu. La bonne volonté de M. Boyer n'a pu rien lui rendre de sa vie factice et les sourires que firent s'ébaucher ses saillies, ses « couplets » d'un humour ou d'une rosserie qui ne portent plus étaient fort mélancoliques... Comme nous vieillissons vite : Ferny, Montoya, Bonnaud, Privas, Hispa, même Delmet l'attendri, tous ils sont d'hier seulement, et cependant ils sont déjà si lointains !...

Tout autre, et vraiment éternel celui-là, est le prestige fabuleux des *Légendes*. Histoires de fées, aventures magnifiques ou effarantes, contes des Mille et une nuits, prouesses des Chevaliers de la Table Ronde, épopées des preux, mythes des chevaliers danois, des dieux du Rhin, pieuses évocations de Jacques de Voragine, poésie, rêve, fable, chimère, en quelle langue fleurie et musicienne vous chanta l'autre jour un Poète !

Ce fut un hymne et non pas une conférence, un cantique fervent et non pas un prologue que prononça, d'une voix moëlleuse et grave, caressante et sonore, M. Laurent Tailhade,

faisant revivre, pendant une heure trop brève, toutes les merveilles éternellement splendides en lesquelles se complut, à travers les âges, l'esprit de l'homme, depuis toujours l'esclave bienheureux de l'illusion et de la foi chimérique.

Au *Pays des Légendes*, c'est là que nous a conduits l'auteur des *Vitraux*, du *Jardin des Rêves*, de la *Touffe de Sauge* de qui la prose emprunte souvent le charme et le rythme des vers : s'est-il aperçu notamment du nombre de mélodieux alexandrins dont s'émailla sa causerie ?

M. Noté fit, à cette vraiment artistique matinée, admirer une fois de plus sa voix vibrante et généreuse ; Mlle Wybauw chanta avec toute la délicate et émouvante science qu'elle met au service d'un organe pur et riche et M. Chomé déclama avec sa chaleur coutumière.

PAUL ANDRÉ.

Concert YSAYE-LŒWENSOHN (9 déc.). — IIIe Concert YSAYE (16 déc.). — Séances CLOTILDE KEEBERG ; M. DE SICARD ; HAMBOURG ; W. DE ZAREMBSKA ; Cercle symphonique *Crescendo* ; GOLDSCHMIDT ; 1re séance de la *Tribune Artistique*.

Le moyen d'attirer la foule aux nombreuses manifestations musicales actuellement proposées aux dilettanti bruxellois serait peut-être bien d'annoncer à grand fracas d'affiches que tel grand maître se fera entendre dans des œuvres inaudites, si pas nouvelles ; mais le bon public berné n'aurait-il pas le droit de faire rembourser ses espèces, lorsque, cavalièrement, on lui supprime le meilleur du programme ? Mais n'entamons pas de thèse juridique, prenons le public pour une quantité négligeable et ne nous occupons que de ce qu'on a bien voulu soumettre à notre... admiration.

Le mois très touffu nous a donné une occasion de plus de

constater que le seul chef d'orchestre vraiment émotif et digne de ce nom est un violoniste du plus haut mérite. Est-ce bizarre? Est-ce nécessaire? ou tout simplement E. Ysaye est-il un artiste? Ce doit être l'unique cause de tout ce mal, et voilà le secret de polichinelle.

Donc l'*Ouverture de Manfred* de Schumann, les extraits de Wagner furent soulignés de l'approbation justement méritée, au concert Lœwensohn. La pureté du son surtout sur la 1re corde que tire de son superbe instrument, le violoncelliste Marix Lœwensohn, ne pouvait passer inaperçue à un auditoire très attentif et sollicité par de nombreux violoncellistes depuis quelques semaines. La comparaison, toujours délicate et inutile, avec le maître Casals dans le même Concerto en *la* op 129 de Schumann, entendu tout dernièrement, ne doit pas être faite par la critique; contentons-nous de donner à chacun ce qui lui est dû : Marix Lœwensohn se distingue par des qualités de son et de mécanisme remarquables, un style correct, mais nous souhaiterions moins de froideur.

Le IIIe Concert Ysaye comportait l'exécution d'une œuvre considérable, inconnue ici et qui nous était révélée précédée d'une réputation de gigantesque monument symphonique. Peut-être tant de majesté, de puissance, d'ample signification que des commentaires préalables nous promettaient, nous ont-ils rendus exigeants outre mesure? Toujours est-il que l'audition de la neuvième symphonie de Bruckner ne remporta pas tout le succès attendu. Il apparut avec trop d'évidence que l'œuvre fut composée par le maître viennois dans la fin de sa vie et que les retouches, les corrections, les suppressions surtout ne furent pas apportées après le jet initial sur le papier de tout le fruit trop généreux, touffu, diffus, d'une inspiration somptueuse. Les développements sont excessifs et la « ligne » se brise trop souvent, égarant l'intérêt, malgré tous les efforts d'une exécution attentive, patiente et sûre.

Et puis, peut-être aussi le violoniste Fritz Kreisler avait-il épuisé toutes les réserves d'enthousiasme de l'auditoire. Rarement entendîmes-nous pareilles acclamations : il est vrai que rarement nous pûmes goûter tant de charmes et de puissance, de rythme impeccable et de richesse de sonorité sous un archet apte à tout nuancer. La pureté dans le classique, la virtuosité dans le moderne, rien ne manque à cet artiste; il nous le prouva excellemment dans un concerto de légère et

spirituelle fantaisie, en même temps que de parfaite ordonnance, de Vivaldi et dans l'imposante grandeur de celui en *ré* de Brahms.

L'orchestre, cette fois fidèlement et attentivement discipliné, d'Eugène Ysaye encadrait ces morceaux de résistance de deux pages symphoniques qui firent plaisir : l'ouverture de *Sakuntala*, de Goldmark et celle de *Léonore* du maître de Bonn.

A la Grande Harmonie, dépense considérable de flots harmoniques et autres.

Un récital de piano qui n'ajoutera ni n'enlèvera rien à la renommée pianistique de Mme Clotilde Kleeberg.

Chaque année nous redirions ce que personne n'ignore.

Michel de Sicard, violoniste, en trois récitals a passé en revue un répertoire varié qui nous a mis à même de constater chez lui un volume de son considérable, de la fougue et de la verve, du goût, de l'expression, du brio dans les danses tziganes, un joli sentiment empreint de simplicité, un staccato étonnant, une virtuosité n'excluant pas la note émotionnelle, un style parfois trop personnel dans les classiques.

Les trois frères Hambourg : Mark, Jan et Boris, ont mis, dans les œuvres qu'ils ont interprétées, une réelle sensation d'art, notamment dans le trio en *si* majeur de J. Brahms qu'ils ont compris et fait comprendre, malgré le fouilli ardu de ce chef-d'œuvre. Ces trois natures se complètent et s'identifient pour garder à l'œuvre toute son unité, son homogénéité. Mark Hambourg a laissé à d'autres les tendances acrobatiques qu'il avait semblé vouloir adopter lors de son dernier concert à Bruxelles et a joué la sonate en *ut* mineur op. III de Beethoven en conservant au compositeur toute l'éloquence de sa grandeur, et en mettant à sa disposition les merveilles techniques dont dispose l'exécutant.

Mlle Wanda de Zarembska, retour de Berlin, suscitait un vif sentiment de curiosité, et le bruit courait de bouche en bouche que Busoni avait aidé cette toute jeune fille de ses conseils ; cela ne peut nuire à personne. Mlle de Zarembska avait pieusement ajouté à son programme quelques œuvres pittoresques de feu son père, et elle y a mis le meilleur de soi-même. Une étrange saveur de personnalité, où l'âge apportera plus de chaleur dans

le jeu néanmoins puissant, si pas toujours d'une clarté absolue, du goût et du style, trop peu d'émotivité.

Je pourrais aussi vous parler du « Cercle symphonique Crescendo », qui s'efforce de mettre en première place nos auteurs nationaux, et cela seul mériterait une mention, si ces amateurs ne valaient mieux que la constatation de leurs efforts.

Salle Ravenstein, Mlle Goldschmidt, pianiste de bonne méthode, a dit de façon adéquate des œuvrettes de Mac Dowel, gracieux pastiches de Grieg. Le violoncelliste M. Wolff prêtait son concours à cette séance dans une Sonate de Beethoven, correctement jouée dans la ligne voulue, mais sans brillant, ni puissance de sonorité.

Notre excellente consœur gantoise la *Tribune Artistique* a inauguré l'autre soir une série de séances d'œuvres d'art qu'elle se propose de donner à la salle Ravenstein. Elle consacra celle-ci à l'audition d'œuvres inédites de deux jeunes compositeurs dont l'un, M. Jef Lefébure, semble chercher encore, dans des souvenirs et des réminiscences divers, la voie de son inspiration originale et dont l'autre, M. L. Stiénon du Pré, en possession déjà d'un sentiment plus personnel, affectionne une simplicité mélancolique non dépourvue de charme.

Mlle J. de Bussy, de qui la voix très pure et prenante et la diction expressive servirent à merveille les mélodies de M. Stiénon du Pré et M. Kimpe, violoniste distingué, prêtaient un précieux concours à cette intéressante séance.

Auguste Joly.

La Société « Les Peintres-Graveurs » ouvre le 27 décembre, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, sa première Exposition. Elle est consacrée à l'œuvre gravé de ses membres : Baertsoen, Franz Charlet, James Ensor, Fr. Hens,

Laermans, François Maréchal, Ch. Mertens, Rassenfosse et de Witte. Le fameux aquafortiste suédois Anders Zorn figure comme invité. Son Exposition à Bruxelles sera une réduction de celle qui eut lieu ce printemps dernier à Paris, à la galerie Durand-Ruel et qui fut un des événements artistiques considérables de la saison. Une cinquantaine d'eaux-fortes en grande partie dans les collections de MM. Loys Delteil, Tyge Moller et Strolin, organisateurs de l'exposition Zorn, à Paris, donneront une synthèse parfaite de l'œuvre gravé du maître de Mora.

***

Le Cercle d'art de Cureghem-Anderlecht (sous la présidence d'honneur de M. le bourgmestre Moreau) organise, dans le préau de l'école de la rue du Chapeau, une Exposition des œuvres de ses membres.

L'inauguration de l'Exposition sera faite, le 25 décembre, à dix heures et demie du matin, par M. le Ministre des beaux-arts et par les autorités communales.

L'Exposition sera ouverte, jusqu'au 2 janvier 1907, tous les jours de 10 à 4 heures.

***

Concerts Ysaye. — Le quatrième concert d'abonnement, sous la direction de M. Eugène Ysaye, aura lieu à l'Alhambra, le 20 janvier 1907, à deux heures, avec le concours du violoncelliste Jean Gerardy, qui jouera le Concerto de Lalo et des pièces de Saint-Saëns. Au programme symphonique : *La Symphonie Jupiter*, de Mozart; *Le Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelsohn, et la *Fantaisie* sur un thème populaire, de Théo Ysaye.

Répétition générale, le samedi 19 janvier, à deux heures et demie.

***

Concerts Populaires. — Le prochain Concert aura lieu, le 27 janvier à 2 heures, au Théâtre royal de la Monnaie, sous la direction de M. Sylvain Dupuis. Le célèbre pianiste Ferruccio Busoni y prêtera son concours.

Répétition générale, le samedi 26, à 2 heures, au même théâtre.

L'ÉTRANGER

I

Le hameau des Broux reposait dans la paix d'un magnifique dimanche d'avril, lorsque, d'une maison basse, aux murailles de torchis, s'envola, vers deux heures de l'après-midi, la note claire et vibrante d'un cornet à piston. Un silence de quelques instants suivit, puis de nouvelles notes éclatèrent, plus sonores et plus franches; les habitants reconnurent un air de polka.

Un homme en manches de chemise, à cheveux jaunes, à figure jaune, avec un long nez mince et deux grandes oreilles plantées presque horizontalement dans son crâne, bondit au milieu de la route :

— Comment?... Quoi?... De la musique!...

Au même moment un volet claqua : la vieille Bette montra sa tête ronde dans le cadre d'une petite

fenêtre; tandis que ses yeux rouges clignotaient, éblouis par le soleil, elle tendit le doigt vers la maison basse et s'écria :

— C'est chez Jacob, Furet!

Furet ne répondit pas.

D'autres fenêtres s'ouvrirent. Des jeunes filles, surprises à leur toilette par cet air de musique, vinrent regarder à droite et à gauche, les épaules couvertes d'un tablier ou d'un essuie-mains, sous lequel on voyait briller la peau hâlée de leurs bras nus. Puis les hommes et les enfants sortirent à leur tour de leurs demeures et se groupèrent autour de Furet. Celui-ci, qui écoutait attentivement, le nez au vent, le menton dans sa main, dit tout à coup :

— C'est bien chez Jacob!

Et il s'avança vers la maison de torchis, appliqua l'oreille contre le mur, puis essaya de regarder par la fenêtre. Comme elle était trop haute, il alla chercher une grosse pierre et grimpa dessus. Mais il eut beau allonger le corps, tendre le cou, incruster ses ongles dans le plâtre, se coller comme un lézard à la muraille, il n'arriva pas à son but.

Alors il descendit, se dirigea vers la porte et l'ouvrit sans façon.

Le musicien était installé à gauche du poêle. C'était un beau et fort jeune homme, vêtu d'un pantalon gris et d'une jaquette noire. Il avait des cheveux blonds, des traits fins, les mains dodues et roses. Sur son gilet étincelait — Furet remarqua tout de suite ce détail — une chaîne d'or ou dorée. Tout contre lui était assise une jeune fille, blanche et fraîche elle aussi, avec une poitrine de Junon et des épaules de cariatide. Son bras gauche reposait sur le dossier de la chaise du musicien. Le bonheur brillait dans ses prunelles bleues. Avec la main droite, elle lissait de temps en temps ses bandeaux couleur d'épis mûrs.

De l'autre côté du poêle se trouvaient le père Jacob avec sa femme : tous deux chenus, tous deux maigres, tous deux édentés et ridés, tous deux visiblement sous l'empire d'une joie béate. L'un avait un sarrau neuf, l'autre portait un bonnet noir, tuyauté. Jacob

fumait un cigare, dont il recollait à tout instant la feuille extérieure avec son doigt mouillé de salive.

Près de la fenêtre, assis sur un banc, graves et sérieux, les cadets de la famille — trois garçons et une fillette — ouvraient des yeux étonnés. On leur avait sans doute recommandé d'être sages, car quand l'un d'eux agitait la tête ou remuait le pied, son voisin lui donnait un coup de coude.

Pour la seconde fois, la porte s'entrebâilla et une grappe de têtes se montra dans l'ouverture. Comme ces gens n'avançaient point, Jacob cria :

— Vous pouvez entrer; on ne paye pas.

Cette fois, la porte s'ouvrit toute grande et une vingtaine de personnes vinrent se ranger à côté de Furet, qui s'était placé au fond de la pièce, face au musicien. Parmi elles se trouvait Colpin; sa grosse tête barbue collée contre la muraille dominait toutes les autres.

Dans son coin, Jacob exultait. De son cigare, qui ne quittait plus ses lèvres, la fumée filait vers le plafond ou se déployait devant sa figure comme un voile bleu. Ses yeux émerillonnés semblaient dire :

— Hein! vous ne vous attendiez pas à ceci?

La présence d'un homme porteur d'une si belle jaquette et d'une chaîne si éblouissante dans la pauvre habitation des Jacob déconcertait en effet tout ce monde. La curiosité et l'attention immobilisaient tous les visages.

Lorsque le musicien eut achevé son air de polka, une jeune fille dit à ses voisins :

— Je le reconnais... C'est « l'étranger » qui a dansé à la fête avec Justine.

Furet allongea le cou :

— Quel étranger?

— Je ne sais pas, répondit la jeune fille.

Furet renfonça sa tête dans ses épaules.

— S'il vous plaît, mon ami, encore un morceau, dit Colpin d'une voix tendre, tandis que ses yeux pétillaient et que ses lèvres souriantes mettaient un éclair rouge dans sa barbe noire.

Le musicien, qui parlait tout bas avec Justine, réemboucha son instrument.

Lorsqu'il eut joué un nouvel air, les gens sortirent. Arrivé sur le seuil, Colpin se retourna :

— Merci, mon ami !

Puis il baissa le front et murmura : « Voilà un homme qui joue bien ! » Et il s'achemina en sifflotant vers un cabaret.

Furet, qui était resté seul dans la maison, continuait à regarder l'étranger avec de grands yeux ; finalement il s'avança vers lui :

— De quel pays êtes-vous, camarade ?

— Je suis Condruzien !

Ces paroles, prononcées sur un ton sec, froissèrent Furet. Il pirouetta sur ses talons et sortit à son tour, pensif et un peu vexé.

II

Le lendemain, à huit heures du matin, des ouvriers déjeûnaient dans la campagne des Broux, près d'un chemin creux.

La plaine, qui s'incurve légèrement, forme un vaste cirque, qu'éclairait à ce moment-là un beau soleil. Tout autour, cinq ou six villages montraient leurs toits rouges et leur clocher brillant, encadrés par une verdure abondante sur laquelle se détachaient les fleurs blanches des arbres fruitiers. Au nord, les ailes de deux moulins à vent tournaient en silence.

Appuyé contre le manche de sa charrue, un homme parlait :

— Notre Florent n'a plus que dix mois à faire, camarade Colpin... Nous le reverrons bientôt... Ce sera avec joie, je vous le certifie... Sa mère surtout sera bien heureuse... Chaque fois que nous recevons une lettre, elle pleure...

— Les femmes sont comme cela, frère Lamothe, répondit Colpin.

Lamothe, qui faisait allusion à son fils, en ce moment au service militaire, mordit dans sa tartine et but une gorgée à son bidon de café.

Colpin avait fini son repas. Il bourra sa pipe.

— Hein! dit-il, en tirant la première bouffée... la grosse Justine... elle vous a fait une belle conquête...

Furet, qui était assis sur une herse, leva les épaules :

— Ce n'est qu'un ouvrier brasseur!

— Comment sais-tu cela?

— Peu importe, je le sais.

Ces paroles furent suivies d'un court silence.

Le firmament, tout bleu, ressemblait à un vaste champ de violettes sauvages sur lequel le soleil se détachait comme une fleur d'or. Ça et là, on apercevait au fond de l'azur, pareilles à d'imperceptibles points noirs, des alouettes qui remplissaient l'air de leurs roulades. Partout, des groupes d'ouvriers déjeûnaient. A côté d'eux, les bœufs, couchés sur le flanc, ruminaient en balançant des filets de bave à leurs narines, tandis que les chevaux, immobiles et têtes baissées, avaient l'air de dormir. Au milieu des terres fraîchement labourées, les pièces de blé luisaient comme de grandes mares vertes.

— *Il* est tout ce que tu voudras, s'écria Colpin, mais il est bien vêtu, il a une chaîne d'or et des mains de seigneur .. Puis, il joue du cornet à piston... Et moi, cela me va...

Furet ricana :

— D'abord, es-tu certain que sa chaîne soit d'or... du vrai or... tu comprends...

Puis, secouant sa figure bilieuse, il avança ses deux mains, qui étaient squameuses et sordides :

— Quand on n'est qu'un ouvrier, voilà les mains qu'il faut avoir!

— S'il est ouvrier, déclara Méan d'un ton pincé, c'est qu'il le veut bien... Il ne tiendrait qu'à lui de ne rien faire...

Méan était parent des Jacob; il devait être mieux renseigné que Furet. Aussi, celui-ci dressa-t-il l'oreille, en coulant vers son voisin des regards sournois. Comme l'autre ne disait plus rien, il hocha la tête.

Alors Méan se leva, et, tendant le doigt vers un village lointain, entre les arbres duquel on apercevait

la façade blanche d'un château et la pointe d'une tour, il dit :

— Savez-vous ce qu'était l'aïeul du propriétaire actuel de ce domaine?...

— C'était un tailleur. . un pauvre tailleur... et laid encore... grêlé... Mais il dansait admirablement... et comme cela, il a séduit une baronne...

— Certes ! déclara sentencieusement Lamothe, on voit quelquefois le riche faire le bonheur du pauvre... Certes, oui... Puis Justine... hé!... c'est une belle jeune fille !...

Furet grommela :

— *Elle* aurait de la chance !

— Comment s'appelle cet homme ? demanda Colpin.

— Dewar, répondit Méan.

Tout le monde se tut. Dans la campagne tranquille, on n'entendit plus que les mélodies des alouettes et le bourdonnement des taons qui voletaient autour des bœufs.

Agenouillée sur le sol, la bouche souriante, l'œil malicieux, une jeune fille chatouillait, avec un brin d'herbe, l'oreille d'un jeune homme couché à plat ventre à côté d'elle. A plusieurs reprises, il essaya de lui saisir la main. Comme il n'y parvenait pas, il finit par sauter sur pieds. Mais la jeune fille avait déjà pris la fuite. Il s'élança sur elle. Elle l'évita, chercha un refuge derrière les chevaux, puis elle courut en zig-zag dans les champs et tous deux disparurent dans le chemin creux.

Là, Pan rattrapa la Syrinx et la renversa, riante et pâmée, contre le fossé, dans l'herbe fraîche, parfumée de thym et de marjolaine. Malgré ses cris effarouchés, il la serra dans ses bras robustes, mordit avec frénésie dans ses joues roses, baisa ses yeux limpides et ses lèvres rouges. Il regrimpa ensuite lestement le talus. Les mains dans les poches, la tête en l'air, la figure enflammée, il chanta :

O Margueri-te
Ma dou-ce amie...

La jeune fille reparut à son tour. Elle aussi avait

la figure illuminée et le regard joyeux. Sa gorge haletait ; elle marchait lentement en essayant de refaire sa tresse qui s'était dénouée. Avec ses bras levés, son buste renversé, sa poitrine saillante, sa chevelure qui flottait comme une gerbe d'or sur son épaule, elle ressemblait à un fée rustique que gonflaient toute la vie, toute la joie et tous les parfums du printemps.

Le travail reprit. La plaine secoua son silence. Au chant des alouettes, se mêlèrent des cliquetis de chaînes, des grincements d'outils, des lambeaux de romances. Des interpellations amicales se croisaient dans l'air sonore. Seul, Furet bêchait silencieusement, sans lever la tête. De temps en temps, un petit rictus crispait sa figure jaune.

Dans le hameau, Furet était connu pour un personnage sournois et envieux. On le voyait partout, observant toutes choses d'un œil louche. Si vous ailliez voir vos récoltes, Furet vous suivait. Si vous travailliez dans votre jardin, Furet s'en venait doucement vous regarder par-dessus la haie. Il jetait des pierres aux poules de ses voisins et, la nuit, salissait les barrières fraîchement peintes. Quand un chat disparaissait, on disait au bout de quelques jours : « Nous ne le reverrons plus. On l'aura tué. » Et après un instant : « C'est Furet qui aura fait le coup ; c'est une mauvaise bête ! »

En ce moment, Furet, courbé sur sa bêche, pensait à Dewar. L'amoureux de Justine avait-il ou non de l'argent ? Est-ce que Méan n'avait pas conté une fable ? Il répétait tout bas : « Elle aurait de la chance ! » A la fin, pour s'adoucir l'âme, il murmura :

— Il ne l'épousera peut-être pas !

III

Furet se trompait. Dewar épousa Justine au mois d'octobre.

Le soleil enveloppait la terre d'une lumière mourante, mais belle encore. Le village, avec ses arbres à

moitié dépouillés, ses maisons blanches, son clocher bleu, prenait des teintes adoucies dans l'air vibrant et déjà vif qui tombait du ciel opalin. Les chemins étaient couverts de feuilles mordorées et dans la ramure des buissons, on voyait briller, comme des grappes de corail, les baies rouges de l'aubépine.

Furet n'était pas présent quand la noce se rendit à l'église, mais il la vit le soir comme elle revenait lentement en s'arrêtant dans chaque café.

Justine avait l'air d'une dame avec sa robe de satin noir. Comme elle n'était plus allée aux champs depuis quelques semaines, le hâle de sa peau avait disparu et ses joues étaient d'une blancheur lactée, marbrée de lueurs roses. Les paysans la regardaient avec admiration, mais c'était surtout son mari qui continuait d'exciter la curiosité. Chose étonnante, on ne savait toujours rien de précis à son égard ! Les bans de mariage eux-mêmes, affichés au mur de l'école, n'avaient rien appris à personne, sinon qu'il était né à Forges (Luxembourg) — localité ignorée de tout le monde — et qu'il était fils légitime de parents décédés. Les uns bâtissaient sur ce mystère des histoires merveilleuses ; les autres n'en auguraient rien de bon. Furet observait avec plus d'attention la chaîne de montre du marié, qui brillait aujourd'hui sur un gilet blanc.

— Je voudrais tout de même bien savoir si c'est de l'or ? s'écria-t-il en découvrant ses gencives.

— Si c'est de l'or, dit Lamothe, elle vaut plus de deux cents francs !

La noce rentra vers huit heures. Quelques intrus s'obstinaient à la suivre. Pour se débarrasser d'eux, Jacob poussa le verrou de sa porte et ferma les volets.

Lorsqu'il n'y eut plus personne autour de la maison, un homme, qui marchait sur la pointe des pieds, vint se placer sous la fenêtre. C'était Furet. Il écouta quelque temps, le souffle suspendu. Comme il n'entendait qu'un bruit de fourchettes, il s'en retourna en maronnant, les narines chatouillées par un parfum de lapin rôti.

Vers dix heures, le silence prit fin. Une voix de

femme chanta « Les jolis yeux bleus »; puis ce fut le cornet à piston qui ronfla.

A la Toussaint, Dewar loua la plus importante maison du hameau. Il fit mettre du rose sur les murs, du petit-gris sur les volets, du vert sur la porte. Des pots de fleurs apparurent ensuite aux fenêtres, où pendaient d'élégants rideaux. Enfin, le bruit se répandit qu'il avait des meubles extraordinaires.

Furet, dont la curiosité était de plus en plus surexcitée, passait et repassait plusieurs fois par jour devant la porte de son nouveau voisin. A la fin, n'y tenant plus, il s'écria :

— Il faut que j'aille voir!

Et il entra en coup de vent dans la maison de Dewar.

— On est voisin... Il faut qu'on se connaisse... J'espère que je ne vous dérange pas... Ici, vous savez, on est sans façons... Nous vivons comme des frères... Hein? je ne vous dérange pas...

— Pas le moins du monde, répliqua Dewar, qui s'était levé à son arrivée.

— Vous avez fait des frais! s'écria Furet en enveloppant tout le mobilier flambant neuf d'un regard inquisiteur... Un régulateur! fit-il... Hé... Je suis sûr que ça coûte cher...

— Oui, assez...

— Et cette armoire?... C'est du chêne?...

— Je le pense...

Furet promena sa main sur le bois.

— C'est à Liége que vous avez acheté ces beaux meubles?

— Oui.

Dewar cligna de l'œil du côté de sa femme : tous deux sourirent.

Furet prit une chaise, l'examina en tous sens et s'assit :

— On est bien là-dessus.

Et après quelques instants :

— Quel est le prix de ces chaises?... sans indiscrétion...

— Avez-vous envie d'en acheter?...

Furet, qui avait déjà été blessé par le clin d'œil, prit cette réponse pour une injure. Il se leva, fixa ses yeux gris sur Dewar et gagna la porte en disant :

— Un homme est un homme. Le pauvre vaut le riche. Nous sommes tous faits de la même argile, camarade !

IV

A la fin de l'hiver, Florent Lamothe, ayant quitté l'armée, rentra chez ses parents. Après le souper, tous les voisins accoururent pour le revoir. C'était un noiraud, qui portait la casquette sur l'oreille et avait les cheveux taillés en cul de poule. Il parla de Bruges, où il avait été en garnison, d'Ostende qu'il avait visitée, des dunes, de la mer, du camp de Beverloo. Il s'exprimait avec assurance en lissant ses moustaches ; de temps à autre, il glissait un mot français dans son pittoresque wallon. Il jurait aussi en flamand : « Pottferdek « ! Sa mère, petite vieille à figure ratatinée, avait placé sur la table une bouteille d'eau-de-vie, des pommes, des noix et des marrons. Tout cela, c'était pour les autres. La bonne vieille se contentait d'admirer son fils avec des yeux de sainte vierge, les mains allongées sur son tablier. Comme Florent se taisait un moment pour allumer sa pipe, elle dit :

— Vous savez qu'il a été clairon ?...

— Tu as été clairon ?...

— Tiens donc !

Pendant que le jeune homme tirait quelques bouffées, Colpin mit les doigts sur sa manche :

— Tu auras sans doute appris que nous avons maintenant un musicien ici...

— Qui ça ?

— La grosse Justine s'est mariée, hein ? Je te l'ai écrit, dit le vieux Lamothe.

— Avec un Condruzien...

— Avec un Condruzien... Eh bien ! cet homme joue du cornet à piston tous les dimanches... Tu l'entendras demain...

— Quel métier exerce-t-il ? demanda Florent.

— C'est un faiseur d'embarras, grommela Furet.

— Après son mariage, il est resté plusieurs semaines chez lui, répondit Lamothe, sans s'occuper de l'interruption de Furet. Maintenant, il travaille « du côté » de Liége... On dit qu'il a une bonne place...

— On le dit! ricana Furet.

— C'est un homme assez « secret », assez « caché », continua Lamothe, une tête un peu en l'air... Ainsi, il est marié depuis plusieurs mois, et on le voit encore se promener avec sa femme dans son jardin, bras dessus bras dessous...

Colpin, qui menait sa ménagère « tambour battant », sourit avec indulgence, le nez dans sa barbe.

— Il ferait mieux de le nettoyer, son jardin, grogna Furet.

— Il ne gêne personne! riposta Méan.

On avait oublié sa présence. Les gens se regardèrent, embarrassés. La vieille femme sauva la situation en disant :

— Prenez un verre, ou une pomme, ou des noix, ou des marrons... ce que vous aimez...

V

Le lendemain, vers dix heures du matin, Florent fut conduit devant la maison de Dewar. Celui-ci jouait avec ardeur du cornet à piston. Colpin était déjà accroupi contre le fossé, tandis que Furet se promenait sur la route, les mains dans les poches. Dès que Colpin aperçut Florent, il cria :

— Eh bien! « clairon », qu'en dis-tu ?

Le « clairon », qui avait une raideur de mannequin sous ses vêtements neufs, retira sa pipe de sa bouche, croisa les bras, puis, inclinant le front, écouta avec attention. Furet vint se placer auprès de lui; quelques minutes s'écoulèrent. Colpin, qui s'impatientait, cria de nouveau :

— « Clairon », qu'en dis-tu ?

Florent écoutait toujours. Finalement, il releva la tête :

— Pottferdek!

— Quoi ?
— Il ne sait pas jouer !
— Hein?...
Florent remit sa pipe dans sa bouche :
— Non !
Il écouta encore un instant, et ajouta :
— Un peu la polka, mais c'est tout.

Dewar, en effet, jouait toujours le même air. De temps à autre, il essayait d'exécuter une mazurka, une valse, un quadrille, mais au bout de quelques minutes, il s'embourbait, déraillait et finissait par reprendre la polka, qu'il enlevait alors avec un brio infernal.

Florent attira leur attention sur tout cela. Le doigt levé, l'œil ironique, il criait : « Ecoutez ! » chaque fois que Dewar lançait une fausse note. Ses compagnons « écoutaient » en ouvrant de grands yeux, honteux et irrités d'avoir été roulés aussi grossièrement. Colpin, qui s'était montré le plus enthousiaste pour cette musique, se glissa le long du fossé, sans dire un mot, et disparut. Les autres ne tardèrent pas à l'imiter. Furet, toutefois, ne bougeait pas ; mais ses prunelles grises s'éclairaient petit à petit ; quand il se vit seul au milieu du chemin, il leva les yeux au ciel et se mit à rire à pleine gorge, en sautant comme un bouc.

La vieille Bette, qui l'observait de sa fenêtre, dit :
— Voilà Furet qui devient fou !

VI

A dater de ce moment, plus personne ne se dérangea pour entendre la musique de Dewar. Au bout de quelque temps, on trouva même agaçant cet air de polka, qu'il serinait tous les dimanches du matin au soir ; quelquefois une tête grincheuse se tournait vers la maison du musicien et grommelait : « Le diable t'emporte, toi et ta sacrée trompette ! » Mais c'était tout. Dewar, dépouillé de son prestige, sombrait dans l'indifférence.

Seul, Furet continuait à le surveiller. Le samedi

soir, à l'heure où Dewar avait coutume de revenir, Furet se dirigeait vers les champs, nu-tête, d'un pas de flâneur, avec l'allure innocente de quelqu'un qui erre sans but. Il se dissimulait derrière une haie ou bien entrait tout simplement dans les blés. Quand Dewar passait, avec son petit paquet noué dans un mouchoir rouge qu'il portait sur l'épaule au bout de son bâton, il ne se doutait point qu'on l'épiait et il ne voyait pas la tête humaine qui se montrait furtivement à quelques mètres de lui et dont la teinte jaune se confondait, dans la nuit tombante, avec la couleur des seigles.

Un samedi, Furet, qui s'était de nouveau rendu aux aguets, reparut avant Dewar; il galopait avec un grand bruit de sabots et lançait dans les cours, à droite et à gauche, sans s'arrêter, quelques mots d'une voix essoufflée. Ceux qui n'avaient pas saisi ses paroles, couraient aux renseignements.

— Quoi?... Qu'est-ce que c'est? .. Un incendie?...

— Non. C'est Dewar qui a une « prune! »

Quelques instants plus tard, Dewar arriva. Il marchait en zig-zag, parlait tout seul, gesticulait avec son bâton. Dès qu'il fut rentré chez lui, les voisins s'approchèrent de sa demeure. Furet colla l'oreille contre la muraille. On entendit d'abord la voix attristée de Justine. Dewar ensuite s'expliqua avec vivacité, puis tout retomba dans le silence.

Comme la soirée était belle, Furet et ses compagnons s'accroupirent au bord de la route, contre le fossé. Une haie épaisse traçait une grande ombre au-dessus de leurs têtes. Dans le ciel bleuâtre les étoiles s'allumaient. Des hannetons bourdonnaient et, de temps à autre, une chauve-souris coupait l'air de son vol oblique.

Furet et ses amis devisaient tranquillement lorsque, tout à coup, ils virent avec stupeur surgir au milieu du chemin un homme qui n'avait qu'une culotte de toile bleue pour tout vêtement. C'était Dewar. Il passa comme une flèche et fila vers le village.

Une voix d'enfant cria :

— Hé! un homme tout nu!...

Tout le hameau s'élança à ses trousses. Le long du chemin, les gens se précipitaient dans leurs cours,

ahuris par ce spectacle extraordinaire : un homme nu comme ver et qui courait comme un lièvre.

Dewar galopa jusqu'au milieu du village. Là, il s'arrêta devant une chaumière dont le long toit brun, ourlé de mousse, était percé d'une petite lucarne. Après avoir croisé sur sa poitrine ses bras d'athlète, il cria :

— Allons! viens jusqu'ici, si tu n'es pas un lâche?...

Dans la chaumière rien ne bougeait. Mais au bout de quelques instants, on entendit grincer la lucarne du toit. Une tête sortit par le trou, une grosse tête chauve, avec des sourcils énormes et une figure ridée et couleur brique qu'éclairaient de grands yeux humides. Cette tête beugla :

— On ne te craint pas! Puis la lucarne fut prestement refermée.

Une foule compacte entourait Dewar, dont le torse blanc, soyeux et musclé, brillait dans le crépuscule comme un marbre grec. Les gens se racontaient à voix basse qu'il avait fait route avec Simon, un vieil alcoolique, qu'ils s'étaient grisés ensemble, puis disputés.

Après quelques instants d'attente, Dewar tendit son poing vers le toit :

— Allons, descends, coquin!

La lucarne s'ouvrit de nouveau. L'ivrogne du haut cria à l'ivrogne du bas :

— Retourne chez toi, soûlard!

Puis, remarquant tout à coup l'étrange accoutrement de Dewar, Simon ouvrit une bouche énorme et éclata d'un tel rire que sa grosse tête sautilla comme une marionnnette, dans le cadre de la lucarne. La joie du vieillard ayant gagné la foule, Dewar crut qu'elle prenait parti pour son adversaire. Il se retourna, fit des moulinets avec les bras, se frappa la poitrine, provoqua tout le monde.

Les gens s'écartèrent et la lucarne se referma.

Lorsqu'il ne vit plus autour de lui que des êtres muets et matés, Dewar ramena ses yeux sur la chaumière.

La tête de Simon n'apparut plus; mais de temps à autre le volet de la lucarne remuait : à travers une

petite fente, on distinguait l'œil injecté du vieillard, qui observait avec prudence son adversaire.

Dewar brandit de nouveau son poing vers le toit :

— Lâche ! Pleutre ! Couard !...

Comme l'autre continuait à ne pas bouger, il hocha la tête avec dégoût, cracha dans la poussière, puis, ayant relevé à deux mains sa culotte dont la ceinture glissait sur ses hanches, il reprit philosophiquement le chemin de sa demeure.

VII

L'aventure aurait probablement fini là, sans Mlle Agnès, vieille fille austère, qui tenait une boutique d'épiceries.

Dès qu'elle jugeait la vertu en péril quelque part, Mlle Agnès croyait de son devoir d'intervenir. Etant de tempérament emporté, elle intervenait d'habitude sans discrétion ni mesure. Lorsque, par-dessus la haie tondue de son jardin, elle vit repasser Dewar, derrière lequel marchaient tous les enfants du village, suivis de leurs parents, sa figure parcheminée devint verte.

— Comment ! s'écria-t-elle, en s'adressant d'abord à ceux-ci, vous n'êtes pas honteux de laisser vos enfants courir derrière cet individu ? Vous ne connaissez donc pas vos devoirs ?

— Et vous autres, continua-t-elle en se tournant vers les enfants, allez-vous déguerpir au lieu de suivre ce brigand ? Mon Dieu ! quel scandale !

En entendant les mots d' « individu », de « brigand », de « scandale », Dewar leva la tête et reconnnut Mlle Agnès, qui s'agitait comme une possédée derrière la haie. Il s'arrêta et fixa sur elle ses yeux bleus, où brillait un pur et beau sourire.

Ce cynisme acheva de révolter la femme. Son maigre buste incliné au-dessus du chemin, elle se mit à injurier Dewar, la voix rauque, agitant son petit bonnet et brandissant les bras.

Dewar, au lieu de répondre, courba le front, joignit les doigts sur sa poitrine et resta immobile, semblable à un saint.

A la fin, comme Mlle Agnès ne se taisait pas, il redressa sa figure candide et leva à son tour les deux mains en un geste plein d'onction :

— Vive l'anarchie !

Propos d'ivrogne, certes ! qui, dans la pensée du pauvre Dewar, n'avait pas de sens Mais un tel cri, poussé avec une pareille audace, en pleine rue, en pleine foule, devant une vieille demoiselle honorable, indigna tout le monde. Mlle Agnès, suffoquée, avait disparu dans son jardin. Plusieurs hommes serraient les dents dans un frémissement de colère. Lamothe lui-même, qui ne perdait pourtant pas facilement son sang-froid, s'écria : « On devrait le flageller ! » Et ses yeux vengeurs fouillèrent la haie où des baguettes souples et coriaces montraient, entre leurs feuilles vertes, avec des nœuds durs, de magnifiques épines.

Cependant, Dewar s'éloignait, le front haut, indifférent et superbe. Alors Mlle Agnès reparut, avec des traits décomposés, les lèvres agitées et son bonnet de travers ; elle se haussa sur la pointe des pieds, tendit le cou et lança d'une voix sifflante :

— Vaurien ! vaurien ! Viens régler ton compte, vaurien ! Viens me payer !

Cette fois les paysans murmurèrent :

— Ho ! ho !...

Tout s'éclairait maintenant ! Dewar enfin était connu. Furet, la figure rayonnante, le regardait s'enfoncer dans le crépuscule, où son torse blanc miroitait comme une statue au fond d'un bosquet. Quand Dewar eut disparu, il s'écria :

— Je suis sûr qu'on ne l'entendra plus !

Le lendemain, Dewar jouait du cornet à piston comme d'habitude.

Furet en fut scandalisé. On le vit courir de maison en maison, l'air exaspéré, criant partout :

— Cet homme n'a pas de honte !

Les voisins, qui commençaient à partager ses sentiments, répétaient :

— C'est vrai. Cet homme n'a pas de honte !

Une haine sourde couvait contre Dewar. Lorsque la nuit fut tombée, quelqu'un, profitant de l'obscurité, lança une pierre contre sa porte.

Le dimanche suivant, quand il recommença son concert, Furet jura entre ses dents :

— Attends, drôle, je connais quelqu'un qui te fera taire !

Un quart d'heure plus tard, les habitants du hameau furent assourdis par un tapage infernal.

Comme cela ne finissait pas, on fit des recherches et l'on découvrit Furet qui, accroupi sous sa haie, abrité en outre par un tas de fagots, tapait à tour de bras avec une barre de fer sur un vieux seau. La sueur coulait sur sa peau tannée.

Ceux qui l'avaient déniché trouvèrent la farce ingénieuse. Ils s'en amusèrent pendant quelque temps, puis se retirèrent. Bientôt après, le même tapage s'éleva dans un autre coin du hameau ; un troisième suivit, puis un quatrième.

De temps en temps, tous quatre s'interrompaient. On réentendait alors le cornet à piston qui, par contraste, présentait quelque chose d'agréable et de rafraîchissant. Le duel dura jusqu'au soir. Lorsque les hommes rentrèrent chez eux avec leurs barres de fer et leurs seaux, le cornet à piston vibrait toujours.

Furet, échauffé, cracha dans ses mains et, louchant vers la demeure de Dewar :

— On s'essayera de nouveau dimanche prochain, l'ami !

VIII

Le samedi suivant, après son travail, Furet alla couper une branche de frêne. Pendant toute la soirée, il fabriqua des sifflets, avec l'intention de les distribuer aux enfants. Comme il toussait en écorçant le bois, sa femme dit :

— Tu ferais mieux de laisser tout cela tranquille.

Furet haussa les épaules.

Le lendemain, vers une heure, comme Dewar embouchait son cornet à piston, un charivari épouvantable couvrit sa musique. Plus de vingt hommes, cachés dans tous les coins du hameau, participaient cette fois au vacarme. Ceux qui n'avaient pas trouvé de vieux seaux, tapaient sur des casseroles ou cho-

quaient l'un contre l'autre des couvercles de marmites. Les enfants, de leur côté, dans les cours, sur les seuils, dans le chemin, faisaient consciencieusement marcher leurs sifflets de frêne Mais le plus magnifique de tous, c'était Colpin. Il s'était fabriqué un long cornet de tôle, dont il tirait des beuglements effrayants. Il avait en outre eu l'idée extravagante de grimper sur le chaume de son étable ; à cheval sur le faîte, les cheveux hérissés, les yeux désorbités, les joues gonflées et rouges, il ressemblait à une girouette formidable et grotesque.

Ce charivari révolutionna le village entier. Les gens arrivèrent en foule. Lorsqu'on eut découvert Colpin, à cheval sur son toit, une joie énorme s'empara de tout le monde.

Pendant qu'on l'admirait, un grand homme sec, coiffé d'une casquette verte à galons jaunes et qui avait une grosse canne sous le bras, vint se placer auprès des spectateurs. Ses yeux sévères montraient clairement qu'il apercevait dans tout cela quelque chose de répréhensible. Au bout de quelques minutes, il disparut, puis il revint avec un autre homme vêtu d'un beau sarrau bleu qui bombait sur son ventre et pourvu de cette tête ronde et rose que fait, dit-on, aux fermiers wallons l'usage excessif du bourgogne.

C'était le bourgmestre.

Il vit tout de suite que l'ordre n'était pas sérieusement troublé. Mais il garda une figure digne comme l'exigeaient ses fonctions. Cependant, lorsqu'il se retira, il riait intérieurement et, sans que personne s'en aperçût, son gros ventre dansait sous sa blouse.

De temps à autre, Colpin passait le cornet sous son bras, soufflait un peu, puis retirant de sa poitrine, par la fente de sa chemise, un mouchoir rouge, il s'épongeait les joues.

A cinq heures, le charivari s'arrêta. Dans le silence, on réentendit le cornet à piston. Dewar jouait tranquillement, avec mesure. Cela faisait l'effet d'une brise calme succédant à un vent d'orage.

Le charivari reprit avec plus de furie. Mais les curieux, qui commençaient à avoir les oreilles rompues, s'en allaient un à un.

Vers six heures, il y eut une nouvelle interruption.

Dewar, lui, jouait toujours. Cette ténacité déçut ses adversaires. Malgré l'eau-de-vie que leur fit distribuer secrètement Mlle Agnès, l'entrain diminua. A la nuit tombante, Colpin constata que tous les curieux avaient disparu. Le vent du soir, qui soufflait avec âpreté, le fit éternuer. Il réfléchit quelques secondes, puis, élevant son cornet au-dessus de sa tête, il le lança sur le fumier. Il se coucha ensuite sur le dos et se laissa glisser le long du toit.

Ce fut le signal de la déroute. Un quart d'heure plus tard, on n'entendait plus que le tintement mélancolique d'un seau, sur lequel frappait un bras fatigué. Furet, exaspéré, luttait encore. La toux lui déchirait la poitrine. Il était moulu, énervé. Ses mains tremblaient. La sueur coulait en gouttes froides sur son visage et le long de son dos. Quand il se sentit seul, il tourna des yeux rageurs du côté de la maison de Dewar et essaya de taper avec plus de force. Mais un accès de toux lui fit lâcher la barre de fer.

Sa femme ne l'entendant plus, se mit à sa recherche.

Elle le trouva sous la haie, à quatre pattes, écroulé dans les ronces. Il avait la figure blême, les yeux luisants. Il était effrayant comme un loup.

Dewar, à ce moment, jouait la polka pour la vingtième fois au moins. Dans les sons clairs et nets qui filaient par sa fenêtre ouverte, on ne sentait aucune trace de fatigue.

Furet sortit péniblement de sa cachette, enleva les épines qui s'étaient plantées dans sa culotte et rentra chez lui. Comme il s'approchait de la lampe, sa femme fut frappée par l'air étrange de sa figure :

— On dirait que tu as quelque chose?...

— J'ai froid, répondit-il.

Il se mit néanmoins à table et voulut souper, mais, avant la fin du repas, il se leva sans rien dire et gagna son lit.

Au bout de quelques minutes, sa femme entra dans la chambre. Lorsqu'elle reparut, elle avait la mine inquiète. Comme ses enfants continuaient à s'amuser avec leurs sifflets de frêne, elle dit :

— Allons, mes enfants, ne sifflez plus. Votre père est malade...

Le lendemain, les voisins apprirent que Furet avait une pleurésie.

Chaque soir, ils venaient prendre de ses nouvelles. Le médecin avait défendu de le déranger. Aussi ne s'approchaient-ils pas de son lit. Ils se contentaient de jeter un coup d'œil, par la porte entrebâillée, sur sa figure immobile, qui se détachait comme un masque de buis sur les carreaux rouges et blancs d'un coussin de plume.

— S'il « passe » le neuvième jour, disaient-ils à sa femme, il sera sauvé.

Furet « passa » le neuvième jour, mais des complications se produisirent et il resta au lit tout l'hiver.

IX

Au printemps, on commença à revoir Furet dans sa cour. Sa femme l'asseyait dans un fauteuil, lui enveloppait le corps d'une couverture et il demeurait là des heures entières, emmaillotté comme une momie.

De la route, les passants échangeaient quelques mots avec lui.

— Le corps va bien, disait-il. Mais ce sont les jambes « qui n'en veulent pas ».

Quelques-uns s'approchaient. Ils examinaient sa figure parcheminée, ses lèvres blanches, ses yeux creux, ses grandes oreilles, son long cou où les muscles saillaient comme des câbles.

— Tout de même, ce qu'on attrape! s'écriaient-ils.

Furet soupirait :

— Cela m'est venu comme un coup de fusil...

« Mon Dieu! » disaient les autres; et, levant le doigt, ils montraient un coin de ciel bleu, les bourgeons des arbres, un rayon de soleil, un papillon :

— Voici l'été. C'est un grand médecin. Il vous guérira.

La convalescence de Furet fut longue. Vers la fin de l'été seulement, il recommença à travailler, mais il ne pouvait accomplir que de petites besognes et, lorsqu'il pleuvait, il était obligé de rester chez lui.

Aux gens qui lui demandaient : « Est-ce que les forces reviennent, Furet? » il répondait :

— Doucement, doucement. Je ne suis encore qu'un demi-homme.

Un soir cependant sa femme le vit revenir du travail avec la figure rayonnante.

— Cette fois, dit-elle, je crois que tu vas mieux.

Furet hocha la tête :

— Ce n'est pas cela...

Il tendit le nez, arrondit ses petits yeux gris et chuchota mystérieusement :

— Notre voisin va partir !

— Ah !

— Oui, on lui a donné son « renon ».

Furet se mit à rire, puis il s'assit pour mieux savourer sa joie :

— « Oui ! il s'en va ! » continua-t-il, en faisant glisser les paumes de ses mains le long de ses cuisses et en montrant le bout de sa langue. « Je savais bien qu'il ne résisterait pas. Les maisons comme la sienne ne sont pas faites pour des va-nus-pieds de son espèce ! »

X

Dewar s'en alla comme il était venu, sans faire de confidences à personne. On sut seulement qu'il allait habiter dans le voisinage de Liége par le messager qui se rendait toutes les semaines dans cette ville et qui se chargea de son déménagement. Dès le commencement de septembre, il emmena un à un les meubles de Dewar; huit jours avant la Toussaint, toute la famille partit.

Vers neuf heures, Furet, qui était resté chez lui, vit arriver le vieux Jacob avec sa femme et ses deux plus jeunes enfants. Une bruine froide leur fouettait la figure. Ils pénétrèrent dans la maison de leur fille avec l'air triste des gens qui entrent dans une mortuaire. Quelques minutes après, la charrette du messager s'arrêta devant la porte. Dewar apporta les meubles qui restaient : un lit, deux chaises, le poêle, un vieux coffre et plusieurs paquets enveloppés dans des draps. Puis Justine sortit. Elle avait un enfant

depuis cinq mois. Elle le portait sur le bras, couvert d'un châle. La jeune femme était toujours plantureuse et belle, mais sa figure mélancolique trahissait un chagrin profond. Elle souffrait sans doute de quitter son village — probablement pour toujours. Elle embrassa ses parents, donna un baiser à son petit frère et à sa petite sœur, puis, ayant passé l'enfant à sa mère, elle monta dans la charrette, où le messager l'installa sur une gerbe de paille. Le vieux Jacob frottait ses yeux avec la manche de sa camisole, la vieille femme se mouchait dans son tablier. Quand Justine fut assise, elle ouvrit son parapluie et on lui rendit l'enfant.

— Veille bien à ce qu'il n'ait pas froid, dit Jacob, dont la voix tremblait.

Le messager fit le tour de la charrette pour s'assurer si tout était en ordre. Quand il fut revenu auprès de son cheval, il lui toucha l'échine du bout de son fouet.

— Allons, Cosaque, en avant!

Cosaque, vieille bête déhanchée, dont le corps ressemblait à un tonneau défoncé et qui avait des manchons de poils au-dessus des sabots, souleva péniblement sa grosse tête, incrusta la pointe de ses fers dans la terre humide et la charrette s'ébranla.

Au détour du chemin, Justine sortit du châle une menotte blanche et l'agita, en signe d'adieu, du côté de ses parents.

La vieille mère, qui pleurait, ne put répondre, mais son mari souleva sa casquette :

— Cher petit cœur!...

XI

Quelques semaines plus tard, Lamothe, en rentrant chez lui, à l'heure du dîner, avec son fils, trouva sa femme qui gémissait, assise devant la table, le menton dans les poings.

— Voyez ce qui nous arrive! dit-elle, en tendant le doigt du côté du poêle.

Les deux hommes s'approchèrent. Une poule noire était étendue devant la cheminée : elle entr'ouvrait de temps en temps le bec, ramait avec sa patte et un

peu de sang tachait ses plumes lustrées. Florent la prit dans ses mains. Elle avait un trou dans le dos, fait sans doute avec une pierre coupante. L'os était à nu, broyé. Le jeune homme tâta la plaie; des esquilles roulèrent sous son doigt.

Il remit l'oiseau à sa place, en hochant la tête. La poule poussa un petit cri, ouvrit les yeux, les ferma, bâilla, puis recommença à ramer avec sa patte.

— Elle est « croquée », dit-il.

Et après un instant :

— Il faudra la tuer.

— Quel malheur! soupira la femme. C'était la meilleure de nos poules : elle donnait deux œufs tous les trois jours.

Lamothe approuva :

— La meilleure... c'est sûr...

Il serra les poings et se dirigea vers la porte. Une odeur de soupe parfumait l'air. Par les fenêtres entrebâillées, on entendait un cliquetis de cuillers et de fourchettes. Les voisins dînaient. Un homme cependant se trouvait au milieu du chemin; il était immobile et tournait le dos à Lamothe. Il avait les jambes ouvertes, les bras en anses de cafetière; sa tête, inclinée sur l'épaule, regardait le ciel et son oreille, plantée horizontalement dans son crâne, se détachait comme une cible.

Lamothe le contempla quelques instants; il était rouge, il étouffait de colère. Finalement ses dents se découvrirent comme celles d'un chien qui va mordre, il brandit les poings et hurla :

— C'est Furet qui a fait le coup; c'est une mauvaise bête!

Il avait crié si fort que tous les voisins l'entendirent. Les cuillers et les fourchettes cessèrent leur tapage et la vieille Bette montra son masque ravagé :

— Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce qu'il y a?...

Seul, l'homme qui se trouvait au milieu du chemin ne bougea pas.

Les jambes ouvertes, les bras en anses de cafetière, la tête sur l'épaule, Furet continuait à regarder on ne savait quoi, son oreille pointue dardée vers le ciel.

HUBERT KRAINS.

LES MISÉRICORDES SATIRIQUES D'HOOGSTRAETEN

On sait que les *miséricordes* sont des petits rebords, généralement sculptés, que l'on place sur la partie mobile des sièges des stalles d'église; permettant à l'assistant de s'y asseoir d'une façon précaire pendant les parties des offices où une station debout lui est commandée. On les appelait aussi des *patiences*, probablement parce qu'il en faut beaucoup pour s'y maintenir, à moitié assis, lorsque le siège était relevé.

Ces rebords ou consoles, se trouvant ordinairement en contact avec une partie du corps considérée comme peu noble, on comprendra que nos joyeux imagiers et hûchiers flamands choisirent de bonne heure ces *miséricordes* pour y représenter des sujets profanes empruntés à notre folklore, prenant pour thème des dictons ou des proverbes, et même parfois les drôleries les plus grivoises, qui à l'époque où on les exécutait, ne froissaient nullement les idées religieuses des occupants des salles ainsi décorées.

C'est peut-être à cause du choix peu édifiant des sculptures qui ornent nos stalles, que nous devons attribuer leur enlèvement presque général et leurs destructions systématiques. La portée des sujets représentés ne cadrant plus avec le sentiment religieux des périodes de dévotion outrées qui suivirent.

Malgré leur rareté, et l'intérêt tout particulier

qu'ils présentent, nous devons constater que jusqu'ici, on ne s'est guère occupé en Belgique de l'étude de ces curieuses sculptures profanes. Nous avons été le premier, croyons-nous, à en dresser une liste complète (jusqu'ici manuscrite) et à en faire exécuter un certain nombre de reproductions photographiques, la plupart inédites (1).

Et cependant, comme le faisait observer M. César Daly dans la *Revue de l'architecture* de Paris, n'est-ce pas une tâche digne de nos savants et de nos archéologues, que de s'occuper « à déchiffrer la pensée déposée par nos pères dans ces milliers de figures qui étonnent les artistes modernes par leur aspect étrange et leur nature complexe ».

Sous prétexte que ces sculptures un peu frustes ne constituent pas des œuvres d'art de premier ordre, nous voyons celles-ci dédaignées par nos académies et nos sociétés savantes, alors qu'en France, en Allemagne et en Angleterre, elles préoccupent à juste titre les esthètes et les érudits de la plus grande valeur.

N'oublions pas, comme le disait un autre Français, M. Champfleury, que « l'art, tel que l'étudient les archéologues, n'a rien à voir avec le contrôle des esthéticiens. Les manifestations du Beau sont étudiées, mais avec la même balance qui pèse le Laid. L'archéologue n'enseigne pas, il constate. La sérénité, la pureté des lignes dans les œuvres d'art lui semblent sans doute préférables à l'impression du baroque et du grotesque ; il n'en recueille pas moins précieusement ces formes grimaçantes qui lui donnent peut-être une idée plus exacte et plus vive des mœurs, des coutumes et des usages du passé, qu'un pur et noble contour... »

Il ne reste malheureusement plus rien de nos

(1) Nous avons exposé dans la section Folklorique du *Congrès néerlandais* tenu à Bruxelles en 1906, quarante-cinq photographies différentes faites d'après les miséricordes d'Hoogstraeten. Vu leur intérêt, les clichés ont été acquis par notre savant collègue M. Van Overloop qui les a exposés dans les musées royaux d'art décoratif au Cinquantenaire.

stalles antérieures au XIIe siècle. Il y a lieu de croire, cependant, qu'elles furent analogues à celles qui existent encore à Ratzbourg, et qu'elles constituaient comme elles, une imitation servile en bois, des lourds sièges primitifs en pierre, en usage en Italie et en Sicile, mais si peu pratiques dans nos contrées du Nord.

Les quelques stalles du XIIIe siècle que nous possédons, sont déjà remarquables par leur élégance, unie à une grande simplicité. On y remarque même quelques ornements sculptés décorant leurs amortissements et leurs miséricordes.

Les stalles de l'église de Celles, près de Dinant, ainsi que d'autres sièges sculptés qui se trouvent à l'ancien prieuré d'Hastière, près de la petite ville de ce nom, sont de cette époque et nous offrent des miséricordes sculptées représentant des feuillages et même quelques images grotesques d'animaux ou de monstres, réels ou fantastiques.

Il faut toutefois remonter aux XVe et XVIe siècles pour trouver les beaux spéciments de ce genre de travail et l'épanouissement complet du genre profane et satirique, dans lequel nos hûchiers flamands acquirent une véritable maîtrise.

Parmi les stalles sculptées les plus intéressantes, conservées en Belgique et appartenant à ces périodes, il faut citer, en les rangeant par ordre d'ancienneté, les stalles des églises de Saint-Pierre à Louvain, de Saint-Sauveur à Bruges, celles des églises d'Aerschot, de Walcourt et d'Hoogstraeten.

Quoique peu connues, les stalles de la collégiale d'Hoogstraeten, dont nous nous proposons de nous occuper aujourd'hui, sont remarquables par leur richesse et leur beauté. De plus, presque toutes les sculptures qui les décorent, présentent un caractère humouristique amusant, d'autant plus intéressant qu'elles furent exécutées par un imagier de la localité, qui ne semble guère s'être écarté de l'endroit qui le vit naître.

Les archives d'Hoogstraeten nous font connaître son nom : Albrecht Gelmers. Il figure plusieurs fois dans les livres de comptes des comtes de Lalaing,

seigneurs d'Hoogstraeten, entre 1531 et 1532. Le placement définitif des dernières stalles eut lieu en 1546-1548.

Chacun des fauteuils est muni d'accoudoirs, sur lesquels sont disposées des figures sculptées assez grandes caricaturisant, soit un défaut, soit un vice. Le porc personnifiant la gourmandise et la luxure, voisine avec le singe qui en iconographie représente l'homme vicieux descendu au rang de la brute. Puis, nous voyons défiler des buveurs, un grand broc à la main, suivis par une Mélusine ou sirène, image symbolique du pouvoir pernicieux de la femme dont le charme séducteur, mais perfide, entraîne l'homme à sa perte, dans ce monde comme dans l'autre.

Les sculptures illustrant la duplicité du beau sexe se remarquent nombreuses sur les accoudoirs et surtout sur les miséricordes des stalles du chœur de cette église.

Nous y voyons notamment une version flamande du *lai d'Aristote,* où le savant pédagogue grec, qui servit de monture à la jolie maîtresse d'Alexandre, est remplacé par un maître d'école du temps, transportant péniblement une robuste commère campinoise qui ne ménage pas les coups de trique à sa monture humaine. Rappelons que ce sujet se retrouve fréquemment en France, notamment au cloître de Caduin, à Saint-Pierre de Caen, à Saint-Jean de Lyon, ainsi que sur les miséricordes des stalles de Rouen qui, on le sait avec certitude, furent, en grande partie, exécutées par nos huchiers flamands.

La stalle suivante rappelle le *lai de Virgile.* On sait que ce célèbre poète romain était considéré au moyen-âge, comme un grand magicien qui, d'après la légende, se laissa prendre à la duplidité d'une fille de roi Celle-ci l'ayant fait enlever dans un panier le suspendit sous sa fenêtre à la grande joie du peuple de Rome. (Ce sujet se retrouve également sculpté en divers endroits et notamment sur les miséricordes de Rouen.)

Plus loin, l'*histoire de Samson* sert à son tour d'exemple aux fidèles, en leur montrant les malheurs que peuvent causer les charmes trompeurs de la

femme. D'abord nous voyons Samson transportant, plein de force, les portes de Gaza; puis, sur une autre miséricorde, dormant confiant sur les genoux de Dalila, qui lui coupe les cheveux pour le livrer sans défense aux Philistins. Enfin, débarrassé de ses liens charnels, il retrouve sa force et fait crouler sur ses ennemis le palais où il leur servait de risée.

A côté de ces exemples fameux, tirés de la légende ou de la Bible, nous en voyons d'autres créés par l'imagination fertile de notre naïf sculpteur flamand. Ils sont empruntés à des faits divers ou à des contes ayant cours dans le milieu où il habitait. Ici une mégère se fait traîner en brouette par son époux débonnaire; là, nouvelle Omphale, une « virago » campagnarde force à grands coups de quenouille, un Hercule flamand, à dévider son écheveau. La lutte pour la culotte, emblème de la suprématie dans les ménages, se trouve représentée par plusieurs variantes. Sur l'une d'entre elles, nous voyons l'homme et la femme tirant chacun de son côté sur le haut de chausse, objet de leur ambition. Une autre nous montre deux femmes aux prises, tandis que le mari profite du combat pour reprendre son vêtement intime, qu'il brandit joyeusement au-dessus d'elles.

On sait que ce sujet fut souvent choisi par nos sculpteurs et nos peintres drôles. Il figure notamment sur les miséricordes de Rouen, et Breughel le Vieux en fit une composition amusante reproduite par la gravure. Celle-ci porte une inscription bilingue et ces vers français plus que libres :

> Ou la fême gouverne portant la banière
> Et les brayes avec, le tout y va derrière (1).

Les sculptures mettant nos ancêtres en garde contre la gourmandise et l'amour de la boisson, ne sont pas moins nombreuses. L'une d'elles représente un porc, assis sur un tonneau et vidant un grand broc; une

(1) Cette composition est reproduite dans notre livre *Le genre satirique dans la peinture flamande*, dont une deuxième édition vient de paraître (p. 270, fig. 203). — Van Oest, Bruxelles, 1907.

autre nous montre un sommelier dans sa cave et se livrant à son vice favori; plus loin, un singe sortant d'une tonne, entourée de buveurs de tous rangs, vient nous prouver que la boisson ravale l'homme au rang de la brute. Enfin, un buveur, enfermé jusqu'au cou dans une autre futaille, subit sans défense les reproches de son épouse...

Puis viennent de nombreux sujets se rapportant à nos proverbes et à nos dictons chers à nos Flamands. Notons entre autres celui emprunté au latin : *Margaritas ante porcos*, « Rosen voor de varkens », qui figure aussi parmi les sculptures de Rouen et sur le tableau de Breughel représentant les *Proverbes flamands* dont une réplique du fils se trouve au Musée de Harlem. « 'T varken moet in 't kot « (le porc dans sa bauge), symbolisé par un ivrogne en compagnie de porcs, a été également peint par notre grand peintre satirique et reproduit par la gravure. Rappelons encore les dictons : « Beaucoup de bruit, peu de laine », et l'inverse : « Beaucoup de laine, mais peu de bruit », figurés, le premier par un porc, le second par un mouton, que l'on se met en devoir de tondre. Un homme refusant d'acheter des bésicles, rappelle le proverbe « qui voit clair n'a pas besoin de lunettes » et un mari brutalisant son épouse, l'axiome tudesque peu galant qui assure qu' « une bonne femme doit être battue ».

Les satires des métiers ne sont pas oubliées. L'une d'elles nous montre un combat burlesque entre des boulangers, qui se gourment à grands coups de pelle à enfourner, et constituent un exemple du « struggle for life » bien avant Darvin.

Plus loin, des bourgeois en longues robes, ont enfourché des bâtons terminés par une tête de cheval, et, la lance en arrêt, fondent l'un sur l'autre. La composition est charmante et constitue une fine parodie des tournois. On sait que ce genre de satire fut fréquent dans la miniature flamande au moyen âge; ce que l'on ignore peut-être, c'est qu'elle trouve un écho jusque dans nos archives. Les comptes communaux de la ville de Gand, notamment ceux des années 1447-1448, — mentionnent des parodies de

tournois qui furent subsidiées par les fonds communaux, et qui eurent lieu au marché au Vendredi. Des chroniqueurs du temps : Jean Germain et Jean Jouffroy, dans leur *liber de virtutibus Philippi* décrivent ces joutes burlesques « où les manants se provoquent tantôt avec des gaules, tantôt avec des pieux... et s'imaginent faire les chevaliers en montant des rosses louées Les éclats de rire, bien mieux que la force de leurs coups abattent les compagnons qu'on leur oppose ».

Chose curieuse, les satires dirigées contre les moines sont très nombreuses sur ces miséricordes campinoises. Ici nous voyons un religieux qui agite à la fenêtre de son couvent un voile de religieuse ou peut-être la faille d'une bourgeoise dévote. Plus loin, un de ses confrères s'est attelé à un traîneau, où est assise une représentante assez mal choisie du beau sexe. Ces deux sculptures semblent une satire de la vie monacale, lorsqu'elle est contraire à la chasteté.

Un autre religieux, renversant une colonne, nous rappelle le dicton flamand « de pilaar bijter » (le pilier d'église) et une femme refusant l'aumône à un moine porteur de besace, une satire anodine des ordres mendiants qui pullulaient chez nous à cette époque.

Des compositions à intentions philosophiques plus compliquées, méritent davantage notre attention. Sur l'une d'elles nous voyons le globe terrestre renversé, placé entre deux personnages : un théologien (ou un rhétoricien) et un moine. Peut-être sommes-nous en présence d'une satire des ordres religieux qui produisirent Luther, ou bien, devons-nous y voir une dispute entre des personnages symboliques se disputant la suprématie du monde. Tous deux portant la main sur la sphère, montrent que malgré leurs beaux discours, ils restent attachés aux biens et aux plaisirs terrestres.

Nous voyons la même sphère sur une autre miséricorde. Ici, un homme armé pousse en riant la boule, tandis que de celle-ci sort, en se débattant, un moine qui crie. L'imagier semble avoir voulu prouver dans cette composition, que les religieux ont

envahi le monde en trop grand nombre et qu'il y a lieu de les en déloger.

Ces nombreuses satires dirigées contre les ordres prêcheurs et mendiants s'expliquent, lorsqu'on se rappelle la rivalité qui existait alors entre les riches prébendiers ecclésiastiques et les moines mendiants, d'origine plébéenne, qui affichaient des idées niveleuses et attaquaient violemment dans leurs prédications le luxe du clergé séculier.

Nous avons récemment rapproché ces deux dernières miséricordes d'une ancienne peinture datant à peu près de la même époque (1520) et appartenant à S. A. S. le prince de Salm-Salm. Le monde, à la fois vicieux et charmant, y est figuré par une sphère transparente où l'on voit un ravissant paysage, attristé dans le lointain par le spectacle de supplices variés, auxquels assistent de nombreux curieux. A gauche, un homme jeune, tenant une longue perche droite, voudrait entrer dans le globe; à gauche, un personnage barbu, plus âgé, en sort en riant, son bâton plié et tordu.

Deux devins flamands en expliquent la portée. La première est ainsi conçue : « Met recht soudie gerne doer den werelt commen » (Je voudrais droit (avec droiture) traverser le monde; la seconde ajoute : « Ic ben der doer maer ic moet crommen » (Je l'ai traversé, mais j'ai dû plier).

Il y a lieu de croire que notre imagier flamand Albrecht Gelmers, vit à Anvers cette œuvre curieuse, que nous avons cru pouvoir attribuer à la collaboration de deux grands artistes : Joachim Patenier pour le paysage, et Albert Durer pour les figures. Ces dernières présentent incontestablement des types et des costumes allemands. Or on sait que ce fut Durer qui vulgarisa, croit-on, les images du monde, vers 1515, et que c'est lui qui créa les premières gravures en fuseau dont on recouvrait alors les mappemondes. Les deux artistes furent d'ailleurs intimes, lors du séjour de Durer à Anvers en 1520-1521.

Nous espérons que cette revue rapide de quelques-unes des 54 miséricordes profanes de l'église d'Hoogstraeten suffira pour attirer l'attention de nos savants

folkloristes belges sur ces intéressantes sculptures, qui nous font connaître tant de détails ignorés sur le mobilier, les costumes et les mœurs en usage dans une petite localité flamande au commencement du XVIe siècle. Elles sont d'autant plus précieuses qu'elles viennent se placer entre les dernières œuvres de Jérôme Bosch (Van Aken), né à Bois-le-Duc, mort en 1516, et les premières compositions réalistes du plus célèbre de nos peintres « drôles », Pierre Breugel le Vieux (décédé en 1569) qui perfectionna cet art jeune et neuf et le porta à une altitude qui ne fut plus atteinte depuis.

L. MAETERLINCK.

HÉLÈNE PRADIER

PERSONNAGES

RENÉ PRADIER, 36 ans.
HÉLÈNE PRADIER, sa femme, 30 ans.
GUSTAVE DUMONT, 36 ans.
MARTHE DUMONT, sa femme, 28 ans.
Mme DELAVAUX, 43 ans.
DANIEL DELAVAUX, son fils, 22 ans.
LUCIE DELAVAUX, sa fille, 19 ans.
LEMUSAT, 46 ans.
HORTENSE LEMUSAT, sa fille, 20 ans.

L'ACTION, DE NOS JOURS

Au premier acte, à Paris, chez Gustave Dumont.

Au deuxième acte, chez Mme Delavaux, près de la forêt de Saint-Germain.

Au troisième acte, à Paris, chez René Pradier.

ACTE PREMIER

(*Chez Gustave Dumont. Cabinet de travail d'un goût sobre et gai, confortable. Tableaux clairs aux murs, dans des cadres blancs. Rideaux souples et frais aux fenêtres. Bibliothèques vitrées en petits carreaux, tendus d'une fine étoffe rose moirée; cuivres. Fauteuils amples de cuir rouge. Table peu chargée. Des fleurs.*)

SCÈNE PREMIÈRE

RENÉ PRADIER, GUSTAVE DUMONT MARTHE DUMONT

MARTHE (*entrant*)

Vous ici!... Hélène se porte bien? Quand la verrons-nous?

RENÉ

Elle compte venir vous voir aujourd'hui même.

MARTHE

Aujourd'hui!... Et il faut que je sorte... C'est ennuyeux. Voilà bien ma chance.

RENÉ

Elle sera aussi ennuyée que vous.

MARTHE

Sans doute. Mais je me dépêcherai. Au revoir, René. Si elle arrive avant mon retour, retenez-la, n'est-ce pas?... Je serai ici dans une heure au plus.

RENÉ

Je m'en vais aussi. Il faut que j'aille à la Chambre... Lemusat interpelle.

GUSTAVE

Comment! C'est aujourd'hui?

RENÉ

Oui, accompagne-moi, veux-tu? Ce sera chaud. Tu t'amuseras.

GUSTAVE

Impossible. Je n'avais pas prévu. Le temps me manque.

MARTHE

Et puis, qui me retiendrait Hélène, si Gustave n'était pas là? Savez-vous ce que vous devriez faire? Dînez tous les deux avec nous ce soir; nous serons seuls, ce sera charmant.

GUSTAVE

Excellente idée, ma chère! Est-ce entendu?

RENÉ

Ma foi! si Hélène ne s'y oppose pas, j'accepte bien volontiers.

MARTHE

Oh! je réponds d'elle, et plutôt que de vous. Votre damnée politique vous absorbe à un point...

GUSTAVE

Elle a raison. Tu négliges un peu tes amis.

RENÉ

Moi? Foi d'honnête homme, je ne sais ce que tu veux dire...

MARTHE

Oh! oh! pas plus tard que jeudi dernier...

RENÉ

Quoi donc?

MARTHE

Ne faites pas l'innocent.

GUSTAVE

Ta femme était réellement inquiète. Toute la soirée elle t'a attendu.

RENÉ

Pardon. Nous avions je ne sais quelle conférence entre tous les collaborateurs du futur ministère Lemusat.

GUSTAVE

Tu en seras?

RENÉ

Sans doute. C'est bien le moins. Nous prenions les plus graves dispositions. Demain le Cabinet aura démissionné, et alors...

MARTHE

Alors, on ne vous verra plus jamais?

RENÉ

Plus que jamais, au contraire. La place conquise, il faudra se distraire, on aura du temps de reste. Mais jeudi, je vous assure, nous dînions au *Café de Paris*.

MARTHE

Oui, toujours au cabaret.

RENÉ

Entre hommes graves uniquement. Où est le mal?

GUSTAVE

Il faudrait voir...

MARTHE

Le mal est que vos femmes doivent patienter, pendant ce temps, et que vous les abandonnez tout à fait, Messieurs.

RENÉ

Vous exagérez.

GUSTAVE

Les devoirs de la vie publique, tu comprends...

MARTHE

L'obligent à délaisser Hélène bien souvent! Vous voilà bien, tous les mêmes, les hommes.

RENÉ

Je proteste.

GUSTAVE

Et moi donc! Quand t'ai-je abandonnée? De quoi vas-tu te plaindre?

RENÉ

Toutes les mêmes, aussi, les femmes!

MARTHE

Oh! si vous abordez le chapitre femmes, adieu! Gros Gustave, soit, je te pardonne, embrasse-moi, là, c'est cela. Assez, assez. Retiens mon Hélène, soit galant, fais-lui la cour. Pas trop, par exemple. De quoi rendre René jaloux, tout juste... Qu'elle ne s'ennuie pas à m'attendre. Et n'oubliez pas! à ce soir, René, n'est-ce pas?

RENÉ

Je serai exact.

MARTHE

Au revoir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II

RENÉ PRADIER, GUSTAVE DUMONT

RENÉ

Toujours riante et gaie, ta femme. Es-tu heureux!

GUSTAVE

Comme toi, j'imagine! Tu ne vas pas gémir!

RENÉ

Non, mais je t'envie.

GUSTAVE

Tu es injuste pour Hélène.

RENÉ

Hélas! depuis quelque temps je ne sais ce qu'elle a. Elle est morose, chagrine, nerveuse, quand je lui parle, dès qu'elle me voit. Je me sens plein de maladresse auprès d'elle. Si je lui dis un mot, sa mauvaise humeur redouble. Je ne sais que faire. Je ne sais pas ce qu'elle a.

GUSTAVE

Tu le lui as demandé?

RENÉ

Naturellement.

GUSTAVE

Et que dit-elle?

RENÉ

Elle prétend n'avoir pas changé; que c'est moi qui me forge des idées singulières... que sais-je encore? Je lui parle bien doucement, avec la plus grande tendresse. Rien n'y fait, elle n'entend ni ne voit.

GUSTAVE

C'est étrange. Marthe qui vit auprès d'elle presque tous les jours ne m'a rien dit de ce changement. Moi-même, avant-hier, elle était ici, je l'observais...

RENÉ

C'est vis-à-vis de moi seul qu'elle a changé ainsi. Je voudrais savoir...

GUSTAVE

Quoi?... Cela passera. C'est un nuage de quelques jours, bientôt, vous ne vous en souviendrez plus.

RENÉ

Non. C'est bien plus grave que tu ne penses. Ce changement ne s'est pas fait du jour au lendemain.

GUSTAVE

Hélène est douce et sage.

RENÉ

Sans doute, habituellement. Mais vis-à-vis de moi plus jamais. Au moindre mot, elle se froisse, elle a des rancunes qui n'en finissent pas. A la longue, c'est d'un irritant!

GUSTAVE

Et tu t'emportes?

RENÉ

Pas sans avoir résisté. Je me contiens, je me torture moi-même plus que ses paroles ne me blessent. Tout à coup la colère que j'ai voulu étouffer, fait explosion. Je crie. Je vocifère. Elle ne répond rien, me regarde d'un air sardonique qui m'exaspère encore davantage. Alors elle hausse les épaules, se lève et s'en va. Si je n'étais un galant homme, je la battrais...

GUSTAVE

Que veux-tu que je te dise? Être plus maître de soi est sans doute malaisé. Cependant si tu l'étais...

RENÉ

Et sans doute! Je devrais rester maître de moi. On n'obtient rien par des violences de langage... Mais!... Enfin, j'ai essayé de tout, je t'assure. Je lui parle avec confiance, avec amitié, fraternellement. Je me fais câlin et pressant. Cela ne sert à rien. Elle ne m'aime pas.

GUSTAVE

Allons, bien! nous voici, tout de suite aux extrêmes. Ami, c'est ainsi que tu te perds. Tu désespères ou tu raisonnes auprès de ta femme. Quel pouvoir la raison a-t-elle sur les nerfs? N'écoute pas ce qu'Hélène te dit, parle sans lui répondre. Le hasard te fera bien rencontrer, à un coin de phrase, le mot décisif dont le charme, par sa seule sonorité peut-être, agira sur elle, sans raison. Qu'importe, s'il rétablit l'harmonie.

RENÉ

Il se peut que tu dises vrai. J'essaierai encore. Du reste, je subis tout, résigné. Je ne me plains même pas. Je ne t'ai jamais parlé de ces misères, à toi, mon plus vieil ami et le meilleur.

GUSTAVE

Ne tourne pas tout au tragique. Tu exagères de la sorte, aux yeux de ta femme, l'importance de sa mauvaise humeur. Plaisante. Affecte de n'attacher que peu d'importance à ses bouderies, et elle en comprendra le ridicule, et elle s'en corrigera.

RENÉ

Eh, mon cher, j'ai essayé. Je me suis efforcé et je suis las de ces feintes perpétuelles. Enfin garde-moi le secret de cette confidence. Je me sauve. Il est tard. La Chambre doit déjà être houleuse. Et j'aimerais autant qu'Hélène ne me trouvât point ici.

GUSTAVE

Trop tard. La voilà.

SCÈNE III

RENÉ PRADIER, GUSTAVE DUMONT HELÈNE PRADIER

GUSTAVE

René me quittait. Il m'a promis de dîner ici ce soir avec vous.

RENÉ

Nous n'avons rien, je crois?

HÉLÈNE

Moi, non! Mais qui peut répondre de vous?

RENÉ

J'ai promis d'être exact.

HÉLÈNE

Marthe est-elle chez elle? Je voudrais la voir.

GUSTAVE

Elle est sortie. Mais elle m'a chargé de vous retenir.

HÉLÈNE

Ma foi : si je ne vous dérange pas?

GUSTAVE

Y pensez-vous, chère amie? Et jusqu'à son retour nous bavarderons en tête-à-tête.

RENÉ

Moi, je me sauve; au revoir. La Chambre...

HÉLÈNE

Eh oui! comment n'y êtes-vous pas! Mon oncle Lemusat compte sur votre présence.

RENÉ

Il ne doit monter à la tribune que vers cinq heures.

HÉLÈNE

Il est cinq heures.

GUSTAVE

Dépêche-toi. Renverse le ministère. Mais fais vite. Nous t'attendrons pour nous mettre à table.

RENÉ

Je serai exact. A ce soir.

SCÈNE IV

GUSTAVE DUMONT, HÉLÈNE PRADIER

HÉLÈNE

Permettez-moi de griffonner à la hâte un mot. (*Gustave l'installe à son bureau.*) C'est à ma vieille amie, vous l'avez connue : Louise Delavaux?

GUSTAVE

J'étais tout enfant!... Est-elle à Paris?

HÉLÈNE, *tout en écrivant.*

Vous ne savez pas? Je crains qu'elle vienne me chercher ce soir. Je la préviens de mon absence. (*Le petit bleu fermé.*) Vous savez qu'elle a perdu son mari?

GUSTAVE

Il y a un an environ, n'est-ce pas?

HÉLÈNE

Exactement huit mois. Elle a pris en horreur la Tunisie où elle avait été, avec lui, si heureuse.

GUSTAVE

Ils s'y étaient installés dès leur mariage?

HÉLÈNE

Les enfants y sont nés. C'est à peine si je les ai vus tout petits. Le fils a vingt-deux ans, Lucie dix-neuf.

GUSTAVE

Vingt-deux ans déjà!

HÉLÈNE

Elle est restée en Tunisie plus de vingt ans; mais me la voici rendue depuis un mois bientôt. Elle a trouvé une maison charmante à une heure de Paris. Ce sera délicieux quand ils seront tous trois réunis. Daniel la rejoindra dès qu'il aura réglé leurs affaires là-bas, et ils comptent s'entourer constamment de quelques vieux et bons amis qui lui sont restés fidèles.

GUSTAVE

Comme vous. (*Il sonne.*)

HÉLÈNE

Oh! moi, Louise est ma grande sœur, vous savez; orpheline, j'ai été élevée par sa mère.

GUSTAVE

C'est vrai. (*Au domestique.*) Portez à la poste, tout de suite.

HÉLÈNE

Et elle m'a comblé, durant ma petite enfance, de ses soins les plus dévoués. Elle est si bonne.

GUSTAVE

Cette longue séparation n'avait pas altéré votre amitié?

HÉLÈNE

Je l'ai retrouvée, toujours la même : ma jeune maman, souriante et parfaite. Puis, nous n'ignorons rien l'une de l'autre. Elle m'écrivait des lettres adorables.

GUSTAVE

Vous ne l'aviez pas revue?

HÉLÈNE

Si. Plusieurs fois elle a passé quelque temps à Paris, avec son mari. Mais, maintenant, elle est à moi, je la tiens, quoique M. Pradier ne l'aime pas beaucoup, je crois.

GUSTAVE

M. Pradier?...

HÉLÈNE

Votre ami est choqué, j'imagine, de la vivacité des sentiments qu'elle me porte.

GUSTAVE

En quoi peuvent-ils le blesser?

HÉLÈNE

Il est si froid. Il n'admet pas que les autres soient différents.

GUSTAVE

René n'est froid qu'en apparence. Son âme, au fond, est vivante et très chaude.

HÉLÈNE

Nous verrons bien.

GUSTAVE

Nous verrons bien? Que voulez-vous dire?

HÉLÈNE

Je suis bien contente de vous voir seul, quelques minutes, mon cher Gustave, et de vous confier le secret d'une grave résolution que j'ai prise, irrévo-

cable. Je ne puis plus vivre comme j'ai vécu dix ans. Je quitte M. Pradier.

GUSTAVE

Qu'est-ce que vous dites là ? Je tombe de mon haut.

HÉLÈNE

Oui. Ma situation devient intolérable. J'y mets fin.

GUSTAVE

Je ne m'explique pas...

HÉLÈNE

Enfin, vous voyez bien que nous ne sommes pas heureux. A quoi bon persister dans l'infortune ?

GUSTAVE

René ne vous aime-t-il pas ? Il me l'a affirmé si souvent !

HÉLÈNE

René ne m'aime pas, ne m'a jamais aimée. Ne protestez pas. Je sais ce que vous allez dire : il croit, n'est-ce pas ? qu'il m'aime. Il le croit ! c'est possible. Il ne m'aime pas.

GUSTAVE

Êtes-vous à ce point exigeante ?

HÉLÈNE

Je ne suis pas exigeante. Je ne le pense pas. Ce qui est sûr, c'est que, prête, dès le premier jour, à me donner à lui, tout entière, sans regret, il ne m'a pas prise.

GUSTAVE

Il se passe, je le vois bien, quelque chose entre vous deux. Qu'est-ce ? Vous même l'ignorez, et lui sans doute aussi. Travaillons à découvrir le mystère. Mettons-y du sang-froid. Nous trouverons, j'espère, et le remède s'imposera.

HÉLÈNE

Tout cela est bien plus ancien, bien plus profond que vous ne pouvez le penser ! Au fond nous-mêmes nous en doutions-nous ? Cela date du premier jour, d'avant les fiançailles ! de la première fois que nous nous sommes rencontrés !

GUSTAVE

Mon Dieu, ma chère Hélène, je vous suis dévoué en ami sincère, depuis longtemps, vous le savez. Je vous en conjure, ne vous perdez pas en lamentations vagues. Arrêtez-vous à des faits, à des griefs, si vous

pouvez en invoquer, véritables et sérieux. Sinon, vous vous en irez chacun de votre côté, avec d'amers regrets bien vains, qu'il ne sera donné à personne d'écarter ni de dissoudre. De quoi vous plaignez-vous? Quel tort vous a causé votre mari? Qu'il sache en quoi il vous a blessée : aussitôt il se justifiera.

HÉLÈNE

Hélas, je n'ai plus mes illusions! Une union étroite et sûre entre nous n'est plus possible. Mon ami, vous vous employez en vain...

GUSTAVE

Essayez encore. Qu'est-ce, après tout, qui vous en empêche?

HÉLÈNE

Ah! mon ami, que vous connaissez mal votre ami! Ou bien faut-il que j'admire que vous puissiez l'aimer, le connaissant?

GUSTAVE

Je le connais. Sans doute, il a ses défauts. Qui n'a pas les siens?

HÉLÈNE

Il est, sans scrupules, égoïste.

GUSTAVE

Il poursuit des idées d'ambition, dont rien ne le détourne.

HÉLÈNE

Il a le cerveau étroit et le cœur sec.

GUSTAVE

Il n'attache aucun prix aux amusettes sentimentales, aux rêvasseries des poètes.

HÉLÈNE

Il est vindicatif et méchant.

GUSTAVE

Bien plutôt, s'il se souvient des injures, il est sensible aux éloges mérités.

HÉLÈNE

Que d'anciens amis perdus en chemin! Que d'ingratitudes entassées! Ne vous fiez pas à lui. Moi, de vivre sans cesse à ses côtés, j'ai trop vu clair, j'ai perdu toute confiance.

GUSTAVE

Qu'avez-vous vu, que d'autres ne puissent discerner? Qu'est-ce, enfin, que vous lui reprochez?

HÉLÈNE

Il n'aime, au monde, que lui.

GUSTAVE

Qu'il vous aime, pour lui, c'est possible, en songeant à tout ce que lui a conféré de précieuse fierté son amour, je le veux bien, mais c'est vous aimer, cela, d'un amour moins expansif, soit! que vous ne voudriez, je l'admets! Mais il vous aime, allez! il vous porte en lui, il vous aime en lui!

HÉLÈNE

Et c'est ne pas aimer; c'est ce que je lui reproche! Ne suis-je donc rien? Ne lui ai-je pas tout donné, sans arrière-pensée, sans regret? Que serait-il sans moi? Et, à présent même, sa grande ambition, sur qui encore repose-t-elle? S'il est ministre un jour, ne sera-ce pas pour avoir épousé la nièce de mon oncle Lemusat, qui le pousse et le soutient!

GUSTAVE

Vous avez fait beaucoup...

HÉLÈNE

J'ai fait tout, cher ami. Vous l'avez secouru et moi je l'ai exalté. Il était pauvre comme vous l'étiez, comme je le suis encore. Sa famille l'avait déshérité, le méprisait. Par considération pour moi, elle s'est ravisée : c'est à moi qu'il doit jusqu'à l'héritage qui l'a enrichi!

GUSTAVE

Je ne nie pas vos mérites. Mais pourquoi avez-vous tant fait pour lui, sinon parce que vous l'aimiez? Ne vous était-ce pas une joie de lui faciliter son chemin?

HÉLÈNE

Je n'ai eu de mérite ni de joie. Détrompez-vous. J'aurais voulu l'aimer et je faisais semblant. René est l'homme toujours froid, toujours dur, aucun dévouement ne le touche. Nulle émotion ne jaillit de lui, ni l'élan généreux de la fierté ou de l'amour, ni un cri de gratitude passionnée. Toute ma vie a été vaine. C'est fini, j'ai vu clair.

GUSTAVE

Vous vous êtes formé du mariage une idée inexacte. Rentrez dans la réalité des choses.

HÉLÈNE

Eh! Je ne la connais que trop. René a abusé du droit

de m'y faire redescendre, dans la réalité des choses! Tout enthousiasme lui déplaît. Il ne fait pas de sentiment.

GUSTAVE

Vous êtes singulière, Hélène, vous êtes injuste. René ne connaît pas la fougue de vos rêves. Bien peu des vivants actuels la pourraient comprendre. Prenez garde, on risque trop à ne pas vivre selon la sagesse de son époque.

HÉLÈNE

Soit. Me voici sage. Je ne m'exalterai plus. Je me modère, je reviens à moi.

GUSTAVE

Si vous êtes calme, causons raisonnablement. Ne nous égarons pas. Vous prétendez que l'incompatibilité est complète entre René et vous? Faites-vous de mutuelles concessions. Et vous vous entendrez.

HÉLÈNE

Ah! des concessions!... Quelles concessions? Qu'imaginez-vous que je puisse céder? N'étais-je pas, quand il est entré dans ma vie, toute jeune et pleine d'espérance naïve? Ne lui ai-je pas tout livré, ne me suis-je pas donnée à lui tout entière? N'ai-je pas été attentive, docile, dévouée? N'ai-je pas tenté de forcer le bonheur, en feignant si longtemps d'être heureuse? Lui, que m'a-t-il donné en retour? Qu'ai-je trouvé en lui de bonté, de tendresse, d'affection, de confiance? Moins qu'il n'en eut témoigné à une intendante soigneuse de ne lui point déplaire! Jamais un abandon, jamais un geste ni un mot qui ne fût mesuré, délibéré; pas une minute chaleureuse : de la froideur et de la réserve, toujours; et, vis-à-vis de moi comme de tous, cette éternelle hypocrisie!

GUSTAVE

Hélène, arrêtez! C'est trop d'aveuglement. Sur quoi fondez-vous cette colère?

HÉLÈNE

Je ne suis pas en colère. Je me possède, et, ce que je dis, j'y ai si bien réfléchi.

GUSTAVE

Vous n'y avez que trop réfléchi. Vous vous êtes complu dans l'accusation. D'un obscur ressenti-

ment, presque illusoire, vous avez tiré peu à peu, l'une après l'autre, des apparences. Vous avez édifié, pour vous convaincre, pierre sur pierre la frêle structure de vos griefs imaginaires. René a toujours été plein de réserve vis-à-vis de tout le monde...

HÉLÈNE

Vous le connaissez mal. Mais c'est assez discuter. Je croirai que je me trompe. Seulement l'épreuve a trop duré. Je ne la supporterai pas davantage. Je m'entrevois vieillie, désabusée, déchue, aigrie, si vous voulez, et à jamais solitaire : je suis une femme vieillie. Je ne nourris plus d'espérance, et je n'emporte, hélas ! du passé, aucun souvenir où je m'attache. J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai tout abandonné. Il ne me reste rien.

GUSTAVE

Dieu ! que l'imagination s'entend à enfler des chimères ! Que n'avez-vous saisi chaque chose à son heure, telle qu'elle s'offrait à vous ? Que n'avez-vous voulu sourire ?

HÉLÈNE

René m'a désappris le rire et le sourire.

GUSTAVE

Tenez ! Marthe ne se rendra jamais malheureuse comme vous, pour rien ..

HÉLÈNE

Marthe fait très bien d'agir selon sa nature.

GUSTAVE

Et vous l'avez, souvent, enviée.

HÉLÈNE

Sans doute ! Elle est heureuse !

GUSTAVE

Que ne l'êtes-vous, comme elle ! Croyez-vous que rien ne me froisse, par moment, en elle, moi aussi ? Qu'importe ! je l'adore, avec ses défauts, et nous nous aimons profondément.

HÉLÈNE

Chacun est-il heureux de la même manière ? La mienne, je le confesse, ne m'a guère réussi. Etais-je maîtresse de choisir ?

GUSTAVE

Celui de qui la vie a été manquée, par sa faute, ou

par celle des autres, ne peut que se résigner. Plus il récrimine contre le sort, plus il creuse l'abîme de ses souffrances Ressaisissez-vous, mon amie : ne vous laissez pas emporter par le tourbillon des démences qui vous guettent. Si, intimement, votre vie n'est point heureuse, ne vous sentez-vous pas plus responsable que vous ne dites? Le bonheur! Oh! le bonheur! où donc se cache-t-il? Mais dans la volonté, non ailleurs, dans la volonté d'être heureux.

HÉLÈNE

Je n'ai de volonté que pour en finir. Je ne veux plus de votre bonheur prétendu. Je veux le calme et la paix du cœur. Ma détermination est prise. Je ne veux plus de la vie commune, et je m'en vais. Gardez-moi le secret deux jours, c'est tout ce que je vous demande.

GUSTAVE

N'y a-t-il nul moyen de vous ébranler?

HÉLÈNE

Devant la loi, je n'ai aucun reproche valable à invoquer contre René, comme je n'ai, vis-à-vis de lui, aucun tort. Il ne consentirait pas à la séparation. Ne fût-ce que par système, afin de me tourmenter, si même il me haïssait, il me garderait. Ses convictions religieuses, ses opinions politiques lui font répudier la loi du divorce, si illusoire qu'elle soit. Aucun espoir à fonder sur son consentement. Que faire donc? Je m'en vais.

GUSTAVE

Quoi! ainsi brusquement, froidement! Pensez à lui!

HÉLÈNE

Je m'en vais.

GUSTAVE

Mais enfin, vous n'avez donc pour lui que de la haine?

HÉLÈNE

Je m'en vais. C'est irrévocable. Depuis deux ans je ne songe qu'à cela.

GUSTAVE

Et que donnerez-vous à penser à vos amis? Le monde...

HÉLÈNE

Le monde pensera ce qu'il voudra. Je ne m'en

soucie guère allez ! Les amis ! j'en ai deux véritables et qui comptent dans mon cœur : Marthe et vous. Vous savez tout, je garde votre estime et votre affection.

GUSTAVE

Mais Mme Delavaux sait-elle ? Elle ne vousdéconseille pas ?

HÉLÈNE

Je vous en prie. J'ai fait tout ce que j'ai cru devoir faire. Mme Delavaux n'est pas en jeu. Je pars demain.

GUSTAVE

Non : réfléchissez encore. Ou bien, laissez-vous persuader, du moins, ne partez pas ainsi, soudain. Ayez quelque ménagement.

HÉLÈNE

Que voulez-vous dire ?

GUSTAVE

Si vos desseins ne doivent changer, si vous vous plaisez à vivre ainsi, seule, un peu, il faut le dire, au ban de la société, loin de tous ceux qui vous connaissent et vous aimeront quand même, soit, je n'ai rien à dire, je m'incline en regrettant votre résolution. Mais savez-vous qu'il faut une force singulière pour supporter la solitude absolue ? De grandes énergies s'y sont épuisées, s'y sont fondues, y sont mortes de lassitude chagrine ! Là, des courages héroïques se sont morfondus dans l'impuissance de leurs regrets tenaces. Et j'apprécie votre fierté : vous ne vous avoueriez pas à vous-même vos regrets ; une fois partie, vous ne reviendrez jamais plus, après la triste épreuve.

HÉLÈNE

Que faut-il que je fasse ? Où voulez-vous en venir ?

GUSTAVE

Eh bien, au lieu de fuir tout à coup, éperdûment, sans retour, commencez par vous en aller paisiblement à la campagne, chez votre amie, chez votre sœur, qui vous conseillera, chez Mme Delavaux qui vous aime et qui saura vous persuader. Restez chez elle, un mois, deux mois. Il n'y aura point de scandale. Et alors si vous persistez dans vos desseins

funestes, alors, après une expérience véritable et loyale, vous écrirez à René que la vie commune vous pèse, que vous en rejetez le fardeau, que vous ne comptez plus revenir. Vous ne vous serez pas jetée, à l'étourdie, dans les aventures, et vous réfléchirez.

HÉLÈNE

Non ! Que tout soit au plus tôt terminé. J'ai tellement le dégoût de cette existence. Il me semble que je tuerai d'un coup le passé, et que je renaîtrai, comme je fus, fraîche et neuve ! — Non, ne dissimulons pas. Soyons francs et nets ; ma manière de rompre est la meilleure.

GUSTAVE

Vous vous entêtez ! Voyons. Je vous cède sur le premier point, sur l'essentiel. Je ne discute plus vos résolutions. Soyez raisonnable ; à votre tour, écoutez-moi.

HÉLÈNE

Je ne puis rien promettre.

GUSTAVE

Ne vous obstinez pas.

SCÈNE V

GUSTAVE DUMONT, HELÈNE PRADIER, MARTHE DUMONT

MARTHE

Me voici. Je vous dérange ?

HÉLÈNE

Ah! ma chérie. Que je suis contente de te voir Quel air de santé !

MARTHE

Et toi, mon Hélène ! Ces yeux allumés, ce teint frais : tu as vingt ans.

HÉLÈNE

Moqueuse !

MARTHE

Non, c'est vrai ; n'est-ce pas, Gustave ? — Tu ne t'es pas trop ennuyée, à m'attendre ? M. mon époux s'est-il bien mis en frais ? Il n'a pas baillé ? Pas une fois? Je te trouve bien favorisée, ma belle !

GUSTAVE

Chère folle!

HÉLÈNE

Je crains pourtant de l'avoir ennuyé. Nous avons été bien sérieux, bien graves.

MARTHE

Oh ! c'est vrai ? Mais elle a changé, votre humeur, j'espère ? et nous serons gais ce soir ?

HÉLÈNE

Ma bonne Marthe, pour te plaire, que ne ferais-je pas ?

MARTHE

Ah bien ! tu apportes cette disposition-là. Tu condescends à te faire gaie pour me plaire !... Ça va être amusant.

GUSTAVE

Voyons, Marthinette chérie, n'abuse pas...

HÉLÈNE

Mais non : je t'aime ma chère Marthe, et ta joie continuelle me fait le plus grand bien.

MARTHE

Ah! que je te voudrais comme moi. C'est si bon, vois-tu? n'est-ce pas, Gustave?

GUSTAVE

Je t'adore comme tu es, et ne voudrais pas te changer.

MARTHE

Tu vois! Moqueuse et légère que je suis, je lui plais, à cet homme! Il est vrai qu'il est sérieux pour nous deux, et il y a des moments ici d'une gravité sinistre.

HÉLÈNE

Tu les dissipes très vite, je suis sûre.

MARTHE

Jamais assez. Croirais-tu qu'il y a des soirs où, de dépit, je me sauve au lit de très bonne heure, et j'y dors à poings fermés, le plus tôt possible, pour échapper à l'ennui?

GUSTAVE

Tu l'avoues! Et quand je prétends que tu t'ennuies, ces soirs-là, quand je t'offre de sortir, de nous en aller en un Montmartre, en un boui-boui quelconque, tu me répètes que tu as simplement sommeil, et que tu ne veux rien que dormir.

MARTHE

Dame, écoute aussi : qui donc se mettrait à mentir un peu, si les femmes y renonçaient? Et puis, c'est à moitié vrai, que ton sérieux m'endort.

GUSTAVE

Je ne le ferai plus, chérie. Je te promets de n'être plus jamais sérieux en ta présence. Es-tu satisfaite?

MARTHE

C'est bien, vilain gros. Je vous pardonne. A propos, j'ai aperçu, en descendant de voiture, notre futur ministre qui discutait dans la rue, à deux pas d'ici, avec un tas de futurs collègues, sans doute : ils avaient tous aussi des airs de gravité épouvantable! Il met bien du temps à les lâcher, il ne sera jamais fort en politique, ton mari.

HÉLÈNE

Hélas!

GUSTAVE

Voici notre grand homme.

SCÈNE VI

RENÉ PRADIER, GUSTAVE DUMONT
HÉLENE PRADIER, MARTHE DUMONT

RENÉ

Ah! il fait bon, ici! Mes hommages, chère belle amie. (*Il lui baise la main.*) Et vous, Hélène, ne me sourirez-vous pas? Cher, je ne suis pas encore ministre!

MARTHE

Dépêchez-vous, voyons. J'ai toute une liste de protégés à caser. Ils vous attendent.

RENÉ

Ma foi! vous savez, je désespère. L'honnêteté ne vaut rien en politique. Cet animal de gouvernement a les reins solides. Cependant, aujourd'hui, j'ai entrevu le moment... Mais non, un rien les retourne, c'est duperie de compter sur le centre.

GUSTAVE

Alors, cette interpellation?

RENÉ

Encore une de ratée, à notre actif! Et cela grâce

à nos bons alliés du centre! Ils nous avaient promis leurs voix, nous leur réservions un portefeuille dans la combinaison Lemusat, c'était entendu. Lemusat a été superbe, il a flétri de main de maître les agissements louches du ministère. Ah! tu aurais dû être là. Figure-toi qu'à un moment tous les honnêtes gens de la Chambre (nous sommes en nombre, Dieu merci) se sont mis à crier de toutes parts, sur une de ces attaques : C'est vrai! c'est vrai! « Eh bien! s'est-il écrié, prouvez-le donc que c'est vrai, renversez avec nous ce gouvernement de malheur! Rétablissons ensemble le bon ordre et le pouvoir honnête! Vive la France! » — Il a eu là un de ces mouvements pathétiques que les plus grands orateurs ne trouvent pas deux fois dans leur carrière. C'était superbe. Toute la Chambre, debout, applaudissait!

GUSTAVE

Et comme résultat...?

RENÉ

Oh! comme résultat, ça a été exactement comme s'il n'avait pas parlé. C'est même plus mauvais, puisque le Centre a trouvé l'occasion d'afficher sa défection. Le président du Conseil est monté à la tribune. Il a bafouillé durant vingt minutes. Personne n'a compris un traître mot de sa réponse. Il a été piteux...

GUSTAVE

Mais il a triomphé.

RENÉ

Ah! ce bougre-là, il a l'oreille de la Chambre! Rien à faire. Le Centre a donné pour lui comme un seul homme. Il l'a emporté de près de cent voix. Mais nous ne le lâchons pas. Il finira bien par nous vider la place.

MARTHE

Espérons-le.

RENÉ

En attendant, nous nous sommes mis en congé pour huit jours. Je vais en profiter pour faire une petite tournée dans ma circonscription. Vous m'accompagnerez, Hélène?

HÉLÈNE

Que voulez-vous que je fasse là-bas? Vous serez constamment avec vos électeurs.

RENÉ

Sans doute. Mais comme influence morale, il serait excellent qu'on vous sût avec moi. Enfin, je m'en voudrais d'insister. Faites comme il vous plaira.

HÉLÉNE

Louise Delavaux m'avait engagée à passer quelque temps chez elle. Je lui avais presque promis.

GUSTAVE (*va à Hélène*)

Très bien.

HÉLÈNE

Et si vous me permettiez d'accepter son invitation.

RENÉ

Soit. Je ne veux qu'une chose, moi : que vous vous amusiez. Allez chez votre amie.

GUSTAVE *(bas, à Hélène)*

C'est le meilleur moyen. Vous avez raison, Hélène.

RENÉ

Mais n'y prolongez pas trop votre séjour. Il me serait agréable que vous rentriez en même temps que moi. Nous aurons des dîners, des réceptions ; il faut préparer notre campagne.

HÉLÈNE

J'ai besoin de repos. Je me sens les nerfs si tendus. Je veux me reposer.

RENÉ

Comme il vous plaira. Vos désirs, vous le savez, sont des ordres pour moi.

MARTHE

Profites-en, chérie. Prends de longues vacances, va ! Moi, si mon ours relâchait un peu ma chaîne, e m'en irais toute seule, bien loin, pendant des mois et des années, pour ne plus le voir.

GUSTAVE

Ça, je t'en défie.

MARTHE

Tu m'en défies? Ah ! si je n'avais ici mes habitudes et mes affections, tu verrais ! Allons, venez : devant tout le monde, embrassez-moi.

RIDEAU

(*A suivre*) **André Fontainas.**

LA CHANSON DU PÊCHEUR

Nous avons quitté nos masures
Quand s'est levé le vent;
Le vent secouait les toitures
Et passait dans l'âtre en sifflant.

Nous partîmes, les uns et les autres,
Emportant la moitié du pain;
L'autre moitié sera la nôtre
Si nous rentrons vivants, demain.

Déjà se cabraient nos chaloupes
Sous l'éperon des vagues dans le port,
Et, l'une suivant l'autre, toutes
S'en furent bientôt dehors.

En passant le long des jetées,
L'on entendait des craquements,
Tandis qu'au mât la toile était montée,
Soudain fière et cabrée au vent.

Et les voiles s'en vont, sous la menace
Des vents et des vagues en fureur,
Comme des boucliers stoïques et sans peur
Comme des poings tendus contre l'espace.

La mer n'est point encore méchante
Mais sa colère monte peu à peu;
De temps à autre une lame inquiétante
Balaie le pont d'un assaut furieux.

Et l'ennemi grandit en nombre
Et les dangers sortent en bataillons,
A mesure, qu'à l'horizon,
S'amoncellent brouillards et ombres.

Des lumières rouges et vertes,
Comme des signes de malheur,
Dardent sur nous leurs prunelles ouvertes
Et-vite-passent... c'est la peur.

Ce sont des yeux de bête énorme
Qu'on ne voit pas mais qu'on pressent,
Et l'on tressaille, sous le vent
De cette aile de monstre aux invisibles formes.

Ce sont les beaux, les fiers navires;
Mais dont la proue éventre et coule, au fond des eaux,
Chaloupes et matelots,
Sans un regard pour ceux dont la barque chavire;

Pour ceux qui sont là, le cœur battant,
Le père avec le fils, le frère avec le frère, —
Les regards engoissés, les lèvres marmottant
D'inconscientes prières.

Sous les cris de haine des vagues,
Vers la maison, leur cœur bondit,
Et des regrets de tout et des souhaits très vagues
S'en vont avec leurs yeux, implorer l'infini.

Et tous, à cette heure, se disent :
« Pour que la mer rejette notre corps,
« Pour que nous reposions près de l'église,
« Quand nous verrons que c'est la mort,

« Nous serrerons entre les dents
« Notre écharpe de toile... »
Et les pêcheurs, de leurs doigts grelottants,
Tâtent déjà leur cou... Alors leurs yeux se voilent...

Eux, les enfants de l'Océan,
En un dernier désir, ne veulent qu'une chose :
Être jetés là-bas, pour qu'au moins ils reposent,
Pas loin de la maison, près des parents.

Mais la chaloupe est bonne et brave;
Elle défend les siens!
Et que la mer l'insulte et lui crache sa bave,
Ferme elle tient.

Nous filons bien vingt nœuds à l'heure,
Portés par la tempête et chassés par le vent.
Un paquet d'eau, un craquement!
Voici le port! voilà le phare!

Voiles blanches et voiles brunes,
Mâts rompus, toile en lambeaux,
Dans un dernier éclaboussement d'eau,
Les barques rentrent une à une.

Nous avons quitté nos masures
Quand s'est levé le vent.
Le vent a brisé nos mâtures,
Mais nous rentrons vivants.

Et nous voilà... Plus de prières...
Donnez-nous notre part du pain...
Il a fait bien gros temps, ma mère.
Nous avons faim.

L'ENFANT PRODIGUE

I

La lune éclairait le monde
Quand je traversai le verger,
Par un soir de paix si profonde
Que mon cœur en garde encore le regret.

J'avais parcouru la terre
Et traversé mille chemins ;
J'avais passé par les misères
Et les ronces du cœur humain.

J'étais las enfin d'amertume
Et je n'avais plus qu'un espoir,
Que ceux-là guériraient mes blessures
Qui, seuls au monde, m'attendaient ce soir.

Avant de pousser la porte,
Je voulus voir et je les vis.
Au coin du feu, l'un près de l'autre,
Se taisant dans la nuit.

A quoi bon les vaines paroles
Dont s'effarouche le souvenir,
Puisqu'ils pensaient la même chose...
Leur fils allait-il revenir ?

II

Dans l'âtre, sous la cheminée,
J'ai suspendu mon violon
Où pour la suite des années
Dorment à présent mes chansons.

Pourtant il est des soirs de peine
Où je voudrais entendre encor
L'inoubliable poème
Des navires quittant le port.

Mais hélas, mes doigts malhabiles
Ne savent plus comment
Ranimer la petite âme fragile
Morte dans l'instrument.

Adieu, tout ce qui fut moi-même,
Fantôme errant aux chemins du passé!
Je voudrais te revoir, dans un regard suprême,
Mais les ombres se sont amassées...

Salut, maison de paix profonde
Perdue au fond de ce jardin,
Maison plus grande que le monde,
Puisque j'ai mis en toi, ma vie et mon destin.

GRÉGOIRE LE ROY.

MONSIEUR LE DIRECTEUR

A l'Université de Bruxelles, Evariste Jadot s'était rendu célèbre par la multiplicité de ses « buses ». Gentil garçon, flambard et chicandard, bien aplombé, beau parleur, il devenait, devant la table des examens, muet et morne. Il avait fini par passer, à l'ancienneté et grâce à l'indulgence générale, la première épreuve de la candidature en philosophie; puis il avait raté la seconde, en dépit d'efforts d'ailleurs dépourvus de pertinacité.

— Ça ne veut pas sortir, plaisantait-il; les dieux ont décidé que je serai demi-candidat définitif et à perpétuité... Inclinons-nous, mes enfants, devant les décrets des dieux...

Il s'inclina, tourna le dos à la statue de Théodore Verhaegen, bifurqua vers la presse. Comme il avait du bagoût et du linge, et l'admiration de soi-même, il s'éleva promptement du fait-divers à la critique; le monocle, impeccablement incrusté, couronna son prestige.

— Jadot, appréciaient les camarades, Jadot n'est pas très fort, mais ce qu'il fait est troussé comme il faut.. pour la galerie, cela « tient », cela ne manque pas d'autorité, ce qui est le principal... et c'est un brave garçon, le cœur sur la main et la main vite à la poche...

Sur quoi se fondait cette réputation de générosité, nul ne savait au juste; il suffisait qu'elle eût été affirmée pour qu'elle prît la vigueur d'un axiome.

Evariste Jadot déploya, sans nul scepticisme, son pouvoir censorial; il pontifiait à plein encrier, débagoulait par hottées les termes techniques ; ignorant à vingt-trois carats, il émettait sur la peinture, la sculpture, l'architecture, des phrases oraculaires ; nul doute ne ridait la surface de son esthétique; il se haussait vers la certitude à force de ne rien savoir. Au théâtre, il s'épanouissait, la lorgnette en voltes, se lissant la barbe d'une longue main où scintillaient les bagues; dans les couloirs, il promenait des attitudes empreintes d'indulgence et de réticente supériorité; et son article du lendemain, généralement sévère en sa fausse bonhomie, donnait à entendre que lui, Evariste Jadot, s'il tenait les rênes du chariot, réaliserait d'autres merveilles; il semblait préparer sa candidature.

A la première vacance, il la posa.

D'abord, on en sourit, d'autant que peu de monnaie lui pétillait dans la poche et que, trois mois auparavant, mille francs de déficit lui valaient de figurer sur la liste des protêts. Il n'eut cure des sarcasmes et, sans tarder, il dressa ses batteries pour emporter l'indispensable commandite. Véhiculé en un coupé de remise, chapeauté à tous reflets, en fiocchi et la rose à la boutonnière, il s'en fut à la chasse des capitaux. Il les conquit, par sa faconde, par sa tranquille assurance; il empâtelina des rentiers désœuvrés, des banquiers flairant une bonne affaire, jusqu'à un boucher qui formulait attiquement son désir de voir de près « de la belle viande ». Incertaine au début, et molle, la presse fut unanime à saluer le triomphe d'Evariste Jadot; sa carrière fut retracée, son portrait répandu.

Monsieur le Directeur était promu personnage de premier rang. Il se capitonna une maison douillette, luxueusement meublée à crédit, ennoblie par les œuvres d'art que lui avait apportées le sacerdoce de sa critique; il eut une écurie et un cheval infiniment sage sur lequel il se panadait en allant au Bois. Le long de l'avenue Louise, fusait une traînée de rigolade :

— Ah! voilà Jadot sur son destrier...

Les officiers pouffaient, en lui dédiant un salut correct et moqueur.

Aussitôt installé en son fauteuil curule, Monsieur le Directeur se montra nourri aux vrais principes.

— Dans une troupe comme la mienne, déclarait-il à ses confidents, les hommes constituent l'élément essentiel... C'est la base des opérations... J'en prends quelques-uns, des vieux routiers ayant des planches et du galoubet... Je les prends et je les paye sans lésiner... Côté femmes, une ou deux vedettes, quoique ça soit fichtrement embêtant et prétentieux, les vedettes... Puis, les autres, je m'en fiche... elles se valent, pourvu qu'elles aient un joli minois et des toilettes.

Pour les candidates, il avait stéréotypé son prêchi-prêcha :

— Mon enfant, vous désirez entrer chez moi... Vous avez raison, en principe, car ma scène est cotée parmi les meilleures de l'Europe... Il n'y a qu'une difficulté, qui n'en est pas une pour une charmante femme comme vous... Il ne peut être question de vous donner la vedette .. Plus tard, cela viendra... qui sait?... avec un peu de chance et beaucoup de travail... Le travail, tout est là, mon enfant... Il est donc de nécessité absolue,.. absolue, vous entendez... que vous ayez un monsieur... un monsieur pas chiche et à son aise qui vous donne de quoi vous habiller avec l'élégance voulue... Sous ce rapport, j'ai mes traditions à maintenir... Vous vous en tirerez décemment avec quinze cents ou deux mille francs par mois... Une misère... Si nous sommes d'accord, et je me plais à croire que nous le sommes, vous n'avez qu'à mettre votre signature au bas de ce papier... Ah ! j'oubliais... je vous prie de passer, ce soir, à mon domicile, pour quelques instructions complémentaires .. C'est signé, n'est-ce pas, mon enfant?

Les instructions complémentaires s'amorçaient par l'apparition d'un plateau où voisinaient la volaille et le vin de Champagne ; elles se dénouaient très tard, dans le roulement d'une voiture qui s'éloignait. La réputation d'Evariste Jadot était établie et chacun connaissait « le coup du plateau ». Fiévreux et

expert en paroles amijolantes avant d'avoir contenté son caprice, il se désappétissait toutefois promptement de ses conquêtes, allait même, d'occasion, jusqu'à les traiter à la soldate ; au fond de cet homme aux allures et aux prétentions mondaines, il y avait un satyre constamment prêt à courir le marigot et à faire gogaille.

Simultanément, il engagea des Italiennes et des Anglaises, une comtesse russe, une duchesse bulgare, une princesse de Valachie. Les communiqués des journaux conclamaient « le cadre opulent de cette maison unique, les soins minutieux accordés au moindre détail, l'atmosphère de haut goût et de haute vie, le tact et la distinction suprêmes de M. Evariste Jadot, le *right man in the right place*, par excellence ». Monsieur le Directeur, chaque semaine, était mandé d'urgence à Paris, à Berlin ou à Londres ; il était sacré, à Bruxelles, éminemment parisien et laissait tomber, d'une bouche familière et blasée : « Cette bonne Sarah », « Cet excellent Coquelin », « Mon ami Gailhard », « Ainsi que me l'avouait Jules Claretie... ». Comme la cinquantaine imminait et qu'il redoublait d'instructions complémentaires, Jadot voyait parmi ses rares cheveux foisonner les pâquerettes de cimetière ; de cela, il n'avait nul souci ; il s'abandonnait avec délices au courant jouisseur qui le berçait. Ses intimes, cependant, colportaient qu'il abusait de son tempérament et était contraint déjà de se revigorer par le stimulant des drogues.

Sur les quatre heures d'un après-midi d'octobre, l'huissier annonça :

— Monsieur le Directeur, Mlle Arlette de Soubise demande si vous voulez la recevoir.

— Elle n'a pas dit pourquoi ?

— Elle ne m'a rien dit.

— Qu'elle entre.

Mlle Arlette de Soubise s'avança, souriante et fort à l'aise. C'était une petite personne alerte, aux yeux verts, qui se devinait, sous la ligne ferme de son costume tailleur, riche en poitrine et somptueusement croupée.

— Quel bon vent vous amène, Mademoiselle ? s'enquit Jadot.

Elle le dévisagea franchement.

— Eh ! bien,voici... Vous n'avez pas oublié ma .. désagréable aventure ici, à Bruxelles...

— Je me la rappelle... vaguement...

— Pas si vaguement que ça... Elle n'est pas si ancienne, voyons, et vous n'avez pas tant de reportages à sensation dans la capitale du Brabant... Le drame de la rue de l'Ecuyer... demandez le drame de la rue de l'Ecuyer... édition spéciale!... Blague dans le coin, j'étais sotte de m'être acoquinée à cette brute de comte von Schiksal, qui trichait au jeu et jurait comme un pandour quand il était dans les brindezingues... Voilà que j'accepte une « panne » à l'Alhambra... une « panne » de pleurnicheuse et de gnangnan... Ça me tournait les sangs, d'être dans des machines pareilles... Et pour comble de guigne, voilà que le von Schiksal, revenant avec une « cuite » fantastique, tire son revolver, me flanque trois pruneaux dans le coco et se fait sauter le caisson... Que le Seigneur ait son âme... s'il y avait une âme chez ce Poméranien !

— Mes souvenirs se précisent, maintenant... mais vous ne me dites pas quel bon vent vous amène...

— Bien simple, mon cher... je viens vous demander la faveur insigne d'être cataloguée au nombre de vos pensionnaires... Quand ça me plaît, vous voyez qne je parle le langage des cours...

Le « mon cher » avait froissé, en Jadot, le sens de la précellence directoriale ; il répliqua, d'un ton morgant :

— Ma troupe est au complet.

— Ta... ta... ta... Vous commencez toujours par dire ça, vous autres... Voyons, en se serrant les coudes, y aurait pas un bout de place pour Arlette de Soubise ? Ce ne serait pas aimable, mon cher...

— Puis, il ne pourrait être question de vous accorder la vedette... Songez que...

— Pas de boniment, avec moi... Moi, je joue cartes sur table... Y me plaît de revenir quelques mois à Bruxelles... C'est une idée... J'ai des toilettes

et des fourrures plein mes coffres... J'ai des planches autant et plus que telle pimbêche que je ne citerai pas... ma frimousse n'est pas dégoûtante et, pour le reste, je ne suis pas mal fichue, je le suis même très bien... du moins, c'est ce que répétait le von Schiksal, lorsqu'il commençait à attraper sa biture... S'il n'y a rien à frire pour moi dans la boîte, zut! pan! vlan!... Je fais la fille de l'air... Bruxelles-Paris express, en voiture!

Jadot, abasourdi par cette jactance, pensa montrer la porte à la péronelle; il se contint pourtant et céda :

— Topez-là, et scellons le retour de l'enfant prodigue .. Ah!... à propos... veuillez passer par chez moi, ce soir... Il reste quelques menus détails à régler... nous ferons ça de vive voix...

— *As you like it...* A ce soir...

Elle s'éclipsa, frétillante.

Arlette partie, Evariste Jadot songeait :

— Pas à dire. . elle s'est payé ma tête et je n'en menais pas large devant elle... M'appeler « mon cher »... à une première visite... c'est familier... A! ça, mon vieux Jadot, un vieux singe à grimaces comme toi ne va pas se laisser embobiner par cette mazette... Hein, mon vieux? Car, enfin, elle ne descend pas de l'Olympe, Arlette de Soubise... Arlette de Soubise, c'est tout bonnement Maria Vanden Broeck... sa mère était « verdurière » à Ixelles... on buvait des « gouttes » en cachette, dans l'arrière-boutique .. En tout cas, elle est bigrement changée... et à son avantage, il n'y a pas à le nier .. Sapristi, c'est un morceau de choix, mon vieux Jadot...

Fredonnant, guilleret, il se pomponna, s'adonisa, le désir en effervescence.

Ponctuelle au rendez-vous, elle demanda, narquoise, quels étaient les « menus détails ».

— Tantôt... tantôt... êtes-vous donc si pressée?... A tout hasard, j'ai commandé une collation...

— Bravo... j'ai un estomac d'autruche, pour la complaisance...

Elle prit une aile de poulet et deux verres de champagne, rieuse et câline. Mais, dès qu'il risqua

les gestes qui tâtent et parcourent, elle fut debout :

— Mon cher, on ne le fait pas, à moi, le coup du plateau... Je ne bois pas de ce vin-là... Si donc, vous voulez que nous demeurions camarades, causons de nos affaires et à bas les pattes !

— Vous oubliez à qui vous parlez... Un directeur...

— Un directeur, fût-il M. Evariste Jadot, n'a pas le droit de me toucher, fût-ce du bout du doigt, si cela ne me botte point... Nous n'avons pas gardé les cochons ensemble... et je connais le numéro de votre chambre, mon cher...

— Autrefois, vous aviez le verbe moins haut et vous étiez moins dégoûtée...

— Autrefois, j'étais Maria Vanden Broeck ; je suis aujourd'hui Arlette de Soubise... Autrefois, j'étais une traînée, une soussouille... Maria Vanden Broek? Connais plus cet état-civil... Les Vanden Broeck, y compris ma noble mère, pour moi, c'est fini, usé, dispersé dans les airs... Flûte... pfttt... Escamotés, pulvérisés, les Vanden Broeck... Vive moi! Vive Arlette de Soubise, mon petit!

— Mon petit... je vous répète que vous oubliez à qui vous parlez...

— Alors je répète : à bas les pattes... Au fond, je ne vous garde pas rancune tant que ça... Votre raisonnement était bien simple : « Où les autres ont passé, Arlette passera sans difficulté ». Seulement, vous n'avez pas réfléchi à ceci que les autres ont besoin de vous, et que, moi, je n'ai besoin de personne. Ces dames entrent chez vous... je veux dire se font engager par vous, pour être en vue, pour tirer de leur Monsieur en titre une sérieuse augmentation de « galette » ou pour » lever » un Monsieur chic, le Monsieur idéal qui vous campe de la galette autant que vous voulez... Ces dames cherchent une plus-value de leur marchandise... vous, vous êtes le gros marchand dont dépend cette plus-value... Dans ces conditions, pourquoi se montreraient-elles cruelles à votre égard?... Un de plus ou de moins, c'est pas la peine de pousser des cris de putois, d'autant plus que, si vous n'êtes pas d'une beauté foudroyante, vous avez une barbe épatante... oui épatante... et

vous êtes habillé avec un goût raffiné... Félicitations à votre tailleur... Vous vous tenez bien sur un cheval qui, assure-t-on, manque de fougue... mais, s'il fallait gober tous les potins, on n'aurait pas fini au Jugement dernier... Bref, vous n'êtes pas répugnant, vous êtes même sympathique... à condition de ne pas prétendre vous imposer à Mlle Arlette de Soubise qui, elle, entend n'en faire qu'à sa tête.

— Vous êtes si riche que cela?

Arlette éclata de rire; des flammes jaillirent en ses prunelles vertes.

— Si riche que cela? Comme vous y allez... Suis pas une Rothschild, mais j'ai quelques thunes dans mes bas... ça sonne quand j'attache mes jarretières...

— Vous avez rencontré le Pactole?

— J'ai rencontré Franquin, le sénateur... L'univers entier est au courant de cette histoire, sauf M. Evariste Jadot...

— Je suis au courant... mais l'univers ignore les détails...

— A peine le von Schiksal avait-il défilé la parade, Franquin courait à mes trousses... Franquin, c'est ce veau prétentieux qui se vante de ne fumer que des cigares à trois francs la pièce...

— C'est un de mes abonnés...

— Vous avez de vilains cocos parmi vos abonnés... Ce sénateur ne m'inspirait aucune envie, je vous jure... Seulement, au point de vue « braise », j'étais au bout de ma tirelire, et je ne suis pas de celles qui ont leur portrait dans l'album des restaurants de nuit et qui acceptent des passes à dix louis dans les grands chabanais... Ça n'est pas mon genre... Le Franquin puait l'argent, mon cher... Il m'acheta un hôtel à Paris, boulevard Exelmans, en face les « fortifs »... Un confort, un luxe... une merveille et, nature, un acte de donation par-devant notaire... Chouette! Vive Arlette!

Comme j'étais dans mes meubles, pourquoi me gêner... pas? Voilà qu'un soir, le Franquin débarque de Bruxelles à l'improviste et tombe en pleine sauterie... On chantait, on lampait, on chahutait avec un entrain... J'avoue que la société était un peu mêlée...

Il devait y avoir des marloupins du quartier avec leurs gonzesses... Vous devinez la hure de Franquin... Il se met à beugler, il me reproche d'abuser de ses bontés... Moi, je perds patience et je lui envoie cette ritournelle dans son pif sénatorial : « Ouste, le père conscrit! Ouste, le sale Belge! » Les invités lui décochent des noms d'oiseau et le balancent vivement au dehors... Tableau... En manière de dénouement, il a rompu net... J'ai vendu le contenant et le contenu, ce qui a garni mon escarcelle...

— Vous voilà... veuve, pour le moment...

— Veuve... à mon plaisir... Remariage... à la manque... à mon premier signe... Devinez qui se fiche le torticolis à loucher après moi... Lemerlier... le bêta de Lemerlier... alpha, bêta...

— Méfiez-vous... son crédit est en baisse...

— En baisse?... Où ça?... A la Bourse? Ça ne compte pas, cette usine à escroqueries... En baisse? Et ses nègres? Ses bons nègres à caoutchouc... ses bons nègres à ivoire... Il les fera suer un peu plus, si je lui tire cent mille balles, en attendant la suite... Je vous garantis, foi d'Arlette, qu'il marchera à la baguette, ce prodigieux bêta...

— Et s'il vous tendait la main... la main droite... la main matrimoniale...

— Ne blaguez pas, mon petit... pardon... Mossieu le Directeur... Il est dangereux de blaguer Arlette de Soubise... D'abord, si je fais une fin, ce sera avec quelqu'un que je gobe... je ne dis pas avec quelqu'un que j'aie dans la peau... Suffit... je me comprends... Puis, ce sera pas dans une cave... Si cet événement se perpètre à Bruxelles, vous aurez de quoi vous rincer les yeux... J'exige Sainte-Gudule.... le flafla.. le chichi... la réclame dans les journaux, des fleurs comme s'il en neigeait, la distribution de pains aux pauvres, les orgues en plein boucan, beaucoup de messieurs prêtres autour de mes fleurs d'oranger... La religion est une belle chose, et je n'ai pas oublié mon catéchisme...

La voyant verveuse et amusée, Jadot glissa une pointe :

— Cet heureux soupirant, ce mortel fortuné, ne pourrait-il être votre directeur?

Elle le regarda, soudain sérieuse :

— Ne jouons pas avec le feu... c'est vous qui vous brûleriez les doigts... Certes, mon cher, vous ne seriez pas à plaindre... Par exemple, inutile de vouloir esquiver mes conditions... Je n'ai pas trente-six paroles... Réfléchissez... la nuit porte conseil... Là-dessus, l'audience est levée... Je m'esbigne...

Elle s'évapora en froufrous, tandis que l'étonnement plombait Monsieur le Directeur. Il remuait des réflexions, le cœur tumultueux.

— Ah! ça, je me tâte, je me pince, pour vérifier mon identité... Est-ce moi, est-ce Evariste Jadot qui se laisse ainsi river son clou?... Heureusement, il n'y avait personne de présent à la conversation... On se serait payé ma « fiole » dans les grandes largeurs... Pourtant, j'ai une excuse... Elle est fichtrement campée, la fine mouche... Pas à le nier, c'est un morceau de premier choix... Quel dommage que je ne l'aie pas rencontrée plus tôt... avant qu'elle eût rencontré les autres... Je l'aurais élevée à la brochette, pour m'en régaler tout mon soûl... Dommage qu'il y ait eu von Schiksal, et Franquin... sans compter ceux qui défilaient dans l'arrière-boutique de sa noble mère... Oui, dommage... seulement, c'est de l'histoire ancienne... Si l'on devait être « le premier » quand on se présente devant l'écharpe du bourgmestre, on ne se présenterait jamais... Les primeurs sont rares, surtout dans notre monde... Lorsqu'on tombe sur un article qui n'est pas faisandé, c'est déjà admirable... Et Arlette... mâtin... Arlette... Mon vieux Jadot, tu es pincé... archipincé... la grande confrérie te guette...

Il feignait de se persifler soi-même; de vrai, son scepticisme sensuel fondait et s'exacerbait en flot de passion déflagrante. La semaine d'après, les fiançailles étaient officielles. Des plaisanteries salaces furent chuchotées dans les salons et les tavernes; les camarades, entre eux, se renvoyèrent l'éteuf de propos ironiques et rabelaisiens ; puis on obliqua vers d'autres ragots et la cérémonie fut célébrée dans une atmosphère d'édifiante respectabilité. Le *Figaro* l'enregistra, la sertit de compliments pour l' « exquise artiste » et « le plus parisien des impresarii bruxellois. »

Un mois flua, de bonheur uniforme, Jadot scrupuleusement fidèle, Arlette en selle sur son quant-à-moi. Puis, patatras! la nouvelle jaillissait que Monsieur le Directeur était empoigné à la nuque par l'hémiplégie; il en sortait vanné, bafouillant, liquéfié; l'œil bouffi se refusait au monocle et la longue barbe fut rasée, qui retenait le jaune d'œuf et la bave; Evariste Jadot se réduisait à un homuncule rapetassé dans sa voiturette.

Arlette se révéla femme de dévouement et de miséricorde; sur le chapitre des mœurs, parfois elle transigeait et l'avouait sans détour :

— J'ai mes foucades.

FRANZ MAHUTTE.

LA MORT DE NOTRE AMOUR

Semblable dans la nuit de nos cœurs inquiets
Aux lueurs d'une lampe où l'huile diminue,
Depuis longtemps, longtemps notre Amour hésitait,
Mêlant à nos baisers une angoisse inconnue.

Hier notre Amour est mort : nous l'avons bien pleuré!

Lorsque l'enfançon meurt, sa lamentable mère.
Après avoir lavé son corps décoloré,
Sa mère, en sanglotant, le porte au cimetière,
Dans ses bras douloureux, pour la dernière fois,
Elle étreint longuement sa chère tête blonde
Et baise éperdûment ses pauvres petits doigts,
Et puis elle l'étend dans la terre profonde.
— Rentrée à la maison, dans des tiroirs secrets,
Elle renferme alors des rubans et des roses,
Des souliers éculés, d'attendrissants jouets,
Des robes, des cheveux, et d'autres humbles choses,
Qui la faisaient sourire et qui la font pleurer.

Ainsi nous avons fait hier, à la nuit tombante!
— Quand notre Amour fut mort, sur notre cœur navré,
Caressant de la main sa tête trop pesante,
Nous avons longuement pressé ses membres froids;
Longuement nos regards et nos lèvres de flamme
Ont baisé son front mat et ses lèvres sans voix.
— Puis nous l'avons conduit au Jardin de nos âmes.
Rentrés à la maison, nous avons réuni
Des billets surannés, des roses desséchées,
Des boucles de cheveux, quelques portraits jaunis,
Et des lettres encore que nous avons cachées.

Lorsque nous serons vieux, que nos cœurs seront froids,
De notre Amour défunt et de ces humbles choses,
Nous nous ressouviendrons peut-être quelquefois.
— De l'armoire branlante ouvrant les portes closes,
Vers les rayons d'en haut, nous étendrons nos bras,
Nos bras tremblants de vieux, aux gestes pacifiques,
Et nous l'entr'ouvrirons ensemble, en parlant bas,
L'écrin où nous avons déposé ces reliques.
— Et ce sera le soir, et ce sera l'été;
Par la fenêtre ouverte et les fentes des portes
Eparpillant encore un reste de clarté,
Le soleil tombera parmi ces choses mortes,
Et nous nous souviendrons de notre pauvre amour.
Nous nous rappellerons ses rêves, ses caresses,
Ses ultimes baisers, ses ultimes détresses;
Nous nous en souviendrons ensemble jusqu'au jour.

ERNEST DE LAMINNE.

RÉPONSE A QUI NE DIT RIEN

Dans la préface de *Socialisme et Monarchie*, l'auteur écrivait :

« Elle ne plaira (l'œuvre) ni à ceux qui, poussés par la passion, cherchent dans la vie des motifs d'enthousiasme ou de haine, ni à ceux qui, alignés dans les rangs, imposent à leur jugement la discipline de leur parti, ni à ceux qui appartiennent au plus intolérant de tous les partis : le parti-pris, et dont le siège est fait. Mais il est des esprits qui, bien que catégorisés pour l'action, sous une étiquette politique, n'en restent pas moins épris d'indépendance et capables d'entière probité intellectuelle. C'est à eux surtout que ces pages s'adressent. »

Et, en effet, eux seuls ont répondu, si bien que par sa parole et par son silence, la critique a fait la preuve de cette assertion et qu'une classification non dénuée d'exactitude pourrait en résulter. Le *Soir*, la *Gazette*, le *Journal de Bruxelles*, le *Peuple* sous la signature d'Edmond Picard, la *Meuse*, le *Petit Bleu*, de ce petit livre ont donné des appréciations diverses, et provenant de leur angle spécial de vision, mais toutes marquées d'impartialité, et quelques-unes causant cette satisfaction noble que donne non une louange, mais une compréhension sympathique. Quand on songe à la hâte inévitable de la presse quotidienne, on s'étonne à bon droit de l'analyse parfaitement appropriée que publia la *Gazette* et où, traitant ce livre de *curieux*, à cause des questions soulevées et de l'assentiment de l'héritier du trône, elle en faisait un résumé, à la fois bref et complet, se terminant ainsi :

« Ce livre apparaît comme l'écho de préoccu-

pations passionnantes, parce que d'une immédiate actualité. »

Cet écho n'a point éveillé la curiosité de certains journaux, non plus l'immédiate actualité. Selon le proverbe : Qui ne dit mot consent, ce silence recèle sans doute une approbation timide, de laquelle il convient sous peine d'ingratitude de savoir gré, non pas timidement et *in petto*, mais bien ouvertement *coram populo*.

Le *Journal de Bruxelles* indique la parenté très honorable du livre avec celui de M. Prins : *De l'esprit du gouvernement démocratique;* il écrit :

« Si nous avions à faire une étude complète de ce livre dont la probité intellectuelle et la noble philosophie seront unanimement appréciées, nous mettrions en lumière les considérations très judicieuses de M. Sigogne sur le « gouvernement parlementaire » et « la formation des élites ».

Edmond Picard, dans le *Peuple*, constate « la valeur documentaire » et personnalise sa critique *autour du prince Albert*, et se demande si l'on peut considérer *Socialisme et Monarchie* comme un Télémaque concentré et accommodé à la moderne.

Dans la *Meuse* et la *Flandre libérale*, M. G. Abel voit avec satisfaction l'adhésion du prince Albert et ajoute :

« Si la thèse — nous disons les thèses — qui s'y trouvent soutenues, réflètent, ne fût-ce qu'en partie, les opinions de notre futur roi, tout esprit libre n'a qu'à s'en réjouir. Il est peu de livres qui fassent plus réfléchir. »

Le *Soir*, dubitatif quant à la thèse, à diverses reprises, n'en constate pas moins avec sympathie l'acquiescement du prince Albert.

Les revues, sauf le *Bulletin critique*, l'*Economiste* et surtout la *Revista internationale* de Rome, qui publie une assez longue étude, laissent tomber indifféremment les quelques phrases qui constituent un honnête accusé de réception, et même dans la revue où paraissent ces lignes faisant exception à la bienveillance que les collaborateurs ont coutume de se témoigner, un articulet prônait généreusement « le

style soigné » et « la bonne volonté » de l'auteur.

D'ailleurs, à considérer les dythirambes qui, à la moindre vibration d'un esthétisme, souvent indécis, jaillissent des gosiers et coulent des plumes, cette réserve n'est-elle pas un délicat hommage qu'il faut reconnaître et une distinction dont il convient de s'honorer?

On pourrait logiquement s'attendre chez les ardents réformateurs de la société à une certaine tendance personnelle à l'équité; or, voici comment la *Revue socialiste* qualifie *Socialisme et Monarchie :*

« Dans cet ouvrage, M. Emile Sigogne préconise un très vague interventionisme chrétien qui ne va pas même aux audaces de l'abbé Daens. » C'est tout. Or, l'auteur possède, de la part de socialistes *éminents*, des lettres dont la teneur anéantit une si fausse assertion. Le fait en lui-même, pour qui connaît la légèreté trop coutumière de la critique, est banal, mais il n'en est pas moins triste de voir combattre pour la Justice, à coups d'injustices, et inquiétant pour l'avenir de penser que ceux qui blâment et à trop bon droit les mœurs, ne s'avisent même pas que le plus efficace moyen de réagir est de ne pas les suivre.

La théorie de l'évolution est scientifiquement acceptée, mais encore sans empire sur les esprits. En fait, l'immuabilité des lois de la nature les régit, et on ne peut se figurer ce résultat logique et impliqué dans la loi d'évolution que la différenciation successivement introduite dans la monarchie peut atteindre pour l'avenir à un degré de dissemblance telle avec le passé qu'elle comporte une quasi complète rénovation.

Quelque obscurité, provenant de parties non développées, de questions volontairement laissées en suspens, d'une certaine contraction de pensée, se montre çà et là. Le problème dynastique n'est qu'effleuré. L'hérédité personnelle ne se transformera-t-elle pas en hérédité familiale? Il importe aussi de considérer que dans l'idéal actuel de la royauté, le roi règne et ne gouverne pas, et il y a là une essentielle différence oubliée habituellement dans la controverse. Gouverner dépend des qualités intrinsèques et même du

génie, régner, s'appuie au contraire sur la formation méthodique, la culture spéciale.

Que dire encore de l'opposition — préjugé courant — du progrès à la tradition. Finira-t-on par comprendre qu'il est absurde théoriquement, comme il est impossible pratiquement de séparer la tradition et le progrès, en tout, en art, en science, en politique ; qu'une rupture de tradition est une rupture dans l'équilibre instable de la vie politique et par là, une regression, et que le sectarisme, quels que soient sa couleur et son fallacieux héroïsme, n'est qu'une preuve d'égoïsme et d'orgueil.

Les attentions tout entières résorbées dans le souci des soins matériels sont impuissantes aux plus évidentes constatations. Les mœurs refaisant ce que les lois tendent à détruire, le mensonge égalitaire devrait sauter aux yeux, car, appuyées et graduées sur l'argent, symbole de la spéculation plus que du travail, les inégalités se reconstituent très solidement, et dans la grande société contemporaine, se forment et s'étayent de multiples petites sociétés dont l'étalon de mérite et de considération dépend du revenu. Les paroles se pèsent aux poids de la valeur monétaire représentée par celui qui les profère.

La faveur va à l'agrément banal et à la futilité ; non à l'art noble et à la pensée.

Ce n'est pas aux organes de nutrition, de circulation et de sécrétion de favoriser le cerveau ; l'hygiène des fonctions digestives n'est pas un chapitre de l'esthétique. Le cerveau étant le coordonateur direct de l'organisme, n'a point à recevoir d'ordre des centres inférieurs, et bien qu'il soit encore sous l'empire des troubles et des incitations que ceux-ci lui causent, il n'en est pas moins leur chef, mal obéi, certes, et plus dirigé que dirigeant, et si protéger l'art, la science et la pensée, peut paraître à des barbares un idéal de grandeur, dont ils se savent gré et s'estiment, non de réaliser, mais seulement de concevoir, que penseraient-ils d'eux-mêmes, si leur incommensurable orgueil leur permettait de comprendre que la civilisation se fera quand l'Art, la Science et la Pensée seront non pas protégés, mais protecteurs.

ÉMILE SIGOGNE.

LA FAUSSE ROUTE

ROMAN

CHAPITRE Ier

Pierre Volanelle avait dix-neuf ans. Sans se trouver très âgé, il sentait pourtant s'agiter en lui toutes les pensées d'un homme fait, et comme il avait lu beaucoup de romans, il croyait avoir une très juste notion de la vie.

Son père était commerçant et exploitait dans le centre de la ville un magasin de nouveautés.

C'était une bâtisse haute et grise, dont les fenêtres régulières ressemblaient à celles de toutes les maisons voisines. Elle formait angle à l'entrecroisement de deux rues. De celles-ci l'une était étroite et vide, l'autre, toujours remplie de monde, présentait l'aspect animé d'une artère importante.

Trois seulement des quatre vitrines donnaient sur la grande voie, le petit côté n'en possédait qu'une et le coin coupé reliant les deux était occupé par la porte. Au-dessus des fenêtres courait une inscription en grosses lettres d'or sur fond de marmorite noire, disant : « Charles Volanelle, successeur ; cols, cravates, etc. »

Les encadrements des glaces, en tiges de chêne, se divisaient vers le haut pour former des entremêlements de lignes courbes, entre lesquelles s'enchâssaient de mignonnes glaces biseautées.

On avait là, selon toute évidence, sacrifié au goût du jour; mais, dans les fenêtres étroites, où la cou-

leur du bois contrastait sans élégance avec la teinte grise des murailles, ces arabesques modernes se contournaient en gestes maladifs, avec un air de choses mal à leur aise.

A l'intérieur s'étalaient des chemises empesées, des cols, des manchettes, tantôt en tas, tantôt alignés, puis aussi des flots de cravates multicolores.

Vis-à-vis il y avait un grand magasin de couture, façade blanche, boiseries pareilles; on y voyait, étendues sur des tapis épais et appuyées à de grands vases de Chine, des robes de toutes teintes, étageant les cascades de leurs paillettes et de leurs ruchers, tantôt blanches, roses ou beiges, suivant le drame passionnant de la mode.

Plus loin, se trouvait la boutique d'une fleuriste; là, sur un fond de feuillages variés, se détachaient les couleurs pâles ou sombres des fleurs épanouies : orchidées mauves aux faces énigmatiques et malsaines, bouquets d'azalées rouges, mimosas dorés, iris violets, s'échappant de vases en cristal ou en porcelaine bleue; le tout, vers le soir, caressé, traversé, éclaboussé par des flots vibrants de lumière électrique.

C'est de ce petit espace, compris entre les brusques tournants des rues, que se composait le domaine de Pierre. Son cabinet de travail était situé au troisième étage; et de là bien souvent, les coudes sur la pierre grise et la tête dans les mains, il regardait les gens qui passaient, les grosses charrettes qui vont au trot des lourds chevaux, les coupés élégants qui s'aventurent dans les encombrements, et dont on entend à peine les roues caoutchoutées glisser sur les pavés luisants.

Il avait vu les saisons mourir, puis renaître toujours pareilles, sans que rien ne change aux mouvements de la cohue empressée; et cela l'avait fait beaucoup réfléchir; car il n'était pas de ceux, qui dans une foule choisissent quelques physionomies qui leur deviennent familières, se rappellent les heures de la journée d'après le moment de leur passage, s'inquiètent de leurs absences, et ne se rassérènent que lorsqu'ils les voient reparaître.

Il méprisait les gens qui bâtissent des romans de la sorte et vivent dans un monde irréel et restreint.

Lui, dans la foule, ne recherchait que le sentiment de la foule, et se plaisait, en philosophe, à suivre les mouvements des mille marionnettes de la rue. Peut-être cette vision spéciale était-elle due à la situation élevée qu'occupait son appartement et à sa myopie accentuée.

Il aimait voir les aspects divers que prend une ville suivant les heures. Il regardait les passants, affairés par leurs rendez-vous d'affaires ou d'amour, se faufiler rapides entre les mailles serrées de la masse des flâneurs, semblables aux minuscules canots amiraux qui s'agitent autour des lourds navires de guerre.

Il voyait les flots des inoccupés aller d'une source de lumière à une autre, se pressant, se bousculant, formant des groupes qui se fusionnent, puis se dispersent pour se reformer plus loin. Des tramways passaient, des voitures, des automobiles. Des gens traversaient en courant la chaussée. Des chiens criaient.

Puis il se faisait tard, les terrasses des cafés se vidaient, de lourds volets venaient cacher les grandes vitres. Au fur et à mesure que s'éteignaient les lumières les passants devenaient plus rares ; le silence s'appesantissait peu à peu, brisé de temps en temps encore par le roulement sonore d'une voiture attardée. Enfin les réverbères régulièrement accouplés trouaient seuls l'obscurité, et les quelques ombres qui se glissaient encore le long des murailles prenaient des airs mystérieux et craintifs, des airs de bêtes égarées qui recherchent l'atmosphère apaisante du troupeau.

Pierre songeait alors, que plus loin, bien loin, les maisons s'espacent, qu'elles se perdent peu à peu dans les massifs d'arbres et entre les terrains cultivés; et que là, le ciel étend sa surface pailletée au-dessus de la plaine calme, par-delà les champs et les prairies, jusqu'aux bords grondants de la mer silencieuse.

Quand il était seul ainsi, il se sentait petit devant l'immensité sereine, et une peur étrange lui étreignait le cœur.

Mais cette impression disparaissait vite. Dès que le jour renaissait, quand les rues se remplissaient de nouveau d'un flot ininterrompu, que de son lit il entendait les lourds chariots des maraîchers passer lentement en cahotant, que de partout s'élevaient les cris des marchands ambulants, que les chevaux des omnibus trottaient en faisant tinter leurs clochettes, qu'une rumeur immense montait vers lui par bouffées, faite de cris, de claquements de fouet, du bruit des roues rebondissant sur les faces polies des pavés, il se sentait repris par le tourbillon de la vie folle. Du haut de ses trois étages, il contemplait cette fourmilière en mouvement et, souriant, laissait son mépris s'étendre et planer sur la cohue. Dans son orgueil intime, il se sentait loin de tous ceux qui vivent, s'agitent, meurent, sans savoir, sans penser, tristes ou gais, pour le plaisir de vivre.

CHAPITRE II

M. Volanelle avait repris les affaires de son beau-père. Le soin de sa vie avait été de les bien diriger et d'augmenter leur importance. Ayant réussi, il était fier et content.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, petit, large d'épaules, dont la vie calme et régulière était attestée par un ventre bien serré dans des gilets à fleurs. Une épaisse chaîne d'or y étalait festons et breloques; parmi celles-ci une dent de tigre se balançait majestueusement.

Il avait la figure large, pleine, colorée; son menton abondant, mal contenu par un col largement ouvert, formait un grand pli sous ses joues. De chaque côté de son crâne dénudé partait une touffe de cheveux relevés en ailes de pigeon, et sous son gros nez pâle s'épanouissait une paire de moustaches grises. Deux petits yeux bleus sans vie complétaient la physionomie du marchand de cravates.

Il trônait dans son magasin, allant d'un employé à l'autre; ou bien, quand la vente languissait, près de la porte, appuyé au chambranle, les mains dans les

poches, il examinait les gens qui vont et qui viennent. A ses côtés, un caniche noir trop gros assis maladroitement sur un train d'arrière considérable, le ventre tout plissé d'un côté, tendu à crever de l'autre, regardait aussi, la gueule ouverte, la langue pendante, en secouant les oreilles.

Tous deux s'effaçaient poliment lorsqu'entrait un acheteur.

Derrière les comptoirs, les demoiselles de magasin dans leur costume noir à ceinture de cuir, un col blanc autour du cou, se tenaient droites et sérieuses. Leurs mains fines maniaient avec précaution et rapidité les irisements des soies et les blancheurs du linge. Derrière elles les rayons s'étageaient remplis de cartons verts.

Le magasin s'étendait à droite et à gauche, le long des fenêtres. Au centre, en face de la porte, la caisse; là, derrière un petit grillage doré, Mme Volanelle était assise. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, dont les cheveux blancs encadraient un front ridé. Elle était excessivement maigre. Et, peureuse du bruit que pouvait produire sa voix, en parlant elle fermait les yeux, et ses lèvres s'agitaient rapidement comme pour arriver plus vite à la fin des phrases.

Sa main jaune et allongée, aux ongles très soignés, laissait tomber d'un air précieux les pièces d'argent sur le marbre du guichet, et froissait les billets de banque respectueusement, en faisant le moins de bruit possible.

Parfois à ses côtés se trouvait sa fille, jeune et fluette personne au cou très long serré dans un col droit. Au-dessus de cette étreinte, sa figure élargie d'autant, et ses yeux gris écarquillés, la faisaient ressembler à un chat étonné. Elle avait les cheveux d'un blond jaune et restait silencieuse comme sa mère.

Le soir, à la table de famille, tous se réunissaient, et pendant le repas le père prenait la parole. Il exposait à ses enfants des théories sur la politique et sur les événements qui se déroulaient dans la ville. La servante allait et venait. Il y avait dans la salle un bruit de vaisselle remuée discrètement; le chat brun

roulé en boule ronronnait près du feu ; et, en se balançant mélancoliquement, la lampe déplaçait des ombres bleues sur la nappe.

Puis, le dîner fini, le père allumait sa pipe et de légers nuages de fumée se répandaient dans la pièce. Mme Volanelle et sa fille se mettaient au travail, respectueuses du silence. Alors on n'entendait plus que le froissement léger du journal déplié. La veillée commençait.

Assourdis, les bruits de la ville arrivaient par bouffées, comme un grondement uniforme et vague pareil au bruit de la mer entendu de loin. Et, le menton dans la main, le coude sur la table, Pierre faisait des rêves d'avenir.

CHAPITRE III

Pendant les trois mois de vacances qu'il avait prises au sortir du collège, plusieurs choses avaient fait sur Pierre une profonde impression. C'était tout d'abord l'aspect engageant et bizarre des couvertures des revues d'art qui paraissent en Belgique. Elles l'avaient rendu désireux de s'initier aux subtils détours des pensées étranges qu'annonçait un art décoratif aussi mystérieux, mystère que ne dissipait pas souvent leur contenu. D'un autre côté, les succès étourdissants remportés par ses compatriotes sur les scènes des théâtres royaux, n'avaient pas manqué de parvenir jusqu'à lui. Dès lors, il lui parut tout indiqué de se lancer dans la carrière littéraire.

Aussi quel avait été son étourdissement, quand son père, certaine après-midi d'automne, lui avait parlé de l'intéresser à ses affaires ! Il le lui avait même demandé avec ce calme des gens qui sont certains de la réponse qui va leur être faite. — C'était d'ailleurs la chose la plus naturelle du monde, Pierre seul n'y avait pas songé.

La scène s'était déroulée dans la petite salle à manger, et il voyait encore M. Volanelle l'appelant d'un air joyeux pour lui apprendre la bonne nouvelle.

Il l'avait fait asseoir devant lui, et, les deux mains

appuyées sur la table, le corps renversé en arrière, étalant ainsi son large ventre, couvert ce jour-là d'un gilet blanc à fleurs bleues, il s'était mis à lui exposer ses projets. Il parlait lentement, soulevant de temps en temps un gros doigt pour le laisser retomber ensuite sur la table, afin de compter les points qu'il énonçait.

Peu à peu, entraîné par l'intérêt que représentaient pour lui ses paroles, il en était arrivé à raconter toute sa vie : ses débuts laborieux et durs ; comment il était entré en qualité de simple commis dans la maison qu'il dirigeait maintenant ; de quelle manière il avait peiné, économisé, gagné la confiance de son patron.

Tous ces détails faisaient apparaître un sourire émerveillé sur sa face débonnaire. Il raconta aussi le roman final de sa carrière, son mariage avec la fille de son prédécesseur.

Perdu dans des souvenirs, il les égrenait, tout à la joie de les voir se dérouler. Son visage prenait des expressions gaies aux moments joyeux ; au contraire, quand il parlait de l'énergie qu'il avait dû déployer, un sentiment d'effort s'y peignait.

Petit à petit il en arriva à dire ce qu'il espérait de son fils. Il comptait sur lui pour continuer à faire prospérer son commerce. Il lui dit qu'en toutes choses les jeunes gens ont des idées neuves, et donnent souvent une impulsion nouvelle à des entreprises endormies dans la routine ; mais d'un autre côté il lui conseilla la prudence.

Il suivait sa pensée. Les pouces dans les pochettes de son gilet blanc à fleurs bleues, il se tapotait doucement la poitrine de ses doigts boudinés. Les breloques de sa chaîne sautillaient joyeusement, faisant monter jusqu'à lui un bruit léger qui lui semblait le cliquetis de l'or remué doucement ; et, de ses yeux levés au ciel, il suivait en souriant un rêve peuplé de chemises de soie et de cravates mauves.

Au bout de quelques minutes, pourtant, comme il n'entendait aucun mot d'approbation, il redescendit des hautes sphères dans lesquelles il planait ; il reporta son regard sur les choses d'ici-bas et rencontra les yeux de son fils.

Celui-ci faisait craquer les articulations de ses mains jointes, tandis qu'un sourire sardonique lui ridait ironiquement la face. M. Volanelle changea d'expression; ainsi l'on voit un ciel pur se couvrir à l'approche de l'orage. . Dans la petite pièce, comme dans la plaine où se répandent les nuages noirs, tout parut plus sombre Le tic tac de l'horloge devint moins bruyant, et le chat que la douce musique des joyeuses paroles berçait, se réveilla à demi, ouvrit un œil, dressa une oreille et sortit trois griffes, afin d'être prêt à tout événement.

Le visage de Pierre s'était aussi rembruni; le rictus en avait disparu lentement, et il attendait maintenant, effrayé, ce qui allait arriver.

Il n'advint rien.

M. Volanelle était inquiet et troublé, car il ne pouvait trouver une explication plausible à l'attitude de son fils. Après quelques instants, il lui demanda d'une voix incertaine et sans timbre :

— Pierre, veux-tu que je t'intéresse à mes affaires?

— Non, répondit Pierre, je veux faire de la littérature.

Il se sentait tout à coup une énergie farouche. Il se comparait à un empereur qui rompt toutes les barrières de son empire, et se précipite, à corps perdu, à la conquête de nouvelles provinces.

Volanelle père était atterré Il répéta par deux fois : « De la littérature! » d'une voix sourde. Puis, comme il ne trouvait plus rien d'autre à dire, il se leva, ouvrit la porte et appela sa femme; et en l'attendant, il regardait son fils fixement, en hochant la tête.

Lorsque Mme Volanelle fut arrivée, il lui montra Pierre toujours assis à la même place, les mains entre les genoux et le corps penché en avant, étonné de la tournure que prenaient les choses.

— Voilà, dit M. Volanelle, il ne veut pas reprendre notre commerce, il veut faire de la littérature.

Elle répéta deux fois aussi : « De la littérature! », puis se tut. Sa figure anguleuse et jaune respirait

l'inquiétude et l'ahurissement. Elle baissa la tête, et, les mains dans les poches de son tablier noir, elle resta là, à côté de son mari.

Tous trois étaient plongés dans le mutisme le plus absolu.

Le chat sauta de l'appui de la fenêtre et se réfugia sous l'armoire ; dans le silence, le tic tac de la pendule se mit à résonner lugubrement. Mme Volanelle ne pensait rien, son fils non plus ; mais dans le cœur de M. Volanelle montait une rage sourde.

Il commençait à voir plus clair en lui maintenant. Il se rendait vaguement compte que dans sa vie ceci constituait un arrêt, un acheminement vers des choses inconnues. Tout l'édifice qu'il avait bâti avec tant de peine s'écroulait, et il en voulait à Pierre de ne pas désirer être véritablement « son fils ».

D'un autre côté s'éveillait en lui la vue d'un de ces étalages de librairie, où s'entassent des piles de livres jaunes aux mille titres différents, et le sentiment de respect inquiet et incompréhensif qu'il avait toujours eu pour ceux qui s'amusent de ces grimoires, entrait en lutte avec sa colère.

Il lui revenait aussi à la mémoire le souvenir de sommes fabuleuses, qu'on lui avait dit être le gain réalisé par certaines pièces célèbres ou des romans fameux.

Tout se mêlait dans sa tête, des raisonnements se culbutaient les uns les autres, si bien qu'il ne sut bientôt plus que penser ; et, tirant ses moustaches, il résuma en quelques mots son état d'âme et dit :

— Je suis bien ennuyé.

Pierre aussi était bien ennuyé. Il s'était attendu à un orage ou à de l'ironie, mais devant cette attitude, il ne savait plus ce qu'il devait dire ou faire.

Dans le doute il sortit avec dignité.

Au dehors la nuit descendait. Le brouillard étendait de plus en plus ses voiles, et les gens qui passaient semblaient des ombres surgissant d'une atmosphère inconnue, pour disparaître dans une autre. Les réverbères faisaient des taches tremblottantes et mal délimitées ; au travers des couches grises les arbres dessinaient des silhouettes noires.

Après avoir erré quelque temps, Pierre vint s'échouer sur un banc dans un square perdu, et songea.

Quand il eut récapitulé les principaux faits de sa vie, et qu'il eut revécu tous les détails de la journée qui venait de s'écouler, il se vit acculé à la nécessité de mettre de l'ordre dans ses projets Il vit clairement alors que ceux-ci n'étaient pas bien définis.

De nombreuses idées avaient traversé son esprit, s'y étaient arrêtées et avaient pris racine. Mais ce qu'il se représentait le mieux, c'était le terme de la route, joyeux et lumineux; comme on aperçoit au travers du brouillard des clartés scintillantes, de plus en plus nettes au fur et à mesure qu'on s'en approche.

Des gouttes d'eau commençaient à tomber, brillantes ainsi que de petites étoiles. Des couples passaient lentement, enlacés, et le léger voile de brumes qui les enveloppait déprécisait leurs formes et leur donnait un air vague et mystérieux.

Parfois seulement, à quelque éclair perdu d'une lumière lointaine, s'illuminait un regard mouillé qui tremblait sous de longs cils

A force de suivre des regards de la sorte, Pierre ne pensa plus ni à ses projets, ni à son avenir. Il était troublé et se sentait triste et seul... Puis, lorsqu'il songea qu'il était temps de rentrer, il s'aperçut qu'il n'avait pris aucune décision. Il se leva pourtant, soupira et reprit le chemin de la maison.

Là dans la salle à manger, on l'attendait; et, en entrant, il vit que tous les regards étaient dirigés vers lui, interrogatifs et mornes.

La table était couverte d'une nappe blanche. Quand il fut assis, sa sœur dit le bénédicité auquel chacun répondit, puis le silence retomba, interrompu seulement par le bruit des cuillères qui frôlaient le fond des assiettes.

La pendule faisait son tic tac régulier. Le chat ronronnait dans un coin. Le décor n'avait pas changé ; seulement, chacun avait maintenant une attitude.

Quoiqu'il n'eût réfléchi à rien depuis qu'on lui

avait dit de le faire, devant les visages hostiles et fermés de ses parents sa résolution devint de plus en plus ferme et petit à petit se fit impérieuse.

Pendant qu'il mûrissait ces pensées, le temps était venu de faire servir le premier plat, et quand la servante eut circulé autour de la table, et que se fut élevé le bruit joyeux des faïences remuées et empilées, M. Volanelle se décida à prendre la parole et dit à son fils que tous l'écoutaient; qu'il avait à s'expliquer.

Mis ainsi au pied du mur, Pierre sentit qu'il fallait être courageux, et que de ce qu'il allait dire, dépendaient la décision de ses parents et la sienne.

Dès lors, ses intentions lui apparurent beaucoup plus nettes. Tous les fantômes qui flottaient dans sa pensée se précisèrent, et il dépeignit l'idéal qu'il voulait atteindre, comme s'il eût été déjà près de se réaliser. Il se voyait arrivé, dictant sa loi dans les principales revues parisiennes, faisant jouer ses pièces sur les grandes scènes, entouré d'un monde d'admirateurs, fêté, choyé, encensé.

Il lui semblait que dans la petite chambre se répandait la bonne senteur de papier humide et d'encre grasse. Les bruits de la rue semblaient s'être changés en un cliquetis de caractères de plomb qui s'entassent, puis se rangent avec un déclic sec. Des lueurs de feux de rampe s'allumaient; des masques glabres d'acteurs, des minois d'actrices apparaissaient, puis s'effaçaient dans des tourbillons de jupes froufroutantes, éclaboussées d'étincelles. De tous côtés, par les portes, les fenêtres, semblaient pénétrer des flots de joie. Tout ce monde se mouvait avec une grâce folle, et dans l'air passaient tantôt des frissons tragiques ou bien de grands éclats de rire. Au milieu de tout ce mirage, les paroles de Pierre se succédaient, rapides, en traits vifs et frappants. Il décrivait cette vie à laquelle il voulait se mêler. Puis, quand il lui sembla qu'il l'avait suffisamment dépeinte, et qu'il se vit, dominant toute cette foule mouvante et animée, il se tut.

Un grand silence s'établit; petit à petit toutes les joyeuses poussières lumineuses arrêtèrent leurs danses

folles, elles commencèrent à fuir dans les coins sombres, enfin il n'en resta plus rien...

Volanelle père semblait songeur et pensif. Prévoir un avenir si lointain, sans que le jalonnement des jours à la tâche connue en vienne atténuer l'éloignement, lui semblait une entreprise folle, et en tous cas trop ardue pour que son esprit puisse s'y arrêter avec beaucoup d'attention. Il y songeait avec une crainte respectueuse et un douloureux étonnement, comme à l'enfer et au paradis dont les prêtres parlent en chaire.

Tout son effort se bornait à trouver un moyen terme qui lui permît de concilier sa tranquillité et son intention de ne pas entraver les goûts de son fils. Quant à Mme Volanelle, elle s'apprêtait de toutes ses forces à adopter l'avis de son mari. On sentait en elle une grande énergie en puissance, n'attendant qu'une voie pour s'y précipiter.

Leur fille pensait à un petit employé du ministère, qui tous les jours passait devant chez elle et la regardait tendrement de loin. Il avait des moustaches noires sur une face blême, et le portefeuille qu'il tenait immuablement sous le bras lui donnait un air d'importance. De toutes ces évocations qui s'étaient déroulées devant elle, des paillettes d'or s'étaient échappées pour s'accrocher à son amourette. Elle regardait fixement dans le vide, et le silence pas plus que le bruit ne la distrayait de sa rêverie.

Quand Pierre, espérant concilier les choses, demanda un répit d'un an, au cours duquel il verrait à chercher sa voie, ce fut un soulagement général. M. Volanelle se sentit heureux comme s'il venait de s'arrêter à une grave détermination. Se voir débarrassé du souci de prendre une grande résolution a toujours été doux au cœur des hommes. Il respira profondément, et, après avoir tourné la tête du côté de sa femme, feignant de la consulter, il acquiesça et dit :

— C'est cela, dans un an nous en reparlerons.

Ce jour-là, Pierre monta tôt chez lui, en annonçant qu'il allait travailler. Tout le monde le regarda sortir avec malveillance. Puis, quand il fut parti, le

père déplia son journal, la mère prit son ouvrage, et la jeune fille continua ses rêves en faisant semblant de coudre. L'horloge disait tic-tac, le chat ronronnait. On eût dit que rien ne s'était passé.

Si nous pouvions deviner toujours, combien ce qui pour nous est une grave décision change peu les choses qui nous entourent, nous attribuerions moins d'importance à nos actes. Les grands arbres au feuillage vert et les étangs bleus, qui ont vu nos plus amers désespoirs et nos chagrins les plus profonds, semblent joyeux au promeneur qui nous suit comme ils le parurent à celui qui nous précède. La nature indifférente sourit à leurs plaisirs comme elle sourit à nos larmes.

Dans sa chambre, Pierre avait ouvert un cahier et avait écrit en première page : « *Cruel Abandon* ». Au-dessous il mit : « *Pièce en cinq actes* ». Il écrivit encore : « *Premier acte* », puis aussi : « *Première scène* », tout cela avec grand soin. Ensuite il bailla, regarda une mouche qui volait, et se demanda s'il ne valait pas mieux écrire un roman.

Pour se donner des idées, il ouvrit la fenêtre et regarda dans la rue. On fermait la devanture des magasins. La nuit était épaisse et profonde. Il pleuvait. Le brouillard se condensait doucement. Des parapluies luisants se mouvaient, s'évitaient, se cognaient, mettaient des reflets de lumière tour à tour dans leurs huit facettes, puis disparaissaient brusquement au tournant des rues. Des voitures passaient vite, éclaboussant les gens, et accrochant des gerbes d'étincelles dans les rayons de leurs roues. Un gros omnibus s'avança en cahotant au trot de ses chevaux gris couverts de toile cirée. Il allait avec un cliquetis de vitres secouées, bondissant lourdement de pavé en pavé.

Le cocher, mélancolique, le chapeau sur les yeux, conduisait en se laissant bercer par le roulis. Des fenêtres ternies s'échappait une lumière jaune; et, devant cet équipage, la mer de parapluies noirs s'écartait, pour se refermer ensuite et recommencer les jeux variés de ses mille vagues...

CHAPITRE IV

Pierre avait composé quelques poèmes et lorsqu'il se les déclamait, il y retrouvait toute sa vie, ses pensées et ses petits souvenirs. C'était pour lui leur plus grand charme; il les lisait comme on lit les vers d'un ami, en devinant un visage derrière chaque rime.

De temps en temps, quand toutes leurs sonorités résonnaient à ses oreilles, il ajoutait quelques strophes, ou corrigeait quelque hiatus.

Il ne brûlait jamais rien. Dans les moindres lignes, il découvrait toujours une tournure de phrase, un mot qui l'enchantaient et le faisaient indulgent pour le reste.

C'étaient des poèmes où il était parlé de pied petit, de jambe fine, de visage blanc et de chevelure blonde; la nature y répandait ses fleurs à pleines brassées, et la beauté des champs et des collines y jouait un grand rôle.

Mais Pierre avait l'âme délicate et savait qu'aimer est chose triste; aussi, après les joies et les baisers, la tristesse revenait-elle peu à peu, ramenant la solitude et les désillusions.

L'héroïne de tous ces chants était protéiforme; elle avait des yeux tantôt bleus, tantôt bruns, tantôt noirs. La teinte de ses cheveux variait à l'infini. Son humeur était souvent cruelle, rarement douce et tendre.

Elle prenait tour à tour les aspects les plus divers, sans que pour cela sa personnalité changeât.

Elle était la cause d'aventures extraordinaires. Le poète la sauvait de périls effrayants. Il revêtait pour arriver jusqu'à elle les habits de tous les personnages de Dumas et de Paul Féval, il arrêtait des carrosses, massacrait des valets et des traîtres. Parfois, il était blessé; alors, touchée par son dévouement et ses souffrances, elle venait le soigner à son chevet, et lui jurait de l'aimer durant la vie entière.

D'autres fois, Pierre était mort, et il entendait le concert de sanglots et de plaintes qui s'élevait autour de sa bière ouverte. Les gens agenouillés vantaient ses

vertus et ses qualités méconnues ; et elle, désolée de n'avoir deviné son amour, venait pleurer sur sa tombe, ou se réfugiait dans un couvent.

Certains jours même il ressuscitait.

Mais un esprit sceptique et railleur qui sommeillait en lui, envisageait souvent ces beaux projets sous un jour complètement différent.

Il se voyait alors, pauvre garçon malingre, vêtu d'un paletot usé, et coiffé d'un petit chapeau mou, sautant à la tête de quelque fringant équipage et roulant ensuite dans la boue ; puis, tout crotté, rentrant subir les reproches amers de Mme Volanelle.

Ainsi, lui-même coupait les ailes à ses plus belles chimères. Mais au fond, il ne pouvait s'empêcher d'y songer avec un certain plaisir. Il les savourait en cachette de son bon sens pratique ; et, lorsque celui-ci venait ironiquement regarder la scène de son théâtre intime, lâchement Pierre riait avec lui de tous les pantins qu'il y avait amenés.

Il était las pourtant de dédier des vers à des inconnues, de parler de malheurs et de chagrins qui n'existaient qu'en pensée. Il en est des soupirs amoureux comme de l'eau, qui, si elle ne trouve d'issue, s'accumule lentement, préparant les pires catastrophes.

Il avait eu soin de ne pas trop définir ce qu'il désirait, car il savait qu'un but précis s'accorde mal avec la réalité, et que la meilleure manière de trouver ce que l'on cherche, est de ne pas trop concréter l'objet auquel on aspire.

Celle que Pierre attendait était évidemment belle, mais elle avait des yeux d'une couleur indécise, son nez était d'une ligne qui ne se profilait pas clairement, et ses cheveux se perdaient dans un nuage. C'était une ébauche prête à être développée.

Malgré qu'un pareil idéal semblât facile à trouver, Pierre soupirait. Il avait vu bien souvent des formes dont il se fût certainement contenté, mais pour lui la réalité était bien plus lointaine que le rêve ; et, malgré qu'il eût pris la résolution de fixer son désir de quelque manière que ce fût, il continuait à composer des madrigaux et des sonnets sans destinataires,

et, par ce moyen, marchait dans le chemin qui devait le conduire à la gloire et à l'amour.

CHAPITRE V

Pierre s'était mis courageusement au travail. Maintenant, par centaines, les personnages de ses conceptions s'agitaient dans son esprit. Il y avait là des maris qui trompaient leur femme, des femmes qui trompaient leur mari, la base en un mot de la littérature moderne. Il lui semblait parfois entendre les conversations de ses héros, d'autres fois en visions nettes il voyait surgir des scènes entières où ils évoluaient avec la précision de la réalité. Tous ces épisodes se ramassaient alors formant une tragédie. Le lendemain ils se confondaient de nouveau, reprenaient leurs danses insensées pour se reconstituer en un roman.

Après bien des alternatives, la tragédie et le roman se fondirent en une nouvelle assez considérable, qui elle-même devint à la longue un conte assez court.

Une seule chose étonnait l'écrivain, c'est que les multiples idées qui s'agitaient dans son cerveau se soient résumées en si peu de pages.

Il s'en consolait en soignant la forme avec un soin jaloux. Il pesait chaque mot et chaque tournure de phrase; et, afin d'imiter Gustave Flaubert, se les criait, se les chantait, et se les déclamait, soucieux d'y découvrir la moindre imperfection.

Outre cela, il n'avait pas abandonné la poésie, et plusieurs feuilles couvertes de phrases cadencées s'étaient ajoutées aux anciennes.

Il aimait surtout les sonnets, cette forme restreinte où doivent se réunir tant de choses, et qui se trouve être à elle seule une œuvre complète. En les faisant, il se comparait à un ouvrier du moyen-âge, ciselant un objet d'orfèvrerie avec de menues précautions, et qui voit peu à peu le métal s'amincir, se plier en courbes harmonieuses, les jours s'agrandir, les dessins se préciser, sous l'effort patient des outils délicats. Chaque amélioration qu'il y apportait lui cau-

sait un plaisir intense, et, le soir, il s'endormait content du labeur accompli.

Pourtant, s'apercevant bien que les travaux ignorés ne mènent pas à grand'chose, il décida d'aller chez un de ses anciens professeurs pour lui demander conseil. D'autre part, comme tout jeune poète, il se sentait le besoin d'être complimenté et admiré.

Il avait pris avec lui ses œuvres, et se sentait confiant de les savoir dans sa poche. Le paquet en était pourtant bien mince, plus mince qu'il ne l'eût cru.

D'avance, il se représentait le plaisir qu'aurait le vieux professeur, en découvrant toutes les subtilités sentimentales qui se trouvaient cachées dans ses simples vers.

Il ferait probablement quelques remarques, et Pierre était prêt à les recevoir avec courtoisie.

Néanmoins, il y avait certains détails hardis qu'il s'apprêtait à défendre de toutes ses forces. Il souriait déjà en songeant aux arguments ingénieux qu'il présenterait, et à la discussion spirituelle qui suivrait.

Il marchait en y pensant, bercé doucement par des rythmes qui lui revenaient à la mémoire. Mais, quand il se trouva devant la maison où il devait se rendre, et que son coup de sonnette eut retenti longuement dans le corridor vide, Pierre frissonna et ne sut plus très bien ce qu'il venait faire.

On l'introduisit dans un petit salon sombre. Les meubles y étaient en chêne. Dans l'ombre luisaient leurs anneaux de cuivre, que maintenaient dans leur gueule de farouches lions. Quelques gravures entourées d'un mince cadre étaient pendues à la muraille; et, mélancoliquement, les gestes de leurs personnages s'assombrissaient dans la clarté mourante du jour.

Il descendait de l'obscurité dans la chambre. Seul encore le milieu de la table se trouvait éclairé. Dans un plateau en faïence, quelques cartes de visite relevaient tristement un de leurs coins.

Pierre était hypnotisé par ces rectangles blancs. Il y en avait sept. Il en savait le nombre, mais les recomptait encore, de peur d'avoir commis une erreur. Puis, peu à peu, tout se brouillait devant ses yeux, les cartons se mettaient à danser, alors brusquement il

refixait ses regards sur eux, pour voir s'il ne s'était pas trompé de chiffre.

Le temps passait, et Pierre s'assoupissait, quand brusquement la porte s'ouvrit. M. Perrolet s'avança vers lui en disant :

— Tiens, bonjour mon petit Pierre.

Pierre se sentit redevenir aussitôt « le petit Pierre » et serra d'un air timide la main qui lui était tendue.

M. Perrolet avait soixante ans. Il était professeur de rhétorique et se disait très féru de littérature. On le soupçonnait même de taquiner la muse en secret.

D'assez haute taille, il portait toujours de grandes redingotes qui flottaient autour de lui. Son corps énorme de cuirassier du premier empire reposait sur une paire de jambes maigres, fermement d'aplomb sur des pieds invraisemblablement grands. Sa tête forte, surmontant des épaules carrées, était couverte d'une épaisse toison de cheveux gris soigneusement aplatis. Mais deux yeux verdâtres, cachés derrière de fines lunettes d'or, lui communiquaient un air rêveur, et c'est en grande partie à eux qu'il devait sa réputation de poète.

Après avoir frappé sur l'épaule de Pierre, il le fit asseoir et commença à lui parler du collège, des anciens condisciples, et des bons souvenirs qui en restent. Pierre souriait, acquiesçait de la tête, disant parfois un nom quand celui-ci échappait à la mémoire du maître.

Il s'amusait avec lui de toutes les joyeuses images qui repassaient devant leurs yeux. Pourtant, à force de sourire ainsi en pensant à autre chose, il ressentait une grande fatigue dans la mâchoire. Il lui semblait que sa tête se vidait peu à peu, pour devenir une cloche de résonnance où tous les mots dansaient comme de la poussière dans une salle vide

— Et la littérature, s'écria à ce moment M. Perrolet, en êtes-vous toujours un fervent adorateur ?

— Toujours, répondit Pierre, joyeux de voir le tour que prenait enfin la conversation.

— Comme vous avez raison ! continua M. Perrolet. Pour moi elle fut la consolatrice de tous les déboires. Dès que la solitude frappait à ma porte, je la

chassais par la noble cadence des vers latins. Ah! les vers latins! je le sais, vous n'en avez jamais été très enthousiaste. Vous préférez les vers français, et même, si je ne me trompe, ceux de la jeune école. Vous verrez, vous en reviendrez. Jamais vous n'y trouverez cette grandeur, ce rythme, cette beauté. Le français n'est pas coloré, il ne peut exprimer que des mièvreries, tandis qu'en latin tous les mots sont lapidaires. Ecoutez plutôt.

Pierre était atterré. Il vit M. Perrolet se lever, se diriger vers une bibliothèque et en revenir en portant un gros livre qui contenait l'*Enéïde*. Il le connaissait bien ce volumineux bouquin relié en cuir; car déjà dans le temps, l'honneur d'une déclamation lui avait été réservé.

Pierre se faisait l'effet d'un pauvre oiseau, son ancien professeur lui apparaissant sous l'aspect d'un vorace terrible, prêt à fondre sur lui. Il se résigna en silence, et bientôt la chambre résonna de la large cadence latine, vague réminiscence de bancs noirs usés, chargés de livres et tachés d'encre.

Parfois M. Perrolet s'écriait :

— Comment pourriez-vous rendre cela en français?

Puis il continuait en s'interrompant pour dire :

— C'est admirable.

Il montrait du doigt les phrases qui lui plaisaient le plus; il les reprenait d'un ton ému, tandis que ses yeux émerveillés et joyeux suivaient leur trace sur le papier blanc. Pendant ce temps, Pierre souriait d'un air navré.

Tous les pauvres personnages de sa nouvelle : le page amoureux de la noble châtelaine, la suite de celle-ci, les oriflammes, les bannières, les blanches haquenées, les hommes d'armes, les preux chevaliers eux-mêmes s'éloignaient, vaincus par les féroces héros de Grèce et d'Italie. Lâchement, ils abandonnaient le pauvre Pierre au milieu des ennemis.

Durant une heure l'atmosphère vibra. Dans la poche de Pierre les sonnets se faisaient de plus en plus petits. Enfin, M. Perrolet annonça qu'il était très pressé et prit congé en disant :

— Hein ! Quelle forme! Quand vous aurez fait cela

en français, venez me trouver, vous serez un grand poète.

Il termina en encourageant fortement son ancien élève à s'occuper de littérature. Pierre ne désirait plus qu'une chose, c'était être au dehors, afin de respirer, loin de cette atmosphère helléno-romaine, un air qui soit un peu plus civilisé.

Au fond, il ne pouvait s'empêcher de trouver que M. Perrolet avait fort bien esquivé la lecture de ses œuvres, et s'était en même temps procuré un plaisir personnel. Mais, il ne pouvait croire qu'il l'eût fait exprès.

CHAPITRE VI

C'était au commencement de l'automne de l'année 1904. La nature, saisie par les premiers froids, semblait hésitante encore à dépouiller sa parure d'été. Des nuages gris et blancs se suivaient dans le ciel bleu. Un vent léger faisait frissonner la cime des arbres. Partout dans l'épaisse verdure apparaissaient de grandes traînées de lèpre jaune; et dans les parcs et les bois, les feuilles d'or faisaient des taches claires sur le sol des allées.

De temps en temps, un rayon de soleil pâle et hésitant s'aventurait dans une éclaircie, et timidement venait caresser les branches humides, tel un sourire triste parmi des larmes.

Il pleuvait par petites ondées successives. Les toits des maisons et les coupoles des églises brillaient de reflets ternes et sales. Partout l'horizon était borné par une buée légère estompant tous les contours, et dans les flaques d'eau se succédaient les gris, les blancs et les bleus du ciel.

Il était cinq heures de l'après-midi. Il faisait encore jour, mais on sentait que partout se préparaient des brumes, prêtes à descendre en un grand voile noir. Les tramways et les voitures qui passaient rapides, avaient déjà leurs fanaux allumés. Sur les dalles polies commençaient à scintiller les feux des premières lumières.

Pierre suivait le bord des trottoirs, se garant des gens et des choses sans rien regarder.

Il avait ce jour-là, sacrifié à l'élégance. Son nœud de cravate était plus soigné que d'habitude, et ses gants étaient frais.

Il se sentait heureux de ne pas être trop mal vêtu; seuls ses souliers, qu'il voyait apparaître l'un après l'autre, lui produisaient un certain malaise. Ils étaient déformés, et leur cuir se fendillait par endroits.

Il remarqua aussi que le bas de ses pantalons, qui, au repos, couvraient bien le pied suivant la mode, flottaient quand il marchait. Anxieusement il jetait des regards sur les élégants pour voir s'il en était de même pour eux.

Ses études comparatives l'absorbaient tellement, qu'il se heurta à la portière d'une voiture qui venait de s'arrêter le long du trottoir.

Quand il se fut garé, il se trouva nez à nez avec quelqu'un qui lui dit :

— Tiens, bonjour, monsieur Pierre. J'ai failli vous écraser.

Pierre ne reconnut pas tout d'abord cette petite femme élégamment mise, qui s'échappait toute parfumée d'un gracieux coupé.

Mais, comme il était habitué à combiner des romans, cela ne lui parut pas extraordinaire; et, avant que de réfléchir, il regretta de ne pas avoir de bottines présentables.

Il s'aperçut ensuite que la personne en question était une ancienne demoiselle de magasin de la maison Volanelle père, successeur. Ils avaient ébauché, dans le temps, une idylle platonique, mais il l'avait perdue de vue, depuis qu'elle s'était lancée dans la carrière galante.

Elle lui tendit une petite main gantée de blanc, un peu gênée, ne sachant quel accueil elle allait recevoir. Mais lui pensait à tout autre chose.

Il l'examinait. Elle avait toujours son petit sourire doux et ses yeux rieurs. Sa figure un peu pâlie semblait plus mince, entourée par le col d'hermine de son paletot de loutre. Pierre à son tour se sentit troublé.

Il songeait avec désespoir à ses chaussures. Il n'osait les regarder, et se les représentait sous la forme d'énormes godillots crevassés et bossus, pareils à ceux de M. Perrolet. Alors, de le voir aussi embarrassé qu'elle, elle se sentit tout à fait à l'aise.

Elle lui dit qu'il avait grandi et qu'il était certainement plus large d'épaules; puis sa moustache avait poussé, il avait l'air sérieux. Pierre souriait. Il aurait bien voulu trouver comme elle des compliments à faire, mais l'inspiration lui manquait.

Il voulut parler, mais il s'embrouilla dans la fin de sa phrase, rougit comme un coquelicot, et ils se mirent à rire tous les deux.

Les gens qui passaient les regardaient. Il était fier de parler à une jolie femme, d'un autre côté il avait peur qu'un ami de son père ne les vît; et tout cela n'était pas fait pour lui donner de l'assurance. Aussi fut-il content lorsqu'elle dit enfin :

— Allons, il faut que je m'en aille. J'ai peur que l'on ne nous aperçoive ensemble. Il faudra venir me voir un jour que vous aurez du temps. Je vous montrerai ma maison.

— Certainement, répondit Pierre, avec grand plaisir.

Il songeait en lui-même qu'il avait souvent le temps, mais il ne voulait pas en avoir l'air. Aussi il certifia qu'il n'était jamais libre avant cinq heures. Pendant qu'il parlait, elle fouillait dans un petit sac de velours pendu à son bras par une chaînette d'or, elle en retira une petite carte parfumée et la lui tendit :

— C'est mon adresse, dit-elle. Vous verrez que mon jour est le mercredi, mais comme vous êtes un ancien ami, venez quand il vous plaira, le dimanche de préférence, je m'ennuie tellement ce jour-là.

Elle n'avait pas de jour et s'ennuyait cordialement toute la semaine, mais avoir un jour devait la poser, croyait-elle.

Elle lui pressa gentiment les doigts en souriant, et entra dans le magasin. Pierre, après avoir esquissé un large salut de mousquetaire, s'éloigna très content de lui. Il avait une main dans la poche de son pardessus et, dans cette main, il tenait la petite carte.

Quand il fut loin, il lut :

Madeleine de Brévalles

Mercredi. *24, Nouvelle-Avenue.*

Il savait bien qu'elle ne s'appelait pas ainsi, pourtant cela lui fit plaisir. Il marchait allègrement en répétant : « Madeleine de Brévalles », et regardait la carte de temps en temps, pour s'assurer de quelque particularité d'orthographe.

Pauvre Monsieur Perrolet ! Pauvres résonnances latines!... Dans toute l'Enéïde, dans tout Virgile, Lucain, Pétrone, où auriez-vous pu trouver quelque chose qui sonnât mieux bien aux oreilles de Pierre que ce nom : « Madeleine de Brévalles » ?

Cela chantait comme les noms d'une noblesse un peu maniérée. C'était doux à dire et à entendre. La vie était bonne. Toutes les femmes étaient charmantes. Pierre les regardait d'un air conquérant, et, en lui-même, il songeait déjà à tromper Madeleine de Brévalles, parce qu'il y avait beaucoup de jolies femmes et qu'il se sentait l'âme d'un nouveau Don Juan.

Il était prêt aussi à prendre d'admirables résolutions. Sa carrière lui apparaissait brillante et il se jugeait capable de faire de grandes choses.

Pour commencer, il s'arrêta chez un cordonnier à la mode et se commanda une paire de bottines. Puis il devint plus calme, car il trouvait que le cuir était cher, et qu'il fallait beaucoup d'argent pour être heureux.

Dans sa chambre, le soir, au lieu de travailler, il songea à Madeleine de Brévalles. Il se dit : « Pourvu qu'elle n'ait pas ri de ma gaucherie » Il se répétait les mots qu'elle avait prononcés, ce qu'il avait répondu, et il était vaguement inquiet.

Pourtant elle lui avait souri. En se regardant dans un miroir, il vit qu'il avait de beaux yeux bruns, un nez droit, des lèvres fraîches et des dents blanches. Cela le rassura un peu.

Mais ses gros souliers fendillés tapis sous le lit semblaient dire :

« Et nous? — Hein? — Tu nous as donc oubliés? »

CHAPITRE VII

Le surlendemain était un dimanche; aussi Pierre se rendit-il chez Madeleine de Brévalles.

Quand il entendit son coup de sonnette retentir dans la maison close, il sentit un choc brusque en plein cœur. Il craignit aussitôt de s'être trompé de porte.

Lorsque la petite bonne lui ouvrit, il demanda cérémonieusement si Mme de Brévalles recevait.

— Certainement, lui dit-elle en souriant; vous êtes probablement Monsieur Pierre?

— En effet, répondit-il tout étonné, je suis Monsieur Pierre

— Madame vous attend en haut, dit encore la soubrette. Voulez-vous vous débarrasser?

Il tendit son chapeau d'un air détaché et se laissa enlever son pardessus.

Tout allait bien jusqu'à présent.

Devant lui, l'escalier montait tout droit, couvert d'un tapis épais, gris, parsemé de fleurs héraldiques couleur mousse. La rampe en acajou poli suivait les marches, puis tournait brusquement, et on la devinait se continuer vers l'étage. Là, c'était de nouveau l'inconnu, l'inexploré.

Des palmiers cachaient la nudité des murailles peintes en imitation de marbre. Sur le palier, les feuilles vertes se reflétaient dans de petites glaces biseautées, enchâssées dans un treillis quadrillé, vernissé de blanc.

Il monta gravement l'escalier après avoir redemandé si vraiment Madame était en haut. Son cœur

battait très fort, mais il se composait un visage impassible. Il répétait en lui-même le bonjour qu'il allait dire et toussottait pour se donner de la voix.

Mais, brusquement, au tournant, il se trouva face à face avec elle. Elle lui souriait et lui tendait les mains Oubliant alors tout ce qu'il voulait dire, il gravit rapidement la distance qui les séparait encore et ils s'embrassèrent comme des enfants qui se retrouvent.

Dans le temps ils osaient à peine se parler, mais, maintenant qu'ils ne s'étaient vus depuis longtemps, la vie en les rapprochant avait fait mûrir leur amitié. Ils se trouvaient être par le fait d'anciens camarades.

— Viens vite, dit-elle en lui prenant la main, je veux te montrer toute la maison.

Pierre se laissa entraîner.

Elle avait une robe d'intérieur blanche, ornée de rubans vieux rose au corsage et aux manches. Comme il ne connaissait rien des modes et des toilettes, il remarqua seulement que l'étoffe était vaporeuse, froufroutait délicieusement, et surtout que le cou qui en émergeait était d'une pureté de ligne impeccable, se continuant harmonieusement avec la poitrine.

Des manches courtes sortaient deux bras ronds et blancs, et dans son esprit il faisait la comparaison entre la main pâle et fine d'antan, dont le poignet était serré dans un fourreau noir, sérieuse et grave, et la menotte grasse qui succédait maintenant au bras à fossettes.

— Tu regardes ma bague, dit la petite, elle est jolie, n'est-ce pas?

En parlant, elle la faisait glisser le long de son doigt.

— En effet, répondit Pierre, très jolie. Elle a des reflets superbes, elle brille comme une étoile.

Mais Madeleine ne le laissa pas se perdre en contemplations stériles et en madrigaux persans; en riant elle l'entraîna dans le salon.

Les panneaux y étaient tapissés d'étoffe vieux rose, tendue entre les boiseries en laqué blanc et discrètement enjolivés de dorures. La haute cheminée supportait une pendule massive en cuivre jaune, flan-

quée de volumineux candélabres aux multiples branches. Un trumeau surmontait une glace biseautée; il montrait, dans un paysage sombre, des personnages tels que les peignait Watteau.

La décoration était comprise dans le style Louis XV, que rappelaient encore quelques chaises grêles au siège recouvert de velours de Gênes.

Mais le reste de l'ameublement était composé d'un joyeux cortège de meubles aux allures variées : poufs bas, fauteuils aux pieds tordus, larges divans, causeuses, crapauds, puis deux guéridons portant des bonbonnières, et, dans un coin, une étagère.

Sur les rayons de celle-ci une figurine de Saxe représentant un berger d'Arcadie, essayait ses grâces mignardes.

Pierre regardait de tous les côtés. Il comparait cet arrangement à celui de sa chambre froide, et cela l'empêchait de prendre un air émerveillé. Madeleine, qui épiait sur son visage l'effet que cette vue devait lui produire, décrivait avec un grand luxe de paroles les objets au fur et à mesure qu'ils se présentaient à sa vue. Elle essayait les fauteuils, déplaçait les chaises, pendant que Pierre répétait toujours : « C'est très joli, très joli », et souriait en pensant à autre chose.

Ils finirent par échouer devant la vitrine. En voyant le pauvre pâtre rêveur et solitaire, Pierre songea à son propre esseulement, les soirs, et il dit d'un ton mélancolique :

— Pauvre garçon, comme il doit s'ennuyer !

— Oh ! mais j'en aurai d'autres, s'écria la petite ; j'en ai demandé. J'aurai des bonbonnières en or, des éventails, des émaux et d'autres figurines.

Alors, pour lui faire voir qu'il s'y connaissait aussi, il lui conseilla d'acheter un bateau en argent, comme on les fabrique en Hollande, pourvu de tous les détails des voiles et des cordages artistement ciselés. Il dit encore que quelques tasses de Chine feraient un bel effet, et que, dans les coins sombres, il faudrait mettre des biscuits de Sèvres.

Elle promit de faire ainsi, émerveillée de leur science du vrai luxe, et elle se sentait fière maintenant qu'il eût approuvé l'organisation de son salon.

— N'est-ce pas, dit-elle, l'ensemble fait bien ?

Pierre répondit :

— Très bien, vraiment très bien.

Et ses yeux vagues semblaient vouloir trouver dans l'air des phrases à dire, phrases que son esprit lui refusait.

— Il faudrait me signaler, insista-t-elle, s'il y a quelque détail qui choque. Je le changerais.

— Mais je ne vois rien, dit Pierre, en cherchant ce qu'il pourrait lui indiquer sans la froisser, et sans lui dire combien l'ensemble était hétéroclyte.

— Et pourtant si, reprit-il, si j'étais de... Il s'arrêta, car il ne savait s'il devait la tutoyer.

— Si j'étais de qui? dit-elle, en voyant son hésitation.

— Si j'étais de toi, conclut-il, en riant.

— De toi qui?

— Madeleine.

Elle s'était appuyée contre lui Il répéta : « Madeleine », plus doucement et plus tendrement.

Après quelques instants de silence, elle leva lentement les yeux, mi-voilés, mi-chargés d'un regard profond et très doux. Puis elle secoua la tête ; mais quand elle reprit la parole, sa voix était légèrement voilée.

— Où en étais-tu, dit-elle?

— Je ne sais plus... Ah! si! Si j'étais de toi, j'arrangerais des petits coins. Un pour lire, un autre pour causer, un autre encore pour prendre le thé, avec au milieu des places pour circuler.

Il parlait vite en faisant des gestes, afin de ne pas montrer qu'il était troublé.

— C'est vrai, tu as raison. Mais nous ferons cela un autre jour, dit-elle, car maintenant il faut que je te montre ma chambre à coucher et mon cabinet de toilette. Tu verras comme c'est joli. Il y a un tas de choses.

Elle ouvrit la porte de communication qui conduisait dans la salle adjacente. Le tapis continuait, du même vieux rose semé de grenades plus sombres.

Le style des tapisseries et leur ton étaient les mêmes. Sur un baldaquin, un grand lit s'étalait, couvert d'un

large surtout de satin, sur lequel on avait brodé un semblant d'armoiries.

Du ciel de lit en bois doré, représentant deux anges qui jouaient, descendaient de lourds rideaux doublés de tissus blancs et vaporeux. Les fenêtres étaient voilées de brise-bises, et le jour léger qui passait au travers était doux et discret.

Le soleil brillait en ce moment, et quelques-uns de ses reflets lumineux entraient furtivement dans la chambre ; ils couraient en longs frissons le long des courbes des boiseries vernissées.

A côté, se trouvait le cabinet de toilette. Là, ils admirèrent la table couverte de marbre, et la longue rangée de flacons, dont ils sentirent les parfums l'un après l'autre.

La fenêtre donnait vue sur les jardins. Entre les arbres bruns, auxquels pendaient encore quelques feuilles flétries, on voyait un ciel bleu, d'un bleu outremer, où semblaient passer les premières effluves froides de l'hiver. Ils s'étaient accoudés côte à côte et restaient là, songeurs.

— Comme il fait beau, dit-elle en regardant au loin dans l'étendue sereine.

Pierre se sentait devenir triste, petit à petit, sans savoir pourquoi. A quoi songeait-elle ? Où allait cette pensée qui n'était plus occupée de lui ?

Il le lui demanda. Elle sembla se réveiller d'un rêve et répondit brusquement :

— Nulle part.

Mais reprenant tout de suite un ton plus doux, comme pour s'excuser, elle continua, disant :

— Je suis si seule, vois-tu, malgré tout ce qui m'entoure. C'est bon de songer à ces choses tristes quand je te sens tout près de moi. Les autres jours, cela me ferait pleurer.

Elle se blottit contre lui, les yeux cherchant les yeux. Et Pierre se mit à lui parler doucement et à lui dire ce qu'il eût voulu qu'on lui dise. Et elle répétait :

— Oh ! tu es bon, toi, tu es bon.

Le soir commençait à tomber lentement. Dans les coins s'entassaient des couches de ténèbres. Les

objets aux couleurs fortes ressortaient davantage au milieu de l'ombre naissante. On eût dit qu'il descendait du silence sur la terre.

Pierre et Madeleine ne disaient plus rien. Dans le lointain, où le soleil déclinant à l'horizon, répandait ses derniers rayons, naissaient des teintes mauves et rouges. Petit à petit, le ciel devint violet. Les squelettes des arbres dépouillés parurent plus noirs, tandis que le gazon des jardins se faisait d'un vert violent, parsemé des gouttes oranges qu'y laissait choir une pluie de feuilles mortes.

Le jour allait mourir.

— J'ai froid, dit Madeleine, viens. Elle referma la fenêtre et rentra.

Pierre la suivit sans rien dire.

Elle alluma le foyer, tandis qu'il fermait les rideaux. Quand ils eurent fini, comme deux enfants ils s'assirent par terre devant le feu, regardant, craintifs, l'obscurité envahir le reste de la place.

Les flammes jaunes et bleues sautillaient sur les bûches artificielles, et leur clarté faisait une grande tache de lumière sur le tapis de la salle.

Elle s'appuyait contre lui et tendait une main vers le foyer. Au travers de ses doigts roses, on voyait la transparence de la chair. Alors, pour passer le temps, ils se mirent à se raconter des histoires, à se confier de pauvres choses sans importance, à se remémorer les quelques souvenirs qu'ils avaient de communs, avec ce besoin de se raccrocher au passé, de créer une généalogie à leur amour.

— Tu vois, lui dit-elle enfin, ces deux petits chandeliers sur la cheminée. Ils ne sont pas beaux, n'est-ce pas, mais c'est tout ce qui me reste d'avant, du temps où je venais chez toi. Je les aime comme de vieux amis ; et le soir quand j'ai peur, je les regarde, et je me sens moins seule.

— Tout le monde est seul, lui dit Pierre. Moi aussi, je ne suis pas toujours gai, mais je travaille et cela m'occupe.

— Oh ! toi, s'écria-t-elle, tu as un père, une mère, une sœur, des amis, tu es heureux. Tandis que moi...

Cela ennuyait Pierre de ne pouvoir trouver dans sa vie quelque aventure extraordinaire qui expliquât sa mélancolie, et le sortît de l'état d'infériorité où il se trouvait vis-à-vis d'elle. Son imagination étant restée sourde, pour détourner la conversation il lui demanda ce qu'elle faisait de ses soirées.

— Rien, dit-elle, je m'ennuie !

Le silence de nouveau retomba. Contre son épaule, Pierre sentait une épaule douce se faire petit à petit plus pesante. Une tête se penchait vers lui et des cheveux blonds venaient frôler sa joue. Son cœur battait très fort, mais il se taisait parce qu'il avait peur d'entendre ses paroles résonner dans le vide.

Doucement, il dégagea son bras et le passa autour de la taille de Madeleine. Elle se fit lourde et glissa lentement en arrière, puis, comme sa tête se renversait, les yeux mi-fermés, il mit ses lèvres sur les siennes.

(*A suivre.*) MAX DEAUVILLE.

John Ruskin.

Les Matins de Florence, trad. de Mme E. Nypels, avant-propos de M. Em. Cammaerts.

Un vol. in-8o raisin, à 6 fr., illustré de 12 planches hors texte. H. Laurens, éditeur, Paris

John Ruskin est à la mode et son esthétique fait de jour en jour des adeptes nouveaux. La traduction à Paris de plusieurs de ses livres a été cause de ce mouvement d'idées sur le continent; celui-ci se développera encore à la suite de la publication française des *Matins de Florence,* dont la belle et scrupuleuse truduction est due à Mme Eugénie Nypels. Cette traduction sera accueillie avec une faveur d'autant plus grande qu'elle est précédée d'une courte préface de M. de la Sizeranne, lequel trace de Florence un tableau peint avec une ferveur enthousiaste et coloriée, et d'un avant-propos écrit par notre compatriote, M. Emile Cammaerts. Ce dernier a consacré à l'œuvre du grand essayiste anglais une étude compréhensive et d'une haute érudition où, tout en mettant dans la belle lumière de son entendement les théories familièrement développées par Ruskin, il les examine à son point de vue personnel pour en tirer des conclusions qu'il nous offre comme le résultat de ses raisonnements et de ses observations à lui. Il pénètre à merveille l'esprit du philosophe, nous dit les circonstances qui l'inspirèrent et émet, après lui, l'opinion que l'art de demain sera celui qui alliera l'idéal païen à l'idéal chrétien, deux éléments harmonieux et dont déjà les Renaissants ont tenté d'accomplir le mariage.

Selon nous, l'annotateur, car M. Emile Cammaerts est aussi le rédacteur des notes nombreuses et précieuses qui complètent et éclairent le texte du célèbre professeur d'Oxford, n'est point assez catégorique quand il critique l'opinion de ce maître qu'il aura, selon son expression filiale, « l'éternel regret de ne pas avoir connu », et qui trouvait dans les ouvrages des premiers sculp-

teurs et peintres florentins, comme chez ceux qui leur succédèrent, les caractères permanents de la beauté toscane. Cette ascendance que Ruskin prétendait découvrir en les œuvres antiques de la vallée de l'Arno, est absolument illusoire et invraisemblable, comme la critique et les découvertes modernes l'ont démontré. Les opinions de l'auteur des *Mornings* étaient à ce point de vue absolument spéculatives, voire fantaisistes. Et ce n'est point porter atteinte à son autorité, ni diminuer en rien la grandeur séduisante et logique de ses principes que de le déclarer.

Pas plus que la peinture, la céramique ni la sculpture étrusque n'étaient originales. La Grèce a été la véritable institutrice des Tyrrhéniens. Les vases dits Etrusques ont été fabriqués en Grèce et la gaucherie des premiers habitants de la Toscane ressort des mauvaises copies qu'ils en ont faites. Leur sculpture a été extrêmement pauvre, tout simplement parce que les Grecs ne leur fournissaient pas de modèles, le transport des statues étant plus difficile que celui des poteries. Cette circonstance démontre assez que les Etrusques ne se préoccupaient pas de copier la nature, puisqu'ils ne se doutaient pas que celle-ci fût une source, la vraie source de la beauté. Ce qu'on doit aux Etrusques, c'est d'avoir donné aux conquérants romains le goût de l'art, goût qui se précisa au contact de la civilisation athénienne et connut sa floraison quand Rome fut devenue un musée constitué par les œuvres attiques provenant de beaucoup de pillages. La lointaine fondatrice de l'art florentin, de l'art toscan médiéval et renaissant est donc l'Hellade.

Mais cette trop longue digression nous éloigne des *Matins de Florence*, qui sont au nombre de six, comme on sait, et sont comme autant de promenades sur les lieux splendides et sacrés qui ornent les œuvres plastiques les plus émouvantes, les plus sincères de l'art primitif de la cité au Lys rouge, depuis les peintures de Giotto, jusqu'aux bas-reliefs de ce Giovani Pisano, fils de cet illustre novateur Nicola Pisano dont on a toujours voulu faire un statuaire « étrusque » alors, ainsi que cela a été démontré tout récemment, c'était simplement un artiste originaire d'Apulie, c'est-à-dire de l'Italie méridionale où déjà, au milieu du XIIIe siècle, la sculpture antique et l'architecture française étaient réunies dans une imitation intelligente dont Florence devait recueillir les fruits essentiels, Cela démontre une fois de plus que certaines théories de Ruskin ne sont plus conformes à la science moderne. Mais ses *Matins de Florence*

restent le guide le plus sûr qu'on ait écrit en ce genre; il est enthousiaste, familier et lumineux. Et ce ne sont pas les quelques erreurs, les quelques jugements excessifs qu'il contient et qu'on a tôt fait de rétablir qui lui enlèvent le moindre charme, la moindre valeur. Ajoutons que la fervente traduction de Mme Eugénie Nypels est illustrée d'une douzaine de planches hors texte reproduisant quelques-unes des créations les plus hautes que John Ruskin vénérait entre toutes.

F. Charles Morisseaux.

La Blessure et l'Amour.

(Un vol. in-16 à fr. 3.50, Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.)

M. Charles Morisseaux est un jeune écrivain dont la réputation a eu Bruxelles pour berceau et s'est étendue à la province, où les petites revues très obligeantes lui ont consacré des notices biographiques un peu inattendues illustrées du portrait de l'auteur posé au milieu du savant appareil d'études de sa bibliothèque, comme aurait dit Montaigne. Cela fait que les traits de ce poète-prosateur sont plus connus que ses ouvrages, ce qui est d'ailleurs le cas de tous les hommes célèbres. Nous ne voulons pas dire que M. Morisseaux soit entré déjà dans la gloire; pourtant il ne néglige rien pour en forcer les portes. Car il a du talent et si son *Histoire remarquable d'Anselme Ledoux* n'a de remarquable que l'ennui de son intrigue vide et de son style négligé, à *Travers le Vitrail* nous découvrons le charme pittoresque d'un art prometteur. Ces promesses contenues dans le premier roman de M. Morisseaux se vérifient dans sa dernière œuvre : *La Blessure et l'Amour*, qui nous transporte en un village riverain du golfe de Naples, où se déroule toute l'action. Action est peut-être inexact, car ce livre est à proprement parler un long discours que tient à sa cousine, durant plusieurs centaines de pages, le héros principal.

Certes, ce candide et sermonneur Beniamino n'aime pas les bavards et répudie les paroles abondantes. Il le déclare lui-même quelque part : « Tous les discours sont mauvais. Et plus ils sont longs, plus je les estime détestables. » Pourtant, cette opinion tranchante, il la dédaigne bientôt pour ne plus se taire qu'aux approches du trépas. Mais sans doute l'auteur estime-t-il que

cette loquacité singulière de son personnage est excusable quand on considère qu'il n'a point un cerveau bien équilibré et qu'il ne sait pas toujours nettement ce qu'il dit. En effet, Beniamino Zaffaroni est un être maladif, dont l'esprit atteint une lucidité extrême dans les constantes affres de sa souffrance. Epileptique, il connaît cent fois la navrance terrible d'une agonie à laquelle succède une revivance plus désolée et d'autant plus profonde que le malheureux s'analyse constamment, établissant d'incessants parallèles entre les phénomènes de la nature qu'il contemple et ses propres sensations.

L'œuvre de M. Morisseaux est donc psychologique, puisqu'il tente de mettre à nu l'âme et le cœur de son personnage et que, pour découvrir davantage ses mobiles, il ne permet jamais qu'il se taise. Qu'il soit seul ou en société, le héros songe à haute voix, tire des paraboles des phénomènes qui le frappent et essaie, auprès de tous et particulièrement de sa cousine Serena, de faire partager ses croyances ferventes, ses admirations basées sur une sorte de panthéisme tendrement religieux et consolant. Toutefois, c'est en vain; on le prend pour un être exceptionnel, singulier, et par cela même il reste isolé, car les autres gens, frustes et simples, ont trop de respect déférent pour son esprit élevé et sont troublés par ses raisonnements. Gamin, souffre-douleur de ses camarades, Beniamino trouvait chez sa cousine une protection affectueuse; jeune homme, il croit pouvoir s'appuyer sur cette amitié intense, pour exiger d'elle un amour égal à celui qu'il a senti grandir en lui pour sa délicieuse parente. Mais celle-ci adore un autre, le tonnelier Silvio, et trouve plus de plaisir à écouter les protestations émues et timides d'attachement de son fiancé, que les farouches harangues et les soliloques interminables de ce cousin qui tient à lui expliquer la nature et tous ses mystères...

Alors nait en l'esprit déséquilibré de Bienamino le désir de la vengeance, qui le conduira au meurtre de l'enfant de l'espèce de Graziella à rebours qui n'a pas voulu de lui. L'histoire est particulière, comme on le voit, et l'épilogue forcé. Pourtant l'action est habilement menée, bien que trop fréquemment interrompue par les discours spéculatifs du métaphysicien rustique et bucolique qui sait ne pas rester taciturne devant les plus beaux spectacles. M. Morisseaux devrait se contenter, dans ce cas, des jolies descriptions où il excelle et qui sont l'apanage de sa race. Ses dialogues ont encore certains pédantisme, et il ne suffit pas de trouver que M. Anatole France fait parler ses personnages avec

un naturel merveilleux et vivant pour croire qu'on peut l'imiter sans effort... M. Morisseaux écrit une langue claire, sans recherche outrancière, souvent musicale et émaillée d'images et de comparaisons. Il en est de bizarres, d'inattendues, et que le *Mercure* pourrait reprendre dans son « sottisier». Ecoutez cette phrase : « Benianimo, doucement ouvrit la porte et observa les approches du soir. Il sembla reposer l'âme de ses yeux dans les arbres fleuris que l'ombre fervente caressait avec des mains d'ouate »... L'âme de ses yeux! Et cette ombre qui a des mains, des mains d'ouate!... L'auteur aime ce thème psychique : Ailleurs il est question de « la suprême parole d'une âme. »

Par bonheur, à côté de beaucoup de verbiage, il y a des passages charmants, d'une couleur harmonieuse. Citons notamment, à la fin du chapitre VII de la première partie, les aveux dans les ruines, qui sont une scène très sentie, dont la gradation est remarquable. Ecoutez cette jolie expression plastique : « Elle abrita son front de ses deux mains, avec un geste d'amphore. » Et cette observation-ci : « Il n'osait point parler, parce que le silence, autour d'eux, faisait un bruit sacré. » Puis cet axiome : « L'homme qui n'a plus le désir d'être parfait montre qu'il est un sot. » Et cette remarque si pittoresque, si juste, au sujet de cet étranger trop spirituel qui a dessiné des moustaches à un ange de marbre soutenant la table de l'autel, dans une vieille église ; et cette belle page où l'écrivain comparant le cours d'un torrent à la vie développe cette idée. Tout cela prouve surabondamment que M. Morisseaux est capable d'un grand effort ; mais en l'accomplissant il devrait se soucier d'une tenue générale plus distinguée, plus logique, d'une préoccupation plus haute et plus patiente de vérité ; et ceci à défaut de l'expérience de la vie que ni l'âge ni le rang social du jeune romancier ne lui ont fatalement permis d'acquérir.

SANDER PIERRON.

Maurice des Ombiaux

LES FARCES DE SAMBRE-ET-MEUSE.

(Bruxelles, Lamberty.)

Ah ! les bonnes farces ! Je me rappelle ce que Sottiaux dit dans son *Originalité wallonne* de l'esprit et de la morale du Wallon. « L'esprit wallon est avant tout gouailleur. Le rire le domine et lui suggère des ironies innocentes, des réparties inattendues,

délicieuses de franchise et d'à-propos. Sa verve s'attache de préférence à des allusions dont la femme est le leit-motiv, revenant sans cesse dans ses boutades rabelaisiennes... » Et encore : « Le Wallon ne forme pas précisément une race morale. Il daube trop volontiers les femmes, les maris malheureux — ces pauvres frères de Sganarelle — les prudes et les vertueux, pour l'être lui-même. Son rire est trop salé, sa littérature trop parsemée de réticences naïvement paillardes... » Et voilà bien des Ombiaux. Ces farces de Sambre-et-Meuse font penser à Rabelais et au Balzac des « Contes drôlatiques ». C'est plein d'une verve endiablée ; un gros rire, de ces rires qui secouent les bedaines grassouillettes et font claquer sous les mains les larges cuisses, retentit dans chaque conte. Ah ! certes non, ce n'est pas un manuel de morale ! Mais c'est si bien conté, c'est si reluisant de joie grasse et, au fond, d'une si inconsciente naïveté ! M. des Ombiaux est de ceux qu'il faut louer, parce que son œuvre, d'une belle unité, s'attache à son terroir. C'est peut-être le plus wallon de nos Wallons.

Louise et Louis Delattre

Le Jardin de la Sorcière

(Bruxelles, Association des Écrivains belges.)

Ces contes sont ainsi dédiés : « A notre chère petite Lugette, les histoires de tous ces petits nains, tous ces grands géants, toutes ces princesses adroites et toutes ces fidèles fiancées ; ces contes que nous lui avons tant de fois contés ! A notre chère petite Lugette, pour qu'elle se souvienne, plus tard, en pensant à eux, en pensant à nous, d'être douce et patiente tous les jours et de ne désespérer jamais du lendemain. » Dédicace charmante et qui dit bien la portée philosophique de ces contes délicieux. J'ai pris à les lire et relire un plaisir extrême. Et je voudrais que beaucoup de petites Luguettes en profitassent ; car ils sont aussi profitables que délicieux. Il m'est arrivé, l'an dernier, de dire, dans un journal, mon amour des contes et combien je voudrais voir davantage en honneur l'éducation par de belles histoires. Ne pas nourrir le cerveau, l'âme des enfants, de dogmes indigestes et de préceptes abstraits ; mais leur conter de jolies choses, éveiller en eux par des histoires les plus nobles et plus humains sentiments, former peu à peu leur sensibilité, leur faire vivre à l'avance leur vie frémissante dans les symboles charmants des princesses et des géants, n'est-ce pas en même temps faire

œuvre de vérité et de beauté? Que Mme Louise et Louis Delattre continuent donc à nous donner, dans leur langue simple et savoureuse, ces contes charmants dont ils ont le secret. Ce sera un grand plaisir pour les petits et pour les grands.

Léon Wauthy

L'INUTILE EFFORT

(Liége, Edition artistique.)

Avouerai-je à M. Wauthy que je préfère ses vers à sa prose? ses vers ont un vernis dix-huitième siècle qui ne manque pas de saveur. Son roman, encore que d'une écriture agréable et fine, manque de la forte charpente qui fait les œuvres.

EDOUARD NED.

Jules Delacre

LES ROSES BLANCHES

(Lamertin, éditeur, Bruxelles)

Je voudrais pouvoir faire un éloge sans restrictions du dernier recueil de vers de M. Jules Delacre, *Les Roses blanches*. Ce poète, le mieux doué peut-être de la dernière génération, débuta sensationnellement avec l'*Offertoire*, que recommandaient, outre les qualités natives sans lesquelles il n'est pas de poète, une précoce expérience du métier. A lire *Les Roses blanches*, il semble parfois que M. Delacre veuille désapprendre ce qu'il savait déjà si bien. Sans doute, ce petit livre témoigne toujours des plus précieuses qualités littéraires. J'y retrouve une fraîcheur d'impressions, une finesse de sensualité, une justesse de sensation, un enthousiasme de vivre, qui manquent à maint poète réputé et qui sont, pour une bonne part, l'essence même de la poésie. Mais parfois aussi, je n'y retrouve la poésie qu'en substance, à l'état brut, en quelque sorte. C'est, si l'on veut, de l'impressionnisme poétique. M. Delacre croit-il que son *Offertoire*, pour être de facture traditionnelle et plus correcte, donnât moins l'impression de la spontanéité, de la sincérité, de la vie? Il est bien vrai qu'on trouve parfois dans *Les Roses blanches* une légèreté, une fluidité, une agilité d'allure, qui sont charmantes et qui manquent parfois à l'*Offertoire;* mais cette dernière œuvre était, dans son ensemble, plus ferme et plus saine.

Les influences subies? M. Delacre nous les fait deviner dans ce vers, qui n'est pas de ses meilleurs :

Les vieux amis : Verhaeren, Jammes, Samain...

S'il faut en juger par *Les Roses blanches*, l'amitié de M. Delacre pour Samain doit s'être fort refroidie. Verhaeren ? On ne le reconnaît que trop souvent dans les derniers vers du jeune poète, que ses exquises et fines qualités n'auraient point dû porter à l'imitation du puissant, magnifique et barbare poète de *La Multiple splendeur*. Quand on n'est pas Verhaeren lui-même, il y a quelque ridicule à répéter certaines hyperboles verhaeriennes, telles que : *Les Astres fous...* Reste Jammes. Je le crois responsable des puérilités, des prosaïsmes, des imprécisions et des vers faux qui déparent, çà et là, la lumineuse, ardente et délicate poésie de M. Delacre. F. Séverin.

Exposition d'Eaux-fortes de la Société les Peintres-Graveurs.

Avec la participation d'Anders Zorn.

Cercle artistique et littéraire, Bruxelles.

A la bonne heure ! Une exposition où tout m'a paru bon, et parfois très bon !

— Comment, *vous a paru*? Vous n'affirmez pas.

— Ah! non, je n'affirme pas. Si je faisais de la critique artistique depuis un an, voire depuis un mois, voire depuis une semaine, j'affirmerais. Mais comme j'en fais depuis un demi siècle, je n'affirme plus.

— Elle est bonne celle-là! Alors l'expérience ne sert à rien?

— Pardon! Elle sert à montrer qu'on ne sait rien. Ou, plus exactement, qu'on ne sait que son opinion personnelle. Je puis

affirmer « qu'en âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes », moi, Edmond Picard, unité infime dans la multitude immense des « mortels lamentables » comme disaient invariablement les Grecs très prudents, je ne sais rien, je ne sais rien! comme hurle le Faust de Gounod. Je trouve ceci ou cela bon, assez bon, très bon, médiocre, mauvais, rien du tout (effeuillons une marguerite), mais quant à être assuré que ces expertises personnnelles correspondent à des réalités, à des « vérités » comme disent les ingénus, je m'en garde autant que de la gale rouge. Je laisse cette candide certitude aux coquebins et jacobins de la Critique. Il n'en manque pas.

— Entendu. Mais alors qu'est-ce que vous avez trouvé spécialement bon ?

— Pas le placement assurément. Il faut regarder de haut en bas les deux tiers des œuvres exposées. Ces messieurs de la Commission du Cercle ont divisé le dessus de leur cimaise en deux compartiments longitudinaux. Celui de dessous contraint le spectateur à se courber. Celui de dessus à lever le menton. Ni l'un ni l'autre ne sont dans le point de vue.

— Le point de vue ? Qu'est-ce que vous signifiez par là ?

— Mais la place à hauteur des yeux, où l'on voit un objet droit devant ses regards sans ployer la nuque, dans la position naturelle à l'homme qui n'a pas l'épine dorsale en arc de cercle: *Os homini sublime dedit, cœlumque tueri jussit.*

— Tiens, c'est exact cette observation. Il faudra qu'on la dise au Président.

— N'est-ce pas le sympathique M. Schlesinger, Mirtille, négociant en bois? Pourquoi pas rien que de la gravure sur bois alors?

— Non, c'est M. Hymans. Voilà encore une observation exacte. On dit : « Eaux et Forêts ». De là probablement eaux-fortes.

— A moins que ce ne soit à titre de raffraichissement.

— Eh! bien, qu'avez-vous à dire de plus que bon, très bon, etc., sur cet assemblage de deux cent soixante numéros se répartissant entre dix exposants notoires : Baertsoen, Charlet, Ensor, Hens, Laermans, Maréchal, Mertens, Rassenfosse, De Witte... et Anders Zorn, un Danois, qui expose pour la première fois en Belgique et a déballé quarante-neuf morceaux à lui tout seul?

— Je dis que je ne saurais rien dire que je n'ai déjà dit et même redit en ce qui concerne nos hommes du terroir. On connaît mon admiration, perverse peut-être, pour l'étonnant

pince-sans-rire qu'est Ensor. J'ai vu là des « imaginations » qui me sont chères.

— *Les Mauvais médecins*, avec des binettes familières aux bruxellois? Puis *Peste au-dessus, peste en-dessous, peste partout?*

— Et surtout la fourmillante *Entrée de Jésus-Christ à Bruxelles*, sous l'archontat de Karel Buls. Le divin Sauveur se rend à la Maison du Peuple où Emile Vandervelde va le recevoir.

— Et Baertsoen ?

— Très bien, très bien, mais un peu mou, un peu mondain tout de même, un peu salon, quand on sort de la salle où abondent les Zorn. Remarquablement vivants ces Zorn ! Le coup de pointe libre, hardi, désœuvré, instinctif d'un maître. On ne sent ni la règle, ni le professeur, ni l'Académie là dedans, avec leur orthopédie de pensée et d'outil. *Le Bal*, cynique et mystérieux, m'a mis en émoi.

— Oui, oui, moi aussi j'ai senti quelque chose, « le frisson esthétique » comme on dit. Mais ses portraits : Verlaine, Rodin, Renan ! Pas ressemblants, hein ?

— La ressemblance est la dernière qualité d'un portrait. Du vivant du portraituré les crétins seuls s'y attachent. Après sa mort on n'y pense plus jamais. Est-ce « artiste » ? voilà la seule question pertinente. Rien n'est plus stupéfiant que les Iconographies des grands hommes : dans ces collections de leurs *facies* pas deux effigies qui soient les mêmes. Il y a cinquante-cinq représentations du Téméraire contemporaines de son temps et on dirait cinquante-cinq personnages différents.

— Et Francis Maréchal ? Ses vieux chemins, ses quais, ses reverbères, ses boulevards, ses banlieues, ses vieux coins, son Liége ?

— Et même son Rome. Un minutieux. Un linéaire. Il brode ou il dentellise ; c'est du point à l'aiguille.

— Et Rassen...

— Assez, assez dérouler nos bavardages. Un critique étant souvent un pierrot ou un serin, n'aime pas qu'on lui tire ainsi les plumes. Seriez-vous devenu intervoyeur au *Soir*, journal crépusculaire à personnel masqué ânon-nyme ?

— Pour qui me prenez-vous ? Des gros mots ! Je vous quitte la partie.

Exposition Marcotte

Salon de « La Nécropole » à Anvers.

La Nécropole est un journal anversois (quel titre drôlement choisi !) qui a annexé à ses bureaux une hypogée composée de deux « salettes » d'une obscurité funèbre.

Les dames font, par les arts, en Belgique, une active « propagande par le fait » au profit du *Féminisme*

Le Féminisme ce n'est pas, comme le croient les profanes, une assimilation de la femme à l'homme. Grâce aux lois suprêmes de l'Univers, il y aura toujours « la petite différence » source de tant d'agréments, qui faisait dire à un loustic, dans un meeting où une belle oratrice en invoquait au profit de sa thèse la prétendue insignifiance : Hourrah ! pour la petite différence !

Non. Le Féminisme c'est la liberté juridique, esthétique, etc., pour nos compagnes de miséres, de se développer pleinement « avec leurs aptitudes spéciales », celles de leur sexe charmant avant tout.

Longtemps les femmes artistes avaient le travers d'imiter leurs maris, leurs amis, leurs amants.

Voici que, sans cure d'avoir des amants, des amis, des maris, elles se mettent à travailler pour leur propre compte et d'après leurs propres inspirations.

Elles deviennent personnelles, originales, et nous donnent de plus en plus fréquemment des œuvres vraiment féminines, nous révélant, avec un charme savoureux, ce qu'elles sont, ce qui se passe dans les arcanes mystérieux de leurs cérébralités compliquées sujettes aux courants d'air et de caprice.

Tant mieux et hourrah ! pour cette indépendance enfin conquise !

En voici une qui réalise ce phénomène à un remarquable et séducteur degré.

Ce n'a pas été, apparemment, sans peine, car elle surgit comme une de nos meilleures peintresses de fleurs après avoir été longtemps soumise au régime éducateur de Jan Verhas qui bloquait surtout les plages avec leurs équipes de mondains, d'enfants et de baudets. Jan Verhas, dont Verwée disait : c'est un Renard ! A quoi l'autre répondait : Verwée, c'est un Taureau !

Sans avoir complètement délaissé « la figure humaine » qu'affectionnait son maître, Mlle Marie-Antoinette (j'aime ces noms doubles : Marie-Laure, Marie-Louise, Marie-Anne),

Mlle Marcotte a des préférences irrésistibles pour les serres et leurs florales richesses. Mieux que personne en ce temps, me semble-t-il, elle en peint et en définit les douces et élégantes splendeurs.

C'est là que se manifeste avec éclat la caractéristique de son beau talent.

Marcotte, au surplus, est un vrai nom pour jardinière; on dit : marcotter les œillets.

L'Exposition dans les deux très étroits salons, de *la Nécropole* l'atteste une fois de plus. Très étroits et sans lumière du jour. On y doit faire jouer l'électricité en plein midi. Oh! les mauvais logements pour l'Art. Et la belle jardinière qui y expose y a, par surcroît, fourré les habituels sacré nom de... chiens de palmiers.

Je fus donc une fois encore entraîné à Anvers, malgré mes serments de me contenir dans les expositions bruxelloises dont vraiment le nombre commence à dépasser les forces d'un critique même bien constitué comme je me flatte de l'être et comme il est difficile de le rester par ces temps microbissimes.

Trente-cinq numéros, la plupart, les meilleurs, empruntés au règne végétal et aux merveilles de la science horticole dont la Belgique peut se faire gloire, puisqu'elle exporte ses chrysanthèmes au Japon, ses palmiers à Madère, et ses orchidées dans tous les pays du monde.

La délicatesse, la grâce harmonieuse, l'élégance du pinceau avec lesquelles Mlle Marie-Antoinette décrit, je dirais volontiers « écrit », ses sujets de prédilection, sont merveilleuses. On sent que le raisonnement, les règles, les refroidissants et toujours gênants PRINCIPES, chers aux demi-castors, sont remplacés chez elle par un instinct charmant, par une spontanéité analogue à celle de l'orateur qui improvise et s'abandonne au cours de ses pensées et à l'échauffement de ses sensations.

C'est la bonne manière car c'est celle de la vraie vie.

Pas de baclage, néanmoins, pas le désordre et l'approximation qui règnent présentement dans l'Ecole comme une épidémie : la putréfaction de l'Impressionisme, séducteur seulement chez les très forts, comme le verslibrisme dont abusent tous les démanchés.

C'est soigné, tout en restant d'une parfaite aisance, comme une toilette attentivement choisie et établie.

Des œuvres de coquetterie artistique.

Je n'ai pas regretté mon « déplacement ».

Et j'ai même acheté une de ces « Serres », moi qui ai perdu le goût de la propriété et ne possède plus que pour donner. A qui ce tableau?

Edwin Ganz. — Albert Dumoulin. — Paul Sterpin

Au Cercle artistique, au Cercle, toujours au Cercle. Je cercle, tu cercles, il ou elle cercle! On part, on tourne, on revient : la ronde, le manège. Un peu fastidieux tout de même.

Et si c'était pour rencontrer vraiment de l'Art au lieu de rencontrer simplement de la peinture.

On dit : triste comme la porte
d'une prison.
Moi je dis, le diable m'emporte :
comme un salon.

Quelle manie d'exposer avant d'avoir atteint à un certain degré du thermomètre esthétique. A quoi ça peut-il servir si ce n'est à stupéfier le public et à embarrasser le critique « bienveillant », comme moi.

Et les exposants sont présents! Ils surveillent. On les sent sur ses talons, anxieux, menaçants, interrogateurs : *Die wacht am Rhein!*

A peine entré Edwin (je croyais que c'était une dame, je confondais avec Edwige), Edwin Ganz me saute à la gorge : « Je suis abonné à la *Belgique artistique et littéraire !* » clame-t-il la bouche en cul de canepetière, autrement dit poule de Carthage.

Comme si c'était une recommandation ou un para-critique!

Je réprime cet aimable élan et examine ses vingt-neuf numéros.

Il est très bien en cour, Edwin Ganz, même dans la cour où l'on met les chevaux des altesses qu'il peint *con amore*. Il voisine avec S. M. le Roi, renseigne le petit catalogue; avec S.A. I. le prince Victor Napoléon ; avec la princesse Clémentine de Belgique;... voire avec le baron Goffinet.

Répétons : Comme si c'était une recommandation ou un para-critique! Les altesses, et mêmes les barons, sont connus pour la déplorabilité de leur goût.

Mais comment s'y prend-on pour les fréquenter tant que ça, et tous?

Edwin Ganz votre secret?

Je vois sans aucune joie ses chevaux, ses officiers, ses soldats, ses gardes civiques, ses trompettes.

Tout ça me coupe le sifflet. Rien à dire d'aimable. Et on sait que lorsque je ne puis pas être aimable...

***

Je passe aux sept œuvrettes d'Albert Dumoulin. C'est mieux, c'est prometteur. Des têtes et des personnages. Même une *Tête d'apôtre*. Il paraît qu'il y en a encore! — *Vieille femme*, — *Jeune Berger*, — *Tricoteuse*, — *Fillette*. — Et Lorenzo. Il y en a donc encore des Lorenzo! Alors des Leonor aussi, sans doute?

***

Paul Sterpin a un lot de dix-neuf paysages, surtout Sambre-et-Meuse. Bien établis mais de tonalités anémiques. Est-ce que vraiment la Meuse et la Sambre ont pris ces tons falots? Nous les a-t-on changées? Ou pourquoi choisir l'heure d'un si maladif éclairage?

Rincez votre œil, ô jeune peintre non sans espérances. Votre *En Wallonie* semble indiquer que vous pourriez un jour ou l'autre rouler sur le rail.

Et là-dessus je m'esbigne.

Lucien Francq.

Me voici de nouveau transporté salle Boute, comme si Asmodée me prenait sur ses ailes.

Quarante-neuf tableaux, aquarelles, pastels de Lucien Francq.

Ah! ah! ceci me rassérène.

Oh! l'agréable série révélant un Artiste. Un vrai, un être doué de cette aisance, de cette santé, de ce goût riant, désœuvré et sûr qui décèle l'Artiste.

Tout est charmeur, avec de ci plus, de là moins, mais sans jamais s'arrêter au médiocre.

Sujets très variés, invariablement chatoyants et délicats.

Il paraît qu'il y a pas mal de gens de mon avis. L'étiquette Vendu (pas salissant les œuvres comme à l'ordinaire quand on plaque son méchant carré blanc sur la peinture, mais placée en

dehors, au dessous), profère vingt-quatre fois sa petite clameur encourageante.

Moi j'aurais acheté le parfait pastel *Champs-Elysées* si je n'étais pas guéri de la manie d'avoir quelque chose à moi tout seul à laquelle vient de me faire déroger la fleuriste Marie-Antoinette Mascotte, je veux dire Narcotte — ou *Canal à Vollendam.*

Monsieur Lucien Francq, vous avez dédaigné l'usage des affreux palmiers vert-ferblantier. Proficiat! Mais pourquoi suspendre trop bas, en dehors du coup d'œil direct, toutes vos peintures? Est-ce parce que le locateur de la salle a mis sa tringle de cuivre à mauvaise hauteur, comme, au Cercle Artistique, le tolère la Commission « artistique »? Songez que vous êtes là pour redresser les torts et non pour les subir.

Je vous aurais admiré plus longtemps si je n'avais craint un zôna à force de me courber. Je vais m'habituer à parcourir les Salons à quatre pattes. Où Isadora Duncan la danseuse nouveau-style donne-t-elle ses leçons de souplesse?

L'ESTAMPE (1er SALON)

Eau-forte, burin, lithographie, bois.

Musée moderne.

Ah! ah! mais c'est qu'elle est très bien cette Exposition.

Contenu remarquable! Arrangements, dispositions très sobres et de belle tenue, malgré l'absence radicale de palmiers, lauriers et autres agréments de verduriers et de verdurières. Décidément on commence à s'apercevoir de l'inutilité ignominieuse de ces ornements chers aux noces bourgeoises et aux bals des diverses « Grande Harmonie » qui se partagent les sauteries empignoufées du Royaume.

Les organisateurs, — quoique ayant, eux aussi, placé trop bas un premier rang parce que les lambris des salles du Musée moderne sont de hauteur insuffisante pour les petite œuvres, de telle sorte qu'on doit s'accroupir en grenouille pour les voir quand on n'a pas les yeux placés au niveau du nombril, ouf! quelle parenthèse! — les organisateurs ont consenti à en mettre quelques-unes par dessus les autres, en géométries variées, d'où résulte pour l'ensemble une animation d'aspect qui supprime l'habituelle ennuyeuse monotonie du « tout à la Cimaise ».

Nous parviendrons, avec de la patience, à avoir des Salons qui ne seront pas « cimetiéreux, cénotaphiques et cataphalquaires » selon des expressions schismatiques qui me sont chères parce qu'elles horripilent les pète-sec des petites Revues hargneuses.

Cette société de L'Estampe a été fondée récemment et elle a déjà trente-six membres d'honneur, la pauvre ! contre vingt-six membres artistes. Ça rappelle l'escadron de la garde civique à cheval, le célèbre escadron Marie-Henriette, président Georges De Ro, ou de Ro, ou Dero, dans lequel les musiciens, trompettes et timbaliers menacent d'être plus nombreux que les hussards au gris talpak.

Le Catalogue mentionne les prix de vente. Recommandable procédé que je voudrais voir étendre aux tableaux et sculptures, étant toujours sous-entendu que les prix vrais sont moindres. Ainsi dans les engagements d'acteurs, et surtout d'actrices, il est de règle que les appointements chiffrés sont toujours exagérés, pour l'honneur de la dame ou du m'as-tu-vu.

Quarante-cinq exposants, dont un bien lointainement décédé, Hippolyte Boulenger, le fondateur de la célèbre Ecole de Tervueren.

Quatre cent quarante numéros ! A une minute d'examen par numéro cela fait sept heures et demie ! Comment voulez-vous que la Critique fasse son métier en conscience ? Aussi, ce qu'elle le fait sans conscience !

— Comment sans conscience, s'écrie Ambidextre ! Mais je l'ai très large !

Cette très notable exhibition où l'Eau-forte domine a pris latéralement le caractère d'une manifestation en l'honneur du doyen de cet art, Auguste-Michel Danse, qui y présente un bel ensemble de dessins et de gravures très variés, notamment huit portraits parmi lesquels j'ai souffert de ne pas trouver le mien ; car, voyons, je suis homme, je m'en flatte et on m'en a souvent fait compliment, n'est-ce pas, Madame ? et je jouis de mes petites faiblesses tout comme un autre.

Un Comité composé d'un lot des habituelles notabilités dont on compose les Comités s'était chargé d'organiser la célébration des mérites et de la belle opiniâtreté laborieuse de ce glorieux artiste. J'ai demandé où l'on pouvait se porter adhérent, ce que j'aurais fait de grand cœur. On n'a pu, au Salon, me renseigner.

Soit! Mais voilà que j'apprends qu'Auguste Danse refuse ces funérailles anticipées. C'est d'un sage et d'un prudent.

Les deux Filles du Jubilaires. MMmes Destrée-Danse et Sand-Danse, tiennent brillamment compagnie à leur Père avec des œuvres féminines qui, certes, valent les masculines. Mes compliments, mes compliments! C'est presque anormal tant de bons artistes dans une seule famille.

Frank Brangwyn, habitant de Londres mais dont les noms sont effrontément germaniques, et qui, en effet, est un parfait Brugeois brugeoisant, a une série superbe d'eaux-fortes aux allures héroïques où voisinent fraternellement, en inspirateurs, Constantin Meunier et Rembrandt. Il en a taxé lui-même la valeur à de hauts prix, si j'en juge par les chiffres de son tarif qui montent jusqu'à 450 francs pour chacune des cinquante épreuves de l'*Homme halant un bateau*.

C'est très crâne de se rendre ainsi justice à soi-même. C'est un des bons moyens de se faire rendre justice par les autres.

Il est vrai qu'on sait ce qu'il en reste à la glu qui garnit les doigts des intermédiaires!

Gisbert Combaz, le fantaisiste charmant, le virtuose d'imprévu, expose, entre autres, la jolie *Estacade*, thème d'une des affiches de La Libre Esthétique, et deux de ces navires « Argo des Argonautes » qui, cinglant à pleines voiles, symbolisaient jadis, sur ma commande, la Maison d'Art *La Toison d'Or*, si mal soutenue par les artistes en l'honneur de qui je l'avais fondée et je la fis fonctionner cinq ans non sans grand coulage pour ma bourse. Pourquoi ce diable de graveur a-t-il supprimé les inscriptions qui précisaient l'origine de ces œuvrettes? Quand on se nomme « Combat » il conviendrait de se manifester toujours hardi.

Notre ancien camarade O. N. Finch, jadis directeur de la faïencerie de Virginal, une dépendance de la susdite Maison d'Art, dont aux temps futurs les produits archi-rares seront, à titre de curiosités, dans les collections d'amateurs, a fait un envoi de Finlande où il s'est volontairement exilé à Helsingfors. Grâce an Sort, on ne l'y a pas encore bombé. Oh! les caprices de la Destinée!

Puis il y a François Beauck, qui vient de se remarier, un des lauréats de *La Libre Académie de Belgique*, dite Académie Picard, ou mieux Zwanze Académie, n'est-il pas vrai, ô suaves rédacteurs du *Soir*, organe des ténèbres, où se publient des articles à ce point remarquables que nul n'ose les signer de son

nom et qu'on y pratique la sarabande cuistreuse (istreuse n'est mis qu en agrément, disait Victor Hugo dans une conjoncture analogue) des pseudonymes prudents chers aux ambidextres :

Lorsque l'on va chez eux pour trouver leurs oreilles,
Leurs oreilles n'y sont jamais!

Il y a encore Henry de Groux avec deux Zola d'aspect mélodramatique. Il y a Alfred Delaunois, l'auteur des *Portraits Psychologiques* qui comprennent déjà 245 numéros! Il y a William Delsaux. Il y a Mme Maurice Durand. Il y a François Maréchal avec un envoi considérable où pullulent les bonnes choses. Il y a Mlle Léo Jo. Il y a Henry Meunier (tous les Henri ont pris l'I grec; il paraît que l'y est plus esthétique; de même toutes les Eve sont Eva et toutes les Madeleine sont des Magdeleine. Vils snobs des deux sexes, agréez l'expression de mon sourire!)

Il y a Auguste Oleffe et Armand Rassenfosse. Il y a Mme Elisabeth Wesmael. Il y a Félix Valloton.

Il y a même Dieu! Il se prénomme présentement Victor. Je trouve fort indécent et anticombiste de l'avoir admis. Il est vrai que Viviani l'ayant fait descendre du ciel « par le geste magnifique » dont il éteignait les étoiles, on doit lui être reconnaissant de l'honneur qu'il nous fit en choisissant notre Musée moderne pour lieu d'atterrissage.

Je m'excuse de ne pas nommer les autres. Nous sommes gens de revue. « Chaq' son tour et chaq' son z'oiseau » comme proclama l'Alostois Van Wambeke, de son vivant homme politique considérable, dont il ne subsiste que ce dicton franchement égalitaire, annonciateur d'un riant avenir gastronomique. Vive la Cité Future!

Georges Buysse. — Berthe Art.

Au Cercle Artistique! Quelle lanterne « magique »! Pourquoi ajoute-t-on magique?

Au Cercle, au cercle encore, et toujours et la plume
Grince et regrince en vain pour des salons sans fin.

Georges Buysse, l'homme, peint délicatement comme une femme. Berthe Art, la femme, brosse vigoureusement comme un homme.

L'un, avec ses toiles, pâles, « Clausiennes », est dans le salon

rouge aux dures tentures. L'autre, avec ses fleurs et ses animaux rutilants est dans la salle saumon aux tentures adoucies.

Combien tout çà est logique, harmonieux, d'un goût éclaire ! !

Cercle artistique, artistique, artistique, plus qu'artistique !

Berthe Art fait concurrencer ses fleurs non seulement par le souvenir redoutable des vraies, mais ses violences de coloris par deux palmiers « ornementaux ». Pourquoi alors, Madame ou Mademoiselle, pourquoi vous nommez vous ART ?

Le total des deux expositions est de QUATRE-VINGT-DEUX, dont cinquante par Buysse. Ah ! mes yeux, mes yeux, et ma jugeotte, ma pauvre jugeotte, si elle doit juger cet énorme bagage ! Et le public, donc, qui en a moins l'habitude.

Berthe Art a « le faire » brillant, voire fulgurant et truculent.

Les bonnes fleurs interprétées par elle, sont toutes de physionomie violente : chrysanthèmes, clématites, cinéraires, pivoines, delphiniums, hortensias bleuis à l'arrosage d'eau ferrigineuse où l'on détrempe des clous, giroflées. Même les roses !

Elle aime aussi les animaux, bœufs, lapins, paons, chevreuils, dindons. Moi j'aime mieux ses végétaux; je me fais végétarien, na! Quant à ses minéraux (elle règne sur les trois règnes), elle s'est risquée en onze croquis de paysages. Il me semble que ce genre n'est pas très clairement son fait.

C'est une éloquente et bruyante série de panneaux pour salle à manger quoique, à mon contestable avis, la beauté d'une salle à manger doive se concentrer sur la table. Pas de distraction quand on accomplit les importantes fonctions gastronomiques dont nous a doués une Nature qui, si elle eût été bienveillante, aurait pu nous épargner les conséquences digestives qui sont, vraiment, totalement dépourvues de distinction.

Je me suis senti plus à l'aise au milieu des Buysse, dont plusieurs, sauf la mystérieuse parenté avec Claus et le fâcheux effet de réminiscence qu'elle suscite, sont souvent séducteurs. Tels *Route en septembre*, — *L'Eglise de Wondelgem*, — *Les deux Meules*, — *Canal en décembre*. Et aussi un tableau de genre : *Soir d'Eté*, très délicat.

Punctum !

POUR L'ART

XVe Exposition annuelle, au Musée moderne.

D'abord, au haut de l'escalier, bonjour! monsieur le poisson rouge aveuglant d'Evenepoel. Quand fourrera-t-on ailleurs votre bocal?

Je franchis le tourniquet.

Malgré tout mon désir de trouver bien ce que fait ce groupe vaillant, laborieux, d'une quarantaine d'artistes parmi les plus tenaces, je n'ai pu m'extasier devant la symphonie-mastic de Léon Sneyers qui sert d'antichambre propyléenne à cette exposition encombrée d'œuvres intéressantes.

Cette composition a beau avoir formé à Venise « un ensemble d'art décoratif dans le pavillon belge », mon goût ne peut s'accommoder de ces tonalités fadasses, de ces boiseries approximatives et baroques, de ces meubles et bibelots fantasmagoriques. D'où ça vient-il? A quoi cela prétend-il? Quelle correspondance cela a-t-il avec nos traditions et nos tendances?

Ce petit trou vestibulaire porte malheur. C'est là que, d'ordinaire, on entasse le contenu d'un fourgon de branchages destinés à gâter dès l'abord l'œil des malheureux entrants.

Triste aussi, en son coloris de cholérique la ténébreuse affiche de Laermans qui, plus loin, déroule huit toiles empoignantes où s'affirme de plus en plus sa magnifique parenté avec Brueghel le Vieux en une expression moderne magistrale. J'ai longtemps regardé sa *Lutte*, sa terrible lutte entre paysans. Que d'humanité profonde sous ces rustiques violemment peints et aux contours déformés! Un tel lot suffit à grandir et à honorer un Salon.

Beaucoup de monde quand j'y fus au lendemain de l'ouverture. L'ouverture même et sa cohue je les abomine. Quelques rares Botticelliennes aux bandeaux plats circulent encore. La mode en est passée. *Sic transit. ..!*

Mme Hélène de Rudder, expose trois des huit panneaux destinés à la décoration de la salle des mariages de l'hôtel de ville de St-Gilles. Sujet : La Vie. 1o Fiançailles; 2o Mariage; 3o premier lustre. En exécution : 4o Noces d'argent; 5o Constance; 6o Travail; 7o Prévoyance; 8o Noces d'or.

Voilà pour l'artiste une belle œuvre d'ensemble. Voilà pour la Commune Saint-gilloise (le Belleville de Bruxelles) une honorable commande. Ces projections, encore trop rares, vers l'Art Décoratif sérieux et ample annoncent-elles une ère de travaux plus significatifs que ceux des tableaux de chevalet qui nous ensevelissent?

J'ose une remarque. La manière adoptée par cette rare et admirable artiste, la broderie au point de soie allongé et fin, ne cause-t-elle pas une confusion pour le spectateur? On croirait des cartons pour l'exécution de panneaux à la Puvis de Chavanne. Gare au trompe-l'œil! Chaque art ne doit-il pas être franchement ce qu'il est et le montrer sans nécessiter une vérification? Les interpénétrations suscitent presque toujours une impression contrariante.

Je n'aime pas la grande figure symbolique du *Mariage*. Il est d'une physionomie bébête cet officier de l'état civil en jupons qui unit les époux.

Au contraire, délicieux les deux autres panneaux.

Mais, quand même, je préfère, surtout comme procédé, les merveilleuses *Saisons* que fit antérieurement la mirifique Brodeuse.

Isidore De Rudder, le mari, sculpte. Ça vaut mieux que d'être deux à peinturer dans le même ménage. Gare aux rivalités pour l'harmonie conjugale! Cinq portraits en bas-relief, un buste qui me plaît, et un énorme morceau de sucre blanc offert en cadeau à M. Valère Mabille avec son effigie sur l'une des faces de ce bloc de friandise redoutable.

L'ensemble de figures ayant orné l'entrée de l'Art décoratif moderne belge à l'exposition de Milan, de Pierre Braecke, dominant au bout de la longue galerie du Musée, fait, de loin surtout, un effet fort agréable. C'est une symbolisation de l'Art tendant vers l'Idéal, en cinq personnages heureusement groupés. Les lignes, le mouvement ont de la vie et de la grâce. Comme dans la tapisserie de Mme De Rudder, la figure principale est faible de physionomie.

Au-dessous de cette composition importante, de ci, de là, et comme dans un parterre, sont disséminées seize œuvres de Victor Rousseau, toutes séduisantes! Ah! que je voudrais voir réalisée en grand et poussée à une exécution attentive et raffinée, son ingénieuse esquisse en plâtre d'un projet de Fontaine avec hauts reliefs? C'est d'une fantaisie charmante et un peu plus approprié à l'Art que les habituelles machines hideuses destinées à glorifier quelques grands hommes de faubourg, avec effigies de ces prétendues célébrités si promptement déteintes.

Est-ce que le support bizarre, — caisse à parapluie soutenue par quatre raquettes de lawn-tennis en cuivre, — dans lequel Philippe Wolfers enferme ses bijoux moderne style, est proche parent des meubles ci-dessus conspués de Léon Sneyers? Et son *Lutrin*? Que pensez-vous du tarabiscotage de son Lutrin?

Je m'arrête, admiratif, devant *Accessoires* d'Alfred Verhaeren. Je lècherais bien ce plat de savoureux coloris.

Puis je scande mes pas au long des portraits de Van Holder, prometteurs, mais commandant à ce beau peintre un au-delà dans le dessin et la fraîcheur des chairs. Comme il se tire mieux des vêtements que des visages et des poses!

Je stationne devant *Quiétude* et *Au Béguignage* d'Isidore Opsomer, travaillant dans sa solitude de Lierre. Devant le joli *Ecran de Laque* de Charles Michel. Je m'inquiète devant les six Prosper Colmant et devant le panneau décoratif d'Emile Fabry, passé au jus de chique.

Ne pouvant tout juger et tout dire, je reviens aux neuf Amédée Lynen et envie son chatoyant et paisible *Jour de Repos*, choisi judicieusement par M. François Empain, de même que M. Wouters-Dustin a acquis le marbre *Juvénilité* et le bronze *Groupe Familier* de Victor Rousseau. Bravo, messieurs les capitalistes! Vous avez, me semble-t-il, du coup d'œil.

Un riche catalogue in-quarto, avec trente-sept reproductions héliographiques (je crois que c'est ainsi qu'il faut dire : les procédés se multiplient), une pour chaque exposant, est offert gratis aux critiques d'art et moyennant trois francs au *vulgum pecus*. J'ai transigé en prenant le catalogue pour rien, mais en donnant les trois francs au gardien.

Nota. — A bas les palmiers qu'on a campés entre les colonnes! A bas cette ivraie ordurière! A bas le tort que leur sale vert grinçant fait aux tableaux avoisinants! A bas la stupidité des tapissiers qui perpètrent ces incongruités! Ça vaut l'insigne stupidité des fleuristes qui flanquent de nœuds de satin multicolores les bouquets et les corbeilles où feraient si délicieusement tout seuls les œillets, les tulipes, les cyclamens, les bruyères, les roses, les orchidées. Raca sur les imbéciles profanateurs!

Je ne continue pas de peur d'un coup de sang.

Jenny Montigny. — Rodolphe De Saegher. — Robert Monks.

A Gand, rempart Saint-Jean.

J'espère que ces trois noms sont écrits exactement. Par ce temps de caractères d'imprimerie, de plus en plus saugrenus et embrouilleurs, « nouveau style » comme il plaît à dire,

on a souvent une peine du diable à se retrouver. C'est le cas pour la carte d'invitation qui me fut adressée.

Messieurs et Mademoiselle,

Agréez mes regrets, mais les expositions de Bruxelles m'obsèdent déjà et, vraiment, y ajouter Gand dépasse mes disponibilités.

J'ai fait deux excursions à Anvers et je sais ce qu'il en a coûté de surcharge à ma faiblesse.

Rendez-nous le service de trouver chez vous quelque critique qui ait la hardiesse d'être indépendant et de surmonter l'esprit de camaraderie qui déborde autour de nous. La *Belgique Artistique et Littéraire* l'accueillera avec la croix et la bannière.

C'est difficile, je le sais, et fertile en désagréments... pour l'écrivain. Depuis quinze mois que j'exerce ce périlleux métier, il y a déjà un gros contingent de peintres, sculpteurs, graveurs, etc., qui me font grise mine. Mais il était temps d'interrompre la monotone distribution de caramels à laquelle s'applique la criticolâtrie ambidextrine.

Votre inutile serviteur,

EDMOND PICARD.

THÉATRE ROYAL DE LA MONNAIE. : *La Prise de Troie*, 3 actes et 5 tableaux, poème et musique d'H. Berlioz (26 déc.) ; *Les Troyens à Carthage*, 4 actes et 5 tableaux, poème et musique d'H. Berlioz (27 déc.). — *Pelléas et Mélisande*, drame lyrique en 4 actes et 13 tableaux, paroles de M.M.Maeterlinck, musique de M. Cl. Debussy (9 janv.).

THÉATRE ROYAL DU PARC : *Vers l'Amour*, pièce en 5 actes de M. Léon Gandillot (3 janv.). — *Les Vieux*, comédie en 3 actes de M. Joâ de Camara (17 janv.). — *La Maison sans enfants*, com. en 3 actes de Dumanoir (21 janv.).

THÉATRE MOLIÈRE : *Le Sire de Vergy*, opérette en 3 actes,

paroles de MM. de Flers et Caillavet, mus. de M. Claude Terrasse (5 janv.).

Matinées Mondaines : *Eve*, mystère musical de M. Massenet (9 janv.) — *Désespérance de Faust*, prologue pour le théâtre, en 4 scènes, de M. Edmond Picard (23 janv.).

Les Troyens. – Il fut étonnant certes de voir un romantique traiter un sujet antique, puiser dans le récit virgilien le moins conforme aux idées révolutionnaires de l'Ecole intransigeante l'inspiration et les éléments d'une œuvre capitale. Cette quasi-incompatibilité entre la matière et la forme devait provoquer des heurts, des inconséquences que le génie le plus habile ne pouvait masquer. *Les Troyens* souffrent incontestablement de cet antagonisme de l'idée et de l'expression.

Hector Berlioz a mis à la scène la légende héroïque de la chute de Troie, de la fuite de quelques survivants gagnant, conduits par Enée, l'Italie prophétisée terre de salut et de résurrection, celle ensuite, plus touchante, de l'abordage des matelots et des guerriers aux rives de Carthage, du secours apporté par leur vaillance aux armes puniques en péril, de l'amour inspiré par Enée à Didon et de la fin douloureuse de cette passion trahie par la fortune adverse. Ce faisant, il reconstituait dans toute sa noblesse, son fatalisme, son merveilleux, son tragique grandiloquent l'épopée antique. Mais, d'autre part, il la commentait en des langages symphoniques d'une nouveauté expressive dont notre génération comprend seulement la parfaite beauté et la grandeur éloquente.

On sait que les deux épisodes, celui de la prise de Troie tombant aux mains des Grecs par la ruse du fameux cheval menteur et celui des amours d'Enée et de Didon, font l'objet de deux œuvres distinctes. On a toujours représenté celles-ci séparément. Le théâtre de la Monnaie, pour la première fois, réalisa l'exacte conception du Maitre et joua les deux parties en deux journées successives, puis, bientôt après, en une seule soirée enfin.

J'avoue ne pas éprouver le sentiment de nécessité d'unir deux épisodes non seulement bien indépendants l'un de l'autre par le sujet, le lieu et l'époque, mais opposés ou tout au moins différents par le mode de facture. Même l'exécution intégrale, fort longue, oblige à une tension d'esprit, oblige notre admiration ou simplement notre intérêt à se maintenir en des régions élevées et lassantes de grandeur, de puissance, de merveilleux,

d'émotion, et cette altitude finit par faire tort aux dernières scènes forcément sacrifiées.

Evidemment le remède est aisé : allez deux fois au théâtre — deux fois au moins — et entendez la *Prise de Troie* d'abord, les *Troyens à Carthage* ensuite.

Berlioz, qui composa ses propres livrets, n'a bien entendu rien négligé des défauts communs à tous les poètes romantiques. Dans le premier des deux poèmes surtout il n'a pas beaucoup prodigué leurs qualités et la grandiloquence y tient souvent lieu de lyrisme, l'amour et la haine y gravissent des cimes trop hautes pour n'être point inaccessibles ou tombent en des précipices trop profonds. Mais l'art du compositeur a su voiler ces excès ou ces faiblesses et prêter à l'une des parties toute l'austérité, à l'autre toute la passion, à l'une aussi le fatalisme qui sort de l'humanité, à l'autre le prestige émouvant de l'amour terrestre. La musique, en effet, traduit sans défaillance, sans obscurité possible, sans s'écarter un instant de la ligne psychologique des caractères, ces aspects différents. La *Prise de Troie* abonde en chœurs, en scènes mimées, en ensembles scéniques, en commentaires symphoniques. Les *Troyens à Carthage* se multiplient en phrases musicales cherchant à exprimer les sentiments les plus délicats, les plus intimes et les plus variés. L'harmonie, la note elle-même, le rythme jouent un véritable jeu de traduction savamment contrepointée et si la grandeur n'est jamais absente de ces pages, la précision sentimentale y est limpide à tout instant.

Ce qui peut légitimer surtout la volonté de conserver aux *Troyens* une unité d'exécution, c'est l'incontestable unité d'inspiration qui peut être découverte dans l'idée conductrice. Celle-ci n'est-elle pas de montrer la puissance, et le péril d'un empire déchu, d'un peuple infortuné, d'un héros malheureux aux mains d'une fatalité prophétique? La *Marche Troyenne*, d'une épique somptuosité, d'une poignante détresse ou d'une réconfortante espérance selon les modes en lesquels elle reparaît aux moments culminants du drame semble guider l'auditeur suivant cette ligne formelle de la conception berliozienne.

Il fallait évidemment un effort, ou plutôt une combinaison d'efforts et de science dont peu de scènes et d'artistes sont capables, pour arriver à une réalisation aussi totalement admirable que celle qui nous donna des *Troyens* une exécution vraiment grandiose, telle probablement que la rêva au plus beau de ses espoirs le Maître qui ne la vit jamais.

Ce n'est pas de l'interprétation vocale prise isolément qu'il faut faire une analyse qui prendrait ici des airs de chicane. Certes si les rôles féminins furent rendus avec éclat, — celui de Chorèbe, tout de fatalisme et de sinistre pressentiment par Mme Mazarin, celui de Didon par Mme Croiza, supérieure dans l'expression voluptueuse de l'amour, dans l'abandon troublant de la tendresse, dans le désespoir éperdu de la séparation comme aussi dans la majesté souveraine de la double royauté de reine et de femme aimée, — les personnages masculins apparurent généralement moins à la hauteur de la conception légendaire ou des exigences musicales.

Il serait injuste cependant de ne pas signaler la fougue entraînante de M. Laffite, un Enée de grande allure autant que de charme quand il est nécessaire. Mais à de telles œuvres il faut des tempéraments particuliers. Confie-t-on les drames de Wagner aux chanteurs capables d'exceller dans ceux de Meyerbeer ou de Gounod? La part du reste réservée aux chanteurs dans *Les Troyens*, si elle est considérable n'en est pas moins toute spéciale; les comédiens, par contre, doivent y atteindre à des expressions vraiment surhumaines; c'est plus que de l'autorité, c'est un prestige épique ou religieux qu'on attend de ces héros qui s'échappent des incarnations traditionnelles, n'ont plus rien de commun avec les fantoches du théâtre d'opéra selon les formules du répertoire.

Mais l'impression de grandeur totale vient de l'ensemble admirablement coordonné de ces voix, de l'orchestre, des mouvements de foules, de la mise en scène, du décor.

L'orchestre, sous l'autorité savante de M. S. Dupuis, se maintient constamment comme il le faut dans les hauteurs impeccables de la fougue, de la somptuosité, de l'émotion grandiose.

Les chœurs et les figurants, qui ont une part active et prépondérante, dans la *Prise de Troie* surtout, vivent vraiment le drame et sont arrivés à des groupements animés d'une extraordinaire vérité. M. Stuart qui les disciplina en doit être loué, de même qu'il faut signaler les chants qui rendent hommage solennel aux dieux, au 2e acte de la première partie, ceux de la scène finale du sacrifice tragique des femmes troyennes, ceux tout en agitation de l'arrivée des matelots et des guerriers inconnus sur la terre d'Afrique.

Enfin, les costumes, les armes, les coiffures révèlent dans tous leurs détails un scrupule d'exactitude archéologique dont prirent des soins attentifs MM. Kufferath et Guidé, aidés de

M. F. Khnopff, comme ils le furent de MM. Dubosc et Delescluze pour les décors.

En somme, le succès considérable et légitime des *Troyens* est la suite logique de celui qui accueillit l'effort artistique tenté victorieusement déjà par l'actuelle direction de la Monnaie lorsqu'elle monta le *Crépuscule des dieux*, *Alceste*, *Armide* et tels autres gigantesques monuments lyriques.

*
* *

Pelléas et Mélisande. — Il ne manque pas de piquant que le même public, ou à peu près, qui acclama les *Troyens*, fit au drame lyrique de MM. Maeterlinck et Claude Debussy un accueil incontestablement chaleureux, révélateur en tout cas d'une impression profonde et d'un charme ravi. Par des moyens bien étrangers les uns aux autres, voilà donc, procédant en tous points sans aucune parenté, voilà donc deux œuvres capables de séduire l'esprit et le cœur des assistants vraiment sensibles. C'est parce que la beauté est belle en toutes ses formes et que l'Art possède de multiples façons de nous enchanter ou de nous exalter ou de nous émouvoir.

Il y a, dans le procédé tout neuf de M. Cl. Debussy, une ingénieuse adresse à juxtaposer et non à combiner les deux talents qui s'associent en vue de réaliser l'œuvre lyrique. Ce procédé superpose la musique au poème et ne marie point les deux éléments. Il résulte de cela à la fois une indépendance et une union curieuses, inattendues, presqu'inexplicables sinon par la preuve du résultat obtenu. L'indépendance existe, puisqu'il faut en réalité négliger d'écouter le texte si l'on veut entendre la partition et inversement; l'union est néanmoins indéniable parce que les paroles des voix *en même temps* que les notes des instruments créent une atmosphère qui n'est exacte et complète que par la concordance des unes et des autres.

De tout cela qui se définit, en somme, malaisément, mais s'éprouve sans conteste, de tout cela qui aboutit à une œuvre de fluidité, de douceur, d'émotion rares, écho, miroir restituant dans toute sa fidélité demeurée imprécise la légende, la vision d'un poète de rêve et de symbole, est né *Pelléas et Mélisande*.

M. Cl. Debussy, qui fit exécuter à Bruxelles, il y a quelque temps déjà, aux séances de musique de la *Libre Esthétique*, des pages dont l'art intensément personnel et neuf, dont la science profonde firent sensation, se révéla à nouveau l'an dernier aux

concerts Ysaye où furent mises en curieux relief les subtiles et presque mystérieuses notations descriptives s'ingéniant à évoquer les tableaux changeants de *La Mer*, — M. Debussy arrivait avec la partition de son drame lyrique précédé du retentissement qui l'accueillit récemment à Paris. L'enthousiasme n'y avait eu d'égale que la raillerie.

Quant à la pièce de notre illustre compatriote, elle était connue et admirée depuis longtemps pour son sens profond de fatalité, de tragique, de philosophie sentimentale aussi.

Il est incontestable que l'impression produite fut énorme. La partie a été gagnée et il est légitime, il est indispensable d'associer au succès tous ceux qui y ont une part. Le compositeur certes prend largement la sienne et l'on a subi, même après un premier mouvement étonné, après un dépaysement facile à comprendre devant une œuvre aussi lointaine de tout ce que nous sommes accoutumés de voir et d'entendre au théâtre, l'entraînement de l'admiration. Il n'est pas possible d'arriver à illustrer plus fidèlement un texte, à commenter plus exactement des sentiments, à ajouter par le jeu savant des harmonies ce que sous-entend le dialogue.

Mais aussi quelle vérité, quelle exacte compréhension psychologique dans le jeu des interprètes! Tout le charme, on dirait fatal, de la jeunesse et de la beauté, toute la mélancolie d'une union sans amour, toute l'ingénue espérance d'une tendresse attirante sont avoués dans la moindre des attitudes, dans le son de la voix, le geste des mains, le sourire ou le mystère des yeux, l'épanouissement de la chevelure, l'harmonie du vêtement de Mlle Mary Garden, idéale Mélisande.

Goland, le prince fruste et bon, qui rencontre la frêle princesse malheureuse et fait sa femme de cette enfant sensitive, c'est M. Bourbon, de qui la voix mâle fait merveille dans les récitatifs aux phrases amples.

Le jeune frère de Goland qui subira le charme de Mélisande et sèmera la néfaste graine d'amour en son cœur, mais mourra par la main de l'époux trahi, a trouvé en M Petit un interprète sans défaillance. Mlle Das fut une enfant puérile avec attendrissement.

Mais la grosse part des difficultés revint à l'orchestre stylé avec une lucidité, une précision parfaites, et conduit avec une science raffinée par M. Sylvain Dupuis.

L'œuvre comporte treize tableaux très courts, véritable succession d'imageries reliées entre elles par des interludes

enchaînant les épisodes diversement caractéristiques du drame. Chaque tableau fut l'occasion d'un décor qui permit à MM. Cillard et Delescluze de nous offrir plusieurs cadres d'une poésie lumineuse et décorative vraiment savoureuse.

* * *

Vers l'Amour. — On a assez souvent reproché aux auteurs de mettre dans leurs livres ou dans leurs pièces des « héros de romans » pour qu'il ne soit pas équitable de souligner combien exactement M. Léon Gandillot nous a présenté des « êtres de la vie » dans sa très émouvante comédie sentimentale. Elle nous montre le douloureux calvaire d'un pauvre garçon s'éprenant d'une jolie fille — Blanche, — parcourant avec elle les étapes rapides d'une liaison où le plaisir, la fantaisie, la volupté, l'amour-propre ont au début plus de place que la passion sincère. En effet, Blanche et Jacques se séparent sans chagrin, elle pour suivre à la campagne un vieux protecteur généreux, lui pour passer quelques semaines dans l'intimité d'une famille bourgeoise, dans une périlleuse atmosphère matrimoniale.

Quand les amants de naguère, restés bons amis, se retrouvent, Jacques est fiancé. Blanche l'apprend à brûle-pourpoint et cette nouvelle inattendue lui met d'amères paroles de reproche aux lèvres, des larmes aux yeux et un regret cruel au cœur...

Jacques devine que l'amourette s'est épanouie en un sentiment beaucoup plus tendre et plus profond. Lui-même renonce à l'erreur qu'il allait commettre et ouvre ses bras à celle qui ne veut pas de ce revenez-y éclaté en un moment de surprise et d'émoi.

Ses fiançailles rompues, sa maîtresse non reprise, voilà Jacques harcelé du torturant mal d'aimer sans retour. Le jeu frivole s'est changé en une souffrance impérieuse. Le cœur et la chair, l'esprit, l'âme, tout en lui est meurtri par l'affreuse blessure du souvenir et du besoin irrésistible de posséder encore celle qu'il a perdue par sa faute. Il pleure, il supplie, il s'humilie, il menace même. Et Blanche, qui est bonne, mais qui n'aime plus, ne vient pas consoler cette douleur et sauver cette agonie.

Ou plutôt, oui, elle vient, un jour, un instant, très bref. Elle consent à apporter toute la joie bienheureuse de sa présence dans l'atelier de Jacques, qui est peintre, mais ne travaille plus, miné, désenchanté, malade... La pitié d'une femme que l'on adore, c'est comme les paroles de sympathie que l'on donne

pour seule aumône au mendiant qui souffre de la faim. Elle est plus cruelle peut-être que la totale indifférence, parce qu'elle apporte un peu d'espoir aussitôt déçu ..

Blanche chez Jacques entre, parle quelques instants, dit des choses quelconques, va, vient, s'assied, s'en va, refuse l'étreinte qui s'offre passionnément, impatiemment à elle, promet de revenir dîner, en tête à tête, gentiment, dans une heure... A peine est-elle sortie un coup de téléphone, irrévocable et brutal, annonce à Jacques déjà éperdu, guéri, rajeuni de bonheur, que tout est irrévocablement fini : Blanche ne viendra pas dîner, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais...

Pourtant le jeune homme, vieilli, misérable, malade, déchu de corps et d'esprit, hanté par la seule atroce pensée de celle qu'il adore et dont l'indifférence le tue, reverra une fois encore Blanche, laquelle est devenue du reste la femme très riche de M. de Grandpierre, son ancien amant âgé mais généreux. C'est au Bois, près de l'étang de St-James, que le peintre blanchi, ridé, le regard vide et la main tremblante, est revenu pèleriner là où se passa la scène de la rupture. Un hasard amène en ce coin de verdure Mme de Grandpierre. Jacques supplie, montre la pitoyable épave qu'il est devenu, et avoue que la mort est au bout de ce chemin navrant qu'il achève de parcourir. Cette scène est d'une angoisse impressionnante, notre cœur partagé de pitié envers ce malheureux dont la marche *vers l'amour* aboutit à la plus lamentable des fins, et de mépris et de rancune envers celle qui écoute, impassible, ces lamentations sincères et trouve à peine à prononcer une parole sans consolation. Mme de Grandpierre s'en va, apparemment insouciante, et elle sait que derrière elle, Jacques s'achemine vers le petit étang qui seul guérira enfin le mal qu'elle a fait.

On a pu reprocher aux caractères de ces deux personnages essentiels de l'œuvre de M. Gandillot de manquer parfois de logique et de s'offrir à nous sous des aspects heurtés, excessifs, peut-être faux pour cela. Je crois qu'il n'en est rien et cet apparent manque de « ligne » provient probablement d'une difficulté conséquente de toutes les pièces dont l'action se répartit sur un très long espace de temps. Il se passe énormément de choses depuis le moment où, pour la première fois, Jacques et Blanche dînent en tête-à-tête au Restaurant de la Poule Verte à Mont martre et le matin d'automne où les eaux de St-James se referment sur la loque lamentable du cadavre de l'amant repoussé. L'auteur ne pouvait nous montrer tous ces événements; or c'est

précisément leur succession, leur enchaînement qui provoquent les modifications de mentalité et de sentiment. Nous assistons dans chacun des cinq actes à cinq aboutissements significatifs; on a pu perdre de vue qu'il y avait en outre quatre acheminements tout aussi significatifs pendant les quatre entr'actes.

Mais ce qu'il faut considérer surtout, c'est la vérité poignante de ce drame de passion. Certes, le personnage de Jacques n'est ni très digne, ni très louable, ni très viril, mais il est si vrai et pour tant d'authenticité il est si touchant! Quel homme, ayant aimé, ne comprendra pas toutes les inconséquences, toutes les lâchetés, toutes les souffrances surtout du pauvre affolé d'amour! Quel homme ne comprendra pas, même en le blâmant, le geste de Jacques, cherchant à entraîner Blanche dans la pièce voisine de son atelier, dès la première minute où il la revoit! Je ne dis pas que le geste soit très joli ni très digne; mais sommes-nous toujours très fiers de nos premiers mouvements?

Il fallait évidemment une adresse parfaite pour tirer un parti excellemment scénique d'un sujet dont tout l'intérêt réside dans des notations subtiles de sentiments et non dans des jeux d'événements ou des exposés d'anecdotes attachantes. M. Léon Gandillot, dont l'habileté dramatique se prodigua dans maintes œuvres moins sévères, a utilisé avec bonheur les aptitudes qu'un long maniement du métier lui a données. Aussi est-il parvenu à encadrer l'aventure émouvante de ses deux héros dans une série de scènes épisodiques originales qui, pour être inutiles, ne sont pas un instant ennuyeuses, encombrantes ou superflues. Tout le premier acte, à ce titre, est un modèle de mouvement, d'entrain, de pittoresque. L'excellente troupe de M. Reding — ils sont près de quarante — a réussi à donner une illusion parfaite à ce tableau endiablé d'un petit restaurant de rapins où bohêmes, journaleux, modèles, étudiants et trottins fraternisent en une gaieté bruyante.

Mlle Henriette Dickson, qui jouait Blanche, et M. Chautard, qui faisait Jacques, ont su rendre avec intelligence et avec émotion les nuances si délicates et multiples des deux rôles périlleux en vedette. Peut-être eussé-je aimé moins de violence, moins de brutalite dans la scène de l'atelier où M. Chautard a changé en rage exaspérée un désespoir qui eût pu être plus contenu, partant plus tragique.

***

Les Vieux. — Il est entendu que, pour les spectacles d'éducation littéraire que constituent ses Matinées suivies avec tant d'intérêt, M. Reding choisit les œuvres les plus notables et les plus caractéristiques du théâtre de tous les temps et de toutes les langues. Eh! bien, plus nous voyons défiler de pièces à ces Jeudis de fructueux enseignement, plus nous sommes frappé par l'éloignement complet de la formule dramatique actuellement à la mode de toutes celles qui ont présidé à la confection des plus authentiques et surtout des plus durables chefs-d'œuvre. Combien tous ces drames, toutes ces comédies que l'on nous propose avec raison comme des modèles ou tout au moins des exemples sont loin du monde méprisable de fantoches et des événements de cynisme ou d'immoralité stéréotypés dont le théâtre boulevardier fait sa malsaine pâture.

Et avec quelle joie réconfortante et rassurante nous voyons le plaisir et l'intérêt que prend notre public à goûter le charme, la bonne santé, la moralité, comme aussi la haute et grave signification d œuvres telles que *Les Vieux*, traduits du portugais et adaptés pour la première fois à la scène française.

Ils sont sept, ces vieux, et si le moins âgé d'entre eux compte soixante-dix ans déjà, ils gardent en leurs cœurs encore bien des illusions. Ou plutôt ils considèrent la vie avec des yeux, ils la sentent avec des cœurs qui n'ont pas vieilli. Nous assistons à ces combats ingénus du sentiment et de la raison dans ces âmes et ces esprits déjà déséquilibrés. Nous voyons ceux-ci aux prises avec la cupidité, la méfiance, la bonté d'autre part, et l'amour-propre, avec la pitié parfois ou la jalousie ; ils sont retors, ces vieux paysans, mais ils se laissent duper cependant et le jeune étranger venu diriger les travaux de construction d'un chemin de fer qui éventre les bois, abat les seigles, traverse les vignobles amadouera aisément les ladreries affolées comme il gagnera le cœur de la fillette d'un des vieillards vite prise à l'appeau de la jeunesse, de la belle humeur et des paroles séductrices...

C'est toute la pièce, ces notations de mentalités spéciales, ces traits de caractères pris sur le vif et illustrant un simple et idyllique épisode d'amour. Aussi est-il arrivé que le dialogue s'attardait en des lenteurs, en des longueurs ; mais l'exactitude de l'observation, la subtilité de l'expression psychologique, la vérité sentimentale ont aisément racheté ces quelques défauts.

Chaque personnage constitue un type bien défini dont tous les aspects demandent à être réalisés et indiqués avec une minutieuse adresse. Chacun s'y est employé excellemment : M. Barré

en vieux campagnard bon vivant et sympathique, M. Cueille en barbier de village, agité, drôle, important, un peu paillard, un peu farceur, un peu rusé, M. Delaunay en magister retraité estropiant ingénûment les citations latines, MMmes Angèle Renard, Herdies et Roy-Fleury, en bonnes mères-grands effarées ou résignées, mais cancanières autant que laborieuses, Mlle Derives et M. Jean Laurent en couple d'amoureux sympathiques. Mais il faut mettre hors de pair la création impressionnante de M. Carpentier. Cet artiste est vraiment remarquable dans certains rôles où son art de composition arrive à des effets sûrs : tel ici celui de ce vieux curé aveugle qui sournoisement détourne la petite Emiliette de l'amour du séduisant étranger, espérant l'amener à accepter son propre neveu pour mari.

M. Henry Maubel a présenté l'auteur et la pièce au public assidu des Matinées littéraires du Parc à qui fut offerte cette intéressante primeur. La brève préface de M. Maubel, excellemment dite, nous révéla quelques détails biographiques sur M. Joâ de Camara. Ils n'ont guère d'importance, selon M. Maubel. Nous ne partageons pas cet avis, surtout à propos d'un écrivain qui nous est totalement inconnu. Ces détails d'origine et d'existence situent l'homme dans un milieu et dans un temps, le fait acteur ou spectateur d'événements qui peuvent suffire à caractériser son talent, à expliquer son œuvre.

M. Maubel a surtout insisté par d'ingénieuses considérations sur l'originalité d'une pièce telle que *Les Vieux*, si différente de ce que nous sommes habitués de rencontrer au théâtre. Il est dommage que l'agréable et disert orateur n'ait pas profité de l'occasion pour nous ébaucher un tableau rapide de la littérature portugaise dont beaucoup ne soupçonnent ni la richesse ni le pittoresque. Aux Herculano, aux da Silva, aux Jose Mendès Leal ont succédé Castello Branco, le romancier du *Livre noir* et le dramaturge émouvant des *Larmes bénies*, ou bien ce Gomez de Amorim qui, après une jeunesse miséreuse, de simple artisan devint un des maîtres de la plume en son pays, académicien de Lisbonne, célèbre comme prosateur aussi bien que comme poète ou comme dramaturge, ou bien encore l'illustre Théophile Braga dont les travaux éminents de critique et d'histoire ne font pas oublier le lyrisme fastueux de poèmes tels que *Les Tempêtes* ou *Les Torrents*.

***

La maison sans enfants. — Le théâtre parisien d'aujourd'hui avec *Vers l'amour*, le théâtre étranger avec *Les Vieux*, le théâtre classique avec *Le Cid* que vinrent hier jouer, avec tout le panache qui sied, Paul Mounet, Albert Lambert et Mlle Delvair, le théâtre belge lui-même avec *Les Etapes*, de notre excellent confrère G. Van Zype, trois actes qui auront, je le souhaite, remporté un éclatant succès à l'heure où paraîtront ces lignes, succès que je voudrais avoir la joie d'enregistrer le mois prochain, — il ne manquait plus à M. Reding que de tenter une incursion dans le théâtre français du siècle dernier, pour nous avoir offert en l'espace de quelques semaines des échantillons de presque toutes les écoles dramatiques. Le sympathique directeur n'a point omis de fermer le cycle et voilà comment nous avons eu *La maison sans enfants*. A côté du vaudeville à couplets ressuscité le mois dernier et, à peu de chose près, son contemporain, le drame attendrissant de Dumanoir est le type des pièces sur patrons immuables qui firent la joie ou l'émotion d'une génération.

Son auteur prolifique vécut au milieu du siècle dernier et ses œuvres dramatiques folâtres ou larmoyantes ne se comptèrent pas. On nous en exhume quelqu'une de temps en temps. Celle que le Parc a reprise ne porte en somme pas trop la marque des flétrissures de l'âge.

Mais aussi le sujet en est d'une psychologie et d'une pitié humaines éternellement authentiques. Un ménage se désole de n'avoir pour l'unir et l'égayer nul bambin souriant. La mère se voue à la pratique charitable de visiter les maisons pauvres; elle y envie le bonheur de celles où gambade une fillette, un gamin turbulent. Il lui arrive de surprendre ainsi un secret : celui de l'existence d'une enfant dont son mari est le père... La mère est morte, la petite a été confiée à une bonne femme discrète. Après un premier mouvement de dignité froissée, d'amour trahi, de jalousie torturée, la pitié prend le dessus, le pardon s'impose et surtout le besoin d'un petit être à chérir... L'enfant est installée au foyer conjugal, adoptée, bénie, aimée...

Il y a des scènes d'exquise sentimentalité dans ces trois actes. Leur philosophie et aussi leur conduite peuvent nous apparaître un peu simplistes : nous sommes gâtés comme les palais sont brûlés par l'abus des épices. Mais nous acceptons d'être touchés par cette histoire adroitement présentée, d'autant plus que Mlle Clarel, toujours émouvante, Mlle Derives, délicate et vive, M. Jean Laurent, plein de distinction et M. Richard, d'un

comique naturel et jovial avec esprit, mettent en valeur tout ce qu'il y a à souligner dans cette curieuse œuvre d'autrefois.

*
* *

Le sire de Vergy. — M. Terrasse n'a certes de commun avec M. Debussy que le prénom. De même qu'il n'est pas nécessaire de s'appeler Camille pour se livrer à des imprécations et inversement, il n'est pas obligatoire, parce qu'on se prénomme Claude, de découvrir des complications orchestrales absolument neuves et de donner à l'art symphonique une formule inédite.

Mais rien n'interdit non plus d'être le plus spirituel des musiciens fantaisistes de son temps et de posséder la verve bouffonne qui provoque le rire par le seul jeu d'un rythme heureux, d'une ritournelle adroite, d'une trouvaille mélodique endiablée.

Vous ne pouvez avoir oublié *M. de la Palisse* qui fit les beaux soirs du Molière, l'hiver dernier? *Le Sire de Vergy*, conçu dans la même inspiration débridée par les mêmes auteurs, ajoute à leur renom de rénovateurs de l'humour dans la parodie, de l'extravagance dans l'irrespect poétique, du brio dans la facétie musicale.

Meilhac et Halévy modernisèrent l'antiquité et humanisèrent piteusement les dieux de l'Olympe. Voici une farce presqu'aussi narquoise qui met l'argot dans les bouches des châtelains et châtelaines du moyen-âge et transforme en noceurs roublards les preux chevaliers de la croisade.

La légende veut que, revenant de Terre-Sainte et surprenant sa femme en galante posture auprès du seigneur de Coucy, le sire de Vergy ait fait manger le cœur de son amant à l'infidèle.

MM. de Flers et Caillavet n'ont pu, s'inspirant de ce drame transmis par la chronique, en conserver toute l'horreur. Leur version nous affirme que Vergy simula son départ vers le Saint-Sépulcre, passa son temps à courir le guilledou à Paris, ramena des captifs pris en location dans une agence ad hoc et ne se formalisa pas trop des ébats de la belle et volage Gabrielle en compagnie du gandin médiéval que faisait Coucy, ce « petit crevé » en cuirasse.

On devine l'incohérente gaîté d'un livret tel que celui-là. La partition endiablée de M. Cl. Terrasse, distinguée cependant dans ses plus échevelées fantaisies, jamais vulgaire dans ses nombreuses trouvailles, rehausse l'originalité facétieuse de cette opérette dans l'exacte tradition bouffonne.

Une mise en scène vraiment luxueuse dans sa coquetterie de costumes et de décors, une interprétation alerte et joyeuse sans charge mettent encore tout cela en valeur. Les pensionnaires habituels de M. Munié mènent chaque soir *Le Sire de Vergy* au succès. Mlle Kervan, gracieuse, vive, jolie, de voix ample et qui charme, fait légitimement tourner la tête de M. Baudhuin, un plaisant Coucy à qui il ne manque qu'un peu de galoubet. M. George s'en va à la croisade et en revient parmi les rires déchaînés, ramenant Mlle Flor' Albine, la plus futée des princesses exotiques de contrebande. Et tous les autres donnent allègrement la réplique.

***

Matinées mondaines. — Des deux séances auxquelles MM. du Plessy et Meer convièrent ce mois-ci les fidèles, élégants et attentifs habitués de leurs spectacles-auditions, l'une fut consacrée à l'exécution fragmentaire d'un mystère musical en trois parties de Massenet, œuvre célèbre mais plus montée depuis longtemps déjà à Bruxelles, — l'autre à la représentation d'une des récentes œuvres dramatiques d'Edmond Picard. La mise à la scène d'un des exemples du « théâtre d'idée » coïncidait avec la publication qui se faisait au *Moniteur* de l'arrêté proclamant l'auteur d'*Ambidextre* lauréat, alors que paraissait en outre dans notre « officiel » le rapport du secrétaire du jury : M. A. Daxhelet. Ce hasard donnait à la représentation l'attrait d'une actualité significative.

Profitons de l'occasion pour signaler l'intérêt de cette remarquable étude que fait notre excellent collaborateur non seulement de la conception dramatique nouvelle d'Edmond Picard, mais de la production théâtrale marquante de ces dernières années. Le rapporteur traite avec compétence et justesse la question si souvent envisagée, et si souvent, hélas! dénaturée d'un « théâtre belge » qui serait autre chose que le faux et inutile et maladroit pastiche du théâtre parisien.

Ève est une façon d'oratorio plein de fraîcheur, d'une inspiration poétique très simpliste commentée en de ces pages mélodiques dont le compositeur de *Manon* a le secret, — hélas! tourné à la longue en formule immuable. L'appoint indispensable de l'orchestre fit seul défaut pour rendre vraiment parfaite l'exécution de l'autre après-midi. Le seul piano manque de variété et de puissance pour exprimer surtout le lyrisme

idyllique qui frémit à chaque page de la partition. Mais Mlle J. de Bussy, qui travailla le rôle d'Ève avec l'auteur lui-même, en a pénétré les très délicates sentimentalités et les a su exprimer avec art. M. Seguin est toujours le chanteur de grand style et de voix ample et sonore. Un agréable ténor, M. Hughes, disait les phrases du récitant, tandis que des chœurs bien disciplinés par l'excellent compositeur et capell-meister qu'est M. H. Weyts enchaînaient les diverses parties du Mystère.

M. Du Chastain avait préludé à cette exécution musicale très soignée en causant à bâtons rompus sur des sujets futiles ou graves, mais qui, traités à la manière superficielle et bonne enfant, plaisent sans trop obliger à beaucoup penser. Il s'agissait de l'Amour, du Féminisme, de la Femme, du Mariage et du Paradis, — du Paradis qu'on se peut créer à soi-même en cette vallée de larmes, bien entendu.

Je déplorai qu'une formelle obligation me tint éloigné de Bruxelles le jour où fut représentée *Désespérance de Faust* et où M. L. Tailhade fit l'examen et l'historique des versions diverses auxquelles, depuis Gœthe et jusqu'à Edm. Picard, a donné lieu la Légende de Faust. Il m'est revenu de divers côtés que le succès du conférencier et celui du poète dramatique, celui du compositeur aussi, M. Mélant, qui commenta musicalement les quatre scènes du livret, et celui enfin des interprètes fut considérable. Je m'en réjouis sans m'en étonner et en trouve la preuve — noir sur blanc — dans ce compte rendu découpé à la troisième page d'un de nos grands quotidiens :

« *On sait l'art que met M. Picard à donner aux moindres* » *choses de vastes proportions. Cet acte en vers, qu'il donne* » *comme une des expressions de son « Théâtre d'Idée », — le* » *sien, — opposé au « Théâtre d'anecdote », — celui des autres,* » *— est simplement la traduction libre du premier tableau du* » Faust *de Gœthe. Il faut louer l'intelligence du traducteur et* » *la souplesse du poète. La pensée de Gœthe y est rendue* » *souvent avec bonheur, et les vers, classiquement rimés, ont de* » *l'harmonie et de la sonorité. Il semble que M. Picard, en* » *adoptant et en adaptant, pour son « Théâtre d'Idée », ce* » *fragment d'un immortel chef-d'œuvre, ait voulu nous faire* » *entendre qu'en exprimant « les doutes, les souffrances intel-* » *lectuelles et les fragiles réconforts » du héros légendaire, il* » *exprimait ses propres doutes et ses propres réconforts. La* » *portée de l'œuvre, indiquée dans la conclusion, serait, en ce*

» *cas, une affirmation un peu inattendue d'idéalisme chrétien et* » *un acte de foi bien caractérisé. L'auteur aurait pu alors* » *ajouter à son tableau une apothéose, toute indiquée, qui nous* » *aurait montré Faust, sous les traits de M. Picard lui-même,* » *emporté au ciel par des anges, comme Marguerite à la fin de* » *la tragédie. Nous préférons y voir un exercice littéraire, que* » *le caprice ondoyant et combatif de l'adaptateur se sera plu à* » *parer, après coup, d'une signification grandiloquente.*

» *Un artiste de l'Odéon, M. Jean Froment, a joué la scène* » *avec un talent qui n'a pas peu contribué à la rendre intéres-* » *sante. Et M. Charles Mélant l'avait enjolivée de quelques-* » *unes de ces mélodies caressantes dont il a le secret, exécutées* » *dans la coulisse par un groupe de voix et d'instruments pas* » *toujours d'accord. Un chœur plus développé couronne* » *l œuvre; il a paru malheureusement un peu long aux specta-* » *trices, qu'appelait justement l'heure du dîner.*

» *La* Désespérance de Faust *avait été précédée d'une confé-* » *rence, admirablement écrite, de M. Laurent Tailhade, sur la* » « *Légende de* Faust ». *Le poète du* Jardin des rêves *a fait —* » *en poète — l'histoire du personnage. Parlant des principales* » *œuvres littéraires et musicales qu'il a inspirées, il a appelé le* » Faust *de Gounod « un badigeonnage chromolithographique* » *dont le théâtre, depuis quarante ans, est encombré », — ce* » *qui a dû désespérer M. Charles Mélant, le musicien de* Déses- » pérance. »

C'est l'éminent critique, M. Lucien Solvay, qui a écrit les lignes ci-dessus. PAUL ANDRÉ.

Les Concerts. — Un empêchement de notre chroniqueur nous prive de ses comptes rendus des séances de musique du mois. Nous les publierons dans notre numéro prochain, notamment celui du *4e Concert Ysaye* qui, le 20 janvier, avec

l'appoint du brillant violoncelliste Jean Gérardy, a remporté un succès complet, ainsi que celui-ci du *3e Concert Populaire* où Busoni, triompha, le 27, dans un Concerto de Beethoven et la *Danse des Morts* de Liszt.

***

Nos Éditions. — Le 5 février paraîtra aux Editions de *La Belgique Artistique et Littéraire*, le roman de mœurs bruxelloises de Georges Garnir : *A la Boule Plate, brasserie-estaminet.* Ce gros volume de près de 300 pages contiendra de pittoresques et artistiques illustrations dans le texte et des planches hors texte de G. Flasschoen et Am. Lynen.

***

La Maison du Livre, installée désormais, comme nous l'avons annoncé, dans un antique et pittoresque immeuble de la rue Villa Hermosa, a procédé à l'inauguration de ses locaux le 4 janvier dernier. On sait que plusieurs cercles, associations ou syndicats constituent le groupement assemblé dans cette Maison remarquablement organisée et que l'architecte Léon Sneyers a artistement et pratiquement appropriée à ses destinations diverses : salles d'assemblées pour les groupes, salles pour les expositions et les collections, grande salle de conférences, bibliothèque, atelier, laboratoire, hall des machines, etc.

Signalons, notamment, que désormais l'*Association des Écrivains belges* a son siège à la *Maison du Livre.*

C'est M. le ministre Francotte qui a procédé à l'inauguration, en une séance dont le caractère officiel n'exclut point le cachet d'intime cordialité.

M. Paul Otlet, président du Musée du Livre, l'infatigable cheville ouvrière de cette précieuse institution d'ordre scientifique et corporatif, — qui fut, au surplus, sans cesse éclairé et aidé par MM. Van Overstraeten, Gregoir et d'autres, — fit en une courte mais éloquente causerie l'historique de son œuvre et le tableau de ses espérances.

Après une visite des installations remarquablement comprises, M. le comte A. Van der Burch, secrétaire du Club d'Amateurs photographes, — un des derniers groupes affiliés — fit un intéressant récit de voyage en Orient illustré de projections évocatrices.

Dans le courant de cet hiver seront données, notamment, à la

Maison du Livre, sous les auspices de l'Association des Écrivains belges, des conférences par MM. Georges Rency, M. des Ombiaux, Paul André, Silvercruys, Vermeylen, etc.

En février s'ouvrira une *Exposition du Livre belge d'Art et de Littérature*, ainsi que d'*Estampes et de Gravures d'artistes belges*, extension de l'Exposition analogue d'Ostende, cet été.

***

L'Almanach des Étudiants de l'Université de Gand pour 1907 (23e année) paraîtra incessamment.

Il sera dédié à M. le professeur O. Van der Stricht, ainsi qu'à M. Charles Graux, ministre d'État, administrateur-inspecteur de l'Université libre de Bruxelles, dont l'article biographique sera fait par M. le député Hymans.

La partie académique sera considérablement amplifiée et étendue à toutes les universités du pays. (Adresses de tout le corps professoral belge de Gand, Bruxelles, Liége, Anvers, Gembloux, Mons ; statistiques universitaires.)

La partie politique, composée de noms bien connus (Waxweiller, Noirfalise, Ten Noye de la *Chronique*), contiendra, en outre, un article qui fera du bruit : L'opinion de M. le sénateur comte Goblet d'Alviella sur la *Situation religieuse en France*.

La partie littéraire sera formée d'articles inédits, de vers et de prose, de grands auteurs, de membres de l'Académie française, de littérateurs belges : Richepin, Sully-Prudhomme. Verhaeren, Lemonnier, Paul André, et se terminera par les suggestives « Notes de voyage au Congo » de M. le commandant Charles Lemaire.

La partie estudiantine et la galerie des célébrités offrira, comme chaque année, une ample moisson d'articles humoristiques et gais, parmi une caricature estudiantine du meilleur aloi.

Prix de souscription : fr. 2.50. — *Secrétariat* : rue du Vieil Escaut, 19, à Gand.

***

Concerts Durant. — M. Durant continue à vouloir faire grand et beau. Son festival Wagner, fixé du 10 au 24 février prochain, est déjà en pleine préparation. L'orchestre sera plus important et aura de nombreuses répétitions partielles pour

assurer une exécution minutieuse. M. Séguin prêtera le concours de son grand art du chant à ce festival Wagner qui sera suivi, en mars, du festival Beethoven, avec le soliste idéal des œuvres classiques, le violoniste Burmester. Les grands concerts de cette entreprise d'extension musicale et de décentralisation artistique se donneront à Bruxelles, Anvers, Gand, Liége, Charleroi, Mons, Tournai et Lille.

*
* *

Salons. — Mlle Anna Boch et M. G.-M. Stevens feront une exposition de leurs œuvres au Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles, du 28 janvier au 6 février prochain ; M. Frans Gaillard du 18 au 27.

M. Henri Thomas exposera à la Salle Boute, du 28 janvier au 6 février.

*
* *

Anthologie des poètes français de Belgique. — On nous demande de prier les poètes belges d'expression française de bien vouloir adresser au directeur de *L'Anthologie de Belgique,* 44*a*, avenue des Rogations, Bruxelles (Cinquantenaire), deux ou trois poèmes (courts, de préférence), qui donnent le mieux, leur manière et leur force. Il sera choisi dans cet envoi un ou deux de ces poèmes, afin d'en composer *L'Anthologie des poètes français de Belgique*, publiée par L'Edition Artistique. A défaut des poèmes manuscrits, les auteurs peuvent adresser telle de leur œuvre (livre), qui contiendrait à leur avis la pièce réunissant les qualités exigées. (Sur demande le volume leur serait rendu). Sauf cette précaution, le directeur se verrait forcé de choisir lui-même, au risque de contrarier, peut-être, les intéressés. Prière d'ajouter l'adresse. Passé le 15 février, il ne sera plus admis de manuscrits.

*
* *

Le 15 février sera donné le concert organisé, à la Grande-Harmonie, par M. Edouard Deru, violoniste, avec le concours de Mme Arctowska, cantatrice, et M. G. Lauweryns, pianiste. LL. AA. RR. le prince et la princesse Albert de Belgique honoreront de leur présence cette intéressante soirée artistique, dont le programme comprend notamment des œuvres de Haendel, Bach, Brahms, Bruch, Borodine, Cornelius, Wolf, Bordes, Svendsen, Eug. Ysaye, Guiraud.

Pour les cartes chez Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour, 45, à Bruxelles.

Les concours annuels de l'**École de Musique et de Déclamation d'Ixelles** viennent de se terminer. Parmi les lauréates qui se sont le plus distinguées, citons : Mlle Renée de Madre, classes de *Théorie musicale et d'Harmonie*, du directeur; de *solfège* et de *piano*, de Mme Cousin; de *chant*, de Mme de Mazière; dans cette dernière classe, Mlle Busé remporte un 2e prix; Mlle Roggen, au cours de *Piano d'ensemble*, de Mme Cousin, obtient un 2e prix.

Nombreuses furent les concurrentes dans les classes de *déclamation :* Mlles Liagre (classe de Mlle Dubreucq), et Kerremans (classe de Mlle Guilleaume), obtiennent de très jolis résultats, après avoir déjà conquis des distinctions au concours d'*Histoire de la Littérature française*, dans la classe de Mlle Biermé; enfin, Mlle Eve Francis (de la classe de Mlle Guilleaume), qui se présente au concours pour le 2e prix, fait preuve d'un tel ensemble de qualités, dons naturels remarquables, développés par un enseignement judicieux, que le jury le lui décerne par *acclamation* à l'unanimité et avec félicitations. Si ces promesses se réalisent, cette jeune fille paraît appelée à un brillant avenir.

*
* *

Concerts Ysaye. — Le 5e concert d'abonnement, fixé au dimanche 17 février, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, aura lieu sous la direction de M. Fritz Steinbach, directeur du Conservatoire de Cologne et des Concerts de Gurzenich, avec le concours de M. Mathieu Crickboom, violoniste, qui jouera les concerti de Bach et de Tartini.

*
* *

Le Groupe des Compositeurs belges donnera, le 1er février, une Audition de musique de chambre, à la Salle Ravenstein. Au programme : des œuvres de Schrey, Mortelmans, Mawet, Wilford.

L'ENTRÉE DE PHILIPPE LE BEL A BRUGES

Cavalcadantes,
Au rythme clair d'un carillon de pas,
Dans le tumulte et le fracas
Des violents buccins et des trompes ardentes,
Les pans d'orfroi de leurs manteaux
Couvrant le trot massif de leurs chevaux,
Celles qui sont reine et duchesses, en France,
Hautain le front et seins debout,
Vers le beffroi qui boude et la foule qui bout
S'avancent.

Entre aujourd'hui dans Bruges
— Lances au clair, pennons au vent —
Le roi Philippe, arbitre et juge
Des querelles entre Flamands.
Avant qu'apparaisse son oriflamme,
Il veut qu'un cortège de femmes
Belles d'orgueil
Passe avant lui-même, le seuil
De la cité de fleurs et d'ors bariolée.
La ville en est comme affolée.
Des draps épais et des velours
Tombent des toits, à grands pans lourds;
Des feux brûlent : brasiers et torches;
De l'encens fume au coin des porches ;
Sur des velums rouges et clairs,
Des pivoines, comme des chairs,
Etincellent opulemment brodées.
Les carrefours sont pleins et les places bondées
Le peuple accourt, comme la mer.

A Gand, c'étaient des cris
Ici,
C'est le silence;
Bruges contient son âme et tait sa violence.
Le roi
Comprend et se défend contre l'effroi.
En souriant, il dit « Ma foi, le beau cortège!
Manteaux d'argent, hennins de neige,
Et puis, là-bas, le vieux beffroi béant

Auprès duquel, au long des étroites ruelles,
Porches, pignons, auvents,
Ont l'air d'un tas d'écuelles
Autour d'un broc géant. »
Et puis, il songe « Il faut user de force souple
Partout les intérêts, ainsi que des chevaux
Rouges et violents, dans le printemps, s'accouplent
Pour aussitôt ruer et se mordre à nouveau.
Chaque pouvoir n'est qu'un parti qui part en guerre.

Moi seul, ferai de l'ordre avec leur désarroi. »
Et regardant la foule, avec crainte, se taire,
Devant ses magistrats hautains, rogues et froids,
Il suppute quelle aide il en pourrait attendre
Dans sa lutte de roi contre les gens de Flandre.

Après s'être distrait ainsi, comme il s'en vint
Joindre ses courtisans et ses hommes de guerre
Et la reine qui l'attendait, les échevins
Très empressés et très courbés le saluèrent.
Leurs lourds chevaux caracolaient autour du sien,
Ils lui offraient des présents clairs, en or ancien,
Et des tissus de pourpre où de belles colères
De chiens et d'ours étaient peintes, parmi des fleurs;
Des pucelles tenaient en main des branches vertes;
Des roses s'échappaient de corbeilles ouvertes;
Le roi remerçiait gaîment, et les lueurs
Du frais soleil de mai jouaient dans sa couronne.

« *Je suis, dit-il, quelqu'un qui juge et qui pardonne,*
Il faut avoir créance en le pouvoir des Rois.

Puis il cavalcada vers le beffroi
Qui se haussait dans l'or et dans les nuées
Plein de cloches qui menaçaient.

A ses pieds frustes et lourds se convulsait
Un large et grand remous de foules remuées.
Les auberges, fourneaux ouverts, dardaient leur feux
Et de brusques odeurs puissantes et bourrues
Serraient violemment la gorge au coin des rues.
Le ciel était là haut triomphalement bleu.
Tous les seigneurs s'étaient massés sur la grand'place :
Ils admiraient les deux estrades d'or
Qui s'y carraient dans un décor
De guirlandes et de rosaces ;
Sous les porches profondément voûtés
Les plus belles femmes de la cité
Apparaissaient en souveraines
Et reine et roi disaient ne pas comprendre
Qu'il se montrât autant de reines
Que de dames, en Flandre.

Bientôt le moment vint
Des agappes et des festins :
En des verres profonds s'irradiaient les vins,
Des échansons passaient, jeunes, rieurs, alertes,
En pourpoint jaune, en toquets bleus, en manches [vertes,
Des cuisiniers tendaient, du bout de leurs bras forts,
Les rouges venaisons saignant sur des plats d'or ;
Les convives liaient d'amicales paroles ;
La méfiance quittait les yeux, les banderoles
Laissaient avec leurs devises, jouer le vent.

Le roi conversait peu, mais souriait souvent,
Les échevins croyaient qu'ils n'avaient plus qu'à
[prendre
Pour l'étouffer, sous leur genou, la Flandre.

Quand tout à coup, vers le déclin du jour
L'ample bourdon de révolte et de guerre
Sauta d'un tel élan dans sa cage de pierre
Qu'il ébranla, de haut en bas,
La tour.

Il bondissait vers les campagnes;
Ses chocs
Semblaient casser les blocs
D'une montagne;
Ses hans fendaient, lourds et profonds,
Les horizons;
Sa voix d'orage et de tempête
Rompait la fête,
Il angoissait de ses clameurs
Les cœurs,
Si bien que son battant
Semblait le poing géant
Où se crispait l'amas des rages
Et des haines sauvages.

On alluma soudain de grands flambeaux.
On fit signe d'en bas, de cesser le vacarme,
Mais le sonneur ne comprit rien, étant trop haut.
L'ardent repas finit : d'aucuns cherchaient leurs
[armes,

Et s'exaltaient entre eux, et s'apprêtaient à voir
Quelqu'embûche surgir des ténèbres du soir.

Le roi contint leur fièvre et se leva tranquille,
Mais les étoiles d'or illuminaient la ville
Que vainement encor, il cherchait le sommeil,
Tandis qu'obstinément et longuement pareils,
Toujours les sons profonds ébranlaient l'étendue
Et tenaient leur terreur sur sa tête pendues.

GUILLAUME DE JULIERS

I

Avec ses nécromanes et ses filles de joie
Et ses prêtres et ses soldats et ses devins
Plus clair que Saint-Michel, plus fier qu'Hector de
[Troie
Guillaume de Juliers, archidiacre, s'en vint
Pour la défendre et l'affermir, chercher refuge,
Un soir que toutes les cloches sonnaient
Et s'acharnaient
Dans Bruges.

Il dominait la foule et la cité,
Sans le vouloir, par ce don d'être
Partout où il passait le maître.
Son existence était sa volupté.

Il mêlait tout : luxure et foi, rage et sagesse;
La mort même n'était pour lui qu'une allégresse
Et qu'une fête en un jardin de sang

II

Forêts d'armes et de drapeaux éblouissant
D'or et d'acier une aurore de braise,
Là-bas sur les hauteurs qui dominent Courtrai
Orgueil au clair, haine en arrêt,
S'amoncellent les vengeances françaises.
« Il me faut le pouvoir en Flandre » a dit le roi.
Et ses troupes que commande Robert d'Artois,
Belles comme la mer éclatante et cabrée,
Sont là pour effrayer et pour broyer
Férocement,
Le dur, compact, mais entêté Flamand
Sous leur marée.

O les heures que vécurent alors
Sous la terre les morts
A voir leurs fils les invoquer et soudain prendre
Un peu du sol sacré où se mêlait leur cendre
Et le manger pour se nourrir le cœur!

Guillaume était présent. Il regardait ces hommes
Frustes surgir plus haut que ses héros de Rome
Et plus il ne douta qu'il ne serait vainqueur,
Il avait ordonné qu'on mît d'énormes claies
Sur les mares, sur les fossés et sur les plaies

Du sol mordu par la rivière et ses remous :
La terre semblait ferme et n'était qu'un grand trou.
Les tisserands de Bruges étaient massés derrière,
L'âpre charrue avait fourni l'arme de guerre.
Ils ne bougeaient. Ils attendaient qu'on vînt à eux,
Blocs de courage et de ferveur silencieux.

Légers et clairs et bouillonnant comme l'écume
Qui blanchissait aux mors de leurs chevaux,
Heaumes d'argent, houppes de plumes,
Téméraires, comme autrefois à Roncevaux,
Ceux de France se ruèrent en pleine lutte.
Et ce ne fut en un instant que heurts, chocs, chutes,
Cris et rages. Et puis la mort dans un marais.

« *Ils choient larges et drus comme au vent des [javelles,* »
Dit Guillaume, tandis que des charges nouvelles
Tombaient et s'écrasaient sur des cadavres frais
Et que d'autres suivaient et puis d'autres encore
Et puis d'autres si loin que l'horizon entier
— Feux d'armures mêlés aux lumières d'aurore. —
Semblait d'un élan fou bondir vers les charniers.

La France était atteinte et la Flandre sauvée.

Aussi, quand après mille efforts.
La rage au cœur, mais la force énervée,
Sur le pont mou que leur faisaient les morts,
Les ducs et barons sur leurs chevaux de guerre
Passèrent,
Leur fougue se brisa aux goedendags Flamands,

Ce fut un rouge féroce et merveilleux moment.
Guillaume de Juliers marchait de proie en proie,
Ses narines saignaient, ses dents crissaient de joie
Et son rire sonnait pendant l'égorgement,
Comme un buisson mouvant de haine carnassière,
Il se dardait. A ceux qui levaient leur visière
Et imploraient, merci! son poing cassait le front,
Il leur donnait la mort en leur criant l'affront
D'avoir été vaincus par des manants de Flandre,
Sa maladive ardeur ne pouvait plus ascendre,
Il eût voulu les mordre avant de les tuer,

Et les cardeurs, les tisserands et ses bouchers
L'accompagnaient, comme en frairie,
Par les chemins de meurtre et de tuerie.
Autant que lui, ils se soûlaient et s'affolaient
De leur travail;
Pesants comme des pieux, fermes comme des proues,
Ils refoulaient des chevaliers, comme un bétail,
Dans de la boue.
Ils leur broyaient les dents, les bras, les flancs, les
[corps
Et, les talons plantés au creux de leurs blessures,
Ils saccageaient ce large écroulement d'armures
Et leur volaient l'éclair de leurs éperons d'or.

III

Et les cloches ivres comme les âmes,
Dans la ville sonnaient, là-bas,

On déversait, hors des paniers,
Par tas,
Les éperons princiers
Sur les autels de Notre-Dame.
Cordiers, maçons, vanniers, foulons,
Dansaient au bruit balourd des gros bourdons,
Des tisserands qui s'affublaient de heaumes
Et des filles de joie et des soudards
Sur un pavois géant couvert d'un étendard
Hissaient Guillaume ;
Et tandis que coulaient cidre, cervoise et vin,
Lui souriait en se penchant vers ses devins
Qui, grâce à leur nocturne et tragique science,
Lui donnaient le pouvoir faner de ses mains
Devant le peuple entier les lys royaux de France.

EMILE VERHAEREN.

BLANC & NOIRS [1]

UNE PAGE VÉCUE DE LA VIE D'EXPLORATION
EN AFRIQUE CENTRALE.

Mardi, 8 septembre 1903. — La caravane se met en marche à 6 heures et demie.

C'est aujourd'hui que nous toucherons le but de l'actuelle reconnaissance.

Aussi part-on joyeusement, du pied gauche, par un beau sentier bien large; ce sont nos nouveaux amis d'hier, des gens du chef Sirgwara, qui marchent en tête.

Et le sentier pique vers le nord, c'est-à-dire vers où il fallait pousser jusqu'au parallèle 6° 30'. Nous sommes arrivés hier par 6° 20'; une dernière étape, dans le Nord, va nous mettre au terminus.

Mais hélas! la direction ne se maintient pas vers le nord.

Après un kilomètre et demi de marche dans un joli pays, continuant la région où nous avons stoppé hier, avec son large sentier sablonneux, ses hautes

(1) 7e fragment. Voir *La Belgique*, nos 2, 4, 7, 9, 11 et 14.

herbes, ses bouquets d'arbres où se montrent les borassus, nous arrivons à la lisière d'une inondation qui couvre — disent les guides — tout le pays avoisinant de Bahr' Kabir' (le Yè-Yi).

Un moment nous longeons l'inondation car, disent toujours les guides, il y a, à peu de distance, un bon sentier à aller chercher.

Des oiseaux d'eau se lèvent. Autour de points servant d'abreuvoirs, les empreintes des troupeaux indigènes en disent le grand nombre, bien que pas une bête ne soit visible.

Aux traces de gros bétail se mêlent celles des éléphants.

Nous sommes dans une plaine sablonneuse, herbue, avec petits bouquets d'arbres et levées de termitières.

Comme on appuie tout à fait dans le Sud je fais quitter la route battue, pour entrer dans l'inondation.

Et nous voilà pataugeant dans l'eau qui finit par tout couvrir.

J'ai d'abord essayé de me faire porter aux premiers points sous eau ; puis comme toute terre ferme disparaissait, j'ai accepté de marcher dans l'eau ; car il faut bien que l'itinéraire soit levé.

On a de l'eau jusqu'aux genoux.

Après deux kilomètres parcourus dans ces pénibles conditions, comme la profondeur d'eau augmente, il me devient impossible d'y continuer à marcher tout habillé.

Je grimpe sur le dos de ma brave mule, en mettant devant elle mon boy porteur du podomètre ; je consulte la boussole et fait le tracé de la route sans trop de difficultés.

Et l'on va, dans une direction qui est presque celle de l'Est.

Chaque fois que je demande aux guides de se rabattre dans le Nord, ils disent que nous aurions de suite de l'eau jusqu'au cou, et qu'ils doivent me conduire à la « Grand'Route ».

Le podomètre marque 6,600 pas quand nous arrivons à cette « Grand'Route ».

Mais elle aussi est sous eau.

Seulement, 20 centimètres d'eau ça ne compte pas pour ces échassiers de Dinkas, dont les jambes sont interminables.

La « Grand'Route », invisible pour nous naturellement à cause de l'inondation, pique fortement vers l'est, ce qui ne fait pas du tout mon affaire.

Mais les circonstances de lieu et d'époque sont plus fortes que nous : l'inondation nous refuse le passage.

Et l'on va, lentement, dans l'eau très claire, sans mouvement, sauf en un point où il me semble distinguer un léger mouvement vers l'est.

Cette absence de courant sensible, ou de mouvement dans les eaux d'inondation montre que le pays n'a guère aucune espèce de pente, et qu'ici le grand travail d'érosion pluviale est terminé.

*
* *

Brusquement, à 40 mètres sur notre droite, des cris, une sorte de discussion de gens en colère.

Les guides disent : « Gens du chef Adouäye. »

C'est chez ce chef que je devais — selon les renseignements obtenus hier — loger aujourd'hui.

Je crois d'abord qu'il est venu au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue, et je tire verbalement les oreilles aux soldats qui ont chargé leurs fusils, sans ordre de ma part, en un mouvement brusque de gens qui se verraient surpris.

Nous faisons encore quelques pas, et voici que nos guides se replient sur moi en criant — c'est à leurs gestes et au mot « boundouk' » (fusil), que je comprends ce qu'ils crient — en criant : « Préparez les fusils, on veut la guerre. »

Des rumeurs s'entendent, et des cliquetis de lances.

Mais je ne veux pas la guerre,

Par chance nous sommes à hauteur d'une éminence de termitière, dont le sommet est hors de l'eau.

J'y fais masser mon personnel.

Et je dis — ou plutôt je fais dire aux guides — que je ne veux pas la guerre, et qu'ils doivent aller affirmer cela de suite, et tâcher de m'amener quelques-uns de ces gens hostiles.

Deux des guides s'en vont porter mes paroles.

Un moment se passe, pendant lequel j'allume une pipe de patience, tandis que la colonne se serre peu à peu.

Ce serait vraiment ici un joli point pour une embuscade ou un guet-apens.

Maintenant des soldats se sont placés d'eux-mêmes en rideau devant notre groupe et aussi sur sa gauche.

Les guides reviennent : « Le chef Adouäye a dit » qu'il a fait jadis la guerre aux Kouturias (Mad» histes), lesquels n'ont pu arriver jusque chez lui ; » aujourd'hui le chef Adouäye, l'invincible, défend » au blanc d'aller plus loin. »

— « Ah ! bah ! »

— « Oui, c'est ainsi, mais nous allons aller cher» cher nos propres gens, ceux que tu as bien traités » hier, et nous allons casser la tête à coups de massue, » aux imbéciles d'Adouäye. »

La proposition est très drôle, mais je la décline vivement; je crois d'ailleurs que pareille intervention pourrait bien nous mettre, non pas entre deux feux, mais entre deux assommades à coups de casse-têtes.

Aussi je parle en conséquence.

— « Retourne encore. Explique que j'ai beaucoup » de fusils, mais que, nulle part jusqu'ici, je n'ai dû » m'en servir. Ici non plus je ne veux pas les faire » entendre. Et si quelqu'un veut bien venir me voir » de suite, il recevra un cadeau au lieu d'une balle » de fusil. »

Les guides s'en vont de nouveau.

Je rallume ma pipe et j'observe autour de moi.

J'évite de me faire déjà donner mes armes, afin qu'aucune alarme ne gagne mon monde.

Il sera encore temps de les prendre si nous sommes finalement attaqués.

Mes adjoints blancs fument bravement, l'un sa pipe, l'autre sa cigarette; je devine qu'en bons soldats qu'ils sont, ils veulent me montrer un calme absolu.

Mais j'ai passé par là il y a bien longtemps déjà, et je sais qu'aucun débutant ne pourrait se défendre de quelque appréhension, si vague fût-elle.

C'est une bonne leçon de choses que je vais donner aujourd'hui.

Et ce, bien facilement, car voici déjà que s'avance, avec plutôt pourtant un certain manque de défiance, un des chefs hostiles.

Je me porte à sa rencontre, sans brusquerie.

Je lui donne la main, et voilà qu'il la couvre de baisers, puis saisit l'autre main pour l'embrasser de même.

Nous causons, de l'eau jusqu'aux genoux.

Piquante entrevue diplomatique, d'où va sortir la paix.

— « Moi, dit mon interlocuteur, je ne veux pas la » guerre, mais mon « n'dékou » (frère, allié) Adouäye » prétend que le blanc veut enlever les troupeaux. »

— « Eh que non ! Pourquoi viendrais-je de si loin » si telles étaient mes intentions ? N'y a-t-il pas de » troupeaux chez les chefs vus hier, et avant-hier, et » les autres jours encore ? Pourtant je n'ai rien pris » ni laissé prendre nulle part. Et ici non plus je ne » veux rien que voir le pays et faire mes warga » (écritures). »

Tout en disant ceci j'exhibe mon carnet d'itinéraire, que le diplomate noir examine d'un air très connaisseur.

Est-il terrible d'être obligé, en de telles circonstances, où le temps est si précieux — car ici ce n'est plus « time is money », mais le temps c'est peut-être des vies d'hommes, blancs et noirs — est-il terrible, dis-je, de devoir employer deux interprètes successifs, car il faut que mon petit interprète Adégaré traduise d'abord mes paroles en Arabe à des gens qui la repassent en Dinka, le chef ne comprenant pas le « Bangala na Kouturia » (la langue des Madhistes).

Entretemps j'ai fait apporter un premier cadeau, et je renvoie les gens parlementer une fois encore avec Adouäye.

Et je sors de l'eau pour m'asseoir sur une caisse, face vers le sud, donc dos tourné au danger possible, rallumant ma pipe pour la troisième fois.

Nous en avons pour une heure dix minutes.

— « Il n'y a plus de palabre ! Vous pouvez avancer ! »

Ainsi crient de loin les guides.

Je prends les devants sur ma mule.

A quelques centaines de pas voici Adouäye, l'invincible, Adouäye qui a battu les Kouturia !

Ah ! comme les mots enflent les choses aux cerveaux qu'a pourris l'éducation latine. Comme telle a été la mienne, je puis bien parler de la sorte.

Voici Adouäye, Adouäye lui-même, qui daigne m'attendre sous un arbre.

A peine l'ai-je abordé qu'on recommence à se serrer les mains avec des « Salam aléïkoum » qui ne finissent plus, et de nouvelles explications dix fois recommencées.

Adouäye le Victorieux, Adouäye l'intraitable est tout juste le même type que tout ce que j'ai toujours vu.

Notre approche lui a fait peur ; et il a crié pour se donner du cœur au ventre.

Maintenant c'est fini ; nous sommes et demeurerons de bons amis.

Si pourtant, j'avais pris peur aussi ! Si pourtant j'avais aussi crié ! Et certes les récits qu'on s'est tant complu à faire sur les mœurs et les dangers du Centre-Afrique m'auraient dû porter à perdre tout calme, et à me croire tombé dans un piège épouvantable.

Eh bien ! si j'avais pris peur, il y aurait eu un nouveau massacre d'expédition européenne.

Et ceci serait arrivé si le commandant avait été frais émoulu d'Europe, car alors ses soldats auraient tiré sans même demander son avis ; il aurait cru, certes, qu'il dirigeait l'aventure et commandait aux événements, et en réalité il n'en aurait été que le jouet inconscient.

L'expérience des choses d'Afrique est chose précieuse. Heureux ceux qui, sans trop s'en douter parfois, peuvent l'acquérir aux côtés d'un chef digne de ce nom.

Cela vaut mille fois, pour eux, les félicitations à propos de tout et de rien, et l'admiration mutuelle rappelant « l'asinus asinum fricat » qui prévaut trop dans les notes données aujourd'hui aux agents du Congo, notes sur lesquelles le gouvernement croit pouvoir se faire une opinion.

*
* *

Nous voilà donc bons amis, Adouäye et moi.

Le diable c'est que nous ne sortons pas de l'eau. Et je commence à craindre de devoir faire demi-tour, pour retrouver de la terre ferme, où nous puissions camper.

Adouäye, toutefois, a pris les devants pour faire réunir des vivres à notre intention. Il oblique par un sentier qui s'en va dans le Nord, mais par lequel, m'affirme-t-on, je ne sortirais pas de l'inondation.

Nous continuons vers le village du chef Koro, celui-là qui avait osé, le premier, venir me voir de près.

Enfin au pas 10,400 nous sortions de ce long et obligé bain de pieds.

Un groupe d'archers, de lanciers, de casseurs de têtes avec couteaux et accessoires, nous attend ici, et encore avec méfiance, semble-t-il.

J'arrête mon monde et me porte seul vers eux.

Ils se sauvent.

Je continue à avancer et finis par en amadouer un, puis un deuxième, puis un troisième, qui répondent à mes« talé! talé! », venez! venez!

C'est l'unique mot Dinka que je connaisse. Je le répète sur tous les tons, avec des « salam aleikoum » sonores.

Et nous finissons par nous entendre, surtout

lorsque j'ai répondu à cette demande : Qu'est-ce que ce blanc vient faire ici ?

— « Des Warga. »

Et je montre mon carnet, mon crayon, ma boussole, etc...

— « On nous avait dit que tu avais fait la guerre » partout. »

— « Vous voyez mes guides, des gens de chez » Sirgwara, votre voisin ; vous les connaissez bien ; » ce sont eux qui vous disent que je n'ai rien pris » nulle part »

— « C'est vrai ça. Mais tu n'achètes rien non » plus. »

— « Non, parce que les Blancs qui font des » « Wargas » sont des gens riches et puissants, qui » n'ont besoin ni de voler, ni de commercer. »

Et je continue, leur faisant remarquer que je suis seul au milieu d'eux, que j'ai fait rester mes soldats à distance, que je n'ai pas de fusil, et que s'ils voulaient me frapper et se sauver, ce serait bien facile pour eux ; je suis bien petit au milieu d'eux qui me dépassent d'une tête et demie.

Ils rient, et quand je fais venir un cadeau pour celui qui paraît chef de la bande, il se récrie, ne voulant pas d'abord accepter : « Tu me donneras » cela quand je t'apporterai à manger tout à » l'heure. »

Mais je lui fais prendre le cadeau, en lui affirmant qu'il ne me doit rien en échange, parce que je suis un homme faisant des « Wargas », et non un commerçant.

Le lieutenant Paulis est venu se mêler à notre groupe ; il ne peut s'empêcher de me dire : « C'est » égal ! Je comprends qu'on se laisse effrayer dans de » pareilles conditions. »

Donc la leçon sera bonne et belle, puisque j'aurai montré expérimentalement, à un homme que l'avenir pourra remettre au milieu d'une même situation, comment il faut savoir s'en tirer.

***

Nous revenons au point où j'avais arrêté la caravane, et où j'ordonne de dresser le camp.

— « Pourquoi ici? viens dans mon village », dit Koro.

— « Je préfère être dans la brousse, car il me faut » beaucoup de place; j'y suis d'ailleurs mieux pour » faire mes « wargas », et surveiller mon monde. »

Il n'insiste pas et s'assied avec ses gens autour de ma table placée sous un arbre ombreux.

J'exhibe le Journal de Route du Ka-Tanga, et c'est une joie folle, une joie de grands enfants.

Maintenant on comprend ce que je viens faire.

— « Voulez-vous voir mes armes? N'aurez-vous » pas peur d'en entendre la détonation? »

— « Oui! Montre tes armes. »

Et le Mauser à 10 coups fait son prestigieux effet, comme au Ka-Tanga, où j'ai tiré toutes mes cartouches de pistolet Mauser, seulement pour montrer de quelle sorte d'arme nouvelle nous étions munis.

Je montre encore le Browning et la carabine Mauser mexicaine, et mon Winchester à six cartouches.

C'est une admiration sans bornes.

— « Nous sommes tes enfants! Nous sommes tes enfants! »

— « Je suis bien armé, comme vous voyez. Et » mes amis ont les mêmes armes. Si vous nous atta- » quiez nous pourrions tuer tout le monde en un clin

» d'œil. Mais je ne veux tuer personne! Je veux être
» votre ami! »

Il me semble que nos sociologues du papier noirci auraient parfois quelque enseignement à tirer de ces expériences sociales que l'on peut faire en des voyages comme les nôtres.

Des gens continuent à venir, entr'autres le chef Tchoupane qui est installé vers le sud-est, et chez qui nous irons probablement loger demain, car je dois renoncer à pénétrer plus loin dans l'inondation qui, me dit-on, s'étend de façon continue sur toute la région Nord.

On m'affirme qu'il me serait impossible d'atteindre ici la rive du Yè-Yi, et qu'on n'a pas de pirogues.

Ce dernier renseignement me paraît très problématique.

Mais il faudrait être à la saison sèche pour tirer tout cela au clair.

Ce qui est certain pour le moment, c'est que nous avons eu de l'eau pendant les 8 kilomètres de l'étape; et aussi que les nombreux oiseaux d'eau que l'on voit passer en bandes, disent qu'on ne doit pas trop nous mentir.

*
* *

Les chefs Adouäye et Koro apportent :

2 charges d'arachides ;
4 grands poissons;
4 courges;
quelques épis de sorgho.

Dans le cadeau que je leur fais de mon côté figurent des allumettes. Elles ont un succès brillant, c'est le mot juste.

Et mon tabac donc !

Car tout le monde « chique » vigoureusement, ici.

Un détail à ce propos.

Tout à l'heure, pendant notre arrêt forcé dans l'inondation, je nettoyais le fourneau de ma pipe, et j'en faisais tomber les parties calcinées; un Dinka s'approcha pour ramasser ces produits carbonisés, et s'en régaler comme d'une friandise.

Ci le cadeau que je fais aux deux chefs :

6 brasses d'étoffe;
1 tricot léger, dit « singlet »;
2 morceaux de cuivre rouge;
1 fourchette de traite;
1 boîte d'allumettes;
5 cuillerées de sel;
10 cuillerées de perles;
fil, aiguilles et boutons.

Les aiguilles et le fil ont un succès analogues à celui des allumettes.

Bien que ces pays du Bahr-el-Ghazal soient parmi ceux d'Afrique qui aient vu, depuis longtemps déjà, le plus grand nombre de voyageurs et de traitants étrangers de toutes catégories, on dirait que des coins, des îlots sporadiques, sont demeurés fermés à ces étrangers.

Sinon comment s'extasierait-on ainsi devant nos allumettes et nos aiguilles?

Sinon comment n'aurions-nous pas vu un seul fusil?

Sinon comment continuerait-on à courir nu comme aux origines?

De les voir ainsi nus, ces Dinkas, si bizarrement hauts sur jambes qu'on les qualifie naturellement d'échassiers, je me prends à penser qu'ils ont certainement une pudeur plus réelle que la nôtre, et que

leurs conversations et leurs amusements ne doivent jamais provoquer, chez eux, de ces réflexes qu'on s'accorde chez nous à dissimuler sous les vêtements.

Toutefois les femmes ne vont pas tout à fait nues; elles ont des ceintures de fibres et cordelettes plus ou moins garnies de noyaux secs, d'ornements en fer, de perles, etc.; ces ceintures tiennent en place des feuilles ou une touffe d'herbe, devant et derrière.

C'est la feuille de vigne du Paradis terrestre.

Chose bien remarquable, la taille des femmes ne répond pas du tout à celle des hommes.

A force de voir ceux-ci si grands, on se redemande s'ils n'appartiennent pas, par ce trait, à l'ordre des échassiers.

Et je me demande aussi si les maisons sur pilotis, que nous avons trouvées de plus en plus nombreuses, ne sont pas un reste de l'ancienne. très ancienne nécessité où furent ces gens de se loger ainsi pour les temps d'inondation, lorsque l'inondation était permanente et couvrait le pays entier, fournissant des retraites inexpugnables.

Alors peut-être on se bornait à l'élève du gros bétail, et l'on achetait des graines aux riverains des pays sous eau.

Mais je m'aperçois que je fais de la spéculation. Hola !

Je recommence à interroger Adouäye et Koro — qui ne quittent plus le campement — sur l'état du pays vers le nord.

Ils affirment encore que tout est sous eau ; le Yè-Yi, disent-ils, s'infléchit vers l'est et le nord-est, de sorte que pour sortir des pays inondés il faut marcher vers le sud-est.

Ils me redisent que ni les Anglais ni aucun autre blanc ne seraient encore jamais venus chez eux, et

qu'ils ont réussi jadis à empêcher, même les « Kouturia » (Madhistes), à s'installer chez eux.

— « Je voudrais marcher encore vers le nord » tel est mon leit-motif.

— « On a de l'eau jusqu'aux yeux, puis par-dessus » la tête, et il n'y a plus de village. »

Quelque doute que j'en aie, il est clair que la reconnaissance de cette région semble ne pouvoir se compléter qu'à la saison sèche.

S'il pleuvait cette nuit notre campement en serait peut-être inondé; il a fallu changer trois fois l'emplacement du hangar; l'eau se rencontrait à 15 centimètres sous le sol libre.

Nous irons donc décidément chez Tchoupane, demain.

***

Il fait terriblement chaud. Pourtant le thermomètre, à midi et demi ne marque même pas tout à fait 30°, à l'ombre.

N'importe! on envie ces « tout nus » qui peuvent se baigner à l'aise toute la journée si ça les amuse.

Koro a fait amener un mouton, tandis qu'Adouäye faisait venir de nouveaux paniers d'arachides, du sorgho sucré, etc.

D'autre part, on vient vendre à nos hommes quantité de produits : courges, arachides, poisson sec, poisson demi-frais, voire même un chien.

Les femmes — jeunes et vieilles — circulent à travers le camp; c'est le meilleur des signes de confiance.

La mimique des Dinkas est amusante et remarquablement expressive; des masses de choses s'expriment par gestes, sans un mot.

Adouäye et Koro semblent être devenus partie intégrante de mon personnel.

Je leur fais goûter des dattes confites, du riz sucré, etc...

Bref nous sommes devenus de fameux amis. Ça leur vaut une couverture et des perles. « L'amitié des puissants est un bienfait des dieux ! »

Et du diable parfois !

Jusqu'après le coucher du Soleil nous avons des gens dans le camp, assistant, sans plus d'étonnement que ça, à l'observation magnétique, puis aux débuts de l'observation astronomique, qui est prise par une soirée superbe.

Après le souper nous nous mettons, Paulis et moi, à notre table de travail, en plein air ; le lever de la Lune — elle est au delà de sa phase pleine — est magnifiquement romantique, par les arbres disséminés dans la plaine et les nuages menaçants qui ouatent maintenant le fond du ciel.

Quelle journée complètement belle !

Commandant LEMAIRE, CH.

chef de la mission du Congo-Zambèze (1898-1900) et de la mission Congo-Nil (1902-1905).

(Extrait du *Journal de Route de la Mission Congo-Nil*).

UN PROBLÈME HISTORIQUE

COMMENT MOURUT A COURTRAI LE COMTE DE VERMANDOIS.

Il y a environ deux cent soixante ans que la ville de Courtrai, réoccupée peu de mois auparavant par les troupes espagnoles, retournait à la France. Mais, en 1648, elle fut prise d'assaut par l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas. Ce n'est qu'en 1667 que Louis XIV put ambitionner de la reconquérir. Il la fit cerner et l'enleva; coïncidence assurément singulière, c'est au lendemain de ce siège que Mme de La Vallière, résidant aux Tuileries, donna au Grand-Roi, revenu depuis quelques jours à Paris, après la campagne de Flandre, ce duc de Vermandois qui devait succomber si jeune et si déplorablement dans un autre siège de cette même place de Courtrai, seize ans plus tard...

La figure de ce prince, mort prématurément dans des circonstances qui n'avaient point été éclaircies jusqu'à présent, a charmé longtemps les amants du romanesque et continue à les charmer encore. Des historiens aussi se sont occupés de lui; l'on sait que plusieurs d'entre eux, se basant sur le mystère dont sa fin était restée entourée, ont voulu voir en lui le mystérieux prisonnier de la Bastille connu sous l'appellation de « L'Homme au Masque de Fer ». Pareille identification était séduisante. Il y a beau

temps que cette légende a été réfutée victorieusement, péremptoirement, bien que l'individualité elle-même de ce personnage n'était plus une énigme (1). Mais les légendes plaisent tant aux esprits rêveurs ! Et, auprès des masses bénévoles, elles auront toujours plus d'attrait que les narrations positives de l'histoire, impitoyable destructrice des contes merveilleux. Malgré des affirmations indiscutables, il sera toujours des gens qui tenacement voudront se donner la poétique illusion que le bâtard du Roi-Soleil fut une victime de l'affection ombrageuse de son père, lequel, pour punir le jeune homme d'avoir souffleté le Dauphin, son demi-frère, en aurait fait une sorte de Latude aristocratique, plus pitoyable et tout aussi innocent que l'autre...

« Livré, après la retraite de sa mère, à des instituteurs peu capables, dit le chanoine Anquetil, dans le tome premier de son ouvrage : *Louis XIV, sa Cour et le Régent* (édition de 1789, pp. 201-202), il devint hautain, présomptueux, libertin, au point que le Roi le bannit de sa présence. Il commençait cependant à rentrer en grâce, lorsqu'une maladie aiguë l'emporta au camp sous Courtrai, dont on faisait le siège en 1683. » C'est là l'histoire. Voici maintenant le roman, toujours d'après le même auteur : « Le comte de Vermandois, à peu près de même âge que le Dauphin, eut une dispute avec le prince et le frappa. Le Conseil assemblé à ce sujet le condamna à mort; mais le Roi, par bonté paternelle, commua la peine en une prison éternelle. En conséquence, pendant que le jeune comte étoit au siège de Courtrai, on répandit le bruit qu'il étoit attaqué d'une maladie

(1) On sait, et M. Funck-Brentano l'a démontré de façon aussi lumineuse que péremptoire dans une de ses attachantes études historiques, que l'Homme au Masque de Fer, — auquel on devrait plutôt donner le nom de l'Homme au Masque de Velours, — n'était autre que le seigneur Mathéoli, premier ministre du duc de Mantoue, qui s'était joué de Louis XIV et que le roi avait fait enlever sur le territoire italien. C'est pour ne pas engendrer des incidents diplomatiques par la violation du droit des gens que le souverain mit tant de soin à ce qu'on cachât la véritable personnalité du prisonnier de la Bastille.

contagieuse. Sous ce prétexte, on écarta tout le monde de sa tente, et après avoir publié sa mort, on le conduisit dans le plus grand secret aux isles Sainte-Marguerite, d'où il fut transféré à la Bastille, et il y vécut jusqu'en 1703, connu sous le nom de « L'Homme au Masque de Fer ». Ce n'est pas à la Bastille qu'on le transporta, mais à Arras, et véritablement défunt, puisqu'on lui fit des pompeuses funérailles et qu'on l'inhuma dans le chœur même de la cathédrale.

Il existe cependant une preuve formelle de la mort à Courtrai du comte de Vermandois, une sorte de procès-verbal rédigé par un témoin occulaire de son décès, le fils même du propriétaire de la maison où le gentilhomme acheva sa courte existence fantasque et fiévreuse. Cet écrit, resté inédit, est conservé aux archives de la ville de Courtrai; il est rédigé en flamand et fournit des renseignements du plus attachant intérêt sur les derniers jours du frère de la princesse de Conti. C'est presque un document psychologique, car son auteur nous donne sur l'état d'âme et sur le caractère de l'hôte de ses parents des détails qui auraient infiniment plu au duc de Saint-Simon, si muet sur la vie du comte de Vermandois, et lui auraient grandement servi, puisqu'ils ont la sincérité de choses rapportées sans amplification et sans fantaisie.

Voici d'ailleurs la traduction littérale de cette page de précieux mémoire, d'après la copie que l'excellent archiviste de la cité des Eperons d'Or, M. Henri Brinck, a bien voulu nous communiquer : « 1683. Le 18 novembre est mort, dans la maison dénommée *Le Chêne*, située rue de Tournai, le prince duc de Vermandois, fils naturel du roi de France, à l'âge de dix-huit ans. Ce prince, participant au siège de la ville de Courtrai, avait, comme on le raconte, ardemment souhaité qu'on fît l'assaut de la place l'épée à la main; cette opinion n'était pas partagée par beaucoup d'autres seigneurs, sous prétexte que, dans pareille entreprise, trop de fiers guerriers laisseraient leur vie, et que d'ailleurs ils s'empareraient bien de la ville d'une autre manière. Or, tandis que

le duc se trouvait à cheval dans une tranchée, au milieu d'un groupe d'officiers, une balle de mousquet, venant de la ville, a tué net et a étendu à terre, un seigneur qui se tenait juste à côté de lui. Le prince en a été tellement saisi qu'il est tombé dans une grande maladie, dont il est mort quatorze jours plus tard, après qu'on lui eût tiré tout son sang, lequel j'ai vu peser moi-même en des assiettes d'argent, dans notre maison et dans notre balance. » On aura constaté que le bourgeois courtraisien commet une erreur au sujet de l'âge du comte de Vermandois. Ayant vu le jour le 12 octobre 1667, celui-ci était à peine entré dans sa dix-septième année.

Malgré cette erreur, le morceau reste d'un intérêt énorme. Il constitue la page 115 d'un registre manuscrit intitulé : « Courtes annotations et description de la ville de Courtrai..., réunies pour servir de mémoire à la postérité par un amant de la vieille antiquité... » Quel est maintenant l'écrivain de ces inestimables souvenirs? Le savant courtraisien J. Goethals-Vercruysse, dans ses annotations manuscrites conservées aux archives de sa ville natale, tome 47, page 25, reproduit textuellement, dans la langue originale, la partie principale de ce récit, tiré, ajoute-t-il, de la chronique manuscrite de : « De la Royere ». Selon toutes probabilités, l'auteur serait Jean-Baptiste De la Royere, marié à Loridon, Marie-Anne, à Courtrai, le 27 novembre 1704, et décédé, en cette ville, le 30 septembre 1758, à l'âge d'environ 84 ans; il était par conséquent âgé de 9 à 10 ans, lors de l'événement dont il fait le récit comme témoin contemporain.

Les historiens français sont singulièrement avares de détails non seulement sur les circonstances qui entourèrent la mort du comte de Vermandois, mais sur le siège de Courtrai lui-même. Celui-ci pourtant, sans qu'il y soit fait allusion au tragique incident de la tranchée, a fourni l'objet d'une relation assez développée au marquis de Quincy. L'auteur de l'*Histoire militaire de Louis le Grand* rapporte que, tout au début de la campagne de Flandre, c'est-à-dire le 1er novembre, Courtrai fut investi par le

marquis de Bouflers; le lendemain, toute l'armée du maréchal d'Humières se trouvait devant la ville, au grand effroi des habitants, qui ne surent que quelques heures plus tard, ce que signifiait la présence de toutes ces troupes étrangères... « M. le maréchal d'Humières fit le tour de la place pour la reconnoître accompagné de Mrs les princes de Conty et de la Roche-Suryon, de M. le comte de Vermandois, et de plusieurs autres volontaires. On envoya sommer le gouverneur, et sur le refus qu'il fit de se rendre, on résolut l'attaque. La tranchée fut ouverte la nuit du 3 au 4 de trois côtez. La première attaque fut faite par le régiment des Gardes Françoises et Suisses, commandées par M. de Monlévrier, lieutenant général. La seconde, par le régiment de Picardie, à la tête duquel étoit M. le comte de Broglio, maréchal de camp; et la troisième, qui étoit une fausse attaque, fut dirigée du côté de la citadelle, et commandée par le marquis de Sourdis, lieutenant général. »

Ici, s'occupant spécialement de cette fausse attaque, le brigadier des armées du Roi signale un incident auquel on n'a jamais attaché l'importance qu'il méritait et que notre découverte rend extrêmement précieux, puisqu'il est le prélude — si on peut s'exprimer ainsi — de la scène dramatique dont le spectacle fut si funeste au fils de Louis XIV : « Les princes, le duc de Northumberlan et plus de soixante volontaires s'y trouvèrent, malgré le grand feu de la ville et le clair de lune qui découvroit le camp. M. d'Humières ne put les obliger de se retirer, et il fut contraint de leur dire que s'ils ne le faisoient, il léveroit le siège, et qu'il le feroit sçavoir au Roy. » Mais les jeunes gentilshommes, aussi téméraires qu'imprudents, ne tinrent aucun compte de la prière du vieux maréchal redoutant pour leur sort.

C'est quelques heures après la démarche de M. d'Humières que le comte de Vermandois fut en proie à la frayeur subite dont il devait mourir. En effet, la chronique inédite de Courtrai nous apprend que le prince mourut le 18 novembre, quatorze jours après son accès de peur. Celui-ci se produisit donc le 4 novembre, et c'est dans la nuit du 3 au 4, comme

nous venons de le voir d'après un historien militaire absolument digne de foi, qu'on ouvrit la tranchée et que le chef des troupes s'efforça en vain de déterminer l'aventureux et inconscient enfant à se retirer. Nous croyons savoir aussi qui déchargea ce mousquet dont la balle devait frapper l'officier placé à côté du comte de Vermandois : « On envoya à quatre heures du matin un sergent avec dix hommes pour tâter le chemin couvert. La sentinelle lui cria : « Qui va là ! » et en même-tems tira son coup, ce qui attira un grand feu... » L'écrivain, si bien informé d'habitude, ne constate pas la crainte terrible qui rendit malade notre héros ; toutefois il nous apprend qu'au cours d'une des attaques fut blessé ce valeureux chevalier d'Artagnan dont Alexandre Dumas devait faire un personnage immortel...

La maison du « Chêne » ou *den Eecke*, où succomba si prématurément le fils de Louis XIV et de la belle Louise de la Vallière, existe encore; elle appartenait naguère à M. Danneel, frère de l'ancien bourgmestre de Courtrai ; après son décès, mise en vente par les héritiers, elle fut acquise par un épicier, M. Le Coutre, qui, respectant l'ensemble architectural du vénérable immeuble, en a modifié la disposition intérieure, de manière à en faire trois magasins différents. Mais rien ne signale au passant le souvenir du prince léger et aimable qui y rendit l'âme. Et ne serait-ce point l'occasion d'appliquer sur la façade de la demeure pittoresque une modeste plaque qui dirait au curieux ou au touriste la fin navrante de ce jeune prince irréfléchi, loin du sol natal, loin de ses parents ?...

L'histoire nous enseignait tout simplement que le duc de Vermandois mourut à Courtrai des suites d'une fièvre maligne ; nous savons désormais qu'elle fut déterminée par une frayeur terrible. Et n'y a-t-il pas une dérision touchante en l'attitude valeureuse de ce guerrier de seize ans, qui venait d'obtenir le pas après les nobles de sang, à la suite de la longue dispute pour le rang entre les princes et les ducs de la cour, et la cause imprévue de sa mort ?... Lui qui ne rêvait que massacres et sang répandu, qui aspirait

au plaisir de passer au fil de l'épée les habitants de cette petite cité dont quelques-uns devaient si attentivement le soigner pendant son agonie de deux semaines, il ne peut supporter le spectacle du premier frère d'armes tombant à son côté, frappé par une balle perdue qui fait à peine un petit trou dans son pourpoint et ne crispe même pas les traits du gentilhomme qui chancelle....

Le duc de Vermandois était un sentimental; il possédait la jolie âme de sa mère, qui avait tant souffert, sous son voile de belle Carmélite très pieuse, des écarts si précoces de sa jeunesse, nous dirions volontiers de son enfance passionnée... Certains hommes naissent pour la vie des camps, d'autres pour la vie des salons. Le comte de Vermandois était de ces derniers; habitué à se mouvoir, à papillonner, dans l'ivresse luxueuse de Saint-Germain-en-Laye et de Versailles, il était parti pour sa campagne initiale comme s'il se fût agi d'aller à une fête. Il lui suffit de s'apercevoir que la guerre n'était pas une partie de plaisir pour oublier toute joie. Ce qui le tua, c'est surtout l'idée qu'il aurait pu mourir ainsi, dans une tranchée, d'une balle de mousquet, alors qu'il eût été plus délicieux de se trouver parmi de jolies femmes, toutes parfumées par la poudre de riz, autrement énivrante pour les princes fantasques, aventureux et volages, que l'odeur de la poudre à canon. Mais cette fin un peu puérile du comte de Vermandois met autour de son souvenir une délicieuse auréole de fanfaronnade désabusée et de candeur.

SANDER PIERRON.

DIALOGUE MORAL ENTRE ÉTUDIANTS

C'était à Gand, après « un tonneau », vers dix heures du soir. Il régnait dans le cabaret une forte rumeur estudiantine et une odeur intense de pipes. Il y avait des cris, des quolibets, des éclats de rire, de juvéniles déhanchements et beaucoup de bérets de côté, plus qu'ils le sont de coutume.. A travers les nuages de fumée tabagique, on discernait des figures qu'un peintre à la Franz Hals semblait avoir enluminées de carmin, et dessus la moiteur perlée des transpirations. Il y en avait qui étaient un peu ivres, faut-il le dire? Tout à coup un chant partait en fusée de ce fouillis d'êtres d'allure funambulesque et les notes étaient fausses, presque funèbres : elles jetaient quand même de la gaieté, à force de drôlerie, et parce qu'il fallait bien s'étourdir, et parce que l'on ne regarde pas à la qualité des sons lorsqu'on veut simplement faire du bruit, beaucoup de bruit, du bruit qui s'accorde avec le débraillement général.

Un de ceux qui étaient le plus allumés se laissa choir sur un banc, dont la moleskine gémit, et ses yeux tombèrent sur un étudiant qui, placidement, regardait dans le vide, aussi attentif à ce qui se passait autour de lui que s'il était dans la lune.

JACQUES. — Eh! bien, mon vieux (il prononça « mon fieu »), à quoi rêves-tu?

PAUL. — Je m'embête, voilà !

JACQUES. — Moi, je ne m'embête pas! On est très rigolo.

PAUL. — On le voit...

JACQUES. — Dépose donc ta mine d'enterrement et mêle-toi aux camarades.

PAUL. — Je suis bien ici. J'ai le spleen et alors...

JACQUES. — Tiens, sortons... J'en ai assez pour

aujourd'hui... Nous irons chez fifille... Tu sais?... Connais pas? Léontine...

PAUL. — Si!

JACQUES. — Ah! c'est juste. Tu appartiens à « Reiner leven ». Quelle est cette blague?

PAUL. — Tu vas aussi te payer ma tête? Mais je n'ai pas peur d'être ridiculisé!

JACQUES. — Aussi bien, ne t'ai-je demandé cela que pour me former une opinion... Sortons. Allons nous promener à la place d'Armes.

PAUL. — Je suis bien ici.

JACQUES. — Mais, malheureux, tu t'ennuies à cent sous l'heure.

PAUL. — Non, à la minute!

(Jacques s'empara du bras de Paul, qui se laissa emmener comme un mouton. Et quelques instants après, ils arpentaient la place d'Armes.)

JACQUES. — Alors, tu es devenu membre de « Reiner leven » parce que les mœurs des étudiants te dégoûtent?

PAUL. — Oh! ne crois pas que je proteste contre l'infernal tapage de tout à l'heure. C'est la vie, c'est le mouvement, mais je ne m'y associe pas, parce qu'il n'entre pas dans mes goûts de faire du chambard. C'est contre la débauche que nous voulons faire campagne, c'est contre toi et tes pareils.

JACQUES. — Merci! Tu as au moins le mérite de la franchise...

PAUL. — Nous ne reculerons ni devant la calomnie, ni devant les sarcasmes, ni devant les obstacles. Nous sommes très résolus à marcher. Les difficultés n'auront d'autre effet que de décupler nos courages.

JACQUES. — Mais quel est le but pratique de cette société?

PAUL. — As-tu lu notre manifeste?

JACQUES. — Non. Mais j'en ai entendu parler. Au cours, on se l'est passé de main en main. Et ce qu'on riait!

PAUL. — J'en ai un exemplaire en poche. Je vais te le lire, là, sous ce réverbère. Je t'expliquerai ce que nous voulons. Voici :

« *Reiner leven* »

» Pour être fort, sois pur.

» MICHELET.

» Quelques amis, convaincus de la nécessité d'unir leurs efforts pour répandre autour d'eux une morale plus haute que la morale courante, ont fondé « Reiner leven ».

» Ils font un pressant appel à tous les camarades, et surtout aux étudiantes et aux étudiants, qui « ne craignent pas » de poursuivre avec eux un but aussi « révolutionnaire ». Que tous ceux chez qui les hautes aspirations l'emportent sur la sensualité, et que l'idéal fait vivre, se joignent et s'entr'aident pour le triomphe de leurs idées. Seuls, nous ne pouvons presque rien contre l'immoralité régnante, trop heureux déjà si nous avons pu échapper à son influence; mais unis, nous pouvons beaucoup. Unissons-nous donc, nous tous qui aimons profondément la vie, pour la défense de l'idéal contre l'égoïsme, pour la protection de cette race contre la débauche et de notre bonheur contre le mal.

» Le but de « Reiner leven » est avant tout : de propager une conception plus généreuse de la vie; en particulier : de développer le sentiment et la pratique de la pureté chez les jeunes gens. Ensuite : de grouper pour leur éducation et leur récréation communes tous ceux, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions politiques ou religieuses, qu'anime un même désir de justice, de santé, de beauté !

» Reiner leven » organisera des conférences, des promenades, des réunions amicales... Il est bien certain — si étrange que cela puisse paraître à quelques-uns — qu'il est possible de s'amuser et de rire, sans pour cela manquer au respect de soi-même. « Reiner leven » le prouvera !

» Jeunes filles, jeunes gens enthousiastes ! qui recherchez avec toute la passion de votre âge, ce qui est beau et bon, la vraie joie, unissez-vous sans fausse honte, contre la corruption et contre le mensonge. En présence de votre ennemi commun, — le vice qui rode autour de vous, — il convient d'oublier tous vos dissentiments. » (1)

JACQUES. — Tout cela est bien naïf !

PAUL. — Oui, si la naïveté consiste à dire ce qu'on pense, ce qu'on aime, ce qu'on espère, à crier par le monde sa foi en un meilleur avenir !

JACQUES. — Alors, les étudiants qui s'amusent sont des paillards, dignes de mépris ? Et ce sont des camarades qui nous disent cela ! Tu as de la chance que l'on ne se fâche pas...

PAUL. — Que nous importerait ! Nous sommes résolus à tout. C'est de la bataille que sortent les grandes idées. Nous l'attendons armés de pied en cap. Nous la souhaitons !

JACQUES. — Alors c'est une croisade ?

PAUL. — Comme tu dis ! Nous ferons reculer les sots et les lâches.

JACQUES. — Ce n'est pas aimable pour moi qui vais voir tout à l'heure ma petite Léontine... Allons ! accompagne-moi et tu verras comme c'est une gentille enfant, pas trop bébête, mais d'un drôle !...

PAUL. — Nous non plus ne dédaignons la société des femmes... mais pour d'autres motifs. Notre but est de nous réunir avec elles, d'organiser des causeries, des excursions dont quelques jeunes filles sont le plus bel ornement.

JACQUES. — Vous êtes tous trop sérieux. Ce n'est pas de votre âge.

PAUL. — S'amuser ne veut pas dire se rouler dans l'orgie, sentir le vin à pleine bouche, se donner des airs débraillés, arborer un visage flétri, épuiser ses forces en des fornications...

JACQUES. — Oh ! comme tu y vas.

PAUL. — As-tu l'ambition de devenir quelqu'un ?

(1) Ce texte n'est pas imaginé par l'auteur. Il est authentique, comme d'ailleurs le cercle lui-même.

JACQUES. — Oui !

PAUL. — Aimes-tu l'étude ?

JACQUES. — Mais oui !

PAUL. — Désires-tu t'élever au-dessus des autres par la science et la force de la pensée ?

JACQUES. — J'avoue en toute franchise que si cela m'est possible, j'en serai ravi. Est-ce que je ne passe pas bien mes examens ?

PAUL. — Sache alors qu'il faut savoir commander à ses passions ! On doit les surveiller, les éduquer pour consacrer au travail le maximum de temps et ne pas en être détourné par de malsaines préoccupations. Tout cela se résume en ce mot admirable de Michelet : « Pour être fort, sois pur ! »

JACQUES. — Fichtre ! Tu es un convaincu ! Et ne crains-tu aucune aventure fâcheuse ? Tu ne connais pas encore l'attrait de l'éternel féminin.

PAUL. — Mais si ! Puisque je te dis que dans nos réunions nous avons toujours recherché la société des jeunes filles et qu'elles prennent part à nos études. Ne faut-il donc voir dans la femme qu'un être de joie et d'amour charnel ? Il suffit d'une discipline de la pensée et du cœur ! En tout cas, cette conception nous préserve des dépravations et des débauches crapuleuses...

JACQUES. — Oui, à condition d'avoir l'indispensable force de caractère et de ne pas être tourmenté par les exigences de son tempérament... Tu en parles à ton aise...

PAUL. — Si on ne sait pas maîtriser ses désirs, si on ne sait pas demeurer chaste, on ne mérite pas d'être un homme libre, avec l'ambition des grandes destinées...

JACQUES. — C'est donc la chasteté que tu préconises, d'après les principes du plus pur christianisme ? Tu fais de l'incontinence un vice, un péché ? Tu veux courir sur les traces de saint Paul, ton patron ?

PAUL. — Ne te moque pas. Je ne fais pas de la question une affaire religieuse. Proudhon et Michelet n'étaient pas des catholiques... Ensuite, le christianisme n'a pas inventé la pudeur, puisque déjà Diane changeait en bêtes les audacieux qui voulaient la sur-

prendre dans son bain... Pythagore et Zénon prêchaient contre la luxure.

JACQUES. — Fort bien, fort bien ! Enfin tu entends qu'on n'use des plaisirs de la chair qu'à l'état de mariage ? Tu veux qu'on évite jusqu'au désir ?

PAUL. — Certainement.

JACQUES. — Tu ne demandes pas seulement d'être continent, mais même d'être chaste ?

PAUL. — Oui, parce que le défaut de chasteté conduit à l'incontinence.

JACQUES. — Mais c'est précisément ce que disent les chrétiens, dont les principes ont faussé le sens moral...

PAUL. — Je n'exige pas que l'on soit chaste par vertu, mais dans un simple intérêt de morale pratique. Je ne te voue pas à la damnation !...

JACQUES. — Possible ! mais tu aboutis aux mêmes conséquences : Le mépris des beautés d'un corps nu, la crainte que sa contemplation n'inspire des pensées mauvaises... Tu ne pourras plus te promener dans un musée de sculpture, sans fermer les yeux ou sans les baisser pudiquement. Et cependant n'est-ce pas George Sand qui a dit : « La chasteté est nue, comme Eve avant sa faute ? » Il ne te sera plus même loisible de regarder la chasteté personnifiée...

PAUL. — Erreur ! Je consens à ce qu'on regarde le nu...

JACQUES. — Tu es bien bon...

PAUL. — ... A ce qu'on le regarde non seulement dans le marbre, mais dans la chair, mais dans la ligne admirable d'une belle femme nue. Je voudrais qu'une jeune fille pût se déshabiller sans rougir devant un adolescent qui ne sentirait naître en lui aucune passion frénétique.

JACQUES. — C'est de l'héroïsme !

PAUL. — C'est un héroïsme facile quand on est parvenu à dompter ses sens par la force de la pensée.

JACQUES. — Tu en diras tant ! Pour en arriver là, il faut être doué d'une nature exceptionnelle, n'avoir ni sexe ni corps, être un pur esprit, ou un illuminé et un mystique, fondre son essence dans un idéal divin, vivre au-dessus des créatures humaines, et, pareil à saint François, se faire une femme de neige

pour se refroidir en l'étreignant, oublier qu'il en existe où la chair palpite, où un sang chaud gonfle les veines et rosit l'épiderme...

PAUL. — Il est inutile de me dire tout cela. On voit bien que le souvenir de ta Léontine te trouble légèrement... Mais suis-je donc partisan du célibat ? Je sais que les hommes ne sont pas faits pour ignorer les joies du mariage. La question est de savoir s'il faut s'y préparer en gâchant sa santé, en perdant et en prostituant ses illusions, en se blasant sur tout ce qui fait que la vie mérite d'être vécue ? Combien de jeunes gens, à peine nubiles, n'accomplissent pas des actes qui, s'ils ne les mènent très vite au tombeau, les flétrissent dans le corps et dans l'âme, et souvent plus encore dans l'âme que dans le corps, ce qui est plus grave ? Ils se vautrent dans la boue, perdent jusqu'à l'énergie de s'élever au-dessus des autres, car ils laissent passer l'âge où cette énergie s'affirme la plus vivace et la plus féconde en grandes résolutions. Le mariage trop précoce n'est-il pas chez l'homme une cause de mortalité, selon les médecins et les hygiénistes ? N'a-t-on pas reconnu que son influence n'est bienfaisante qu'après l'âge de vingt-cinq ans ? Et le crime entre les crimes, est d'exposer sa future femme à d'abominables maladies, contre lesquelles on ne semble vouloir prendre aucune précaution et qui font plus tard le malheur de nombreuses créatures irresponsables, charriant les tares de l'auteur commun... On transmet ainsi la pourriture avec l'inconscience des bêtes. N'avons-nous pas le droit de réagir contre tout cela ?

JACQUES. — Assurément. Et crois bien que je n'approuve pas ces relations, à la manière du butinage des abeilles qu'attirent des fleurs quelconques, pourvu qu'elles y trouvent le suc recherché. Mais, réponds-moi, es-tu également hostile par principe à l'amour de deux êtres qui n'ont voulu recourir ni à l'intervention de l'officier de l'état civil, ni de l'Eglise ?

PAUL. — Qui te dit cela ?

JACQUES. — On peut donc s'aimer librement, sans contrainte, sans consécration officielle ou religieuse ?

PAUL. — Pourquoi pas ?

JACQUES. — Mais ce que tu condamnes, c'est la

débauche et la satisfaction des sens avant l'âge voulu?

PAUL. — Oui!

JACQUES. — Tu veux que le jeune homme reste vierge?

PAUL. — Oui.

JACQUES. — Qu'il évite toute incontinence précoce?

PAUL. — Oui.

JACQUES. — Qu'il se préoccupe d'autre chose que de « passer sa jeunesse », selon l'expression reçue?

PAUL. — Croire qu'il est nécessaire de passer sa jeunesse dans le vice, c'est l'aberration que nous dénonçons, que nous condamnons et nous avons même à lutter contre des parents qui s'imaginent que c'est une précieuse garantie contre les débordements de l'âge mûr...

JACQUES. — Mais alors, d'après toi, à quel âge faut-il se marier?

PAUL. — Le plus jeune possible, dès les vingt-cinq ans.

JACQUES. — Mais quand à vingt-cinq ans on n'a pas encore sa position faite et que la femme aimée ne possède aucune fortune?

PAUL. — Dans une admirable conférence donnée par M. Comte à Bruxelles, sous les auspices de la Société de moralité publique, cet argument est rencontré : « Un morceau de vache enragée est exquis, dit-il, plus délicieux qu'un chapon truffé, quand on le mange vis-à-vis d'une jeune femme que l'on aime et qui vous aime. »

JACQUES. — Oh! oui, je t'y attendais. J'ai lu la brochure contenant cette conférence. Il dit ausssi, M. Comte, « qu'un verre d'eau claire vaut mieux que les meilleurs crûs quand on boit en se mirant dans les yeux qu'on adore ». C'est de la littérature, tout cela, c'est des phrases... J'estime, moi, que le manque de confort et de bonheur matériel conduit tout droit à la destruction de cette belle idylle dont la possibilité ne germe que dans la tête d'un idéologue... Et que répondras-tu si à vingt-cinq ans on n'a pas rencontré la femme que l'on aime?

PAUL. — Attendre, mon cher!

JACQUES. — Attendre! Et cependant tu soutiens qu'il est indispensable de se marier jeune.

PAUL. — Un autre écrivain, Mme E. Pieczynska, dont le livre *La fraternité entre les sexes* est de ceux que nous recommandons le plus à nos membres, dit à très juste titre qu'il faut savoir tenir à distance l'élément passionnel et qu'il y a des désirs d'un autre ordre qui doivent pouvoir les remplacer, des nostalgies de beauté, de grâce, d'idéal, des aspirations vagues, mais pures, discrètes. Elles peuvent être satisfaites par la coéducation des sexes, grâce à une idée très noble de l'amour.

JACQUES. — Ce sont des rêves! Tout dépend du tempérament des individus. Tu n'en tiens aucun compte. Les faits sont plus forts que les principes. Il faudrait des siècles avant de pouvoir réaliser cette métamorphose... Rappelle-toi que jadis on devait saigner les moines...

PAUL. — Notre effort ne mérite-t-il pas d'être encouragé?

JACQUES. — A coup sûr! mais garde-toi d'une chose, c'est de faire prêter serment de continence aux membres de ton cercle...

PAUL. — Tu plaisantes.

JACQUES. — Du tout! Sache bien que les aspirations vagues prennent rapidement corps, se transforment sous la lente ou violente brûlure des sens, qu'il existe une autre nostalgie, léguée par nos ancêtres depuis l'époque où ils se débattaient comme des faunes dans les forêts, non pas une nostalgie de beauté morale, mais de beauté physique, que la pureté dure aussi longtemps que la chair ne parle pas, que l'ange replie ses ailes dès l'instant où la bête commande, que ni tes principes, ni ta discipline, ni tes livres n'y font rien, qu'il suffit de rencontrer sur sa route la femme, même chaste, qui dégage de tout son être une senteur de vice et de concupiscence, et que sans doute le plus grand ennemi de tes idées, c'est cette conception du christianisme qui attache à nos organes les plus intimes une idée de honte, comme s'ils étaient d'une autre essence que nos mains, que notre nez, que la peau de notre front ou de notre cou...

PAUL. — On voit que le « tonneau » de tout à l'heure produit ses effets. Il t'échauffe terriblement...

Je viens de voir passer le président du tribunal civil qui te regarde d'une étrange façon... Calme-toi, calme-toi.

JACQUES. — Ecoute-moi. Tu veux réformer les mœurs de la jeunesse. C'est très bien et je te souhaite bon succès. Mais là où il faut d'abord agir, c'est chez les parents eux-mêmes qui, consciemment ou inconsciemment, sont les complices d'une Eglise dont le but est de ravaler les lois de la nature pour mieux exalter les vertus spirituelles.

PAUL. — Dans ce que tu dis là, il y a beaucoup de vérité.

JACQUES — J'en suis enchanté. La lutte contre la surprise des sens n'est possible que si on n'élève pas les enfants dans le mystère de ces lois naturelles, comme si elles étaient d'ordre infâme, ainsi que dans l'ignorance du corps de la femme ou de l'homme... La première raison pour laquelle les instincts charnels s'éveillent, c'est qu'ils sont excités par une malsaine curiosité. Fais disparaître cette curiosité, et tu auras remporté une grande victoire.

PAUL. — Mais cette curiosité ne se tiendra jamais pour assouvie !

JACQUES. — Elle le sera davantage. En tout cas, la source en sera purifiée et l'on pourra d'autant mieux imposer silence aux sollicitations brusques de ses appétits.

PAUL. — Mon cher, tu ne m'as convaincu que d'une chose, c'est que le but de notre œuvre doit être complété et qu'il faudra créer une section nouvelle : celle des parents.

JACQUES. — Voilà qui est parlé ! Et comme mes parents n'ont nullement compris cet aspect de l'éducation, je m'en vais de ce pas chez Léontine. Alors, tu ne m'accompagnes pas?...

PAUL. — Merci, merci ! Je dois achever encore ce soir la rédaction d'un manifeste pour « Reiner leven ». Au revoir !

Poignée de main, à la lueur d'un réverbère. Et les arbres, surpris de ne plus entendre ces voix jeunes retentir autour d'eux, secouèrent encore quelques-unes de leurs feuilles automnales.

GUSTAVE ABEL.

LE NOUVEAU RÈGNE

Majestueuse et claire comme une aube, la Ville aux Sept-Portes déployait à l'horizon l'efflorescence de ses marbres, épanouis sur une gerbe de collines.

Aux alentours, la contrée aride et morne se désolait au flamboyement du soleil.

Un adolescent, perdu sur la route qui ondule vers les murs, admirait de loin la cité qui se découvrait, les temples sobres et légers égayant les hauteurs, les statues peintes cambrées sur des colonnes, de vastes demeures émergeant des toitures humbles.

Il s'arrêtait avec hésitation. Le vol d'un oiseau, qui brisa vers la droite le rude silence, le fit tressaillir, et, brusquement décidé par ce présage favorable, il se hâta sur la rampe du Phicius.

A peine avait-il fait dix pas, un large battement d'ailes duvetées, mystérieux et doux, cloua tous ses mouvements : c'était la sphinge fabuleuse, dont la renommée s'était répandue loin de Thèbes, qui avait bondi sur la route devant Œdipe et qui, par sa jactance cherchait à le déconcerter.

Il ne s'étonna pas outre mesure de l'apparition.

La bête au visage de femme commença par une

formule d'ironie dont elle savourait le charme depuis longues années :

— Tu as entrepris un voyage bien long, fit-elle. Quel ami dévoué te conseilla de suivre cette route heureuse ?

Sa légende et un certain charme d'exotique vénusté noyaient d'abord dans l'esprit toute velléité de discussion. Il contemplait ses formes nues et onduleuses.

—Je suis venu pour te voir, dit-il enfin simplement.

La lumière donnait à son peplum usé une blancheur éclatante et un souffle de vent jouait dans l'étoffe de laine.

— Remercions donc les dieux, s'écria la sphinge, toujours à son idée.

Le jeune homme recula instinctivement : au souvenir de récits étranges, il croyait sentir des regards insinuants glisser dans ses yeux et allourdir son esprit clair et alerte. Pourtant, il n'éprouvait pas la dureté d'émotion qu'il avait appréhendée et il se trouvait déçu.

L'autre souriait toujours. Son œil était satisfait.

Œdipe essayait de choisir entre les bruits contradictoires répandus sur le fléau du défilé. Au rapport des gens pondérés, il ne s'agissait que de trouver le mot d'une énigme proposée par l'animal divin : ils invoquaient la coutume des dieux d'exprimer leurs commandements et leurs conseils au moyen de paroles obscures; des personnages moins considérables parlaient d'orgies héroïques qui s'enfiévraient jusqu'à la mort des amants voluptueux. Le monde affectait de blâmer ces propos, qui trouvaient des oreilles complaisantes dans les entretiens discrets. Mais tous les citoyens, riches ou pauvres, comprenaient qu'ils devaient subir avec religion la peine du crime dont Laïus avait souillé la ville.

Cependant, la conversation s'était arrêtée : la sphinge n'était point loquace; elle se bornait à remplir sa mission divine.

Œdipe, pour se rassurer, refaisait les calculs politiques qui l'avaient conduit jusqu'auprès de Thèbes et comment ç'avait été pour lui la meilleure résolution.

— Car, se disait-il, je devais fuir la patrie pour déjouer la menace des oracles, d'après lesquels je tuerais mon père en rentrant chez moi. Et je sais qu'en triomphant ici, j'obtiendrai, suivant la promesse de Créon, la royauté de la ville. Si elle me tue ou si je deviens roi, de toute façon, la sphinge me sauve donc : ou bien du crime ou bien d'une vie misérable. Et c'est pourquoi, vainqueur, je lui élèverai un autel.

Ayant ainsi pensé, le Corinthien se concentra, tout son être dirigé vers un effort.

Déjà le monstre, plein de morgue, exposait le thème qui lui avait procuré de faciles victoires, et il se prépara à bondir.

Un découragement saisit le voyageur. L'oppression de la montagne sauvage et pelée, dominée par un ciel dur et profond, lui donna la sensation d'un vide dans l'âme.

Il sentit que la vie était chère à son cœur; en tableaux rapides, des scènes de sa courte existence passèrent sous ses yeux, et la vie lui apparut plus brève qu'un jour.

Il se rappela avec dégoût le vieillard quinteux qu'il avait rencontré et tué la veille, en faisant route, et il se trouva aussi infirme que lui, misérablement soutenu par son bâton...

Il revit les premiers jeux de son enfance, ses compagnons qui, à le traîner dans un char minuscule, se déchiraient les genoux et les paumes...

Tout cela lui paraissait de la veille, du jour même...

Et un éclair qu'il ne chercha point à expliquer, illumina sa raison.

Il prononça un mot et il aperçut que la sphinge pâlissait de surprise. Elle était vaincue, mais elle voulut lui en imposer encore et lui dit :

— Je suis un Monstre des Origines, enfanté par la Terre aux heures les plus formidables...

Œdipe haussa les épaules et répondit que ce ne sont pas les origines qui forment l'attrayant mystère, mais le Destin.

La sphinge se tut et le voyageur passa, hâtif et nerveux.

Bientôt après, Thèbes resplendissait de fête et de joie. Le fils de Laïus ceignait avec orgueil la couronne royale, il épousait Jocaste dont la beauté vantée et opulente avait de loin hanté sa jeune imagination.

Partout s'éployaient des oriflammes et s'entrelaçaient des refrains, tandis que la sphinge plongeait dans un effondrement furieux. Courant de ça, de la, sur sa terrasse, elle buvait l'amertume d'un insuccès contraire à toute expérience et bouillait d'une noble colère contre la foule stupide qui s'ébaudissait sans mérite personnel et se préparait à la conspuer.

Elle fut distraite de ses réflexions par l'arrivée d'un paysan qui fredonnait, chargé d'une corbeille d'olives réservées pour un sacrifice : avant même d'y avoir réfléchi, elle lui avait posé la question. L'homme s'arrêta pour la dévisager. C'était un simple. Il lui répondit en riant que ce n'était point la peine de l'interroger comme Œdipe, puis il passa, le bruit de son chant devint plus grêle et enfin se perdit dans la montagne.

Dans son humiliation, la sphinge se prenait à ambitionner le sort des hommes, tels Œdipe, murmurait-elle, qui gardent le pouvoir, eux, grâce aux lois, sans renouveler leurs inventions ingénieuses, et elle enviait cette justice des hommes...

Elle essaya de rassembler ses idées, mais elle en avait perdu l'habitude : elle ne voyait surgir devant elle que le cycle rigide des montagnes béotiennes, et ses longs succès ne lui paraissaient plus que le triomphe d'une routine. Il ne lui restait qu'à disparaître si elle n'imaginait de nouvelles embûches.

Hèra, qu'elle invoquait, demeura sourde à son appel.

Poussée par le dur besoin, elle chercha alors à combiner une énigme dont le mot désignerait le père Zeus, mais elle ne se représentait pas le premier des Immortels marchant sur trois pieds, comme l'homme de son problème.

Et avec un amer regret du bon passé, elle accepta cette parole de l'oracle, dont elle avait méconnu la portée, qu'elle mourrait si un homme déchiffrait sa pensée...

Le soleil était tombé et l'air mélancolique, plus vaste, parlait aux humains d'abandons, d'oublis et de mondes quittés.

Une bande effrénée de soldats et de gens du peuple envahissait le défilé, avec des gestes et des mots outrageants.

La sphinge fut saisie par la tristesse de l'heure, et, d'un vol inquiet, s'éleva dans le ciel, laissant la foule hurler sur la montagne, contemplant pour la première fois la nuit qui survenait, les ombres enveloppantes, les fraîches lumières qui dansaient au loin dans les vallons : des chœurs joyeux, célébrant

l'esprit fertile du jeune roi, lui parvinrent en rimes injurieuses.

Elle perçut que sa puissance ne se renouvellerait pas et elle se laissa tomber d'un coup sur une arête de roc vif.

***

Le lendemain, deux ouvriers dirigés par un sacrificateur recueillaient les restes divins.

Ils achevaient leur besogne, tout en devisant sur les grands de ce monde :

— Pour sûr, dit Gelaïos, elle manquait d'intelligence ! que ne proposait-elle de nouvelles énigmes ?

— Bah, répliqua sentencieusement son compère Actinos, nous lui avons fait une réputation... qu'elle la garde ! Les gens ne voudraient jamais croire la vérité... Et puis, qui sait ce qu'en pensent les dieux ?

LE PÈLERIN DE DELPHES

C'était l'heure choisie où Socrate, à peine adulte, revenant de Delphes, sentait la révélation du Dieu grandir dans sa conscience.

La troupe joyeuse dont il faisait partie s'était arrêtée pour la nuit dans une hôtellerie incommode perdue au flanc de la montagne. Après avoir accablé de plaisanteries le repas malencontreux qui leur était servi, les jeunes gens écoutaient dans la salle enfumée.

les récits d'un marchand égyptien qui se rendait à Delphes et leur décrivait avec des gestes vifs les mystères de son pays.

Ils se couchèrent enfin en protestant contre l'inclémence de leur couche, et Socrate sortit.

Un ciel spacieux se déployait sur la côte, et l'auberge, assoupie dans l'ombre bleue, était moins revêche. Le jeune homme contourna un massif de rocher qui appuyait son épaule sur la route, et, comme il s'arrêtait en une place qu'il croyait déserte, il perçut un gémissement.

Les astres luisaient, nombreux et paisibles. Une transparence voilée rendait les objets plus légers et bientôt la tranquille clarté lui révéla une forme chantée par les poètes. Elle flottait, indécise comme les vapeurs qui errent sur les fleuves pour entourer le sommeil d'un dieu.

Dans son désarroi, elle se laissa approcher et il put contempler à loisir la sphinge autrefois vaincue par Œdipe. Mais elle n'était plus qu'une ombre, en sa beauté sauvage et désolée...

Socrate hésitait à franchir le seuil des pensées mystérieuses dont personne ne lui avait montré l'issue. Pourtant, il interrogea. Il demanda au monstre antique pourquoi, lui réservant un sort plus heureux, les Immortels ne l'avaient pas accueillie?

« C'est à cause d'Œdipe, répondit-elle. Car les dieux prétendent que j'aurais dû le contraindre à en dire davantage. Et ils me refusent l'accès de la prairie élyséenne parce que le problème n'a été résolu ni par lui, ni par moi ».

Elle se désolait sans fin de cette disgrâce. Le jeune homme admirait un tel revirement de la destinée, et, saisi par la curiosité de savoir, il entreprit de discuter.

— Sans doute, fit-il, était-ce une grave question que tu formulais à tout venant et non pas un jeu banal. Si le sagace Œdipe n'y vit qu'un mot à deviner, c'est qu'il n'était pas philosophe, il était roi.

Ils passèrent en revue ceux qui avaient affronté la périlleuse énigme : c'étaient des pâtres, des soldats, des aventuriers, quelques prêtres et enfin des poètes... Socrate sourit et, suggérant à l'ombre déchue qu'elle s'était bornée à présenter aux hommes un portrait d'eux-mêmes, il insista :

— Tu les dépeignais à leurs yeux... ils n'avaient qu'à se reconnaître.

Et comme la sphinge, peu accoutumée à la dialectique, attendait, il poursuivit :

— Pourquoi ne pas dire tout de suite qu'ils devaient d'abord bien se connaître eux-mêmes ?

« C'est la règle delphique.

» Et c'est l'ordre d'un dieu.

» Comment n'y pas trouver le fond de ton énigme ? »

Et le fils de Sophronisque, avec une éloquence qui débutait, entreprit de développer cette idée.

C'était là, expliquait-il un peu confusément, une grande règle de la sagesse, souvent enseignée par les dieux. En la rappelant à chacun, la sphinge fût devenue la gardienne austère de la pensée, la régulatrice des grands enthousiasmes et des réflexions prudentes, elle eût conquis une immortelle royauté

— Tu aurais dû, conclut-il, formuler ce précepte grâce auquel l'homme trouvera toute vertu.

— Je n'ai jamais appris la philosophie, répondit la sphinge avec humeur, j'ai servi les dieux. Et elle voulut s'en aller.

Mais Socrate la retint en évoquant la gloire que l'achèvement de sa tâche lui procurerait parmi les hommes.

— Un Hellène venu d'Egypte, dit-il, nous parlait tout à l'heure d'un autre sphinx. Celui-là dort, depuis mille générations, au désert des pharaons, et son œil immobile contemple les pyramides parfaites. Aucune force humaine ne pourrait le déplacer : il ne fait qu'un avec la Terre naturelle. Les artistes, en sculptant ses traits, croyaient exprimer pour toujours l'inconnu de la vie... Or, j'ai remarqué, nous disait le voyageur, que d'invisibles grains de sable, soulevés par le vent, ont altéré sa belle physionomie, et un jour viendra où l'expression même de son visage sera pour tous, un mystère. Ce sera la revanche du sphinx sur l'homme qui prétend lever le voile d'Isis.

L'ombre s'émouvait. Et Socrate de poursuivre :

— L'instant n'est-il pas venu de secouer ton sommeil?

« Pourquoi ne commencerais-tu pas aujourd'hui le travail que tu négligeas autrefois?

» Tu n'es qu'une ombre légère, mais ta renommée est grande, et si tu veux que nous interrogions les consciences, tu évoqueras le mystère que l'homme porte en lui et qu'il ignore... »

Il parlait avec une confiance invincible et narquoise.

Les étoiles, claires et prodigieusement éloignées, semblaient détachées du ciel par la distance.

Au loin, le hurlement d'un chien retentit, et des visions sanglantes passèrent devant les yeux de la sphinge...

Elle parut s'émouvoir, et aux yeux de Socrate, un souffle de vent l'emporta sans effort sur la route où reposait l'auberge, et elle disparut, tandis qu'au ciel, la déesse Nuit reculait dans la profondeur.

F. MALLIEUX.

HÉLÈNE PRADIER

ACTE DEUXIÈME

(*A la campagne chez Mme Delavaux. Galerie dont la large baie ouvre toute grande sur le jardin en terrasse et, au delà, vers une courbe molle et lente de la Seine. On aperçoit, au fond, la belle masse mouvante de la forêt de Saint-Germain. Hautes plantes arborescentes disposées de ci de là par bouquets de leurs palmes. Mobilier léger de jardin, fauteuils, chaises, peint en vert clair, tables. De trois côtés une porte donne accès aux appartements, salon, salle à manger et vestibule. Au dehors, vers la gauche, un massif d'arbres offre un abri à qui voudrait, sans être vu, observer ce qui se passe dans la galerie.*)

SCÈNE PREMIÈRE

Mme DELAVAUX, HÉLÈNE PRADIER, GUSTAVE DUMONT, LEMUSAT, MARTHE DUMONT, DANIEL DELAVAUX, LUCIE DELAVAUX, HORTENSE LEMUSAT.

Mme DELAVAUX

Nous prenons souvent le café dans la galerie. On y jouit mieux de la vue étendue qu'on a d'ici sur la Seine.

LEMUSAT

Le fait est que la vue est superbe.

GUSTAVE DUMONT

Là-bas, dans le lointain, cette masse d'arbres...

LUCIE

La forêt de Saint-Germain; on y est à bicyclette, en un quart d'heure.

GUSTAVE

Quel repos, quel calme! Et voyez-vous cette voile blanche sur le fleuve, dans le soleil.

DANIEL

Elle semble ne pas bouger : tache de clarté joyeuse dans l'ombre assez pesante de l'eau.

LEMUSAT

C'est charmant. Moi, je demeurerais ici des heures à ne rien faire que rêver.

LUCIE

Voulez-vous? nous descendrons jusqu'à la rive. La promenade est délicieuse.

HORTENSE

Il fait si bon au bord de l'eau.

LUCIE

Et on la voit tomber en cascades, au barrage. Elle étincelle et jette des perles de lumière. Vous viendrez, n'est-ce pas, Monsieur Dumont?

GUSTAVE

Je suis vraiment désolé (*à Hortense qui lui présente le sucrier*). Merci mademoiselle! mais il faut absolument que je rentre à Paris.

LUCIE

Oh! ce soir! Vous ne nous quittez pas encore?

GUSTAVE

Je vous demande pardon. Il faut que je prenne le train de 3 1/2 heures, absolument.

LUCIE

Trois heures vingt-cinq...

GUSTAVE

C'est cela.

LUCIE

Qui vous met à Paris à 4 heures 34. C'est un très bon train.

Mme DELAVAUX

Il suffit de partir d'ici à 3 heures. La gare est à 20 minutes.

LEMUSAT (*à Marthe*)

Voyons, Madame, est-il vrai que votre mari doive partir? Ne pouvez-vous insister? Nous rentrerons tous ensemble ce soir.

HÉLÈNE PRADIER

Dis, Marthe?

MARTHE DUMONT

Mon Dieu, je manque d'influence, je perdrais mon temps. S'il a résolu de partir...

GUSTAVE DUMONT

Il faut absolument, tu le sais.

MARTHE

Je me soumets. Je ne réplique pas. Vous voyez, quand il a décidé une chose...

HÉLÈNE

Mais toi, tu peux rester. Rien ne te rappelle.

GUSTAVE

Si tu veux, ne rentre que ce soir. M. Lemusat se chargera de te chaperonner; je t'attendrai à la gare.

LEMUSAT

Mais comment donc, je serais enchanté.

HÉLÈNE

Oh! oui! Marthe, reste-nous un peu. Nous n'avons pas causé une minute depuis ce matin.

MARTHE

C'est que...

Mme DELAVAUX

Restez. Restez.

LUCIE

Oh oui! restez.

HÉLÈNE

Reste, voyons.

MARTHE

Eh non, décidément. Je pars avec mon mari. J'ai besoin de partir.

HÉLÈNE

Est-ce que tu t'ennuies ici?

MARTHE

Pour qui me prends-tu? Me suis-je jamais ennuyée? Et ici, on est si aimablement reçu! et puis,

mon Hélène, il y a si longtemps que je ne t'avais vue!

HÉLÈNE

Eh bien, alors?

MARTHE

Ce n'est pas cela. Je ne puis ni ne dois rester si Gustave s'en va. Il est bon que je l'accompagne.

HÉLÈNE

Tu as peur...

MARTHE

Peut-être bien. Et puis, n'insiste pas. Je reviendrai mieux disposée, une autre fois, te voir, toute seule. Tu le permets?

HÉLÈNE

Quand tu voudras...

Mme DELAVAUX

Nous vous aurons alors pour plusieurs jours j'espère? Nous serions heureuses que vous nous égayiez quelque temps notre solitude, si elle ne vous effraie pas. Ces jeunes filles se joignent à Hélène et à moi...

MARTHE

Vous êtes mille fois trop bonne, Madame...

LUCIE

Puisque vous partez si tôt, venez vite faire le tour obligé dans le jardin.

MARTHE

... Et je compte accepter bientôt votre aimable invitation : n'est-ce pas, Gustave?

GUSTAVE

Mais certainement.

Mme DELAVAUX

Et vous l'accompagnerez? Mon fils peut-il en avoir l'espérance?

DANIEL

Vous me feriez le plus sensible plaisir.

GUSTAVE

J'en serais fort heureux aussi. Mais mes occupations... il ne m'est pas commode de quitter Paris plus d'une journée. Si je puis faire violence à mes habitudes.

DANIEL

Je le souhaite vivement.

LUCIE

Venez donc voir les roses que je cultive, les plus belles du jardin, des roses du cap Bon.

GUSTAVE

Je vous suis, Mademoiselle.

MARTHE

Nous vous suivons tous.

LUCIE

Le tour du propriétaire!

(Sortent Gustave Dumont, Daniel Delavaux, Hélène Pradier, Marthe Dumont, Lucie Delavaux et Hortense Lemusat.)

SCÈNE II

LEMUSAT, Mme DELAVAUX

Mme DELAVAUX

Vous n'y allez pas?

LEMUSAT

Ma foi, non! mes jambes sont trop vieilles. Et puis, je ne suis pas fâché qu'ils nous laissent un temps de répit, je voudrais causer avec vous, Louise.

Mme DELAVAUX

Je vous écoute.

LEMUSAT

Vous semble-t-il que ma petite Hortense et votre Daniel en soient au point où nous les souhaitions?

Mme DELAVAUX

Il n'y a pas quinze jours qu'ils se sont rencontrés...

LEMUSAT

Sapristi! il vous en faut du temps pour vous échauffer le tempérament! Quinze jours! Il ne m'en a pas fallu autant, à moi, jadis, quand je...

Mme DELAVAUX

Je vous en prie, mon ami! Oubliez-vous nos conventions? Il y a des souvenirs dont vous vous êtes engagé à ne jamais remuer la poussière...

LEMUSAT

Je n'ai rien dit qui doive vous blesser...

Mme DELAVAUX

Vous alliez dire...

LEMUSAT

C'est vrai. Mais aussi, Louise, votre exigence est bien cruelle. Tant que votre mari vivait, soit! Il m'avait supplanté dans votre cœur. Moi-même je me mariai, un peu par dépit et pour vous prouver que d'autres ne me dédaignaient pas. Vous avez été heureuse en ménage...

Mme DELAVAUX

Hélas!

LEMUSAT

Moi, beaucoup moins. Nous voici veufs tous deux. Nous sommes restés les meilleurs amis du monde. Pourquoi, après tout, je vous le demande sincèrement, ne me gardez-vous pas un peu d'affection sentimentale, Louise? A travers la vie, malgré les déboires et ses peines, je vous suis, moi, demeuré inébranlablement attaché et fidèle : ne me donnerez-vous pas un dédommagement?

Mme DELAVAUX

Nous sommes si vieux, l'un et l'autre!...

LEMUSAT

Nous sommes si vieux, nous sommes si vieux! Pas tant que cela, savez-vous?

Mme DELAVAUX

Vous peut-être pas, si vous y tenez...

LEMUSAT

Ni moi, ni vous, que diable! je me sens dans la force de l'âge.

Mme DELAVAUX

A la veille du déclin...

LEMUSAT

A la veille!... Le sait-on? On n'a jamais que l'âge qu'on consent à se reconnaître.

Mme DELAVAUX

Je me sens vieille, et ne veux plus penser qu'à mes enfants.

LEMUSAT

Vous serez donc toujours aussi dure pour moi?

Mme DELAVAUX

Pardonnez-moi. Je vous ai beaucoup aimé aussi, mon ami! Pourquoi mes parents m'ont-ils forcée d'épouser un homme que je ne connaissais pas?

Pourquoi n'ai-je pas eu la force de résister à leur volonté? J'étais jeune, faible, et pourtant je vous aimais! Mais mon mari a été si bon pour moi, si tendre, si affectueux! Il s'en est fallu de bien peu que je l'aimasse! et, sans votre souvenir... J'ai racheté par mes soins et par ma constance, mon peu d'entraînement! Je serai fidèle à sa mémoire. Ne parlons plus de cela. Je tiens à conserver l'ami que vous êtes. Soyons amis, simplement et sans plus.

LEMUSAT

Il le faut bien. Mais je ne désespère pas qu'un jour...

Mme DELAVAUX

Non. Vous me ferez plaisir de ne plus réveiller d'étincelle dans toute cette cendre. Songeons à nos enfants. Je vous ai nettement expliqué l'état de mon cœur. Je ne recommencerai plus. Vous me connaissez. Ne parlez plus de tout cela. Je le désire.

LEMUSAT

Je tâcherai de vous obéir. Mais je ne vous comprends pas.

Mme DELAVAUX

Daniel n'éprouve pas, dites-vous, pour Hortense tout l'enthousiasme que vous désireriez. Laissez faire le temps. Daniel est timide. Un peu gauche peut-être. Que votre fille séjourne avec nous quelques semaines encore...

LEMUSAT

Tant que vous voudrez la garder!

Mme DELAVAUX

Elle ne vous manque pas?

LEMUSAT

J'ai tant de travail en ce moment!.. Nous préparons, vous savez, une vaste campagne. Nous renverserons cet infâme gouvernement avant les vacances...

Mme DELAVAUX

Je n'entends rien à votre politique.

LEMUSAT

Je sais. Mais c'est en ce moment, un branle-bas de combat, une agitation, un fourmillement d'activité. Je néglige un peu, à mon grand regret, au milieu de ce tohu-bohu, mes devoirs envers Hortense.

Vous avez consenti à me la prendre quelque temps...

Mme DELAVAUX

Je la garderai aussi longtemps qu'elle voudra. Elle est tout à fait charmante!

LEMUSAT

Elle ne peut que gagner au change. Ce serait parfait, si l'union rêvée s'accomplissait! Quand nous serons les maîtres de la situation, je vois déjà votre Daniel, chef de mon cabinet. Il a des aptitudes remarquables, savez-vous! Et quel joli couple pour recevoir.

Mme DELAVAUX

Dieu! Que d'ambitions vous avez encore! Et que c'est gentil à vous d'y faire participer mon fils.

LEMUSAT

Voyons! A qui songerais-je, sinon à vous et à ceux que vous chérissez?

Mme DELAVAUX

Mais n'y a-t-il pas quelqu'un qui aspire, à bon droit, à être poussé par vous?

LEMUSAT

Qui donc?

Mme DELAVAUX

Le mari de votre nièce, M. Pradier.

LEMUSAT

Ah! celui-là... S'il avait un peu de volonté!... Nous l'avons créé député, déjà, et il n'est pas content! Ma foi, si ce n'était pas pour Hélène... Enfin, nous lui dénicherons bien un coin pour le caser, où sa mollesse vaniteuse ne nous nuira pas trop.

Mme DELAVAUX

Cette pauvre Hélène!

LEMUSAT

Quelle idée d'avoir épousé ce niais! D'ailleurs, je crois que tout ne va pas pour le mieux dans leur ménage. Elle est ici, depuis...

Mme DELAVAUX

Deux mois, bientôt. Elle s'y trouve très heureuse.

LEMUSAT

Parbleu! D'autant que, chez elle, elle n'a pas toujours l'air gai.

Mme DELAVAUX

Chut! la voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, GUSTAVE DUMONT, HÉLÈNE PRADIER, MARTHE DUMONT

MARTHE

Nous nous sommes arrachés aux délices du jardin, afin de prendre congé de vous, madame.

Mme DELAVAUX

Chère petite, déjà? C'est vrai. Puisque l'on ne peut vous conserver davantage, il va être temps. Mais nous vous accompagnons jusqu'à la gare, n'est-ce pas, Lemusat?

GUSTAVE

Ne vous donnez pas cette peine, je vous prie. Ne vous dérangez pas pour nous.

Mme DELAVAUX

Nous vous aurons ainsi un peu plus, et la promenade est si jolie. Je vais prendre mon chapeau... Un instant... Lemusat, voudriez-vous rappeler les enfants?

(Sortent Mme Delavaux à droite et Lemusat par le jardin.)

SCÈNE IV

GUSTAVE DUMONT, HÉLÈNE PRADIER, MARTHE DUMONT.

MARTHE

Enfin!... Il est vraiment malaisé de se trouver seuls avec toi!

GUSTAVE

Depuis ce matin, nous commencions à craindre que notre voyage ne fût inutile.

HÉLÈNE

Inutile, pourquoi? Je suis si contente d'avoir reçu votre visite.

MARTHE

Nous aussi, ma chère Hélène, nous sommes heureux de t'avoir revue. Tu as l'air si satisfaite, tu as repris une belle gaîté, nous t'avons trouvée toute transformée : n'est-ce pas, Gustave?

GUSTAVE

Il est sûr qu'un séjour de deux mois à la campagne vous aura fait le plus grand bien. Nous nous en réjouissons avec vous. Mais, maintenant vous voilà réconfortée et calme : Quand revenez-vous à Paris?

HÉLÈNE

Ne connaissez-vous pas mes intentions?... J'ai écrit à M. Pradier.

GUSTAVE

René nous l'a dit. Vous voulez la rupture définitive. Il a eu beau vous supplier; vous ne lui avez pas répondu.

HÉLÈNE

Je suis lasse de discuter. J'ai trop souffert là bas; je n'y retournerai jamais.

MARTHE

Tu t'exagères peut-être les choses. Réfléchis. Ton mari est désolé de ton départ; tu ne peux pas douter de son affection. Ne t'obstine pas.

HÉLÈNE

J'ignore s'il est désolé! Je ne m'en occupe pas. Que n'a-t-il été prévoyant? Il ne tenait qu'à lui d'empêcher ce qui s'est produit. Quant à moi, je ne l'aime plus.

MARTHE

Crois-tu? On se dit cela, puis, un beau jour, les regrets viennent...

GUSTAVE

On n'a pas vécu impunément ensemble durant dix ans.

HÉLÈNE

Il est inutile d'insister. Je ne reprendrai pas l'existence d'il y a deux mois.

GUSTAVE

Laissez-nous démontrer que vous avez tort. Tenez, l'heure presse, vos amis reviennent, nous allons partir... Permettez, je vous en conjure, au nom de votre amitié pour nous, qui vous en supplions, souffrez que René lui-même plaide sa cause auprès de vous. Il est plein de désespoir et de repentir. Il saura vous fléchir; vous...

HÉLÈNE

Je ne veux pas. Jamais! Déjà, une fois, il m'a demandée ici...

GUSTAVE

Et vous ne l'avez pas reçu. Je sais...

MARTHE

Aussi, nous a-t-il priés d'intervenir en sa faveur et de lui obtenir une audience!

GUSTAVE

Il nous attend même à la gare, où nous lui communiquerons votre réponse.

HÉLÈNE

A la gare, ici! Il a l'audace...

GUSTAVE

Il est impatient de savoir ce que vous déciderez.

HÉLÈNE

Je ne le verrai pas. Ses démarches sont superflues.

MARTHE

Ma bonne Hélène...

HÉLÈNE

Je regrette que vous vous soyez chargés de cette mission. Je ne vous en garde pas rancune, mais j'aurais préféré que vous m'eussiez comprise assez pour ne pas l'accepter.

GUSTAVE

Mais pourtant, Hélène, s'il se présentait ici...

HÉLÈNE

Je ne le recevrais pas. Je ne veux pas le voir.

SCÈNE V

GUSTAVE DUMONT, DANIEL DELAVAUX, LEMUSAT, Mme DELAVAUX, HÉLENE PRADIER, MARTHE DUMONT, LUCIE DELAVAUX, HORTENSE LEMUSAT.

Mme DELAVAUX

Voilà tout notre monde.

LEMUSAT

Je vous les dénonce. Ils conspiraient de vous mettre en retard, et de vous faire manquer le train.

Mme DELAVAUX

Il est temps : En route, et nous pourrons ne pas marcher trop vite. Eh bien, tu ne viens pas, Hélène ?

HÉLÈNE

Je me sens fatiguée. Excusez-moi, n'est-ce pas, mes amis? A bientôt, Marthe. N'oublie pas ta promesse.

MARTHE

Je reviendrai prochainement.

GUSTAVE

Au revoir, Hélène.

HÉLÈNE

Au revoir.

HORTENSE

Me permets-tu de te tenir compagnie? Je m'en voudrais de te laisser seule, Hélène.

HÉLÈNE

Je ne crains pas d'être seule.

LEMUSAT

Non, Hortense. Viens avec nous. Il est bon que tu marches un peu.

HORTENSE

Oh! l'exercice ne me manque pas ici. On est tout le temps dehors. Et quand je rame...

LEMUSAT

Enfin, j'exige que tu viennes. N'est-ce pas, Madame Delavaux? Elle ne doit pas abandonner Lucie, et notre échappé de Tunisie ne le lui pardonnerait pas...

Mme DELAVAUX

Venez avec nous. Cela vaudra mieux, ma petite.

HORTENSE

Bien, Madame.

Mme DELAVAUX

Repose-toi, Hélène, pendant que nous sortirons, qu'as-tu? Tu es tout émue.

HÉLÈNE

Ce n'est rien. Ne vous inquiétez pas. (*Sortent Gustave Dumont, Lemusat, Daniel Delavaux, Mme Delavaux, Marthe Dumont, Lucie Delavaux, Hortense Lemusat.*

Hélène Pradier accompagne ses amis jusque dans le vestibule à gauche, quand elle revient, elle aperçoit soudain René Pradier qui est entré par le jardin,

où il se tenait dissimulé depuis un instant dans le massif d'arbres — et elle pousse un grand cri.

SCÈNE VI

RENÉ PRADIER, HÉLÈNE PRADIER

RENÉ

C'est bien moi. Vous ne m'attendiez peut-être pas?

HÉLÈNE

Par où êtes-vous entré?

RENÉ

Ce n'est pas bien compliqué! ça ne m'a pas coûté cher. J'étais caché dans le jardin depuis une demi-heure, guettant le moment où vous seriez seule. Et me voici.

HÉLÈNE

Que prétendez-vous faire? que me voulez-vous?

RENÉ

Vous rappeler que vous êtes en puissance de mari, vous sommer de me suivre.

HÉLÈNE

Je ne vous suivrai pas.

RENÉ

Croyez-vous?

HÉLÈNE

J'en suis sûre.

RENÉ

J'ai pour moi la loi!

HÉLÈNE

Eh, Monsieur? La loi! que vous permet-elle d'entreprendre? Vous me sommez, dites-vous, de vous suivre! Je m'y refuse. Que ferez-vous?

RENÉ

Je n'agirai pas par violence.

HÉLÈNE

Voilà qui est heureux!

RENÉ

Je le pourrais! Je ne le ferai pas, rassurez-vous. Je ne veux vous tenir que de vous-même.

HÉLÈNE

Cet espoir est vain, Monsieur, finissons-en. Je vous jure que vous perdez votre temps.

RENÉ

Quand même je ne trouverais ici d'autre avantage que de causer avec vous... en amis... quelques minutes, d'entendre le son de votre voix, de vous voir... je n'aurais pas perdu mon temps !

HÉLÈNE

Je sonne. Je vous fais sortir.

RENÉ

Non. Vous ne sonnerez pas. Ne fuyez pas non plus, je vous suivrais, ou je vous empêcherais de passer !

HÉLÈNE

Quel est donc cet excès de tyrannie ! Ne pouvez-vous me laisser tranquille?

RENÉ

Je ne puis me passer de vous.

HÉLÈNE

Cependant, il le faut bien.

RENÉ

C'en est assez. Je vous reprends. Suivez-moi.

HÉLÈNE

Je ne vous suivrai pas. Vous n'êtes pas mon maître. Je n'appartiens qu'à moi.

RENÉ

Vous vous êtes librement donnée à moi, devant la loi et devant les hommes ! Vous m'appartenez. Vous me devez l'obéissance. Je veux que vous rentriez chez moi. Obéissez !

HÉLÈNE

Non. Que me font vos droits ? Je ne me soumettrai jamais.

RENÉ

C'est ce que nous verrons ! Après tout, que me reprochez-vous? Vos griefs sont à ce point illusoires que, prétendant rompre les liens qui nous unissent, vous n'osez y avoir recours pour appeler à votre aide la loi !

HÉLÈNE

Oh ! la loi !... Vous n'avez que ce mot à la bouche !

RENÉ

Suprême garantie du mariage, refuge...

HÉLÈNE

Refuge!...Ah vraiment? refuge!...Mais quelle indignité chez les époux, songez-y donc, pour qu'ils puissent y avoir recours! Quoi? elle n'admet, votre loi, que des circonstances honteuses pour intervenir!

RENÉ

Sans doute elle punit l'adultère. Mais elle admet comme suffisants les sévices.

HÉLÈNE

Les sévices, l'injure, les coups, oui! Elle protège le faible contre les brutalités du fort! Elle constate, elle vérifie, elle jauge la qualité des horions reçus. Mais les tortures morales, elle y demeure indifférente: point de divorce pour les honnêtes gens qui ne s'entendent pas.

RENÉ

La loi est la loi. Prenons-la pour ce qu'elle est. Vous vous êtes volontairement mariée avec moi, n'ignorant pas ce que vous faisiez. Personne ne vous a influencée. Vous étiez seule, sans parents. Vous ne pouvez prétendre que vous ne me connaissiez pas alors. Vous m'avez vu dès notre enfance. Mon caractère n'a pas changé.

HÉLÈNE

Eh! Monsieur...

RENÉ

Vous, au contraire, qui étiez une jeune fille rieuse, alerte, insouciante et aimable, vous vous êtes métamorphosée en une compagne peu à peu triste, résignée, taciturne. J'aurais pu me plaindre. J'essayai de vous ramener...

HÉLÈNE

Vous ne m'avez jamais comprise.

RENÉ

Que ne vous expliquiez-vous? Quoi qu'il en soit, j'ai tout accepté; mon foyer morne à cause de vous, je ne l'ai pas déserté. Je n'ai manqué à aucun de mes devoirs. J'oublie ce que vous m'avez fait. Je viens en ami sincère, vous réclamer à vous-même!...

HÉLÈNE

Il est trop tard.

RENÉ

Est-il jamais trop tard, j'en appelle, Hélène, à votre cœur, à votre raison! est-il jamais trop tard pour que deux égarés se retrouvent, en reviennent à s'entendre, à s'appuyer l'un sur l'autre, et à s'assurer enfin le repos et le bonheur?

HÉLÈNE

Il est trop tard, vous dis-je. J'ai fait ce que j'ai pu. Je voulais vous aimer. J'ai été sur le point... Vous n'êtes pas venu vers moi, vous m'avez abreuvée de dégoûts. J'ai été entre vos mains un instrument pour vous mener à la fortune; vous n'avez vu en moi que cela. Votre ambition est satisfaite. C'est bien. Laissez-moi!

RENÉ

Hélène!... Mais je vous aime! Mais je vous veux! La fortune? Ah non! Je l'ai désirée pour vous, plutôt que pour moi! Afin que vous jouissiez enfin de tous les enivrements de l'existence, afin que vous fussiez heureuse, triomphante, adulée!... Afin que vous fussiez heureuse.

HÉLÈNE

J'aurais été heureuse d'être aimée. Je ne demandais pas davantage.

RENÉ

Je vous ai toujours aimée...

HÉLÈNE

Vous étiez brusque, capricieux, égoïste! Quand vous êtes-vous informé d'un seul de mes désirs? Vous heurtiez tous mes sentiments et mes goûts. Et vous riiez d'un rire affreux quand apparaissait ce que vous nommiez la vulgarité de mes aspirations!

RENÉ

Mais je changerai. Mais je ne prendrai conseil que de vous. Je ne ferai rien sans votre avis et votre agrément. Revenez-moi, Hélène!

HÉLÈNE

Je ne vous crois pas. Quittons-nous simplement. Est-ce donc si malaisé? Je ne puis plus vivre à côté de vous. Je ne vous aime pas. Je ne vous aimerai jamais. A quoi bon feindre? Vous m'inspirez de la répulsion.

RENÉ

Toujours entêtée, et dans les nuages! Hélène, regardez autour de vous, ouvrez les yeux! Craignez qu'il soit trop tard, un jour! Mais je n'accepte rien d'irréparable. Je vous attends encore.

HÉLÈNE

Consentez au divorce, à la séparation, de bon gré! Puisque je ne reviendrai plus, que pouvez-vous espérer?

RENÉ

Un moment lucide, Hélène, un regret, et, quoi que vous pensiez aujourd'hui, votre retour!

HÉLÈNE

Oh! jamais!

RENÉ

Soyez sans crainte. Je n'insiste pas maintenant. Plus tard, j'y ai foi, nous têterons le retour pardonné et la joie entrera dans nos cœurs. Vous n'entendrez nulle plainte, nulle récrimination, pas un reproche. Le passé de lui-même s'abolira. J'entrevois déjà l'avenir!

HÉLÈNE

Vous êtes sans pitié. Vous voulez m'avoir à votre merci.

RENÉ

Je ne veux pas qu'au jour certain de la réconciliation, je ne puisse vous faire accueil. Je n'élève entre nous aucune barrière. Je laisse le chemin ouvert. A vous d'y entrer, quand il vous plaira.

HÉLÈNE

Vous m'entravez, sans ressource!

RENÉ

J'attends que vous veniez à moi!

HÉLÈNE

Hélas!

RENÉ (*après un silence*).

Puisque mes supplications sont inutiles, Hélène, je me tais. Cependant il faut bien que des questions d'ordre plus matériel soient entre nous agitées. Comment prétendez-vous subsister, ici? Je vous ai expédié une somme d'argent...

HÉLÈNE

Je n'accepte rien de vous!

RENÉ

Vous m'avez renvoyé le mandat et la lettre. Pourtant j'aurais honte de vous réduire par la famine : Prenez ceci.

HÉLÈNE

Je ne prendrai rien. Je ne veux pas dépendre de vous. Allez-vous-en.

RENÉ

Il faut vivre cependant. Vous n'avez rien...

HÉLÈNE

Madame Delavaux m'a reçue comme je suis. Elle connaît ma situation.

RENÉ

Madame Delavaux vous donne l'hospitalité. Mais vivrez-vous à ses dépens? Votre fierté...

HÉLÈNE

Il n'a pas été agité entre Mme Delavaux et moi, de ces questions d'intérêt. Elle attendra que je sois libérée et indépendante. Nous compterons alors. Ne prenez nul souci de ma dignité; je la sauvegarderai.

RENÉ

Comment? Soyez sérieuse, Héléne! Vous n'avez rien à vous!

HÉLÈNE

Que vous importe, Monsieur! et que vous ai-je demandé? Laissez-moi vivre à ma guise! Laissez-moi.

RENÉ

Quoi! j'aurai même en vain fait appel à votre désintéressement...

HÉLÈNE

Je ne reçois de vous ni conseil, ni argent, ni amour. Vous m'excédez. Laissez-moi.

RENÉ

Je suis votre mari encore...

HÉLÈNE

Vous êtes mon mari! Avez-vous peur que je l'oublie? Et, parce que vous êtes mon mari, me sera-t-il défendu de respirer comme je l'entends?

RENÉ

Et moi! Ne faut-il pas que je me résigne, moi! si

je consens à ne pas vous violenter? Perdez-vous de vue le sacrifice que m'impose votre fantaisie, et ma souffrance? et ma honte?

HÉLÈNE

J'ai subi d'amères tortures. En aviez-vous pitié! Vous vous railliez de ma douleur. Vous avez désabusé mon âme de toute faiblesse. Vous ne me fléchirez pas.

RENÉ

Adieu, Madame. Des illusions orgueilleuses vous affolent toujours! Je suis venu trop tôt. Je vous plains. Je rentre chez moi. C'est fini. Vous ne m'entendrez plus supplier, et j'attendrai, résigné, votre retour.

SCÈNE VII

RENÉ PRADIER, HÉLÈNE PRADIER, Mme DELAVAUX

Mme DELAVAUX

Monsieur Pradier!

HÉLÈNE

Ma chère!...

RENÉ

Excusez-moi, Madame. Je comprends que ma visite était inopportune. Je me retire.

Mme DELAVAUX

Nous ne nous attendions pas...

RENÉ

J'ai l'honneur, Madame, de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

HÉLÈNE PRADIER, Mme DELAVAUX.

Mme DELAVAUX

M'expliqueras-tu?... Mais quelle pâleur, ma chérie! Qu'as-tu donc? Respire ces sels.

HÉLÈNE

Je souffre! Merci, Louise... Ah! je suis mieux! Quelle abjection!

Mme DELAVAUX

Que s'est-il donc passé?

HÉLÈNE

Oh! qu'il a su mettre de courtoisie .. Permets que je reprenne haleine... De courtoisie dans ses outrages! Il m'a offert, vois-tu, il a eu la bonté de m'offrir, tant que durerait mon caprice, de subvenir à mes besoins!

Mme DELAVAUX

Hélène!

HÉLÈNE

Oui! Et il m'a rappelé que je suis sans fortune...

Mme DELAVAUX

Hélène!

HÉLÈNE

Il m'a fait honte de vivre à tes dépens...

Mme DELAVAUX

Il est fou!

HÉLÈNE

Oui, fou!... avec tant de froideur! Peut-être? J'ai surmonté, pendant qu'il était là, mon dégoût. J'aurais pu lui cracher à la face! Ah! quelle lâcheté, quel être fourbe!

Mme DELAVAUX

N'y pense plus! Reviens à toi! Tu étais si joyeuse!

HÉLÈNE

C'est que je l'avais oublié!

Mme DELAVAUX

Tu étais si joyeuse, si confiante! Chère Hélène, sois ma fille encore, la sœur de ma Lucie. Reviens à nous. Ressaisis-toi.

HÉLÈNE

Je l'avais oublié!... J'étais heureuse! Mais il ne veut pas lâcher prise. Il est impitoyable.

Mme DELAVAUX

Qu'importe, si tu ne le vois plus?

HÉLÈNE

Il reviendra! Il agira! Que sais-je? Il ne me laissera pas en repos! Il aura recours à des moyens légaux. Je serai en butte à des tracasseries incessantes. Comment échapper? Que ne puis-je m'arracher à lui?

Mme DELAVAUX

Le divorce...

HÉLÈNE

Ah! ma ressource suprême! Je l'ai désiré tant de fois! Il n'en veut pas.

Mme DELAVAUX

Ne peux-tu invoquer...

HÉLÈNE

Quoi!... Je ne puis rien lui reprocher que la loi ait prévu; pas une injure grave; il ne m'a pas trompée, il ne m'a pas battue!

Mme DELAVAUX

Que faire ?

HÉLÈNE

Oh! je ne sais. Mais je suis résolue à tous les moyens! Où en découvrirai-je un qui l'obligerait à céder? Même si j'étais coupable et infidèle, il me conserverait, pour me torturer!

Mme DELAVAUX

Écoute, Hélène! Te débattre ainsi est bien vain. Vis avec nous. Reste, et ne te soucie plus de lui.

HÉLÈNE

Si je pouvais!

Mme DELAVAUX

Tiens, regarde. Voici nos jeunes gens. Ils sont radieux de jeunesse et d'insouciance. Mêle-toi à leurs plaisirs. Etourdis-toi. N'es-tu pas, aussi, ma fille?

HÉLÈNE

Chère, chère Louise!

SCÈNE IX

LEMUSAT, DANIEL DELAVAUX, HÉLÈNE PRADIER, Mme DELAVAUX, LUCIE DELAVAUX, HORTENSE LEMUSAT.

LUCIE

Ils sont partis.

DANIEL

Oui, et au dernier moment, comme déjà leur train s'ébranlait, est monté auprès d'eux un voyageur qu'ils connaissaient.

HORTENSE

Je crois bien, c'est monsieur...

LEMUSAT

Tais-toi donc, imprudente! (*Pour détourner l'attention.*) Leur train était tout juste en retard.

Mme DELAVAUX

Oh! vous pouvez tout dire, cher ami. Hélène a vu M. Pradier

DANIEL

Monsieur!... il est venu ici?

HÉLÈNE

Qu'importe?

HORTENSE

Il est venu ici!... Vous n'allez pas nous quitter, n'est-ce pas?

HÉLÈNE

Non, ma chère enfant.

LEMUSAT

Que s'est-il donc passé?

Mme DELAVAUX

Hélène restera longtemps avec nous, j'espère.

HORTENSE

Ah! tant mieux...

Mme DELAVAUX

Elle est ma fille aînée, si Lucie n'est pas jalouse.

LUCIE

Par exemple!... Mais tout le monde ici l'adore et tous nous désirons qu'elle reste toujours.

HORTENSE

Est-elle heureuse!

LUCIE

Toi aussi, ma bonne Hortense. N'est-ce pas, maman, Hortense ne doit pas nous quitter?

LEMUSAT

Elle ne sait que trop qu'elle est ici comme chez elle!

HORTENSE

Je ne demande pas mieux que de rester!

LEMUSAT

Eh bien, et moi ma fille?

LUCIE

Vous viendrez les dimanches...

LEMUSAT

Et les jours de fête?... Je verrai ma fille par tolérance! Fi, l'ingrate!

HORTENSE

On est si bien ici, papa! On te recevra aussi souvent qu'il te plaira. Chez nous, je suis constamment seule, ce n'est pas très gai!

Mme DELAVAUX

Je voudrais que ma maison fût considérée par tous mes amis comme la leur. Ce n'est pas la place qui manque! Ainsi, disposez de tout, ici, à votre guise Vous me ferez plaisir.

LEMUSAT

Vous êtes admirable! Et si l'on voulait abuser.

Mme DELAVAUX

On ne saurait. J'ai des ordres à donner pour le dîner; je me dérobe à vos éloges flatteurs. (*Elle sort.*)

LUCIE

Et nous, descendons à la Seine...

HORTENSE

Ramer un peu; oh oui! cela nous fera du bien.

LEMUSAT

Et nous ouvrira l'appétit pour le dîner!

LUCIE

En avant!

(Sortent Lemusat, Lucie Delavaux et Hortense Lemusat.)

SCÈNE X

DANIEL DELAVAUX, HÉLÈNE PRADIER

DANIEL

Hélène, j'ai été maladroit. Pardonnez-moi. Je ne savais pas que ce fût M. Pradier. Je vous ai peinée. Je n'aurais pas dû en parler.

HÉLÈNE

Peinée? en quoi? J'ai été affectée de le voir, tout à l'heure, là;... je ne m'attendais pas... Mais que vous l'ayez rencontré!... et puis, vous ne pouviez le connaître, ni vous douter...

DANIEL

C'est égal. Je me juge trop souvent gauche, je suis constamment mal à l'aise, depuis mon arrivée de Tunisie. J'ignore tout de vos usages. Je suis jeté comme un ours au milieu d'une société trop policée

pour moi. Je ferais mieux de m'en retourner auprès de mes Arabes !

HÉLÈNE

Y songez-vous ? Que dirait votre mère ? Quel chagrin vous lui causeriez ! Et qu'iriez-vous chercher là-bas ?

DANIEL

Oh ! s'il ne manquait qu'un prétexte !... Nos terres sont entre les mains d'un intendant ; il serait bon qu'on le surveillât. C'était ma fonction, depuis que mon père est mort...

HÉLÈNE

Mais votre mère ? Quelle joie (hélas ! depuis son veuvage, elle n'en a pas attendu d'autre), quelle joie pour elle de se retrouver en France, après plus de vingt ans !... Pourtant, elle aurait prolongé son exil, si vous n'aviez pas dû la suivre.

DANIEL

C'est vrai.

HÉLÈNE

Et vous n'êtes arrivé que de quinze jours ! et déjà...! Daniel, vous n'en avez pas le droit. Essayez d'abord de notre vie. Paris est si près, vous n'y êtes pas allé...

DANIEL

J'y ai passé une journée.

HÉLÈNE

Retournez-y...

DANIEL

Je n'en ai guère envie. Je souhaiterais plutôt de demeurer auprès de ceux que je chéris, ici. Ce n'est ni de ma mère seulement ni de ma sœur que je parle, tous ses amis dont elle m'a si souvent fait l'éloge, et que je ne connaissais pas : cet excellent M. Lemusat, sa gentille fille, si indulgents, si cordiaux ; vous surtout Hélène, par qui ma mère me fait accueillir comme par une sœur nouvelle...

HÉLÈNE

Pourquoi nous quitter ?

DANIEL

J'ai si peur d'être ridicule à vos yeux avec mes manières de sauvage.

HÉLÈNE

En quoi seriez-vous ridicule?

DANIEL

Et puis!... s'il fallait tout vous dire...

HÉLÈNE

Quoi donc, que je ne puisse entendre?

DANIEL

Je ne puis, ni ne dois.

HÉLÈNE

Manquez-vous de confiance en moi?

DANIEL

En vous!... Moi qui vous livrerais ma vie, mon honneur! Je vous admire, Hélène, je vous estime plus haut que personne au monde! Oh! si j'osais...

HÉLÈNE

Parlez...

DANIEL

Je n'ose pas.

HÉLÈNE

Que vous êtes enfant! Vous fais-je peur?

DANIEL

Non, mais je vous offenserais si je parlais.

HÉLÈNE

Vous m'offenseriez! Comment?

DANIEL

Eh bien, tant pis! Je parle. Vous l'aurez exigé!... Je ne puis plus rester, Hélène! Je suis en proie à des rêves dont je ne puis me détourner, et j'en souffre, j'en souffre! Je vis trop près de vous! Vous voilà seule, éloignée de votre mari. Je m'imagine que vous êtes libre, divorcée, veuve! Je vous aime! Je vous aime!... Sans espérance!... et je pars.

HÉLÈNE

Daniel!... Mon Dieu, vous n'y pensez pas! Est-il possible? Mais je suis mariée, je ne puis m'arracher aux liens qui m'enserrent, et vous!... Mais vous ne pouvez pas m'aimer. Je suis votre sœur, Daniel! Votre sœur!... Ecoutez-moi... Ah! comment lui dire?.... Ah! Daniel!... Mais je suis vieille; vous êtes beaucoup plus jeune que moi. Je suis une vieille femme pour vous, Daniel!... Vous devriez voir du

monde... Allez à Paris. Et tenez, sans sortir d'ici, regardez... Hortense est charmante!...

DANIEL

Sans doute. Mais je vous ai tout dit... Pardonnez-moi!... Hortense, charmante, elle l'est, sans doute! Mais elle me fait l'effet de doubler Lucie; elle est une sœur pour moi, une sœur. Vous pas. Ce n'est pas la même chose. Vous n'occupez pas dans mon cœur la place d'une sœur. Vous êtes une femme: Oh! Hélène, si vous saviez!... Je vous aime! Voilà tout.

HÉLÈNE

Qu'allons-nous devenir? Que faire? J'ai honte! Daniel?... Oubliez cette folie!

DANIEL

Vous m'en voulez beaucoup?

HÉLÈNE

Non. Mais votre mère, Daniel, ma pauvre Louise!... Songez un peu à elle! Oubliez-moi, Daniel. Je vous le demande. Songez à votre mère. Oubliez-moi.

DANIEL

Est-ce possible? Et, le serait-ce...

HÉLÈNE

Mais réfléchissez donc! Quel gouffre de douleur où nous entraîne votre aveu, et ce sentiment... Ah! et cette déconvenue pour votre mère; elle aimait tant Hortense! Comme nous allons désormais être séparés! Je ne suis pas libre, enfin, Daniel! ni ma propre maîtresse.

DANIEL

Un jour, vous le serez.

HÉLÈNE

Qui sait? Et qu'importe, hélas? Vous êtes jeune, vous entrez dans la vie; il importe que vous vous y prépariez une carrière heureuse. Quelle charge je vous serais, ami! Moi, sans fortune; moi vieille; moi triste et désabusée! Même si je vous aimais d'amour, je me détournerais de vous pour ne pas vous entraver, Daniel! Ce n'est pas possible!... Si vous saviez comme l'existence est pénible même pour les favorisés à qui il semble qu'elle sourit.

DANIEL

Ce serait...

HÉLÈNE

Je ne vous écoute plus. Taisez-vous!... J'étouffe ce souvenir de votre démence d'un moment, et je vous conserve en moi, à jamais, Daniel, le dévouement sûr d'une sœur. (*Elle sort.*)

DANIEL

Hélas!

SCÈNE XI

DANIEL, Mme DELAVAUX

DANIEL

Mère!... Mère! Toute la joie s'est écroulée! Je n'en puis plus. Je veux retourner à Tunis.

Mme DELAVAUX

Que dis-tu là?

DANIEL

Il le faut, vois-tu. Je ne fais rien, ici. Je m'emplis de rêves et de billevesées. L'illusion est mensongère. Pas d'occupation qui m'en détourne. Permets-moi de partir!

Mme DELAVAUX

Quoi, le découragement déjà! Attends, et bientôt, nous t'aurons trouvé quelque chose... Nos amis...

DANIEL

Je préfère partir. Ton domaine n'est plus surveillé de près.

Mme DELAVAUX

Tu ne pensais pas ainsi, il y a quinze jours. Tu étais si heureux de venir, enfin, en France. Que se passe-t-il?

DANIEL

C'est vrai. Je vis auprès de toi et de Lucie. J'avais été si malheureux, les deux mois que je suis resté seul, là bas, après ton départ!

Mme DELAVAUX

Tu parles de t'en aller?

DANIEL

J'ai réfléchi. Nos gens sont-ils bien sûrs? N'est-il point chanceux de s'en remettre à eux? Si la ruine...

Mme DELAVAUX

Dis-moi la vérité, Daniel! Qu'est-ce qui t'a changé ainsi?

DANIEL

Oh! mère! n'exige pas de le savoir!

Mme DELAVAUX

Je veux le savoir.

DANIEL

Mère!

Mme DELAVAUX

Je le veux!

DANIEL

Tu me tortures! Je ne peux pas rester. J'ai parlé, vois-tu. Je souffre trop. Je n'ai pu maîtriser mon cœur. J'aime en vain! J'aime Hélène...; et je le lui ai dit!

Mme DELAVAUX

Hélène!... Mais...

DANIEL

Je viens de lui tout dire!

Mme DELAVAUX

Malheureux!... Moi qui... Ah! Hortense!

DANIEL

Pardonne. Je ne puis pas, mère! J'adore Hélène, te dis-je! je l'adore! et je ne sais pas...

Mme DELAVAUX

Malheureux!... Et mes espoirs déçus! Et cette Hélène! Hélène, est-ce pour cela qu'elle est venue? Ah! ne pouvait-elle rester auprès de son Pradier et ne pas nous infliger son infortune!... A notre tour, la fatalité de tout ce qui l'environne...

DANIEL

Ne la maudis pas, mère! je l'aime, c'est tout!

Mme DELAVAUX

Mais que t'a-t-elle répondu, puisque tu lui as parlé, malheureux?

DANIEL

Elle m'a objecté mille choses : son mariage n'est pas rompu... que sais-je? Elle a prétendu que son âge était un obstacle, mille choses absurdes. Que nous sommes frère et sœur, que c'est impossible, que...

Mme DELAVAUX

C'est vrai.

DANIEL

Absurdités, et vains prétextes! Un jour il sera

rompu, son mariage ! Il le faudra ! Comment vivre, comme elle vit, toujours rivée à la chaîne, et dans le dégoût !... Elle deviendra libre... alors !

Mme DELAVAUX

Alors ! ce serait aussi impossible que ce l'est aujourd'hui. Vous ne vous épouseriez pas, moi vivante ! Du reste, les choses n'en sont pas à ce point. Restons dans la réalité. Elle ne s'appartient pas ; son mari la reprendra peut-être... et, au fait !

DANIEL

Que veux-tu dire ?

Mme DELAVAUX

Oh, rien, rien.

DANIEL

Mère, n'est-ce pas ? puisque je ne puis la voir, elle m'affole ! en l'attendant, il vaut mieux que je m'en aille à Tunis ? A jamais je suis à elle. Mais, ici, je ne saurais attendre ! Elle se dégagera. Elle sera libre. Va, tu souriras bientôt, mère, à nos fiançailles. Et tu seras fière de nous !

Mme DELAVAUX

Oh tais-toi ! La voici. Laisse-nous seules, Daniel.

(*Daniel sort.*)

SCÈNE XII

Mme DELAVAUX, HÉLÈNE

Mme DELAVAUX

Il était temps ! J'ai à te parler, Hélène.

HÉLÈNE

Me voici, ma chère Louise. Qu'as-tu à me dire ?

Mme DELAVAUX

Prépare-toi à un devoir pénible, le plus pénible !... Je suis navrée de te causer une souffrance encore. Il le faut cependant... il le faut.

HÉLÈNE

Que me dis-tu !

Mme DELAVAUX

Je n'aperçois pas d'autre ressource. Ma pauvre Hélène, je ne puis pas te garder chez moi. Rentre auprès de ton mari.

HÉLÈNE

Louise!

Mme DELAVAUX

Daniel m'a tout répété. Je te plains! Si je pouvais, je te viendrais en aide... Mais sacrifier l'avenir de Daniel!... Toi, ne seras-tu pas raisonnable? La vie n'est jamais ce qu'on en attend à vingt ans. Résigne-toi. Pradier te témoignera de la gratitude. Ecris-lui. Il se souviendra de ce temps d'épreuve. Il deviendra meilleur époux, il t'aime... à sa façon, c'est vrai! pas à celle que tu rêves! Mais, telle est la vie, elle n'est faite que de renonciations successives. Incline-toi.

HÉLÈNE

Jamais je ne pourrai.

Mme DELAVAUX

Et comment l'éviter? Seras-tu la femme fatale qui soulève où elle passe des passions sans espoir? Hélène! j'en appelle à ton honneur!... Tu ne saurais vivre sans personne; la solitude...

HÉLÈNE

Retourner là,... moi! oh!

Mme DELAVAUX

Ne sois pas une enfant, Hélène! Ton mari vaut la plupart des hommes. Il est indulgent et facile, songes-y, et il t'aime. S il ne t'assure pas le bonheur, n'est-ce pas à un foyer régulier que tu rencontreras, du moins, une tranquillité durable? Et n'est-ce rien, même dans le malheur, de ne pas entraver enfin le bonheur des autres?

HÉLÈNE

Ecoute, Louise, écoute. Il n'est donc pas un refuge. Il n'est donc pas une protection! Je n'ai pas cherché à être aimée, enfin! et lui m'aime-t-il, Daniel? qui le sait?

Mme DELAVAUX

Daniel est très jeune; il est inexpérimenté. Lucie et moi, il n'a pas jusqu'ici connu d'autre femme. Tu as été la première; comment s'étonner!

HÉLÈNE

Hélas! victime partout, toujours! Pas de refuge!

Mme DELAVAUX

Hélène, je t'en conjure!

HÉLÈNE

Ah! Louise!... Tu avais été bonne pour moi, tu as accueilli mon infortune,... et tu me repousses dans la fange!

Mme DELAVAUX

Que puis-je faire?

HÉLÈNE

Je te sens aussi attristée que moi-même! Je me soumets. Ah! pourquoi l'humeur d'un enfant!... Et il faudra... Je ne pourrai jamais... Je tâcherai, je te promets... Ah! cette lettre! Cette lettre!... Eh bien, plus tard, ce soir, oui, je vais écrire! J'aurai la force... A... mon... mari! Dieu!

(Elle sort)

SCÈNE XIII

LEMUSAT, Mme DELAVAUX, LUCIE DELAVAUX, HORTENSE LEMUSAT

Mme DELAVAUX (*à part*).

Hélas, ma pauvre Hélène! c'était le seul moyen.

LUCIE

Hélène n'est pas là?

LEMUSAT

On la réclame au jardin.

LUCIE

Elle tient bien à la solitude, aujourd'hui.

HORTENSE

Qu'est-ce qui la change à ce point?

LUCIE

Cette sotte visite!

Mme DELAVAUX

Allons, petites bavardes, taisez-vous! Hélène a lieu d'être triste, mes enfants. Et je ne suis pas plus joyeuse qu'elle.

HORTENSE

Que lui est-il arrivé?

Mme DELAVAUX

Elle se décide à être sage. Puisqu'elle n'a pu contraindre son mari à rompre, elle se soumet, elle s'humilie! Elle rentre à Paris demain.

LEMUSAT

Chez lui?

Mme DELAVAUX

Ah! on n'échappe pas longtemps aux règles de vie de son monde! Sa situation, un peu fausse, n'aurait pu s'éterniser.

LUCIE

C'est égal, s'être si brusquement rendue...

LEMUSAT

Il y a quelque motif secret.

Mme DELAVAUX

Je vous expliquerai, mon ami! C'est moi qui ai dû la déterminer.

LEMUSAT

Vous? Je ne comprends pas.

Mme DELAVAUX

Hélas, vous comprendrez.

HORTENSE

Ah! bien, si, un jour, je ne m'entends pas avec mon mari, plus souvent que je lui céderais!

LUCIE

Qu'en sais-tu?

(*A suivre.*) ANDRÉ FONTAINAS.

Rideau.

L'ÉTREINTE (1)

A mon ami Ed. Pauli.

Puisque nulle tendresse humaine ne contente
Celui dont le cœur s'usé à regarder la mer,
En une lamentable et douloureuse attente;
Puisque l'Art me torture, et fait saigner ma chair,
Et qu'il ne reste rien, hélas! de mon beau rêve,
Qu'un immense regret en mon cœur attristé,
J'irai, pélerin noir, vêtu de volonté,
Le bourdon à la main, errer de grève en grève,
Vers celle que mon cœur aima seule ici-bas...
Je sais que l'homme vain me lancera l'injure
Et peut-être la pierre... et que les chiens de ferme.
En me voyant passer, hurleront sur mes pas,
Et, de leurs crocs baveux, déchireront ma bure;
Mon voyage, je sais, n'aura point de repos,
Peut-être que mes yeux n'en verront pas le terme;
Je sais que le soleil me brûlera les os;
Je sais que le gel âpre et mordant des Décembres,
Alourdira mes yeux et glacera mes membres;
Mais pour me soutenir au long de mon chemin,
Quand défaille le corps et que saigne la main,

(1) En suite à *l'Exil*, paru dans la *Revue*, nº 8, mai 1906

En ma course éperdue au-dessus de mon rêve,
Dans la splendeur du ciel impassible, j'élève
Eperdûment mon cœur sanglant, à bout de bras,
Comme un rouge étendard au-devant de mes pas.

— A chaque carrefour, j'ai laissé de ma vie...
Mais rien n'a reposé mon âme inassouvie;
J'ai suivi sans repos des chemins droit tracés;
J'ai suivi des sentiers, dont les coudes cassés
Rejoignaient brusquement de grand'routes, tordues
Vers l'infini,... j'ai vu, de mes regards brûlés
Par les feux des couchants, s'abriter dans les blés
La rouge et mâle ardeur des amours défendues;
J'ai vu, les soirs d'orgie, en passant par les bourgs,
Des hommes s'égorger avec des cris obscènes,
Torse sanglant, couteaux levés et poignets lourds...
Des filles m'ont offert, un soir, leurs lèvres saines,
Mais j'ai fait taire en moi le désir de leur chair;
J'ai repris mon chemin vers mon horizon clair,
Brandissant d'un bras fort, vers l'aube de mon rêve,
Mon bourdon de noyer, au soleil, comme un glaive!

— Je t'ai longtemps cherchée, et je saigne des mains...
Je t'ai longtemps cherchée, et je te trouve, ô Muse,
Ce soir d'automne en deuil, pleurant sur les chemins,
Ce soir de pourpre et d'or où tout s'effeuille et s'use...
Nymphe au buste puissant, Muse du sol sacré,
Mon front saigne... et mes pieds sont las d'avoir erré!...
A mon torse amaigri, l'étreinte sera douce;
En cette nuit, c'est toi que je veux, Nymphe rousse,
Et mon désir t'appelle, et je te tends mes bras,

Mes bras, éperdûment, vers la fleur de tes lèvres...
Car j'ai longtemps cherché, dans la nuit de mes
[fièvres,
L'oubli, paisible et doux, que tu me donneras...
... J'avais cru que l'oubli naîtrait de ton baiser,
Muse! Et je t'apportais mon angoisse et ma crainte;
Hélas! j'ai retrouvé, jusque dans ton étreinte,
L'écho de mon cœur las, toujours inapaisé;
Dans le rythme puissant de ta chaude poitrine,
J'ai retrouvé les cris, et tous les désirs fous
Qui jettent les rêveurs, tout à coup, à genoux,
Poings crispés, dos voûté, sur la grève marine;
Et j'ai vu, dans tes yeux, entre tes cheveux bruns,
Mes songes disparus et mes rêves défunts,
Tristement, lentement, émerger, vaisseaux mornes,
Sous un ciel sans pitié, d'un océan sans bornes!...

— Ta chair est belle, ô Muse, et ta chair fait mourir!
J'ai voulu ton baiser superbe, âpre et farouche,
Mais je reviens, brisé d'avoir pris sur ta bouche
Le regret qui persiste au fond de tout désir...
Et ce soir, je reviens, voûté sous la tourmente,
Las de t'avoir aimée et d'avoir entendu,
Quand je courbais, pensif, ma tête sanglotante
Sur ton sein que la dent des faunes a mordu,
Pleurer infiniment, en ton âme profonde,
Tout le désir de l'homme et tout l'amour du monde!

... Et, morne, j'ai repris ma route dans le soir,
Prêtre sans Dieu, martyr sans foi, pèlerin noir...

ALFRED WAUTIER.

LA FAUSSE ROUTE

ROMAN

(Suite et fin.)

CHAPITRE VIII

Depuis quelque temps Mme Volanelle était triste et préoccupée. Il lui semblait qu'elle avait quelque chose de pénible sur le cœur, quelque chose qu'elle n'osait exprimer.

D'habitude elle était silencieuse, et les paroles qu'elle prononçait étaient rares, quoique de peu d'intérêt.

Elle ne disait rien parce qu'elle n'avait rien à dire. Jamais cela ne l'avait choquée dans le temps, mais maintenant elle se figurait que tout le monde s'en apercevait et qu'on lui jetait des regards de reproche.

M. Volanelle aussi était préoccupé. Lorsqu'il était auprès de la porte, son chien noir couché près de lui, l'air effaré qu'il avait ordinairement était doublé d'inquiétude. Mais ce n'était nullement à sa femme qu'il songeait; c'était aux dépenses de son fils, qui avaient sensiblement augmenté.

De tous côtés, partout où elle portait les regards, Mme Volanelle ne rencontrait que visages soucieux; et, dans sa candeur, rapportant tout à elle-même, elle croyait que c'était son silence qui indisposait les autres à son égard.

Lorsqu'elle hasardait quelques mots, tout le monde

semblait se réveiller d'une torpeur. Le sursaut qu'elle voyait alors sur toutes les faces lui paraissait un nouveau reproche. Mme Volanelle n'était pas heureuse. Sa fille songeait au petit employé, les demoiselles à leurs amants. Le gros chien rêveur veillait à garer ses pattes des pieds inopportuns. Chacun était plongé dans ses réflexions, personne ne pensait au chagrin de Mme Volanelle.

Un jour pourtant, elle rassembla tout son courage et annonça à son mari :

— Joseph, j'ai quelque chose à vous dire.

C'était un matin. Mme Volanelle était encore plongée dans la moiteur du lit conjugal. Quant à Joseph, il se rasait devant la glace et tournait le dos à son épouse. Il portait un caleçon de flanelle à raies roses et blanches, enfoncé dans des chaussettes brunes, qui elles-mêmes descendaient dans des souliers noirs. Au-dessus de la ceinture un peu serrée, bouffait une chemise blanche, dans l'entre-bâillement de laquelle reparaissaient les mêmes rayures, roses et blanches. Dominant le tout, surgissait sa grosse tête aux cheveux gris ébouriffés.

M. Volanelle avait encore un côté de la figure couvert de mousse savonneuse ; sur l'autre il promenait doucement la lame aiguisée, tandis qu'il tendait la peau avec un doigt de la main gauche.

Lorsqu'il entendit sa femme lui dire qu'elle désirait lui parler, il faillit se couper et se retourna brusquement.

Il y avait bien longtemps que cela n'était arrivé. Vraiment, depuis ces derniers mois M. Volanelle tombait d'étonnement en étonnement ; aussi ce ne fut pas sans une grande inquiétude qu'il demanda :

— Qu'est-ce donc, ma bonne?

— J'ai des inquiétudes au sujet de Pierre, répondit-elle. il devient sombre, irritable, je crois qu'il y a une femme dans son existence.

— Une femme, se dit M. Volanelle.

Voilà bien une chose qui ne lui était jamais venue à l'esprit.

— Une femme ! dit-il, à haute voix. — Pourquoi une femme? Dès qu'il survient un changement dans

le caractère d'un homme, les femmes se figurent qu'elles en sont la cause. Il y a, grâce à Dieu, bien d'autres préoccupations sur la terre.

Lorsqu'elle s'aperçut que la conversation glissait vers le terrain des généralités, et qu'elle allait devoir se poser en défenseur de son sexe, Mme Volanelle fut très effrayée. Elle eût voulu retirer tout ce qu'elle avait dit. Hélas! le mal était fait.

M. Volanelle éprouvait une sourde irritation.

Lorsque son fils lui demandait de l'argent pour entretenir des relations, qui, disait-il, étaient nécessaires à son avenir, il n'avait jamais mis en doute ses paroles ; et voici qu'il entendait émettre un avis qui le portait à supposer qu'on l'avait trompé. Il ne voulait pas y croire, d'autant plus qu'il sentait cette opinion très sensée.

Aussi en voulut-il secrètement à celle qui l'avait suggérée.

Il tâcha donc de lui persuader qu'elle avait tort.

— Une femme, s'écria-t-il! Une femme!

Mais, comme il avait quelque peine à continuer une dissertation aussi vague, il préféra rapporter le sujet à lui.

— Pensez-vous, dit-il, qu'à son âge je songeais tant aux femmes. Je n'avais qu'une idée, c'était de me faire une situation dans le commerce, de m'établir dans la grande ville. Bien souvent mes parents qui habitaient la campagne furent effrayés par les dépenses que je faisais pour atteindre un but qu'ils ne pouvaient comprendre. Mais j'avais mon idée. Ils le savaient. Ils m'ont laissé faire et j'ai réussi. Que voulez-vous, j'étais un aventurier.

Volontiers, s'il eût connu Pizarre ou Cortez, il se fût comparé à l'un ou l'autre d'entre eux, mais il ignorait leur existence et se contenta de répéter :

— Un aventurier, un aventurier, en brandissant son rasoir avec précaution, pour ne pas se blesser.

— Ah! ce n'a pas été sans peine, dit-il encore, j'ai peiné, j'ai lutté; mais me voilà, je suis où je voulais être. Quant à Pierre, il a son but, et je ne veux pas entraver ses projets, Je ne les comprends pas, pas plus que mes parents ne comprenaient les miens.

Mais il est de la bonne race, c'est un aventurier comme moi, et je veux l'aider.

Il prononça ces derniers mots avec résolution et continua à se raser.

Mme Volanelle était triste et se recroquevillait pour se faire toute petite dans le lit conjugal. Ainsi, elle était dans une famille d'aventuriers, sans s'en douter. Avec cynisme, son mari venait de briser tout le roman de sa vie. Il lui avait toujours dit qu'il n'avait travaillé que pour obtenir sa main ; naïve, elle l'avait cru.

Maintenant seulement la lumière se faisait dans son esprit. Elle devinait quelles avaient été ses véritables intentions. Souvent c'est ainsi que les mensonges, alimentés pendant de longues années, se brisent, dans un moment de mauvaise humeur, ou lorsque l'esprit absorbé par d'autres pensées, néglige de les ménager.

Mme Volanelle regarda son mari. Il avait les reins plats et le ventre proéminent, et elle se sentit profondément malheureuse.

CHAPITRE IX

Madeleine aimait les petits théâtres où l'on chante des chansons rosses, et où l'on voit des équilibristes et des chiens savants.

Caressée par l'atmosphère de désir qui l'entourait, peureuse un peu de tout ce qu'elle devinait de bas et de brutal autour d'elle, elle se sentait voluptueusement émue. Accoudée au bord de la baignoire, elle s'éventait fébrilement à petits coups saccadés, et de temps en temps souriait avec énervement en se retournant vers Pierre.

De son coin, gêné et maussade, il lui rendait son sourire, d'un air désolé, en songeant à autre chose.

Tout autour d'eux s'étalaient des toilettes voyantes.

On voyait là des demi-mondaines, aux figures placides et chargées de fard. Leurs yeux noircis par le kohl manquaient totalement d'expression. Les unes avaient des faces pâles et émaciées; d'autres étaient

grasses. Leurs cheveux teints au henné ou décolorés par l'eau oxygénée prenaient un aspect de choses mortes; et sur leurs lèvres trop rouges, planait un sourire figé, qui leur communiquait un air d'impassibilité nonchalante.

Des messieurs en habit noir s'ennuyaient par genre, tandis que des bourgeois ventrus étaient secoués de gros rires quand les chanteurs disaient des gauloiseries.

Sur toute cette foule variée et changeante planait une atmosphère de mauvaise volupté, de brutalité physique et de lassitude morale, une atmosphère étrange qui sentait le fauve et l'assassin, et où le rire sonnait faux, pareil à des éclats de tristesse.

Dans cette ambiance, Madeleine frissonnait délicieusement.

D'autres fois elle était bruyante et animée. Pierre tâchait alors de rire aussi; mais quand le spectacle était terminé, les mâchoires lui faisaient mal de la grimace qu'il avait faite.

Ce n'étaient pas là tous leurs plaisirs.

Il est à Bruxelles plusieurs restaurants de nuit. Le modern-style y est la dernière expression de l'élégance. On y voit des messieurs assis sur de hautes chaises, semblables à des aras sombres et silencieux. On y déguste des boissons aux teintes indécises, grenat, orange pâle, olivâtre, que l'on aspire du bout de longues pailles, et que l'on nomme pompeusement : « boissons américaines ». Ceux qui sont tout à fait dans le mouvement les gratifient du nom de *drinks* ou d'appellations plus bizarres et plus compliquées encore. Dans des boiseries contournées sont enchâssés des vitraux aux couleurs diffuses représentant des animaux énigmatiques, tandis que sur le sol s'étalent des floraisons mystérieuses.

Généralement auprès du tambour de la porte se trouve posté un nègre ou un Indien, en uniforme écarlate. Caché derrière des palmiers, un orchestre de tziganes fait vibrer l'atmosphère des plaintes de ses violons, jouant des airs gais sur un mode à faire pleurer.

Quelques personnages réputés chics hantent ces

établissements, le reste du public est formé de bandes de curieux qui viennent les admirer. Les premiers, souvent plus riches de fortune que d'intelligence, s'y promènent d'un air vanné, accompagnés de femmes aux toilettes éblouissantes, mais à l'accent désastreux, et dont les moindres réparties éclatent comme des catastrophes.

L'ambition des petits jeunes gens est de se glisser dans ces restaurants privilégiés et d'y mener parfois de jeunes cocottes, qui, folles de joie, ne savent plus comment s'asseoir, et deviennent grossières avec les garçons pour se donner un reflet d'élégance.

Mais un point sombre trouble le bonheur de tout le monde, c'est que seul de tous ces endroits est jugé digne à l'exclusion de tous les autres, celui que choisissent les habits noirs dont il a été parlé plus haut; aussi chacun les surveille jalousement.

Qu'un jour vienne où ils disparaissent, un vent de panique souffle sur le troupeau. — « Où sont-ils ? » — « Que sont-ils devenus » ? — L'effroi et l'inquiétude se peignent sur toutes les faces. Des regards méfiants se croisent. Les conversations cessent. De même on voit les prêtres et les fidèles s'affoler lorsque l'idole a disparu du sanctuaire.

Puis, après le premier moment d'incertitude, tacitement s'organise un service de reconnaissance, les plus hardis se mettent à la recherche des fétiches. Comme dans une fourmilière renversée où les ouvrières commencent à réparer les dégâts commis, il y a des allées et venues, des conciliabules. Une animation insolite règne. Ce sont des entrées, des sorties, de fausses nouvelles qui circulent, jusqu'à ce qu'un soupir de soulagement s'échappe de toutes les poitrines : « Ils sont retrouvés » !

Tous se précipitent alors. Les timorés s'enquièrent encore de la topographie du nouvel endroit consacré, des habitudes, du prix des consommations. Ils passent devant la porte, sans oser entrer d'abord, puis se glissent timidement. Mais, petit à petit, après quelques fluctuations, la rivière reprend son cours normal. Un nouveau temple est ouvert au culte de l'ennui. Pour peu de temps hélas, car dès que la

foule est reconstituée, l'élite qui la méprise fuit vers un nouvel asile.

Ainsi, de bar en bar, de restaurant en restaurant, la chevauchée de la mode s'avance, les remplissant tour à tour de son agitation, de ses travers et de ses bâillements.

Pendant ce temps, foulant les tapis abandonnés, les provinciaux en retard viennent se dévorer des yeux les uns les autres et copient mutuellement leurs modes et leurs allures, avec des joies de sauvages se partageant un butin précieux.

Pierre connut aussi les émotions de cette chasse ardente. Madeleine l'y entraînait à sa suite. Elle le conduisait d'un lieu dans un autre, et à peine était-il habitué à l'un qu'elle ne voulait plus y retourner.

— Mais pourquoi, demandait-il navré?

— Pourquoi? Parce que ce n'est plus chic, mon cher, lui répondait-elle. Il n'y a plus là que des bookmakers et des petits sauteurs.

Pierre alors ne protestait plus, il continuait le pèlerinage, n'essayant pas de discuter ces subtilités, car il sentait que les avis qu'il eût pu donner auraient fort diminué son prestige. Il préférait s'en rapporter à elle, admirant ce sens éclairé qui lui faisait deviner de telles nuances avec une si prodigieuse rapidité. Aussi se résignait-il à aller fouler de nouveaux tapis, à entendre une autre musique, et à voir les mêmes gens s'ennuyer autour d'autres tables.

CHAPITRE X

Lorsque la fin de la journée approchait, M. Volanelle avait l'habitude de se rendre au Café des Augustins. En été il s'installait sur la terrasse. L'on s'y sent presque dans la rue, au milieu de la foule agitée. Elle passe près de vous, contre vous, et ses multiples aspects forment une série d'images qui occupent l'esprit fatigué.

Ce défilé de figures variées, d'accoutrements disparates, de gens pressés ou flâneurs, d'hommes, de femmes, d'ouvriers, d'employés, de soldats, qui se

saluent, s'arrêtent, s'évitent, se cognent, personnifiait pour lui la grande ville. Le brouhaha de leur piétinement, mêlé au roulement des voitures, au trot des chevaux, au ronflement des automobiles, aux cris des camelots, au murmure immense des voix, tout cela lui bruissait dans la tête comme un formidable chant s'élevant de l'asphalte, comme les battements du cœur de la cité retentissant violemment dans ses vaisseaux gorgés.

Il aimait à retrouver parmi les milliers de physionomies indifférentes un visage connu; alors, réconforté, il reprenait une plus juste notion de sa personnalité et de son importance.

L'hiver il se plongeait dans la tiède chaleur de la grande salle illuminée. Il s'y sentait protégé contre le froid et les regards des miséreux par de grandes glaces couvertes d'une épaisse buée, au travers de laquelle on ne distinguait plus que le jeu gracieux des lumières multicolores.

Il faisait doux alors de se reposer sur les banquettes rembourées, derrière les tables de marbre, ébloui un peu par les clartés violentes des lampes blanches, montées sur cuivre jaune. Il se laissait bercer par le monotone bruit des verres lentement remués, des appels des garçons, et du doux cliquetis des dominos qui glissent sur les surfaces polies en entrechoquant leurs angles noirs.

Il se rappelait les longues soirées de son enfance, passées devant le poële de fonte économiquement rouge, dans une chambre basse, au plafond sale et bruni. Le père fumait sa pipe, la mère tricotait des bas. Dans son souvenir régnaient le silence et la tranquillité. Ici par comparaison tout prenait pour lui l'aspect des splendeurs orientales de quelque palais féérique. Des gens entraient et sortaient comme en rêve, et il fallait que quelqu'un lui demandât ce que désirait M. Volanelle pour qu'il redescendît vers la réalité.

M. Volanelle désirait toujours un demi-Munich.

Il arrivait souvent avant ses compagnons habituels. Il pouvait ainsi laisser sa pensée vagabonder à l'aise en attendant leur apparition. Quand ils

étaient là, les préoccupations politiques et sociales chassaient la folle du logis, et il se sentait repris par le fond de gravité et de sérieux que tous et lui-même avaient toujours admiré en lui.

Un de ses amis était un receveur de contributions, à la face apoplectique, au ventre gras, débordant sur des cuisses courtes. Ses petits yeux étaient enfoncés dans des plis de graisse, et les cils avaient déserté le bord rouge de ses paupières. Sous son gros nez rouge s'épanouissait en éventail une moustache jaune dont la couleur claire tranchait sur la coupe-rose de ses joues. Retenu toute la semaine dans l'atmosphère mélancolique des bureaux, il aimait à parler d'une voix aigrelette des plaisirs que réservent aux seuls initiés les joyeux jours du printemps. Ses mots fleuris décrivaient l'éclosion de la nature qui fait germer des marguerites au bord des canaux et grimper de joyeuses aristoloches aux tonnelles des guinguettes. Il évoquait des visions d'eau grasse bordée de roseaux hospitaliers, sous les tristes ombrages desquels finissent les rêves des chiens errants et des chats faméliques.

Le canal de Willebroeck voyait tous ses dimanches d'été; et ses descriptions faisaient évoluer devant tous les yeux le bateau mouche chargé d'excursionnistes, les skiffs et les ballades élégantes dont les rameurs vêtus de maillots clairs jetaient des taches blanches sur l'eau noire. Puis c'était le *Marly*, l'*Amour*, endroits de délices où l'on accomplissait de joyeuses ripailles en compagnie de pêcheurs à la ligne, de canotiers aux bras musclés et de leurs tapajeuses compagnes.

Le capitaine Plume au contraire n'aimait pas cette vie facile, qui, disait-il, corrompt la jeunesse. Il avait passé son existence au ministère de la guerre, et maintenant que l'heure de la retraite avait sonné, il s'était dévoué corps et âme à la garde civique. Cela lui permettait de remplir encore des formulaires administratifs et de porter un uniforme le dimanche.

Quant à ses loisirs, il les charmait en découpant dans le bois des dessins compliqués avec une scie à main, il tournait aussi des ronds de serviette. Grand

et maigre, ses yeux semblaient ternes comme un reflet de glace au tain dépoli, et sa figure impassible était sabrée d'une moustache grise. Il portait les cheveux en brosse, et quand il parlait, son larynx se mouvait violemment en formant au-dessus de son col une volumineuse protubérance.

Pour compléter la réunion il y avait un petit homme au dos voûté et au nez crochu, les yeux cachés derrière des lunettes bleues. Il parlait peu et arrivait toujours le dernier, souvent même en retard. C'était un horloger répondant au nom de M. Chevalier.

Quand des faits importants s'étaient passés, tour à tour ils exprimaient des avis sévères et profonds. Puis lorsque tout le monde avait dit le sien, chacun regardait en soi-même pendant quelques instants pour savoir s'il approuvait les idées du voisin. Ils allumaient un cigare, et l'un des quatre amis étendant les mains au-dessus des rectangles trébuchants sur leur bouton doré, disait :

— A qui la pose?

Alors commençait la partie, la partie immémoriale, qui avait ses souvenirs à elle, ses journées d'orage, ses coups extraordinaires que l'on se rappelait en souriant. Quand la déveine poursuivait par trop l'un des joueurs, celui-ci semblait vouloir se disculper vis-à-vis de son partenaire en haussant les épaules avec un geste d'impuissance. L'autre avec bonté faisait signe qu'il comprenait et ne se froissait pas.

De quelque table voisine s'élevait parfois un grand tapage, c'était une discussion, un échange d'aperçus pittoresques; on frappait du poing sur la table, et l'on jetait violemment les dominos contre le marbre. Dans le cercle de M. Volanelle cela n'arrivait jamais; il y régnait le calme et le silence. Les seuls mots qui sonnaient plus haut étaient. lorsque après une lutte sévère et des prodiges de diplomatie et de calcul, l'un ou l'autre annonçait d'une voix triomphante : « La fermeture. »

Pourtant depuis que Pierre lui avait avoué ses goûts, M. Volanelle était soucieux et sombre. Par-

fois même il avait été inattentif, et, bien qu'un regard sévère l'eût vite remis au jeu, ses amis n'avaient pas été sans remarquer ce fait anormal. On le lui fit observer et il en conçut une grande honte.

CHAPITRE XI

Le dimanche, lorsque le temps était doux, M. et Mme Volanelle se promenaient le long de l'avenue Louise en se donnant le bras. Tout en surveillant leur fille, ils jetaient des regards furtifs sur toutes les voitures qui passaient le long des rangées de marronniers dépouillés.

Ils connaissaient maintenant le nom de la maîtresse de leur fils. Dès qu'il voyait s'avancer un coupé, M. Volanelle s'écriait, les yeux brillants :

— C'est celui de Madeleine de Brévalles.

Sa femme répondait alors avec calme :

— Mais non, mon ami, ce n'est pas celui-là.

— Ah! disait-il désappointé, je croyais.

Mme Volanelle qui paraissait très documentée le reprenait alors en disant comme on répète une leçon :

— Celui de Madeleine de Brévalles est bien plus joli. Il a des portières quadrillées et des glaces biseautées; puis le cheval est gris pommelé, le cocher a des favoris.

Elle soupirait alors profondément. Quant à M. Volanelle, il n'avouait s'être trompé que lorsqu'il en voyait surgir un autre Mais celui-là n'avait pas de roues caoutchoutées, ou bien c'était celui d'un chirurgien connu, et tout était à recommencer.

Autour d'eux les gens défilaient, endimanchés et graves. Les messieurs promenaient de lourdes migraines sous le poids de leur chapeau haut de forme. Ils allaient, le dos voûté, regardant le sol d'un air vague, et traînant par la main un garçon ou une fillette qui s'acharnaient à vouloir regarder en arrière. Pendant ce temps les dames, sanglées dans leur robe, et se dodelinant sur des bottines aux talons irrémédiablement brouillés avec la ligne droite, assassinaient

passants et passantes de regards inexorables. Soucieuses de la bonne tenue de tout le monde, même de celle du chien folâtre, elles morigénaient chacun à son tour, surveillant en même temps la cravate exténuée de leur mari et les doigts des enfants qui s'égaraient vers les nez en trompette.

Il y en avait de grosses et de maigres, de grandes et de petites. Les colorations les plus bizarres avaient été réquisitionnées pour mettre en valeur la gamme de leurs teints. Les grenats et les roses jetaient des notes gaies sur des chapeaux funèbres, tandis qu'ampleurs et maigreurs les plus diverses s'entouraient de draps verts ou marrons.

Tous ces voiles variés, drapés suivant les exigences de la mode, dont les couleurs se mariaient étrangement dans des assemblages souvent grotesques, dont les formes se ruaient à l'assaut du bon sens et de la raison, tout ce ramassis d'étoffes, de fourrures, de plumes, de frivolités, rassemblées, rapiécées, dissimulaient mal l'affreuse nudité de cette race déformée. Et cette foule tristement laide qui s'étirait, promenant sa flânerie inutile le long des maisons grises, cette foule silencieuse se mouvant dans une atmosphère d'ennui, avec un bruit de bâillements et de traînements de pieds, était semblable à un long fleuve de spleen s'écoulant sous un ciel bas.

Auparavant les Volanelle se sentaient à l'aise au milieu de la médiocrité rassurante Ils y louvoyaient, critiquant sévèrement l'attitude des autres, se signalant les défauts et les ridicules, dénigrant le prochain, pour acquérir ainsi une meilleure opinion d'eux-mêmes. Maintenant ils regardaient les voitures et faisaient des rêves de grandeur.

Ainsi évoluait l'aventure de Pierre. Petit à petit les conséquences de ses actions s'étendaient sans que lui-même s'en aperçût. Les événements de notre vie, sans importance en eux-mêmes, comme un bateau qui passe laissent après eux un sillage. Celui-ci serpente, s'étale, s'étend, et sa trace est encore gravée sur les eaux alors que déjà nous n'y pensons plus. Abandonnées par nous au jour le jour, nos actions ne nous quittent pas, elles nous suivent, nous guettent et finissent toujours par nous atteindre.

CHAPITRE XII

— Alors, lui dit Jacques, cela ne va pas?

— Non, dit Pierre.

Il s'appuya contre la fenêtre et regarda dans le vide.

Jacques était l'ami intime de Pierre. C'était un poète aux cheveux longs, vivant d'une petite rente, et occupant son temps à faire de la poésie obscure et furieuse, en un mot, des vers belges. Il habitait un troisième étage dans le haut de la ville. De sa fenêtre on voyait s'étendre au loin une mer de toits qui près de l'horizon était remplacée par des collines vertes et par la campagne.

Le temps était couvert ce jour-là. Un immense voile s'était appesanti sur le chaos des choses, déprécisant les contours.

Au-dessus des nuages légers du brouillard, les tours gothiques allongeaient tristement leurs clochetons grêles.

Le ciel allait se confondre au loin avec la terre grise, et la fumée qui sortait des longues cheminées d'usine redescendait lentement, en lourdes spirales vers l'uniforme grisaille du paysage. Il faisait sombre. Il faisait triste.

Dans le cœur de Pierre aussi, il faisait triste et sombre.

Sa silhouette mince se profilait près de la croisée. Il avait beaucoup changé pendant ces derniers mois. Il s'était affiné, ses habits étaient coupés avec plus d'élégance, mais sur ses traits se peignait une impression de lassitude et d'ennui.

Jacques le regardait sans rien dire, en fumant une cigarette. Celle-ci s'évanouissait peu à peu en cendres grises et en fumée bleue.

— Tu es malheureux, dit-il?

— Peuh! répondit l'autre. Auparavant aussi je n'étais pas heureux; ce n'était pas pour la même cause il est vrai, mais les tristesses changent et pourtant on reste triste de la même manière.

Jacques conclut : « C'est étrange, très étrange », et hocha la tête en clignotant des yeux.

Tous deux avaient le cœur plein de considérations philosophiques profondes, mais vagues, et peu pratiques pour les cas particuliers. Aussi la conversation en resta-t-elle là.

L'obscurité tombait. Des pensées mélancoliques flottaient dans l'air. Venant de l'horizon, une sombre marée s'avançait lentement, recouvrant peu à peu l'étendue des choses. Toutes noires, les tours des églises semblaient énormes dans la nuit.

Pierre rêvait. Lentement des cloches sonnèrent, pleurant l'une après l'autre, ensuite elles mêlèrent leurs sanglots et se turent.

Pierre était venu pour parler longuement de sa maîtresse, de son incompréhension et de sa frivolité. Il n'en fit rien. Pourquoi raconter les futilités, les détails,l es causes d'un chagrin? Quand le chagrin est là, il faut attendre qu'il s'en aille. Ses causes alors disparaissent d'elles-mêmes.

Quelques lumières commençaient à pailleter d'or la nuit noire. Des points lumineux l'un après l'autre s'allumaient, rangées de réverbères de rues lointaines, constellations perdues à l'horizon des villes. Par places aussi des nuages de clartés blanches s'élevaient au-dessus des centres populeux. Une rumeur sourde et joyeuse montait vers l'endroit élevé où les deux amis se trouvaient.

Elle gravissait les pentes de leur solitude, naissant avec les lumières, croissant avec elles, faite du bruit doux que font les voitures qui passent, de froufrous de soies, de froissements de satins, de rires, de folie et de gaîté. C'était le chant du soir qui de la cité s'élevait jusqu'à eux...

Lorsque Pierre sortit de chez son ami, il se dirigea lentement vers la maison de Madeleine de Brévalles.

L'atmosphère était lourde. Le brouillard descendait et mettait un voile livide autour des lumières. Des pensées lugubres le suivaient pas à pas.

Mais chez elle, tout était illuminé, et un parfum de fleurs remplissait la maison.

Elle lui sauta au cou en criant :

— Ah ! mon petit Pierre, comme je suis contente de te voir.

Elle venait de recevoir un grand carton rempli de fleurs de Nice. Tous les meubles en étaient couverts.

On voyait jetées çà et là de grandes violettes de Parme et des jacynthes multicolores, dont l'odeur lourde et entêtante rendait capiteuse l'atmosphère de la salle. Des renoncules rouges mettaient leurs teintes vives parmi les fleurs des orangers pâles. Ailleurs il y avait de petites mandarines et des limons verts.

Toutes ces couleurs resplendissaient sous les flots blancs de la lumière électrique. Des œillets blancs étaient tombés et parsemaient le tapis rose.

Les cheveux ébouriffés, la face animée et les yeux brillants, Madeleine disposait les fleurs dans des vases de toutes formes.

Elle allait de l'un à l'autre, piquant des tiges au milieu de celles qui étaient déjà placées, redressant les unes, rendant plus diaphanes les bouquets en les agitant, plongeant ses menottes blanches au milieu des feuilles vertes.

Une mèche blonde lui retombait toujours sur la joue. Elle la remettait en place avec impatience en relevant ses bras nus, et ses baisers avaient un parfum de violettes mauves.

Toutes les idées sombres s'étaient envolées. Les reproches qu'il aurait voulu lui faire, les discours qui auraient dû l'atteindre, les graves considérations qui devaient la convaincre, tout s'était évanoui. Dans l'atmosphère légère, il n'y avait plus place que pour des parfums et des rires.

Sa gaîté l'avait envahi, et, riant comme des enfants, ils se jetaient des fleurs à la tête....

Mais le soir, quand il partit, Pierre retrouva sa tristesse à la porte.

CHAPITRE XIII

La joyeuse idylle se ternissait de plus en plus. Pendant les premiers temps, ils avaient passé de longues soirées en tête à tête; elle lui avait raconté sa vie par parties, en mensonges progressivement

atténués, jusqu'à ce qu'apparaisse la vérité. Puis, quand elle n'eut plus rien à dire d'elle-même, elle s'ennuya.

Il tâcha de la distraire de mille manières, et voulut même lui détailler des chagrins personnels; elle bâilla et dit que cela n'avait aucune importance. Pierre fut d'autant plus froissé qu'elle avait raison.

Elle fit cent fois la narration d'aventures qui lui étaient arrivées; mais quand elle fut lassée de se les entendre dire, elle conclut d'un air boudeur : « Cela ne t'intéresse pas. »

La plupart de leur temps se passait maintenant à songer à leurs affaires personnelles.

Souvent aussi elle avait des migraines et lui demandait de ne pas venir. Pierre occupait ses soirées de liberté à se vautrer dans le spleen le plus noir. Il ruminait les reproches qu'il lui ferait le lendemain, les questions qu'il lui poserait. Le lendemain venait et Pierre ne disait rien.

Parfois aussi il avait des remords, lorsqu'il se rappelait avoir surpris dans ses yeux un air de reproche.

Un soir entre autres il n'y tint plus et décida d'aller voir Madeleine à l'instant même, pour lui demander pardon de son humeur morose.

Au dehors la température était glaciale. Le long des avenues, sous le ciel clair et étoilé, les arbres étendaient symétriquement leurs branches. Leurs ombres se projetaient sur le sol en dessins finement ramifiés. La lune brillait dans tout son éclat, comme un globule métallique, au-dessus des toits. Elle semblait veiller sur la nuit claire.

Il passa devant un étang entouré d'un petit square. L'eau était gelée, rien ne ternissait la pureté de sa surface blanche. Seules des pierres, lancées par des gamins, y avaient par endroits dessiné des étoiles. Tout autour, derrière le rideau dépouillé des arbres, les maisons s'étalaient en un vaste demi-cercle, où les fenêtres éclairées semblaient des yeux qui regardaient.

Pierre s'arrêta. Un lourd voile descendait autour de lui, un voile fait de tristesse sans raison et de crainte.

Il reprit son chemin et arriva dans l'avenue où elle habitait.

Une voiture stationnait au loin. Il ne pouvait voir encore l'endroit précis où elle se trouvait. Il avança donc sans y faire attention.

C'était un coupé, le cocher sur son siège attendait. Des narines du cheval s'échappaient des nuages de buée.

Mais, quand il fut tout près, il s'aperçut qu'il était devant la petite porte si souvent franchie. Son cœur alors se serra et lui fit mal.

Mais il continua son chemin, comme un passant, sans détourner la tête. Un peu plus loin, il s'appuya dans une encoignure et regarda.

Les fenêtres du premier étage étaient illuminées et des ombres s'agitaient derrière les rideaux baissés.

Serait-ce une voiture de médecin? Aurait-elle été plus gravement malade qu'il ne croyait? Ce furent autant de questions qui se pressèrent dans son esprit. Mais pendant qu'il tâchait de se persuader leur bien fondé, Madeleine sortit. Elle avançait en sautillant, troussant ses jupes roses ; un froufroutement léger l'enveloppait. Elle portait sur les épaules un grand manteau de loutre doublé de satin, et une résille blanche lui couvrait les cheveux.

Un jeune homme la suivait, grand, mince, élégamment vêtu.

Madeleine pénétra dans la voiture et Pierre vit un petit pied et une jambe ronde se découvrir dans le mouvement qu'elle fit; puis la jambe et le petit pied disparurent. Le jeune homme parla un moment au cocher qui se penchait vers lui pour écouter. La portière se referma avec un bruit sec, et le cheval se mit en marche en secouant ses grelots.

Pendant quelques instants on entendit son trot rapide; le roulement doux des roues caoutchoutées résonna doucement sur le sol gelé. Puis tout devint plus indistinct, s'éloigna, et s'éteignit enfin au tournant d'une rue.

Pierre restait là sans bouger.

Il voulut s'interroger, mais tout esprit raisonnable et censeur était muet en lui· Un agent qui se prome

nait de long en large s'arrêta un moment en le regardant avec défiance. Pierre s'éloigna.

Les rues qu'il avait prises pour arriver lui semblaient plus larges et plus vides. Il revint devant le petit étang et s'accouda quelques instants à la balustrade en fer forgé.

Une voiture passa, qui le fit tressaillir et se redresser. Elle était vide. Alors il reprit lentement sa route.

Il rentra péniblement chez lui, se comparant à un malade qui se traîne vers un gîte. Mais en arrivant il vit qu'il y avait encore de la lumière dans le magasin, il se raidit alors et poussa gaillardement la porte.

Dans la caisse une petite lampe brillait; tout le reste se perdait dans la pénombre. La flamme vacillante jetait des éclats de lumière douce sur les comptoirs en bois poli et dans les serrures de cuivre.

Derrière le petit grillage doré, s'ébouriffait la tête de M. Volanelle. Lorsque son fils entra, il dit d'une voix aigre douce :

— Déjà?

Pierre ne se sentait pas d'humeur à faire des politesses et répondit sur le même ton :

— Si cela vous gêne, je puis sortir encore.

— Vous n'êtes qu'un insolent, lui cria son père en se levant.

Mais là s'arrêta son discours, et comme cette conversation leur était pénible, il conclut :

— Allez vous coucher.

Pierre ne répondit rien, mais en montant l'escalier il jura et grommela de vagues menaces entre les dents, et cela le soulagea un peu.

Quand il eut repoussé la porte de sa chambre, il prit son chapeau et le jeta violemment dans un coin. Puis il dit :

— Voilà. Tout est fini maintenant. Tant mieux; je ne lui donnerai plus signe de vie, et tout sera dit.

— Et tout sera dit. Il se répéta ces mots pour bien affirmer son énergie.

Il se promenait de long en large en respirant à pleins poumons, pour se donner l'illusion de sa liberté. Ensuite, quand il fut fatigué, il regarda dans la rue.

Des voitures passaient l'une après l'autre, et leurs lanternes aux lumières jaunes faisaient des taches bizarres parmi les reflets blancs de la lune. C'était la sortie des théâtres. Et la petite voix qui sommeille toujours dans le cœur des hommes et qui s'était tue jusqu'à présent lui, dit doucement alors :

— Tu es libre, mon pauvre Pierre, mais que vas-tu faire de ta liberté?

— Je travaillerai, répondit Pierre, puis je prendrai une autre maîtresse.

— Ce sera la même chose.

— J'en changerai encore. Et si celle-là non plus ne me plaît, j'en choisirai une troisième, une quatrième. Qu'est-ce que cela peut bien me faire, après tout?

En effet, qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire, et à nous aussi.

Il se coucha en affirmant encore ces énergiques résolutions.

Mais avant que le sommeil ne vînt, sa pensée s'égara doucement loin de ses projets, et il se demanda tristement :

— Pourquoi donc m'a-t-elle abandonné?

Il faisait noir dans la chambre, et les fenêtres brillaient du faible éclat des rayons de la lune. Il faisait froid. On devinait vaguement les objets et les meubles. Au loin, les bruits de la ville s'éteignaient petit à petit, revenant plus forts par moments, pour s'éteindre de nouveau ensuite.

Deux heures sonnèrent lentement à la tour d'une église, puis une autre répondit. Ailleurs deux coups de cloche tintèrent aussi, si faibles et si légers qu'on les entendait à peine. Puis, brusquement, celles de l'église du quartier se mirent en branle, brisant violemment le silence. Longtemps leurs vibrations s'étendirent; elles s'éteignirent enfin. Du lointain venaient en sautillant les notes légères d'un carillon, cascade de sons grêles et doux qui chantonnaient un air de danse ancienne, si faiblement qu'on les entendait à peine, et Pierre s'endormit.

CHAPITRE XIV

Dès qu'il fut debout, le lendemain, il se dit : « Alors, tout est fini. » — Il se demanda aussi s'il était triste. Un peu, comme quand quelque chose nous quitte Ce qu'on ne doit plus revoir prend toujours un aspect mélancolique. Même les paysages laids acquièrent une beauté triste, quand on les voit pour la dernière fois. Cette beauté est faite de la tristesse du temps qui passe, de la langueur qui envahit au crépuscule, de spleen aussi, sensation grise qui vient aux heures inoccupées, quand retentit dans l'atmosphère le tic-tac des vieilles horloges, bruit du pas léger des heures qui s'en vont et ne reviendront plus.

Pour s'enlever toute idée de retour, le soir Pierre se rendit au théâtre.

La salle était joyeusement illuminée. De tous côtés il y avait des toilettes claires aux couleurs vives. Dans les dorures ornementales des balcons, dans les cristaux des lustres et les brillants des femmes, couraient des frissons d'étincelles.

Mais dans cette foule joyeuse et animée il se sentait perdu. En vain cherchait-il une physionomie qui lui rappelât quelque souvenir. Tous ces visages étaient inconnus et nouveaux pour lui. Tous lui paraissaient pareils et sans charme.

Il se faisait l'effet d'un exilé qui revient dans sa patrie, mais ne retrouve de sa vie ancienne qu'un décor peuplé d'étrangers.

Et tous ces gens, qui lorsqu'il était venu au même endroit avec sa maîtresse, lui avaient donné l'impression d'une vitalité intense, ne lui apparaissaient plus maintenant que comme des simulacres d'existences que le temps emporte vers des destinées illusoires.

Que lui importait ce qui se passait sur la scène! Les gestes des acteurs étaient vagues et sans signification; la musique lente et douce n'expliquait pas leurs paroles, mais elle accompagnait de ses accords la plainte qui chantait en lui, plus aiguë par

moments, puis plus sourde, plus uniforme, plus profonde.

Parfois il tâchait de se remonter, d'être gai, de s'intéresser à la trame de la pièce; mais, comme des yeux lourds de sommeil se referment malgré la volonté, peu à peu, il retombait dans sa torpeur.

Auparavant il ne pouvait admettre la faiblesse des tristes héros de romans, qui reprennent après les avoir quittées, des maîtresses qui les ont trahis ou les entraînent de plus en plus bas dans la débauche. Il se demandait alors : « Est-ce possible qu'ils les aiment encore? »

Maintenant, il pouvait répondre d'un air tragique : « Non, ils ne les aiment plus, et leur plus vif désir serait de les abandonner, de partir. Mais à peine quelques jours sont-ils passés, la solitude se réappesantit sur leurs épaules et diminue leur courage. D'heure en heure, ils le sentent fuir, jusqu'à ce que, fatigués, ils reviennent vers ce qui leur est au moins un semblant de bonheur.

» De même le voyageur, qui a promené sa lassitude de vivre sur toutes les mers et sur tous les continents, revient vers le pays qui l'a vu naître, vers le mirage menteur des souvenirs.

» Il n'y a que la fuite loin, très loin, qui puisse guérir, et tant de mailles nous retiennent, la griffe de la vie qui s'est abattue sur nous est si dure et si forte, qu'on ne peut plus échapper à son étreinte. »

Il comparait son cœur aux temples des plus grandes infortunes.

Elle lui écrivit trois lettres. Il n'y répondit pas, et ce fut le silence.

Dès lors les soirées lui parurent longues; une fois, au hasard de sa promenade sans but, il passa sous ses fenêtres. Elles étaient éclairées, et il s'en alla doucement sans se retourner.

L'animation des rues l'agaçait. Ces milliers de visages qui défilent, rieurs ou moroses, et tous étrangers, lui produisaient une impression de tristesse plus grande que la solitude.

Il ne méprisait plus les hommes comme avant, car il ne les voyait plus du haut de son rêve. Il lui sem-

blait qu'il se rapprochait d'eux petit à petit, qu'il se mêlait timidement à la foule, et qu'en ayant pitié de la misère et de la vanité des autres, un peu de cette compassion rejaillirait sur lui-même. Tous les chagrins ne sont-ils pas un peu pareils, grands et petits? Il allait, la tête vide, marchant sans but comme un chien errant qui, les pattes gourdes et le nez au vent, va traversant les rues et les places, suivant d'un vague espoir la silhouette des promeneurs attardés.

Mais sa flânerie semi-inconsciente le ramenait toujours dans les parages où il avait l'habitude de se rendre, comme si mille fils le retenaient et se resserraient petit à petit en l'attirant, et un soir qu'il passait devant la maison de Madeleine, il hésita un moment puis sonna. Elle était absente et ce lui fut une lourde désillusion.

Lorsqu'il rentra chez lui le jour commençait à poindre. Une lueur indécise glissait au-dessus des toits, illuminant le ciel gris

Dans le vaste silence un jour triste semblait près d'éclore. Les derniers voiles d'ombres qui s'étaient endormis au-dessus de la cité s'étiraient, puis, peu à peu, disparaissaient, comme des illusions qui s'amincissent et s'éloignent, sans qu'on sache pourquoi ni qu'on s'en aperçoive, et qui laissent apparaître à leur place le bleu cru de la réalité.

CHAPITRE XIV

En réponse à sa visite il reçut une petite lettre parfumée, qui lui disait de se rendre le soir, à minuit, à la station du tramway qui se trouvait près de chez elle. Elle allait au théâtre et passerait l'y prendre. Elle signait : *Toujours tienne, Madeleine.*

Il s'en voulut de l'avoir fait attendre si longtemps. Ainsi, tandis que lui faisait la mauvaise tête dans son coin, pendant qu'il boudait, elle était toujours prête à pardonner. Et il conclut : « Les femmes valent mieux que nous ».

Le soir il partit joyeux, et pour que le temps ne

paraisse pas trop long, il passa également la soirée au théâtre.

C'était aux Galeries. On jouait une opérette. La principale actrice était très jolie. Grande et assez forte avec une taille souple, elle avait des cheveux noirs, des yeux frangés de longs cils et un regard chaud et prenant.

Il fut occupé d'elle pendant toute la soirée, et aussi d'une petite blonde qui était assise non loin de lui, et dont les yeux langoureux avaient plusieurs fois rencontré les siens. La lumière vive éclairait des visages souriants dans la salle, des costumes et des décors printaniers sur la scène.

Pendant les entr'actes, un joyeux brouhaha s'élevait; et dans les couloirs, s'évitant, tournant, évoluant, les habits noirs se mêlaient aux toilettes blanches. De tous côtés on devinait des regards qui se cherchaient, des yeux qui se parlaient; un souffle de vie passait dans l'air, respiration calme de la foule heureuse.

Il se sentait réconforté, et prévoyait déjà une longue suite de conquêtes à faire.

Mais vers la fin du troisième acte, il devint inquiet. L'heure approchait, il consulta plusieurs fois sa montre, et, après s'être agité pendant quelques temps, il se leva et sortit. Il regarda de côté pour voir si l'actrice noire ou la petite blonde ne le regardaient pas s'éloigner.

L'actrice songeait à bien autre chose, mais la petite le suivait d'un regard qui lui sembla chargé de reproches.

Il lui fit une œillade pour la consoler, elle se retourna d'un air froid et digne. Cela n'était pas sans lui plaire, car il se figurait ainsi être un bourreau de cœurs.

Quand il fut dans la rue, il se mit à marcher hâtivement.

Il lui restait exactement le temps pour arriver à l'heure, mais il pressa le pas, craignant que Madeleine ne fût en avance.

Il regardait toutes les femmes, d'un air un peu insolent, et plusieurs lui souriaient. Quand il fut

au lieu du rendez-vous, il constata qu'il avait encore du temps devant devant lui. Elle n'était pas là; il se disposa donc à l'attendre. Il continuait à regarder les passantes, mais prudemment. presqu'en cachette, de peur que Madeleine ne surgît tout à coup et le surprît.

Pourtant le temps fuyait. Dix minutes s'écoulèrent rapidement.

Chaque voiture qui arrivait lui apportait un espoir. Il voyait les deux lanternes, semblables à deux yeux de chat, grandir en approchant. Quand elle arrivait près de lui il sentait un brusque ressaut au cœur, puis il la regardait s'éloigner. Dans le lointain en apparaissait une autre et son espoir renaissait pour s'éteindre de nouveau.

Il avait commencé par se promener de long en large pour tromper son impatience, mais bientôt il s'appuya contre le mur de l'abri et ne bougea plus.

Minuit avait sonné depuis vingt minutes. Son espérance ébranlée se désagrégeait morceau par morceau, seconde par seconde. Pourtant il restait encore car il avait peur de croire que tout était fini.

La pluie se mit à tomber goutte à goutte. Il se réfugia dans l'aubette et s'affala dans un coin, sur la banquette de bois.

Ainsi elle se vengeait en ne venant pas. Elle se vengeait sournoisement comme une femme. Des tramways arrivaient, déversant leurs voyageurs. Des parapluies s'ouvraient. Il se faisait un peu de mouvement autour du stationnement, puis de nouveau c'était le silence et la tranquillité.

Des gens entraient se mettre à l'abri puis repartaient. La petite blonde du théâtre vint aussi accompagnée d'un vieux bon homme à barbiche grise. Elle regarda Pierre avec un air interrogateur et plein de pitié, mais lui, détourna la tête tristement.

Il aurait voulu s'enfuir et se cacher, mais il avait peur de sa chambre vide, des murs nus, et des fenêtres par où entrerait la mélancolie profonde de la nuit.

Les passants devenaient de plus en plus rares. Ils traînaient péniblement leurs pas dans la boue grasse, sous la pluie. — On entendait de loin en loin le rou-

lement d'une voiture. — Dans un coin de la salle d'attente une vieille femme était assise. Elle avait un panier sur les genoux et semblait dormir.

Les yeux de Pierre se fermaient involontairement et sa pensée devint peu à peu plus trouble et plus vague.

Il voyait maintenant se dérouler devant ses yeux des visions de désert morne et désolé où il se promenait seul et où les pierres du chemin lui meurtrissaient les pieds. Il voyait des îles lointaines, vertes, entourées par la mer bleue et la dentelle blanche des récifs de corail; des archipels, d'où la brise emporte pour les mêler aux senteurs salines, les parfums des capiteuses fleurs des bois. Mais quand il s'en rapprochait, entre les troncs des arbres qui paraissaient s'écarter, se découvrait la terre nue... Puis les mirages changeaient encore, il voyait s'agiter autour de lui des foules hostiles et silencieuses. Il y était solitaire et perdu. C'étaient d'affreuses mêlées, où il se débattait sous la pesée des masses qui l'entouraient, et d'où sortaient des mains qui le saisissaient et voulaient l'entraîner.

Il se réveilla brusquement. Devant lui se trouvait le garde du dernier convoi qui lui criait : « On ferme! » et lui secouait le bras. Sa voix résonnait aux oreilles de Pierre comme un son de cloche fêlée.

Le bureau était vide. — Encore endormi, il se leva et sortit.

L'employé éteignit les lumières, puis ferma la porte. Le tramway partit en grondant emportant la dernière clarté dans l'obscurité... Pierre s'éloigna lentement. Et dans son cœur aussi une clarté diminuait, s'éteignait, se diffusait jusqu'à disparaître... la lumière de sa toute jeunesse.

CHAPITRE XVI

Trente années se sont écoulées depuis. Ah ! les temps sont bien changés ! Les générations se suivent et ne se ressemblent guère. M. Volanelle est mort; Mme Volanelle aussi. Mais il y a maintenant un nouveau M. Volanelle.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, petit, large d'épaules, et dont le ventre bien serré dans des gilets à fleurs, atteste la vie calme et régulière. Une épaisse chaîne d'or y étale son feston et ses breloques, parmi lesquelles une dent de tigre se balance majestueusement.

Il a la figure large, pleine et colorée. Son menton abondant, mal contenu par un col largement ouvert, forme un grand pli sous ses joues. Sur son crâne dénudé, un coiffeur habile ramène quelques vagues cheveux gris.

Il trône dans son magasin, allant d'un employé à l'autre; ou bien, quand la vente languit, près de la porte, appuyé au chambranle, les mains dans les poches, il dévisage les gens qui passent. A côté de lui son chien, un fox-terrier trop gros, assis maladroitement sur son train d'arrière, le ventre tout plissé d'un côté, tendu à crever de l'autre, regarde aussi, la gueule ouverte, la langue pendante, en secouant les oreilles.

Derrière les comptoirs, les demoiselles de magasin dans leur costume noir à ceinture de cuir, un col blanc autour du cou, se tiennent droites et sérieuses en pensant à leurs amants. De leurs mains fines, le poignet entouré d'une manchette empesée, elles manient avec précaution et rapidité les irisements des soies et les blancheurs du linge. Derrière elles, les rayons s'étagent remplis de cartons verts.

Un bruit de ruche en activité s'élève. Derrière un grillage doré voici la caisse. Mme Volanelle, une maigre et sèche personne, y compte et recompte son argent.

M. Volanelle est très heureux. — Voilà comment les rêves d'avenir se sont réalisés.

Et du haut du troisième étage de diverses maisons, de nombreux poètes contemplent la grande ville en ébullition; parfois aussi ils jouent au doigt mouillé, pour voir si le vent ne tourne pas, et s'il ne vient enfin une brise légère pour rafraîchir de son souffle poétique la truculente et grasse terre des Flandres.

MAX DEAUVILLE.

Carl Smulders :

LES FEUILLES D'OR

(1 vol. in-18 à fr. 3.50. Ed. de *La Belgique Artistique et Littéraire*).

En général, je n'aime guère les « avant-propos ». Du moins, je ne les aime pas ailleurs que dans les livres didactiques. J'avoue que celui par lequel M. Carl Smulders a « préludé » à ses *Feuilles d'or*, m'avait un peu indisposé contre lui. J'y soupçonnais je ne sais quel désir de mystifier le lecteur, après avoir requis son attention grâce à d'habiles sous-entendus et à des professions de foi comme celle-ci, qui me semblait impertinente : « Je ne suis pas homme de lettres, et la gloire littéraire est le moindre de mes soucis ».

Mais, dès les premières pages du livre, je fus séduit par le charme discret et si pénétrant qui s'en dégage. Quel est, me disais-je, ce frère liégeois, qui éprouve pour notre rêveuse Wallonie, pour les contours sinueux et les structures tourmentées de notre terre patriale, une si fervente adoration ? Quel est, me disais-je encore, cet écrivain dont la forme est assouplie et française à souhait ? Je lisais :

« Que de fois ai-je ainsi rêvé le long des routes ardennaises, dans le silence frissonnant du soir ! Je ne sais quels liens mystérieux m'attachent à ces paysages. Ils n'ont pas l'opulence des vastes forêts allemandes, ni la grandeur romantique des horizons suisses. Mais toutes leurs beautés sont concordantes, l'une rehaussant l'autre ; aucun élément disparate n'en vient gâter la ligne sobre et apaisante.

» Leur grand charme est dans la promptitude des métamorphoses — la sécheresse de l'air favorisant les phénomènes de coloration atmosphérique.

» Les noms suaves et caressants des localités, des cours d'eau, semblent indiquer que les hommes qui vécurent ici en des temps antiques, furent sensibles à l'enchantement de cette poésie pas-

sagère, de ces phases fugitives. Tilff, Esneux, Sy, Brisi, Nonceveux ; la Lienne, le Néblon, l'Amblève — toutes ces syllables légères sourient comme les yeux de très jeunes enfants ».

Or, j'appris que M. Smulders, Maestrichtois d'origine, n'est Liégeois que par adoption ! Il est vrai qu'il habite la vieille cité mosane, depuis de longues années déjà. Il y est professeur d'harmonie au Conservatoire royal. Si bien que l'auteur des *Feuilles d'or* se confond, dans une même personnalité, avec un compositeur, dont les œuvres orchestrales, d'une puissante originalité, ne nous sont certes pas inconnues.

La fiction de son... roman — appelons-le ainsi — est fort simple. L'auteur, qui y parle à la première personne, a découvert, aux environs de Vielsalm, à Freyhir, une grotte où sont enfouis des trésors immenses : les « trophées » ou « les feuilles d'or ». Le hasard qui lui fit entreprendre des fouilles, les péripéties de cette aventure, qui a pour théâtre nos jolies Ardennes, sont, pour M. Smulders, matière à de très poétiques descriptions. Nous assistons à ses espoirs et à ses angoisses, au cours des travaux auxquels il se livre, seul ou avec son ami Léonard, une nature très fine de pur artiste, pour conquérir la nouvelle Toison d'or dont il veut être le Jason. Le trésor apparaît ensuite à nos yeux éblouis, comme il se montra à ceux des deux compagnons de Freyhir, avec ses merveilles incroyables, dont la plus énigmatique et la plus rare est sans doute cette collection de feuilles d'or, où l'auteur lit comme dans un livre ouvert, encore que jusqu'ici nul n'ait pu les déchiffrer ! A l'aide de ces documents mystérieux et de la plus féconde imagination poétique, il reconstitue l'histoire des habitants de la caverne : lointains ancêtres, venus jadis, par quel miracle, de la fabuleuse Atlantide, s'égarer parmi les coteaux ardennais...

Cette anecdote spéléologique n'est, à mes yeux et peut-être bien aussi aux yeux de M. Smulders, qu'une trame, un canevas, servant à soutenir les fort jolies broderies littéraires, philosophiques, esthétiques, qu'y a semées un artiste délicat doublé d'un penseur. J'ai déjà fait allusion aux pages où sont évoqués de ravissants paysages d'Ardenne. En voici une qui nous montre l'auteur curieux des problèmes les plus élevés de l'ordre moral :

« Il me semble que vouloir détruire la croyance au progrès équivaut presque à une mauvaise action. Si la vie n'a pas de but, si partant l'individu n'est pas responsable, sur quoi s'appuyer dans les cas difficiles, qui mettent les intérêts aux prises avec la

conscience? Si cette croyance encore se dérobe à nous, alors que les sujets de doute sont déjà si nombreux, où prendre la force et la volonté de l'action? Il faut déjà tant de courage pour vivre!

» Une réflexion m'a rassuré. L'instinct vital dispose de plus d'une ruse. Dans les conflits entre les sciences acquises et les croyances ataviques, il saura toujours assurer la victoire à celles-ci. Vérité ou supercherie de l'instinct de vie, la conviction que l'existence a un but élevé, que l'avenir des sociétés est confié à la bonne volonté de l'individu, nous restera toujours. Aucune preuve du contraire, si lumineuse soit-elle, ne pourra nous la prendre. Et le dernier homme, dans sa lutte contre les forces de destruction — bouleversements sismiques ou glaces envahissantes — au moment même de rentrer dans le néant, aura encore la certitude que son effort hâtera l'avènement d'un idéal de bonté et de justice. »

Mais les plus belles pages sont peut-être celles où frémit l'âme musicale de M. Smulders et où traduisant, au moyen d'un verbe nerveux, la pensée ou le sentiment d'une sonate ou d'un hymne, il nous entraine avec lui vers la lumière éblouissante et éternelle du Beau — hors du monde. Voyez, par exemple, comment une analyse personnelle et pénétrante, nous fait entendre en quelque sorte l'*Adagio* de la Sonate de Lekeu :

« Il y a dans cette composition, tout imprégnée du grand et redoutable mystère de la mort, un souffle de tragique désespérance, auquel je ne connais pas de pendant. La respiration naturelle de la mélodie est d'une ampleur telle, qu'elle dépasse chaque fois les bornes de la mesure. Et c'est une mesure à sept temps qui en résulte, une mesure d'une exceptionnelle grandeur.

» Après un grave et persuasif intervalle de quinte descendante, de dominante à tonique, le chant, comme soulevé par un flot de tendresse, se meurtrissant aux angles des appoggiatures, se lamente dans l'appréhension d'on ne sait quel inexorable malheur. C'est en vain qu'en s'élevant il cherche à échapper à la vision terrifiante, c'est en vain qu'en modulant il passe dans des tonalités plus claires — toujours il revient à cette séquence descendante de deux mesures éplorées, qui disent l'accablement et le découragement.

» Et cependant on croit deviner que le compositeur avait l'esprit tendu vers des images moins désolées, qu'il avait voulu imposer à son âme sombre et tourmentée l'impossible tâche de chanter des choses plus sereines. Il faut croire même que, par

endroit, il croyait avoir réussi. Car, au milieu de l'Adagio, une phrase à trois temps, sur les notes les plus graves du violon, encore assombries par la sourdine, porte cette déconcertante indication : « simplement, dans le sentiment d'un chant populaire ». Or, cette mélodie exprime au contraire une détresse sans nom. On croit voir une chambre de malade, tendue de noir. Partout des draperies sombres, semées de larmes d'argent, partout des sanglots étouffés. Car la mort plane sur le malade, que des ombres furtives et chuchotantes entourent. Et pendant que la mélodie, telle une frange de deuil, passe dans la partie du piano, le violon prononce des paroles dérisoires de consolation. Et alors ce sont des regrets immenses et déchirants, les regrets atroces du moribond qui voit filtrer le rayon de soleil vermeil à travers les tentures noires, qui entend, dans son agonie, le frais gazouillement des oiseaux. Et si terrible est cette désespérance, que le retour de la mélodie initiale, encore qu'obscurcie par la sourdine, paraît un soulagement, la délivrance d'un épouvantable cauchemar, un apaisement relatif. »

Impressions de nature, sensations d'art, spéculations philosophiques se mêlent agréablement dans les *Feuilles d'or*, créant comme une atmosphère d'idéal et de rêve à cette œuvre très distinguée qui nous retient par je ne sais quel troublant prestige. Pourtant il y a bien quelque chose d'un peu gauche et puéril dans la fiction, à laquelle M. Smulders a cru devoir recourir, pour nous ouvrir le livre de son âme. Et l'on pourrait aussi regretter qu'il n'ait pas toujours su à la perfection fondre en un tout harmonieux, sur le canevas choisi, les fleurs diverses qu'y brodait sa sensibilité si fine.

Edmond Picard :

ESSAI D'UNE PSYCHOLOGIE DE LA NATION BELGE

(Un vol. in-8o, Vve Larcier, édit.)

Combativité, passion des idées, curiosité universelle, soif d'inédit : telles sont toujours les marques distinctives du tempérament de M. Edmond Picard. Il est d'entre les rares écrivains dont rien de ce qui sort de leur plume ne peut nous laisser indifférents. Ses pires paradoxes, telles opinions outrancières qui parfois nous heurtent le plus violemment, forcent encore notre attention par ce qu'ils ont de chaleur, d'éloquence ardente,

par ce que nous y reconnaissons d'une pensée vive, originale, puissante autant que complexe.

A plusieurs reprises, M. Picard a été frappé de ceci : le Belge, en général, n'a guère conscience des particularités qui peuvent lui constituer une âme nationale. Il avait consigné ses observations à ce sujet dans son *Confiteor* d'abord, puis dans son opuscule : *Le Sentiment de la patrie*. Il revient à cette question qu'il entend creuser davantage : « Un peuple qui n'a pas le sentiment de sa nationalité est pareil, dit-il, à une cloche sans battant, à une boussole dont l'aiguille ne serait pas aimantée ».

Déterminer les caractéristiques de l'âme nationale, telle que, d'une part, l'a formée foncièrement la nature, telle que, d'autre part, l'ont modifiée et modelée, à travers les temps, les événements, pour ainsi fixer le point auquel elle est présentement parvenue et discerner plus clairement ses avatars futurs : voilà donc une préoccupation aussi utile qu'élevée. C'est celle qui a guidé M. Edmond Picard dans son *Essai d'une Psychologie de la Nation belge*.

Remarquez que l'auteur dit : *nation*, et non : *peuple*. Qui dit : *peuple*, en effet, suppose communauté de race ; et la Belgique est, pour une part, flamande et, pour l'autre, wallonne. Cela n'empêche qu'il y ait quelques particularités morales, rendues *communes* à ceux de Flandre et à ceux de Wallonie, par les fatalités historiques. Ce sont ces particularités, propres aux gens de notre sol, vivant depuis si longtemps dans un voisinage si proche de territoires et d'intérêts, ce sont ces éléments qui constituent une âme belge. Celle-ci, du reste, est toujours ou n'est encore que « en formation », si l'on veut. M. Picard n'a jamais entendu dire autre chose, nous affirme-t-il. Et, en effet, comment nierait-on les nuances spécifiques qui distinguent les Gallo-Romains du bassin de la Meuse et les Thiois des plaines du Nord ? Et pourrait-on rêver de les voir jamais se résoudre et disparaître ?

Néanmoins il est permis, ainsi que nous l'avancions plus haut, de rechercher certaines qualités communes et vraiment belges. Celui qui les connaîtra le mieux, saura proposer chez nous les réformes le plus en rapport avec notre essence même, en tant que nation, avec notre situation actuelle dans le domaine moral.

M. Edmond Picard s'efforce donc d'arriver à la détermination du « Belge ». De déduction en déduction, il établit que son sujet est d'abord *enclin à la moyenne mesure en toutes choses*,

pondéré : ensuite, *individualiste* à outrance et avec passion, avec aussi une tendance à récriminer, à critiquer et à railler ; puis encore *laborieux*, avec une inlassable énergie qui le fait triompher dans la lutte des nations pour la vie; puis *animé de l'esprit d'association* qui est porté chez lui à un degré qu'on ne saurait découvrir ailleurs dans le monde; enfin, *amoureux du bien-vivre.*

Ces traits significatifs s'inscrivent en broderie, si je puis ainsi m'exprimer, sur le canevas des aptitudes, qui fut tramé dans la nuit des temps pour chacune des deux races auxquelles nous appartenons. Et sans doute suffisent-ils à faire que, sans que l'individualité de celles-ci soit sacrifiée, nous possédions une vie nationale commune. Mais M. Henri Pirenne attribue surtout ce bonheur à notre admirable réceptivité, à une rare aptitude d'assimilation dans laquelle réside notre originalité. « Comme notre sol, dit-il, formé des alluvions de fleuves venant de France et d'Allemagne, notre culture nationale est une sorte de syncrétisme où l'on retrouve, mêlés l'un à l'autre et modifiés l'un par l'autre, les génies de deux races. Sollicitée de toutes parts, elle a été largement accueillante. Elle est ouverte comme nos frontières, et l'on retrouve chez elle, à ses belles époques, le riche et harmonieux assemblage des meilleurs éléments de la civilisation franco-allemande ».

Est-il nécessaire de l'ajouter, nous avons reconnu dans le petit livre de M. Picard, sa dialectique nerveuse, serrée, implacable, avec sa verve toute juvénile. L'auteur y *plaide* véritablement... Il use de ce style parlé qu'il affectionne. Ce n'est pas le plus mauvais. Mais le lecteur, réfléchi et méditatif, est parfois un peu agacé de poursuivre, dans tous ses méandres oratoires, une idée toute simple et qu'il croit déjà tenir. Pour reprendre une image chère à M. Picard, le bouchon saute, la mousse jaillit, elle remplit notre verre. Mais n'est-ce pas un signe que le vin, qui est au fond, que tantôt nos lèvres toucheront, est généreux ?...

ARTHUR DAXHELET.

L. Maeterlinck :

LE GENRE SATIRIQUE DANS LA PEINTURE FLAMANDE

(Un vol. in-octavo ill. — Bruxelles, G. Van Oest et Cie.)

Le savant et perspicace conservateur du Musée des Beaux-Arts de Gand nous donne une deuxième édition, considérable-

ment augmentée, revue et corrigée, de sa remarquable étude sur *Le genre satirique dans la peinture flamande*, couronnée en 1901 par l'Académie royale de Belgique, qui avait mis cette question au concours. Remanié, complété comme il est, le travail de M. L. Maeterlinck a pris le caractère d'une œuvre définitive, de haute érudition, de clair raisonnement et qu'il faudra nécessairement consulter désormais lorsqu'on aura à s'occuper des expressions plastiques diverses de l'humour et de la philosophie de nos peintres d'autrefois. A vrai dire, l'ouvrage de M. Maeterlinck est un peu pesant et sa lecture parfois difficile, puisqu'on ne respire pas toujours à l'aise dans ces lignes où l'abondance fréquemment mal ordonnée de l'argumentation donne la sensation d'un manque d'air. L'auteur a lu tout ce qui se rattachait à son sujet et on dirait qu'il a craint d'éliminer l'élément le plus secondaire pour qu'on ne puisse pas le soupçonner d'ignorer la moindre source.

D'ailleurs, le titre du livre n'est pas conforme à son développement. Car, avant d'aborder le genre satirique pictural proprement déterminé, M. Maeterlinck examine longuement les origines antiques de la satire, son évolution au moyen-âge, à travers les fables, les épopées populaires, le théâtre et la miniature, pour n'entrer dans le vif de son sujet qu'au septième chapitre. C'est donc en arrivant au milieu du volume que l'écrivain entreprend l'analyse de l'objet que la couverture annonce. M. Maeterlinck aurait pu donner un titre plus général à son travail, en faire, par exemple, une Histoire générale du genre satirique dans les arts de dessin. Afin de le justifier, il lui aurait suffi d'élargir les limites de la première partie, en consacrant notamment quelques pages à l'Egypte et aussi aux productions grotesques des Phéniciens, qui paraissent avoir eu un penchant spécial pour la charge. Nous sommes donc loin de partager les observations de certains critiques estimant que l'écrivain aurait dû s'interdire l'étude des diverses manifestations de l'art n'ayant pas un rapport direct avec la vraie satire. L'auteur, dans sa préface, observe judicieusement que la question proposée devait comprendre, de manière logique, « tous les éléments qui contribuèrent à la genèse et au développement de l'école de nos maitres drôles. »

De ce vaste préambule, tableau de mœurs coloré autant qu'analyse esthétique, il appert franchement que nos ancêtres aimaient à rire, étaient irrévérencieux et ne se gênaient pas pour blâmer et ridiculiser avec humour et bonne humeur, les prélats

et les princes, les moines et les gentilshommes, la bourgeoisie et le peuple, et pour opposer l'égoïsme des grands à la pauvreté des petits. Selon nous, dans le développement du sujet lui-même, il faut regretter une documentation établie avec une profusion qui donne la sensation d'un embrouillement confus. A l'appui de sa thèse, M. Maeterlinck ne cesse de vous jeter à la tête des exemples et encore des exemples... Evidemment, c'est le procédé de l'archéologue et de l'historien d'art de ne convaincre que par des preuves. Mais quand celles-ci se multiplient, il nous vient à l'esprit l'idée que nous dépouillons un catalogue... Nous aimerions mieux une argumentation plus générale et d'une méticulosité moins absolue ; avec ce dernier système, on arrive à une exposition plus lumineuse, grâce à un groupement de faits plus harmonieux.

Combien la lecture y gagnerait, car maintenant il est, dans l'ouvrage de M. Maeterlinck, telles pages dont l'agencement est plutôt laborieux et le style peu agréable. Quelque part, M. Maeterlinck, s'occupant de maisons de bains, à propos d'une estampe du XVe siècle, parle des « lits de repos attachés à l'établissement... » Et cette phrase, au sujet de Jérôme Bosch, d'une amphibologie spéciale : « Quoique n'ayant jamais quitté la Néerlande, la réputation de ses compositions satiriques... s'étendit bientôt au loin... » Il arrive que le savant critique formule aussi des affirmations trop rigoureuses, établies sur des documents graphiques au sens hypothétique. Nous hésitons, dans les figures de la page 108, prise dans un bestiaire du XIVe siècle, à reconnaître des querelleurs des deux sexes. M. Maeterlinck, enthousiasmé pour son sujet, prend en mainte occasion, ainsi qu'il arrive à beaucoup d'écrivains fervents, ses désirs pour la réalité. Il voit de la satire là, en somme, où il n'y a que de l'observation vive, de la psychologie amère. Quand l'auteur s'occupe des œuvres de Pierre Christus (p. 17), il veut trouver en lui le précurseur de nos petits maîtres drôles, parce que, dans un de ses intérieurs, tout est « indiqué jusque dans ses moindres détails. » Et la « tendance satirique indéniable » de Quentin Metzys (p. 188), peignant des « bourgeois dans leurs boutiques ». Tout cela est assez spécieux.

Si nous soulignons ces défauts, c'est pour prouver avec quel intérêt constant nous avons lu le travail dont nous avons le plaisir de parler. Il nous a énormément appris et c'est parce que nous le considérons comme une œuvre remarquable, que nous disons franchement à l'auteur ce qui, selon notre modeste

opinion, est de nature à gâter çà et là la joie qu'on goûte à le suivre dans son bel historique. Car les faiblesses que nous indiquons n'enlèvent rien à la valeur du volume; cette valeur exige qu'on félicite de tout cœur celui qui l'a réalisé avec une noble conviction basée sur une compétence puisée dans un long commerce avec ces maitres dont il nous entretient avec une sympathie si compréhensive et si familière. Et nous lui déclarerons avec quel intérêt intense nous avons lu les chapitres, si bien ordonnés ceux-ci, et méthodiques, consacrés à l'œuvre de Pierre Breughel le Vieux, chapitres qui, à eux seuls, constituent une étude parfaite, entendue et sentie de celui qui porta au degré supérieur l'expression du genre satirique dans la peinture flamande.

George Garnir :

A LA BOULE PLATE, Brasserie-Estaminet

Mœurs bruxelloises.

(Un vol. in-18 à fr. 3.50, orné d'illustrations par Amédée Lynen et Gustave Flasschoen. — Bruxelles, Éditions de la *Belgique artistique et littéraire*)

M. George Garnir écrit des romans wallons et des essais de physiologie bruxelloise. Dans l'un et l'autre de ces domaines si différents, il met le même humour coloré et le même entendement attendri. Si, en ses pages transmosanes, il sait être ému, délicat et charmeur, dans ses analyses senniennes il parvient à donner à son récit toute la saveur de la vie locale. *A la Boule plate*, nous retrouvons les amusantes qualités d'observation piquante, d'ironie délicieuse et un peu satirique, de psychologie originale, prodiguées par l'auteur des *Contes à Marjolaine* dans cette... bible marollienne qu'est ce roulant *Zievereer*. Le nouveau roman de M. George Garnir est l'histoire très prosaïque, en somme, d'un fluet jeune gentilhomme désabusé de la noce et d'une dodue marchande de cigares, qui finissent par s'épouser après la mort dramatique, au loin, du mari de la séduisante commerçante. C'est là l'intrigue essentielle, autour de laquelle en gravitent d'autres aux héros constituant un ensemble de types des plus curieux, des plus variés, dont les existences confondues sont émaillées d'incidents pittoresques et parfois émus, racontés avec une verve réussie.

La plupart de ces types se réunissent au cabaret de *La Boule*

Plate, qui sert de cadre aux principaux épisodes de l'action, alors que les autres événements se déroulent dans le magasin achalandé de la *Bonne Source*, où l'exquise et bonne madame Rollekechik sert ses clients d'une manière enjouée. Cet estaminet de *La Boule Plate*, l'auteur lui a donné une véritable physionomie; aussi, ceux qui ont des attaches avec le journalisme quotidien n'auront-ils nulle peine à lui restituer son enseigne réelle, tout comme ils rendront aux divers personnages de cette étude de mœurs de la capitale leurs noms véritables, depuis cette délicieuse et peu scrupuleuse chanteuse de café-concert Jane Reclary, jusqu'au vénérable Gobbaerts, expert en beautés aborigènes. Car ce livre donne la sensation d'une chose vécue. Ceux qu'il met en scène n'appartiennent pas à la fiction; si M. George Garnir a chevauché de temps à autre la fantaisie, c'est pour aller courtiser la muse sentimentale et la prier d'accorder quelque faveur à son œuvre. De là, vers la fin du volume, un dramatisme peut-être trop voulu, qui est si pas inattendu, tout au moins forcé, et comment dirions-nous?... légèrement Monsieur aux Camélias.

On dirait que notre excellent confrère du *Petit Bleu*, après avoir fait rire le lecteur de toutes les habitudes de ses amis et de leurs inénarrables saillies de langage, ait craint de leur désopiler complètement la râte en continuant à les distraire à gorge déployée. Il a voulu rétablir l'équilibre en substituant dans l'épilogue la tristesse à la gaîté, en faisant succéder les pleurs au rire... Après tout, M. George Garnir a peut-être raison. Les larmes noblement versées sont encore une manifestation de la jouissance, la plus haute, puisqu'elle est engendrée par la pitié et la compassion. L'aimable revuiste démontre une fois de plus qu'il connaît le cœur humain et qu'il sait de quelle manière il faut s'y prendre pour le faire battre sans répit. N'est-ce point par cet élément supra-sentimental qu'il se différencie de l'historiographe des Kakebroeck? En effet, M. Léopold Courouble a plus de profondeur d'analyse que M. George Garnir, lequel voit plutôt ce dont il parle en peintre, ou plutôt en homme de théâtre, c'est-à-dire par l'opposition des tons larges et des silhouettes. Le père de Pauline Platbrood observe plus en détail et traduit avec une précision plus exacte et plus savoureuse le dialecte particulier de ses personnages.

M. George Garnir n'est pas complètement familiarisé avec les secrets du langage de nos bons concitoyens du *haut* et du *bas* de la ville et des faubourgs; pour ceux qui, comme nous, sont «nés

natifs de Bruxelles », il manque parfois à ses dialogues un mot, une expression indispensables, commandés par le développement même du sujet ou par la circonstance spéciale et qui, instinctivement, viennent sur les lèvres, complètent le récit et le portent à un extrême degré de drôlerie. Mais, telle quelle, la *Boule Plate* est un roman simplement et heureusement bâti, en des proportions harmonieuses; l'action s'y déroule avec un naturel qui est la preuve d'une observation attentive des mœurs dont il est le reflet. Ces mœurs ont quelque chose de très franc, de très généreux, et, sans avoir songé à la mettre en relief, M. George Garnir nous démontre que les gens de chez nous ont une âme sincère et dévouée, et que leurs sentiments affectifs, philanthropiques et délicats contrastent singulièrement avec la fruste apparence de leurs êtres, la rondeur de leurs expressions et la fermeté instinctive de leurs gestes... Et même cet ingrat Odon Flagothier, ne pêche-t-il pas par faiblesse plutôt que par vice? Songe-t-on à lui en vouloir quand il abandonne sa brave épouse fidèle et son commerce de tabacs, pour la fantasque et versatile actrice et son grisant boudoir? On le plaint presque d'être devenu le soutien, pardon, le protégé de cette ensorceleuse de Jane Reclary...

Même en ces esquisses de la vie bruxelloise populaire et bourgeoise, M. George Garnir montre qu'il est un de nos bons prosateurs « d'expression française ». Son livre est écrit avec soin, en un style facile mais délicat et nuancé, qui atteint parfois un accent que ne réclamait pourtant pas le sujet. Il y a notamment, quelque part, une page où M. George Garnir parle avec une émotion vive d'un chien blessé à la chasse par le baron Charles Levé de Gastynes et dont le trépas revient à la mémoire de celui-ci pour intensifier ses heures de navrance... Ce livre est très humain, très senti; des êtres sincèrement dévoués et compatissants comme Mme Cecile Laermans, souffrants et soumis comme Julien Rousseau, ne sont pas seulement des figures d'anecdotes mais restent des types qu'on se plaira à se rappeler, car ils ont la netteté, l'émotion et le mouvement de personnages authentiques. C'est pourquoi M. George Garnir, tout en nous donnant l'analyse d'un petit monde local et aussi de ses usages, a produit une œuvre d'art.

H.-A. Wauthoz :

LES AMBULANCES ET LES AMBULANCIERS A TRAVERS LES AGES

(Un vol. in-octavo illustré, Bruxelles, J. Lebègue et Cie.)

Le livre de M. H.-A. Wauthoz vient à son heure. Mais ce n'est pas l'actualité du sujet qui en fait seulement le mérite. Ce mérite réside surtout dans la manière intelligente dont l'auteur a développé son thème. Il a fait véritablement une histoire des blessés militaires chez tous les peuples, depuis le siège de Troie jusqu'à la Convention de Genève. Car l'auteur a remonté jusqu'aux époques légendaires pour prouver, à travers les poèmes homériques et bibliques, que la guerre est vieille comme l'humanité. Dès qu'elle parut, l'homme dut songer aussi à panser ses blessures; et il continua à les panser au cours des âges sur tous les champs de bataille de l'univers. Ce n'est que dans les temps modernes que les services de santé furent régulièrement organisés, bien que la neutralisation des blessés ait été fréquemment observée dans l'antiquité. Mais longtemps la cruelle coutume subsista d'achever les blessés ; et ce sont Henri IV et Alexandre Farnèse qui prirent les premières mesures, celui-ci à Tournai, l'autre à Amiens, pour assurer l'évacuation des ennemis atteints et leur assurer des soins.

Une des parties les plus intéressantes du volume est celle où M. Wauthoz, s'occupant d'abord des services médicaux et chirurgicaux pendant les guerres de la République et de l'Empire, étudie la fondation de la Croix Rouge et la Convention de Genève, qui neutralise efficacement les blessés de toutes les nations et assure désormais à ces malheureux la sollicitude des praticiens attachés aux armées respectives. L'ouvrage de M. Wauthoz est hautement instructif; il abonde en faits curieux et émouvants qui convainquent le lecteur de la nécessité absolue qu'il y avait à mettre un terme à la lamentable situation d'autrefois. Une courte préface de M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française, elle-même un résumé de la question si largement, si éruditement développée par M. Wauthoz, dit assez combien cet ouvrage a suscité de sympathies dans tous les milieux de la société. Il est consciencieusement établi, selon une claire méthode, et est écrit avec une simplicité qui en facilite la lecture.

SANDER PIERRON.

Georges Ramaekers :

LE CHANT DES TROIS RÈGNES

(*Poème.* Editions de *Durendal*, Bruxelles, 1 vol. fr. 3.50.)

Qui se souvient encore de la revue catholique d'art : « La Lutte » (1896-1900) où un groupe de jeunes chevaliers de la Beauté, dont Georges Ramaekers était le fougueux capitaine, affirmaient leur volonté d'œuvrer selon une esthétique chrétienne, rénovée des grands poètes du Moyen-Age? Dans le jardin de notre littérature les revues germent, croissent, fleurissent et meurent. D'autres les remplacent. Elles ont donné chacune l'émerveillement de leurs corolles lumineuses, les unes plus somptueuses, les autres plus humbles, mais leurs clartés restent dans les âmes de ceux qui les ont cultivées. Et ces clartés quelque jour éclatent dans des œuvres.

« Le Chant des Trois Règnes » est une de ces œuvres.

Que si nous recherchons quel est l'objet de ce livre et sous quel angle le poète a vu le monde, l'auteur a pris soin de nous en avertir en une préface pleine d'intérêt :

« Le sujet du « Chant des Trois Règnes » est, je ne le cache pas, fort ancien, aussi ancien que le monde. C'est même de celui-ci qu'il est question dans ce livre. Mais la vision que j'ai du monde, créé à l'image de la Trinité, paraîtra fort nouvelle à ceux — or ils sont nombreux — qui n'ont connu que d'ouï dire ou bien qui ignorent totalement la conception religieuse des *Lapidaires*, des *Plantaires* et des *Bestiaires* du moyen-âge.

C'est, en effet, à cette vision chrétienne de la création trinitaire des écrivains médiévaux que s'apparente le symbolisme, ou mieux, la symbolique du chant des trois règnes.

Dans le Chant des Trois Règnes seront évoqués tour à tour les symboles de l'argile, du sable et des rochers, des métaux ardents et des pierres précieuses — les symboles des céréales, des corolles de fraîcheur, des végétations vireuses, des vergers et des forêts — les symboles des papillons, des dorades et des paons bleus, des aigles et des serpents, des sauriens antédiluviens et de ces animaux excessivement modernes : les grenouilles, les singes et les pourceaux; enfin l'égoïsme des chats et la colère des lions.

Il suffira de s'enquérir à la table des matières de quelques titres de poèmes pour différencier cet ouvrage des tentatives antérieures, de celle de Delille, par exemple.

Aussi les trois grandes divisions du livre, je ne les intitulerai pas : *Règne minéral*, *Règne végétal*, *Règne animal*, mais bien, *Règne du Père*. *Règne du Fils*, *Règne du St-Esprit*. Et chacun des panneaux de ce tryptique s'éclaire, comme d'une lampe de Sainte-Face, d'un poème initial où est mis en lumière — du moins l'ai-je tenté — le rapport existant entre le règne minéral de la nature et le *culte minéral* des Juifs au dieu d'Israël ; entre le règne végétal et le culte chrétien à l'*Arbre* de la croix, au *Blé* et à la *Vigne* eucharistiques ; entre le règne *animal* et le culte d'*âme* et d'*amour* que toute la Vie rénovée rendra, un jour, à la *Colombe*... »

On le voit, nous sommes ici devant un poète vraiment catholique, de la race de ces artistes des premiers siècles chrétiens qui, dans leurs « proses » ou leurs « hymnes » célébraient la beauté du monde créé, image de la beauté de Dieu. Il retourne, selon le vœu de Paul Verlaine, au « Moyen-âge énorme et délicat » pour y retrouver les sources raciques de la poésie la plus populaire comme la plus haute : la poésie religieuse. L'idée du divin le guide, comme l'étoile guida les Mages. S'il chante les rochers inébranlables, les purs sommets qui dressent dans le ciel leurs fronts chenus, ce sont les dogmes chrétiens, inexpugnables et radieux :

Sur les débris croulants des trônes, des autels,
Le dernier jour verra votre geste immuable,
O dogmes ! ô rochers. ô vieillards immortels !

Le lin de Flandre évoque pour lui le baptême des berceaux, la nappe de la Table Sainte, le linceul de ceux qui vont renaître. Si les papillons lui rappellent le renouveau des âmes et les joyeuses clartés de Pâques, le hibou « hulule et prédit dans la lave des soirs de futures Sodomes. A côté des végétations bénies se dresse la flore empoisonnée ; à côté de la faune de Dieu, grouille le bestiaire infernal. Ainsi les sculpteurs du moyen-âge peuplaient la forêt de la Cathédrale des représentations des vertus et des vices ; les têtes grimaçantes des gargouilles contrastaient avec les purs visages des Vierges et des Saints.

Sans doute, la lecture d'un tel livre, étant une étude, est fatigante par la perpétuelle tension de l'esprit qu'elle exige. Mais nous sommes tellement encombrés de livres qui ne disent rien, qu'il est profitable de rencontrer parfois une œuvre où il y a quelque chose.

Aussi bien, M. Georges Ramaekers, par sa connaissance

approfondie de la langue, par la science et la diversité de sa poétique, très moderne, aiguise l'attention et réserve à ses lecteurs d'heureuses surprises. Il fut, en Belgique, un des plus ardents protagonistes du vers libre, tel que le comprend le grand Verhaeren. Il faut bien reconnaître à cette poétique qu'elle offre de grandes ressources de rythme et qu'elle détaille à merveille parfois la vie. Quoi de plus vrai que cette évocation du coq :

La crête rouge,
Le jabot
Sanglant comme un coquelicot,
Il se dresse sur ses ergots
Le coq, au moindre bruit qui bouge.

Quoi de plus léger, de plus papillonnant que ces papillons :

Alleluias du réveil !
Les clochers en carillons
Et dans les champs de méteil
Les grillons.
Princes des fleurs aux corolles pareils,
Papillons,
Tournoyez dans les rayons
Du soleil.
Giroyez de corolle en corolle
Pour saisir
— Confidences sans paroles —
La couleur de leurs désirs.

Cependant les métaux et les gemmes du premier règne et les sonnets épars dans le livre apparente Georges Ramaekers aux orfèvres et aux joailliers du Parnasse. Je n'en veux pour preuve que le sonnet intitulé « à la gloire des marbres ».

Les prélats somptueux que des moines admirent,
Sous le scintil des lustres d'argent réunis,
Discutent savamment l'art sobre, le fini
D'une table de marbre où s'anime et se mire
Leur groupe violet dans un lac de porphyre.
Au centre un serti d'or tracé par Cellini
Dessine une madone en manteau lazuli,
Couvant son Bambino rose comme un sourire.

Près de la cheminée aux flores de Carrare,
Un moine humble, muet devant ces beautés rares

Songe. Des marbres purs il connaît tout le prix.

Lui qui sut incruster, rouge et marmoréenne,
Dans le bleu lazuli de son âme chrétienne,
L'image en fleur de sang du cœur de Jésus-Christ.

On m'accordera que voilà un tableau parfait dans une forme achevée. L'auteur a-t-il voulu prouver que, pour être verlibriste, il n'en est pas moins capable de ciseler de beaux vers selon les antiques lois du Parnasse ? Je le crois,

Quoi qu'il en soit, le « Chant des Trois Règnes », qui n'est qu'un prélude, fait bien augurer de l'œuvre à venir. M. Georges Ramaekers y précise déjà sa vision, y affirme ses qualités. Peintre mystique, peintre à la manière des gothiques flamands pour qui tout était matière à symbole, mystique à la manière de son compatriote Ruysbroek l'admirable, qui se consumait d'amour et de foi devant l'harmonieuse beauté de l'univers, très moderne avec cela, très averti des doctrines à la mode et des formes dernières, M. Georges Ramaekers tracera dans la littérature de demain un sillon très personnel et d'une incontestable beauté.

Comte d'Arschot :

QUELQUES ÉTAPES

(*Notes de voyage*. Edit. Lacomblez, Bruxelles, 1 vol. fr. 2.50.)

Impressions d'ici et d'ailleurs, du Nord mélancolique et de l'Orient clair, notations concises d'une vibration aiguë de la sensibilité devant un paysage, souvenir d'une joie, réveil d'une souffrance, les « Quelques étapes » du comte d'Arschot sont attachantes et nous frémissons à mettre nos pas dans les pas de l'artiste voyageur. « L'âme des lacs » avec lui nous fascine, nous apaise et nous fait songer, Les « vitraux » teintent nos mélancolies. Les « vieilles églises » aïeules de nos nouvelles cathédrales, nous offrent leur atmosphère de poésie et de recueillement. La « Suède » nous émeut de tristesse imprécise. Les « noces de la morte » dans la grande plaine roumaine, nous poignent d'une douleur tragique.

Mais ce que j'aime surtout dans ces pages, c'est le retour au pays natal, à ces lieux où l'auteur a vécu lorsqu'il était enfant. Il revoit la maison où il demeurait et la visite en étranger : « Mais tout cela était si triste ! Il me paraissait que je visitais un

cimetière ; chaque pièce était comme le tombeau d'une année. Il y avait des odeurs vagues qui traînaient, que je n'avais jamais respirées, et de la poussière sur les meubles. Aucun de ceux-ci n'avait été des nôtres, et je me sentais seul ; dans les jardins, je n'avais pas eu cette impression-là : les feuilles se renouvellent, mais elles se ressemblent toujours. » Il parcourt les bois : « J'ai revu de vieux arbres et des taillis, et des rochers, tels que je les avais connus et partout les mêmes petites fleurs que j'aimais tant, si semblables aux anciennes que j'aurais pu croire que celles-ci ne s'étaient jamais fanées. Il est vrai que je les avais dans les yeux, pour ainsi dire, et que, même si c'eût été l'hiver j'aurais peut-être cru les apercevoir sur la neige à la place où je les avais laissées. » Tristesses des retours où l'on ne retrouve ni son âme d'enfant, ni sa jeunesse d'alors, charme attendri du écor des premières années, le comte d'Arschot se plait à ces souvenirs émus. Et il les dit en une langue sobre, joliment évocatrice.

EDOUARD NED.

Louis Dumont-Wilden.

FERNAND KHNOPFF.

Collection des artistes belges contemporains. 1 vol. in-4°, avec 33 planches hors texte et 29 illustrations dans le texte. — Van Oest et Cie, éditeurs à Bruxelles. 10 francs.

Le livre de M. Dumont-Wilden peut être considéré comme un modèle de monographie critique consacrée à un artiste. Il est en tous points remarquable d'ordre, de clarté, de méthode, de compréhension. On y sent partout, même dans les réserves qu'il a cru devoir formuler, une admiration profonde pour l'œuvre qu'il commente ; jamais pourtant, la louange ne prend l'allure lyrique. Mais si elle n'entraîne pas le lecteur, elle le convainc, ce qui est mieux.

Aussi bien ce ton était-il celui qu'il fallait adopter en parlant d'un artiste d'exception tel que Fernand Khnopff. Artiste d'exception en ce sens qu'il ne se rattache que très lontainement à notre tradition nationale de peinture et qu'il serait plus difficile encore de le rattacher à une autre des grandes écoles d'art de l'Europe. M. Dumont-Wilden représente avec raison Khnopff comme une personnification de cette âme cosmopolite des grandes villes, « qui n'est ni française, ni anglaise, ni allemande,

ni slave, qui a ses traits particuliers, ses réactions spéciales. » Il montre aussi que Khnopff est *le peintre de l'émotion de pensée* et cela rend son art d'autant plus intéressant qu'on le sent créé par la volonté réfléchie de l'artiste qui, lentement, s'est donné son idéal et l'a réalisé plus par la méditation que par l'instinct.

Le gros public des peintres et des amateurs d'art a coutume de critiquer les œuvres de Fernand Khnopff à un double point de vue : On reproche à l'artiste de n'être point coloriste sous le vain prétexte qu'il ne peint pas comme Alfred Stevens, De Braeckeleer ou Verwée. Mais il y a vingt manières d'être coloriste et celle des Flamands, pour être admirable, n'est pas la seule bonne! Je pense, pour ma part, que celui qui a réalisé ce petit portrait d'enfant de Mlle G. P. tout de nuances raffinées et de tonalités délicates s'est montré un coloriste remarquable. Libre à lui de ne pas faire du charme de la couleur l'objet mental de son art et de n'en user que dans la mesure qu'il croit nécessaire. On peut être riche et ne pas faire sonner son argent dans sa poche à chaque pas!

On reproche enfin à Khnopff son art d'apparence artificielle, confondant ainsi à plaisir le naturel avec le banal. Qui donc oserait soutenir que les passions chantées par Baudelaire ou Verlaine sont moins naturelles que celles que chanta Musset. La nature n'a pas moins de vérité dans ses exceptions que dans ses banalités.

La peinture n'est en somme qu'un ensemble d'illusions, une série de signes qui nous suggestionnent, qui évoquent en nous ce que nous croyons être la réalité. Khnopff, en peignant, transpose, et il le sait. Un ton n'a pour lui qu'une valeur relative à l'harmonie de l'ensemble. Il cherche à éveiller l'émotion d'art et non pas à copier la nature.

Ces deux caractéristiques de l'œuvre de Fernand Khnopff, l'idéal poursuivi et le métier mis en œuvre, M. Dumont-Wilden les commente avec une compréhension parfaite et une rare lucidité. Il montre combien tout se tient dans la vie de cet artiste; peintre, dessinateur, graveur, seulpteur, ou décorateur il poursuit constamment un but unique. Pour le comprendre il faut le suivre, et pour le juger il faut s'être donné la peine de le comprendre.

Il serait injuste, en terminant, de ne pas dire quelques mots de l'éditeur de cet ouvrage. M. Van Oest est un des rares éditeurs belges qui ait la sensation de ce que doit être un livre pour

être harmonieux, agréable à l'œil, facile à manier, à consulter, à lire. Le format, les caractères d'imprimerie, les illustrations, e papier, tout a été combiné pour réaliser une véritable œuvre d'art. La nouvelle collection qu'il lance s'annonce bellement et l'on peut compter sur l'audacieux et l'énergique qu'est Van Oest pour la voir continuer avec succès.

Luca Rizzardi.

PEINTRES ET AQUARELLISTES WALLONS.

(1 vol., *Association des Écrivains belges.*)

Une série d'études curieuses, de notations rapides, intéressantes et essentiellement subjectives. Les personnalités d'Emile Berckmans, d'Auguste Donnay, de Richard Heintz, d'Adrien de Witte, d'Armand Rassenfosse, de François Maréchal sont esquissées avec bonheur.

Ce petit livre est curieux, pénétrant et incomplet aussi. On y sent le désir d'étudier moins l'œuvre que l'impression qu'elle a laissée et qu'on compare constamment au souvenir des heures de causerie permis avec l'artiste. Ce n'est pas un reproche, loin de là. Tel qu'il est le livre est charmant et tous ceux qu'inté resse la gravure belge le consulteront avec plaisir.

ROBERT SAND.

Sander Pierron

L'ANNÉE ARTISTIQUE. — 1906.

(Un vol. in-8° ill. : 6 francs. — Ch. Bulens, édit., à Bruxelles.)

Sander Pierron est véritablement le chantre attitré de notre beauté nationale dans ses manifestations les plus grandioses : la Nature et l'Art. Après nous avoir, en effet, décrit, avec tout l'enthousiasme d'un poète, les merveilleuses splendeurs de la forêt de Soignes et nous avoir fait, avec toute la précision d'un archéologue, l'historique des moindres recoins de notre glorieux domaine patrial, voici qu'en réunissant, dans son *Année artistique*, les critiques qu'il fit de nos salons au cours de 1906, il résume parfaitement le mouvement effectué par l'art belge, pendant cette période, et élève ainsi un monument

durable à ceux qui ont travaillé à notre gloire nationale, tandis qu'ils travaillaient à la leur. Sander Pierron nous montre comme ils y sont arrivés, « en servant l'art, nous dit-il, de la meilleure manière, c'est-à-dire en aimant la Beauté avec tant d'ardeur que, de ce mariage, sont nées des œuvres. Et le rôle de critique qui, explique encore l'auteur, est de signaler les œuvres et d'essayer de les faire comprendre aux autres, en exprimant avec conviction, avec enthousiasme, tout l'émoi qu'il a savouré, en les découvrant, » M. Sander Pierron le remplit d'autant mieux qu'ayant une connaissance parfaite de la technique de l'art, il est plus à même de juger des difficultés matérielles qu'exige l'extériorisation des pensées de l'artiste et qu'étant doué d'une âme de poète, il possède l'admirable intuïtion qui donne à celui-ci la compréhension vraie de tout sentiment assez intense pour concourir à la création d'une œuvre d'art.

Qu'il s'agisse d'estampes où de sculptures, de scènes d'intérieur, de paysages ou d'œuvres mystiques, Sander Pierron trouve, pour les décrire, un langage non seulement adéquat aux sujets qu'elles représentent, mais apte à peindre fidèlement le coloris qui les anime comme à faire passer, en notre âme, l'émotion dont il les sent pénétrées; aussi réussit-il à mettre en relief les beautés inhérentes à chacune d'elles, en les éclairant à la lumière de son verbe.

George Frémières.

YOR.

(Un vol. chez Lamberty, à Bruxelles.)

Yor, une jolie plaquette vert pâle, où M. George Frémières donne un aperçu très ressemblant de la vie atrocement banale des jeunes désœuvrés de nos jours. Vie passée entre la partie de billard et la promenade à la mode, les soirées au bar et les heures d'ennui, dans un « chez soi » plus banal encore. Vie sans autre incident que, de temps à autre, comme dans celle d'*Yor*, une fugitive liaison amoureuse, n'ajoutant aucun intérêt, d'ailleurs, à cette existence déflorée des *Ennuyés*, dont, comme le dit si justement l'auteur, « les journées d'hier et de demain ne sont prises dans rien de poignant; ils n'ont rien fait, rien à

faire où pouvoir agir d'ardeur concentrée et pleine ; aussi ne savent-ils même pas flâner ».

Et pourtant, comme le suppose M. George Frémières, Maurice Barrès, dont il se plaît à faire plusieurs citations heureuses, au cours de son livre, verrait en ces *Ennuyés*, « de l'énergie en puissance et déplorerait le gaspillage de cette force, en s'émerveillant des travaux que, bien conduite, elle saurait exécuter ». Et Yor, comme tous ceux-là qui n'ont pas donné à leur vie un but digne d'être atteint, comme tous ceux-là que la lumière d'un suprême idéal n'éclaire point, Yor a le dégoût de l'existence qu'il commence seulement, et déjà, il s'est armé du jouet meurtrier dont il se servira pour y mettre fin, « lorsqu'il repose son arme doucement, ayant entendu sonner le facteur ». Le facteur, c'est tout ce qui pourrait venir rompre la banalité morbide de sa vie : joie ou souffrance, qu'importe. Et l'on ne peut s'empêcher d'espérer que c'est la dernière qui vient, cette fois, heurter à la porte d'Yor, car c'est, peut-être, pour n'avoir pas plus connu l'âpreté de la douleur que celle du travail, qu'il est dégoûté de la vie : celle-ci, comme l'amour, n'acquiert de prix à nos yeux que si nous lui avons payé le tribut de la souffrance. Et si, quand le malaise du spleen faisait monter des larmes aux yeux d'Yor, « les choses claires s'étiraient comme pour s'éveiller », combien plus une douleur vraie aurait raison de l'engourdissement fatal qui envahit, peu à peu, l'âme tout entière des désœuvrés de vingt ans.

M. George Frémières nous conte cette petite histoire dans un aimable style où l'on retrouve parfois l'influence de Maeterlinck, comme dans le chapitre du spleen ; parfois aussi celle d'Anatole France se fait sentir dans les détails réalistes de certaines scènes et dans la façon dont celles-ci sont présentées. En somme, c'est dans la sagacité de quelques-unes de ses réflexions, comme dans la ressemblance de ses portraits, que M. George Frémières nous paraît être le meilleur.

MARIA BIERMÉ.

Anna Boch. — G. M. Stevens.

AU CERCLE ARTISTIQUE

De ces deux Expositions qui furent ouvertes du 28 janvier au 6 février dans les petites salles jumelles du Cercle Artistique, j'aurais dû exprimer ici mon sentiment depuis un mois.

Mais « mes Salons » (si je peux m'exprimer ainsi) encombraient déjà quinze feuillets de la dernière livraison et la Direction de la Revue m'a fermé la page au nez. Je comprends ça.

Jarnibleu ! comme jurait Mme Dubarry, il ne faut pas abuser. Et comment ne pas abuser dès qu'on prétend être consciencieux, c'est-à-dire donner à chaque exposant sa couque.

Il en sort de tous les coins de la Rose-des-Vents, des exposants.

Et des tableaux donc !

Voici deux artistes qui en débarquèrent l'une trente-huit, l'autre soixante !

Et j'ai dû, tout de suite après, aller en inspecter soixante-dix-sept d'Henri Thomas à la Salle Boute, plus quatre sculptures. Vous lirez ça tantôt si vous ne plaquez pas ma prose avant la fin.

Cela pendant que Maurice Wagemans et Émile Charlet conviaient l'esthético-critisme à recommencer pour eux le lendemain de la clôture des autres.

On n'en voit pas la fin !

C'est un pullulement. Heureuse Belgique !

C'est enragé et enrageant. Sur mes talons, au salon que je quitte marche déjà le salon où je vais. Celui d'aujourd'hui est bousculé par celui de demain. L'énergie et la lucidité qu'il faut pour bien juger se dissipent dans la multiplicité des jugements à faire.

Malgré mon enfantine manie de statistique, je n'ai pas fait le total de ce que je suis censé avoir vu et ai eu (hé ! hé ! ah que c'est harmonieux ces répétitions bien françaises de l'auxiliaire *avoir*) la prétention désordonnée d'examiner, de critiquer. Farceur, va !

Et nous sommes je ne sais combien d'Ambidextres à faire cette comique parade de savoir et d'infaillibilisme. Moi, du moins, j'y procède avec la :

Gaîté d'un croque-mort qui s'enterre soi-même.

***

Claire et vraiment séduisante l'exposition d'Anna Boch.

N'est-elle pas la Présidente, ou si vous le voulez, l'Ame féminine du groupe « Vie et Lumière », ou quelque chose comme ça, qui, cette année, pour la deuxième fois, viendra à l'aide de *La Libre Esthétique*. Commencerait-elle à flancher ?

Je trouve Anna Boch un peu prise, de même que presque tous nos peintres actuels, dans « le Lâché », dans cette confusion qui fait qu'on ne distingue plus guère une œuvre d'une ébauche,

Mais, vu la généralité du phénomène, je ne me risque pas à affirmer que c'est paresse ou impuissance plutôt que manifestation d'une Étape dans l'art contemporain. Je sors de la bonne pièce où Gustave Van Zype a attiré, de façon angoissante, l'attention de tous sur la fragilité des Systèmes et des Écoles, frappés, par la dérisoire Nature, de transitoire et de fragilité. Bah ! en suivant un courant on finit toujours par arriver quelque part.

L'art d'Anna Boch est grave et charmant. Le sentiment pénètre son Luminisme. Ce n'est pas seulement une femme qui peint, c'est une femme qui pense et réussit à marquer dans ses œuvres cette préoccupation ennoblissante.

Jamais je ne la vis représentée par un ensemble aussi bien choisi. Pas une défaillance. Sa vie d'artiste, laborieuse et sans puérilité, s'affirmait là en sa constance, en sa force, en sa séduction. Et sa variété aussi car, avant de se piéter dans la peinture, elle bloqua le pianisme, le violonisme, etc.

Il semble qu'il y ait parmi les peintres de notre temps, des groupements analogues à ceux des Visages pâles et des Visages rouges dans les romans, jadis populaires, de Fenimore Cooper. Anna Boch, comme Claus, êst parmi les Peintres Pâles.

Elle rappelle Claus, ce chef, mais elle ne tombe pas dans le travers, fréquent parmi les femmes, de l'imiter au point d'en devenir un clair de Claus. Elle manifeste une personnalité qui s'accentue avec décision. Ses paysages de chez nous, surtout *Les Foins*, sont à admirer sans réserve.

Les *Tournesols* sont établis avec une si originale hardiesse,

qu'ils ne font pas pousser le cri habituel : Vlan! encore des soleils! vite mon ombrelle!

***

On avait, dans la salle où ces toiles étaient bien présentées, sans la rigueur démodée du « tout à la cimaise », admis une vitrine centrale où des étrangères bonimenteuses avaient étalé un déballage de bijoux non pas d'art, mais de fabrique, pastichant les « créations » modernes des Lalique et autres joailliers qui ont, en y réussissant parfois, essayé de nous sauver des ornements aimés des charcutières enrichies, dont l'éclat indiscutable vaut une étiquette marquant le chiffre de l'achat.

Des dames variées s'extasiaient niaisement sur ces prétendues merveilles dont, vraisemblablement, on verra et on voit déjà les produits dans les magasins de bibelots confectionnés à la grosse, répétés à l'infini.

Je n'en suis pas adversaire, surtout si on les cote aux prix tranquilles en rapport avec leur caractère vulgivague. Ils ont quelque originalité mauresque, berbère, tunisienne, circassienne, etc. Ce sont des joyaux pour les princesses de théâtre et les esthéticiennes modestes.

Mais je trouve que la place de ces petites succursales de bazars n'est pas au Cercle artistique.

Sinon, pourquoi ne pas y admettre toutes les brocantes et leur insinuant personnel. Il n'y a pas lieu de conférer à ces industries la recommandation spéciale qui résulte d'une admission dans ces locaux de choix. C'est de nature à illusionner les badaudes sur la valeur de pareilles quincailleries. J'en ai vu là dont les attitudes et les exclamations témoignaient qu'elles se croyaient devant de vrais objets d'art, les bécasses!

Et, complémentairement, n'est-ce pas une concurrence fâcheuse et injuste pour nos remarquables joailliers nationaux?

***

Anna Boch avait apporté un peu d'Algérie, des croquades, faisant de jolies taches.

L'élégant Gustave Max Stevens en offrait une pleine salle, une documentation pullulante, formée en bataillons : Biskra, — Elkantara, — Constantine, — Alger, — Tlemcen, — Oran, — enfin l étrange et séductrice Timgad, une de ces villes romaines d'Afrique que les braves Arabes, « si artistes », ont transformées

en carrières, détruisant leur beauté pour bâtir, dans l'environ, des cités à leur goût, abondantes en maisons aveugles.

Presque tout est traité en ébauches, en notes de voyage : trente-neuf peintures à l'huile, vingt et une aquarelles. Parfois un travail plus assidu, plus minutieux : tel les deux aspects du *Village Rouge*, très remarquables (qui me fournira des adjectifs nouveaux ?). De même *Aux confins du désert* et *Clair de lune au bois de Boulem.*

L'ensemble de ces morceaux, de coloris vif et lumineux, suscite l'idée d'un agréable parterre. C'est floral et charmeur, quoique hâtif et en surface. L'Afrique vue avec grâce non avec force ; plutôt caressante, non trouble et barbare comme l'ont comprise certaines âmes. Du tourisme pictural, attestant la netteté pelliculaire de la vision et l'aisance de la main.

Exposition Henri Thomas

GALERIE BOUTE, RUE ROYALE

Il me semble que lors des débuts d'Henri Thomas (remercions-le de ne pas écrire puérillement Hen*ry* comme la plupart des Henri), quelques fervents annoncèrent qu'il allait, sinon dégotter, au moins égaler le puissant Alfred Stevens.

Une force secrète pousse les esprits des hommes à l'extravagance. Sans extravagance dans les pensées, les paroles, les actions. peut-être que tout resterait en place.

Récemment, des centaines de têtes féminines, et même masculines, s'éprenant brusquement de la manière musicale du compositeur de Bussy, ont proclamé « qu'il enfonçait Wagner » et même Beethoven, rien que ça !

Cette vague a porté par dessus les digues le succès de *Pelléas et Mélisande*, sans qu'il soit encore fort clair si cette retentissante victoire de notre théâtre de la Monnaie fut due à la nouveauté de la musique mélopique *d'accompagnement*, fort pénétrante, du compositeur, à la prose fort émouvante de notre poète Maeterlinck, à l'imprévu de ce nouveau procédé de drame lyrique, ou à l'ensemble de ces éléments très notables et curieux.

La Foule aime à préférer et à vociférer ses préférences.

* * *

Henri Thomas est un bon peintre, un coloriste délicat surtout, en bon chemin et nimbé d'espérances.

Mais pour équivaloir son talent en belle formation à l'art complet, définitif, éclatant d'Alfred Stevens, il faudra encore pas mal de tours de roue à son automobile.

L'exposition de ses soixante-dix-sept peintures, enrichie de quatre bustes (nos artistes accumulent souvent ces deux arts, quand ils n'y ajoutent pas la littérature, le costumage, l'architecture et la musique) donne une ample mais assez monotone impression de son talent.

Lui aussi est pris, comme presque tous ses congénères, dans l'A-peu-près. Le « poussé », le « fini » semble pour eux inatteignable. Ils fournissent brillamment la course jusqu'à un certain tournant, et là ils se dérobent, laissant au spectateur une impression, vraie ou fausse, qu'ils sont fatigués, lassés, incapables de galoper plus loin.

Il faudra admettre, se résigner et dire : c'est l'époque!

Henri Thomas se classe de plus en plus comme un interprète des cocottes, des froufous, des princesses de bars et de Palais d'été et d'hiver. Il semble en avoir même adopté un type à la Félicien Rops : des yeux cernés, des bouches vermillonnées, des chairs peu saines, des physionomies rapaces, le tout empapilloté dans des étoffes aux plis multiples et dissimulateurs. Ce monde spécial et faisandé a pour patronne invisible *La Buveuse d'absinthe.*

« Des filles, des rires, des querelles, des chansons, du vin, le tintamarre des soucoupes et des verres entrechoqués, des chapeaux à plumes, des danses, des étreintes, de l'argent remué, du fard — de la bohème dans de l'alcool »— comme écrit George Garnir dans son récent bon livre La Boule plate.

La coloration est fine, mais palotte, falotte, sans relief, faisant penser aux tons des affiches, du reste harmonieuses, dont Chéret symbolisait jadis le type.

Nini, — *Le Miroir*, — *L'Oiseau du Paradis*, — *Pochade*, — *Étude pour le Palais d'été*, sont de bons échantillons de ce genre un peu bien général.

Partout des qualités, jamais le fléchissement du médiocre, mais, jusqu'ici, jamais non plus des envols.

Actuellement il y a plutôt marquage de pas. Est-ce que les trop gros éloges auraient produit leur habituel effet de ralentissement? Sentinelle, prenez garde à vous!

Emile Charlet. — Evariste Carpentier. Emile Leclercq. — Lucien Wolles.

Un quatuor, cette fois, au Cercle artistique.

Moulins tournez, tournez moulins.
Tournez encore, tournez toujours.

Au vétéran de ce quadrige l'honneur d'être cité le premier : à Émile Leclercq, à ses marines, peintures d'un ouvrier de la première heure, persistant au travail malgré l'âge, malgré la parcimonie des éloges, malgré le délaissement.

Ah ! si comme peintre et comme écrivain il était entré plus tard dans la carrière !

Sans doute, sa part de gloire, surtout en ses œuvres littéraires, eût été plus généreuse. Mais il fallait être si fort pour surnager en ces temps où tout était âpre combat contre l'indifférence, contre la malveillance, contre le dédain dont, présentement, on ne subit plus que les dernières rumeurs.

Plus d'un livre de cet opiniâtre mériterait la résurrection, car, à mon fragile avis, sa plume vaut mieux que son pinceau, que je trouve un peu terne.

Ce serait justice qu'un de ces jeunes, si occupé d'eux-mêmes, fît l'histoire du labeur de cet ancien et mît en pleine lumière les caractéristiques de son art scriptural observateur, grave, consciencieux, sobre et bien de chez nous.

Mais comment relire cette longue série d'écrits divers !

Un contemporain, comme moi, les a absorbés un à un, à mesure de leur apparition. C'était à petites doses.

Qui relira tout Zola, cette collection ?

Qui relit tout Voltaire ou tout Proudhon !

A jamais, comme dans un tombeau, sont ensevelis la plupart de leurs livres, même les plus tapageurs. Quelle submersion dans l'océan de la Littérature !

Cela fait penser aux roses de Roumélie, dont il faut cinq mille *quilots* (j'écris à la française par horreur des affreux K et G de kilog) pour faire un seul litre d'essence.

* * *

Malgré le nombre des seaux à lait et des chapeaux excessivement hauts-de-forme de ces messieurs les paysans de Néerlande, j'ai fort admiré l'exposition d'Émile Charlet, toute hollandaise.

Au Zuider-Zee et *Retour du Marché* m'ont paru tout à fait réussis. De belles lumières. De délicats coloris. Un dessin très sûr. Une aisance gracieuse. *Les Joueuses d'Osselets* aussi. Dans *Enterrement en Gueldre*, les personnages, spécialement le groupe des femmes, sont remarquablement typés, mais la tonalité générale, morose, ne m'a pas semblé avoir la séduction vraie et nuancée des autres toiles.

***

Evariste Carpentier nous ramène en Automne. Vingt-quatre toiles, toutes intéressantes. Moins de personnalité qu'Emile Charlet, moins de saveur, moins de « palette ». Combien coloriste pourtant, dans *Après-midi* et dans *Rencontre*, une anecdote de chèvre et de volaille.

***

Lucien Wollès, qui a placé trop bas toutes ses œuvrettes, s'adonne à portraiturer les « binettes » de ses compatriotes.

Peu ressemblantes en général, mais qu'importe !

Des esquisses, sauf le beau portrait de son père qui donne la mesure de ce que l'Artiste peut atteindre quand il passe de l'ébauche au tableau. De même la tête du musicien Wallner, chevelue et mystique, nimbée de toutes les rêveries de la Pologne, que je suppose rêveuse, sans en rien savoir. C'est une idée comme ça, « un pressentiment », disait à son examen d'astronomie un étudiant interrogé sur la date de retour d'une comète et qui en campait une au hasard.

Ma tête est parmi toutes ces têtes. Je me croyais plus laid d'après les renseignements qui me furent donnés au cours de mon existence dont la durée me semble devenir indiscrète surtout étant donné que, pour les Européens, à partir de cinquante ans on a de grandes chances de passer au grade de gaga.

Lucien Wollès n'a guère exposé jusqu'ici. Il est, paraît-il, en ce qui concerne son art, solitaire et farouche. Son expositionnette est une expression curieuse, dans sa variété, de tout ce qu'on fait picturalement chez nous.

***

Les palmiers ont disparu !

Comme les sables du désert
Tous dispersés !
Tous dispersés !

Maurice Wagemans

A la Salle Boute

Ici aussi, plus de palmiers mais, quand même, un petit plat de ces chicorées dites escaroles, scaroles ou escarioles, couronnant le champignon (légume sur légume) qui faisait nombril rouge au milieu de la salle.

Je vois là des œuvres dont je parlai en rendant compte du *Sillon* dernièrement.

Noirâtre dans son aspect général le total des soixante-dix-sept numéros étalés par le vaillant et consciencieux peintre. C'est drôle, cette façon d'avoir sur les yeux, selon une prédisposition mystérieuse, d'invisibles lunettes qui font voir tout aux uns en rose, aux autres en gris, aux autres en suie. Ce que ça doit influer sur le caractère! A moins que ce soit le caractère qui influe sur les yeux.

Bref il existe là, sur les toiles, de sombres personnages dans des atmosphères également sombres. Le jour crépusculaire qu'il doit faire dans une cloche à plongeur.

A mettre à part *La Dame en noir*, belle œuvre de haute tenue, de ligne ferme et élégante, magistrale.

Curieux *Le Vieux Rodar* : on dirait le souvenir d'un voyage en Espagne : Velasquez, Murillo, Goya.

Très savoureux ragoût de couleurs *La Maison Mignolet.*

Et parmi les quatre *Chercheuses d'Épaves,* toutes réussies dans leurs tonalités brumeuses, surtout le nº 20.

Bref, un vaillant, un chercheur, un opiniâtre.

Retrouvé là un de ces enfants faisant des indécences sur nos plages que Smeers prédilectionnait au Sillon, une de ces innocentes petites « crevettes » montrant au grand air des détails qu'à cet âge on garde pour soi, en attendant mieux :

Seule avec l'Océan sous le regard de Dieu !

Mlles F. Delanoy-Little. — Lorrain. — Reh.

Aquarelles, Objets d'art, Peintures à l'huile, à la Galerie Royale.

Je suis arrivé vingt-quatre heures trop tard. Ces dames étaient remplacées par Emile Jacques avec quarante-neuf numéros.

Comment ne pas se tromper, ne pas oublier dans ce roulement de petits salons qui ne s'interrompt pas et qui pourrait bien, prenons-y garde, amener un universel blasement.

Vraiment, c'est trop! Et trop c'est trop! *Trop' is te veel*, comme on dit dans le jovial, candide et serein milieu des Kaekebroek.

La Critique n'y suffit plus et l'attention non plus.

Bref, j'ai raté les trois Demoiselles, alors, pourtant que je me pique de galanterie et de Féminisme.

Toutefois tout n'est pas perdu: c'est déjà quelque chose d'être nommées. Et cela sauve aussi des appréciations amères, toujours possibles, car, hélas! on ne voit pas que du bon dans cette débordante abondance d'œuvrettes.

Et alors, à moins d'être le camarade qui fonctionne dans les journaux et revues en gloussant les éloges avec l'entrain d'une poule qui va pondre, le camarade qui ne recule devant l'évacuation d'aucune louange,... d'aucune attaque...?

Emile Jacques.

J'étais vraisemblablement mal disposé car je n'ai pas été bousculé par l'exposition d'Emile Jacques, très variée, mais d'un vague étiage.

Il y a, pourtant, occupant le fond de la gentille salle, une grande œuvre, *Les Sarcleuses de Lin*, réussie au point qu'on la croirait d'un autre peintre : dessin, coloris, belles proportions, groupement ingénieux des personnages, charme du paysage, en font un beau panneau décoratif. C'est le tiers d'un tryptique dont l'esquisse se voit à l'entrée.

Singulier discord entre les œuvres d'un même artiste!

Parmi tout le reste, il n'y a que *L'Aveugle du Village* qui m'ait paru sortir du « bon ordinaire ».

Au surplus, pourquoi ne serait-ce pas moi qui me trompe? Gardons-nous de l'insupportable infaillibilisme affiché si ingénument par le jacassant collège des critiques qui occupent les perchoirs du journalisme.

Est-ce que notre « mission » ne serait pas suffisamment accomplie par le seul fait de signaler l'existence des conglomérats passagers que sont les petits salons, sauf à chacun à y aller voir? Pourquoi assumerions-nous davantage la difficile corvée de penser pour ceux qui ne pensent guère, de parler

pour ceux qui ne parlent pas? La parole n'a-t-elle pas été donnée à l'homme pour se faire des ennemis et des ennuis?

Alphonse Cogen. — Henri Van Melle

Deux Gantois à la salle Boute. L'invasion alors! Ah! nous n'allons pas aux expositionnettes gantoises. Eh! bien les expositionnettes gantoises viendront à nous.

Vingt et une œuvres, chacun. Ils se sont fraternellement mesuré le chiffre.

Alphonse Cogen, c'est la marine, Henri Van Melle, c'est le genre.

Pourquoi dit-on *le Genre?* Quel esprit balourd a appliqué ce vocable à l'art des petites figures, des scènettes humaines exprimées en peintures? Et comment la foule niaise a-t-elle adopté cette dénomination désormais indurée comme un vieux chancre?

Donc un mariniste et un GENREUX, ou un genriste et un MARINEUX.

La Grand'Mère de Van Melle exprime bien sa manière appliquée, attentive. sans éclat. De même que *Belle journée d'été* révèle bien comment il entend le paysage.

D'Alphonse Cogen *Belle soirée à Heyst* et *Enfants jouant à la Mer* échantillonnent son art tranquille laissant tranquille le spectateur.

Comme on dit « musiquette » ne pourrait-on pas dire « peinturette »?

Il est fâcheux, tout de même, qu'il faille inévitablement, en toutes choses, une « échelle de valeurs » comme dit le fantasmo-fantastico Nietzche, et qu'une loi austère et dérisoire impose un nombre incalculable d'œuvres quelconques pour faire éclore un chef-d'œuvre, ou d'hommes médiocres pour faire surgir un grand homme.

Pratiquons l'indulgence, ô mes frères, ô mes sœurs!

F. G. Lemmers. — J. F. Taelemans.

Pleine cargaison au Cercle artistique et Littéraire.

Les deux petites salles libéralement garnies.

Et, de nouveau, pas de palmiers, pas de lauriers!

Aurais-je partie gagnée sur le vieux préjugé tenace qui s'obsti-

nait à gâter le coloris des peintures par le voisinage des végétaux dont les maçons décorent les bâtisses où l'ont vient de hisser la charpente? Plus rien de ces oripailles partout où je me risque. J'ai peine à le croire.

Peut-être les réserve-t-on pour la prochaine *Libre Esthétique!* Mais non, le bon goût y règne d'ordinaire. Pourtant ne jurons de rien.

Ah! si l'on pouvait aussi décider les fleuristes, qui maintenant foisonnent dans Bruxelles en proie à un salutaire prurit floral, à cesser le sacrilège infâme de fourrer des nœuds de satin dans leurs corbeilles, faisant une concurrence odieuse aux couleurs charmantes de ces merveilles naturelles dont le Christ a dit : que Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais aussi richement vêtu qu'une fleur, fût-elle une humble paquerette des champs.

Il paraît que ce sont les «Borgeoises» qui veulent ça. Tapons dessus, nom de. .

***

Voici Lemmers avec dix-sept numéros, beaucoup de portraits, peints ou dessinés, Mme de M., Mme L., M. T., l'architecte G. Charles, et des «connus» : Delahoese, De Rudder, Gilsoul, Lambeau, Meunier, Marcette, Stobbaerts, Verhaeren, Vinçotte, dont les physionomies deviennent populaires dans notre bon pays qui prend, enfin, possession de soi-même.

Encore une fois, tout est de moyenne. Pas de raison pour trouver ça mal. Pas de raison non plus pour s'exalter. Originalité, personnalité, individualité, où êtes-vous?

On est enclin à se figurer l'Art comme un grand chemin partant du terre-à-terre et s'élevant vers les nuages. Foule au départ, isolement au sommet. Et entre les deux un échelonnement se raréfiant à mesure que monte cette humanité s'efforçant d'atteindre les régions où l'âme enfin s'épanouit et vibre.

***

Taelemans aime les villages. Les villages brabançons ou flamands.

Et il les aime l'hiver. Il y plaque les jonchées de neige, sur les chemins, sur les toits, avec une belle et séduisante sûreté d'artiste.

On croirait qu'il a longtemps rêvé, s'emplissant les yeux, devant le *Dénombrement de Bethléem* de Pierre Breugel premier, dit le vieux, et devant le même Dénombrement de Pierre Breughel

(pourquoi a-t-il ajouté un H au nom de son père?) second, dit d'Enfer, gloires jumelles du Musée de Bruxelles, dont la Commission commit, il y a quelques années, l'abominable forfait de se laisser rafler sous le nez *Les Aveugles*, maintenant au Louvre, alors que nous n'avions que cinq œuvres de cette étonnante famille bruxelloise! — Raca! Mort et sang et damnation!

Le faire de Taelemans a la lourdeur riche et le charme de coloris de ces belles peintures. Telles, surtout, l'*Heure des Vêpres* et *Village flamand*, sur chevalet.

Ensemble un peu sombre, mais savoureux : cela fait plaisir à la bouche.

Frans Gaillard.

Et passons, dans la salle à côté, à Frans Gaillard.

Ce Gaillard est un gaillard! (Il importait de ne pas manquer ce difficile rapprochement.)

Je ne connaissais guère ce Gaillard. Et, pourtant, on me dit qu'il va accoster la cinquantaine. Où se dérobait-il? Ou quelle mauvaise chance me l'a fait manquer.

Son sort serait-il pareil à celui de Constantin Meunier qui ne retourna sérieusement à la Sculpture que vers la soixantaine, au grand effroi de ses proches qui, le voyant modeler ses œuvres ouvrières, crurent que c'en était fini pour lui de gagner sa vie même dans les proportions misérables où il l'avait menée jusqu'alors.

Ce qui saisit surtout, et violemment, dans les vingt-deux œuvres exposées, ce sont celles où, avec une décision magnifique de séduction, Frans Gaillard s'est lancé dans la manière blanche, aquarellissante, pimpante, crayeuse, à tons divisionnés, de l'Ecole Luministe.

Telles *Détresse* et *Midi*, pour ne signaler que celles qui m'ont le plus ébloui. *Midi* devrait aller au Musée Moderne. Alerte, messieurs de la Commission! Allons Agi Wauters! Allons Cardon!

Ces deux toiles me sont apparues parmi les plus belles du genre illustré chez nous par Claus et Van Rysselbergh avec une aisance et un charme qui ont dépassé Seurat, l'inventeur de cette tendance plutôt française car elle correspond à des visions de Nature plus habituelles à une latitude moins élevée vers le Septentrion que la nôtre.

Il importe de remarquer que ces paysages de vive luminosité ne se voient en notre climat qu'à certains jours, et qu'en général la caractéristique de nos contrées est faite de coloris montés dans des atmosphères pures mais sombres. Notre admirable ancienne école flamande, les Breughel entre autres dont je parlais plus haut, ont superbement réussi ces types sévères de nos pays du Nord.

J'ai toujours considéré comme une erreur de vouloir diriger toute la peinture vers cette seule expression comme y ont pensé et y pensent encore certains exclusivistes.

Frans Gaillard lui-même s'en abstient dans *Claque Dents* et *Las d'Aller*, si impressionnants en leur facture grisâtre.

Se figure-t-on, dans notre Musée ou celui du Louvre, les Rubens, les Jordaens, les Metsys, les Titien, les Vinci, les Tintoret, supprimés et remplacés, universellement, par les élégantes chloroses du Luminisme? Gare à l'impression d'affiches qui en résulterait! Gare à confondre en une unité monotone la splendide variété des genres.

Il y a dans l'art du sectarisme comme dans la Politique.

Il y a aussi les inévitables excès et extravagances. Le Luminisme a déjà fait et fera trop crayeux, comme le « Colorisme » a fait et fera trop bitumeux.

Admettons et louangeons les Soleillards, les Eliastes ou Eliacins (Elios, en grec, c'est le soleil). Mais ne guillotinons pas tous ceux qui croient que parfois ce bon soleil ne luit pas chez nous.

Est-ce qu'on voudrait faire courir dans nos rues, en plein hiver, toutes nos femmes en toilettes claires de printemps?

Frans Gaillard se tient (s'y tiendra-t-il toujours?) dans la plus juste et la plus exquise mesure. Il atteint du coup une perfection qu'on serait enclin à trouver supérieure à celle des maîtres modernes dont le voici empaumant la piste.

J'ai subi devant ces œuvres, l'émoi, le frisson esthétique, et c'est si rare! Aussi rare que le vrai, l'authentique émoi amoureux.

Savez-vous à quoi je reconnais surtout cette vibration délicieuse?

En ce que promptement elle s'épanouit en une large reconnaissance pour celui qui me l'a procurée. Il me semble que s'il était là, je lui baiserais les mains. Ça se fait aux archevêques.

Ce scandale fut évité. Frans Gaillard n'était pas là.

EDMOND PICARD.

POST-SCRIPTUM

Pouvez-vous, l'un ou l'autre de mes ennemis lecteurs, me renseigner sur ceci que j'ai lu dans le *New York Herald* du 20 février?

« Belgian government purchases portraits. Several Pictures » in Exhibition by M. Willes Are Bough. (From the Herald's » correspondent.) Brussels, Monday. — The Belgian Govern- » ment has bought some portraits among the pictures exibited » by M. WELLIS, these being fine likenesses of Camille Lemon- » nier, the autor, Ivan Gilkin the poet, M. Edmond Picard and » M. Emile Verhaeren. » E. P.

PARC. — *Les Étapes*, pièce en 3 actes de M. G. Van Zype (29 janv.). — *L'Étrangère*, com. en 5 actes d'Al. Dumas fils (1er févr.). — *L'Eau trouble*, pièce en 3 actes de MM. Ed. Guiraud et J. de Hinx (6 févr.). — *Les deux Suzanne*, com. en un acte de M. Alphonse Lemonnier (6 févr.). — *Candida*, pièce en 3 actes de M. B. Shaw (7 févr.). — *L'Impasse*, pièce en 2 actes de Mme Camille Candière (25 févr.). — *La Piste*, com. en 3 actes de M. V. Sardou (25 févr.).

OLYMPIA. — *Mlle Josette, ma femme*, com. en 4 actes de MM. Gavault et R. Charvay (22 févr.).

MOLIÈRE. — *La Bérengerie*, opérette en 3 actes de M. J. d'Avize, mus. de M. Petrus (2 févr.).

Galeries. — *Mam'zelle Sourire*, opérette en 3 actes de M. de Marsan, mus. de M. A. Lachaume (1er févr.). — *Le Paradis de Mahomet*, opérette en 2 actes et 4 tabl. de M. Blondeau, mus. de R. Planquette complétée par M. L. Ganne (14 févr.).

MATINÉES MONDAINES. — *A quoi rêvent les jeuues filles*, conférence de M. Franc-Nohain (13 févr.)

A PROPOS DU THÉATRE DES AUTEURS BELGES.

Les Étapes. — Le succès a été très vif, très complet, très sincère. Je ne parle pas seulement de la joie éprouvée et manifestée par les amis personnels de l'auteur et par les écrivains qui ont salué avec enthousiasme une victoire si profitable à la cause du théâtre des auteurs belges. Mais je tiens à signaler l'accueil vraiment triomphal réservé par le public des « premières » si défiant, si sceptique, si injuste même souvent. Or la salle a été conquise, emballée sans conteste et chaque chute du rideau fut le signal d'une ovation dont nous étions venus à perdre presque l'espoir en notre ingrate patrie.

Je ne veux pas m'attarder à dire quelle reconnaissance nous devons à M. G. Van Zype qui sut prendre une superbe revanche de tant d'insuccès précédents dont nos dramaturges nationaux furent les causes ou les victimes. *Les Etapes* ont infligé un éloquent démenti aux affirmations de tous ceux qui systématiquement nient nos facultés scéniques.

Et que de noble idée cependant, quelle haute pensée anime cette œuvre et la tient très lointaine des frivoles ou vulgaires fantaisies du théâtre à la mode d'exportation parisienne.

C'est le conflit éternel du passé et de l'avenir, de la tradition et du progrès, un peu celui du sentiment et du devoir aussi qui provoquent les discussions et nouent le drame, sobre mais émouvant, mettant aux prises le vieux docteur Thérat et son jeune disciple le docteur Leglay.

Thérat est un maître illustre et sa gloire est méritée. Toutefois sa science, merveilleuse naguère, n'a point progressé et voilà qu'aujourd'hui les méthodes plus précises d'investigations semblent mettre les jeunes praticiens sur la voie d'une vérité scientifique plus formelle. Et Leglay comprend qne sa vérité à lui, c'est la négation de celle de Thérat.

Tel est le conflit scientifique et moral. Le conflit sentimental en est le corollaire obligé.

Leglay en effet a épousé la fille de son maître et le jour où la lutte éclate entre les deux savants, Madeleine doit choisir entre son père et son époux désormais rivaux implacables. Ici la logique du cœur commandait peut-être une solution embarrassante pour la logique de la thèse et l'on n'a pas manqué de faire reproche à l'auteur d'avoir sacrifié la vraisemblance à la facilité. Mais M. G. Van Zype devait-il avoir ce souci des menues psychologies? Il ne faisait en somme point œuvre de narrateur habile à nouer et dénouer des intrigues et à agencer des anecdotes et à scruter des cœurs, — des cœurs féminins surtout.

Madeleine, au mépris des entraînements de l'Amour — faisons même abstraction des obligations du Devoir — reste auprès de son père et laisse son mari partir seul... Soit. Admettons-le.

Huit années se passent et Leglay n'a jamais revu ni le docteur Thérat, ni Madeleine. Son fils seul, il vient l'embrasser parfois.

Or ces huit années ont donné le temps à Leglay d'appliquer victorieusement ses méthodes curatives et à Thérat de gagner peu à peu la conviction que ses théories médicales sont supplantées... Mais Thérat n'avoue pas qu'il a perdu la foi et c'est en cachette que, sous prétexte de la retraite, — à son âge, c'est permis?... — il envoie à son gendre les malades venus sonner à sa porte.

Et le jour où, talonné par l'inquiétude et le remords, le vieillard confesse à sa fille la vérité qui lui est enfin apparue, Madeleine se jette au-devant de son mari, le rappelle au foyer et du bonheur va peut-être enfin s'installer en cette maison si longtemps désolée...

Du bonheur... Oui, mais pas pour de longs jours. Car Leglay à son tour vieillit et Leglay a un fils. Ce dernier prépare ses examens : il sera docteur bientôt. Or, en sortant du cours, devant l'aïeul toujours songeur, devant le père triomphant, le carabin turbulent vient raconter que le professeur a nié les idées de Leglay. Celui-ci s'emporte, — comme s'était emporté jadis Thérat, — comme dans trente ans s'emportera le jeune Edmond...

Car c'est la succession logique, c'est la marche de la vie, des idées, c'est le courant irrésistible, c'est le fatal recommencement de toutes choses, — ce sont les *Étapes*... Une génération succède à l'autre et la supplante et nos amertumes et nos colères n'y feront rien.

Tout était admirablement combiné pour nous passionner et nous séduire dans cette œuvre vraiment noble et forte.

La conduite adroite d'une action cependant très simple ménage des moments d'émotion culminante, — tel le final du second acte, lorsque Madeleine rappelle son mari délaissé par elle depuis tant d'années. La sobre fermeté, l'élégante concision d'un dialogue très châtié ajoutent aux mérites de cette pièce, une des plus remarquables données depuis longtemps au Théâtre du Parc, non seulement parmi celles de nos compatriotes, mais parmi toutes celles venues de Paris et qu'un public d'une déconcertante injustice invétérée écoute pendant de nombreux soirs : *Les Étapes* ne furent, elles, jouées que six fois, malgré un succès de première et de presse sans restriction.

Ce n'est cependant pas l'interprétation qui desservit l'œuvre. M. Chautard retrouva les beaux moments de simple mais tragique émotion qui firent si impressionnante sa récente création de *La Griffe*. M. Laurent fut un Leglay digne, convaincu, ferme à souhait, et Mlle Clarel, toujours à l'aise dans les personnages de passion dramatique, dessina une belle et troublante Madeleine.

*
* *

L'Étrangère. — Démodée peut-être, cette bonne *Étrangère*, compliquée, dramatique, un peu étrange, mais passionnante néanmoins et bâtie avec toute l'adresse capable de faire oublier dans l'intérêt que l'on prend la vraisemblance qui fut généreusement malmenée, nous est revenue pour quelques soirs. Les trente années d'évolution de nos goûts et de nos exigences en fait d'art ou même de procédés dramatiques n'ont pu faire que ces cinq actes mouvementés et mélodramatiques de Dumas fils ne présentent aux comédiens qui les jouent quelques rôles favorables à la mise en vedette de leurs dons les plus typiques, de leurs natures les plus en-dehors. Bien plus à la curiosité de cette interprétation va le succès actuel de la pièce qu'à l'intérêt et surtout l'émotion que sont incapables de provoquer les dissensions conjugales du ménage de Septmonts, la bonhomie ambitieuse et conciliante jusqu'à l'écœurement du beau-papa Mauriceau, les machinations bizarres et fatales de l'étrange Mistress Clarkson et la rondeur brutale de son fugace mari.

Bornons-nous donc à dire que M. Jean Laurent silhouetta avec la morgue et l'élégance fate qu'il fallait le personnage du duc de Septmonts à qui Mme Archaimbaud donna la réplique avec toute la hautaine et douloureuse dignité d'une épouse trahie. Mlle Nina Sanzi prêta le charme troublant de son masque impressionnant, de sa voix authentiquement altérée d'étrangère, de son art pathétique à Mistress Clarkson et tous les autres entourèrent ces protagonistes de premier plan avec des qualités diverses, tandis que M. Paul Mounet vint de Paris camper le type fruste et franc de Clarkson avec un naturel alliant à merveille la rondeur, la crânerie, la verve et l'esprit.

*
* *

L'Eau trouble. — Puis enfin ce fut Yvette ! Que d'impatiences et de curiosités, adroitement suscitées et entretenues d'ailleurs par une publicité infatigable — un « bluff », dirait-on,

de l'autre côté de l'eau — dont seules les « vedettes » de Paris possèdent le fructueux secret.

Que pouvait-il bien rester encore à dire de Mme Yvette Guilbert abordant la comédie, de l'*Eau trouble* et de ses auteurs : M. Guiraud, dont on venait d'applaudir à Paris une *Anna Karénine*, intéressante, paraît-il, et M. Jean de Hinx qui est une marquise, assure-t-on?

Si pourtant, il restait quelque chose à dire de tout cela : c'est, qu'en somme ce n'était pas si extraordinaire qu'on l'avait clamé partout, qu'il n'y avait pas un chef-d'œuvre de plus dans le répertoire des comédies modernes, par un maître nouveau dans l'Art dramatique, et pas une étoile de plus à côté de Sarah, de Réjane, de la Duse ou de Bartet...

Il ne s'agit pas, bien entendu, de croire que la pièce et que l'interprétation qui sont venues demander au théâtre du Parc une hospitalité bienveillante soient dénuées d'intérêt. L'*Eau trouble* est échafaudée sur une donnée essentiellement émouvante, mais dont les développements et l'issue sont trop conventionnels pour donner l'impression de la vérité fidèle : n'est-ce pas le sort à peu près de toutes les pièces bâties « sur plans », à destination d'un acteur qui en doit accaparer tous les effets appropriés à son talent, — ou mieux à ses tics (car le vrai talent n'est-il pas de se plier à tous les rôles ?...)

Donc Léa Marciliana, grande actrice glorieuse, fut mariée naguère et eut un fils. Quittant son époux, elle se sépara de cet enfant. Trente ans ont passé et, courant le monde en compagnie de son amant, M. de Polyanne, elle souffre de sa maternité forcément muette. La Marciliana retrouve un jour ce fils, au hasard d'une brève halte à Paris. Ce fils est ce Raoul Naubé, qui commence à courtiser la renommée : auteur dramatique, ses premières pièces font sensation. L'idée folle germe en la tête de l'actrice de créer le principal rôle de l'*Eau trouble*, la prochaine œuvre de Naubé : cette bonne fortune assure le triomphe de la pièce.

Mais au cours des répétitions, né de l'intimité forcée de l'auteur et de son interprète, un sentiment d'admiration profonde se change bientôt en un irrésistible amour. Le soir de la première, Naubé dit les paroles de fatal aveu, pendant un entr'acte, dans sa loge, à la Marciliana. Et la mère est épouvantée du mot qui sort des lèvres de son fils... Moins que jamais elle peut garder l'espoir de pouvoir avouer un jour ses droits à une autre et chaste et pieuse tendresse...

Le drame dès lors se précipite, Naubé s'affolant, de plus en plus possédé par sa passion, lui sacrifiant l'amour ingénu et confiant de Gilbert Desrieux qui vient crier sa haine et sa jalousie à son hypothétique rivale, lui sacrifiant la paix de sa vie, le calme de son cœur. Et lorsqu'enfin il devine, le pauvre garçon se tue presqu'aux pieds de sa mère affolée.

Tout gravite donc autour de la figure, au puissant relief, de la Marciliana. Mme Yvette Guilbert a joué ce rôle avec une mémoire servilement fidèle aux moindres notations d'accent, aux plus menus soucis de gestes, aux plus raffinées recherches d'attitudes admirablement retenus. Quelle leçon bien apprise ! Mais pour cela quelle sensation d'artificiel il nous reste aux yeux et dans les oreilles ! De l'art ? Oh ! non. Des dons ? Pas même... De l'habileté à foison, oui, de la patience et de l'effort arrivant à l'illusion des souvenirs exploités avec adresse.

Et à ce mirage un public gobeur à faire pitié s'est laissé prendre pendant quinze jours.

Nous demandons à voir et à entendre Mme Guilbert dans un rôle quelconque appris, créé en une ou deux semaines de préparation, — comme le font communément, excellemment les probes et bons artistes de M. Reding qui lui donnèrent avec vaillance et modestie la réplique dans l'*Eau trouble*.

***

Les deux Suzanne. — M. Lemonnier (Alphonse, bien entendu : il ne faut pas confondre ; il y a aussi Camille Lemonnier, mais ce n'est pas le même) dirige deux scènes de drame ou de comédie à Bruxelles et sur chacune d'elles fait jouer ses innombrables productions mélodramatiques, comiques ou vaudevillesques. M. Lemonnier paie et touche à la fois les droits d'auteur. Il écrit et reçoit à la fois les pièces déposées chez ses deux concierges. Entretemps sa femme même parfois les joue, — non sans talent d'ailleurs. M. Lemonnier doit être un auteur heureux et un directeur satisfait.

M. V. Reding, qui est un confrère aimable entre tous, ayant appris que M. Lemonnier se trouvait fort embarrassé, imagina de lui venir en aide. M. Lemonnier auteur a écrit une pièce en un acte que M. Lemonnier directeur lui-même hésita à mettre en scène...

De ce scrupule de l'un et de cet excès de bienveillance de l'autre naquit la représentation des *Deux Suzanne* au théâtre du Parc.

Mais cette représentation n'eut pas de surlendemain. M. Lemonnier ne comprit pas l'ironie du geste de M. Reding; mais M. Reding jugea raisonnable de ne point prolonger la plaisanterie.

* * *

Candida. — Bernard Shaw, — comme beaucoup d'autres auteurs anglais dont la production dramatique aussi nombreuse qu'intéressante rencontre le succès sur les scènes anglo-saxonnes — n'est guère connu du public français et pas du tout de celui des Matinées littéraires du Parc. L'idée fut excellente de le lui révéler. C'est M. Hamon, le sociologue réputé, qui en assuma la tâche, par le moyen d'une conférence et de l'interprétation d'une pièce traduite par lui.

La conférence fut aride dans le fond et dans la forme. En une lecture à voix monotone, M. Hamon démontra le socialisme de Shaw, exposa ses doctrines libertaires, dévoila son âme orientée vers les utopiques fraternités universelles. Il exalta ces sentiments apparus en toute occasion de la vie de l'écrivain, comme en toute page de ses œuvres.

Mais ce que M. Hamon eût dû ajouter à ce panégyrique, d'ailleurs très habile et convaincu, des tendances sociales de B. Shaw, c'est une préparation à l'audition de l'une des plus caractéristiques de ses pièces. M. Hamon, en nous parlant exclusivement de Shaw. a omis de parler de *Candida*. Or il eût fallu ouvrir un chemin à la curiosité et à l'intérêt de ces spectateurs, surtout de ces spectatrices, peu accoutumés à goûter les exactes beautés et l'originalité très spéciale d'un théâtre dont l'humour n'est là que pour masquer une thèse, à moins que la thèse ne se cache sans cesse sous l'humour, — ce qui ne revient pas du tout au même.

On y eût gagné que les rires n'eussent point éclaté quand il eût été bon de se recueillir, que l'on n'eût point été déconcerté à la minute où il fallait se réjouir et que les applaudissements eussent salué la profondeur émouvante de ces trois actes et non leur superficielle jovialité.

Candida, c'est-à-dire Mme Archaimbaud, d'un naturel parfait, est la femme du révérend James Morell. Celui-ci, qui trouva un digne et sobre interprète en M. Carpentier, lequel sait être aussi excellent qu'aussi déplaisant comédien, selon les rôles, d'ailleurs aussi nombreux que disparates qui lui sont confiés, est un être indécis et simple qui se berne

d'apostolat humanitaire, se dépense en conférences, en écrits, en propagande généreuse. Eugène Marchbanks enfin est un jeune poète tantôt rêveur, tantôt exalté qui, accueilli dans la maison du prêtre, y conçoit un amour étrange pour Candida, un amour fait de tendresse, de jalousie, de désir aussi mais de trouble timide et maladif surtout. Il est ingénu et cynique à la fois, impulsif et raisonneur, audacieux et craintif. Et le jour où James Morell comprend que son bonheur est menacé par la présence de ce Chérubin que les brumes des pays du Nord ont fait philosophe et fantasque, il offre héroïquement à Candida de choisir entre son austère amour profond et la passion jeune mais peut-être fragile?...

Il est évident qu'une telle pièce ne se raconte que fort malaisément, toute son originalité dérivant précisément du sens, caché dans les situations, mais lumineux dans les mots, que sait donner l'auteur à la moindre de ses intentions psychologiques.

Il serait injuste de ne pas signaler la manière vraiment remarquable dont un des jeunes comédiens de M. Reding a composé le personnage extrêmement complexe, mobile et tout en traits menus de Marchbanks. C'est M. Joachim, jusqu'ici fort obscur dans de petits rôles, qui s'est taillé ce succès considérable et légitime.

M. Verlez se fit également remarquer dans un type de vieux paysan madré. Mais pourquoi le traducteur met-il dans la bouche de ce rustre anglais le patois des campagnards de France? Cela détonne dans la pièce, qui conserve si bien par ailleurs tout son pittoresque britannique.

***

L'Impasse. — Tout est obscur dans ces deux actes, à commencer par le titre. Mais ce qui apparaît le moins clairement, c'est l'intention de l'auteur, c'est la raison des agissements de ses personnages, la logique de leurs sentiments.

Il semble bien — encore n'en sommes-nous pas tout à fait sûr — que l'*Impasse* ambitionne d'être une satire de l'éducation trop libre des jeunes filles, à moins que ce ne soit celle des parents trop frivoles et insouciants. Mais en quels termes excessifs, sous quelles couleurs exagérées est faite cette critique!

Raymonde d'Eyle a trente-deux ans. Elevée par un père fêtard et une mère coquette, sans fortune mais non sans ambition, elle a vu s'offrir à elle mais s'éclipser aussitôt toute une ribambelle de prétendants. Jolie, aguichante surtout, elle est

l'objet des entreprises plutôt... risquées de tous les familiers de sa maison ; et ceux-ci ne sont ni édifiants, ni timides.

Il arrive qu'un aimable garçon, tout jeune, un adolescent presque encore, point gangrené comme les autres, sincère dans son amour, subit le charme attirant de Raymonde. Il n'est pas riche, hélas ! lui, mais il est bon, il est sincère et, en se mariant avec lui, la jeune fille qui désespérait du sort connaîtra le bonheur idyllique d'une intimité, humble peut-être, mais si douce et si sûre !

Hélas ! — comme les autres — ce Jean de Breuil se dérobe à son tour. La pauvreté l'effraie, à moins que ce ne soit l'inconséquente légèreté de Mme d'Eyle, à moins que ce ne soient les conseils des amis, à moins que ce ne soit Raymonde elle-même ?... Nous ne le discernons pas au juste.

Toujours est-il que c'est la fuite irréparable et que la pauvre fille, trahie une fois de plus, pleure sur son destin douloureux.

C'est peut-être tout cela, l'*Impasse ?* C'est peut-être tout autre chose.

Mais ce que l'on se demande, c'est dans quel monde l'auteur a bien pu aller prendre ses personnages ? Ils s'habillent, se logent et reçoivent comme des grands seigneurs ; les hommes parlent comme des goujats ; leurs femmes ont des gestes et des mots à faire rougir des filles et Raymonde s'adresse à ses parents en des termes de colère insultante qui seraient accueillis, dans une mansarde de faubourg, par une maîtresse râclée pas trop imméritée ma foi.

Encore une fois, on nous offre, sous couleur de théâtre « belge », le pastiche maladroit d'un monde parisien que l'auteur ignore et ne peut représenter que par décalque.

Néanmoins, il faut reconnaître à cette pièce étrange, qui a évidemment déconcerté le public du Parc, des qualités de vivacité dans le dialogue et de pittoresque incontestable dans le dessin des types. Cette *Impasse* est comme un bloc mal dégrossi, tout en arêtes trop saillantes, en angles trop vifs, en surfaces rugueuses ; on s'écorche, on se blesse à le manier.

Elle a été défendue vaillamment, car on devine la difficulté de donner leur relief exact à des personnages si inconsistants.

Mlle Carmen d'Assilva en Raymonde et M. Mayen en Jean ont eu de beaux moments de passion qui hésite puis s'abandonne, puis se reprend ou se désole. Mme Angèle Renard dépensa un naturel charmant de coquetterie irréfléchie en une jolie maman qui ne sait pas vieillir. Mais M. Barré fut un vieux

beau agaçant par sa pose artificielle et ses gestes de fantoche ridicules. Il est vrai qu'on lui met tant d'énormités dans la bouche !

*
* *

La Piste. — Il y a cinquante ans presque, dans les *Pattes de Mouche*, M. Victorien Sardou lançait une demi-douzaine de personnes, pendant trois actes, à la recherche d'une lettre dont la présence ou l'absence pouvaient causer les plus graves périls ou les plus grands bonheurs. Aujourd'hui la science a fait des progrès et, dans *La Piste*, c'est un « petit bleu » qui provoque les allées, les venues, les courses fantasques (on fait un copieux emploi naturellement de la bicyclette et de l'automobile). Comme le dit un des personnages de la pièce nouvelle : il n'y avait pas encore de « petit bleu » sous le second Empire.

Il n'y avait du reste pas encore de divorce non plus et la loi Naquet est une ressource pour les vaudevillistes actuels, — y compris M. Sardou. Quel imbroglio nous réserve M. Victorien Sardou pour dans quelques années lorsque télégraphie et même téléphonie sans fil seront dans le domaine public au service des amants imprudents et lorsque MM. P. et V. Margueritte auront fait triompher leur « élargissement du mariage » ?

Vous raconter *La Piste?* Ce serait aussi compliqué que l'inextricable malentendu dans lequel se débat Mme Archaimbaud-Rébillon pour prouver à M. Gorby, son mari, que la culpabilité amoureuse dont il découvre le témoignage éloquent dans un « petit bleu » égaré au fond d'un tiroir est prescrite, puisqu'elle date non pas du règne de ce M. Gorby-Rébillon mais de celui de M. Barré-Jobelin, c'est-à-dire du premier mari de Mme Rébillon, remariée après un divorce.

Mais Casimir Rébillon ne veut rien entendre et tout se ligue pour donner raison à ses doutes...

Rien de plus burlesque que cette chasse à la vérité. Et Mme Rébillon a le mot juste et drôle pour donner la morale de cette aventure : « Mon Dieu ! quand on est coupable, a-t-on du mal à le prouver ! »

La Piste, bien entendu, est une farce désordonnée et toutes les ficelles, tous les moyens les plus gros — mais heureusement pas grossiers — sont mis en œuvre pour mener tant bien que mal au dénouement cette incohérente aventure. Mais le rire est reposant quand il est bon enfant. Et c'est sans arrière-pensée que l'on peut rire en écoutant *La Piste*. Ni vulgarité, ni pantalonnades : ce n'est déjà pas si facile de nos jours de nous amuser en se pri-

vant de ces deux précieuses ressources pimentées du théâtre désopilant contemporain.

L'interprétation brûle les planches, comme il convient. M. Gorby en est la joie spirituelle, vive, naturelle, la plus franche. M. Richard, M. Cueille, M. Barré, M. Carpentier lui-même qui ne se prodigue pas dans les rôles réjouissants, lui qui les aborde tous, apportent de l'entrain là où il en faut beaucoup. Mme Archaimbaud joue avec bonne grâce et vivacité le personnage de Florence que ne dédaigna pas de créer, l'an passé, Réjane. Mme Manette Simonnet fait sortir de l'ombre discrète où elle pourrait s'effacer la figure sympathique de Gilberte, bonne sœur affectueuse aidant Mme Rébillon dans ses alarmes.

Et il y en a encore beaucoup d'autres qu'il serait équitable de citer, n'était la monotonie d'un tel palmarès.

***

La Bérengerie. — Au pays du roi Bérenge tout le monde est devenu vertueux par la magie d'un philtre importé par le savant Bromine. Mais comme l'humanité n'est jamais contente de son sort, voilà que les sujets du monarque pudibond, et sa fille Bérengère et son amoureux le prince Chéri les tout premiers, se lamentent tout autant que protestent autour de nous ceux qui, tous les jours, crient à la perdition, à la corruption, à la dépravation.

Sans que j'entre dans de grands détails, vous découvrez le fil ténu de cette intrigue. Elle n'est ni neuve, ni passionnante, ni drôle. La musique qui la commente par instants ne pouvait prétendre à l'originalité. Et il eût été excessif de demander aux interprètes autre chose que de la bonne volonté.

Mieux vaut signaler, plutôt que l'insignifiante gaîté pénible de la *Bérengerie*, la vogue extraordinaire du vieil opéra-comique remis à la scène avec d'ailleurs des soins attentifs par l'excellente troupe de M. Munié. *Si j'étais Roi! Le Caïd*, *Le Domino noir* font chambrées complètes et enthousiastes. Debussy qui l'eût dit? Richard Strauss qui l'eût cru?

***

Mam'zelle Sourire. — Au lendemain de la longue carrière victorieuse fournie en son heureux théâtre par *Les Hirondelles*, Mme Maugé accorda quelques jours de repos bien mérité à ses pensionnaires de marque et prépara à loisir un nouveau spectacle à sensation. Cette trêve fut occupée par les représentations

d'une opérette bonne enfant prétexte à bouffonnerie, quiproquos et refrains faciles. Les folâtres conventuelles en uniforme bleu pâle de la maison des Hirondelles s'étaient muées en les non moins écervelées fillettes en robes roses de l'institution Minaret. Galanteries en cachette avec des fiancés entreprenants, évasion en bande, voyage aventureux à Paris, et quelques mariages pour conclure, — la recette est courante; elle amuse et tout le monde est content.

M. Lachaume n'eut pas à se dépenser beaucoup pour mettre en musique ce livret qui tient plutôt du vaudeville que de l'opérette ! mais l'interprétation, très endiablée, suffit à faire les frais de l'entrain et de la gaîté.

*
* *

Le Paradis de Mahomet. — Ici c'est la fantaisie somptueuse dans tous ses prétextes à décors, à costumes, à éblouissantes lumières, à jardins enchantés, à palais de féerie.

Nous sommes à Trébizonde et la jolie Bengaline va épouser le jeune Baskir. Mais un prince est amoureux de Bengaline et, ne pouvant la fléchir, il use d'un narcotique de son secret pour endormir toute la noce et faire transporter dans les jardins de son royal domaine Bengaline à qui l'on fait croire à son réveil que, morte, elle est dans le paradisiaque séjour du Prophète. Entretemps les gens de la noce — les gêneurs comme belle-maman Sélika et cet amoureux transi de Baskir — ont rejoint Bengaline.

Tout s'arrange au troisième acte, le prince parvenant à ses fins et Baskir revenant à une Fathmé qu'il avait cru à tort ne plus aimer au profit de sa volage ex-fiancée.

On devine le parti qu'un metteur en scène habile pouvait tirer de cette donnée séduisante. M. Blondeau faisant monter le *Paradis de Mahomet* aux Variétés à Paris, y rencontra des collaborateurs experts aux mises en scène éblouissantes. Toutes ces orientales splendeurs viennent d'émigrer à Bruxelles et nous y offrent un spectacle magnifique.

L'interprétation enlève avec un brio entraînant cette joyeuse fantaisie. Mlle Maubourg est la plus élégante et séduisante des Bengaline, M. Castrix un Prince fougueux et passionné, M. Forgeur un Baskir qui roucoula avec tendresse, M. Villot un inénarrable Radaboum dont le grotesque est la vraie joie de la pièce, Mlle Vandenberg une capiteuse Fathmé, M. Maury un désopilant vieux mari turc, — bref tous seraient à citer.

Quant à la partition, mélodique et riche en rythmes faciles qui se fredonnent déjà dans la rue, — *Ma Bengaga, ma Bengaga, ma Bengaline...*, — elle est de ce maëstro disparu avant de l'avoir achevée : Robert Planquette. Louis Ganne y mit la dernière main et c'est charmant ainsi.

*
* *

Mlle Josette, ma femme. — Puisqu'il est bien entendu que l'on peut aller au théâtre avec une autre intention ou un autre désir que ceux d'accroître son bagage d'idées générales, d'augmenter sa quantité de science, de perfectionner ses conceptions sociales ou juridiques ou humanitaires, réjouissons-nous lorsque nous découvrons une pièce qui atteint totalement son but de nous divertir, de nous reposer, ne consentant à nous demander qu'un seul petit effort du cœur : un rien d'émotion à fleur de peau par instant.

Or, voilà bien ce qu'ont réussi les auteurs heureux de *Mlle Josette, ma femme.* Et sans compter la valeur littéraire et dramatique de leur comédie, sans faire état de l'interprétation absolument remarquable dont elle bénéficie à l'Olympia, il est certain qu'elle connaîtra à Bruxelles un succès durable comme celui qu'elle remporta au Gymnase, à Paris, pour une raison analogue. Et cette raison — dont nous ne pouvons que nous louer et louer surtout le public — c'est que MM. Gavault et Charvay ont réussi à amuser, à provoquer une joie sincère et de bon aloi sans recourir à aucune grossièreté pas plus qu'à aucune pochade extravagante autant que malsaine.

Voici donc enfin un spectacle charmant, d'une ironie sans rosserie, d'une bonne humeur sans drôlerie, d'une grâce à la fois spirituelle et tendre, mouvementée assez pour intéresser mais point trop pour ne pas tomber dans l'outrance des lugubres quipropos vaudevillesques,

Mlle Josette, ma femme est certes une des mieux venues des productions de ce nouveau genre léger, observateur cependant, rieur mais d'exacte peinture, pas bégueule mais honnête en somme, ce genre mousseux, sentimental aussi, typique et à peine fantaisiste qui semble constituer le répertoire le mieux indiqué de la coquette scène de l'Olympia. M. Fonson ne lui doit-il pas en effet les mémorables succès de *Cœur-de-Moineau* et de *Triplepatte?* Ne lui devra-t-il pas demain celui de *Miquette et sa mère?*

Bien entendu il ne faudrait pas éplucher avec une vétilleuse

exigence la vraisemblance de l'intrigue de *Mlle Josette, ma femme*. Il y a une part de concession bienveillante à faire à l'imagination des auteurs. Si l'on veut donc bien faire crédit de son imprudence et surtout de son excessive complaisance à André Ternay, célibataire riche et noceur qui frise les « trente et onze ans », l'on acceptera son mariage blanc avec sa jeune, jolie, futée, écervelée — et amoureuse pupille Josette. Car André se marie avec Josette, mais dans le seul but de conserver la fillette — obligée pour respecter les clauses du testament de sa vieille tante millionnaire à convoler avant ses dix-huit ans révolus — à un fiancé qui fait en ce moment le tour du monde...

A ce jeu André court grands risques : Josette est si câline, si mutine, si tentante... Et Josette de son côté frôle le péril : son parrain est si bon, si tendre même... et pas du tout indifférent (malgré ses tempes grises) à des yeux sympathiques.

Lorsque Joë Jackson, le fiancé vagabond, revient du bout du monde, il est trop tard... André et Josette n'ont pu jouer leurs rôles de faux époux jusqu'au bout et ont failli à leur promesse de divorce au moment voulu.

Bien entendu ce sujet, simple, presque naïf, est corsé de nombreux épisodes. Et ce sont ceux-ci qui font la joie de la pièce. De nombreux personnages évoluent autour de Josette et de son mari et prètent, chacun avec son caractère de drôlerie ou d'observation très fines, une vie pittoresque et plaisante, sans charge cependant, à ces quatre actes alertes.

Voici Panard, par exemple, l'inénarrable ami dévoué jusqu'à tous les sacrifices, dont M. Tréville a silhouetté la fantasque physionomie avec un talent de comique irrésistible. Ses mines ahuries, ses effets désopilants ont mis la salle en incessante gaîté.

Voici la capiteuse Myrianne, maîtresse d'André Ternay, bonne fille toute en beauté et en élégance, qui trouva une incarnation séduisante en Mlle Dupeyron.

Voici les père et mère de Josette, — le couple Ambreville-Dépernay, plein de bonhomie. Voici Valorbier, le journaliste-séducteur professionnel : M. Franck, toujours souriant et plein d'entrain.

Mais le triomphe de la soirée fut réservé à Mlle Jane Delmar. Aux côtés de M. Normand, comédien sobre et sûr, très distingué dans ce rôle assez ingrat de Ternay, la jeune ingénue a réalisé une création qui la met au tout premier plan et fait d'elle une artiste dont nous serions étonné de ne pas voir désormais

le nom très en vedette. Cette Josette fut tout bonnement, et d'un bout à l'autre de la pièce qu'elle occupe tout entière de sa jeune naïveté malicieuse, exquise d'adresse, de naturel, de finesse et, quand il le fallait, d'attendrissement. Ce fut parfait et de sincères ovations le prouvèrent avec persistance.

*
* *

Matinées mondaines. — Le septième des *Five o'Clock* littéraires auxquels MM. Meer et Du Plessy ont réussi à attirer le plus séduisant des publics mondains, connut la bonne fortune d'une conférence spirituelle et très fine sous sa paradoxale fantaisie. M. Franc-Nohain, l'humoristique écrivain du *Pays de l'Instar* et des *Chansons des trains et des gares*, en psychologue fureteur aux plus secrets replis des âmes les moins faciles à pénétrer, en analyste spécieux et subtil, essaya de dire *A quoi rêvent les jeunes filles?...*

Musset, déjà, se l'était demandé. Il mit moins d'ironie à nous répondre; mais M. Franc-Nohain y mit plus de vérité peut-être. Sous couleur de badinage, il sut joliment blaguer les petites manies, les futiles désirs, les vains soucis de ces frivoles, charmantes, innocentes et dangereuses créatures, ni enfants ni femmes, ni démons ni anges, ni, peut-être, convention ni réalité.

Qu'est-ce, en effet, qu'une jeune fille? Où cela commence, où cela finit-il? Et si cela existe en tout cas, et que cela rêve, n'est-ce pas, en fin de compte, conclut avec une plaisante fatuité — oh! peut-être pas trop exagérée — le causeur amusant, n'est-ce pas à nous, les hommes?

Sur cette boutade et après tous les traits d'esprit pince-sans-rire et les badines spéculations de philosophie à fleur de peau, l'auditoire ravi, papotant, parfumé, s'en alla déguster le Ceylan doré dans les tasses fragiles et croquer des gâteaux vanillés. Lorsque belles dames et jeunes filles — les héroïnes de la séance — eurent repris place dans la salle vaguement mauresque de l'Alcazar (qui sera demain la *Comédie-nouvelle*, sous la direction de MM. Meer et Du Plessy), M. Silvain, de la Comédie-Française, récita quelques poèmes, avec son autorité et son émotion romantique qui font toujours merveille. Mlle J. De Bussy, remplaçant à la hâte Mme Bosman, empêchée, se fit, comme toujours, applaudir en chantant avec art et avec charme des mélodies variées et une gentille fillette, Mlle Detry, s'assit quelques instants, toute mignonne, devant un immense Pleyel auquel elle s'attaqua sans terreur.

A propos du Théâtre des Auteurs belges. — Pendant la durée de l'Exposition du Livre belge qui obtint, ce mois dernier, un succès complet à la Maison du Livre, des conférences furent données dont il ne m'appartient pas de parler ici. Toutefois l'une d'entre elles mérite que je la signale. Elle fut faite par M. Ed. Silvercruys, directeur de la *Revue d'art dramatique et musical*. Au lendemain du succès des *Étapes*, au moment où presque tous nos écrivains se lancent dans la voie du théâtre (le nombre des pièces qui sont offertes à *La Belgique artistique et littéraire* et que celle-ci publie dans la mesure du possible en fait foi), il est d'un intérêt pressant d'examiner et de discuter les idées et les projets de M. Silvercruys. Je ne le ferai pas en ce moment ; je me bornerai à les résumer avec le plus de fidélité possible. Sa conférence fut d'un précieux enseignement grâce à une documentation copieuse. Il est incontestable que la réalisation des vœux qui y furent émis serait souvent d'une utilité sérieuse.

M. Silvercruys revint tout d'abord, et avec raison, sur le mode ridicule, suranné, injuste et surtout inefficace d'attribution des mesquines primes d'encouragement officielles. Leur répartition, régie par des lois inconséquentes, n'a jamais fait faire un pas en avant à la cause des auteurs et compositeurs belges ; ce n'est point elle qui aidera à imposer un nom des nôtres au monde artistique. Or, c'est cette consécration étendue au loin qui seule peut conférer la gloire. M. Silvercruys l'a fort judicieusement dit : la notoriété la plus complète qui se bornerait aux étroites frontières de la Belgique serait bien peu de chose et ne suffit évidemment pas au mérite de nos dramaturges, de nos musiciens.

Donc la loi est mal faite. Elle fourmille d'illogismes, d'inutilités. Les quelques *dizaines* de francs accordées comme gratification aux auteurs primés sont bonnes à satisfaire les fabricants d'actes insipides et de nul mérite littéraire ; et les pseudo écrivains dramatiques qui font un véritable négoce de cette exploitation des subsides gouvernementaux sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense. Faut-il parler encore des conditions de dimensions de scène, de hauteur de plafond, de superficie de salle stipulées en vue de décréter si une société artistique ou une entreprise théâtrale a ou n'a pas de valeur ?

M. Silvercruys estime qu'il y a urgence à réclamer énergiquement l'abolition de ces décrets surannés et à obtenir en échange l'intervention du gouvernement dans l'aide financière

directe accordée aux directeurs de théâtre. — et aux directeurs de l'étranger au moins autant qu'à ceux du pays même. Nos écrivains, en effet, demandent bien plutôt à être joués qu'à être payés. Au surplus, le fait d'être représentés leur vaudra des droits d'auteurs bien aisément supérieurs aux aumônes actuellement consenties en vertu de la Loi sur les Primes d'encouragement. M. Silvercruys, en utopiste peut-être, mais en utopiste qui table néanmoins avec raison sur la vanité des hommes (et les directeurs de théâtre sont des hommes, ma foi, tout comme les autres...), préconise l'octroi fréquent d'un hochet honorifique à défaut de subside en espèces. Que de chefs d'orchestre, que de directeurs, que de comédiens ne seraient pas tentés par un bout de ruban accordé à ceux qui se seraient montrés les propagateurs les plus assidus de la musique et du théâtre belges ! Les Palmes violettes ont conquis bien des adeptes à la cause de l'Art français !

M. Silvercruys examina aussi les moyens de faire connaître aux directeurs les pièces belges. Celles-ci, en effet, se présentent à eux presque toutes sous la forme désavantageuse de l'inédit. L'envoi d'un manuscrit n'a guère de chances d'éveiller la curiosité et l'intérêt : les directeurs de théâtre ont bien assez d'autres occupations et d'autres soucis que ceux de cette lecture ! Ou bien ils choisissent au hasard, — s'ils choisissent — dans le tas des copies reçues par eux ; ou bien ils choisissent sur la foi d'une recommandation d'ami. La plupart du temps, en tout cas, l'œuvre vraiment belle reste ignorée.

Le remède? Enlever aux directeurs (qui ne demandent pas mieux pour un tas de raisons : besogne fastidieuse épargnée ; quémandeurs, protecteurs, réclamateurs écartés ; responsabilité des insuccès supprimée, etc., etc.) le soin de « recevoir » ou de « refuser » les pièces. Notre actif confrère de la *Revue d'art dramatique* ne s'est pas borné à exposer des formules et des vœux stériles. Il a fait personnellement ou tout au moins commencé des démarches dont le succès est significatif. Une entente est intervenue, par exemple, entre lui et divers directeurs de théâtre. Ceux-ci consentent à s'en référer pour le choix des pièces inédites qu'ils monteraient à l'avis d'une Commission chargée d'examiner les œuvres dramatiques. M. Silvercruys fait appel à l'Association des Écrivains belges et lui propose de constituer dans son sein trois ou quatre comités (ouvrages lyriques, comédies, drames, pièces en vers, etc., etc.) chargés d'opérer une sélection parmi les ouvrages qui leur seraient soumis. Les directeurs de théâtre n'auraient plus qu'à juger en

dernier ressort entre quelques pièces et leur choix ne serait plus dicté que par des nécessités matérielles ou d'interprétation dont eux seuls peuvent être bons juges.

Il va de soi que ces comités de lecture s'adjoindraient des spécialistes de la scène, une œuvre dramatique ne devant pas être examinée du seul point de vue littéraire.

Ce qui manque surtout, dit M. Silvercruys, à nos écrivains pour être des hommes parfaits de théâtre, c'est le métier dramatique, le maniement des jeux de scène, le sens spécial du dialogue et du mouvement. Il y a là toute une éducation à faire. Pourquoi ne trouveraient-ils pas celle-ci à l'Association des Écrivains belges, comme les étrangers la trouvent à l'École des Hautes-Etudes sociales à Paris, à l'Université de Rome, etc. Il existe là-bas de véritables chaires de littérature dramatique, de véritables enseignements de l'Art théâtral. Peut-il être contestable qu'un profit immense doit résulter d'une série de cours et de conférences sur la mise en scène faits par un spécialiste tel que M. Beaulieu, par exemple, sur le style par M. Laurent Tailhade, sur l'idée par M. Jean Marguerite, sur le dialogue par M. L. Besnard, etc., etc.?

M. Silvercruys a mené à bien, à l'heure actuelle, des démarches auprès d'une trentaine de directeurs de théâtre et de présidents d'importantes sociétés dramatiques. En Belgique il a obtenu les adhésions immédiates du Théâtre royal du Parc, du Théâtre du Vaudeville, de la Nouvelle Comédie (théâtre de l'Alcazar transformé à partir du 15 septembre), du Cercle « Thalie », de l'Union Dramatique, du Théâtre Social, du Théâtre de la Maison du Peuple, du Théâtre d'Application (en formation), du Cercle « Le Gardénia » d'Anvers. A Paris : Théâtre Antoine, Théâtre Déjazet, Théâtre de l'Athénée, Théâtre d'Avant-Garde. En province : Cercle Artistique de Crépy-en-Valois, Théâtres municipaux de Nancy, du Mans, de Longwy, d'Orange, etc.

Nous voudrions suivre plus longtemps encore M. Silvercruys dans les développements de sa conférence, mais nous devons nous borner. Nous avons résumé du reste ici les propositions qui nous ont paru intéresser le plus directement l'avenir du Théâtre des Auteurs Belges. Nous reviendrons, au surplus, sur cette question aussi souvent qu'il le faudra ; nous rencontrerons notamment à l'occasion les reproches adressés par M. Silvercruys à la presse quotidienne bruxelloise trop portée selon lui à donner une place privilégiée aux comptes-rendus des « premières » parisiennes et ne s'occupant que fort distraitement des

« premières » d'auteurs belges. En façonnant, en prévenant ainsi le jugement de ses lecteurs, cette presse, qui pourrait tant en faveur de la cause de nos écrivains nationaux, manque à son devoir patriotique et M. Silvercruys la conjure de s'en apercevoir et de s'en corriger.

PAUL ANDRÉ.

IIe CONCERT DU CONSERVATOIRE (20 janv.). — IVe CONCERT YSAYE : *F. Gérardy* (20 janv.). — IIIe CONCERT POPULAIRE : *Busoni* (27 janv.). — IIe CONCERT DURANT : *Festival Wagner* (10 févr.). — Ve CONCERT YSAYE : *F. Steinbach* et *M. Crickboom* (17 févr.). — Groupe des Compositeurs Belges. — Quatuor de St-Pétersbourg. — Mlle Juliette Folville et M. Dambois. — Frédéric Lamond. — G. de Marès. — Ed. Deru et Mme Arctowska.

Noël et jour de l'an ont ralenti l'enthousiasme des concerts à jour que veux-tu et nous avons été plutôt sevrés de musique. Le « tout ou rien » semble la devise des soirées musicales, ce qui a laissé le temps aux dilettanti de goûter en paix l'admirable poème de Maurice Maeterlinck à la Monnaie sous les espèces de De Bussy. La forme musicale pure n'a rien acquis comme chef-d'œuvre musical, mais disons que le tact du musicien, le mérite énorme de la partition est d'avoir su, en un récitatif constant, respecter le poème de « Pelléas et Mélisande »; de sorte que sans rien ajouter à l'œuvre de notre divin Maeterlinck, sinon de ci de là un frisson de la nature enveloppant le symbole, il n'a pas étouffé les beautés du verbe. La partition musicale est le prétexte à l'exécution de « Pelléas et Mélisande » et le moyen de le faire admirer par les masses. Est-ce un bien, est-ce un mal, cette initiation des foules? Encore un point très contestable dont nous laisserons la discussion et la solution aux moralistes et aux philosophes.

Mais voici que j'empiète sans le savoir, au fil de la plume, sur les prérogatives de mes confrères et revenons-en à nos petits moutons.

Donc, concertons avec entrain.

Le *Quatuor de Saint-Pétersbourg*, composé de MM. Boris Kamensky (1er violon), Naum Kranz (2e violon), Alex. Borneman (alto) et Sigismond Butkevitsch (violoncelle), nous a donné des œuvres aussi intéressantes que nouvelles pour nous et difficultueuses pour les exécutants. Le « quatuor op. 4 » de Taneieff notamment, dont on nous fournissait une première audition en Belgique, représente la somme de rythme et de notation la plus ardue, croyons-nous, de la musique de chambre, et c'est victorieusement que cette association d'élite a surmonté cette tâche périlleuse, en y ajoutant un souci d'art et une personnalité extraordinaires.

Le droit qu'ils ont à notre enthousiasme pour la perfection dans l'exécution, se multiplie en raison de leur exquise façon de s'exprimer en une langue musicale propre, de race spéciale, que ces artistes ont eu la bonne idée de ne laisser entacher par aucun contact ; et ce n'est pas une certaine rudesse qui diminue la valeur de leur interprétation. Individuellement chacun des quartettistes nous révèle une supériorité technique incontestable, mais l'ensemble est d'une si merveilleuse chaleur, d'un coude à coude si serré, d'une vie si intense, d'une unité si concertante, d'une sonorité si large, d'un rythme si spécialement juste et précis sans l'ombre de sécheresse que nous ne connaissons pas de quatuor qui eût mieux donné à la musique russe tout le caractère qu'elle comporte.

Les quatuors nos 2 de Borodine et 22 de Tschaïkowsky complétaient le programme.

Un détail ignoré, je crois, et qui contribuait certainement à l'homogénéité du son : ces artistes avaient chacun un instrument authentique signé Guarnerius.

* * *

Liége aussi s'est distingué, à Bruxelles, dans le courant du mois dernier en la personne de Mlle Juliette Folville et M. Maurice Dambois.

Les « Variations symphoniques » de César Franck, « Des Abends » de Schumann et l'accompagnement du concerto pour violoncelle de Lalo et de la sonate de Chopin ont permis d'apprécier la jolie sonorité pianistique de Mlle J. Folville, son tou-

cher clair, son expression toute de grâce, jamais mièvre, ajoutant à la compréhension des œuvres toute l'autorité d'une bonne musicienne.

Maurice Dambois, un jeune violoncelliste, avantageusement connu déjà, a fait preuve d'énergie, de rythme, d'un joli sentiment, de feu, de caractère mâle. La sonate de Chopin lui a valu un succès très mérité et « l'Elégie » de G. Fauré a mis une fois de plus en évidence la phrase ample et pure du plus grand des compositeurs français actuels

***

Frédéric Lamond et Busoni firent les délices des deux écoles, ce dernier aux Concerts Populaires, l'autre dans un piano récital consacré à Beethoven. Donc Lamond s'est identifié avec le maître de Bonn au point de lui ressembler physiquement et l'ombre de Beethoven planait comme une évocation spirite le 29 janvier dernier à la Grande Harmonie. C'est évidemment parfait, c'est fouillé, chaque phrase, sous l'impression et les indications de Bulow,apparait avec le vouloir beethovenien,si je puis m'exprimer ainsi. Busoni est plus qu'un germain d'éducation germanique, nous sommes en présence d'un latin d'éducation musicale germanique réunissant ainsi le summum des qualités de surface et de fond; il grandit de la sorte de toute une spontanéité instinctive où vient se greffer une science acquise et portant des fruits en un terrain disposé à produire un art d'humanité extraordinairement philosophique.

***

Qui dit Gevaert, dit perfection d'exécution : chaque œuvre mise en valeur, chaque concert du Conservatoire un modèle pour la génération. N'est-ce pas, d'ailleurs, le but proposé, « conserver » pour l'avenir le style des créations de nos prédécesseurs. Aussi que voulez-vous d'autre que des programmes de pages archi connues ; restez chez vous, si vous avez des aspirations à l'inédit et à l'inconnu, esthète trop bruyant ! les abonnés se dérangent bien pour aller écouter ces pages éternelles. Certes, me répond mon jeune chapeau mou, mais je voudrais entendre alors des résurrections venant de plus loin, des classiques que j'ignore et qui me donneraient la sensation de ce vieux neuf, fleurant bon d'un inconnu parallèle.

Nous soumettons cette idée à qui de droit et nous pourrons

ainsi contenter petits et grands, jeunes et vieux, sans nuire à l'art, tout en évitant le double emploi trop fréquent.

***

M. Gérardy lui-même, ce violoncelliste adolescent, ne put se défendre de rejouer aux Ysaye, le concerto tant ressassé de Lalo. Mais cependant cet artiste, qui peut être considéré comme le premier de nos violoncellistes belges, l'a interprété avec personnalité, et en certains endroits avec un peu de sauvagerie, qui n'est pas dépourvue de charme. Il a fait valoir ses qualités de son, ainsi qu'un jeu coloré et un style parfaitement approprié dans le « Concerto de Saint-Saëns ».

Eugène Ysaye, comme toujours, a dirigé avec maîtrise son orchestre, qui suit et comprend à merveille les indications de ce bras, qui lui-même obéit au cerveau éminemment compréhensif et intuitif de ce bel artiste.

***

Donner du neuf et du bon, rien que du bon, n'est pas aisé : à vaincre sans péril on triomphe sans gloire ; et dans un milieu aux relents moyenageux, l'art moderne de nos compositeurs belges a vibré dans la belle salle Ravenstein ; tout n'est-il pas ancien ! incessamment renaissant et primitif ? dès que l'œuvre est grande, noble et sincère, suivant l'enseignement de notre Mère, bâtie sur la simple vérité, sur la pure nudité du moi.

Quatre musiciens se partageaient les honneurs du concert organisé par le *Groupe des compositeurs belges* : Julius-J.-B. Schrey, Louis Mortelmans, Lucien Mawet et Arthur Wilford.

Le « Quatuor à cordes » de J. Schrey, dans des phrases un peu courtes, mais non banales, a fait ressortir un talent de musicien, maniant bien les sonorités si délicates des instruments à cordes, colorant son orchestration et construisant solidement la charpente de ses inspirations.

Les lieder de Louis Mortelmans ont un tour gracieux peut-être imitatif, trop extérieur par-ci par-là ; de l'élan dramatique, de la fraîcheur comme dans *'t Meezeken* ; son *Doornroosje* est empreint de vie intense.

Un *Moment musical*, pour violon et piano, par Lucien Mawet, nous semble torturé et filandreux. Divers poèmes de P. Verlaine, ont inspiré ce compositeur, mais dans un sens spécial, voulu. Pourquoi répéter des vers quand le poète ne l'a

pas voulu? De jolies sonorités, un contrepoint sciencieux, des phrases mélodiques bien venues, si pas toujours adaptées.

La suite pour violon et piano, de ARTH. WILFORD, un peu sèche, s'apparente à la forme classique et *Au Village*, trois esquisses pour piano, du même, ne manquent pas de caractère, ni de pittoresque.

*
* *

M. GEORGES DE MARÈS possède une belle façon d'interpréter l'école italienne du violon, il en a fait preuve surtout dans le Tartini; pour le Bach, il manque d'allures et de rythmique ; les parties chantées sont bien dites, et Mlle IRMA HUSTIN l'a accompagné au piano fidèlement avec du style et de la modestie, comme il convient.

*
* *

Décidément, LL. AA. RR. le Prince et la Princesse Albert de Belgique semblent s'intéresser vivement, depuis quelque temps, aux manifestations musicales, et après M. GÉRARDY, M. EDOUARD DERU fut un des élus de ces dilettanti princiers. Cet artiste, déjà connu, interpréta avec succès le « Concerto » en *mi* majeur, de Bach et celui en *sol* mineur, de Max Bruch, où nous avons pu constater, une fois de plus, combien M. Deru est en parfaite possession de son instrument. Remarquons en passant la jolie mélodie, empreinte d'une simplicité touchante, *Rêve d'Enfant*, d'Eug. Ysaye, que M. Deru a dite avec une sonorité large et moelleuse, caractéristique de son talent.

Mme ARCTOWSKA prêtait son concours à cette intéressante soirée. Elle a dit, tour à tour, en français et en allemand, de belles phrases musicales de Brahms, en y ajoutant une exquise saveur d'originalité. A signaler *L'Heure du Berger*, où le compositeur a su fondre et adapter sa musique à la tonalité Verlainienne.

N'oublions pas M. Lauweryns, à qui nous devons un accompagnement sobre et discret.

Le festival wagnérien, organisé par les *Concerts Durant*, était une tentative périlleuse et ardue, étant donné la récente formation de cet orchestre, composé presqu'exclusivement de jeunes. Les intentions justes et visibles du chef n'ont pas toujours trouvé leur répercussion dans l'exécution, le secret désir de Wotan ne trouve pas toujours sa Brunehilde. Les attaques étaient dures sans être posées, et les vibrations émotionnelles écrites par Wagner dans les parties médianes de l'orchestration, le travail

intérieur manquait de vie, la colombe était absente dans les murmures de la forêt. De même dans *Parsifal*, où cependant se trouve exprimée si merveilleusement, et malgré tout, la majesté du mystère suivie bientôt, comme dans le Prélude, de l'agenouillement de l'humain devant la divinité, et enfin cette résolution extatique, sublime, de la fin de ce miracle enchanteur. Les efforts doivent évidemment être loués, encouragés même ; ils seront suivis, d'ici peu, d'un résultat total.

M. Henri Seguin, le plus sympathique de nos chanteurs qui aient passé depuis de nombreuses années à la Monnaie, a été salué, à juste titre, des plus chaudes acclamations ; le timbre de voix, la diction simple et grande, la profonde compréhension de cet artiste ont ému, autant qu'à la scène, dans la « Rêverie de Hans Sachs » (*Maîtres Chanteurs*), et dans les « Adieux de Wotan » (*Walkyrie*).

*
* *

M. Fritz Steinbach, du Gurzenich de Cologne, dirigeait le dernier concert Ysaye et nous faisait la même impression que lors de son premier passage à Bruxelles : un bâton de commandement, tantôt énergique, tantôt doux, toujours souple ; sa baguette ploie et s'arrondit pour indiquer la spirale ou la volute de la phrase mélodique ; il déploie des ailes d'aigle pour ramener ses petits après un vol hardi ; la ligne, le rythme, la couleur, tout y est en un mot, il donne à la 1re Symphonie, op. 68, en *ut* mineur de Brahms, l'envolée beethovenienne qu'elle comporte, avec en plus une pointe de modernisme prenant. Dans son interprétation du *Don Juan*, de Richard Strauss, le premier compositeur allemand actuel, Steinbach a atteint le délire fou et le néant de cette colossale figure, que l'auteur a si bien traduite dans son admirable poème symphonique. Le chef d'orchestre allemand a proposé à notre initiation une Sérénade op. 95, en *sol* majeur, de Max Reger, qui unit dans cette composition la sagesse et la pondération des classiques aux exigences techniques des modernes ; l'esprit de Mozart et l'*Uylenspiegel*, de De Coster, se mêlaient délicieusement dans le « Vivace à Burlesca » et l' « Allegro con spirito ».

Le violoniste Mathieu Crickboom, peut-être en sa qualité de directeur des Concerts de Barcelone, nous joua la « Symphonie Espagnole », de Lalo, si pas de la force de trente-six chevaux, de rythmes amusants, mais excessifs dans leur pluralité rassemblée. On connaît la sonorité distinguée, la propreté, la pureté

du jeu, la probité artistique de cet ex-élève d'Ysaye ; ces qualités ont encore augmenté d'un degré si possible depuis la dernière audition de M. Crickboom ; il a partagé avec M. Steinbach les applaudissements frénétiques et mérités d'un public ravi et enthousiaste, auquel s'est jointe notre jeune princesse Elisabeth, qui se montre sérieuse amateur de musique.

EUGÈNE GEORGES.

Nos Éditions. — Le volume de M. L. DUMONT-WILDEN : *Les soucis des derniers soirs* qui contient une série de Dialogues sociaux et philosophiques dont deux furent publiés dans cette *Revue*, vient de remporter le Prix pour 1907 de la « Libre Académie de Belgique » (Fondation Edm. Picard).

Ce volume a paru récemment aux *Editions de la Belgique Artistique et Littéraire* qui lanceront incessamment : *Les Intellectuels*, pièce en 3 actes d'HORACE VAN OFFEL ; *L'Oiseau mécanique*, pièce en 4 actes, du même auteur ; *La Fausse route*, roman de MAX DEAUVILLE ; *Hélène Pradier*, pièce en 3 actes d'ANDRÉ FONTAINAS et *La Cluse*, pièce en 4 actes de GEORGES RENS.

***

Concerts Populaires. — Le quatrième concert, fixé aux 2 et 3 mars, sera consacré à l'exécution intégrale du *Faust* de Schumann (scènes du poème de Gœthe), qui n'a plus été donné à Bruxelles depuis de nombreuses années.

Voici les noms des solistes engagés par M. Sylvain Dupuis pour l'exécution de cet ouvrage : MMlles Croiza, Bourgeois, Das, Dewin, Udellé, MM. Petit, D'Assy, Danlée, Dognies, Nandès, du théâtre royal de la Monnaie. Chœurs du théâtre.

On peut s'inscrire pour les places, qui sont mises en vente chez Schott frères, depuis le 18 février. Mêmes prix des places pour le concert et pour la répétition générale.

***

C'est le samedi 2 mars que s'ouvrira au Musée moderne le salon de la **Libre Esthétique.** Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera exclusivement réservé aux membres protecteurs, aux artistes et à la presse. Le public aura accès au Salon à partir du lendemain, dimanche, dès 10 houres du matin.

La direction de la *Libre Esthétique* a invité le Cercle *Vie et Lumière* à participer collectivement à ce Salon. Afin de répondre dignement à cette invitation, le Cercle s'est reconstitué et a élu plusieurs membres nouveaux, groupant ainsi MM. A.-J. Heymans, Claus, Buysse, Lemmen, De Saegher, Morren, Edm. Verstraeten, De Laet, MMmes A. Boch, De Weert, etc., qui participeront tous au prochain Salon de la *Libre Esthétique.* Les artistes invités à représenter les tendances nouvelles de la peinture à l'étranger sont, entre autres, pour l'Allemagne, MM. Lamm, Truebner et Weiss ; pour la France, MM. Barbier, Clouart, Derain, Friesz, Girieud, de Vlaminck ; pour la Russie, MM. Grabar et Milloti ; pour la Suède, Mme Boberg ; pour la Suisse, M. Fornerod ; pour les Etats-Unis, MM. Mars et Stokes.

Quelques sculpteurs, parmi lesquels MM. Bugati, Carrière, Lacombe, compléteront cet ensemble d'artistes étrangers résolument novateurs et tous inconnus en Belgique.

Enfin, pour rattacher les recherches d'aujourd'hui à celles d'hier, la *Libre Esthétique* résumera par quelques toiles significatives les étapes principales de la vie d'Eugène Carrière, dont le mois de mars amènera le funèbre anniversaire.

La *Libre Esthétique* organise en outre une série de matinées musicales et littéraires dont la première est fixée au mardi 5 mars. Les concerts auront lieu avec le concours de Mme J. Bathori, de Mlle Blanche Selva, de MM. Engel, Chaumont, Englebert, Georges Pitsch, du Quatuor Zimmer, etc. Au nombre des Conférenciers sont inscrits MM. Claude Anet, Francis de Miomandre et Saint-Georges de Bouhélier.

***

Concerts Ysaye. — Le sixième concert d'abonnement aura

lieu le dimanche 17 mars, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra. Il comportera le concours, comme soliste, du célèbre pianiste viennois Emile Sauer, qui ne s'est plus produit à Bruxelles depuis une dizaine d'années et s'est acquis la réputation d'un des plus grands artistes de notre époque. M. Sauer jouera notamment le « Concerto en mi-bémol » de Beethoven.

Au programme symphonique : le *Cygne de Tuonela*, de Sibelius; l'*Apprenti Sorcier*, de Dukas; l'ouverture du *Camp de Wallenstein*, de Vincent d'Indy, et un poème inédit de M. Biarent (Prix de Rome en 1904). L'orchestre sera dirigé par M. Théo Ysaye.

Répétition générale le samedi 16 mars, à 2 heures et demie, même salle.

Billets et renseignements chez Breitkopf et Haertel.

*
* *

Congrès d'Art dramatique. — A l'occasion de son XXVe anniversaire d'existence, le Cercle dramatique de Schaerbeek organise le 7, 8 et 9 septembre prochain un Congrès d'Art dramatique dont les travaux seront subdivisés en trois sections :

1o) Le théâtre : l'Art dramatique ; le théâtre populaire; le rôle des sociétés d'art dramatique ; le répertoire des représentations populaires; l'encouragement aux auteurs belges.

2o) Les sociétés : création de fédérations de sociétés françaises, flamandes et wallonnes ; aide efficace à donner aux auteurs belges; concours d'art dramatique; définition de l'amateur.

3o) Education littéraire des amateurs; collaboration des jeunes filles, élèves ou lauréates des conservatoires ou écoles de musique, dans le but de compléter, par la pratique, leur éducation scènique et faciliter leurs débuts au théâtre.

Pour toutes communications s'adresser au président M. J. Ranschaert, 65, rue des Ailes, à Schaerbeek, Bruxelles.

*
* *

Concerts Durant. — Le 10 mars à 2 h., sera donné au théâtre de l'Alhambra, le Festival Beethoven. Répétition générale le samedi 9 mars, à 2 h. 1/2.

L'orchestre interprétera deux des symphonies du maître de Bonn et le grand violoniste M. Bürmester exécutera le concerto et les deux romances pour violon.

Location : Maison Katto, 46-48, rue de l'Ecuyer.

Matinées Mondaines. — MM. Du Plessy et Meer organisent, le mercredi 6 mars, à 3 h. 1/2, au Théâtre royal de l'Alcazar, sous la présidence d'honneur de S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre, une matinée de gala au profit de l'œuvre Vatra Luminoasa (Foyer de Lumière) fondée et dirigée par S. M. la Reine de Roumanie et destinée à soulager plus de vingt mille aveugles.

D'éminents artistes roumains prendront part à cette Matinée Mondaine : Mme de Nuovina, l'excellente cantatrice, Mlle Ventura, pensionnaire de l'Odéon, Mlle F. Solacoglu, pianiste de S. M. la Reine et le célèbre pianiste Enesco, qui ne s'est jamais fait entendre à Bruxelles.

L'orchestre royal des Lautars Roumains, sous la direction de M. Mitache Mihaïti, prêtera son concours à la séance.

Celle-ci commencera par une causerie de M. Léo Claretie, intitulée : *Au pays de Carmen Silva.*

Au programme, outre de nombreux morceaux et compositions de maitres en renom, figureront des poèmes inédits de S. M. la Reine (Carmen Silva).

Un à-propos de circonstance, spécialement écrit par Valère Gille, sera dit par Mlle Georgette Loyer, du Théâtre du Vaudeville de Paris.

Déjà, LL. AA. RR. le Prince et la Princesse Albert de Belgique ont promis d'honorer de leur Très Haute Présence cette Matinée Mondaine de charité.

Location de 10 à 6 h. à l'Alcazar. Téléphone 81.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome VI

ABEL, Gustave.

DIALOGUE MORAL ENTRE ETUDIANTS. . . 343

ANDRÉ, Paul.

LE PRIX TRIENNAL DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE. 47

Les Livres :

Camille Lemonnier : *L'Hallali* 133

Les Théâtres :

Parc : *L'Indiscret; La Chance du Mari; La Provinciale; Mon Oncle Barbasson; Pan*
Olympia : *Chaîne anglaise; La Revue.*
Molière : *Le Carillon de Saint-Arlon; Les Mousquetaires de la Reine.*
Matinées littéraires du Parc
Matinées mondaines. 148
Monnaie : *Les Troyens; Pelléas et Mélisande*
Parc : *Vers l'Amour; Les Vieux; La Maison sans enfants.*
Molière : *Le Sire de Vergy.*
Matinées mondaines. 291
Parc : *Les Étapes; L'Étrangère; L'Eau trouble; Les Deux Suzanne; Candida; L'Impasse; La Piste.*
Olympia : *Mlle Josette ma femme.*
Molière : *La Bérengerie.*
Galeries : *Mamzelle Sourire; Le Paradis de Mahomet.*
Matinées mondaines.
A propos du Théâtre des Auteurs belges 457

BIERMÉ, Maria.

Les Livres :

Sander Pierron : *L'Année Artistique* 441
G. Frémières : *Yor* 442

CATTEAU, Robert.

L'ESTHÉTIQUE DE GUSTAVE MOREAU . . 103

DAXHELET, Arthur.

Les Livres :

Carl Smulders : *Les feuilles d'or* 423
Edm. Picard : *Essai d'une psychologie de la nation belge* 426

DEAUVILLE, Max.

LA FAUSSE ROUTE. 239, 397

de LAMINNE, Ernest.

LA MORT DE NOTRE AMOUR. 233

FONTAINAS, André.

HÉLÈNE PRADIER (actes I et II) . . . 195, 362

GARNIR, George.

A LA BOULE PLATE 5

GEORGES, Eugène.

Les Concerts 475

ISTA, Georges.

LA SAINTE EUSÉBIE. 95

JOLY, Auguste.

Les Concerts 158

KRAINS, Hubert.

L'ÉTRANGER 163

LAENEN, Jean.

LE PARDON 78

LEGAVRE, Léon.

VERS A VERHAEREN 55

LEMAIRE, Charles.

BLANC ET NOIRS 321

LE ROY, Grégoire.

LA CHANSON DU PECHEUR 216
L'ENFANT PRODIGUE 219

MAETERLINCK, Léon.

LES MISÉRICORDES SATIRIQUES D'HOOGSTRAETEN 186

MAHUTTE, Franz.

MONSIEUR LE DIRECTEUR 222

MALLIEUX. Fernand.

LE NOUVEAU RÈGNE 353
LE PÈLERIN DE DELPHES 358

NED, Édouard.

Les Livres :

M. des Ombiaux : *Les Farces d'Entre Sambre et Meuse* 273
L. Delattre : *Le Jardin de la Sorcière* 274
L. Wauthy : *L'Inutile effort* 275
G. Ramaekers : *Le Chant des trois règnes* 435
Comte d'Arschot : *Quelques étapes* 438

PASCHAL, Léon.

LES DONS DU GÉNIE 60

PIERRON, Sander.

UN PROBLÈME HISTORIQUE 336

Les Livres :

John Ruskin : *Les Matins de Florence* 269

F.-C. Morisseaux : *La Blessure et l'Amour* 271
L. Maeterlinck : *Le genre satirique dans la peinture flamande* 428
G. Garnir : *A la Boule Plate* 431
H. Wauthoz : *Les Ambulances et les Ambulanciers* . . 434

PICARD, Edmond.

Les Salons 135, 276, 444

ROUSSEAU, Blanche.

L'ÉVENTAIL 33

SAND, Robert.

Les Livres :

L. Dumont-Wilden : *Fernand Khnopff* 439
L. Rizzardi : *Aquafortistes liégeois* 441

SÉVERIN, Fernand.

Les Livres :

Jules Delacre : *Les Roses Blanches*. 275

SIGOGNE, Émile.

RÉPONSE A QUI NE DIT RIEN. 235

VERHAEREN, Émile.

L'ENTRÉE DE PHILIPPE LE BEL A BRUGES . 311
GUILLAUME DE JULIERS 316

WAUTIER, Alfred.

L'ÉTREINTE 394

MEMENTO.

*** 161, 306, 481

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00695 8306